
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284411 6

NEUVIÈME CAHIER DE LA SIXIÈME SÉRIE

TEXTES FORMANT DOSSIER

la délation aux Droits de l'Homme

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires, en particulier, parmi les fonctionnaires, pour les libertés du personnel enseignant; et ces documents, textes, renseignements, dossiers et commentaires étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande



TEXTES FORMANT DOSSIER

TEXTES FORMANT DOSSIER

Nos anciens abonnés savent, nos nouveaux abonnés reconnaîtront bientôt que nos cahiers sont en premier des cahiers de renseignements et de dossiers, de textes et de documents.

Je me permets de m'adresser très souvent à nos nouveaux abonnés depuis le commencement de cette sixième série parce que le nombre de nos abonnés croît très régulièrement; nous recevons très régulièrement des abonnements nouveaux; et d'autre part je me rends parfaitement compte que pour entrer aujourd'hui de plain pied dans le travail que nous continuons depuis plus de cinq ans, il faut aux abonnés qui nous viennent un certain effort propre et beaucoup de bonne volonté.

Nos cahiers sont en premier des cahiers de renseignements et de dossiers, de textes et de documents; mais il est singulièrement difficile de constituer, sinon au jour le jour, du moins à la quinzaine la quinzaine, un *corpus* des textes et documents qui sont vraiment à conserver; dans le perpétuel débordement des documents vrais ou faux, et, ce qui est beaucoup plus

grave, demi-vrais, demi-faux, partie vrais, partie faux, dans l'inondation des textes insignifiants, dans le déluge et dans la diluvion des insanités, des vanités, des vérités pêle-mêle, rien n'est aussi difficile, quand on se propose de constituer un *corpus* qui devienne un monument sérieux, que de distinguer des documents passagers les documents durables, et que de mesurer pour ainsi dire la valeur de durée, la portée en avant et en profondeur, la valeur de profondeur, et la profondeur d'insertion des textes apportés par le flot journalier.

Nous avons dit plusieurs fois que nos cahiers voulaient apporter une perpétuelle contribution à l'histoire contemporaine, enregistrer les événements à mesure qu'ils se produisaient ; il n'est donc pas étonnant que perpétuellement nous nous heurtions à la difficulté propre de l'histoire contemporaine ; c'est en effet la difficulté capitale, et peut-être la capitale contrariété de l'histoire moderne et contemporaine que cet amoncellement des textes, que cet enlisement perpétuel de l'historien, que cette inondation, que cette noyade perpétuelle, et que cette submersion parfaitement organisée.

Nous continuerons quelque jour les recherches que nous avons commencées ici même sur les conditions générales et nous les continuerons en particulier par des études sur les conditions nouvelles de l'histoire et des historiens ; aujourd'hui, comme gérant, et pour l'administration du *corpus* que peu à peu nous essayons de constituer, je veux seulement noter que dans les temps modernes et contemporains rien ne rend aussi difficile tout travail d'histoire, et que rien n'est aussi contraire à l'existence même de l'historien que le journalier amoncellement des journaux.

Tous les matins paraissent une immense quantité de journaux ; au temps de l'affaire nous les lisions presque tous; aujourd'hui, dans la croissante lassitude, qui songe à en lire même un seul sérieusement; l'après-midi et le soir, plusieurs journaux encore ; et à toute heure de jour et de nuit tant de revues qui ne sont que de mauvais journaux, plus lourds ; et tant de livres qui ne sont que de mauvais journaux, lourds ou légers, nuls; et si à tout ce vain amoncellement des journaux, des journaux livres, des journaux revues, on ajoute en compte, comme on le doit, tout le vain amoncellement des paroles, si à tout le fatras de la parole écrite on ajoute le fatras de la parole parlée, du bavardage mondain, politique, électoral, parlementaire, des salons, des meetings, des compagnies, des sociétés, des assemblées, des discours, des classes, des cours et conférences, tout historien moderne, tout citoyen, tout homme est perpétuellement submergé sous un flot croissant de vanités.

Et c'est une des raisons pour quoi la vie moderne, à tant d'égards, est si inférieure à tant de vies que l'humanité a vécues au cours de son histoire.

Sous ce flot croissant des vanités modernes, comment se reconnaître; la tâche de l'historien ici n'est plus de refaire ingénieusement, — artificiellement, vainement, — toute une civilisation abolie avec deux ou trois fragments plus ou moins frauduleux de ruines incertaines ; la tâche de l'historien n'est plus, — ce qu'elle n'a jamais été, — de reconstituer tout un paléonpachyderme avec un morceau de l'ongle du pied ; la tâche de l'historien est au contraire de tâcher de se reconnaître un peu lui-même au milieu de ces informes amoncellements ; il

est inévitablement conduit à classer, à déclasser les hommes et les événements, à reclasser; lui-même il est conduit à faire des ruines, à laisser tomber, à faire tomber; il faut des ruines pour l'historien, et quand il n'y en a pas, il faut qu'il en fasse; lui-même il est conduit à bousculer cet énorme amoncellement de matériaux, pour n'en être pas toujours écrasé; question de vie ou de mort pour lui; question d'existence même; il faut que les matériaux l'écrasent, ou qu'il fasse ou laisse tomber les matériaux; c'est-à-dire qu'à lui tout seul, homme moderne, pauvre petit bonhomme, tout habillé de noir, et avec son chapeau haut de forme, il faut qu'il remplace, comme il peut, l'indispensable temps.

Dans le fatras des documents, des textes, des renseignements, des éléments d'art, d'action, de vie et d'histoire, dans le fatras des documents littéraires, politiques et sociaux arrêter au passage quelques rares documents et laisser passer tous les autres, se hâter, se réjouir de laisser passer tous les autres, tout le reste, tout l'immense et méprisable reste; saisir quelques documents seulement, rares et particulièrement précieux, rares et particulièrement pleins de sens et de réalité, laisser couler tout le flot du reste, c'est à cette méthode, c'est à cette attitude que l'historien moderne est conduit fatalement; dans quelle difficulté, dans quelle contrariété, c'est ce que nous examinerons quelque jour; car s'il ne veut pas choisir, dans son fol orgueil de savant moderne, s'il refuse formellement de choisir, il choisit quand même, car il choisit l'écrasement, l'inexistence et la stérilité; s'il refuse formellement de choisir, dans ses matériaux, s'il veut absorber tous ses

matériaux, s'il ne veut en laisser tomber aucun, c'est lui qui tombe, et il choisit de n'être plus.

Au contraire s'il choisit, par lassitude, par consentement, par méthode, par faiblesse, par accommodation, par humanité, s'il consent à choisir, quelle effrayante responsabilité; choisir parmi les hommes et les événements, choisir parmi tous ces éléments de la réalité, qui, pourtant, ont tous au moins cette égale dignité, d'être tous des éléments de la réalité, de la même réalité; choisir parmi des hommes et des événements, choisir parmi des éléments qui pourtant sont tous réels et entre qui, justement, la réalité d'abord semble n'avoir pas choisi, choisir entre des hommes qui ont tous vécu et vivent tous, entre des événements qui sont tous arrivés et arrivent tous, entre des éléments qui tous font partie intégrante de la réalité; quelle effrayante responsabilité; choisir où la réalité n'a pas choisi; condamner à la mort de l'histoire et de la connaissance humaine des hommes que la réalité n'a point condamnés à la mort du néant; condamner à la mort de l'histoire et de la connaissance humaine, à la mort de l'oubli, des événements que la réalité n'a pas condamnés à la mort de la non existence, condamner à la mort totale des éléments de la réalité que la réalité n'avait point rejetés.

Quelle effrayante responsabilité; tuer, effacer de l'histoire des hommes, des événements, des éléments que la réalité admettait, comme les autres, se montrer, être plus exigeant que la réalité, avoir des préférences, des exigences, opérer des avancements que n'avait pas, que n'opérait pas cette réalité, qui pourtant demeure le grand et l'unique modèle; faire exprès autrement que

la réalité, avoir une autre méthode que la réalité, être méthodiquement infidèle à la réalité, quand on n'a de modèle, de fin, et de raison d'être, et de justification, que la réalité, quand on ne peut se proposer d'opérer qu'une imitation, un rappel, un souvenir, une image de la réalité.

Inextricable dilemme, où l'on est ramené toujours, comme on est ramené toujours aux formes du *pari,* aussitôt que l'on essaie d'approfondir un peu les problèmes du travail et de l'action ; et généralement les problèmes de la vie et de l'existence ; il faut choisir; ou bien, vous proposant, comme historien, comme homme, de donner une certaine image de la réalité, des hommes, des événements, vous choisissez de choisir entre ces éléments, entre ces hommes, entre ces événements de la réalité, — par quelle méthode, au nom de qui, au nom de quoi, à quel titre, et comment ferez-vous, choisissant, pour n'altérer pas ; — ou bien vous choisissez de ne choisir pas; et vous choisissez donc d'être immédiatement écrasé, par vos matériaux, avant d'être entré même dans votre atelier, avant d'avoir mis la main au métier que par ailleurs vous avez été contraint de choisir ; effrayante responsabilité de choisir ; effrayante responsabilité de ne choisir pas.

Effrayante responsabilité de choisir; qu'on le veuille ou non, les difficultés métaphysiques les plus graves, les contrariétés métaphysiques élémentaires sont engagées dans ces problèmes qui ne paraissent d'abord constituer que des problèmes de méthode historique; et celui qui ne veut pas voir, ou qui feint de ne pas voir ces redoutables difficultés, ces contrariétés métaphysiques, celui qui prétend faire de la méthode historique

sans avoir fait de la métaphysique, résout arbitrairement, tranche témérairement tous les problèmes de la méthode historique; et celui qui ne veut pas voir, ou qui feint de ne pas voir les difficultés, les contrariétés de la méthode historique, celui qui prétend faire de l'histoire sans avoir considéré les méthodes de l'histoire, celui-là, en fait, par là même, tranche et résout tout de même dans la méthode et dans la métaphysique ; mais, comme inconsidéré, il tranche et résout arbitrairement, témérairement, mal.

Ne pas choisir, et c'est l'écrasement, la stérilité, la mort ; ou choisir, c'est-à-dire oser faire ce que la grande, l'unique, l'antérieure et souveraine réalité n'a pas fait; c'est-à-dire, en définitive, nous le montrerons, et cette inquiétante métaphysique est au fond de cette difficulté, au fond de cette contrariété, s'arroger le droit de prononcer entre d'égales et de toutes également réelles réalités, entre des hommes également nés, également passés ou présents, également morts, entre des événements également arrivés, également passés ou présents, également temporels, entre des éléments également composants et réels également ; c'est-à-dire enfin, en dernière analyse, nous arroger le droit de décider si des hommes sont plus ou moins réels que des hommes, et pour ainsi dire s'ils sont plus ou moins nés, si des événements sont plus ou moins réels que des événements, et pour ainsi dire s'ils sont plus ou moins arrivés, si des éléments sont plus ou moins réels que des éléments, et pour ainsi dire s'ils ont davantage ou moins d'être; comme si nous avions quelque droit de nous croire, ou quelque raison d'être, nous faibles, les fabricateurs, les auteurs, les pères de la réalité;

c'est-à-dire, en analyse toute dernière, — et nous y revenons toujours, — comme si nous étions des créateurs, — des dieux.

Choisir, c'est le mot où nous avons été rapidement conduits dans ce commencement de défrichement et de labour, dans cet essai de commencement d'analyse que nous avons fait tout au commencement de cette sixième série et que nous avons intitulé *Zangwill;* c'est à ce mot toujours que nous serons contraints d'en revenir quand nous pourrons continuer, recommencer ce travail interrompu; c'est à ce mot qu'il en faudra revenir, toujours, et c'est de ce mot qu'il faudra repartir, toujours; ce mot est à la soudure de toutes les difficultés, c'est là même qu'il faut s'installer si l'on veut, comme on le dit, trouver le joint.

Choisir, c'est tout le métier que je fais depuis qu'ayant résolu de constituer un *corpus* d'histoire contemporaine à mesure que les événements se produiraient, nous avons été contraints d'enfermer dans les limites restreintes forcément et modestes de ces cahiers l'événement d'une aussi énorme réalité politique et sociale; nous n'avons pas eu le choix de choisir entre choisir et ne choisir pas; nous avons été contraints de choisir, et même de choisir peu; je veux dire de garder peu des matériaux; d'éliminer beaucoup, presque tout.

Dans cette perpétuelle collaboration du public, des auteurs, du gérant, qui fait les cahiers, on ne saurait croire combien d'hommes et d'événements, combien d'éléments de la réalité se proposent pour ainsi dire de

s'informer en forme de cahiers; il y en aurait vingt par semaine; il faut faire un cahier de Untel; un cahier de telle affaire; un cahier de ces documents; un cahier de ces dossiers; un cahier de cette histoire; un cahier de cet accident; un cahier de ce discours; un cahier de cette élection; il faut faire un cahier de ce débat, un cahier de cette réforme, de cette loi; il faut faire sténographier cette conférence; il faut publier cette correspondance; il faut recueillir ce testament; c'est là ce que l'on me dit tous les jours, et particulièrement tous les jeudis; c'est ce que je me dis moi-même; et si je ne me le disais pas, les hommes et les événements se proposent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, sans intermédiaire et sans avocat, sans recommandation, les éléments de la réalité s'offrent, se recommandent, les candidats se présentent; de même que nous recevons cent fois plus de copie que nous n'en pouvons publier, de même les événements nous apportent huit cent fois plus de textes que nous n'en pouvons retenir.

Contraints de choisir un très petit nombre de textes parmi cet amoncellement de candidatures, non pas contraints par des raisonnements, mais contraints par les nécessités mêmes du travail, par les impérieuses conditions de format, de périodicité, — de budget, — par les conditions mêmes et par le taux de l'abonnement, par notre propre capacité, ou incapacité de travail, ce n'est pas seulement une grande responsabilité que d'avoir à se prononcer, mais c'est un rude exercice que de se prononcer; que nous nous soyons bien ou mal prononcé depuis le commencement de la première série, et avant, que depuis le commencement de ces cahiers nous ayons choisi mal ou bien, c'est ce qu'il ne

m'appartient pas de rechercher; pourtant si l'on veut bien considérer d'un regard les éditions antérieures et les cinq premières séries elles-mêmes, ou, plus en bref, si l'on veut bien parcourir ce raccourci qu'est le *catalogue analytique sommaire*, on reconnaîtra peut-être que des manifestations importantes nous n'avons rien omis, et réciproquement que de ce que nous avons publié rien n'a été trouvé vide, à l'expérience du temps.

Tout ce que je veux dire, et ce que je puis dire, parce que c'est le résultat d'une expérience personnelle, d'une expérience de métier, c'est que, pour celui qui, sous sa responsabilité, fait le choix, — le choix pourtant inévitable, — c'est un rude exercice, en fait, que de se prononcer; et je me permets de recommander cet exercice, comme un exercice de méthode, aux personnes qui veulent se former, sur les hommes et sur les événements, des opinions un peu moins fantaisistes que les opinions courantes, aux personnes qui veulent se former un jugement vraiment digne de ce nom de jugement; qu'elles fassent, pour leur enseignement, pour leur formation personnelle, ce que je n'ai aucun mérite à faire, puisque j'y suis contraint par les nécessités de mon état, par les obligations de mon métier; que pour tout homme et pour tout événement qui se présente elles se demandent quelle figure ferait cet homme dans une compagnie d'hommes dans un recueil d'hommes au bout de quelques années, quelle attitude, quelle situation aurait cet événement, quelle figure ferait cet événement dans un *corpus* d'événements au bout de quelques années; et si un tel exercice est généralement

salubre pour toute personne qui se propose de former son propre jugement, combien n'est-il pas salutaire pour un gérant sur qui non seulement tombent les responsabilités individuelles, mais sur qui retombent toutes les communes responsabilités industrielles déjà nommées.

De tous les événements qui marquent la décomposition du dreyfusisme en France, la décomposition du socialisme en France, la décomposition du régime politique parlementaire, et malheureusement peut-être la décomposition de la République, il était dès l'origine évident que l'un des plus graves était cette affaire de la délation; dès l'origine il était évident que cette affaire deviendrait tout ce qu'elle est devenue, qu'elle ferait tout ce qu'elle a fait, qu'elle rendrait tout ce qu'elle a rendu, qu'elle dépasserait de beaucoup, de tout, comme en effet elle a dépassé de tout, les misérables questions ministérielles, et tout ce pauvre appareil des combinaisons politiques parlementaires des préoccupations politiciennes, enfin des manipulations journalières; je ne sais pas si nous pourrons jamais constituer un dossier des documents, des renseignements et des textes qui se rapportent en général à cette affaire de la délation ; la matière est énorme, si l'importance est capitale; mais il fallait au moins constituer un dossier des textes et des documents, des renseignements qui se rapportaient à cette partie de l'affaire de la délation qui se produisit à la *Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du citoyen*, je veux dire à cette partie de l'affaire de la délation que fut la révolte intérieure des éléments

essentiels de cette *Ligue française*, contre l'exercice et contre l'apologie de la délation.

Il fallait au moins constituer un dossier de cette révolte, soit que requis par d'autres travaux nous soyons contraints de nous en tenir là de cette importante et vraiment capitale affaire, soit que nous puissions continuer quelque jour et cette enquête, et la constitution de ce dossier ; car cette révolte est vraiment au cœur de cette affaire ; et si nous devons nous en tenir là, ne formant qu'un dossier particulier de cette affaire, il fallait au moins, il fallait évidemment donner, de préférence à tout autre, le dossier de cette révolte ; si au contraire nous pouvons quelque jour continuer, il fallait au moins, il fallait évidemment commencer par donner, avant tout autre, le dossier de cette révolte.

Cette révolte est vraiment au cœur de cette affaire ; car elle-même cette affaire n'était, ne devait devenir, n'est devenue si particulièrement grave que parce que, à travers toutes les combinaisons, toutes les manipulations, toutes les machinations de la politique parlementaire, de l'Étatisme gouvernemental, et du ministérialisme césarien elle réatteignait, elle remettait en cause, elle remettait en mouvement ces profondes préoccupations morales que l'affaire Dreyfus a pour toujours ébranlées ; l'affaire de la délation n'était et n'est devenue si particulièrement grave que parce qu'elle était et devait devenir une affaire essentiellement impolitique, une affaire de morale, étrangère à la politique, rompant la constitution et les attaches des partis politiques, rompant toute la vie politique, tout le train-train journalier de la vie politique, toutes les habitudes, les pra-

tiques, les routines, les oblitérations des tyrannies et des accommodements politiques.

Tout ce que l'on a dit de l'affaire Dreyfus, qu'elle était toute morale et qu'elle n'était nullement politique, on doit le dire aussi de l'affaire de la délation ; ou plutôt l'affaire de la délation n'est qu'une phase nouvelle de cette immortelle affaire Dreyfus, que ni les persécutions de la tyrannie d'État antidreyfusiste, ni les sophismes et les tyrannies, les iniquités, les injures et les injustices de la raison d'État, ni les agitations et les oppressions des foules, ni la démagogie antisémitique, ni la faiblesse des intéressés, ni les trahisons de nos États-Majors, ni la fatigue des combattants, ni une amnistie criminelle n'ont pu réussir à tuer; cette affaire de la délation n'est qu'une phase particulière de la vieille et de l'originelle affaire Dreyfus; elle manifeste exactement les mêmes caractères que manifestait l'ancienne affaire Dreyfus, la première affaire Dreyfus, ou, pour parler exactement, la partie première, et originelle, de la toujours vivante affaire Dreyfus : exactement ce même désarroi des politiciens, cette même erreur initiale de mesure, cette même initiale aberration dans le calcul, dans l'évaluation de l'importance, des conséquences, tout ce renversement des prévisions, toute cette méprise, tout ce malentendu, cet embrouillement des partis, ce déclassement des partis classés; toute cette disproportion, apparente, des effets à la cause; toute cette non correspondance; en particulier cette non correspondance entre le pays politique parlementaire et le pays; jusqu'à ce lâchage intermittent et successif, par à-coups, par fractions, par fragments, des hommes, des fautes, des crimes, des responsabili-

tés ; voilà ce que reconnaissent immédiatement tous ceux qui pendant l'affaire n'étaient point occupés à exercer le commandement en chef.

Reconnaissons-la, cette affaire de la délation est une filleule, une filiale, une droite fille de l'affaire Dreyfus, ou pour parler exactement elle est une phase nouvelle, un âge nouveau de l'affaire Dreyfus ; comme elle n'en est pas la dernière phase, le dernier âge ; une affaire comme l'affaire de la délation ne pouvait se produire, elle ne pouvait avoir un sens que dans un pays qui a connu, qui vient de connaître l'affaire Dreyfus, elle ne pouvait se produire que dans, pour et par une génération d'hommes tout pénétrés encore de l'affaire Dreyfus ; imaginez une affaire comme l'affaire de la délation dans un autre pays, dans un pays et tombant sur une génération qui n'auraient point connu, qui n'auraient point fait l'affaire Dreyfus, qui n'auraient point subi et fait ce profond ébranlement : c'est une histoire comme une autre ; c'est une histoire comme il y en a tant eu ; c'est une affaire de parti, ordinaire, un scandale politique, de plus, un amusement, un jeu de polémique, une réclame à faire monter le tirage des journaux, un appareil électoral, une machinerie politique, un truc parlementaire ; en France, et pour cette génération, c'est tout cela, et c'est aussi une crise de conscience.

Merveilleux pays, nation unique, race admirable, le seul peuple du monde qui pût mettre tout son cœur dans l'éclaircissement d'une vérité individuelle, dans la revendication d'une justice individuelle, qui eût à cette profondeur de cœur le goût de la justice, et à cette profondeur d'âme le goût de la vérité, le seul qui pût avoir une telle crise nationale de conscience natio-

nale, mettre toute sa force, une énorme force de travail, et une énorme force d'inquiétude, au service d'une cause même individuelle, faire pour un homme, pour l'existence, pour la vérification, pour la justification d'un homme ce que tant de peuples n'eussent point fait pour leur propre existence; combien de fois pendant l'affaire nos bons maîtres pangermanistes ne nous ont-ils pas dit : Cette affaire est le déshonneur de la France, les Français sont perdus; — ils mentaient; ils blasphémaient la grande nation d'hospitalité; cette affaire fera l'éternel honneur de la France; mille affaires Dreyfus arriveraient tous les jours chez les autres peuples; mais elles n'arrivent point; ce peuple est le seul au monde que quelques consciences aient pu soulever pour une cause, même individuelle, de justice et de liberté, de vérité; ce peuple est le seul au monde qui ait tant aimé la justice et la vérité qu'évidemment il en est devenu bête; mais quel amour est vrai, s'il n'est point bête.

Ne nous laissons pas émouvoir toute la journée au souvenir de cette affaire; laissons ce passé récent, les trahisons, et l'immense déconvenue; notons seulement, constatons plutôt tout ce qui reste encore parmi nous de cette affaire prétendue oubliée; ce qu'il y a d'admirable dans ce peuple si calomnié, si entraîné, si trompé, ce n'est pas seulement, ce n'est pas tant qu'il se soit un jour soulevé, ou qu'on ait pu un jour le soulever pour une cause individuelle de vérité, de justice, et bien que ce soulèvement ait été formidable, et qu'il ait mis en balancement tout le travail, toute la vie du pays, toute la lourdeur, tout le repos, toute la quiétude et toute l'immobilité, ce n'est pas tant qu'il y ait eu l'éruption d'un

soulèvement; de telles crises peuvent s'imaginer; mais ce qu'il y a d'admirable, d'autant qu'une vie est plus admirable qu'un acte, et toute une conduite plus merveilleuse qu'une crise, vraiment ce qu'il y a d'admirable, c'est que les Français ne peuvent plus se débarrasser de cette affaire, qu'ils ont faite; ils voudraient bien, quelques-uns, et même beaucoup, ils voudraient bien s'en débarrasser; tant de grandeur les gêne; tant de grandeur passée les embarrasse aujourd'hui pour passer par les pertuis des combinaisons politiciennes; ils voudraient bien effacer leur propre histoire, cette histoire de quatre ans, et les enseignements qu'ils nous ont eux-mêmes donnés; ils n'y parviendront point; ils ont pu amnistier, par une amnistie criminelle, des crimes; ils ont pu, par une amnistie criminelle, amnistier les crimes antidreyfusistes; ils n'effaceront point, par une criminelle amnésie, l'enseignement et la conscience dreyfusiste.

Voilà tout ce qu'il faudrait dire dans une *histoire du dreyfusisme;* qui déborderait de partout une *histoire de l'affaire Dreyfus;* de toutes parts il faudrait montrer ce peuple, ce peuple unique, si profondément travaillé de justice et de vérité qu'il en est devenu vraiment comme imbécile; de toutes parts il faudrait montrer ce goût singulier de justice et de vérité soulevant tout ce peuple en une éruption non encore éprouvée; mais surtout il faudrait montrer ce peuple ayant, gardant perpétuellement un tel goût de justice et de vérité que ce goût lui est devenu aussi familier, et aussi indispensable, que le goût du pain; c'est là surtout ce qui est admirable; qu'une crise éclate, on peut imaginer cela; qu'une telle

crise nationale de conscience nationale éclate, c'est-à-dire que tout un peuple ait une vie intérieure comme on pouvait croire jusqu'alors qu'il n'y avait que les personnes et les individus qui en avaient, et que tout un peuple eût comme un homme, comme un seul homme, une crise de vie intérieure, une crise de conscience morale, mentale et sentimentale, on pouvait encore imaginer cela; mais que la justice et que la vérité soit, soit devenue le pain quotidien de tout un peuple, qu'elle soit passée en forme, et en force d'habitude invétérée, et presque de mauvaise habitude, qu'elle ait non seulement la force d'une habitude, mais, ce qui est cent fois plus fort, la force d'une mauvaise habitude, qu'elle soit devenue obsédante, inopportune, aujourd'hui — enfin — que la justice et que la vérité soient devenues les perpétuelles parentes pauvres de toute politique enrichie, qu'elles soient dans la conduite même, et, comme dit le peuple, dans le sang, voilà ce que l'on ne pouvait imaginer, voilà ce qui est admirable uniquement; voilà ce qu'il faudrait dire un peu; un acte peut être comme un coup de tonnerre; mais qu'un peuple lui-même se fasse toute une atmosphère de ce qui n'avait jusqu'alors été qu'un moyen de respiration pour quelques consciences, voilà ce qui est nouveau, voilà ce qui dans l'histoire du monde est un événement aussi important que l'invention et que l'exercice de l'harmonie hellénique, aussi important que l'invention et que l'exercice de la charité chrétienne, aussi important au moins que la révolution française.

Voilà ce qu'il faudrait dire un peu dans une *histoire du dreyfusisme;* il faudrait montrer surtout cette conti-

nuation sous-jacente, et ce mode, cette pénétration d'habitude; il faudrait montrer ces apparents sommeils, et ces sorties soudaines; il faudrait montrer ces réapparitions imprévues, ces éclatements successifs et inattendus; ce cheminement souterrain; ces ressourcements incalculables; on comprendrait peut-être alors comment une œuvre a pu à ce point dépasser les ouvriers, comment une action peut dépasser à ce point les opérateurs; on comprendrait peut-être pourquoi et comment les États-Majors, ne connaissant point l'action qu'ils gouvernaient, ne reconnaissent point l'armée qu'ils ont conduite.

Et si l'on constituait un dossier de toute la délation, de cette affaire en général, dans un avant-propos il faudrait montrer que cette affaire est, après tant d'autres, parmi tant d'autres, avant tant d'autres, annonçant tant d'autres, un ressourcement nouveau de l'affaire Dreyfus; elle en est simplement le dernier ressourcement connu; elle n'a de sens, d'existence que dans le pays de l'affaire Dreyfus, et pour la génération de l'affaire Dreyfus; qui ne la considère point ainsi, n'y voit absolument rien; elle présente même les caractères extérieurs les plus apparents de tout ce qui nous vient de cette affaire; *il n'y a pas d'affaire de la délation*, disait M. Combes, comme : *il n'y a pas d'affaire Dreyfus*, disait M. Méline; et cette affaire, qui n'existait pas, a renversé un système de gouvernement dont les plus vigoureuses revendications des simples libertés ne pouvaient pas, et ne paraissaient pas devoir venir à bout; même inintelligence, même imprévision des politiciens, même incapacité de mesurer l'amplitude et la profon-

deur, même incapacité d'évaluer ; même retombée lourde, boiteuse, des événements tout au travers des combinaisons ; même retombée sur les talons ; même dépassement perpétuel, toujours inattendu, toujours vérifié ; même conversation grotesque entre des politiciens qui parlent un certain langage, accoutumé, et des événements, qui soudain déclanchés, tout d'un coup se mettent à parler d'eux-mêmes un tout autre langage, un langage absolument étranger, nouveau, un langage incompréhensible ; même dialogue burlesque, entre un phonographe et un homme, entre le politicien qui tient toujours son même langage phonographique, et l'événement, qui tout d'un coup se met à parler un langage humain, entre le politicien qui parle du nez, et l'événement, qui ne parle pas du nez ; deux langages totalement étrangers l'un à l'autre ; le politicien parlant comme un sourd ; toutes les réponses du politicien tombant à côté ; un effort à la fois grotesque et touchant du politicien pour se remettre au pas de la conversation ; — et, aussi, ce mécanisme à détentes ; les morceaux d'hommes, les morceaux de vérités, les morceaux de situation lâchés un par un, celui qui lâche croyant toujours que c'est le dernier qu'il abandonnera, celui qui prend se disant toujours que ça en fait un de plus.

Même intervention perpétuelle de la politique, et même inutilité de cette intervention ; nous savons parfaitement que pour l'immense horde des politiciens nationalistes et réactionnaires cette affaire des fiches et de la délation n'est qu'une affaire politique, une immense machination politique de plus ; mais ce qu'il y a justement d'admirable, c'est que cela est parfaitement vrai, et que pourtant cela ne fait rien du tout ; c'est que

cela n'a aucune importance du tout; c'est là ce qui fait la beauté des mouvements moralistes en France; ils sont renseignés; nos vertus françaises ne sont point des vertus de cloître, mais des vertus d'honnêtes gens; qu'il y ait eu cette énorme éruption dreyfusiste, c'est bien; que ce mouvement moraliste fût un mouvement de conduite, et non pas seulement un mouvement d'acte, c'est mieux; mais que ce mouvement moraliste ait grandi en force et en sagesse tout au milieu des mauvaises fréquentations, des fréquentations politiques, c'est ce que j'admire le plus; qu'un homme ignorant du monde, un fidèle ignorant du siècle, ait une crise de conscience, bien; qu'un homme ignorant du monde ait une vie intérieure continuée, bien, et mieux; qu'un peuple ignorant du monde ait une crise de conscience, mieux; qu'un peuple ignorant du monde ait une vie intérieure continuée, mieux; mais qu'un homme vivant dans le siècle, un peuple vivant dans le monde ait et une crise de conscience, et une vie intérieure continuée, voilà ce que j'admire; on nous dit : Ne voyez-vous pas toutes les machinations politiques nationalistes et réactionnaires qui grouillent autour de cette indignation; ne voyez-vous pas que cette affaire fut imaginée, inventée par les réactionnaires et par les nationalistes, qu'elle était pour eux une superbe occasion, qu'ils sont derrière, qu'ils poussent au scandale, qu'ils ont fait de cette affaire enfin une machine de guerre contre la République? — Si, nous le voyons, si, nous le savons, et nous savons que cela est vrai, mais nous savons aussi que cela ne fait rien du tout.

On nous dit que cette affaire de la délation n'est pas une affaire de conscience, parce qu'elle est une affaire

politique, on nous dit qu'elle n'est pas une affaire de morale, parce qu'elle est une affaire de politique; je réponds qu'elle est à la fois une affaire de la morale, et une affaire de la politique; pour les honnêtes gens, elle est une affaire de morale, comme tout; et pour les politiciens elle est, comme tout, une affaire de politique.

On ne veut pas qu'elle soit à la fois une affaire de morale et une affaire de politique; d'abord si elle ne pouvait pas être l'une et l'autre à la fois, nous exigerions immédiatement qu'elle fût et restât une affaire de morale et qu'elle ne devînt aucunement, sous aucun prétexte, une affaire de politique; mais on ne nous écouterait pas, parce que les politiciens savent parfaitement qu'il n'y a point proprement des affaires politiques et proprement et séparément des affaires morales, mais que tout est matière à de la morale, tout est affaire morale pour l'honnête homme, et que tout, au contraire, est matière à de la politique, tout est affaire politique pour eux politiciens.

Quand donc nos ennemis les amis politiques parlementaires nous veulent interdire de traiter l'affaire de la délation comme une affaire de morale sous prétexte qu'elle est une affaire de politique, nous refusons formellement d'accepter la position même de ce dilemme; il n'est pas vrai qu'une affaire qui est de politique ne puisse pas être en même temps et sous un autre rapport une affaire de morale; il n'est pas vrai qu'une affaire ne puisse pas être en même temps et sous deux rapports différents et une affaire de politique, et une affaire de morale; il est vrai, au contraire, qu'elle est une affaire de politique, pour les politiciens, et qu'elle est une

affaire de morale, pour tout honnête homme; tout est politique aux politiciens; tout est morale aux honnêtes gens; il n'y a aucune raison pour qu'il y ait des royaumes dans le royaume, des royaumes exclusivement réservés à la politique dans le royaume universel de la morale.

— Attendez seulement un peu, nous repartissent là-dessus les politiciens, professionnels; vous avez parfaitement raison, d'une manière générale; mais, pour ce cas particulier, pour cette fois, pour cette fois seulement, pour cette petite fois, taisez-vous; et laissons un peu marcher la politique; c'est une exception; aussitôt après vous reprendrez votre liberté; votre morale recommencera de fonctionner tant qu'elle voudra.

Il n'y a qu'un malheur à cette objurgation; c'est que depuis que je me connais, et généralement depuis que tout le monde se connaît, il n'y a jamais eu un seul instant où les politiciens n'aient pas tenu ce raisonnement; et comme le temps que nous connaissons, du moins le temps de l'action, ne se peut composer que de ces mêmes instants, ce raisonnement se détruit par lui-même; soyons immoraux et politiques, disent-ils, pour une minute, pour cette minute seulement, pour cette minute présente; aussitôt après vous pourrez redevenir moraux et impolitiques; le malheur est qu'on nous en a dit autant et qu'on nous en dit autant pour toutes les minutes sans exception; chacune des minutes est censément la seule où pour plaire aux politiciens il faut que nous nous taisions et que nous fassions taire la morale devant la politique; seulement ces minutes sont successives, elles ne cessent pas, et pratiquement, socialement, historiquement, elles font le temps; les politiciens pas-

sent tous les aujourd'huis à nous déclarer que tous les demains nous serons libres de faire de la morale; et même ils nous menacent de ne nous laisser libres de faire de la morale tous les demains que si réciproquement nous les laissons maîtres de faire de la politique tous les aujourd'huis; nous refusons formellement de nous incliner devant ce perpétuel chantage; nous devons sauver toutes les minutes, sans exception, l'une après l'autre, si nous voulons sauver, comme nous le devons, tout le temps, qui pragmatiquement fait toute la vie, étant le temps de toute la vie; les politiciens nous veulent arrêter à tous les instants de l'action, sous prétexte que cet instant est justement un tournant de l'histoire; nous savons ce que c'est que leur histoire qui tourne tout le temps; c'est une histoire de chevaux de bois.

Oui les politiciens nationalistes et réactionnaires ont fait une affaire politique, réactionnaire, quand ils ont fait l'affaire de la délation; mais il ne s'ensuit nullement que les politiciens combistes aient eu raison de faire une affaire politique, aussi mauvaise et de sens contraire, premièrement quand ils ont fait la délation elle-même, deuxièmement quand ils ont fait l'apologie de la délation.

Au contraire, et indépendamment, quand nous nous conduisons par les seuls moyens de la morale, nous décevons également les politiciens de toutes les dominations; et particulièrement dans cette affaire des fiches, elle a beau avoir été inventée par les politiciens nationalistes réactionnaires, si elle est conduite uniquement par les moyens de la morale, elle aura des effets

imprévus, elle trompera, elle décevra ses auteurs mêmes; elle ne décevra pas moins les politiciens qui l'exploitent que les politiciens qui exploitent son étouffement; il n'y a jamais rien à redouter de mal de la justice.

Telle est, telle restera notre situation en présence des politiciens; et la manière dont se présente le nouveau ministère que l'on nous a fait n'est point pour nous faire changer d'attitude; nous sommes du peuple qui a inventé l'honnête homme, au sens que nous devons garder à ce mot; nous devons, autant que nous le pouvons, garder en présence, en face des politiciens une situation d'honnêtes gens; nous n'ignorons pas les politiciens, mais nous savons ce que nous savons; nous vivons parmi les politiciens; nous circulons parmi eux; nous les coudoyons; nous causons avec eux; ils ne nous écoutent pas; nous les écoutons; nous les connaissons; nous ne vivons ni dans un cloître ni dans une cité fermée; nous connaissons parfaitement les tentations de la politique; nous connaissons les arguments, les raisonnements, les espèces des politiciens; mais nous obtenons rigoureusement que leurs pratiques ne mordent absolument pas sur nos règles de vie; nous n'avons aucun mérite à procéder ainsi; nos règles de vie entrent elles-mêmes dans les vieilles et nobles règles de la moralité française; la moralité française a toujours été hostile à toute claustration, à l'internat, à la fermeture, à l'orgueil, sectaire, à la différenciation même; nous aimons faire notre devoir, et qu'il n'en paraisse rien dans les rues; c'est pour cela que l'on ne nous voit point anathématiser bruyamment les politiciens; mais

c'est pour cela aussi que l'on ne nous voit point succomber aux tentations politiciennes ; les règles de vie que nous suivons sont les règles de vie d'hommes renseignés ; nous sommes avertis ; nous sommes du peuple qui n'aime pas que les gens qui ont de la vertu fassent des manières ; et ce que j'admire enfin le plus de tout, pour monter le dernier degré de ces ascensions non fatigantes, ce n'est pas que ce peuple se soit fait une fois une si impérieuse crise de conscience morale ; ce n'est pas que ce peuple se soit fait pour toujours une si impérieuse vie intérieure, c'est que ce peuple porte aisément le fardeau de cette vie intérieure, c'est que ce peuple soit un peuple honnête homme, qu'il fasse de la justice et de la vérité comme il fait son ménage, sans un cri, sans un geste exubérant, sans une impulsion déplacée ; ayant inventé le régime démocratique, nous sommes le premier peuple qui ait souffert de la politique démocratique ; mais nous étant vaccinés les premiers, ce qui est admirable c'est que nous pouvons laisser la justice et la vérité circuler dans la cité pêle-mêle avec les politiciens sans qu'elles courent aucun danger.

Le cahier que l'on va lire a été fait, le dossier que l'on va lire a été constitué le plus simplement du monde ; je n'ai connu que par les journaux la démarche de Bouglé, de Rist, de Comte auprès du Comité central ; j'écrivis aussitôt à Bouglé lui demandant s'il ne pensait pas, comme je le pensais, qu'il y avait lieu de constituer un dossier de ces démarches ; il vint me voir, c'était pendant les vacances du premier janvier, il avait à faire une leçon à l'École des Hautes Études Sociales, il vint me voir en coup de vent, comme font tous ces provin-

ciaux, quand ils passent par Paris ; ils n'ont jamais le temps de rien ; il n'avait pas le temps de faire le cahier, il repartait pour Toulouse ; en deux ou trois quarts d'heure, un matin, au bureau des cahiers, nous convînmes du plan.

— Il faut, me dit Bouglé, faire un dossier complet, sans distinguer entre les documents publiés et les documents inédits.

Bouglé, qui est un abonné de la première heure, savait que c'est là justement la théorie des cahiers en matière de documentation.

— Il faut, me dit Bouglé, donner le *pour* et le *contre ;* il faut donner tous les textes de Pressensé.

Même jeu ; on verra même plus loin que M. de Pressensé est plutôt avantagé dans ce dossier.

— Voici le paquet de lettres que j'ai reçues, les signatures ; il n'y a plus qu'à mettre le cahier en état.

Il n'y a jamais plus qu'à mettre le cahier en état ; je m'y employai ; quand un incident survint.

Nous n'avons point coutume aux cahiers de cacher ce que nous faisons ; le présent cahier n'est nullement une machine incendiaire montée contre le Comité central, mais il est purement un cahier de dossier ; je dis donc fort librement que nous préparions ce cahier ; Gabriel Trarieux, qui est un de nos plus anciens collaborateurs, vint me voir pour un cahier que nous préparons ensemble en contribution à l'histoire de la Commune ; je lui

dis que nous préparions ce cahier de *la délation aux Droits de l'Homme ;* il y intervint aussitôt :

— Mais alors, me dit-il, votre dossier n'est pas complet ; Rist et Bouglé ne savent pas tout ; le public ne sait pas tout ; il y a au Comité central une très forte minorité qui réprouve absolument la délation et qui pourtant ne veut point démissionner ; il y a là une troisième opinion, qui me paraît au moins intéressante, et qu'il est juste qui soit représentée ; Painlevé avait préparé un ordre du jour pour la dernière séance ; nous devons en reparler cette semaine...

— Je m'en remets donc immédiatement à vous du soin de représenter dans le cahier cette troisième opinion.

Par cette intervention de Trarieux la composition du cahier et son mode même d'établissement, le mode même du travail recevait un amendement ; l'idée première avait été de faire un cahier Bouglé, un dossier Bouglé, un corps de ses démarches, des réponses que l'on avait faites à ces démarches, et des adhésions qu'il avait reçues ; dans ce premier plan il était le secrétaire de la rédaction du cahier, et je n'en étais que le sous-secrétaire ; par l'intervention de Trarieux j'ai repris sur Bouglé, qui me le pardonnera, mes fonctions de gérant, Trarieux et Bouglé devenant eux-mêmes les deux secrétaires des deux parties, d'ailleurs très inégales, qu'ils avaient introduites.

Ainsi constitué, le cahier comprend :

les initiatives et démarches Bouglé, Rist, Comte, les démarches des Toulousains et des Montpéliérains ;

les incidents, démarches, résolutions, démissions, les polémiques publiques ou privées qui s'ensuivirent aussitôt ;

[Je dois dire qu'en greffant sa démission de membre du Comité central, qui fut la première de toutes, sur l'incident Bouglé, M. Joseph Reinach, de l'aveu de M. Bouglé lui-même, n'a point répondu à la pensée de M. Bouglé ; l'intention de M. Bouglé était au contraire que l'on restât dans la Ligue pour lui maintenir, et au besoin pour lui recouvrer la vertu de son institution première ; la Ligue est à nous, dit-il, puisque c'est nous qui restons fidèles à son invention, à son institution première ; ce n'est donc pas à nous d'en sortir ; la démarche de Bouglé a été faite exprès pour dissuader les honnêtes gens de sortir de la Ligue, leur montrant qu'ils pouvaient, qu'ils devaient au contraire y rester d'autant plus, que tout n'y était pas perdu, qu'il y avait à faire à l'intérieur de la Ligue.

D'ailleurs il faut distinguer entre la démission de membre du Comité central et la démission de la Ligue elle-même ; un membre du Comité central qui démissionne peut ne vouloir signifier, par sa démission, que ceci : qu'il ne veut plus appartenir, participer au gouvernement de la Ligue, pour des raisons qu'il donne et pour toutes raisons ; mais il peut vouloir demeurer dans la Ligue.

Notons enfin que l'on trouvera, même dans ce commencement du cahier, ou dans des parties qui se réfèrent à ce commencement, des parties inédites, quelques documents, lettres ou *réponses* de Rist ou de Bouglé à Francis de Pressensé, qui lui furent envoyées pour être

insérées dans *l'Humanité,* en réponse à ses propres lettres ou articles, et que *l'Humanité,* comme par hasard, ne trouva pas l'occasion d'insérer.]

le dossier Trarieux, constitué presque uniquement par un article de M. Gabriel Trarieux qu'il voulait faire passer dans *l'Aurore;* dans cet article M. Gabriel Trarieux a mis sensiblement toute la thèse de la minorité non démissionnaire; cette thèse, on le conçoit, s'oppose également et à la thèse de la majorité, comme la thèse de la minorité démissionnaire, et à la thèse de la minorité démissionnaire, comme la thèse de la majorité; il y a mis aussi toute l'affection filiale qu'il ne pouvait manquer de reporter sur la Ligue; il en est résulté une certaine vivacité, contre les critiques et contre les démissionnaires, en particulier contre M. Paul Guieysse; M. Clemenceau pria donc M. Gabriel Trarieux de ne pas lui demander de publier cet article dans son journal; dans le même dossier l'ordre du jour Painlevé.

[Il ne m'appartient pas de faire ici remarquer quelle justification recevrait, s'il en était besoin, l'institution de nos cahiers d'un dossier où voisinent librement et des textes de Bouglé non insérés dans le journal de M. Jaurès et des textes, contraires, de Trarieux, non insérés dans le journal de M. Clemenceau; comme on voit ici que les mœurs de la liberté sont non seulement les seules justes, mais qu'elles sont aussi littéralement les plus commodes; et comme on est heureux de se réfugier dans cette bonne vieille méthode historique, dont nous parlons quelquefois, et que pendant plusieurs années nous avons nommée la méthode dreyfusiste.]

le paquet de lettres, de signatures, d'adhésions reçues par Bouglé ; Bouglé ne voulait donner de ces lettres que les extraits qui seraient jugés avoir un sens particulièrement caractérisé ; il pensait ainsi en philosophe, pour qui une lettre ne vaut que ou vaut surtout par ce qu'elle apporte au débat d'idée nouvelle ; travaillant en historien, et par l'intervention de Trarieux redevenu un peu plus maître, et plus responsable, du cahier, j'ai au contraire publié au long toutes les lettres que j'ai eues en mains ; j'ai agi comme un historien pour qui ces documents vaudraient par eux-mêmes ; j'ai voulu donner ainsi une image plus fidèle de cette correspondance même ; Bouglé me pardonnera ce changement de méthode ; il pouvait, lui Bouglé, être tenté de n'attribuer pas toute leur importance à des lettres qui lui étaient personnellement adressées ; il pouvait attribuer plus d'importance aux idées qu'aux manifestations ; pour moi historien, gérant, la manifestation, adressée à Bouglé, a une valeur propre.

Une question se posait pour ces lettres ; fallait-il publier les noms des signataires ; la plupart de ces lettres étaient des lettres familières, presque privées, amies, adressées à Bouglé par des hommes qui le connaissaient personnellement ; c'est un des avantages de nos cahiers que nous y pouvons publier tout ce que nous voulons de privé, de familier, de non apprêté ; ils sont originairement, ils resteront toujours un grand organe, un grand moyen de correspondance, de communication presque intime entre un certain nombre de personnes ; avant tout nous voulons garder ce caractère familier, qui seul permet d'atteindre à une entière exactitude ; il fallait surtout le garder à ces lettres,

dont il fait la principale force; d'autre part les auteurs et les signataires de ces lettres ne savaient point qu'elles seraient publiées; ils ne les eussent pas écrites exactement ainsi, de ce style, s'ils avaient prévu quelque publication; nous n'avions pas le droit de disposer d'eux, de leurs lettres, sans leur agrément; d'ailleurs enfin il ne fallait point songer à le leur demander; nous ne sommes point outillés pour un aussi grand nombre d'écritures; nous n'avons point les ressources en hommes et en argent du Comité central; notre administration est de plus en plus surchargée; notre rédaction se réduit sensiblement à un gérant; et une telle correspondance, une telle reprise de la communication aurait tout brouillé; on n'eût pas compris; les uns auraient repris leurs lettres, les autres les auraient modifiées, les autres les auraient laissées; on n'eût plus rien compris du tout; mieux valait laisser à ce courrier volumineux toute sa ressemblance et tout son aspect, sa vivacité, sa véracité, sa sincérité, son décousu; c'est ce que nous avons fait; toute son ingénuité même et toute sa spontanéité; dès lors nous ne pouvions plus mettre toutes les signatures; je ne me suis permis de mettre que celles des personnes qui par ailleurs se sont avancées publiquement, ou des personnes que je connais personnellement, en particulier de certains abonnés qui devaient naturellement se trouver dans ce mouvement; pour ce qui est de l'endossement moral, qui est à considérer, les lettres devenues anonymes ne sont point pour cela devenues des lettres de lâches ou de faibles, comme on le dit généralement des lettres anonymes, puisque c'est moi qui ai supprimé les signatures; d'ailleurs elles sont suffisamment endossées,

puisque les signatures se retrouvent toutes aux signatures proprement dites.

Toute cette partie du cahier n'est pas faite, au sens où l'on dit qu'une manifestation est faite ; et c'est justement tout ce qui en fait la valeur; c'est un paquet de lettres, un paquet de signatures ; si nous apportions ici une manifestation parfaitement organisée contre le *Comité central de la Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du citoyen,* cela prouverait beaucoup ; cela prouverait que nous serions une force, que nous aurions du temps, de l'argent, des bureaux, des employés, des jeux de fiches, que nous saurions nous organiser, et organiser une manifestation; ici rien de tel ; et c'est ce qui fait toute la valeur de cette manifestation; c'est ce qu'elle a d'évidemment inconcerté; Bouglé est à Toulouse, Rist à Montpellier, Hauser à Dijon, Douady à Brest, je suis à Paris; nous n'avons même pas pu travailler ensemble à la fabrication typographique du cahier ; au moment où je donne le bon à tirer, je ne sais pas du tout si mes commettants ne seront pas très mécontents de moi; ce cahier n'est en aucun sens un anti-*Bulletin de la Ligue;* il ne s'agit en aucun sens de constituer un anti-Comité central ; cela serait grave, sans doute ; mais au fond cela ne serait que de la politique, opposée à de la politique; ce que nous apportons est beaucoup plus grave; nous n'apportons ici que, mais nous apportons ici un paquet d'inquiétudes nées spontanément partout; si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit de la centralisation en commentaires au cahier de M. Raoul Allier sur *l'enseignement primaire des indigènes à Madagascar,* ce qui fait la valeur de la manifestation inconcertée dont nous

apportons ici quelques échos, c'est justement qu'elle est inconcertée, c'est qu'un certain nombre de consciences circonférentielles se sont émues et qu'elles ont perdu toute sécurité morale depuis qu'elles se sont aperçues que le gouvernement central dont elles dépendaient s'était corps et âme engagé dans les voies de la politique.

Les personnes dont nous n'avons pas pu déchiffrer la signature nous pardonneront de les avoir omises ou de n'avoir pas reproduit exactement leurs noms ; nous avons mis entre crochets les noms dont nous n'étions pas sûrs ; les personnes qui ont envoyé leurs lettres ou leurs signatures dans ces derniers jours nous pardonneront de ne les avoir pas pu faire entrer dans les listes ; pour faire paraître le cahier à une date qui était déterminée, il a fallu arrêter le dépouillement à une date déterminée.

Charles Péguy

Ce cahier était tiré presque tout entier quand je lis dans *le Matin* d'aujourd'hui jeudi 26 janvier la reproduction suivante :

Du *Radical :*

A la suite de la dernière réunion de la Gauche radicale-socialiste, la lettre suivante a été adressée par M. Ferdinand Buisson, député radical-socialiste de la Seine, à M. Gouzy, président intérimaire de ce groupe :

Paris, mardi soir, 24 janvier

Mon cher président,

Ainsi que je le disais tantôt à la réunion de notre groupe je crois qu'il convient que je vous adresse ma démission ; et, bien à regret, j'ai l'honneur de vous l'adresser.

A chaque séance je renouvelle l'inutile et importune opposition que je suis obligé de faire à la presque totalité du groupe sur la question politique dite de la « délation ».

Question politique seulement, car sur la question morale — je tiens à le répéter — je suis sûr que tous mes collègues sont aussi ennemis que je puis l'être de l'espionnage entre fonctionnaires et de toute communication clandestine de renseignements sans contrôle.

Mais ce qu'ils pensent, ils se refusent à le dire publiquement. Et j'estime, au contraire, qu'il ne faut pas se lasser de le dire et de le redire tout haut, si nous voulons couper court à de grossières mais dangereuses calomnies contre la République.

Obéissant à un point d'honneur dont je ne méconnais pas

la générosité, ils veulent que nous déclarions intangibles tous ceux que la réaction attaquera, quels que soient leurs torts.

A mon avis, c'est une erreur.

Autant il me semblerait injuste de frapper des fonctionnaires qui ont pu croire de bonne foi qu'ils se conformaient à des instructions officielles ou officieuses, autant il serait contraire à la probité républicaine, soit d'étendre par avance cette immunité à tous les cas, même à ceux — s'il en est — de dénonciation intéressée et diffamatoire contre des camarades ou des concurrents, soit de refuser des réparations aux victimes — s'il y en a — d'erreurs ou d'injustices résultant de ces « procédés inadmissibles ».

A la veille de la dernière interpellation, vous vous en souvenez, j'avais eu le bonheur de faire rejeter par notre groupe la motion tendant « à déclarer irrévocablement close la question des fiches ». Aujourd'hui, cette motion est encore revenue. Et si elle n'a pas pris place dans le texte de l'ordre du jour, elle paraît rallier au fond tous les suffrages. Il m'est impossible d'y acquiescer.

Dans un pays libre et sous le régime parlementaire, on ne s'inscrit pas en faux contre les droits de la conscience d'autrui parce que le parti adverse s'en est fait une arme. On ne décrète pas d'office le silence sur des accusations gênantes. Il n'y a qu'un moyen de faire taire l'accusateur. Est-ce de refuser obstinément satisfaction à la parcelle de vérité ou de bon droit qu'il mêle à la masse des calomnies ? Au contraire, c'est de l'en dégager scrupuleusement pour la faire respecter comme on le doit et d'enlever ainsi à qui comptait l'exploiter indéfiniment tout prétexte et tout moyen d'en abuser un instant de plus.

C'est ce que fera — je veux l'espérer — le nouveau gouvernement. Quoi qu'il en soit, je tiens à garder ma liberté d'appréciation et de vote quant aux mesures qu'il nous apportera, soit à l'égard des personnes, soit sur une institution qui n'a pas, je crois, beaucoup de défenseurs, mais qu'il faudra bien avouer ou désavouer définitivement, celle des « délégués administratifs ».

Ne pouvant, sur ce point spécial de conduite parlemen-

taire, me mettre d'accord avec le groupe, j'y suis malgré moi une cause de trouble et de perte de temps.

Ne pouvant, d'autre part, expliquer au dehors ni mes votes, ni mes réserves dans nos séances non publiques, je me condamne à de perpétuels malentendus, auxquels vous jugerez certainement comme moi qu'il vaut mieux mettre fin par une séparation, d'ailleurs parfaitement amicale. Je serais ingrat, d'ailleurs, si je n'ajoutais combien j'ai été touché de la patience et de la courtoisie inaltérables avec lesquelles le groupe a bien voulu supporter ma persistante contradiction.

Veuillez agréer, mon cher président, avec mes vifs regrets, l'expression de mes plus cordiales sympathies.

FERDINAND BUISSON

LA DÉLATION
AUX DROITS DE L'HOMME

LA DÉLATION AUX DROITS DE L'HOMME

Après un échange de vues et de lettres demi-particulières, demi-publiques, entre les Ligueurs de Montpellier et les Ligueurs de Toulouse, qui avaient depuis longtemps des relations de camaraderie, d'amitié, de voisinage, de collaboration, un certain nombre de lettres, venues de ces deux points d'origine, parvinrent au Comité Central; une lettre de M. Charles Rist, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, président de la section montpéliéraine de la Ligue des Droits de l'Homme, — datée de *Montpellier, 7 novembre 1904;* quelques mots de M. C. Bouglé, professeur à l'Université de Toulouse; une seconde lettre de M. Bouglé, datée du 17 novembre 1904; d'autre part une lettre de M. Louis Comte, pasteur à Saint-Étienne, secrétaire de la section de Saint-Étienne, datée de *Saint-Étienne, le 8 novembre 1904;* en réponse une lettre de M. Francis de Pressensé, datée du 5 décembre 1904; nous empruntons le compte rendu officiel de cette correspondance au *Bulletin officiel de la Ligue des Droits de l'Homme,* publication bi-mensuelle, quatrième année, numéro 23, du 15 décembre 1904; on remarquera que dans le

compte rendu officiel ainsi fourni par la Ligue, la réponse de M. Francis de Pressensé précède les lettres originaires :

« La délation dans l'armée »

Le Comité central a pris connaissance, dans sa séance du 21 novembre, des lettres qui lui avaient été adressées par trois de nos collègues, MM. Charles Rist, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, président de la section de cette ville, Louis Comte, pasteur à Saint-Étienne, secrétaire de la section de cette ville, C. Bouglé, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, au sujet de l'attitude que la Ligue des Droits de l'Homme avait à prendre dans les incidents que les récentes polémiques ont qualifiés : « La délation dans l'armée ».

A la suite de la discussion qui a eu lieu, notre président a été chargé de répondre aux observations de MM. Rist, Comte et Bouglé.

Voici le texte de la lettre de M. Francis de Pressensé, que le Comité central a approuvée unanimement dans sa séance du 5 décembre, et qu'il a décidé de publier au *Bulletin officiel.*

Le 5 décembre 1904.

Mon cher collègue,

Le Comité central, dans sa séance du 21 novembre a examiné avec beaucoup de soin les points touchés dans votre lettre et dans celles que lui avaient adressées pour le même objet nos collègues, MM. Comte et Bouglé. Il m'a chargé de vous répondre en son nom et je dois tout d'abord m'excuser d'un retard imputable en partie à l'excès de mes occupations au cours de la session, partie à une indisposition.

Comme vous, le Comité central attache un grand prix à la préservation des traditions originelles de la Ligue et en

particulier de ce caractère qui l'a placée en dehors et au-dessus des partis et de la politique des partis. Comme vous le Comité est décidé à veiller avec une attention jalouse au maintien des principes dont notre Ligue s'est instituée le champion en des temps périlleux et qui, à nos yeux, sont la raison d'être, le fondement inébranlable et la garantie suprême d'une démocratie qui veut être libre et qui entend n obéir qu'à la loi. Comme vous, le Comité est pénétré de la nécessité de supprimer le plus tôt possible le système des notes secrètes.

J'ose dire que la plupart d'entre nous ont donné, comme vous-même à cette conception de la vie politique et de ses devoirs des gages qui leur permettent d'envisager avec sang-froid les crises soudaines de l'opinion et de ne consulter que leur conscience et leur raison en ces matières. Or, nous ne pouvons oublier que les dénonciations récemment apportées à la Chambre et qui vous ont ému comme nous, se présentaient sous les plus fâcheux auspices et dans les conditions les plus suspectes.

Il s'agissait, quel que fût le fond du débat, de pièces volées, qui avaient — on l'avouait — passé des mains d'un homme capable de les vendre à un homme capable de les acheter, celui-ci de plus appartenant au grand parti des faussaires. Un dossier ainsi constitué n'offre pas, *a priori*, des vraisemblances d'authenticité parfaite. Il y avait là un préjugé éminemment défavorable et qui devait, en tous cas, suspendre notre jugement et nous interdire de nous associer à l'accès de vertu des nationalistes et de leurs alliés avant d'en avoir vérifié les mobiles et les circonstances.

Ce n'était pas en outre la première fois que ce parti, pour empoisonner l'esprit public et pour défendre à coup de nouveaux crimes le crime initial de 1894, avait recours à cette méthode et spéculait sur les instincts honnêtes, mais crédules, de la masse. Ce qui a fait l'un des côtés tragiques de l'affaire, au moins pendant la période où nous n'avions pas encore réussi à faire entendre nos voix au peuple abusé, c'était les fictions, les mensonges, les fables dont on avait abreuvé le public, surexcitant ainsi contre les artisans de justice quelques-uns des sentiments qui auraient

dû militer en leur faveur. Qui n'a encore présent à l'esprit et *l'honneur de l'armée* que nous étions censés outrager quand nous soutenions que le coupable était Esterhazy et non Dreyfus ou quand nous affirmions que Picquart était un type héroïque et pur d'officier républicain, — et le *syndicat de trahison* auquel nous appartenions du seul fait de vouloir qu'une iniquité fût réparée en France ?

Quand on a mesuré une fois l'empire néfaste des mots sur les esprits, on se défie à tout jamais des formules trop retentissantes, surtout quand on les entend répéter par ceux-là même qui avaient inventé les mythes patriotiques de naguère. Je vous avoue très franchement que l'emploi du mot délation par M. Guyot (de Villeneuve) et ses amis, me mit en garde contre leurs récits avant même que j'eusse reconnu la déformation habile et l'audacieuse fabrication.

Enfin, pour vous donner une idée de l'état d'âme dans lequel j'abordai l'examen de la question soulevée par l'interpellation Guyot (de Villeneuve) je dois ajouter que des faits récents avaient appelé mon attention sur la persistance de la persécution des officiers républicains dans l'armée de la République, sur l'emploi en particulier de la *délation* parfois anonyme, toujours secrète par la faction cléricale, enfin sur l'existence dans un très grand nombre de nos régiments d'un tiers-ordre, association secrète se livrant à des enquêtes sur les opinions et disposant jusqu'au sommet de la hiérarchie de très précieuses influences.

Ainsi donc, ce n'était pas seulement dans un passé encore bien près de nous que des officiers avaient été dénoncés, frappés, perdus, pour avoir, les uns, dans l'intimité d'une conversation familière manifesté quelques sympathies pour Picquart ou quelques soupçons sur Esterhazy, les autres, sous le secret protecteur d'une lettre d'amis, trahi quelque dégoût pour la justice de Ravary ou de Besson d'Ormescheville. Le système fonctionnait toujours.

Et il y avait quelque chose vraiment de surprenant et de déconcertant à voir les bénéficiaires, les fauteurs, les complices, les auteurs mêmes de ce complot permanent contre la lumière et l'équité venir, en bons apôtres, dénoncer — pour un méfait analogue — avec une indignation sans

borne, sans le moindre retour sur eux-mêmes, une minorité persécutée et qui, eût-elle été coupable, ne l'eût en tout cas été que depuis infiniment moins longtemps.

Ce n'est pas tout. Quand les clameurs, les outrages, les voies de fait de nos champions de la vertu nous permirent d'aborder l'examen du fond du débat, que trouvâmes-nous en réalité devant nous? Et voici, mon cher collègue, je me permets d'attirer toute votre attention, toute votre impartialité, toute votre critique sur cette portion de ma lettre, car c'est là que les nationalistes et leurs alliés ont habilement opéré leur tour de passe-passe, ont adroitement transféré la muscade d'un gobelet sous l'autre et ont jeté le trouble dans les esprits de bonne foi.

Voici d'abord les faits réels, tels qu'ils ont été établis et que je défie que l'on puisse trouver autres... Le ministre de la Guerre préoccupé, justement préoccupé de la terrible situation que M. Waldeck-Rousseau venait de lui révéler et de son impuissance radicale à obtenir par les voies hiérarchiques et d'un commandement complice du nationalisme des renseignements dignes de foi sur le loyalisme et la correction des officiers, eut l'idée de demander à tous les républicains de l'aider dans cette tâche. Il s'agissait de lui signaler les faits graves qui attestaient de la part de tel ou tel officier une attitude hostile à la République. Lui-même, une fois l'impulsion donnée, il se chargeait de vérifier impartialement.

Un ou plusieurs subordonnés s'avisèrent de perfectionner cette méthode. Ils la systématisèrent. Voyant assez naïvement dans la franc-maçonnerie une puissance républicaine de premier ordre, ils s'adressèrent à ses chefs en les priant de faire dans les loges une enquête sur le républicanisme des officiers de la République.

A tort ou à raison les grands chefs crurent devoir se livrer à cette enquête. En posant des questions aux maçons leurs correspondants, ils ne leur dirent pas — et ils ne pouvaient pas leur dire, puisqu'il n'en était rien — qu'il s'agissait de dresser un état, une fiche officielle de laquelle et de laquelle seule dépendît l'avancement de l'officier. C'était un document privé, destiné à renseigner des particuliers, pro-

bablement sur l'aptitude de postulants éventuels à la maçonnerie.

Donc, du côté du ministre, nulle idée soit de dresser un questionnaire officiel à la maçonnerie, soit de l'interroger seule, soit, et surtout, de s'en tenir à ses renseignements sans enquête ultérieure. Et du côté des correspondants, nulle idée de dresser un état officiel, de constituer les titres des avancements des officiers, mais libre communication d'un ami politique à un ami politique sur les sentiments et la conduite des dépositaires de la force publique. Et la preuve qu'il en est bien pour le ministre comme je viens de le dire, c'est l'établissement par lui — en dehors des notes hiérarchiques justement suspectes — en dehors de l'extrait des notes maçonniques, de fiches spéciales représentant le résultat de l'enquête et concluant, dans plus de neuf cas sur dix à la promotion d'officiers précisément visés par les communications malveillantes des loges.

Tout le mal est venu de l'excès d'esprit administratif d'un fonctionnaire du Grand-Orient qui, pénétré de l'importance de sa tâche, convaincu qu'il menait le monde en général et l'avancement dans l'armée en particulier, a cru devoir classer dans des Archives, traiter en documents d'État, couvrir d'annotations officielles, les papiers d'une correspondance privée. Il était insensé d'accréditer une telle légende; plus insensé encore de préserver soigneusement ces pièces, comme ce professeur fameux de Neufchâtel qui avait inscrit de sa plus belle écriture : *« Papiers de la Conspiration »;* impardonnable enfin, après tant de fautes, de mettre cette poudrière sous la garde d'un traître et d'un traître mal payé.

Les nationalistes ont acquis ces pièces. Ils ont feint de croire qu'il y avait là le dossier monstrueux d'une inquisition maçonnique. Ils l'ont fait croire à quelques esprits droits. D'autres l'ont accepté d'autant plus facilement que n'ayant eu ni un mot ni un geste pour protester contre les pires scélératesses de l'affaire, ils avaient économisé un fond de vertu pour s'en servir, à l'occasion, contre la République.

Le parti républicain lui-même — je ne parle pas de la

petite troupe de ceux qui lui ont faussé compagnie il y a déjà quelque temps — s'est ému. Et j'ose dire que cette émotion sincère fait autant d'honneur à sa probité qu'elle en fait peu à son sens critique. Il pense — et il a raison de penser — qu'un gouvernement républicain ne doit pas être soupçonné de procédés que ne sauraient répudier les régimes de compression. Il a tort toutefois d'oublier que l'ennemi connaît cette disposition, qu'il connaît aussi une certaine tendance à la panique qu'il a vu fonctionner — et il y a un siècle sous la grande Révolution et depuis lors au temps de Panama — cette effroyable machine de suspicion, cette guillotine sèche — et qu'il sait tout le parti qu'il en peut tirer pour déshonorer, pour affaiblir, pour décapiter, pour perdre la démocratie.

Et c'est bien ce qui est advenu. Sous prétexte de demeurer purs parmi les purs, on a vu des républicains faire — consciemment ou non — le jeu des prétoriens. Sous couleur d'amputer au Gouvernement un membre mortifié, on a commis l'injustice de prendre un bouc émissaire, on a nommé un nouveau ministre dans des conditions qui pourraient faire de lui, s'il ne réagit pas énergiquement, l'esclave — malgré lui — des nationalistes, et l'otage de la petite vertu.

Sous prétexte de purifier l'armée d'une délation qui n'a jamais cessé d'y fonctionner au profit de la contre-révolution, on a déchaîné une tempête contre les officiers républicains, livrés aux basses vengeances de leurs adversaires et accusés de manœuvres dégradantes par le gouvernement même de la République. Sous prétexte d'apaisement, on vient de donner un vigoureux coup de main à la revanche du nationalisme.

Ce n'est pas seulement dans l'armée que se produit le funeste contre-coup de cet accès de vertu à faux. L'Université a dû elle aussi en pâtir. Sur l'interpellation outrageante d'un député nationaliste, M. Chaumié, après une enquête où tous les principes de la Justice, toutes les formes de la légalité ont été violées, vient de frapper un professeur, coupable d'avoir fait son devoir de maître, d'une peine arbitraire pour des motifs dérisoires.

Des crises de conscience nationale ne portent pas de ces fruits pourris. Tels n'ont pas été ceux de notre campagne pour le Droit et la Vérité : on y a souffert, il y a eu des victimes, des héros, des martyrs même; ce n'est pas la République, ce n'est pas la justice, ce n'est pas la liberté sacrée de l'esprit qui en a souffert.

Aussi suis-je convaincu, mon cher collègue, que tous ceux qui, comme vous, sont fidèles à l'inspiration généreuse de nos débuts, tous ceux qui ont gardé au cœur la flamme vivante de l'idéal, tous ceux qui ont vu dans l'Affaire comme le point de départ d'une vie nouvelle, de plus viriles résolutions, d'un concept plus large des devoirs civiques pour eux et pour la France, se féliciteront avec nous de ce que la Ligue ne se soit pas laissé entraîner par un premier mouvement à prêter les mains au trop habile complot du grand parti des faussaires, des délateurs et des acheteurs de papiers volés et de ce qu'elle se réserve de choisir son heure, ses raisons et ses alliés pour défendre la cause à laquelle elle tient plus que jamais de la suppression des notes secrètes.

Agréez, etc.

Le président,

Francis de Pressensé,

Député du Rhône.

La même lettre a été adressée à MM. Louis Comte et C. Bouglé.

Voici, d'autre part, le texte de la lettre que M. Charles Rist avait adressée au président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Montpellier, 7 novembre, 1904.

Monsieur le Président,

Une grave question de moralité politique, une de celles pour la discussion desquelles la Ligue des Droits de l'Homme a été en grande partie fondée, vient d'être posée devant le pays. Il me paraît impossible que la Ligue s'en désintéresse, impossible qu'elle ne dise pas nettement si oui ou

non l'organisation de la délation dans l'armée par une association quelconque dans un but politique, et l'utilisation par le gouvernement des renseignements ainsi obtenus, sont conformes à la tradition et au programme du parti républicain.

Je ne suis pas de ceux, qui pensent, pour employer le charmant euphémisme de M. Ribot, que si des « flottements » se sont, il y a quelques années, produits dans l'armée, ces « flottements » ont depuis longtemps disparu. Il faudrait être aveugle pour refuser de voir autour de nous les preuves de leur persistance. Le devoir impérieux du gouvernement est donc de se renseigner sur la fidélité politique des hommes auxquels il confie la force armée. La vigueur avec laquelle jusqu'ici, le général André s'est consacré à cette tâche, mérite qu'on l'approuve et qu'on le remercie. Ni sa politique générale ni celle du ministère, dont il fait partie ne sont donc en cause ici.

Mais est-il admissible que l'on confie aux camarades, c'est-à-dire aux concurrents et aux inférieurs même des officiers, sur lesquels on veut se renseigner, le soin de fournir ces renseignements ? Est-il admissible que l'on incite des hommes à profiter de la communauté imposée de vie et d'activité où ils se trouvent avec d'autres, et de l'ignorance où sont leurs camarades de l'association dont ils font partie, pour envoyer sur ces camarades des avis qui peuvent avoir les conséquences les plus gra- [*ici un bourdon, des lignes interverties ou sautées dans le* Bulletin] régulièrement de renseignements provenant d'une source aussi suspecte ? Est-il admissible, enfin, pour des républicains de proclamer ces procédés, non seulement licites, mais encore louables, comme vient de le faire le Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France ?

Ce que valent de pareils indicateurs, nous le voyons par l'exemple de M. Bidegain lui-même, qui, habitué à encourager la délation, a fini par trahir à son tour.

Encore une fois, Monsieur le Président, il me paraît impossible que la Ligue des Droits de l'Homme n'émette pas son avis sur cette question. Il est impossible que son Comité central, qui compte parmi ses membres un des

membres influents du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient, dise s'il accepte les principes proclamés solennellement par ce Conseil. Il est impossible que le Comité central ne dise pas s'il approuve ou non, des procédés que nous qualifiions autrefois de jésuitiques, non pas seulement, je pense, parce que nos adversaires en faisaient l'usage contre nous, mais parce qu'ils sont contraires à la dignité même de la personne humaine, et par suite aux principes républicains.

Si le Comité central d'une Ligue, qui, à plus d'une reprise a protesté contre les notes secrètes données aux fonctionnaires même par leurs supérieurs hiérarchiques, ne pensait pas pouvoir émettre un avis sur cette question ; s'il croyait devoir se renfermer dans un silence qui, aux yeux de l'opinion publique le solidariserait avec ces procédés, (puisque le général André a parlé des associations républicaines auprès desquelles il se renseignait) il ne me paraîtrait pas possible pour ma part d'y rester un instant de plus.

Je crois connaître assez les sentiments de la plupart des membres du Comité central, et les vôtres mêmes, Monsieur le Président, pour être persuadé que ce Comité refusera de se taire et de prendre ainsi une attitude, qui peut paraître prudente aujourd'hui, mais qui nuirait profondément dans l'avenir au prestige et à l'autorité de notre Ligue.

Veuillez agréer, etc.

Charles Rist,

Président de la section montpéliéraine
de la Ligue des Droits de l'Homme.

M. Louis Comte, secrétaire de la section de Saint-Étienne, avait écrit en ces termes au secrétaire général, en réponse à une demande de réorganisation de la section.

Saint-Étienne, le 8 novembre 1904.

Cher Monsieur,

Réorganiser la section de la Ligue à Saint-Étienne dans ce moment-ci serait un vrai défi à l'opinion publique.

La Ligue ne fait pas son devoir. Elle n'a pas protesté

comme elle l'aurait dû, contre la façon d'agir assez étrange du général André, contre le commandant Cuignet et elle devrait protester contre le système de mouchardage et de fiches secrètes en honneur au ministère de la Guerre.

Que voulez-vous, mon cher monsieur et ami? Nous ne pouvons pas admettre, nous autres, qu'on approuve et qu'on glorifie des méthodes jésuitiques, quand elles sont employées par des républicains et qu'on les condamne quand ce sont nos adversaires qui les emploient.

J'espérais que l'affaire nous aurait guéris définitivement de la malaria morale, dont nous souffrons et qu'elle aurait nettoyé la conscience républicaine du virus clérical dont elle était imprégnée. Il n'en est rien. Nous sommes plus cléricaux que jamais. Aussi me garderai-je bien, dans ce moment-ci, d'essayer quoi que ce soit en faveur de la Ligue et si je reste encore avec vous, c'est pour ne pas abandonner des amis qui, je l'espère, se ressaisiront.

Votre bien dévoué,

L. COMTE

M. C. Bouglé, professeur à l'Université de Toulouse, avait d'abord envoyé ces quelques mots :

La Ligue ne va-t-elle pas dire son mot dans ces fâcheuses histoires de « dossiers secrets »? Et si elle ne dit rien, autant dire qu'elle abdique sa fonction moralisatrice.

Puis, sur l'avis que le Comité central serait saisi prochainement de la question, M. Bouglé s'exprimait en ces termes quelques jours plus tard :

17 novembre 1904.

J'ai été bien heureux d'apprendre que la Ligue allait enfin dire son mot. Son silence étonne et effraie. Mais dans quel sens va-t-elle se prononcer? Voilà ce que je me demande, oserai-je l'avouer, avec anxiété.

Au point de vue des principes que la Ligue se flattait de rappeler en toutes circonstances, envers et contre tous, le devoir est clair : il faut, il fallait un blâme et des plus énergiques.

Mais s'il devait « sortir » énergique et net, ne serait-il pas sorti déjà? Puisqu'on lambine, c'est donc qu'il y a discussion, hésitation, tendance à ménager la chèvre et le chou? Je me rappelle alors, non sans crainte, que le Comité central est parisien, c'est-à-dire penché sur l'action du moment : qu'il reçoit directement tous les contre coups des émotions parlementaires ; que les alarmes de la franc-maçonnerie, que même tels ennuis de famille peuvent avoir devant lui leur répercussion directe... C'est pourquoi, je crains que ce ne soit pas... ce que je voudrais que ce fût... Et j'attends dans l'inquiétude et le navrement.

Excusez, cher ami, cette franchise brutale. Cela tombe peut-être très mal ; et peut-être le Comité va-t-il nous soulager tous par des déclarations hautes et claires qui rappelleront l'ancien temps. Mais que mon anxiété vous soit la preuve de mon affection pour la Ligue. Je sens que c'est pour elle la question de vie ou de mort. Ne sera-t-elle plus — comme beaucoup veulent le faire croire en province — qu'une annexe de la franc-maçonnerie, ne continuera-t-elle pas d'être, au-dessus des partis, une Ligue pour le relèvement de la moralité politique?

Nous avons tenu à donner d'après le *Bulletin* le compte rendu officiel de cet incident initial; nous avons suivi exactement le texte du *Bulletin;* nous avons corrigé seulement les fautes typographiques évidentes, qui sont toujours assez nombreuses dans le *Bulletin;* nous n'avons corrigé ni les fautes de français, ni les fautes de style, ni les fautes de sens, ni les fautes de goût, toujours si nombreuses dans les innombrables œuvres de M. Francis de Pressensé; nous ne pouvions le faire dans cette partie strictement documentaire du cahier.

Nos abonnés rétabliront d'eux-mêmes, dans ce qui précède, l'ordre historique et l'ordre simplement chronologique, si habilement interverti, rompu par ce

compte rendu officiel; en effet le *Bulletin,* comme on l'a pu voir, publiait la réponse avant les demandes, la réponse gouvernementale de M. de Pressensé avant les demandes populaires et circonférentielles de MM. Bouglé, Comte, Rist; — toujours la décentralisation; — et peut-être fallait-il obtenir avant tout que l'innocent lecteur du *Bulletin* ne reçût pas, au commencement du numéro, du premier abord, l'attaque, l'impression, le tout premier contact de ces lettres saines.

Entre temps, le 3 décembre, M. Rist, et d'autres parmi les Montpéliérains avaient écrit au Président du Comité central; nous reproduisons cette lettre sur le manuscrit.

Montpellier, le 3 décembre 1904.

Monsieur le président,

J'ai eu l'honneur de vous adresser le 6 novembre dernier une lettre, où je vous demandais de protester au nom de la Ligue des Droits de l'Homme contre les procédés de délation dans l'armée. Vous m'avez fait répondre par M. Mathias Morhardt que le Comité central s'occuperait de cette lettre dans sa prochaine séance.

Depuis lors, aucune communication ne m'ayant été faite, je suppose que le Comité central ne s'est pas encore réuni pour délibérer sur cette grave question.

Je crois donc une fois de plus avec plusieurs de nos collègues de la section montpéliéraine, membres de notre comité local et fondateurs de la section, vous dire quelle importance nous attachons à ce que la Ligue prenne sur cette question une attitude absolument nette et précise. Il s'agit d'une question de moralité politique, au sujet de laquelle aucune tergiversation ne nous paraît admissible. Si la Ligue laissait croire par son silence à tout le pays républicain que des procédés comme ceux mis en œuvre au ministère de la guerre ne sont pas contraires à l'esprit

de la déclaration des droits de l'Homme — si elle n'avertissait pas le parti républicain du danger qu'il court à employer les procédés même et les arguments contre lesquels nous avons si souvent protesté — elle faillirait à sa mission. Elle faillirait tout au moins à la mission qu'elle s'était donnée lors de sa fondation. Ce ne serait plus la même association que celle où nous étions entrés, pleins d'espérances. Vous pouvez aisément vous rendre compte, par la répétition même des démarches que nous faisons auprès de vous, combien il nous en coûterait de nous séparer d'une association à laquelle nous étions attachés profondément. Mais cette séparation serait inévitable, si nous pouvions supposer que les principes proclamés par le Grand-Orient de France, n'ont pas trouvé à la Ligue des Droits de l'Homme une désapprobation catégorique et retentissante.

Veuillez agréer, M. le président, l'expression de nos sentiments de respectueux dévouements.

C. Rist, Charmont, M. Bonnet, Meslin, Milhaud.

Une lettre de M. Bouglé, en réponse à la réponse de M. de Pressensé; nous reproduisons cette lettre sur le brouillon :

Mon cher collègue,

Votre lettre m'a troublé. Il est toujours troublant de voir un homme tel que vous, dont on a éprouvé la droiture, se porter si décidément au secours de ce qu'on croit être une mauvaise cause.

Si vous ne réussissez pas à m'entraîner, c'est que « d'autres autorités » me tirent en sens inverse : et pas seulement de « bonnes âmes », mais des esprits critiques aussi, et qui ont fait leurs preuves...

Oserai-je ajouter que quand je relis vos arguments la plupart me paraissent porter à côté ?

L'affaire Thalamas? Pas de rapport. Et puis si je blâme un ministre d'avoir cédé à une « dénonciation » publique, *a fortiori*...

— Les autres en ont fait, en font autant à l'heure actuelle? Pour pouvoir les blâmer, il ne faut pas commencer par les imiter. On ne soigne pas l'injustice par l'injustice.

— Les « sous-ordres » ont été maladroits? Je le regrette. Mais pourquoi y avait-il tant de choses à cacher? Et puis je ne demande pas spécialement à blâmer le ministère. Je demande qu'on répudie, à jamais, le procédé.

— Les documents ont été volés? Je crois me rappeler que pendant l'affaire nous en avons utilisé quelques-uns que leurs auteurs ne destinaient pas à la publicité.

— Les documents ont été faussés? Ceci est autrement grave. C'est ceci qu'il fallait prouver. Nous en avons attendu la preuve huit jours, entre les deux séances de la Chambre. Au lieu de cela, on ne nous a sorti qu'un *tu quoque*.

Vous me dites que neuf fois sur dix les décisions du ministre ont été contraires aux informations de la franc-maçonnerie. Cela ne prouverait pas en faveur de la franc-maçonnerie, mais cela prouverait en faveur du ministre. Voilà ce qu'il eût été bon d'établir publiquement, chiffres en main. Voilà pourquoi il eût été urgent que la *Ligue*, au lieu de garder un silence inexplicable, fît un examen critique de l'affaire Mollin. Je demande qu'on en publie le dossier *in-extenso* avec pièces et études à l'appui, en même temps que le dossier de l'affaire Dautriche.

Indépendamment de ces questions de faits, si importantes à préciser, est-ce que l'occasion n'était pas bonne pour la *Ligue* de préciser les idées aussi, à propos de la « républicanisation » des fonctionnaires? Est-ce qu'il n'était pas important de rappeler qu'avec des « procès de tendances » comme on paraît disposé à en faire aujourd'hui, on n'obtiendra vraisemblablement d'autres résultats que de donner une prime à l'hypocrisie et de hâter, comme disait Jaurès naguère, l'avènement de la « domestication universelle »? Est-ce qu'il ne fallait pas avertir l'opinion républicaine qu'il est nécessaire d'épurer les moyens du gouvernement aussi bien que les fonctionnaires, et qu'aucun de ceux-ci ne doit être condamné, discrédité d'une manière ou d'une autre que sur des actes, et à propos desquels il aura pu

fournir des explications? Sans cela elle n'est pas loin, votre « guillotine sèche ».

Pour rappeler tous ces principes, la *Ligue* choisira son heure, dites-vous.

Et quelle heure plus favorable que celle où il s'agissait des intérêts ou de l'honneur de ceux qui ne sont pas « du côté du manche »? En saisissant cette occasion la Ligue aurait montré une fois de plus qu'elle n'est esclave d'aucun parti et qu'elle entend défendre les « droits de l'homme » partout où elle les sentira blessés, et aussi bien sous la peau des catholiques que sous celle des juifs ou des Francs-maçons.

Je persiste donc à regretter — malgré les observations que vous avez la bonté de m'envoyer — que la *Ligue* n'ait pas pris la balle au bond. Même je ne suis pas éloigné de juger — puisque dans des circonstances où tout semblait l'inviter au mouvement, elle n'a pas bougé — que cette immobilité ressemble singulièrement à la mort : notre vieille *Ligue* a probablement vécu.

Il n'en reste pas moins qu'elle aura fait, pendant quelques années, un certain nombre de belles et bonnes actions, et que vous l'y aurez, pour votre part, aidée puissamment.

C'est pourquoi je vous prie d'agréer, avec mes sentiments de reconnaissance, l'assurance de ma fidèle sympathie.

Bouglé

L'Humanité du samedi 10 décembre 1904 publiait l'article suivant ; on doit admettre que cet article ne se rapporte pas seulement à la délation en général, — auquel cas nous l'eussions réservé pour constituer quelque jour un dossier de la délation en général, — mais qu'il se rapporte particulièrement à la relation de la délation aux Droits de l'Homme ; on sait en effet quelle situation M. de Pressensé occupe dans *l'Humanité;* on sait aussi qu'il emmêle volontiers ses nombreuses fonctions, ses nombreux métiers, ses situations

nombreuses ; et qu'il répond volontiers, comme journaliste, dans son journal, ou comme homme politique, à la Chambre, aux requêtes qui pourtant lui ont été adressées comme au Président du Comité central de la Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Impudence

Les anciens ministres du ministère Waldeck-Rousseau ont eu vraiment de l'audace d'attaquer M. Combes à propos de sa circulaire. M. Waldeck-Rousseau, quand il était président du Conseil, parlant au nom de tous les ministres, au nom de M. Leygues et de M. Millerand, a formulé au sujet des enquêtes politiques relatives aux fonctionnaires des théories que l'on a le droit de juger excessives, mais qui auraient dû en tout cas interdire à ses anciens collègues les protestations indignées et factices où ils abondent maintenant.

C'est au Sénat, à propos de l'interpellation de M. Lavertujon sur les fiches politiques du préfet de la Haute-Vienne, que M. Waldeck-Rousseau a prononcé les paroles qui suivent. On peut se demander, si elles avaient été lues, hier, à la Chambre, de quel front MM. Leygues et Millerand en auraient soutenu la lecture. Il est vraiment douloureux de constater une telle inconscience, ou un si violent mépris pour le parti républicain.

Séance du 2 juillet 1901

« J'ai également interrogé M. Monteil sur ce point. Sa réponse est très précise. La voici : « J'ai pris des renseignements sur des fonctionnaires; je les ai pris notamment quand ils m'ont été demandés par un ministre, et je me suis adressé pour savoir quelle était la tenue, la correction de ces fonctionnaires, à ceux qui me paraissaient être le plus en mesure de m'informer, aux maires républicains des

communes, et lorsque le maire n'était pas républicain, au conseiller général, qui me donnait toutes les garanties politiques. »

« Il est bien évident qu'en cela, M. Monteil n'a pas excédé son droit.

. . . .

« Ministre responsable de l'administration du préfet de la Haute-Vienne, je déclare qu'il a suivi les instructions qui lui ont été données avec l'ardeur naturelle à un homme dont toute la vie a été consacrée à la défense des institutions républicaines. *(Très bien! très bien! vifs applaudissements à gauche)* »

Séance du 7 novembre 1901

« Je réponds à l'honorable M. Lavertujon que M. Monteil nie de la façon la plus catégorique avoir rien fait de semblable, mais qu'il reconnaît — et je l'en approuve — que, chaque fois qu'il a été saisi d'une demande, qu'il s'est agi de former un dossier, de savoir ce que valait, ou un fonctionnaire, ou un aspirant fonctionnaire, il a pris, auprès des personnes qui paraissaient le mieux en mesure de le renseigner, tous les renseignements les plus propres à le fixer sur la moralité et sur la capacité, ou des solliciteurs ou de ceux qui occupaient une fonction.

« Je n'ai pas changé d'opinion depuis le 2 juillet; je considère, en effet, qu'il y a deux catégories de très bons citoyens; il en est qui ne comptent que sur eux-mêmes, sur leur travail, sur leur activité, sur leur intelligence; ceux-ci retournent la terre, d'autres font le commerce; aucun d'eux ne demande rien à l'État; celui-ci n'a donc pas à s'immiscer dans leur vie privée et la moindre inquisition dirigée contre leur foyer ou leur famille constituerait certainement un abus. *(Très bien! et applaudissements à gauche)*

. . . .

« A côté de ceux qui ne demandent rien à l'État, il y en a d'autres qui sollicitent ou une fonction, ou une faveur, ou une distinction; et ici la règle que je formulais tout à l'heure cesse absolument d'être applicable. A celui qui réclame quoi

que ce soit à l'État, on a le droit de dire : « Je veux vous connaître, savoir ce que vous pensez... » *(Très bien! très bien! à gauche)*... Je veux savoir quelles sont vos doctrines, quelles sont vos opinions. *(Interruptions au centre)*

« Si cette inquisition vous semble excessive, mais le remède est tout près, et en vérité bien des gens devraient y recourir : il consiste à rester fidèles à leur hostilité à la République, sans solliciter d'elle des faveurs. *(Vifs applaudissements à gauche)*

. . . .

« Un mot encore, messieurs, et j'ai terminé :

« Qu'est-ce donc qu'on critique dans les notices individuelles que M. Monteil a fait imprimer et dont il a fait l'usage que j'ai précisé?

« Ce n'est pas le fait de demander à quel culte appartiennent des candidats? Ce n'est pas une recherche indiscrète, car la même demande figure dans les bulletins de recrutement. J'ajoute que lorsqu'il s'agit de remplir une fonction, il est utile de savoir quelle est la religion du candidat, non pas pour le blâmer d'appartenir plutôt à l'une qu'à l'autre, mais parce qu'il y aurait inconvénient à ce qu'une personne appartenant à une certaine religion fût envoyée dans un département plutôt que dans un autre.

« Mais M. Lavertujon n'insiste pas; il passe également condamnation sur la fortune.

« Tenez, messieurs, sans sortir du département de la Haute-Vienne, dernièrement un emploi de 1.200 francs à la préfecture était sollicité. L'enquête a été faite; on a rempli le bulletin dont vous parlez, et grâce à lui on a pu constater que le candidat avait 3.000 francs de rentes. C'était un très brave homme, mais sa situation de fortune ne l'indiquait pas précisément comme le candidat préférable à un emploi de 1.200 francs. Donc la fortune, comme la religion, sont autant de circonstances qu'il est nécessaire de connaître.

« Mais demander des renseignements sur la femme du candidat! s'enquérir de son honorabilité, de sa manière d'être, de ses opinions, quel intolérable abus!

« Je ne partage pas le moins du monde l'indignation de

notre collègue. Je considère, en effet, que la femme, et en particulier la Française, exerce une très grande influence sur son mari.

« Cette influence est souvent excellente; elle peut au contraire n'être pas toujours heureuse. Un fonctionnaire a-t-il le bonheur d'avoir une femme républicaine? me voici rassuré et je n'ai pas besoin d'aller au delà. *(Très bien! très bien! à gauche)*

« Mais si la femme est réactionnaire, pour que je sois parfaitement rassuré sur les opinions du mari, il faudra qu'il soit au moins trois fois républicain. *(Très bien! et rires approbatifs sur les mêmes bancs)*

« Quant à demander où les fonctionnaires font instruire leurs enfants, le Sénat n'attend pas de moi que je refasse ici le discours de Toulouse.

« On m'a violemment reproché d'avoir dit alors que le devoir du gouvernement était de demander à ses fonctionnaires s'ils ont pour l'enseignement de l'État du respect ou du dédain. *(Très bien! très bien! à gauche)*

« Il est du devoir de l'État — et M. le ministre de l'Instruction publique a rappelé aux préfets que c'est leur devoir aussi — de savoir quelle est au point de vue de l'instruction de leurs enfants l'attitude des fonctionnaires de la République. »

L'Humanité ne brillant point par sa bonne foi complète, surtout dans le jeu des citations, il nous a semblé indispensable de ne point nous contenter de ces textes tronqués; nous nous sommes reportés au *Journal officiel*, numéro du vendredi 8 novembre 1903; nous reproduisons ci-après, d'après ce numéro du *Journal officiel*, tout le compte rendu de la question qui fut discutée au Sénat dans la séance du jeudi 7 novembre 1903.

SÉNAT

Session extraordinaire de 1903

COMPTE RENDU IN EXTENSO. — QUATRIÈME SÉANCE

Séance du jeudi 7 novembre

Question de M. Lavertujon à M. le président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes : MM. Lavertujon, Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes.

PRÉSIDENCE DE M. FALLIÈRES

QUESTION

M. le président. — La parole est à M. Lavertujon pour poser une question à M. le ministre de l'intérieur, qui accepte d'y répondre.

M. Lavertujon. — Messieurs, je m'excuse de venir encore vous entretenir des agissements de M. Edgar Monteil, mais, tant que ce préfet continuera de faire au parti républicain progressiste de la Haute-Vienne une véritable guerre au couteau, les trois sénateurs républicains de ce département considéreront comme un devoir de venir successivement à cette tribune, avec des faits nouveaux, prendre le Sénat et le pays à témoin des procédés dont use, à l'égard de républicains, un préfet de la République.

Aujourd'hui, messieurs, je me borne à apporter ici un simple corollaire de mon interpellation du 2 juillet dernier.

A cette date, j'avais l'honneur de lire au Sénat un passage d'un livre de M. Edgar Monteil intitulé l'*Administration de la République*. Ce livre ne remonte pas à quinze ou vingt ans, comme a semblé le croire M. le président du conseil : il a été édité en 1893 par la librairie de la *Nouvelle revue*. Permettez-moi, messieurs, de vous en rappeler un passage que vous avez peut-être oublié et qui mérite toute votre attention.

Lorsque le livre dont je parle a été écrit, M. Edgar Monteil, je vous prie de le remarquer, avait été déjà préfet de la Creuse et, par conséquent, il pouvait indiquer en toute connaissance de cause les améliorations, les perfectionnements qu'il croyait nécessaire d'apporter à l'organisation des préfectures.

Voici comment s'exprime M. Edgar Monteil :

« Pour organiser une préfecture, il faudrait établir un cabinet, ou mieux une armoire dont le préfet seul aurait la clé. Cette armoire devrait contenir, tenus à jour, deux jeux de fiches; l'un de ces jeux de fiches concernerait tous les hommes connus ou ayant, à un titre quelconque, autorité dans le département. »

Remarquez, messieurs, qu'il ne s'agit pas seulement là de fonctionnaires, de candidats à des fonctions publiques ou à des distinctions honorifiques : il s'agit de tous les hommes connus ou ayant, à un titre quelconque, autorité dans le département.

« Chaque fiche contiendrait les indications suivantes : lieu et date de naissance, rôle des ascendants, note sur la femme, liens de famille, descendance, relations, tendances religieuses, convictions politiques passées et présentes... *(Exclamations et rires sur divers bancs)*

M. Hervé de Saisy. — C'est de la tyrannie à la plus haute puissance.

M. Le Provost de Launay. — C'est le programme du Gouvernement actuel que vous lisez là!

M. Victor Leydet. — Nous en avons trouvé bien d'autres au 16 Mai.

M. Lavertujon. — « ... renseignements électoraux, action politique, fonctions occupées, renseignements particuliers et observations des préfets; au coin de chaque fiche serait un numéro qui correspondrait à un dossier contenant les développements nécessités par la fiche et les pièces à l'appui : publications, professions de foi, renseignements électoraux ou autres. »

M. Gotteron. — C'est le « Manuel du parfait mouchard. »

M. Lavertujon. — A la suite de cette lecture, je m'exprimais ainsi — je reprends mes paroles exactes dans l'*Officiel :*

« Messieurs, l'armoire aux fiches existe à la préfecture de Limoges. Dès son arrivée dans le département, M. Edgar Monteil a réclamé le concours de policiers, officiels ou volontaires, qui ne le lui ont pas marchandé. On est allé partout; on a interrogé les voisins, les domestiques des civils, les ordonnances des officiers; on a suivi les enfants se rendant à l'école; on demandait des renseignements sur monsieur, sur madame; on tâchait de connaître le confesseur de madame *(Nouvelles exclamations et rires à droite)*...

M. Gauthier (Haute-Saône) *ironiquement.* — Très bien!

M. Lavertujon. — « ... on interrogeait le facteur pour savoir quels journaux il apportait. Et avec tous ces potins, avec tous ces cancans, M. Edgar Monteil a constitué ses dossiers.

« *M. le comte de Blois.* — Vous devez avoir une bien mauvaise fiche.

« *M. Lavertujon.* — Il paraît — mais je n'en sais rien — qu'il y en aurait déjà une dizaine de mille.

« Et, messieurs, ce n'est pas sans une certaine irritation que les braves gens de Limoges se savent ainsi catalogués, mensurés par ce Bertillon politique *(Rires à gauche)*, et qu'ils savent qu'ils ont à la préfecture des dossiers les concernant, dossiers fabriqués avec les éléments que je viens de vous indiquer et qui peuvent contenir ou bien les plus énormes sottises, ou bien les pires infamies.

« Je serais reconnaissant à M. le président du conseil, ministre de l'intérieur, de nous dire tout à l'heure s'il approuve cette manière d'administrer de son préfet, et s'il a à se louer de son zèle. »

Un sénateur à droite. — Certainement!

M. Lavertujon. — Messieurs, je n'ai rien à ajouter aux paroles que je prononçais le 2 juillet; je n'ai rien à en retrancher non plus, car elles sont l'expression de la pure vérité.

M. le président du conseil me faisait la réponse suivante :

« Enfin, il y a la manie policière de M. Monteil. Il y a à la préfecture des armoires qui sont remplies de fiches. Ceux qui en parlent les ont-ils vues? Quelle est la source de leurs renseignements?

« *Un sénateur à droite.* — Ce sont ses livres écrits avant qu'il fût préfet de la Creuse... — »

L'interrupteur aurait dû dire : « Après qu'il fut préfet de la Creuse. »

« *M. le président du conseil.* — Alors, prenez garde! Si, pour faire la preuve d'une telle allégation, il suffit de dire que, quinze ou vingt ans auparavant, M. Monteil a écrit un ouvrage recommandant aux préfets de s'entourer de renseignements minutieux, nous sortons du domaine de la discussion pour entrer dans celui des plus vagues conjectures.

« J'ai également interrogé M. Monteil sur ce point. Sa réponse est très précise. La voici : « J'ai pris des renseignements sur des fonctionnaires; je les ai pris notamment quand ils m'ont été demandés par un ministre, et je me suis adressé pour savoir quelle était la tenue, la correction de ces fonctionnaires, à ceux qui me paraissaient être le plus en mesure de m'informer, aux maires républicains des communes, et, lorsque le maire n'était pas républicain, au conseiller général, qui me donnait toutes les garanties politiques. » Il est bien évident qu'en cela M. Edgar Monteil n'a pas excédé son droit. »

Je suis de l'avis de M. le président du conseil. Si, en effet, M. Edgar Monteil s'était borné à adresser aux conseils généraux et aux maires des fiches de renseignements sur les fonctionnaires, sur ceux qui sont candidats à des fonctions publiques ou à des distinctions honorifiques, je trouverais cela tout naturel. Il est très naturel, en effet, que le Gouvernement s'enquière des opinions politiques de ceux qui demandent à le servir.

Mais, messieurs, il n'en est pas ainsi. M. Edgar Monteil ne s'est pas borné simplement à s'adresser à des maires et à des conseillers généraux : il s'est adressé à de simples policiers, et les fiches qui, d'après lui, concernaient simplement des fonctionnaires, concernent, d'après son livre lui-même « tous les hommes connus ou ayant, à un titre quelconque, autorité dans le département ».

Demander des renseignements aux maires, aux conseillers généraux, je trouve cela tout simple; je sais que cela se pratique dans la Haute-Vienne et doit se pratiquer dans tous les départements suivant une formule qui doit être sensiblement la même partout.

Voici la formule qu'employaient les prédécesseurs de M. Monteil pour demander des renseignements :

« Cabinet du préfet de la Haute-Vienne.

« *Le préfet de la Haute-Vienne à M. X...*

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'adresser des renseignements confidentiels sur la moralité, la conduite, l'attitude politique, la situation de famille et les charges de M. un tel. »

Cette formule était, en effet, employée par tous les prédécesseurs de M. Edgar Monteil; ils se bornaient, je l'affirme, à s'adresser aux députés, aux sénateurs, aux conseillers généraux et aux maires, pour avoir les renseignements qui leur étaient nécessaires concernant les candidats à des fonctions publiques.

Vous pouvez, monsieur le président du conseil, demander aux honorables prédécesseurs de M. Monteil quel était leur avis sur cette question, dans quel esprit ils appliquaient

cette circulaire ; je suis convaincu que leur réponse sera conforme à mes affirmations.

Arrive M. Monteil; immédiatement, la fiche de renseignements se modifie, elle prend une allure indiscrète très significative. Je l'ai là; j'ai la feuille de renseignements dont M. Edgar Monteil se servait dans la Creuse, et qu'il a apportée dans la Haute-Vienne dès qu'il a été nommé préfet de ce département.

Cette fiche, qu'il a fait tirer à plusieurs milliers d'exemplaires dès son arrivée dans le département, est ainsi conçue :

« Renseignements confidentiels demandés à M. X... :

« Monsieur,

« Je vous serais très obligé de vouloir bien me fournir, le plus tôt qu'il vous sera possible, sur M. Un tel, les renseignements confidentiels suivants :

« Nom — Prénoms — Lieu et date de naissance — Que sait-on de ses ascendants ? — Où a-t-il été élevé ? — Dans quel établissement scolaire ? — Est-il marié ? — Nom de famille et lieu de naissance de son épouse. — Y a-t-il quelque chose de particulier relativement à son épouse ou aux membres de sa famille... *(Exclamations)*

A droite, ironiquement. — Très bien ! très bien !

M. Gotteron. — C'est la politique gouvernementale !

M. Lavertujon. — « ... au point de vue privé, politique ou religieux ? »

M. Gotteron. — C'est honteux !

M. Lavertujon. — « A-t-il des enfants ? — Combien ? — Leur âge ? — Où ces enfants ont-ils été élevés ? — A-t-il occupé d'autres fonctions ? — Quelle est sa conduite privée ? — Quelle est son attitude politique ? — Exerce-t-il une influence dans son milieu, sur ses subordonnés ou sur la population ? — Dans quelles occasions a-t-il manifesté nettement ses sentiments républicains ? »

Telle est, messieurs, la formule qui a servi pendant un

an à M. Edgar Monteil. Il a trouvé qu'elle était insuffisante *(Exclamations à droite)* et il en a fait rédiger une autre, également imprimée à un grand nombre d'exemplaires, qui comporte, outre les questions que je viens d'indiquer, celles-ci :

« Quels parents ou alliés a-t-il dans le département ? — Quelle est sa situation de fortune ? — Est-il propriétaire foncier ? — Dans quels départements et communes sont situées ses propriétés et quelle est leur valeur ? »

Ainsi, messieurs, avec M. Edgar Monteil, il n'y a plus rien de secret dans les familles ! M. Edgar Monteil affiche la prétention d'être renseigné, non seulement sur la fortune des gens, mais aussi sur la vie privée de leurs femmes et de leurs filles. C'est là, je crois, un procédé qui doit répugner à de vrais républicains.

Ce procédé, M. le président du conseil le connaissait-il quand il m'a fait la réponse que je lisais tout à l'heure ? Connaissait-il l'existence de ces fiches ? Est-ce que M. Edgar Monteil les lui avait communiquées ? Je crois que non; nous connaissons assez les sentiments de loyauté et de franchise de M. le président du conseil pour être assurés que s'il avait, à ce moment, connu les fiches de M. Monteil, il ne m'aurait pas demandé si je les avais vues.

Un sénateur au centre. — C'était une précaution oratoire.

M. Lavertujon. — Il les aurait vues, lui, et cela aurait suffi.

Ainsi, la différence qui existe entre M. Edgar Monteil et ses prédécesseurs, c'est que ceux-ci ne s'adressaient pour leurs renseignements qu'aux députés, aux sénateurs, aux maires et aux conseillers généraux. M. Edgar Monteil consulte également ces personnes, mais il s'adresse en outre, aux instituteurs et même à de simples policiers, de telle sorte, messieurs, que l'on a vu à Limoges des agents de police munis de fiches à remplir, et assez maladroits dans le nouveau métier qu'on leur imposait, aller naïvement sonner aux portes et demander aux concierges, aux domestiques, à l'ordonnance, à la cuisinière les renseigne-

ments qu'on leur réclamait *(Exclamations et rires au centre et à droite)* sur la fortune et la vie privée de leurs maîtres et de leurs maîtresses.

M. Charles Riou. — C'est monstrueux !

M. Le Provost de Launay. — C'est tout à fait dans les habitudes du Gouvernement !

M. Lavertujon. — Messieurs, je demande à notre éminent collègue M. Charles Dupuy la permission de lui emprunter un instant son fameux dilemme pour y enfermer à mon tour M. le président du conseil. *(Sourires)*

De deux choses l'une en effet; ou M. le président du conseil a eu connaissance, à la veille de mon interpellation, de la fiche que je viens d'apporter à la tribune, et alors je ne m'explique pas qu'il en ait nié l'existence; mais je m'empresse de dire que cette hypothèse-là ne m'est pas venue un seul instant à l'esprit; je la repousse. Ou bien, hypothèse infiniment plus vraisemblable, M. Edgar Monteil n'a pas dit à son chef la vérité. Il s'est borné à lui donner des explications verbales, à lui dire : « Oui, je prends des renseignements, j'en prends pour des fonctionnaires, pour des candidats à des fonctions publiques, à des distinctions honorifiques ; je m'adresse simplement aux conseillers généraux et aux maires. » Mais il s'est bien gardé de lui montrer cette fiche, et alors je suis autorisé à demander à M. le président du conseil ce qu'il compte faire d'un fonctionnaire qui, l'ayant volontairement trompé, l'a mis dans cette situation fâcheuse d'apporter à la tribune du Sénat des renseignements inexacts.

Un sénateur à droite. — L'approuver !

M. Halgan. — Lui donner de l'avancement.

M. Lavertujon. — Ce n'est d'ailleurs pas sur ce point seulement que M. Monteil a inexactement renseigné M. le président du conseil. J'avais reproché à M. Edgar Monteil d'être entré dans une église, le képi sur la tête. A cela, M. le président du conseil avait répondu :

« Il y a un autre fait sur lequel j'ai pu interroger l'hono-

rable M. Monteil. Il s'agissait de son attitude dans les églises. On représente M. Monteil, comme allant dans les églises et se faisant un plaisir d'enfoncer son képi sur sa tête et, par conséquent, de prendre une attitude absolument inconvenante. M. Lavertujon a paru désireux de savoir quelle serait mon opinion dans le cas où un préfet, entrant dans un édifice consacré au culte, s'y conduirait d'une façon inconvenante. Mon opinion n'est pas douteuse : il aurait le plus grand tort.

« Mais, avant de conclure de ce qu'un pareil acte est évidemment blâmable à la culpabilité de M. Monteil, il faudrait apporter des précisions et des preuves. Or, l'honorable M. Monteil — et, en vérité, je suis un peu gêné d'entrer dans ces détails — M. Monteil interrogé sur ce point, et recueillant ses souvenirs, se rappelle parfaitement être entré le képi sur la tête dans une église, mais avant qu'elle ne fût consacrée au culte et avant même qu'elle ne fût terminée, et il est résulté de ses déclarations que M. Monteil professe sur les questions de convenance la même opinion que M. Lavertujon et que moi-même, et qu'il considérerait comme un acte blâmable le fait de manquer de respect à un culte reconnu par l'État. »

Or, messieurs, les souvenirs recueillis par M. Monteil l'ont mal servi : l'église dans laquelle il est entré le képi sur la tête est une église dont la construction est terminée depuis quelque temps déjà; elle date, pour le clocher, la nef et le transept, du onzième siècle et, pour le chœur, le sanctuaire et les chapelles latérales, du quatorzième siècle. *(Rires)*

Il s'agit, en effet, de l'église de Moutiers, qui n'a jamais cessé d'être consacrée au culte, église remarquable d'ailleurs par les vitraux de toute beauté qu'elle contient et qui sont attribués à des artistes limousins. Il n'est pas étonnant que M. Edgar Monteil, en sa qualité de lettré et d'artiste, ait tenu à voir ces merveilles. Il a eu seulement le tort d'entrer dans cette église le képi sur la tête; il y avait là des conseillers de préfecture qui le suivaient, un groupe d'officiers qui regardaient les mêmes vitraux; il aurait donc

été facile à M. le président du conseil de faire une enquête et de constater, je le répète, que M. Edgar Monteil, son préfet, l'avait absolument induit en erreur. Voilà ce que je voulais dire sur ces deux points.

Mais, puisque j'occupe la tribune, M. le président du conseil me permettra de lui rappeler un point de ma discussion du 2 juillet dernier auquel il a négligé de répondre. Il s'agit de la présence de M. Edgar Monteil à la Bourse du travail, où il écoute l'*Internationale* avec le même recueillement qu'il apporterait à une audition de la *Marseillaise. (Exclamations sur quelques bancs)*

Si je ne suis pas trop indiscret, je voudrais savoir quelle est la jurisprudence du Gouvernement en cette matière, quelles sont les instructions que le ministre de l'intérieur adresse à ses préfets en prévision d'une pareille éventualité. Lorsqu'ils se sont fourvoyés ou qu'ils sont allés de leur plein gré dans des endroits où l'on joue *la Marseillaise* ou *l'Internationale,* voire même *la Carmagnole,* que doivent-ils faire? Pour *la Marseillaise,* nous savons tous qu'ils doivent l'écouter debout et très respectueusement; mais pour *l'Internationale* et *la Carmagnole,* nous ne sommes pas fixés sur l'attitude qu'ils doivent prendre. Je serais curieux pour ma part — et le Sénat partagera sans doute ma curiosité — de connaître le sentiment du Gouvernement à cet égard.

Tel est, messieurs, le préfet que M. Waldeck-Rousseau nous a envoyé il y a un peu plus d'un an, dans cette grande et belle ville de Limoges, qui compte plus de 85.000 habitants, comprenant pour la moitié une population ouvrière, essentiellement honnête, laborieuse et intelligente, aux sentiments républicains ardents et généreux, mais, si vous me permettez cette expression familière, ayant la tête un peu près du bonnet.

Or, qu'il vienne à se produire un mouvement populaire, M. Waldeck-Rousseau a-t-il la conviction qu'il serait représenté, dans cette ville importante de Limoges, par le préfet pondéré, avisé, prudent, insoucieux de sa popularité, par l'homme enfin que les circonstances, peut-être périlleuses, rendraient nécessaire?

Tel est le point sur lequel je voulais interroger M. le président du conseil; il ne m'appartient pas de résoudre la question, mais je crois que mon devoir était de la poser. *(Très bien! et applaudissements sur un certain nombre de bancs au centre et à droite)*

M. le président. — La parole est à M. le président du conseil.

M. Waldeck-Rousseau, *président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes.* — Messieurs, l'honorable M. Lavertujon a jugé nécessaire de ramener l'attention du Sénat sur un objet qui le préoccupe d'une façon toute particulière : les fiches du préfet de la Haute-Vienne.

Je me rends très volontiers à son appel, et même, bien que la réponse à une question ne comporte que de très rapides développements, je voudrais épuiser le sujet, de telle sorte que le Sénat ne fût pas exposé à le voir une fois de plus ramené devant lui. *(Mouvements divers)*

Je tiens tout d'abord, à l'exemple de l'honorable M. Lavertujon lui-même, à bien préciser la question que le Sénat doit juger; et rien n'est plus facile, puisque, de part et d'autre, M. Lavertujon et moi, nous avons, à la séance du 2 juillet dernier, exprimé notre opinion et nos vues. Je demande au Sénat la permission de relire ce qu'il y avait d'essentiel dans les paroles de M. Lavertujon et dans ma réponse.

L'honorable M. Lavertujon s'exprimait en ces termes :

« L'armoire aux fiches existe à la préfecture de Limoges. Dès son arrivée dans le département, M. Edgar Monteil a réclamé le concours de policiers officiels ou volontaires qui ne le lui ont pas marchandé. On est allé partout, on a interrogé les voisins, les domestiques, les ordonnances des officiers; on a suivi les enfants se rendant à l'école. » C'est d'un espionnage véritable que M. Monteil est accusé. « Avec tous ces potins, avec tous ces cancans, M. Edgar Monteil a constitué ses dossiers. Il paraît — mais je n'en sais rien — qu'il y en aurait déjà une dizaine de mille; et ce n'est pas sans une certaine irritation que les braves gens de Limoges

se savent ainsi catalogués, mensurés par ce Bertillon politique et qu'ils savent qu'ils ont à la préfecture des dossiers les concernant, fabriqués avec les éléments que je viens de vous indiquer et qui peuvent contenir ou bien d'énormes sottises ou bien les pires infamies. »

J'ai répondu à l'honorable M. Lavertujon en ces termes non moins clairs :

« J'ai également, disais-je, interrogé M. Monteil sur ce point. Sa réponse a été très brève; la voici : « J'ai pris des renseignements sur des fonctionnaires, j'en ai pris notamment quand ils m'ont été demandés par un ministre et je me suis adressé, pour savoir quelle était la tenue, la correction d'un fonctionnaire à ceux qui me paraissaient être le plus en mesure de m'informer, aux maires républicains des communes; lorsque les maires n'étaient pas républicains, aux conseillers généraux qui me donnaient toutes les garanties politiques. »

Voilà donc la thèse... et l'antithèse. M. Lavertujon accuse le préfet de se livrer à l'espionnage des simples particuliers, de ceux qui ne réclament point une faveur, qui ne demandent aucune fonction et dont, par conséquent, la vie privée doit rester murée.

Je réponds à l'honorable M. Lavertujon que M. Monteil nie de la façon la plus catégorique avoir rien fait de semblable, mais qu'il reconnaît — et je l'en approuve — que, chaque fois qu'il a été saisi d'une demande, qu'il s'est agi de former un dossier, de savoir ce que valait, ou un fonctionnaire, ou un aspirant fonctionnaire, il a pris, auprès des personnes qui paraissaient le mieux en mesure de le renseigner, tous les renseignements les plus propres à le fixer sur la moralité et sur la capacité, ou des solliciteurs ou de ceux qui occupaient une fonction.

Je n'ai pas changé d'opinion depuis le 2 juillet; je considère, en effet, qu'il y a deux catégories de très bons citoyens; il en est qui ne comptent que sur eux-mêmes, sur leur travail, sur leur activité, sur leur intelligence; ceux-ci retournent la terre, d'autres font le commerce : aucun d'eux ne demande rien à l'État; celui-ci n'a donc pas à s'immiscer

dans leur vie privée et la moindre inquisition dirigée contre leur foyer ou leur famille, constituerait certainement un abus. *(Très bien! et applaudissements à gauche)*

M. Franck-Chauveau. — C'est votre doctrine, mais est-ce celle du préfet?

Un sénateur à gauche. — Mais parfaitement!

M. Franck-Chauveau. — C'est là la question!

M. le président du conseil. — Monsieur Franck-Chauveau, vous auriez sans doute, dès à présent, grâce à la rapidité de votre méthode, répondu déjà à toutes les questions... *(Rires d'approbation sur les mêmes bancs)*

M. Franck-Chauveau. — Vous répondiez à côté de la question; c'est le sens de mon observation. *(Mouvements divers)*

M. le président. — Veuillez, messieurs, ne pas interrompre l'orateur.

M. le président du conseil. — Je formule en ce moment un principe; j'indique quelle est ma doctrine et je ne vais pas, soyez-en sûrs, descendre de la tribune...

M. Gotteron. — C'est un faux-fuyant! *(Exclamations à gauche)*

M. le président du conseil. — Je demande à la patience de l'honorable M. Gotteron de vouloir bien attendre quelques minutes encore, et il verra que, de la thèse abstraite, je vais entrer dans le domaine des faits mais je n'ai jamais su faire les deux choses en même temps.

A côté de ceux qui ne demandent rien à l'État, il y en a d'autres qui sollicitent, ou une fonction, ou une faveur, ou une distinction; et ici la règle que je formulais tout à l'heure cesse absolument d'être applicable. A celui qui réclame quoi que ce soit à l'État, on a le droit de dire : « Je veux vous connaître, savoir ce que vous pensez... » *(Très bien! très bien! à gauche)*

M. Gotteron. — Personne ne le conteste!

M. le président du conseil. — « ... Je veux savoir quelles sont vos doctrines, quelles sont vos opinions. » *(Interruptions au centre)*

Si cette inquisition vous semble excessive, mais le remède est tout près, et en vérité bien des gens devraient y recourir : il consiste à rester fidèles à leur hostilité à la République sans solliciter d'elle des faveurs. *(Vifs applaudissements à gauche)*

M. Le Provost de Launay. — Vous êtes les seuls à payer les impôts, peut-être!

M. le président du conseil. — Voilà, messieurs, la question bien précisée. Et, d'ailleurs, M. Lavertujon a facilité ma tâche; il a reconnu en effet que l'administration avait le droit de s'enquérir de ce que sont ceux qui occupent ou sollicitent des fonctions, et j'arrive alors au fait sur lequel M. Gotteron se montrait particulièrement pressé d'être renseigné.

M. le préfet de la Haute-Vienne a-t-il ouvert sur ou contre des particuliers n'ayant sollicité aucune fonction, aucune faveur et par conséquent restant inviolables dans leur vie privée, les enquêtes dont on a parlé tout à l'heure? C'est l'affirmation de l'honorable M. Lavertujon et alors il a excédé son droit. A-t-il, au contraire, fait porter ses enquêtes sur des candidats à des fonctions, ou sur des fonctionnaires, alors il n'a fait que remplir son devoir.

Eh bien, messieurs, voici le fait qui a motivé l'intervention de M. Lavertujon.

A la date du 27 octobre, deux journaux de Limoges, *le Petit Centre* et *la Croix*, publiaient, à titre de révélation sensationnelle, le fac-simile de la pièce qu'on vous a lue tout à l'heure.

Le Petit Centre est un journal républicain modéré. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la manchette : « Préfet mouchard » ou encore l'exorde du leading article : « Dans quelle bourbe infecte le ministère actuel a-t-il plongé la République! » *(Rires à gauche)*

Un sénateur au centre. — C'est la vérité.

M. le président du conseil. — Il est vrai qu'un peu plus loin, le rédacteur anonyme — auquel l'honorable M. Lavertujon voudra bien transmettre mes remerciements — daigne reconnaître que, personnellement, je suis « un très galant homme ».

Je suis un galant homme, qui plonge son pays dans une bourbe infecte ! Il y a dans les polémiques de ces contradictions. *(Nouveaux rires à gauche)*

Le journal poursuit : « qu'on ne nous accuse pas d'exagération, voici le document qui a été adressé à des policiers, avec ordre de répondre à toutes les questions posées. »

Comme je le disais tout à l'heure, le même jour, — non pas sans doute à la même heure, — un autre journal de Limoges, *la Croix*, publiait la même pièce. Par conséquent, à l'appui de cette allégation que M. le préfet Monteil remet à des policiers des bulletins à remplir qui concernent de simples particuliers et non pas des postulants ou des fonctionnaires, on dit : « Nous avons le corps du délit. »

Oh ! on ne se flatte pas d'apporter les 10.000 fiches, bien entendu; mais enfin, on en apporte une. La pièce que l'on produit, dont on donne une reproduction littérale, a été, dit le journal *la Croix*, photographiée par l'un de ses rédacteurs; il a vu et touché les fiches et il est assez heureux pour en pouvoir mettre une sous les yeux de ses lecteurs.

Quand j'ai lu cette pièce, j'ai éprouvé moins d'émotion. J'ai, cependant, été surpris d'un singulier détail. Voilà une pièce destinée aux plus bas policiers, à ces hommes qui acceptent de se charger de toutes les besognes infâmes. Or, avez-vous remarqué, messieurs, pendant la lecture de M. Lavertujon, les termes dans lesquels elle est conçue : « Monsieur, je vous serai très obligé de vouloir bien me fournir, le plus tôt qu'il vous sera possible, sur M., etc. »

Et puis, comme formule de salutation : « Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée. » *(Rires sur divers bancs)*

M. Hervé de Saisy. — Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

M. le président du conseil. — A vrai dire, si cette notice a été faite pour être remise entre les mains de bas policiers, il faut reconnaître que M. Monteil leur prodigue les marques d'une politesse à laquelle ils ne sont certainement pas habitués ! *(Nouveaux rires)*

Mais quelque chose m'a surpris bien davantage. Comment ! on est allé à la préfecture, on écrit textuellement qu'on a vu les fiches, qu'on les a touchées, qu'on en a photographié une; mais avec quel misérable appareil a-t-on donc opéré ? Elles sont là les fiches établissant, par le nom même des personnes qu'elles concernent, que M. Monteil est sorti du cercle dont je parlais tout à l'heure et où il doit s'enfermer, et voici que le cliché trop peu impressionnable ne rend que la partie imprimée, la formule en blanc, et qu'à cette pièce il manque le nom de la personne enquêtée et les renseignements fournis sur son compte ! *(Très bien ! très bien ! à gauche)*

Je vais expliquer tout à l'heure qu'aucun appareil photographique ne fut nécessaire et que, si *le Petit Centre* ou *la Croix* de Limoges ont payé très cher cette feuille de papier, véritablement, ils n'en ont pas eu pour leur argent. *(Rires sur les mêmes bancs)* En effet, si l'un des rédacteurs de ces deux journaux, si M. Lavertujon lui-même avait été préfet ou sous-préfet, ou même simplement ministre, *(Sourires)* au seul aspect de cette pièce, il lui eût trouvé quelque chose de déjà vu; il n'est pas un dossier de postulant ou de fonctionnaire où ne se rencontrent sous une forme ou sous une autre...

M. Lavertujon. — Sous une forme ou sous une autre.

M. le président du conseil. — ...sous une forme ou sous une autre, exactement les mentions qui vous ont frappé, monsieur Lavertujon.

M. Gotteron. — Des notes sur les femmes ?

M. le président du conseil. — Vous allez le voir, monsieur Gotteron. Et pour prendre comme exemple, non pas ce ministère de l'intérieur qui est un ministère de policiers, chacun le sait, mais un ministère qui est une très grande

administration, la moins politique peut-être, mais une administration qui sait que l'on n'a point des renseignements complets sur un homme si l'on ne connaît un peu ses alentours...

Un membre à droite. — La Guerre, peut-être ?

M. le président du conseil. — ... voici le modèle de la formule, déjà ancienne, qui doit être remplie par les soins des préfets, lorsqu'il s'agit d'un fonctionnaire ou d'un aspirant fonctionnaire dans l'ordre des finances :

« Fonctions actuelles. — Résidence. — Age. — Lieu de naissance. — Santé physique. — Tenue. »

Tout ceci, n'est-ce pas, est bien ordinaire? On s'indignait tout à l'heure des renseignements sur la fortune ; je lis encore : « Situation financière. »

Mais la femme, disait-on ! S'enquérir de l'opinion d'une femme, de la considération dont elle jouit, s'agît-il d'un fonctionnaire ou d'un candidat à une fonction, quel abus ! cela est sans précédent ! cela n'a pu germer que dans le cerveau de M. Monteil ! Je continue :

« Nom, situation, caractère, influence, valeur et relations de la femme, tenue de la maison, réceptions, valeur morale, caractère, antécédents politiques, direction actuelle, qualités ou défauts, attaches de famille. »

C'est qu'en effet, et sans qu'il y ait rien là, messieurs, qui puisse porter ombrage à la susceptibilité la plus scrupuleuse, lorsque quelqu'un se met sur les rangs pour obtenir un poste ou un emploi administratif, il est absolument nécessaire de savoir qui il est, quel est son entourage, quelle est sa famille. Je n'apprends à personne que la considération d'un fonctionnaire peut malheureusement être atteinte, comme celle d'un candidat à des fonctions publiques, par des faits indépendants de sa volonté, et qui pèsent et sur le sort de la demande qu'il forme et sur l'avenir du fonctionnaire.

M. Halgan. — Ce sont des procédés que vous reprochiez à l'empire.

M. le président du conseil. — Nous allons voir ce qui se faisait, je ne dirai pas sous l'empire, mais antérieurement à la gestion de M. Monteil dans la Haute-Vienne. J'aurais pu, messieurs, me borner à dire : vous affirmez qu'on n'enquête pas seulement sur le compte des fonctionnaires, mais aussi sur le compte des particuliers ; mais alors, au lieu de photographier une fiche vide, au lieu de braquer votre objectif sur une fiche qui n'est qu'une formule imprimée, sans mention manuscrite et ne contenant aucun nom, et par conséquent n'étant pas applicable à une personne déterminée...

M. Lavertujon. — Elles sont sous clef, celles-là ! *(Exclamations ironiques à gauche)*

M. le président du conseil. — Mais si les prétendues fiches sont sous clef, comment parlez-vous de photographies ? Vous apportez ici une fiche qui, d'après vous, constitue une preuve accablante, je vous démontre que cette preuve ne prouve rien, et maintenant vous dites : « Mais les preuves sont sous clef ! » Comment alors les a-t-on vues, touchées ? Et cette nouvelle affirmation, comment l'établissez-vous ? Interrogé une fois de plus, M. Monteil a une fois de plus répété que jamais la formule en question n'a servi qu'à prendre des renseignements nécessaires pour l'instruction d'une demande.

M. Lavertujon. — C'est inexact.

M. le président du conseil. — Et alors vous dites : non, nous n'avons aucune preuve ! Les preuves sont sous clef !... Mais essayez-vous au moins d'établir cette nouvelle allégation ? Pas davantage !

M. Gotteron. — Le préfet de la Creuse a trouvé dans une armoire deux mille fiches remplies qu'il a jetées à la voirie.

M. le président du conseil. — Nous sommes dans la Creuse maintenant !

Vous m'avez appelé à m'expliquer sur ce qu'a fait M. Monteil dans la Haute-Vienne. Je réponds aux questions que vous m'avez posées et je n'en sortirai pas.

Je disais qu'autrefois dans la Haute-Vienne on avait eu des procédés qui, ceux-là, pourraient être considérés comme plus indiscrets, car je parle d'une formule qui pourrait ne pas s'appliquer exclusivement à une instruction de demandes, qui est très élastique. On vous a lu tout à l'heure cette formule :

« *M. le préfet de la Haute-Vienne à M...*

« J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'adresser des renseignements confidentiels sur la moralité, la conduite, l'attitude politique, la situation de famille et les charges de M. X... »

Voilà qui est large, vague et compréhensif; il s'agit de renseignements purement politiques, et on ne prend pas des renseignements politiques seulement à l'égard de ceux qui sollicitent un emploi ou une fonction. Or, cette circulaire était en usage dans la préfecture de la Haute-Vienne en 1879, et vous n'en trouverez pas une de ce genre remplie pendant l'administration de M. Monteil.

M. Hervé de Saisy. — Ceux qui en ont fait usage en 1879 ont eu le plus grand tort.

M. le président du conseil. — Mais, dit-on, M. Monteil entre en scène et tout change; M. Monteil va envoyer à ses policiers cette fameuse formule qu'on a montrée tout à l'heure, dans laquelle il est question de la religion, de la famille, de la femme elle-même, des établissements dans lesquels les enfants sont élevés, des gages donnés au parti républicain par la personne sur laquelle on demande des renseignements, et ce qu'il y a d'odieux, c'est le texte même de cette circulaire ; de cette notice individuelle dans laquelle on est allé jusqu'à parler de la fortune mobilière et immobilière du fonctionnaire ou du candidat fonctionnaire !

Je disais tout à l'heure qu'on n'avait rien photographié ; cette pièce est venue à la connaissance des deux journaux par une voie plus simple. Les deux journaux ont publié cette circulaire à la date du 27 octobre ; or, elle avait été commandée sans le moindre mystère à un imprimeur de Limoges, M. Lavauzelle, dans la première quinzaine d'oc-

tobre. A la date du 27 octobre, il n'en était pas parvenu un seul exemplaire à la préfecture de la Haute-Vienne, et les deux journaux en question ont été servis avant le préfet. *(Rires à gauche)*

M. Gotteron. — C'est une seconde édition, voilà tout!

M. le président du conseil. — Voulez-vous que cette édition n'ait jamais varié?...

Appliquée aux fonctionnaires, c'est-à-dire limitée à l'usage que j'ai indiqué, il n'y a pas, à mon avis, un mot à y retrancher. J'y reviendrai d'ailleurs tout à l'heure. Mais je montre ce qu'il y a véritablement de bizarre, de singulier, dans ce reproche adressé au préfet d'avoir constitué jusqu'à 10.000 dossiers, quand on ne peut produire, pour toute démonstration qu'une feuille qui, visiblement, a été dérobée chez l'imprimeur, qui n'a jamais été remplie et qui, par conséquent, ne pouvait pas même fournir un adminicule de preuve.

En voilà assez sur la forme; allons au fond.

M. Monteil dit : Je ne me suis servi de ces feuilles que pour avoir des renseignements sur des personnes qui ont demandé quelque chose. J'ai souvent à cet égard mis en mouvement la bonne volonté des maires, celle des conseillers généraux. M. Monteil peut avoir de bons témoins dans le conseil général, et si véritablement ce n'est pas, ainsi qu'il le dit, dans le but de se renseigner sur les candidats ou sur les fonctionnaires, qu'il a fait établir ce modèle de fiches, quelle sera l'opinion de ces conseillers généraux qu'il met en cause?

Lorsque a recommencé contre M. Monteil, le 27 octobre, une campagne passionnée, — ce qu'on a bien voulu dire du ministère dans les journaux que j'ai cités n'est rien auprès de ce qu'on a dit du modeste préfet de la Haute-Vienne, — la commission départementale s'est réunie et voici l'adresse qu'elle a remise au préfet :

« Les membres de la Commission départementale, réunis le 31 octobre 1901, protestent contre l'abominable campagne de presse déchaînée encore une fois contre M. le préfet républicain Edgar Monteil, lui adressent l'expression de

toute leur confiance et l'engagent à continuer à s'entourer des renseignements les plus précis *(Interruptions à droite et au centre)* sur la solidité des sentiments républicains dont sont animés les postulants aux faveurs du Gouvernement et les candidats aux emplois publics. » *(Très bien! très bien! à gauche)*

Comme si ce n'était pas un témoignage suffisant, peu de jours après, M. le préfet recevait du président du conseil général de la Haute-Vienne la lettre suivante :

« J'applaudis de tout cœur à la délibération de mes amis de la commission départementale, et je voudrais pouvoir dire au ministre de l'intérieur les sentiments affectueux que professe pour vous le conseil général. »

M. Halgan. — Quel est le nom du signataire de cette lettre ?

M. le président du conseil. — C'est M. Vachery, président du conseil général.

M. Lavertujon. — Candidat à la députation !

M. le président du conseil. — Ce langage n'est pas tenu par le premier venu, et je pense que la passion politique n'ira pas jusqu'à dire que le conseil général de la Haute-Vienne puisse donner un certificat de complaisance à un préfet qui n'aurait été, suivant l'expression qu'on a employée, qu'un bas policier. *(Très bien! très bien! à gauche)*

Un mot encore, messieurs, et j'ai terminé.

Qu'est-ce donc qu'on critique dans les notices individuelles que M. Monteil a fait imprimer et dont il a fait l'usage que j'ai précisé ?

Ce n'est pas le fait de demander à quel culte appartiennent des candidats ? Ce n'est pas une recherche indiscrète, car la même demande figure dans les bulletins de recensements. J'ajoute que lorsqu'il s'agit de remplir une fonction, il est utile de savoir quelle est la religion du candidat, non pas pour le blâmer d'appartenir plutôt à l'une qu'à l'autre, mais parce qu'il y aurait inconvénient à ce

qu'une personne appartenant à une certaine religion fût envoyée dans un département plutôt que dans un autre.

Mais M. Lavertujon n'insiste pas ; il passe également condamnation sur la fortune.

Tenez, messieurs, sans sortir du département de la Haute-Vienne, dernièrement, un emploi de 1.200 francs à la préfecture était sollicité. L'enquête a été faite ; on a rempli le bulletin dont vous parlez et grâce à lui, on a pu constater que le candidat avait 5.000 francs de rentes. C'était un très brave homme, mais sa situation de fortune ne l'indiquait pas précisément comme le candidat préférable à un emploi de 1.200 francs. Donc, la fortune, comme la religion sont autant de circonstances qu'il est nécessaire de connaître.

Mais demander des renseignements sur la femme du candidat ! S'enquérir de son honorabilité, de sa manière d'être, de ses opinions ! quel intolérable abus.

Je ne partage pas le moins du monde l'indignation de notre collègue. Je considère, en effet, que la femme, et en particulier la Française, exerce une très grande influence sur son mari.

Cette influence est souvent excellente ; elle peut au contraire n'être pas toujours heureuse. Un fonctionnaire a-t-il le bonheur d'avoir une femme républicaine ? Me voici rassuré et je n'ai pas besoin d'aller au delà. *(Très bien ! très bien ! à gauche)*

Mais si la femme est réactionnaire, pour que je sois parfaitement rassuré sur les opinions du mari, il faudra qu'il soit au moins trois fois républicain. *(Très bien! et rires approbatifs sur les mêmes bancs)*

Quant à demander où les fonctionnaires font instruire leurs enfants, le Sénat n'attend pas de moi que je refasse ici le discours de Toulouse.

On m'a violemment reproché d'avoir dit alors que le devoir du Gouvernement était de demander à ses fonctionnaires s'ils ont pour l'enseignement de l'État du respect ou du dédain. *(Très bien ! très bien ! à gauche)*

Il est du devoir de l'État — et M. le ministre de l'Instruction publique a rappelé aux préfets que c'est leur devoir aussi — de savoir quelle est au point de vue de l'instruc-

tion de leurs enfants l'attitude des fonctionnaires de la République.

Voilà les explications que je devais au Sénat.

M. Lavertujon a de nouveau reproché à M. Monteil d'être entré dans une église avec son képi sur la tête, et il a dit que la preuve que cette église était consacrée au culte, c'est qu'elle datait du quatorzième siècle.

Il y a des églises du quatorzième siècle où le culte n'est plus célébré ; nous avons tous vu des touristes les visiter le chapeau sur la tête sans la moindre intention blessante, parce qu'elles n'étaient consacrées à aucune cérémonie religieuse.

M. Lavertujon a encore parlé de je ne sais quel autre tort imputé au préfet Monteil. Celui-ci aurait assisté à une séance de la bourse du travail dans laquelle on aurait chanté l'*Internationale*. C'est un point sur lequel il n'avait pas rappelé mon attention.

M. le préfet de la Haute-Vienne s'est rendu à une distribution de prix d'un cours professionnel à la bourse du travail ; et c'est seulement, si mes souvenirs sont exacts, à l'issue de cette cérémonie, dans un concert qui l'a suivie, qu'on aurait chanté l'*Internationale*.

Mais, encore une fois, messieurs, ce n'est pas sur de pareils détails que ma réponse devait principalement porter. *(Mouvement à droite)*

On accuse un préfet, que je couvre, de s'être livré à un espionnage que je serais le premier à flétrir s'il existait. Mais, de cet espionnage, vous n'avez pas apporté la moindre preuve.

M. Lavertujon a exprimé le désir d'être promptement débarrassé de l'honorable M. Monteil ; il emploie, pour cela, qu'il me permette de le lui dire, un très mauvais moyen, et M. Monteil sera pleinement rassuré s'il veut bien réfléchir que les attaques imméritées sont, pour les fonctionnaires, une garantie de très longue stabilité. *(Très bien ! et applaudissements répétés à gauche. — Réclamations à droite et sur quelques bancs au centre)*

M. le président. — La parole est à M. Lavertujon.

M. Lavertujon. — La question est précisément de savoir, messieurs, si les attaques sont imméritées. Sur ce point là, nous différons d'avis, les sénateurs de la Haute-Vienne et M. le président du conseil.

Les sénateurs de la Haute-Vienne, les collègues de M. le président du conseil au Sénat, apportent à cette tribune, par ma voix, des affirmations très catégoriques ; M. Edgar Monteil nie ; M. le président du conseil, sans tenir aucun compte des affirmations des sénateurs, croit très fermement les déclarations que lui apporte son préfet.

Eh bien, messieurs, tant que nous continuerons à tourner dans ce cercle vicieux, aussi vicieux que M. Edgar Monteil lui-même, *(Exclamations à gauche)* nous n'en sortirons pas.

M. Milliès-Lacroix. — Quels sont ses vices ?

M. Lavertujon. — Il y a un moyen, monsieur le président du conseil, d'en sortir, c'est de faire une enquête sérieuse, c'est de ne pas vous en rapporter seulement aux affirmations de M. le préfet de la Haute-Vienne.

M. Bidault. — Et le conseil général, qu'en faites-vous ?

M. Gotteron. — Les faits sont de notoriété publique à Limoges.

M. Delpech. — Les affirmations de M. Monteil valent bien les vôtres !

M. Lavertujon. — Ce moyen, monsieur le président du conseil, je m'offre à vous le fournir ; donnez-moi cinq minutes d'entretien particulier et je vous indiquerai la manière de connaître toute la vérité en moins de quarante-huit heures.

M. le président du conseil. — Ces questions ne sont pas confidentielles et ne se traitent qu'à la tribune. Indiquez-moi ce moyen.

M. Lavertujon. — Il y a des moyens qu'on ne peut pas indiquer à la tribune, vous le savez bien !

Je répète que si vous voulez faire une enquête sur les

lieux, elle vous est facile, à vous, ministre de l'intérieur; mais vous ne voulez pas la faire et cela pour que votre préfet ne soit pas pris en flagrant délit d'inexactitude.

Vous parliez du conseil général et de la commission départementale. Tous ces conseillers sont des adversaires politiques et même des adversaires personnels.

M. Victor Leydet. — Ce sont des républicains!

M. Lavertujon. — Oui, ce sont des républicains; mais j'affirme qu'il n'en est pas un seul, s'il eût cru, ce qui est la vérité, que M. Edgar Monteil fit des enquêtes sur la vie privée des femmes ou des filles, qui aurait signé la déclaration que vous avez lue tout à l'heure, monsieur le président du conseil.

Or de cela, nous avons les preuves, mais ce sont des preuves que nous ne pouvons pas vous apporter à la tribune. *(Bruit)*

Déjà l'autre jour je n'avais pas pu vous apporter une fiche et vous avez profité de l'occasion pour nier. Aujourd'hui, vous dites : mais elle n'est pas remplie! Je le crois bien qu'elle n'est pas remplie ! Pouvez-vous donc imaginer que M. Edgar Monteil soit assez maladroit et assez imprudent pour ne pas numéroter ses fiches, pour ne pas savoir à qui il les adresse et pour ne pas vérifier si elles ne sont pas rentrées?

J'en ai une de ces fiches dans ma poche — je m'empresse de dire qu'elle concerne un fonctionnaire, — *(Exclamations à gauche)*, mais je ne la montrerai pas, car je ne veux pas nuire à celui qui me l'a procurée!

Et vous croyez, monsieur le président du conseil, que M. le préfet de la Haute-Vienne, prenant toutes les mesures de prudence, ne sait pas ce qu'il fait? Il a nié d'abord la rédaction de ces fiches; tous les journaux, même les journaux radicaux et socialistes, ont considéré cela comme de la basse police; puis maintenant, comme il ne lui est plus possible de nier, il a dit : Oui, j'ai fait cela ; et M. le président du conseil le couvre! J'en suis étonné, je l'avoue, et j'en suis attristé encore davantage. *(Très bien! très bien! au centre et à droite)*

Un sénateur à droite. — Il ne l'aurait pas fait il y a deux ans !

M. Lavertujon. — Monsieur le président du conseil, vous nous dites que nous conserverons notre préfet ; je le veux bien.

M. Gotteron. — Avec plaisir ! *(Rires)*

M. Lavertujon. — Oui, ce sera avec plaisir ; car vraiment il ne fait pas tant de mal que cela à notre politique.

Nous le garderons donc ; et la sanction de ce débat, c'est ce discours même que vous venez de prononcer. Nous aurons entendu le chef du Gouvernement déclarer qu'il approuve son préfet d'envoyer des fiches de renseignement sur la vie privée des femmes et des filles.

Vous acceptez cela pour les fonctionnaires, dites-vous ; moi, je ne l'approuve pas, même pour des fonctionnaires, *(Très bien ! sur plusieurs bancs à gauche et au centre)* et encore moins pour des particuliers.

Savez-vous entre les mains de qui elles vont ces fiches ? Entre les mains d'individus qui peuvent trouver là une occasion d'assouvir des rancunes ou des vengeances. Une enquête l'établirait. Mais cette enquête, vous n'en voulez pas, parce qu'elle démontrerait tout de suite la vérité des faits.

Nous garderons notre préfet, c'est entendu ; mais le scandale de ce maintien de M. Edgar Monteil, dans le département de la Haute-Vienne, vous incombera tout entier.

Les ministres de l'intérieur ont les préfets qu'ils méritent ; vous méritez M. Edgar Monteil, gardez-le ! *(Très bien ! très bien ! et applaudissements au centre et à droite)*

M. Victor Leydet. — Vous avez perdu la majorité au conseil général !

M. Gotteron. — Mais nous la reprendrons prochainement, soyez tranquilles !

M. le président. — L'incident est clos.

Le *Journal officiel* du mercredi 3 juillet 1901 est aujourd'hui épuisé aux bureaux du journal ; j'ai en mains l'exemplaire que j'ai emprunté à une bibliothèque ; —

Sénat, — session ordinaire de 1901, — compte rendu *in extenso,* — soixante-et-unième séance, — séance du mardi 2 juillet, — *discussion de l'interpellation de M. Lavertujon sur les actes de M. le préfet de la Haute-Vienne : MM. Lavertujon, Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ; Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes ; — retrait, par M. Lavertujon, de l'ordre du jour sur son interpellation.*

Nous ne publierons pas aujourd'hui le compte rendu officiel de cette première interpellation Lavertujon ; nos anciens abonnés savent que depuis le commencement de la première série, et avant, nous avons publié un très grand nombre de mémoires et de dossiers, de textes et renseignements, de documents sur et pour les libertés des fonctionnaires, en particulier pour les libertés du personnel enseignant en France ; particulièrement je retiens ce *quinzième cahier de la deuxième série,* bon à tirer du mardi 23 juillet 1901, *mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant en France,* où par la constitution de quatre dossiers nous avons défendu successivement quatre personnes ou quatre groupes de personnes contre quatre tentatives de tyrannie gouvernementale ou démagogique.

Le deuxième de ces quatre dossiers, « *Vérité* », était constitué pour la défense de M. Jaurès, — on était alors au temps du *cas Jaurès,* — contre les injures odieuses de la démagogie radicale anticléricale ; ce deuxième dossier était annoncé ainsi :

M. Jean Jaurès, professeur agrégé de philosophie, en congé, mis en cause par ses ennemis, qui sont nombreux,

parce qu'il a permis que sa fille fît sa première communion, a répondu très fortement dans la Petite République *du jeudi 11 courant. Nous publions cette réponse. Elle est très loin de satisfaire celui qui examinerait ce conflit au nom de la conscience privée — et au regard de cette conscience. Mais elle est bonne au sens — et dans la mesure — où elle défend contre les autorités sociales et politiques les libertés de la vie privée. Nous souhaitons que les nombreux collaborateurs de Jaurès à* la Petite République *lisent la défense de Jaurès et constants avec lui-même cessent de dénoncer les petits fonctionnaires, les petites gens qui se sont mis dans la même situation que lui.*

Le troisième de ces quatre dossiers, Daniel Delafarge, *M. Brunetière historien,* était constitué pour la défense de M. Brunetière contre certaines accusations démagogiques, et certains appels à l'autorité gouvernementale; ce troisième dossier était annoncé ainsi :

La liberté professionnelle confine à la liberté privée. Ainsi un maître de conférences à l'École normale peut publier ce qu'il veut dans un livre qui concerne son état. C'est donc par un zèle indiscret que plusieurs de nos camarades ont fait appel aux autorités gouvernementales contre M. Ferdinand Brunetière pour ce que cet universitaire avait librement émis son opinion dans son Manuel de l'Histoire de la Littérature française.

J'avais demandé à notre ami Daniel Delafarge de vouloir bien nous éclairer sur ce débat. Nous publions aujourd'hui sa contribution :

Le quatrième dossier, *attentats dans l'Yonne,* était

le commencement du gros dossier que nous avons constitué pour la défense de Hervé; ce quatrième dossier était annoncé ainsi :

Sur les attentats commis à Sens et à Auxerre par l'autorité gouvernementale contre les libertés privées et civiques du personnel enseignant, nous avons demandé nos renseignements à quelqu'un de singulièrement bien informé. On verra au ton du mémoire que l'auteur éprouvait une joie saine à le rédiger. Mieux vaut, quand on peut, l'action joyeuse que l'action maussade.

Mais le premier dossier était déjà, il était justement un dossier de cette première interpellation Lavertujon, extrait de ce même numéro du *Journal officiel;* ce dossier était annoncé ainsi :

Une atteinte particulièrement grave aux libertés élémentaires, à la liberté privée a été commise par l'autorité gouvernementale de la Haute-Vienne, où un inspecteur primaire, commandé de service par son préfet, a fait une inqualifiable perquisition dans la bibliothèque privée d'une institutrice. Les renseignements indispensables sur cet attentat nous sont fournis par le Journal officiel *du mercredi 3 juillet dernier :*

Suivait le libellé du sommaire. Puis :

Conformément à la méthode historique nous publions les accusations de l'interpellateur et les défenses du ministre. La réponse de M. Leygues intéressera ceux qui savent ce que veut dire parler ministériel et ce que vaut une enquête officielle.

Suivait dans le cahier, en dossier, une assez longue citation du *Journal officiel;* mais je m'étais limité, pour cette citation, à un certain débat particulier entre l'interpellateur et le ministre. Le cahier lui-même était annoncé ainsi :

Des atteintes plus graves de jour en jour et plus générales sont portées aux libertés privées, — publiques, — civiques, — politiques, — du personnel enseignant en France.

Préparées par des circulaires, ces atteintes ont porté sur des personnes. A la rentrée nous publierons un dossier de ces circulaires. Mais nous n'avons pas voulu tarder jusque-là pour présenter les mémoires et les dossiers que nous avons prêts des persécutions injustes récemment exercées contre les personnes.

Les exemples abondaient. Nous en avons choisi quelques-uns, ceux que nous connaissions le mieux ou qui nous paraissaient les plus caractéristiques.

Je n'ai point rappelé ces anciens cahiers, retenu particulièrement ce *quinzième cahier de la deuxième série* pour montrer que nous n'avons point varié dans notre attitude et que nous avons toujours, dès l'origine, dès le principe, défendu les libertés menacées; dans ce cas particulier j'ai voulu seulement montrer que si nous voulions constituer un dossier de la délation en général, ou un dossier général pour les libertés des fonctionnaires, nous n'aurions qu'à nous ressouder à ce *quinzième cahier de la deuxième série;* dans un tel dossier, il faudrait évidemment citer tout le compte rendu officiel de cette première interpellation Lavertujon;

il faudrait en particulier citer, après la réponse de M. Leygues, la réponse de M. Waldeck-Rousseau.

D'un tel dossier, d'un tel compte rendu résulterait peut-être qu'en effet les toutes premières origines du combisme seraient dans le waldeckisme et que M. Waldeck-Rousseau est responsable du combisme exactement au sens et dans la mesure où nous sommes responsables des caricatures, des contrefaçons que l'on fait de nous, au sens et dans la mesure où les bons maîtres sont responsables de leurs mauvais élèves; c'est ce qui résulterait d'ailleurs peut-être non seulement de ces dossiers particuliers et généraux, mais je crois de toute étude un peu générale sur le combisme et sur le waldeckisme, de toute étude un peu générale portant sur l'histoire de ces quatre dernières années. •

Mais cet ancien débat tient plus de trente grandes colonnes de l'*Officiel;* et ce présent cahier ne fait point un dossier du combisme et du waldeckisme; il ne fait point un dossier de la délation en général, ni un *mémoires et dossiers* général pour les libertés des fonctionnaires et du personnel enseignant; en outre il y avait dans le compte rendu que nous avons publié aujourd'hui de cette deuxième question Lavertujon une référence perpétuelle, et de l'interpellateur, — on peut le nommer ainsi, — et du président du conseil, à cette première interpellation Lavertujon, des citations nombreuses, et qui provisoirement représenteront tout ce premier ancien débat dans nos dossiers; il ne fallait pas écraser un dossier nouveau sous une majeure partie de textes anciens; nous en avons assez publié aujourd'hui pour éclairer la récente introduction dans le débat présent du compte rendu de cette ancienne inter-

pellation et de cette ancienne question ayant amené, en deux fois, cette ancienne réponse de M. Waldeck-Rousseau; nous nous en tiendrons strictement désormais au dossier particulier que nous voulons constituer de la *délation aux Droits de l'Homme.*

Le Temps du mardi 20 décembre 1904 publiait la lettre suivante :

Contre la délation

M. Joseph Reinach a adressé la lettre suivante au président de la *Ligue des droits de l'homme :*

19 décembre 1904

Mon cher président,

Je n'assistais pas à la séance du 5 décembre où le comité central a approuvé les termes de votre réponse aux observations de MM. Charles Rist, président de la section de Montpellier, Louis Comte, secrétaire de la section de Saint-Étienne, et Bouglé, professeur à l'Université de Toulouse, sur la question de la délation dans l'armée.

Je ne connais votre réponse que d'aujourd'hui, par le *Bulletin.*

M. Rist vous écrivait : « Une grave question de moralité politique, une de celles pour la discussion desquelles la Ligue a été en grande partie fondée, vient d'être posée devant le pays... Est-il admissible que l'on confie aux camarades, c'est-à-dire aux concurrents et aux inférieurs même des officiers, sur lesquels on veut se renseigner, le soin de fournir des renseignements? »

M. Bouglé : « Si la Ligue ne dit rien, autant dire qu'elle abdique sa fonction moralisatrice. »

M. Bouglé est l'auteur des admirables conférences : *Pour la démocratie,* dont M. Séailles a écrit la préface. Je lis dans cette préface : « Au dessus de nos intérêts, de nos préjugés, de nos passions, de nos haines, de tout ce qui menace de nous mettre aux prises, élevons les principes que tous nous

reconnaissons, *puisque tous nous les invoquons dès que nous craignons de n'être point les plus forts* ».

Il m'est impossible d'approuver la réponse que vous faites à ces pressantes interrogations, notamment les phrases suivantes : « Le parti républicain lui-même (je ne parle pas de la petite troupe de ceux qui lui ont faussé compagnie il y a déjà quelque temps) s'est ému. Et j'ose dire que cette émotion sincère fait autant d'honneur à sa probité qu'elle en a fait peu à son sens critique... Sous prétexte de demeurer purs parmi les purs, on a vu des républicains faire — consciemment ou non — le jeu des prétoriens... Sous prétexte de purifier l'armée d'une délation qui n'a jamais cessé d'y fonctionner au profit de la contre-Révolution... »

Je pense, au contraire, que les républicains qui se sont émus devant l'organisation de la délation dans l'armée n'ont pas fait preuve seulement de probité, mais qu'ils ont mieux servi la République que ceux qui ont essayé de couvrir de tels abus ou de plaider les circonstances atténuantes, et qui, eux, ont fait inconsciemment le jeu de leurs pires adversaires.

Je me suis, pour ma part, élevé de toutes mes forces contre les détestables procédés que nos collègues de province vous invitaient, à votre tour, à flétrir; je crois, avec eux, que le Comité central de la Ligue avait le devoir de ne pas abdiquer, dans ces circonstances, ce que M. Bouglé appelle si bien « sa fonction moralisatrice ».

Il y a déjà quelque temps que le Comité central me paraît se tromper gravement sur le rôle de la Ligue des droits de l'homme et du citoyen; du moins, quand j'y suis entré, en 1898, j'y suis arrivé dans un esprit qui ne me semble plus être le vôtre.

Mon absence, depuis plusieurs mois, à vos séances, n'a pas eu seulement pour cause un accident qui m'empêchait d'y assister, mais le sentiment que j'étais en désaccord avec la majorité du Comité central sur des questions essentielles ; j'étais décidé, en conséquence, à vous faire savoir que je ne solliciterais pas, lors du prochain renouvellement, un troisième mandat.

Après votre lettre sur la délation dans l'armée, je ne saurais, sans hypocrisie, attendre cette échéance; j'ai l'honneur de vous adresser ma démission de membre du Comité central.

Je ne me sépare pas sans un profond regret de collègues avec qui j'ai livré, il y a quelques années, un combat dont les leçons n'ont pas apparemment été assez profondes, puisqu'elles sont méconnues si tôt, dans l'ardeur de nouvelles luttes, dès qu'on ne craint plus de ne pas être les plus forts.

Croyez, mon cher président, à tous mes sentiments très dévoués.

JOSEPH REINACH

L'Humanité du mercredi 21 décembre 1904 publiait cet article de M. de Pressensé :

LA DÉMISSION DE M. J. REINACH

Une lettre du citoyen de Pressensé

Le citoyen Francis de Pressensé, président de la Ligue des Droits de l'Homme, a répondu au nom et avec l'approbation unanime du Comité central, la lettre suivante qu'il nous communique, à la démission de M. Joseph Reinach :

Paris, le 20 décembre 1904

Mon cher collègue,

Je trouve dans le *Temps* de ce soir, sous un titre inexact et injurieux, la lettre par laquelle vous me donnez votre démission de membre du Comité central de la « Ligue des Droits de l'Homme » et que je n'avais pas encore reçue, pas plus que nous n'avions reçu votre protestation relative à l'expulsion de l'abbé Delsor, à la séance où nous l'avons

discutée. Vous alléguez deux raisons pour justifier la détermination que vous nous communiquez ; en premier lieu, votre dissentiment avec nous au sujet de la réponse que j'ai faite au nom et avec l'approbation du comité à MM. Rist, Comte et Bouglé ; en second lieu, votre conscience de plus en plus nette d'un désaccord profond avec la ligne de conduite suivie depuis quelque temps par notre association. Vous me permettrez de penser qu'au fond et en réalité ces deux motifs n'en font qu'un, et que vous n'auriez sans doute pas apprécié avec la sévérité que vous y mettez ma lettre du 5 décembre, si vous n'aviez cessé d'être en communion d'idées avec la « Ligue ». Sur le premier point, j'ai dit dans ma réponse à MM. Rist, Comte et Bouglé ce que j'avais à dire et je ne puis que me répéter. J'estime que la campagne dite de la « délation » a été délibérément instituée par le grand parti nationaliste afin de porter le trouble et de jeter le désarroi dans les rangs, hélas ! trop clairsemés des officiers républicains. J'estime qu'en présence de documents, fruits du vol, passés des mains d'un homme capable de les dérober aux mains d'un homme capable de les acheter, il nous appartenait de conserver notre sang-froid, d'examiner de près les faits et de ne pas plus nous laisser prendre aux grands airs de vertu d'une faction qui n'a pas cessé de pratiquer la délation, l'espionnage, le boycottage et la persécution dans l'armée, que nous ne nous sommes laissés piper jadis par les grands mots de patriotisme, de syndicat de trahison et d'argent de l'étranger dans la crise de l'Affaire. J'estime, après les explications fournies, en présence des présomptions graves de tripatouillages du dossier Bidegain, devant l'hypocrisie d'adversaires qui condamnent bruyamment chez autrui la prétendue pratique de moyens qu'ils n'ont jamais renoncé à mettre en œuvre, que le parti républicain faisait assez en condamnant, comme il l'a fait, la méthode de renseignements maçonniques, mais en se refusant à frapper ou à laisser frapper soit des hommes qui avaient pu se tromper, même gravement, dans le feu d'une bataille acharnée, soit surtout les officiers républicains, livrés aux représailles de la réaction, de plus en plus maîtresse de l'armée.

J'ose croire que, comme nous et plus peut-être que nous, vous auriez pu tenir compte, soit dans votre jugement, soit dans son expression, de cet état de choses éminemment pénible et délicat, qui a été dénoncé à la tribune par la lecture des rapports officiels sur le traitement infligé à des officiers, dont le seul tort était d'être républicains ou d'être nés israélites. Sans contester qu'une faute et une faute déplorable ait été commise, je crois que la situation qui nous est faite par trente ans d'infiltration cléricale et contre-révolutionnaire dans l'état-major nous commandait une certaine réserve dans les termes d'une appréciation qui eût pu avoir, après tant d'autres incidents, un contre-coup sur la position des officiers loyalistes et de la République elle-même. Et il me suffit de prêter l'oreille à tous les bruits qui nous parviennent des mess et des casernes, pour me convaincre que je n'avais que trop raison et que la perfidie avec laquelle les nationalistes ont transformé et exploité ces incidents n'a que trop servi déjà à la revanche de la réaction et qu'il ne reste plus à la République beaucoup de défaillances à commettre pour achever de décourager et même de désespérer ses trop rares amis, pour ceux auxquels elle a confié le dépôt redoutable de la force armée.

Ceci dit sur le sujet spécial qui vous a mis la plume à la main, permettez-moi de répondre à l'acte d'accusation que vous dressez contre la ligne de conduite suivie depuis quelque temps par la « Ligue » et son comité. Où et quand a commencé cette décadence ? Nous reprochez-vous notre fidélité à l'attitude prise par notre regretté président, Trarieux, dans la grande question de la séparation des Églises et de l'État, c'est-à-dire à l'égard de l'un des problèmes que résoud le plus nettement la Déclaration des Droits, charte de notre existence ? Serait-ce l'inlassable zèle avec lequel nous remplissons le plus sacré de nos devoirs en réclamant et en obtenant justice pour les milliers de citoyens lésés qui s'adressent à nous avec une confiance jamais trompée ? Nous feriez-vous un crime de l'unanimité avec laquelle nous nous sommes portés à la défense des malheureux ouvriers de Neuvilly opprimés par un patronat qui était la honte de sa classe, accusés de crimes dont ils étaient manifestement

innocents, dont la justice de leur pays vient de les acquitter, en partie grâce à nous, soumis à une instruction viciée dès le début par des illégalités patentes? Nous en voudriez-vous de la fermeté courageuse avec laquelle nous nous sommes attachés à poursuivre l'œuvre que nous avions entreprise en 1898, et à lutter au nom de la Déclaration et de ses principes, pour toutes les libertés, contre toutes les réactions? A la vérité, je crois que sans vous en rendre compte, c'est vous qui avez changé, depuis ces temps déjà lointains. A l'heure périlleuse où nous nous jetâmes dans la lutte, nul ne songea à nous interdire de tendre la main à tous les amis du droit, d'accepter, voire de solliciter la coopération de tous les éléments même les plus avancés, républicains de toutes nuances, venus de tous les points de l'horizon, modérés et socialistes, nous fîmes campagne avec les anarchistes; et vous n'eûtes pas de scrupule — et je vous en félicite — à vous joindre à nous pour demander la réparation des iniquités commises en vertu des lois scélérates contre les libertaires : vous revendiquâtes même — si j'ai bonne mémoire — l'honneur d'être rapporteur de la commission formée pour cet objet. Ni vous ni personne alors ne se formalisait de nous voir faire de la politique, la politique nécessaire d'une grande bataille, soutenir le ministère Waldeck-Rousseau dont les membres n'avaient pas encore renié leur passé, approuver la loi des associations, multiplier les réunions publiques anticléricales. Ni vous ni personne ne nous a demandé de protester quand M. Waldeck-Rousseau, à la tribune du Sénat, a fait la théorie et défendu la pratique de la surveillance politique en des termes dangereusement élastiques et dont semble s'être inspiré — sous lui — le ministère de la guerre. Que s'est-il passé depuis lors? Nous avons continué dans la même route. Quelques-uns — très peu — de nos alliés du premier jour nous ont quittés. La lutte a-t-elle changé de caractère? S'agit-il moins qu'alors d'arracher la France à la contre-révolution, de donner à la République une armée loyale, d'achever l'œuvre d'émancipation en accomplissant la grande réforme libérale de la Séparation, de travailler à

faire en face de l'ennemi patient, puissant, sans scrupules, une démocratie de justice, de liberté et de laïcité ? Non. Je ne cherche pas à sonder les consciences ; je me contente de revendiquer hautement pour la mienne et pour celles de mes collègues du comité une parfaite fidélité aux principes qui nous avaient jetés dans la mêlée. Vous ne pensez plus, vous ne sentez plus comme nous. Je le regrette, parce que je suis trop fier de ce glorieux passé pour ne pas déplorer tout ce qui pourrait en altérer l'image, mais j'avoue que je ne m'en étonne pas trop. Une grande crise morale a le noble privilège d'élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes, de faire tomber bien des préjugés, de rapprocher bien des bonnes volontés, de dissiper bien des malentendus... Elle ne peut refaire les esprits. Quand elle semble cesser ou se relâcher — à des yeux, il est vrai, bien peu clairvoyants — il est naturel que tous ceux des combattants du bon combat qui n'ont pas subi une transformation profonde, qui ont cru un peu superficiellement peut-être pouvoir accorder leurs idées ou leurs illusions d'autrefois avec les devoirs d'une situation nouvelle, reprennent bien vite conscience de leur désaccord avec leurs frères d'armes de la veille, à mesure que s'obscurcit le sentiment d'une harmonie limitée... La « Ligue » est demeurée et demeure fidèle à l'esprit de sa fondation. Elle défend avec énergie les principes de la Déclaration des Droits. Elle se refuse à se faire la dupe des accès de vertu nationaliste. Elle a fait son devoir en prenant sans attendre les sommations nationalistes l'initiative de la suppression promise des notes secrètes, comme en se gardant de participer à la campagne de dénonciation des acquéreurs du dossier Bidegain. Elle aurait le droit de s'étonner que le zèle que déploient avec vous un petit nombre de ses membres à propos des officiers ne les ait pas amenés à s'occuper avec elle du sort injuste et illégal, fait sur la délation de M. Georges Berry au professeur Thalamas. Elle aurait également le droit d'être un peu surprise de recevoir des leçons de moralité politique de la part des partisans de l'amnistie scélérate de 1901. Résolue d'éviter toute polémique irritante sans esquiver une seule obligation, elle se contente de vous exprimer ses regrets d'une démis-

sion qu'elle ne peut s'empêcher de trouver comme vous inévitable.

Agréez, mon cher collègue, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Le président,

FRANCIS DE PRESSENSÉ,
Député du Rhône.

P. S. — Cette lettre, soumise au comité central dans sa séance d'hier soir, a été adoptée à l'unanimité.

La Ligue des Droits de l'Homme nous communique la note suivante :

« Dans sa séance d'hier soir, le Comité central, sur la proposition de son président, M. Francis de Pressensé, a élu à l'unanimité M. Anatole France en remplacement de M. Joseph Reinach, démissionnaire.
« M. Anatole France a accepté. »

Le Petit Temps du mercredi 21 décembre publiait la lettre et la réponse suivantes :

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 20 décembre 1904

Monsieur le directeur,

J'ai la ferme conviction que le *Temps*, après avoir publié hier la lettre que M. Joseph Reinach m'a adressée, ne me refusera pas le droit de réponse.

Je n'ai pas la prétention de vous demander l'insertion intégrale de la lettre que le comité central de la Ligue des Droits de l'Homme m'a autorisé, à l'unanimité, à écrire à notre ancien collègue. Il me suffira, dans ce journal qui a inséré ce réquisitoire, de résumer ma réplique. J'ai rappelé à M. Reinach que la Ligue avait été la première à demander la suppression des notes secrètes, et que, si elle avait refusé, sur la sommation des nationalistes, de se

joindre aux exagérations systématiques fondées sur la production de pièces suspectes par leur origine, elle avait condamné — avec tous les républicains — des procédés inadmissibles. Elle n'a pas voulu, en présence de la délation qui n'a cessé de sévir dans l'armée contre le trop petit nombre d'officiers républicains, faire le jeu de l'ennemi. J'ai ajouté qu'elle avait le droit de s'étonner, soit de recevoir des leçons de moralité politique de la part d'un partisan de l'amnistie de 1901, soit de se voir sommer de flétrir les prétendues fiches par des hommes qui avaient gardé le silence le jour où M. Waldeck-Rousseau avait porté à la tribune du Sénat en termes dangereusement élastiques la théorie et la défense de la pratique d'une surveillance politique portant sur les relations domestiques elles-mêmes. Enfin j'ai montré à M. Reinach, en retraçant l'activité de la Ligue depuis sa fondation, que si quelqu'un avait changé, c'était lui, et que si nous pouvions regretter sa démission, nous ne pouvions nous défendre de la trouver inévitable.

Francis de Pressensé,
Député du Rhône,
Président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Joseph Reinach, qui nous a adressé la réponse suivante :

Paris, le 20 décembre 1904

Monsieur le directeur,

M. de Pressensé, qui me reproche d'avoir été le partisan de la loi d'amnistie que j'ai combattue, me paraît avoir également oublié les termes du document, signé de lui, qui a motivé ma demission, parce qu'il s'y refusait à frapper d'un blâme énergique et net les procédés que je réprouve de toutes mes forces.

Nos collègues de province lui demandaient de condamner cette lamentable série de *fiches* où les officiers sont dénoncés comme allant à la messe, ou comme y laissant aller leurs femmes et leurs filles. M. de Pressensé répondait :

« C'était un document privé, destiné à renseigner des particuliers, probablement sur l'aptitude des postulants éventuels à la maçonnerie. »

C'étaient si bien des dénonciations, que M. Vadécard se plaignait que le ministre de la guerre n'en fît pas un cas suffisant, et qu'il recevait en réponse (à l'insu, je veux le croire, du général André), l'invraisemblable liste des officiers qui avaient été ajournés, retardés, bien que ce fût leur tour, parce qu'ils avaient été signalés comme suspects.

La démocratie a droit à la vérité. Ce n'est pas lui dire la vérité que de lui présenter de pareilles explications, après avoir donné à entendre que ces *fiches* sont des faux, et les républicains qui s'en indignent, les dupes ou les complices des prétoriens. Je cite encore textuellement : « Je vais avouer très franchement, écrivait M. de Pressensé, que l'emploi du mot délation par M. Guyot de Villeneuve et ses amis me mit en garde contre leurs récits, avant même que j'eusse reconnu la déformation habile et l'audacieuse fabrication. »

Les faits, hélas ! sont trop certains, et il n'y avait qu'une réponse à leur faire, de quelque côté que vînt la révélation : c'était de les condamner.

Tourner autour du blâme, plaider le doute ou les circonstances atténuantes, ce n'est pas enrayer le mal, c'est l'accroître.

Il ne s'agissait pas de savoir si d'autres avaient eu recours à ces procédés; ces procédés sont odieux, ils sont méprisables : c'était facile à dire, et il faut le dire.

Je sais qu'il est dangereux de refuser d'incliner sa conscience devant les sophismes des partis; je sais aussi que ces sophismes sont éphémères, comme les intérêts qu'on croit ainsi défendre ne sont qu'apparents; que les partis, qui se détachent des principes d'où leur sont venues la force et la victoire, vont au devant des pires aventures; et que « ce n'est pas faire le jeu de l'ennemi » que de désavouer, sans hésitation, ce qui, de tout temps et dans tous les pays, a été réprouvé par la conscience publique.

Joseph Reinach

la délation aux Droits de l'Homme

Le Temps du jeudi 22 décembre publiait la lettre suivante :

M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure, membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, vient d'adresser la lettre suivante à M. de Pressensé :

Versailles, 20 décembre 1904

Mon cher président,

Je regrette plus que jamais en ce moment la grande difficulté que j'éprouve à ne pouvoir venir de Versailles, où j'habite, régulièrement assister aux séances du comité central de la Ligue.

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la décision que le comité a prise, le 5 décembre, d'approuver votre réponse à nos collègues MM. Rist et Bouglé. Les absents ont tort. Mais je viens vous prier d'accepter ma démission d'un mandat que depuis trop longtemps je remplis mal, et pour la Ligue et pour moi-même.

Me rappelant, comme vous, les origines de notre grande association et son caractère incontestable de défense républicaine, j'estime sans doute que le devoir des hommes qui la dirigent est de ne pas se laisser prendre aux mots, aux « grands mots », qu'il s'agisse de l'*honneur* ou de la *vertu* de l'armée.

Mais je ne puis oublier non plus quel souci plus haut encore des droits du citoyen, de sa sécurité, de sa vie, de la justice enfin a déterminé, à propos d'un cas particulier, notre dessein de nous unir pour offrir à tous les Français menacés ou atteints par l'arbitraire la ressource de nos bonnes volontés et de notre action commune.

J'en conclus que la Ligue a le devoir strict et conforme à ses principes de rechercher qui a réellement subi des torts parmi les officiers dénoncés et d'en obtenir réparation, si elle le peut, comme elle le doit.

Veuillez agréer, je vous prie, etc.

Émile Bourgeois

L'Humanité du dimanche 25 décembre publiait l'article suivant :

L'Obstruction et la Révolution

Il n'y a pas à s'y tromper ; c'est l'obstruction qui a fait son apparition à la Chambre avec la campagne dite de la délation et qui a réussi, malgré la solidité d'une majorité résolue et en dépit des défaites de chaque jour au scrutin, à nous faire perdre toute une session, à paralyser la législature, à entraver le vote du budget et à compromettre l'accomplissement en temps utile des réformes nécessaires.

Sachons rendre hommage à nos adversaires : pour une fois ils ont su être habiles. Ils ont merveilleusement joué de l'instrument qu'ils avaient soigneusement préparé. Ils avaient savamment choisi le terrain de leur manœuvre.

Admirable chose que le patriotisme professionnel ! Il se sert du drapeau, qu'il feint d'entourer d'un culte respectueux, pour toutes les besognes, même les plus abjectes. Chaque fois qu'il se livre à un *tremolo* chauvin, il faut se demander quel but louche il poursuit, quel sordide intérêt il sert, quelle vilenie il a à cacher ou quel coup il va porter aux libertés publiques.

D'avance, il sait qu'il peut compter sur la naïveté, sur la crédulité de la foule. Celle-ci accepta d'emblée comme paroles d'Évangile les papiers les plus suspects. Elle a beau avoir à faire à un parti déshonoré de longue date par l'usage et la fabrication des faux. Elle a beau avoir des raisons toutes spéciales et très fortes de reconnaître des faux dans un grand nombre des pièces qu'un traître a, par un cambriolage, mis à la disposition d'un receleur. Elle n'en avale pas moins la bouche ouverte et les yeux fermés, toute l'indigeste série des petits papiers de M. Guyot (de Villeneuve).

Et il se rencontre même des hommes qui ont naguère lutté contre la bande des faussaires pour reprocher aigrement à leurs frères d'armes de ce grand combat la sage

réserve avec laquelle ils se sont refusés, soit à tenir de prime abord pour bonnes les pièces du dossier Bidegain, soit à voter, sur la sommation des nationalistes, ces bons apôtres, l'excommunication majeure contre les prétendus auteurs d'une délation dont ni la réalité ni l'efficacité ne sont établies, alors que nul ne demande une condamnation analogue contre la délation authentique, à jet continu, dont les trop rares officiers républicains n'ont cessé de souffrir !

C'était mal connaître la grande association dont j'ai l'honneur d'être le président que de croire que, pour éviter d'injustes reproches ou pour prévenir telle ou telle démission, elle se prêterait à ce pharisaïsme dangereux. Ses 56.000 membres n'en sont pas à quêter des compliments ou des brevets de vertu de leurs ennemis. Ils ne tremblent pas devant je ne sais quels fantômes. Forts de leur conscience, sûrs de haïr et de combattre la délation et la calomnie partout où elles sévissent, confiants dans les preuves qu'ils n'ont cessé de donner en des temps plus périlleux de leur mépris pour la basse politique, ils ont le droit d'oser se refuser aux accès de vertu des nationalistes et de ne pas joindre leur voix au chœur des tartuffes réactionnaires.

Si l'on a cru porter un coup à la Ligue des Droits de l'Homme en foulant aux pieds des souvenirs qui auraient dû être sacrés, en fournissant sous des titres injurieux et inexacts, des armes contre elle à une presse hypocritement réactionnaire et qui n'a même pas la pudeur d'assurer aux victimes de ses procédés le droit élémentaire de réponse, on s'est trompé. Cette grande association se console sans trop de peine de certaines désertions en songeant aux recrues qu'elles lui ont permis de faire, aux grands noms dont il leur a été donné de se parer et de se fortifier.

Et ce n'est pas parmi les héros obscurs de la grande bataille du droit qu'elle trouve des juges pour la condamner, parmi ces milliers de bons citoyens qui n'ont aspiré à aucune autre récompense qu'à celle du devoir accompli et qui n'auront même pas la juste renommée de leurs actes, *carent quia vate sacro*, parce qu'ils n'ont pas d'historien à leur dévotion et surtout parce qu'ils n'écrivent pas eux-mêmes leur apologie sous la forme d'une prétendue his-

toire. Ceux-là, les humbles, les dévoués, nous encouragent et nous remercient : j'avoue que ce verdict me suffit — avec le témoignage de ma conscience.

Par malheur, tout le monde, surtout dans les régions parlementaires, n'a pas l'âme trempée comme ces modestes champions du droit. Les défenseurs de la vertu qui ont eu nom Syveton, Guyot (de Villeneuve), Jacquey, etc., ont trouvé des complices — ou des dupes — dans les rangs du parti républicain.

D'ailleurs, même s'ils n'avaient pas réussi dans cette besogne, même en constatant par dix scrutins de suite qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et que le ministère Combes a la vie chevillée au corps, les initiateurs de cette campagne n'en ont pas moins atteint l'objet essentiel de leur entreprise. L'obstruction est maîtresse au Parlement français.

A vrai dire il était temps qu'elle y pénétrât. Tous les pays de régime représentatif en ont successivement subi la néfaste influence, depuis que Parnell, par un coup de génie, la créa de toutes pièces à Westminster. L'Angleterre, malgré des efforts désespérés, en dépit d'une refonte révolutionnaire du règlement de la Chambre des Communes, n'a pas encore tout à fait conjuré le fléau. Les États-Unis connaissaient depuis longtemps le même ennemi sous le nom de *flibusterie* parlementaire. Tour à tour, pour des causes diverses, au profit de partis opposés, la Belgique, l'Autriche ont été envahies. A cette heure, contre un nationalisme clérical plus ou moins masqué, et qui a d'emblée porté l'obstruction aux dernières limites, la Hongrie doit livrer un combat désespéré.

Il n'y avait point de raison pour que la France indéfiniment demeurât indemne. C'est le grand parti nationaliste, avec la complicité du centre progressiste et des dissidents, qui a inauguré la nouvelle méthode. Depuis le commencement de la session d'automne, la multiplication des interpellations, leur réitération, le ressassement sans terme des mêmes déclarations ont interdit à la Chambre de s'occuper utilement de son ordre du jour.

L'opposition a compris que l'heure décisive approchait. Du moment que le gouvernement et la majorité auraient

abordé enfin les réformes, que l'on commencerait à acquitter les lettres de change souscrites à la démocratie, il deviendrait impossible de spéculer sur les déceptions populaires. C'en serait fini de la méthode commode et cynique qui consiste à feindre un zèle démesuré pour les réformes que l'on hait et à faire un crime à leurs partisans d'une impuissance qu'on leur impose.

Le plan a été habilement formé, adroitement exécuté. Il est trop évident que si la Chambre se présente devant ses électeurs sans avoir réalisé les quatre grandes mesures qui leur ont été promises, la loi de deux ans, l'impôt sur le revenu, la caisse des retraites ouvrières, la séparation des Églises et de l'État, un mécontentement dangereux sévira. Déjà l'obstruction, servie par le malheureux hasard d'une maladie du ministre des finances, a pu prévenir l'adoption d'un impôt sur les revenus.

Quant au budget, entravé par la discussion de la loi de réforme fiscale, plus encore par la pluie des interpellations, il est singulièrement en retard. On a vu le président de la commission du budget, M. Doumer, qui, les années précédentes, pressait le vote avec une hâte parfois fort peu respectueuse des droits de la libre discussion, cette année, faire le jeu des obstructionnistes.

On calcule que six semaines ou deux mois de l'année prochaine seront mangés par le budget. Autant de pris sur l'ennemi. Il ne restera qu'un temps étranglé pour accomplir un aussi vaste programme. Et ce n'est pas tout. Le complot va plus loin.

Un président sincèrement dévoué à la démocratie, dont la haute impartialité se double du zèle de toute une vie pour la cause du progrès républicain, comme M. Brisson, pourrait malgré tout faciliter à la Chambre l'exécution de ses promesses. Sa seule présence au fauteuil n'est-elle pas tout à la fois le symbole et la garantie de la suprématie du *Bloc*? C'est contre lui que se dressent les machines de guerre. Une intrigue savamment ourdie, où tel est dupe qui croit être bénéficiaire, prépare le triomphe de M. Doumer, à l'aide de ces voix de droite auxquelles il inspire une confiance si méritée.

Il appartient à la majorité républicaine de se prémunir contre ce péril... Il lui appartient également de chercher et de trouver les moyens de dompter l'obstruction... C'est le problème qui se pose devant tous les pays libres à l'heure où la démocratie s'empare des ressorts du régime parlementaire et où la contre-révolution s'efforce de les fausser et de les paralyser.

Tolérer indéfiniment, par je ne sais quel respect superstitieux que l'Angleterre conservatrice n'a pas connu, l'exploitation sans scrupules des formes de la liberté dans l'intérêt de la réaction, ce serait l'abdication et la banqueroute de la Révolution. Celle-ci doit des réalités à la démocratie, des réformes au prolétariat : elle ne nourrira et ne satisfera ni l'un ni l'autre avec les viandes creuses de l'obstruction, de l'inertie et des parades nationalistes.

Francis de Pressensé

L'Humanité du mardi 27 décembre publiait la lettre suivante :

A la Ligue des Droits de l'Homme. — Démission de M. Guieysse

M. Paul Guieysse, député du Morbihan et membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, communique la lettre suivante qu'il a adressée au citoyen Francis de Pressensé, président de la Ligue :

Paris, 25 décembre

Monsieur le président,

Je n'ai connu que par le Bulletin du 15 décembre votre réponse à MM. Bouglé, Rist et Louis Comte, et ne pouvant en approuver les termes, j'ai été sur le point de donner ma démission de membre du comité central. Je n'ai été retenu de le faire que sur les instances d'un de nos meilleurs collègues, à la suite d'un appel que j'aurais eu mauvaise grâce à ne pas écouter.

Je lui avais exprimé mon ennui de voir le comité central engagé par vous dans des considérations politiques étrangères à l'esprit de la Ligue.

Aujourd'hui, par votre article de l'*Humanité,* vous accentuez encore cette tendance; vous vous exprimez en tant que président de la Ligue, et, « fort de votre conscience », vous considérez comme *complices* ou *dupes* des nationalistes les républicains qui ont voté selon leur conscience, sans se préoccuper de la raison d'État, en horreur jadis à la Ligue des Droits de l'Homme.

Comme je ne peux accepter d'être classé ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux catégories, je me vois forcé, à mon grand regret, de me séparer de collègues pour lesquels je conserve toujours une vive et profonde sympathie, et de vous adresser ma démission de membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme.

Recevez, etc...

PAUL GUIEYSSE

L'Humanité du dimanche premier janvier 1905 publiait de M. Francis de Pressensé un article intitulé *la Légion d'Honneur et l'honneur,* dont je retiens ce paragraphe, uniquement parce qu'il ne faut pas le laisser perdre :

A la date déjà lointaine où ma conception socialiste, progressivement élaborée, n'avait pas encore, de par une expérience irrésistible, entraîné pour corollaire dans mon esprit l'idée d'une méthode nettement révolutionnaire, le ministère des Affaires étrangères avait cru devoir rougir ma boutonnière. Ce fut mon front qui se mit à rougir quand, à peine lancé dans la bataille pour le droit, je vis à quels contacts, à quelles complicités, à quels silences semblait devoir me condamner le port de cet insigne.

Ci après l'article que M. Gabriel Trarieux voulut faire passer dans *l'Aurore* et que M. Clemenceau ne

put insérer; nous avons composé sur le manuscrit de M. Trarieux, et il a relu ses épreuves :

Pour la Ligue

Puisqu'il y a, au sein du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, un dissentiment rendu public; puisque chacun, à droite, à gauche, libère sa conscience avec un beau geste, sans paraître se soucier du résultat; surtout puisque, jusqu'à présent, il n'est apparu que deux camps hostiles : les partisans du ministère et les adversaires de la délation; je demande la permission de préciser une attitude qui fut celle d'un petit groupe, celle des gens qui, réprouvant les procédés mis en usage au ministère de la guerre, ont souhaité que la Ligue marquât ce blâme, ont voté un ordre du jour l'exprimant de manière explicite, mais, cet ordre du jour repoussé, n'ont pas cru devoir informer le monde de leurs doléances particulières, et ne sont pas sortis en claquant la porte d'une séance où, du moins, ils étaient venus.

*
* *

Car cette histoire, comme toutes les autres, est tout de même un peu moins simple que les mécontents ne l'ont faite et qu'elle ne semble au public. Et d'abord, il ne s'est élevé aucun débat sur la question de principe. Sur le principe, chose admirable, tout le monde ou presque tout le monde fut toujours d'accord. Il était bien clair que la Ligue, après avoir avec énergie, en mainte occasion antérieure, comme l'a rappelé Pressensé, réclamé la destruction des dossiers secrets, ne pouvait varier sur ce point et tout à coup se démentir. Où la discussion s'est ouverte, c'est sur l'opportunité plus ou moins grande d'une manifestation nouvelle de ce sentiment bien connu. Deux opinions se sont ici fait jour : l'une, par souci de loyalisme, par excès de loyalisme à mon sens, mais peu importe, craignait par là de faire le jeu d'une opposition trop habile et d'une

écœurante mauvaise foi, craignait de voir exploiter un blâme par des commentaires perfides et de susciter à la légère de dangereux malentendus. L'autre, soucieuse avant tout de garder à la Ligue sa force, son intégrité historique, sa verdeur, sa saveur primitives, voulait, coûte que coûte, la dégager des contingences parlementaires, et, même alors ou alors surtout qu'il s'agissait d'amis en faute, marquer nettement cette faute pour en limiter les effets. Ces deux opinions, honorables et défendables l'une et l'autre, ont été défendues tour à tour. J'ai fait, pour ma part, ce que j'ai pu pour faire prévaloir la seconde. Mon lucide collègue Painlevé a déposé, dans le même sens, un ordre du jour catégorique. Nous avons été battus, voilà tout. Il est fâcheux que MM. Reinach, Guieysse et Bourgeois n'aient pas assisté au combat. Il est possible que leur éloquence en eût modifié l'issue. Ils ont préféré, le lendemain, s'en aller, non sans quelque pompe. Nous autres nous sommes restés, et n'avons pas le sentiment d'avoir renié quelque chose de nos intimes convictions.

*
* *

Je ne veux faire injure à personne. Mais enfin, puisque nos anciens collègues nous font la leçon d'assez haut — suivis en cela ou précédés par divers professeurs de Toulouse, de Montpellier et d'autres lieux — j'ai bien le droit de me défendre, ou plutôt de défendre la Ligue, dont les adversaires, bien vite, se hâtent d'annoncer la débâcle, j'ai le droit et le devoir de réduire à leurs proportions véritables ces départs un peu solennels.

Ce n'est pas calomnier Émile Bourgeois, dont j'estime autant que personne la droiture et l'esprit de finesse, de dire que de tous nos collègues il était le plus invisible. Lui-même d'ailleurs, dans sa lettre, s'en accuse de bonne grâce. Automatiquement, en vertu du règlement qui nous régit, il allait cesser avant peu de faire partie du Comité. Il a voulu devancer cette date. Cela est fâcheux, sans nul doute. Mais on s'ôte quelque autorité, il voudra bien en convenir,

pour censurer les actes publics d'une Association comme la Ligue — où les fonctions sont agissantes et nullement honorifiques — quand, de soi-même et dès longtemps, on cessa d'y collaborer.

Ce n'est pas le cas de M. Paul Guieysse, de qui le bon sens énergique, la haute raison, aux heures difficiles, nous furent souvent précieux. Et j'avoue que je comprends mal de quel scrupule il se troubla. Parlementaire, il avait marqué, avec éclat, son attitude dans cette crise douloureuse. Il ne pouvait donc avoir la crainte qu'on le soupçonnât de partager l'avis dominant à la Ligue. Et je crois savoir, en effet, que cette divergence de vues n'entre pour rien dans sa décision. Non, M. Guieysse s'en va pour un article de *l'Humanité* signé par Francis de Pressensé sous sa responsabilité propre et qui n'engage que lui seul. C'est avoir le départ bien facile... surtout lorsqu'en d'autres circonstances, qu'il ne peut avoir oubliées, M. Guieysse, attaqué à tort, vit se serrer autour de lui ce même Comité dont, aujourd'hui, il se sépare brusquement.

La Ligue peut regretter ces adieux. Mais il est permis de noter qu'ayant fonctionné déjà sans l'aide de ceux qui la quittent, elle fonctionnera après eux. Elle fonctionnera même, osons le dire, sans l'aide de M. Joseph Reinach. Je sais bien que c'est lui qui l'a fondée. Du moins puisque, dans son Histoire, il l'a écrit, c'est qu'il le croit. Et il s'imagine sans doute que, du même geste olympien, il va l'escamoter, la dissoudre. Peut-être se prépare-t-il à en décrire l'agonie. Cette peine lui sera épargnée. Nous ferons tout notre possible pour la lui épargner. Et voilà.

*
* *

Et il y a enfin *Pages Libres*. Cette jeune Revue intrépide qui aime çà et là, distribuer les vérités rudes et toniques, se demande, constatant son silence en maintes occasions clairsemées, se demande, avec une verte ironie, ce qui peut bien intéresser le Comité central de la Ligue. Je vais le lui dire. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui fait sa besogne propre, à savoir la réparation quotidienne, incessante, des injus-

tices subies. Cette tâche, qui n'a rien à voir avec les débats politiques, qui est rebutante et obscure, ne prête guère à beaux effets. Mais ceux qui en sont les victimes, de ces dénis de justice sans nombre, la trouvent prodigieusement utile. *Pages Libres* n'a qu'à demander à Me Mesmin, le défenseur des ouvriers de Neuvilly, le rôle joué par la Ligue dans la préparation de la défense, dans la contre-enquête ordonnée, et elle sera renseignée. Je sais bien que nul n'est impeccable! Il est évident, il est déplorable, mais il est fatal, il est humain, que dans un Comité de trente-six membres, surtout composé d'hommes libres, il se produise des divisions sur les questions les plus vitales, celles mêmes qui sans cesse surgissent dans le parti républicain.

Oui, sur l'Amnistie, sur les fiches, sur le renvoi ou le non-renvoi devant un conseil de guerre, ces divisions se sont produites. Et précisément, sur ces questions, je me suis trouvé, chaque fois, de l'avis de la minorité. Ce n'est pas une raison, à mon sens, pour abandonner la partie, ce n'est pas une raison pour déprécier un instrument tel que la Ligue, né de circonstances extraordinaires qui ne se renouvelleront pas, un instrument qui, chaque jour, rend les plus signalés services et peut en rendre de plus grands encore, ce n'est pas une raison pour le rejeter, en un jour de méchante humeur, par une intransigeance facile et facilement glorieuse, qui, à s'y méprendre, ressemble à de l'amour-propre déçu.

GABRIEL TRARIEUX

Ci-après une lettre de Bouglé à Jaurès ; nous la composons sur le brouillon de Bouglé ; sauf erreur, Jaurès ne l'a point publiée dans son journal :

Toulouse, 26 décembre

Mon cher ami,

Je ne pense pas que M. de Pressensé ait spécialement visé, dans son article du 25 décembre sur la Délation, les modestes militants de province dont les lettres au *Comité central des Droits de l'Homme* ont amené, indirectement, les démissions que l'on sait. Toutefois, au milieu de tant

d'épithètes que M. de Pressensé prodigue à ceux qui ne pensent pas comme lui, chacun de nous peut se sentir atteint, chacun se demande avec inquiétude s'il est lui aussi « complice » ou « dupe », crédule ou hypocrite, béotien ou pharisien.

J'espère donc que vous voudrez bien m'accorder l'hospitalité que M. de Pressensé se plaint de ne pas trouver ailleurs, et me permettre d'expliquer ce que je demandais à notre *Ligue* — ce que demandaient avec moi, je le sais, un bon nombre des premiers « dreyfusards ».

Nous sommes partis d'une hypothèse très simple. Imaginons qu'on ait découvert naguère — sous un ministère Méline quelconque — l'analogue de ce qui s'est découvert hier, et qu'il se soit trouvé un Bidegain noir pour vendre, un Guyot rouge pour acheter nos « fiches ». On aurait appris alors que tel d'entre nous, filé par les gens bien pensants, risquait de se voir privé de ses chances légitimes d'avancement parce qu'il allait à l'Université populaire ou à la Bourse du travail, parce qu'il lisait *la Petite République*, parce qu'il fréquentait les petites gens... Qu'aurait fait alors la *Ligue des Droits de l'Homme?* Tout le monde répondra : elle aurait jeté les hauts cris, elle aurait protesté avec la dernière vigueur non seulement contre le caractère secret de pareilles enquêtes, mais contre leur caractère « inquisitorial ». Elle aurait fait remarquer non seulement que nous étions ainsi frappés par derrière et livrés pieds et poings liés au premier ennemi intime, mais encore qu'en cherchant ainsi à pénétrer dans notre intimité le gouvernement outrepassait ses droits, que sans doute il pouvait nous appeler à rendre compte d'actes précisés, non nous juger sur des tendances présumées, qu'autrement il serait amené à reconstituer en effet des « procès de tendances » des « délits d'opinion », à organiser enfin ce que vous-même appeliez si justement, naguère, la « domestication universelle ».

Ce que la *Ligue des Droits de l'Homme* aurait sûrement fait il y a six ou sept ans, nous nous sommes étonnés qu'elle ne l'ait pas fait hier.

On nous répond qu'elle aime mieux « choisir son heure ».

— Mais quelle heure mieux choisie que celle où les fonctionnaires dont les droits sont en cause ne sont pas, pour la plupart, au nombre de ses amis politiques? Quelle meilleure occasion de réfuter par le fait, par un acte éclatant, une calomnie trop répandue, et de prouver une fois de plus que la *Ligue* ne demande pas aux gens, avant de s'intéresser à leur droit, la couleur de leur opinion?

On nous laisse entendre que la *Ligue* aurait paru, de la sorte, « faire le jeu » des partis d'opposition. — Nous répondons que la *Ligue* en tant que *Ligue* n'a pas à entrer dans les voies de l'opportunisme parlementaire. Libre à ceux de ses membres qui sont à la Chambre, d'y manœuvrer, suivant leur conscience éclairée par les incidents de séance, et au mieux des intérêts qui leur sont légitimement chers. Mais la *Ligue* s'était constituée pour dominer les partis en s'en distinguant, pour rappeler en toute occasion les principes de justice qu'ils sont les uns et les autres entraînés à oublier. Quand on lui demande de rappeler ces principes, et de dire les quelques paroles nettes que la conscience publique attend d'elle, se laissera-t-elle juguler — elle qui s'est si vaillamment débattue contre la « raison d'État » — par la « raison de parti »?

Est-ce à dire que nous acceptions pour autant, « la bouche ouverte et les yeux fermés » les vertueux commentaires du nationalisme? — Nous savons pertinemment au contraire, que sur toute cette affaire — et sur les faits allégués aussi bien que sur les principes engagés, — les nationalistes ont, comme il était naturel, accumulé les équivoques à plaisir — que par exemple ils ont systématiquement travesti les intentions des « délateurs » comme exagéré la portée des « délations » — que d'autre part ils laissent méthodiquement dans l'ombre les devoirs de loyauté élémentaire qui s'imposent à tout représentant des pouvoirs publics... Mais nous maintenons qu'il appartenait précisément à la *Ligue* de dissiper ces équivoques; c'était sa mission propre, de mettre un terme au trouble des consciences en expliquant clairement ce qui était explicable, en blâmant énergiquement ce qui était blâmable. L'affaire en valait la peine. Et il n'y suffisait pas d'un silence prudent.

Il nous semble que pendant cette fâcheuse période notre *Comité central*, pour des raisons incompréhensibles à la province, a été comme en sommeil. Puisse la « naïveté » provinciale achever de le réveiller !

C. Bouglé

De plusieurs parts des lettres à Bouglé, à Rist, demandant une action ; nous publions désormais ce dossier, comme nous l'avons dit, dans tout son désordre, et dans toute sa sincérité ; une lettre de Goblot, Caen :

Caen, le 20 décembre 1904

Mon cher collègue,

Êtes-vous satisfait de la réponse de de Pressensé ? Je serais heureux d'avoir votre avis là-dessus. Je veux bien que nous agissions avec prudence en évitant de nous associer aux nationalistes, de faire leur jeu, et de dissoudre le bloc à leur profit, mais il ne faut pas non plus éviter un danger en tombant dans un pire.

A Caen, l'association républicaine, à la fin de sa réunion générale annuelle, après les élections de bureau et de comité, alors que presque tout le monde, croyant la séance finie, était parti, a voté un texte où il était dit que tout citoyen a le droit et même l'obligation de faire connaître au gouvernement les fonctionnaires qui le trahissent.

Je me suis cru obligé de donner ma démission, non de l'Association républicaine, mais du comité de cette association, en disant que « comme président d'une section de la Ligue des Droits de l'Homme, je ne puis laisser passer sans protestation une doctrine qui est l'équivalent de celle du *faux patriotique*. C'était le faux justifié par la raison d'État, c'est la diffamation justifiée par l'intérêt de parti. Je ne sais lequel est le pire. »

Par ménagement pour nos amis politiques, et pour mon collègue et ami [Liguier], qui a été, en cette affaire, absolument candide, je n'ai pas publié ma lettre, mais j'ai tenu à me dégager personnellement en écrivant dans un journal

local un article contre les notes secrètes et à dégager ma section en lui faisant approuver à l'unanimité un vœu tendant à ajouter au texte législatif de Marcel Sembat, l'indication d'une sanction pénale. Nous demandons que l'introduction dans le dossier d'un fonctionnaire d'une pièce dépourvue de numéro d'ordre soit assimilée à un faux en écriture publique. A mon avis, c'est l'attitude qu'il aurait fallu prendre dès le début. Mais je ne comprends pas Pressensé qui parle de « choisir son heure, ses raisons et ses alliés » pour défendre la cause de la suppression des notes secrètes. On ne retrouvera jamais pareille occasion. Et si nous attendons, on nous répondra : Vous vous en êtes trop servis pour avoir le droit de les condamner.

Il y avait autre chose à faire. Il y avait à dire : Vous nous offrez l'occasion de rompre avec une vieille tradition créée par vous, un héritage des régimes monarchiques, incompatible avec les principes démocratiques, à savoir les notes secrètes. Nous protestons contre la délation officielle aussi bien que contre la délation officieuse.

Qu'en pensez-vous ? Et que pourrions-nous faire ?

Serrez de ma part la main à mes amis, qui sans doute sont les vôtres, en particulier à Durrbach. Bien cordialement à vous.

E. Goblot

une lettre de Hauser, Dijon :

Dijon, 21 décembre 1904

Mon cher collègue,

Je ne me sens convaincu ni par les arguments politiques de M. de Pressensé ni par le geste, aussi plein d'allégresse que dépourvu d'élégance, dont il vous indique la porte. Mais j'estime que vous auriez grand tort de démissionner, et je regrette que M. Rist ait semblé prendre, dans sa lettre, une sorte d'engagement à cet égard.

Il me semble que notre devoir à tous est de rester dans la Ligue, pour y défendre son esprit originel, pour y protester contre les déviations qu'on lui fait subir. Tel est aussi le sentiment de M. Comte, à qui j'en parlais ici hier.

Seulement il faudrait nous grouper, nous voir, former un *bloc* en vue du prochain congrès.

A la suite d'une discussion sur la séparation (question des fédérations interdépartementales) j'ai cru devoir donner ma démission de vice-président, mais je ne songe pas à quitter la Ligue.

Je serais très heureux de savoir quelles sont vos intentions.

Veuillez croire, monsieur et cher collègue, à ma bien cordiale sympathie.

H. Hauser

une lettre de M. Paul Lapie ; Bordeaux :

Mardi

Je rouvre ma lettre, encore une fois, après la lecture du *Temps*, pour te féliciter de ta motion à la Ligue des Droits de l'Homme.

J'ai passé une demi-heure à la Chambre samedi. Les conversations y révèlent une conception pire encore qu'on ne peut la deviner d'après les journaux. Cela me donne envie de faire un article sur la *Banqueroute de la politique idéaliste*. Car c'est bien une politique idéaliste qu'on croyait inaugurer en 1899. Et au lieu de justice, de vérité, de raison, de paix internationale et de paix civique, il ne s'agit là-bas que de la vente des palmes académiques, d'intrigues payées sur les fonds secrets, de l'espionnage des députés par leurs collègues, etc.

La Ligue des Droits de l'Homme, ici, est tombée aux mains des politiciens de métier. J'ai peur qu'il en soit de même à Paris.

Au revoir, je t'embrasse.

une lettre de Douady, Brest :

Brest, 19 décembre 1904

Monsieur,

Je viens de lire, dans le *Bulletin officiel* de la Ligue, la lettre que vous avez adressée au Comité central à propos

des affaires de délation, ainsi que la réponse de M. de Pressensé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette réponse, bien qu'ayant été approuvée à l'unanimité par le Comité central, est très loin de me convaincre, et surtout de me satisfaire. Si elle traduisait les sentiments véritables de la Ligue, il vaudrait autant dire que la Ligue, abdiquant toute fonction moralisatrice, se résigne à n'être plus qu'un club, un groupement de politiciens n'ayant d'autre idéal que la réussite par tous les moyens.

Le système de renseignements occultes, tel que le décrit M. de Pressensé lui-même aux pages 1572 et 1573 du *Bulletin*, est tout à fait inexcusable et il est regrettable de voir le Comité central accepter à l'unanimité les subtilités au moyen desquelles on a cherché à l'excuser. Il fallait, comme vous le dites fort bien, un blâme des plus énergiques.

Puisque le Comité central n'a pas cru pouvoir faire son devoir en la circonstance, je crois qu'il serait bon de provoquer au sein des différentes sections une vigoureuse protestation. Je crois qu'un très grand nombre d'entre elles partagent les sentiments exprimés par vous, par MM. Rist, Comte, et qui le seront demain par bien d'autres. Au cas où vous en prendriez l'initiative, je vous demanderai de bien vouloir me compter au nombre des premiers protestataires. Je ne puis parler aujourd'hui qu'en mon nom personnel, mais je porterai la question devant la section de Brest en notre réunion de janvier et je pense que la section fera son devoir. Je serais heureux de pouvoir lui soumettre les mesures que vous comptez prendre pour donner à cette protestation collective le plus grand retentissement possible.

Je vous prie de bien vouloir agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jules Douady,

Professeur à l'École navale,
6, rue Amiral-Linois, Brest,
Secrétaire de la Section.

un projet de protestation qui émanait je crois des Montpéliérains :

Les soussignés,

Considérant :

Que les Droits de l'Homme sont évidemment lésés dans la personne des fonctionnaires lorsque ceux-ci sont jugés et notés sur la foi d'enquêteurs, officiels ou officieux, qui leur restent inconnus, et après des enquêtes sur les résultats desquelles ils ne sont pas admis à s'expliquer ;

Que ces mêmes Droits pourraient être lésés non moins gravement si les gouvernements républicains, dans leur effort pour s'assurer de la loyauté des fonctionnaires, étaient amenés à reconstituer des procès de tendances et des délits d'opinions ;

Qu'en tous cas il y aurait lieu de préciser, en distinguant au besoin les espèces et les situations, dans quelle mesure les fonctionnaires doivent aliéner la liberté de conscience reconnue en théorie à tout citoyen, et de rappeler, en même temps que ce que les fonctionnaires doivent à la démocratie, ce qu'une démocratie doit à ses fonctionnaires ;

Qu'il semble que ce rappel aux principes rentre directement dans l'office de la Ligue tel qu'elle l'a jusqu'ici compris.

Considérant d'autre part :

Que du moment où, par l'affaire dite des fiches secrètes, la conscience publique se trouve saisie de ces questions, la Ligue, si elle veut rester fidèle à son inspiration première, et continuer de se distinguer des partis politiques en les dominant, n'a pas à s'inquiéter plus longtemps de savoir par qui ou contre qui ces questions ont été soulevées ;

Que s'il est vrai que, dans le cas présent, les personnes lésées ne comptent pas, en majorité, parmi les amis de la Ligue, elle doit saisir avec d'autant plus d'empressement cette occasion de montrer une fois de plus qu'elle n'attend pas, pour aider ceux qui sont victimes de quelque pratique condamnable, d'avoir apprécié la nuance de leurs opinions ;

Qu'enfin, s'il est vrai que sur cette affaire — et sur les faits allégués aussi bien que sur les principes engagés — les partis d'opposition ont entassé les équivoques à plaisir, c'est pour la Ligue une raison de plus d'intervenir, de dissiper ces équivoques par un examen direct et approfondi, de mettre un terme au trouble des consciences en expliquant clairement ce qui est explicable et en blâmant énergiquement ce qui est blâmable,

Souhaitent que, à propos de l'affaire dite des fiches, la question des droits et des devoirs des différents fonctionnaires soit évoquée à nouveau par le Comité central.

une lettre de M. Brunschvicg; Paris :

Lundi 19 décembre — 21, villa Dupont

Mon cher ami,

J'ai reçu avec le plus grand plaisir ton livre, et en lisant j'ai eu le sentiment très net de l'action que tu exerces, de la sympathie qui enveloppe ta parole et tes idées qui est manifeste, je pense, pour tous ceux qui t'ont entendu, qui est si profonde pour tous ceux qui te connaissent et t'aiment depuis des années. J'ai encore eu la répercussion de cela hier, en ouvrant le bulletin de la Ligue et en trouvant ta protestation. Il est toujours bon d'être secoué violemment, et je l'ai été par toi plus encore que par tout ce que j'ai lu ou entendu... Mais je reste où j'étais, avec ceux qui ne s'indignent pas contre les *délateurs*, j'entends contre tous ceux dont les noms sont publiés par Guyot de Villeneuve.

La question est complexe, mais il faudrait se demander :

1° Admets-tu que le gouvernement ait à tenir compte des opinions politiques et religieuses des militaires ? (je ne parle pas en théorie, mais dans la République d'aujourd'hui);

2° Si c'est oui, alors il faut faire quelque crédit aux hommes politiques sur les moyens qu'ils ont de se renseigner ;

3° Dans quels cas ce *quelque crédit* dépasse-t-il les limites permises ?

Voilà où nous pourrions nous entendre, et je ne défendrai ni les officiers qui rapportent des propos entendus au mess, ni l'organisation officielle des fiches du Grand Orient, ni non plus la lâcheté du ministère qui désavoue et frappe ses propres correspondants... Mais les pauvres diables dont le nom est publié qui ont sollicité de gens, auxquels ils ont promis le secret, des renseignements sur des *faits publics et notoires*, et qui les ont transmis sans y voir de malice, et contre qui tout le monde crie, et ceux qui faisaient la même chose sous le régime antérieur, et *ceux pour lesquels ils l'ont fait*, ceux-là aussi ne sont pas sans intérêt; car ils sont les victimes de plusieurs trahisons accumulées. Nous ne devons pas leur faire porter le poids de cinq années de rancunes accumulées contre nous, quelle qu'ait été leur imprudence et parfois (mais parfois seulement) pis.

Maintenant ce ministère est bien ennuyeux à défendre et il faut le défendre. Le cas Brunetière est très grave. L'emploi supprimé le premier novembre 1904 est rétabli le premier décembre 1904, pour Michaut. On remplace Thalamas par Gallouédec pour désarmer la droite, Brunetière par Michaut pour se couvrir contre la gauche. Et il faut que nous marchions derrière, parce qu'autrement quoi?

Brunschvicg

une deuxième lettre de Goblot ; Caen :

LIGUE FRANÇAISE POUR LA DÉFENSE
DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN

SECTION DE CAEN — Caen, le 25 décembre 1904

Mon cher collègue,

J'avais également songé à provoquer une nouvelle assemblée générale extraordinaire.

Nous ne serions pas suivis par tous si nous voulions trop

demander. Je crois qu'on pourrait trouver une manière convenable de présenter les choses.

Pressensé est exactement dans l'état d'esprit où se trouvaient beaucoup d'officiers au commencement de l'affaire Dreyfus. Ils disaient comme nous : « C'est une sale affaire ! Il ne faut pas nous laisser entraîner; il faut sauver l'honneur de l'armée. » Et ils essayaient des diversions, accusaient leurs adversaires, atténuaient ce qui ne pouvait plus être caché, etc. Comparez la lettre de Pressensé, et certains de ses articles de *l'Humanité* avec les discours de Méline et des cinq ministres de la guerre, vous verrez que c'est la même chose. C'est ainsi que des officiers très honnêtes gens, faisant un pas après un autre, en sont arrivés à la doctrine du faux patriotique. Pressensé est parti sur une voie toute semblable.

« Ne faisons pas le jeu de la réaction, » dit-il, comme on disait alors : « Ne faisons pas le jeu de l'Allemagne. » C'est faire le jeu de la réaction que de vouloir s'établir dans une position aussi peu défendable; ce qu'il faut éviter, c'est la dissolution des groupements républicains; Pressensé va amener une dislocation de la Ligue. Il faudrait résolument déclarer : « Il est regrettable que la République ait conservé ces procédés des régimes monarchiques; nous nous refusons à chercher les responsabilités, mais nous ne voulons pas que cela continue. »

J'ai écrit à Pressensé, il ne m'a pas répondu. Je vais lui écrire de nouveau. Et je vous assure que je ne lui mâche pas les paroles. Je suis d'ailleurs d'accord avec vous qu'il ne faut pas démissionner.

Bien cordialement à vous,

EDMOND GOBLOT

une lettre de Rist à Bouglé :

5 janvier 1905

Mon cher ami,

Deux lignes au galop.

Je vous envoie les documents que vous demandez à Meslier.

Je crois qu'il serait *important* que les notes ne fussent

pas publiées avant que les listes aient été remises au Comité central.

Une lettre d'Émile Bourgeois reçue récemment et que je vous transmettrai me confirme dans cette idée.

J'ai regretté pour ma part la publication hâtive de votre papier par les journaux.

Amicalement,

C. Rist

Ce papier était la déclaration qu'on lira plus loin et sous laquelle se groupèrent enfin les signatures ; Bouglé avait en effet l'intention bien arrêtée de l'envoyer d'abord au Comité central ; mais le papier sortit, comme toujours, et parvint immédiatement au *Temps*, aux journaux.

une lettre dont je ne puis déchiffrer la signature :

Grenoble 27 décembre 1904

Cher Monsieur,

Je vous envoie ma signature et celle d'un de mes collègues. Deux autres seraient très disposés à signer; mais ils se demandent s'ils en ont le droit, car voilà plusieurs années qu'ils n'ont pas payé de cotisation. Le groupe de Grenoble me semble disloqué en fait. Voilà bien longtemps qu'il n'y a eu aucune réunion et les pouvoirs du bureau n'ont pas été renouvelés.

C'est seulement la première année que le trésorier m'a réclamé ma cotisation et il est probable que j'aurais aussi oublié de la verser, si (comme je suis abonné au bulletin) on ne m'avait envoyé ma quittance de Paris — pour ma part, je ne songeais nullement à réclamer contre cet état de choses, car le groupe local avait vite pris une couleur politique qui ne me convenait pas beaucoup.

Il est fâcheux que la Ligue n'ait pas un annuaire. Il est probable qu'elle compte bien des personnes, des sentiments desquelles je pourrais répondre ; mais comment les connaître ?

De cette façon, le Comité central est tout puissant et les membres de province n'ont aucun moyen de tenter une opposition quelconque. — Cette opposition ne pourrait d'ailleurs être bien sérieuse, car je crois que maintenant ceux qui veulent la liberté pour les autres comme pour eux-mêmes ne sont plus qu'une bien petite minorité dans la Ligue.

Veuillez, cher monsieur, agréer l'expression de mes sentiments dévoués.

un paquet de lettres et de billets; de cartes :

Cher vieux,

J'ai vu ta protestation. Comme je doute qu'on fasse grand chose à Lyon, et comme je suis plus qu'entièrement de ton avis, je t'envoie ma pleine et entière adhésion. Restons dreyfusards, ou nous ne sommes plus rien. Il est fâcheux que Jaurès et Pressensé ne l'aient pas compris.

Mille amitiés.

André Cresson,

Agrégé de Philosophie, docteur es-lettres
35, rue Vaubecour, Lyon.

Henry Jagot, ancien directeur du *Patriote* d'Angers, directeur-administrateur du *Progrès du Nord*, à Lille, et ancien président de la section angevine de la Ligue, habitué à n'attaquer qu'en face ses adversaires, se joint bien volontiers à votre protestation, conforme à l'esprit qui a fait se lever tant de Français au nom de la justice et du droit, pour défendre un homme victime de documents secrets.

Lille, 30 décembre 1904.

Henry Jagot

Paris, 10, rue Fromentin, 30 décembre 1904

Monsieur et cher collègue,

Je vous prie de joindre ma signature à celles que vous recueillez en manière de protestation contre l'attitude du

Comité central en face des pratiques de délation. Il est regrettable que la grande leçon qu'aurait dû être l'Affaire Dreyfus soit déjà oubliée et que trop de nos collègues ne comprennent pas que l'un des droits les plus naturels de l'Homme soit de connaître l'accusation portée contre lui. Il faut — hélas ! — que l'éducation jésuitique ait bien atrophié les cerveaux, par atavisme, pour que ceux-là même qui font métier de combattre le jésuitisme ne voient pas l'immoralité qu'il y a à emprunter aux Jésuites leurs procédés.

Veuillez agréer, monsieur et cher collègue, l'assurance de ma profonde sympathie.

Paul Marion,
ancien président de la section
des Grandes Carrières (XVIIIe).

Nancy, 30-12-04.

Mon cher Bouglé,

Je trouve aux Dernières nouvelles du *Temps* (30 décembre) le texte de votre déclaration sur « les pratiques de délation incontestablement introduites dans l'armée » et sur l'attitude du Comité central de *La Ligue des Droits de l'homme* devant cette question.

Sans attendre la délibération de la section de Nancy, sans savoir ce qu'elle décidera, je t'envoie mon adhésion. Car je suis convaincu que c'est une protestation urgente que celle dont vous avez eu le courage de prendre l'initiative : c'est l'esprit républicain qui est en jeu.

Crois bien, mon cher Bouglé, à mes meilleurs sentiments.

A. Despois

63, rue de Villers, Nancy.

30 décembre

Monsieur,

Membre de la Ligue des Droits de l'Homme, je vous envoie mon adhésion à la déclaration que vous proposez. Je comptais quitter la Ligue au 1er janvier, mais votre interven-

tion me fait changer d'avis, en montrant qu'il y a possibilité d'y introduire des pratiques meilleures.

Votre tout dévoué.

GEORGES WEILL,

Professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.

M. et madame Léonard Marcou et Marie-Louise, tous les trois membres de la Ligue des Droits de l'Homme, membres de l'Association nationale des Libres-Penseurs, applaudissons à votre initiative, approuvons entièrement la superbe lettre de M. Rist parue dans le « Bulletin », et vous envoyons notre sincère adhésion.

L. MARCOU,

20, boulevard Port-Royal (5e).

cartes de la Ligue numéros 34.672, 34.673; abonnement au Bulletin : 6.031.

Paris, le 29 décembre 1904
8, boulevard Malesherbes

Monsieur Bouglé, Professeur à l'Université de Toulouse

Mon cher collègue,

Je viens de lire dans *le Temps* la circulaire que vous envoyez à toutes les sections de la Ligue des Droits de l'Homme et veux être des premiers à y adhérer.

Depuis plusieurs jours, je m'emploie moi-même ici à recueillir des signatures pour une manifestation analogue. Je suis très heureux de voir que Paris a été devancé par la province.

Il est inexplicable que la passion politique aveugle les partis dans notre pays au point de faire perdre à nos collègues du Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme le souvenir du véritable objet pour lequel cette ligue a été fondée.

Il y a cinq années, nous avons protesté contre un gouvernement qui, pour des raisons politiques, s'obstinait à couvrir et à nier certaines fautes. Aujourd'hui, nous voyons,

par un retour de choses analogue, nos alliés d'alors arrivés au pouvoir s'obstiner de même à couvrir et à nier des fautes non moins graves. Il n'est pas possible que de pareils faits ne soulèvent pas l'indignation des républicains lorsque nous aurons su les avertir; nous ne voulons pas laisser cette tache sur l'honneur de notre parti. C'est le moment ou jamais de montrer qu'il y a cinq ans, nous avons été de bonne foi et que, à l'opposition ou au pouvoir, nous voulons pratiquer la *même* justice.

Votre bien dévoué,

GEORGES BARBEY

Avocat à la Cour de Paris. Ancien Secrétaire de la section du Quartier Latin de la Ligue des Droits de l'Homme.

Montpellier, le 3-1-05

Mon cher ami,

Je m'empresse de vous renvoyer votre lettre : j'étais content de l'avoir, mais je suis encore plus content de penser qu'elle sera publiée et lue par beaucoup d'autres. — Je vous envoie aussi la seconde lettre de Rist que nous avions signée : il avait seul signé la première que le Bulletin a reproduite. Les adhésions que nous recevons sont infiniment peu nombreuses : une des plus importantes est celle d'Appleton, président de la section de Lyon, qui m'a communiqué en même temps le texte d'une lettre écrite par lui à Pressensé, — mais en me recommandant de ne pas la publier. Peut-être consentirait-il à vous la donner pour les *Cahiers*. — Si vous voulez lui demander écrivez 33, rue Vaubecour, à Lyon.

A la hâte, et bien affectueusement à vous.

J. CHARMONT

Adhésions reçues par M. Charmont :

VIGIÉ, doyen de la Faculté de droit, Montpellier.

DE ROUVILLE, doyen honoraire de la Faculté des sciences, Montpellier.

ÉTIENNE DE ROUVILLE, docteur es-sciences.

G. DE ROUVILLE, professeur à la Faculté de médecine, Montpellier.

Dr LENHARDT, médecin à Montpellier.

J. PRUDHOMMEAUX, secrétaire de la Paix par le Droit, Nîmes.

JEAN APPLETON, président de la section de Lyon.

HYACINTHE LOYSON.

GRESSE, président de la section de Vercheny (Drôme).

PAUL BRUN, conseiller municipal à Vercheny.

JULES POULET, président de la section de Pontaix-Barsac (Drôme).

PAUL RANDIN, pasteur, ancien président de la section de Pontaix-Barsac (Drôme).

Extrait d'une lettre reçue :

La Ligue était par son objet même un organe bourgeois, mais composé de bourgeois de bonne volonté, n'ayant pas peur de leur ombre.

Le nombre ne pouvait que lui retirer son caractère propre.

Nous avons été envahis par trois éléments :

1° Les gens tarés qui dans leur localité souffraient d'être mis à l'index, et à qui leur qualité de ligueurs permettait des représailles de mauvais aloi.

2° La Franc-Maçonnerie.

3° Le Socialisme.

La Franc-Maçonnerie a ses réunions propres, les convents.

Le Socialisme a ses syndicats et ses groupements particuliers.

Si on ne se défendait contre des intrusions désordonnées, il devait arriver :

Que dans certaines sections, le recrutement fît de la Ligue une chose déconsidérée.

Que la Franc-Maçonnerie et le Socialisme accaparassent l'instrument bourgeois.

Et maintenant, c'est fait !

27 décembre 1904.

Daniel Brun, membre de la Ligue des Droits de l'homme, applaudit de toutes ses forces à la protestation dont a pris l'initiative M. Bouglé avec quelques collègues, protestation sans laquelle il allait envoyer sa démission de membre de la Ligue.

31 décembre 1904.

D. Brun

18, rue d'Orléans, Neuilly-sur-Seine.

une lettre de Gabriel Monod :

Paris, le 29 décembre 1904

Mon cher ami,

Je suis absolument d'accord avec vous dans le jugement à porter sur la réponse de Pressensé. Il a eu très grand tort au lieu de s'associer purement et simplement au blâme que Rist, Comte et vous aviez formulé contre la délation systématique organisée par la Franc-Maçonnerie au ministère de la guerre, d'entrer dans une série de distinguo qui sont peut-être à leur place dans la presse ou à la tribune du Parlement mais qui ne conviennent pas à une Ligue chargée de défendre des principes ou des individus lésés dans leurs droits.

Mais je ne suis pas d'avis, après vos protestations et celles de Reinach, Bourgeois et Guieysse, de faire la démarche nouvelle à laquelle vous me demandez de m'associer. Elle pourrait amener beaucoup de ligueurs à quitter la Ligue et j'estime que, malgré les erreurs commises par beaucoup de sections et par le Comité central, elle rend encore et peut rendre beaucoup de services. J'ai dû déjà retenir plus d'un membre prêt à donner leur démission, croyant que Reinach et Guieysse avaient quitté la Ligue avec le Comité central : Et je suis si dégoûté en voyant les modérés, les Picot, P. Leroy-Beaulieu et *tutti quanti*, se mettre à la remorque des nationalistes pour protester au nom de la Légion d'Honneur après avoir pris le rôle de chiens muets quand la Légion d'Honneur protégeait Esterhazy et chassait Zola et Pressensé, que je n'ai aucune envie de hurler avec eux. Nous ne pouvons pas

empêcher la politique de jouer le premier rôle dans tout cela. Et c'est pour cela que le Comité aurait dû d'un seul mot se dégager de la question politique et dire simplement qu'il condamnait avec tout le monde des pratiques blâmables et était prêt à travailler à la réparation des injustices que ces pratiques auraient pu provoquer.

Recevez mes vœux bien affectueux pour vous et les vôtres et croyez à mes sentiments tout dévoués.

Gabriel Monod

une lettre de quelqu'un qui parle très bien, mais qui n'a pas demandé que l'on publiât son nom :

21 décembre 1904

Mon cher Rist,

J'apprends par *le Temps* d'hier soir ta protestation contre l'indifférence de la Ligue des droits de l'homme. Je suis absolument d'accord avec toi. Nous devons, dans la majorité, conserver les principes que nous avions dans la minorité. Ou bien nous ne serons rien qu'un nouveau *parti*, corrompu comme les autres par l'exercice ou l'espérance du pouvoir, ou bien nous serons un *novus ordo*, l'esquisse de la section française de l'humanité affranchie et alors nous devrons à côté de l'action politique continuer notre travail si nécessaire d'éducation libérale.

J'écrirais la même chose à M. Louis Comte si je le connaissais et à Bouglé si je le connaissais autrement que par correspondance.

Ton bien dévoué et impénitent dreyfusard dans la majorité comme dans la minorité.

Ordre du jour voté à l'*unanimité* par les quarante membres de la section de Clairac (dont plusieurs francs-maçons).

le 23 décembre 1904

(envoyé par le président : Hollard).

Les membres de la section de Clairac, après avoir pris connaissance de la protestation de MM. Bouglé, Comte et

Rist contre l'usage des « renseignements secrets », — et de la lettre de M. de Pressensé répondant à cette protestation, — lettre approuvée par le Comité central —

N'admettant pas qu'en aucun cas la fin justifie les moyens, expriment leur regret qu'un gouvernement républicain ait été entraîné par les circonstances à user, pour accomplir son œuvre nécessaire et difficile de laïcisation, de procédés qu'ont toujours employés les partis de réaction (dont les scrupules actuels sont d'ailleurs singulièrement suspects), mais qui devraient leur être laissés pour compte;

Estiment que la République est obligée par ses principes mêmes de ne s'enquérir qu'au grand jour de la valeur de ses serviteurs;

Et appuient les démarches que fera sans tarder le Comité central pour l'abolition des notes secrètes.

une lettre de M. Paul Guieysse :

Paris, le 27 décembre 1904

Mon cher collègue,

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur la lettre de démission que j'ai envoyée à notre président ; on dira que nous nous sommes entendus ! cela est vrai en tant que les conclusions logiques tirées d'un principe vrai ne peuvent qu'être identiques.

J'ai reçu votre note au moment où paraissait dans *le Temps* ma lettre que les journaux donnent tous ce matin. Mais vous comprendrez aussi la réserve que m'inspire ma démission.

Je vous indique seulement les noms des présidents des sections de la Ligue du Morbihan :

Adde, directeur de l'école primaire supérieure, Lorient ;
Th. Guillard, négociant, Auray ;
Desné, professeur au lycée, Pontivy ;
Simon, propriétaire à Kermaria, canton d'Allaire ;
A. Henry, directeur de l'école normale ; vice-président, de

la section de Vannes, (dont Simon, fort éloigné, est président).

J'espère que mes amis y feront bon accueil.

Veuillez agréer, mon cher collègue, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiquement dévoués.

PAUL GUIEYSSE

A qui envoyez-vous la circulaire ?

Cher monsieur,

Voulez-vous me permettre de vous prier de joindre mon nom à la protestation, dont vous êtes un des signataires, contre l'attitude de la Ligue des Droits de l'Homme. Il m'est impossible de le demander au président de la section de Nevers, lui-même étant compromis dans l'affaire. Si je prends la liberté de vous demander l'insertion de ma protestation, c'est que j'en fais une question de conscience.

Merci de cette occasion de me rappeler à votre bon souvenir.

A. ALCAIS,
Pasteur de l'Église réformée. — Nevers.

ici le texte même de la circulaire :

Les présidents des sections de la Ligue des Droits de l'Homme ont reçu la circulaire suivante :

Mon cher collègue,

Nous vous envoyons le texte de la déclaration que nous venons de signer.

Si vous vous associez à notre sentiment, veuillez recueillir des signatures et les faire parvenir à l'un de nous.

Nous vous prions également de transmettre ce texte aux membres des autres sections que vous croiriez disposés à se joindre à nous.

BOUGLÉ, professeur à l'Université de Toulouse; BONNET, CHARMONT, MESLIN, MILHAUD, professeurs à l'Université de Montpellier.

Les membres soussignés de la Ligue des Droits de l'Homme regrettent que le Comité central n'ait pas cru devoir désavouer par une délibération formelle les pratiques de délation incontestablement introduites dans l'armée et qu'il ait paru ainsi préférer des intérêts politiques momentanés à l'intérêt permanent de la République et à la défense des Droits de l'Homme.

Adhésions parisiennes :

Maria Vérone, 7, rue Germain-Pilon (section des Grandes-Carrières, 18e);
Albert Lamotte (n° 32.012), 7, avenue Victoria;
Louis Wouters (n° 15.521);
Victor Charbonnel (n° 14.826), 69, boulevard Saint-Michel;
Adrien Veil (n° 13.862);
[H. Seligünez], 9, rue Chaptal.

Adhésions envoyées directement à Toulouse :

Paul Lapie, professeur, Université de Bordeaux;
Georges Weill, professeur, lycée Louis-le-Grand;
André Cresson, professeur, Lyon;
Henri Jagot, directeur du *Progrès du Nord*, Lille;
Gustave Téry;
Daniel Brun, Neuilly;
A. Despois, Nancy;
Paul Marion, ancien président, section des Grandes-Carrières;
Georges Barbey, ancien secrétaire, section du Quartier-Latin;
M., madame et mademoiselle Marcou, boulevard de Port-Royal, Paris;
F. Robillard, Toulon;
Goblot (pour la section de Caen).

Le Havre, le 2 janvier 1905

Monsieur,

Je n'ai pas encore reçu le texte de votre déclaration, mais j'en ai eu connaissance par *le Matin*, et avant de vous donner une réponse officielle, je tiens à vous en écrire en mon nom personnel.

Je crains, comme vous, que le Comité central ne soit trop penché sur l'action du moment et qu'il n'ait envisagé qu'une question : convient-il, à cause de ces faits, de renverser le ministère ou faut-il le soutenir malgré ces faits ? — L'urgence de cette question lui a fait oublier le point de vue supérieur et il n'a pas voulu ou pas osé émettre une déclaration de principes nette et franche.

Cette attitude est regrettable, mais je crois qu'il est salutaire pour la Ligue que cette question de délation soit posée et je compte en saisir notre section ; j'espère que le prochain Congrès en sera saisi et c'est pourquoi je regrette vivement la démission de membres tels que M. Guieysse. Il me semble qu'on ne doit donner sa démission d'une société que lorsqu'on la voit s'engager définitivement dans une voie mauvaise et qu'on se voit impuissant à la ramener à son véritable but.

Que devons-nous faire, nous qui ne voulons pas que la Ligue puisse être, ou même seulement être soupçonnée d'être une annexe de la franc-maçonnerie? C'est ce dont je voudrais vous entretenir et je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien m'éclairer de votre expérience.

Cette déclaration de principes, que le Comité central n'a pas émise, ne pourrions-nous pas l'élaborer, et la proposer au Comité central et aux sections de Paris et de province ?

Blâmer le Comité central ne me plaît qu'à moitié ; c'est de l'action négative — lui montrer ce qu'il aurait dû faire me paraît préférable.

Voici une déclaration que je soumets à votre critique :

« La section...

Après avoir pris connaissance de (lettre du Comité central — lettres de divers membres — votre déclaration, etc.) tout

en reconnaissant que le gouvernement a le droit et le devoir de se renseigner sur les citoyens qui détiennent, de par leurs fonctions, une partie de l'autorité de l'État,

estime,

que cette enquête ne doit porter que sur le point suivant : « ces citoyens sont-ils ou non capables de détourner à leur profit ou au profit d'un parti politique, l'autorité qu'ils tiennent de leurs fonctions ? » que, dans le cas où cette enquête leur serait défavorable, les résultats doivent leur en être communiqués par le ministre dont ils dépendent, pour leur permettre de s'en défendre et dans l'intérêt même de la vérité,

décide de transmettre cette déclaration au Comité central, —

puis deux variantes :

ou : regrette qu'il n'ait pas cru devoir faire, à l'égard des pratiques de délation une déclaration ne s'inspirant que des principes de Liberté et de Justice que la Ligue a pour mission de défendre !

ou, ce que je préférerai : lui demander de faire au plus tôt, à l'égard des pratiques de délation, une déclaration ne s'inspirant — etc. (comme ci-dessus) —

et terminant, dans un cas comme dans l'autre par :

le prie de mettre cette question de la délation à l'ordre du jour du prochain Congrès. »

De cette manière, le droit du gouvernement de se renseigner sur ceux à qui l'État confie une part de son autorité, est nettement reconnu, et ce droit me paraît conforme aux principes de la Ligue. — Il est limité au rôle spécial que peuvent jouer ces citoyens, en raison de leurs fonctions, en laissant strictement de côté leurs droits de citoyens et d'hommes. — Le caractère secret de l'enquête est supprimé quant à ces résultats; les intéressés peuvent donc se défendre, ou être avertis et au besoin mis dans l'impossibilité de détourner de son véritable but l'autorité que l'État leur a conférée.

Peut-être avez-vous sur cette question d'autres idées que

les miennes. Je vous serai, soyez-en persuadé, très reconnaissant de bien vouloir me les indiquer.

Cet échange de vues me rappellera le bon temps de l'affaire Dreyfus, celui où nous ne faisions pas de politique électorale ou parlementaire!

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

H. Du Pasquier,

Président de la section du Havre
de la Ligue des Droits de l'Homme,
20, rue Félix Faure.

Le Havre.

deuxième lettre de Douady; nous ne reproduisons plus les en-têtes des lettres écrites sur papier officiel des sections :

Brest, 3 janvier 1905

Cher monsieur,

J'ai reçu, peu après votre lettre, le texte de la déclaration relative aux affaires de délation. Il va sans dire que je m'y associe entièrement en ce qui me concerne.

Quelques-uns de mes amis m'ont fait remarquer qu'une certaine confusion d'idées pouvait être créée par l'emploi de la formule « les pratiques de délation incontestablement *introduites* dans l'armée ». Cela semble impliquer que ce système de renseignements n'avait pas été usité jusque-là. Ils sont tout prêts à signer une déclaration dans laquelle ce texte serait légèrement modifié et davantage précisé, à cet endroit-là. La section se réunit le 22. Je vous enverrai à ce moment-là le texte de la résolution que nous aurons adoptée.

Je comptais faire signer la déclaration à M. le pasteur [Rambaud] (un des fondateurs de la section). J'apprends à l'instant qu'il vient d'envoyer sa démission, à la suite de l'attitude de la Ligue dans l affaire de la délation. Les tendances trop exclusivement politiques de la Ligue ont causé ici plusieurs démissions depuis assez peu de temps (M. Bellin, professeur de philosophie, un de nos bons con-

férenciers, MM. Ballue, Grall, ses collègues au lycée, et plusieurs autres parmi les membres les plus sérieux et les plus assidus). Plusieurs de mes amis m'écrivent qu'il en est de même dans leurs sections. Ces démissions sont tout à fait regrettables et il est triste de voir ainsi la Ligue se décapiter. Il faut agir sans retard, énergiquement, afin que la Ligue ne soit pas détournée plus longtemps de son dessein primitif.

Je viens d'écrire à M. de Pressensé pour lui signaler ces différents faits, et lui demander quelles mesures il compte prendre.

Je crois que les Sections devraient s'entendre pour demander au Comité central :

1° De reviser son jugement dans l'affaire de délation ;

2° D'ouvrir à cet effet une enquête sérieuse ;

3° D'examiner attentivement les fiches publiées par les journaux, et de retenir celles dont leurs auteurs ont reconnu l'authenticité ;

4° D'établir ainsi les responsabilités. Certains, en effet, prétendent n'avoir servi que d'intermédiaires, n'avoir qu'une responsabilité générale comme vénérables, etc. ; d'autres prétendent avoir été trompés sur la destination de ces fiches ; d'autres (le commandant Pasquier notamment) déclarent que ces fiches leur ont été officiellement demandées ;

5° De publier au *Bulletin* le résultat de cette enquête, avec toute la précision désirable ;

6° D'y publier une déclaration précise de la Ligue condamnant le système des renseignements occultes, et déterminant les limites dans lesquelles elle reconnaît au gouvernement le droit de s'informer des opinions de ses agents, et aussi de quelle façon ces renseignements peuvent et doivent être obtenus, contrôlés, communiqués aux intéressés.

Une enquête précise, une déclaration loyale rallieraient à la Ligue des Droits de l'Homme bien des bonnes volontés, et feraient cesser le malaise dont nous souffrons un peu

partout. Comme vous avez pris l'initiative de la protestation, une telle enquête demandée par vous aurait, je crois, bien des chances d'être adoptée par le Comité central.

Merci pour ce que vous avez déjà fait et pour ce que vous ferez encore. Ne désespérons de rien et rappelons-nous les temps héroïques de la Ligue.

Bien cordialement à vous,

Douady,

Professeur au *Borda*,
6, rue Amiral-Linois.

Église réformée de Montilli (par Flers) Orne; Alfred-B. Henry, pasteur :

Montilli, le 31 décembre 1904

Monsieur,

J'ai lu hier dans les journaux une note signée de vous et de quelques-uns de vos collègues de Montpellier, au sujet de l'attitude du Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme dans l'affaire des fiches de délation.

Membre isolé de la Ligue, n'ayant pas de section où me rattacher et où j'eusse pris l'initiative de défendre votre proposition, je m'empresse de vous envoyer mon adhésion, heureux de pouvoir libérer ma conscience, en me joignant aux véritables amis de la Ligue.

Il y a quelques jours, j'ai envoyé à M. Louis Havet, ma protestation contre la façon dont le Comité Central a sacrifié le vrai et seul but de la Ligue à des contingences politiques que je ne veux pas apprécier ici.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Alfred-B. Henry

Adhésions reçues par Rist :

H. Hauser, professeur à l'Université de Dijon, Faculté des lettres.

L. Dorison, professeur à l'Université de Dijon, Faculté des lettres.

E. Bataillon, professeur à l'Université de Dijon, Faculté des lettres.

L. Gérard Varet, professeur à l'Université de Dijon, Faculté des lettres.

Germain Martin, professeur agrégé à la Faculté de droit.

J. Fèvre, professeur à l'École normale de Dijon.

Louis Eisenmann, agrégé d'histoire, docteur en droit.

Dr Robert Sorel, ancien interne des hôpitaux de Paris, à Dijon.

P. Sentis, professeur au lycée de Grenoble.

P. Verrier, professeur au lycée de Grenoble.

Je ne puis réunir en ce moment la section, mais je n'ai aucun doute au sujet de ses sentiments sur la question, car elle a été discutée dans une réunion récente. L'opinion unanime est que les fiches ne sont pas défendables, parce qu'elles sont *secrètes*, qu'il y avait lieu en prenant les précautions nécessaires, de formuler une réprobation, qu'en ne le faisant pas, nous faisons le jeu des nationalistes, dont la campagne atteint tout le parti républicain, et nous risquons d'amener la désagrégation de tous les groupements républicains. Ces idées ont été exprimées, développées et unanimement approuvées dans notre réunion du 16 décembre. Je crois donc pouvoir signer ici au nom de la section de Caen.

E. Goblot,

Président de la section de Caen.

Clairac, le 24 décembre 1904

Cher Monsieur,

Je m'empresse de vous communiquer l'ordre du jour que j'ai fini par faire adopter hier à l'unanimité de 40 votants. Il n'est pas aussi catégorique que je l'aurais désiré, mais nous n'avons cédé en somme que sur la forme aux francs-maçons, nombreux dans notre section.

Si je vous envoie cet ordre du jour, c'est pour vous donner un argument (un si léger suffit parfois) de plus qui détermine votre décision en faveur de votre maintien dans

la Ligue. Vous avez bravement et franchement lancé votre protestation. Merci ! Mais comme je souhaite que vous nous restiez pour nous faire du bien.

Pourriez-vous venir nous voir ici en janvier ? Nous serions si heureux de vous recevoir. Et vous pourriez nous donner une conférence sur un sujet de votre choix et à propos duquel le vrai et pur libéralisme qui vous caractérise serait manifesté.

Notre section est heureusement en bonne voie. Elle a une bonne attitude dans la question de la séparation. Les jacobins nouvellement nés des régions campagnardes sont encore accessibles et très accessibles à l'action saine des consciences droites. Venez donc !

Je pourrai peut-être m'arranger à vous faire rencontrer chez moi quelques amis qui sont vos collègues dans l'Université. Notre maison se réjouira de vous recevoir.

Votre bien dévoué

H. Hollard

Séance du 23 décembre 1904

Les membres de la section de Clairac après avoir pris connaissance de la protestation de MM. Bouglé, Comte et Rist contre l'usage des « renseignements secrets » — et de la lettre de M. de Pressensé répondant à cette protestation — lettre approuvée par le Comité Central; —

N'admettant qu'en aucun cas la fin justifie les moyens, expriment leur regret qu'un gouvernement républicain ait été entraîné par les circonstances à user pour accomplir son œuvre nécessaire et si difficile de laïcisation, de procédés qu'ont toujours employés les partis de réaction (dont les scrupules actuels sont d'ailleurs singulièrement suspects) mais qui devraient leur être laissés pour compte;

Estiment que la République est obligée par ses principes mêmes de ne s'enquérir qu'au grand jour de la valeur de ses serviteurs;

Et appuient les démarches que fera sans tarder le Comité Central pour l'abolition absolue des notes secrètes.

une lettre de M. Victor Charbonnel :

Paris, le 31 décembre 1904

Cher Monsieur,

Je vous transmets quelques signatures. Toutes mes félicitations pour votre heureuse et salutaire initiative.

Bien cordial souvenir,

VICTOR CHARBONNEL

P. S. — Pourriez-vous adresser à *la Raison*, sans tarder trop (raisons d'actualité), un article sur la délation et l'esprit républicain, — ou tel sujet que vous choisirez ?

V. Ch.

une lettre de M. Gustave Téry :

Le 28 décembre 1904

Cher ami,

Bravo ! Voici ma signature. Et j'écris à Pressensé pour l'informer que je pose ta candidature, en même temps que celle de Reinach, Bourgeois et Guieysse, au prochain renouvellement du Comité central.

Cordialement,

GUSTAVE TÉRY

Bouglé ne voulait pas que l'on publiât cette lettre ; mais tout le monde sait bien qu'il n'a jamais voulu faire, à l'intérieur de la Ligue, une manifestation électorale contre le Comité ; il faut toujours tout publier ; et on était sûr d'avance que Téry trouverait pour la protestation la forme la plus vigoureusement polémique.

Montpellier, samedi 5 heures

Mon cher ami,

C'est moi qui vous ai envoyé le jeudi soir un premier pli recommandé contenant quelques signatures et qui vous en ai

adressé un second (vendredi matin) pour vous faire parvenir ce que Charmont avait en main.

Vous devez l'avoir reçu aujourd'hui samedi. C'est tout ce que nous avons.

De plus, pour aller plus vite, ce n'est pas une copie que je vous ai envoyée, mais *les originaux (je n'en ai pas gardé le double)*. Je pense que vous les utiliserez ainsi pour les faire parvenir au Comité.

Par conséquent tout ce que nous *avions* est entre vos mains et je n'en ai plus le double.

Je pense donc que cette lettre vous arrivera à temps pour que vous puissiez faire une copie que vous donnerez à M. Péguy et transmettre vous-même, (si vous le jugez utile en ce moment) au Comité les quelques noms que nous avons recueillis.

Il y en a si peu que je ne sais si cela en vaut la peine ; mais en tous cas il n'y a pas lieu de laisser publier ces noms sans en avoir fait le dépôt au Comité, il me semble.

J'ignore ce qu'est la lettre de Reclus dont vous me parlez ; je m'informerai auprès de Charmont.

Bien à vous,

Georges Meslin

J'enverrai une feuille aux noms que vous m'indiquez.

Beauvais, 5 janvier 1905

Monsieur Bouglé,

Mes collègues du lycée et moi, membres de la Ligue, nous nous associons à votre protestation contre les décisions ou avis du Comité central, au sujet des affaires de délation.

Veuillez m'adresser un exemplaire ou deux de votre protestation. Nous les signerons et nous vous les retournerons.

Ceci au cas où la section de Beauvais ne serait pas promptement réunie.

Croyez, monsieur Bouglé, à nos sentiments les plus dévoués.

J. Dejean, professeur de mathématiques, 16, rue d'Amiens, Beauvais.

de Paris :

7 janvier 1905

Profondément affligée d'avoir vu la Ligue, dans une affaire aussi grave, oublier ce qu'elle doit à sa tradition dreyfusarde et à son nom, — je me joins de tout cœur à nos amis de Toulouse et de Montpellier.

DICK MAY

Ont signé la déclaration :

GRESSE, président de la section de Vercheny (Drôme);
PAUL BRUN, conseiller municipal à Vercheny (Drôme);
JULES POULET, président de la section de Pontaix-Barsac (Drôme);
PAUL RANDIN, ancien président de la section de Pontaix-Barsac (Drôme).

La présente déclaration pourrait être envoyée avec succès à

M. HENRY COURT, président de la section de Saillans (Drôme);
M. le docteur RICATEAU, secrétaire de la section de Crest (Drôme).

Ont signé la déclaration :

ÉMILE BRÈS, pasteur, 19, rue de la Meunière, Alais (Gard);
A. MALUSKI, professeur au lycée de Montpellier.

4 janvier 1905

Monsieur et cher collègue,

J'ai sous les yeux le texte de la déclaration relative à l'affaire des fiches que vous avez signée avec messieurs Bonnet, Charmont, Meslin, Michaud et je viens vous donner mon adhésion.

Permettez-moi en même temps de vous féliciter d'avoir pris l'initiative de cette démonstration nécessaire. Étant un des premiers adhérents de notre Ligue et l'un des fondateurs de la section lyonnaise je n'oublie pas dans quel esprit

nous nous sommes organisés. Si Trarieux vivait encore il rappellerait, sans doute, que notre but était de doter notre pays d'un instrument de relèvement de la moralité politique.

Je vous félicite aussi en me plaçant à un point de vue plus terre à terre. Nous avons vu, il y a six ans, ce qu'il en coûte à un parti politique d'abandonner ses principes : le parti progressiste en est mort. Il faut avoir bien peu médité cette leçon récente et terrible de l'histoire pour ne pas comprendre aujourd'hui que si nous laissons à nos adversaires le soin de défendre un principe contenu dans la déclaration des droits de l'homme, ce seront ces éternels ennemis de la République qui en profiteront.

Agir comme vous l'avez fait, dire le premier tout haut ce que chacun pense tout bas c'est donc défendre tout à la fois la République et les principes qui sont la raison d'être de notre ligue.

Recevez, monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments distingués.

P. Valayer,

2, place Puvis-de-Chavannes. — Lyon.

P. S. — Je vous prie de m'envoyer quelques feuilles contenant le texte de votre déclaration pour recueillir des signatures parmi mes amis et je vous autorise sous réserve à m'inscrire parmi les protestataires.

Ont signé :

J. Prudhommeaux, agrégé de l'Université, 12, rue Bourdaloue, Nîmes ;
Auguste Fabre, rédacteur de *l'Émancipation*, 14, rue Bourdaloue, Nîmes ;
Antonin, professeur à l'École pratique, 70, boulevard de la République, Nîmes ;
Auguste Laune, négociant, 10, rue Monjardin, Nîmes ;
E. Fabre, conservateur des Eaux et Forêts, Nîmes ;
Reboul, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, rue d'Uzès.

par dépêche :

Ajoutez sur protestation ligue Milhaud et Montel de Nice. — MILHAUD.

de Paris :

Mon cher Péguy, ajoutez mon nom à la liste des adhérents à la protestation Bouglé, Rist et Comte. — Bien vôtre. — 7 janvier 1904. — André Spire.

Cher monsieur, M. Bouglé me dit que vous recevez les signatures au sujet de l'affaire de la Ligue des Droits de l'Homme. Vous pouvez ajouter ma signature à celle de mes collègues Charmont, Rist, etc. — CHARLES GIDE.

de province :

Prière d'ajouter A. Roy, professeur à Saint-Girons.

Montauban, le 14 janvier 1905

Monsieur,

Je vous envoie ci-joint, de la part de M. le professeur Bouglé, la liste suivante des membres de la section Montalbanaise de la Ligue qui ont tenu à suivre M. Bouglé dans sa protestation.

Cette liste aurait dû être plus longue, si M. Bouglé avait demandé aux présidents des diverses sections de soumettre sa déclaration aux assemblées générales convoquées à cet effet.

J'espère que cette idée sera mise à exécution et qu'ainsi un plus grand nombre de ligueurs se joindront à nous.

PIERRE BOUDET,
étudiant en droit de l'Université
de Toulouse.

P.-S. — Ci-joint les noms exacts des signataires, au cas où les signatures ne seraient pas suffisamment lisibles :

MM. RABAUD, Président du Consistoire;
HENRI BOIS, Professeur à la Faculté de théologie;

L. Maury, Professeur à la Faculté de théologie;
Huques, pharmacien;
Guillau, imprimeur;
Jules Bert, publiciste;
Péfourque, propriétaire;
Rousseau, conseiller municipal de Reyniès;
J. Ollivier, agréé près le tribunal de commerce;
Pierre Boudet, étudiant en droit;
Justrobe.

autre lettre de Douady :

Brest, 6, rue Amiral-Linois
18 janvier 1905

Mon cher Péguy,

...On a tellement embrouillé les questions depuis quelque temps; les périls clérical et nationaliste ont servi d'excuse à tant de représailles, ou même d'agressions peu justifiables, qu'on n'ose plus guère faire appel aux principes de liberté ou de justice les plus élémentaires. Il ne faut pourtant désespérer de rien.

A part quelques défaillances passagères la section de Brest est restée — nous en sommes fiers — fidèle au programme primitif de la Ligue. Malgré bien des excitations, des provocations, des attaques violentes, venues de tous les points de l'horizon, elle n'a point pris l'habitude de sacrifier l'honnêteté à la politique, même locale.

L'Université Populaire qui fut fondée avec enthousiasme il y a trois ans et demi va probablement fermer abandonnée par son public ouvrier, ses membres participants, ses membres fondateurs et jusqu'aux membres ouvriers de son conseil d'administration. D'où provient cet échec ? Indifférence brestoise et bretonne, disent les uns; incurie, incuriosité, manque total d'imagination, d'initiative, jalousie, disent les autres; les municipaux ouvriers, qui doivent une partie de leur succès à l'U. P., ne peuvent lui pardonner son ancienne importance, les services rendus par les intellectuels. Il y a malheureusement du vrai dans tout cela. L'éducation populaire est une entreprise hardie, et hasardeuse.

Douady

une lettre extrêmement violente reçue par Bouglé ; nous la donnons comme indiquant la limite *maxima* de son courrier :

22 décembre 1904

Mon cher Monsieur,

J'ai lu avec intérêt dans *le Temps* votre protestation courageuse contre l'attitude présente de la *Ligue des Droits de l'Homme*, — ou, pour être plus exact, l'interrogation anxieuse à laquelle on a répondu, vous savez comment.

L'élection d'Anatole France, beau-père de l'ex-capitaine Mollin, prend une portée que vous ne songez sans doute pas à contester.

La délation, dont le dit Mollin a été le principal agent, est justifiée, honorée, chargée de félicitations.

Et je me demande ce que, maintenant, vous allez faire. Si vous n'êtes point un simple fumiste, si les mots de Devoir, de Règle morale, de Développement rationnel de l'Individu, etc. — dont j'imagine que vous vous gargarisez devant vos étudiants, — sont pour vous autre chose que des *flatus vocis* sans réalité, vous devez sortir d'un groupement qui outrage officiellement les lois de l'honneur.

Votre cas m'intéresse. Ces jeunes professeurs de philosophie sont-ils des gens sérieux ? Quel prix attacher à leur parole ? Voilà le problème : j'en attends la solution.

Hommages.

On me confirme que la lettre de Bouglé à Jaurès que nous avons reproduite plus haut, page 74, était bien une réponse à l'article de Pressensé publié dans *l'Humanité* du 25 décembre ; on me confirme que cette réponse a bien été envoyée à Jaurès et qu'elle n'a pas été insérée.

Le texte que nous avons publié page 81 était un projet de protestation proposé à l'Enclos Laffoux, Montpellier, à la suite de l'espèce de Congrès amical qui y fut tenu

après la réponse de Pressensé à Rist et à Bouglé, dans le Bulletin. Finalement on fut d'avis qu'une formule plus brève et plus frappante — celle qui a été depuis rendue publique — circulerait plus aisément et atteindrait mieux l'objet visé. Celle-ci, restée à l'état de projet, a cet intérêt qu'elle est plus « nuancée » et qu'elle donne une idée, par ses nuances mêmes, des divers sentiments qui animaient les interlocuteurs dans la discussion qui la précéda.

Dernières nouvelles. *Le Temps* du mercredi 18 janvier publiait la lettre suivante :

M. A. Alcais, pasteur de l'Église réformée à Nevers, adresse au président de la section de Nevers de la Ligue des Droits de l'Homme sa démission par la lettre suivante :

Monsieur le président,

J'ai le regret de vous envoyer ma démission de membre de la section de la Ligue des Droits de l'Homme.

Dès les premiers jours de sa fondation, j'étais entré joyeusement dans les rangs de la Ligue, pour la défense du droit, en butte alors aux attaques dont vous vous souvenez, par des moyens obscurs que vous connaissez.

Aujourd'hui, les mêmes motifs qui m'y avaient fait entrer me font un devoir d'en sortir. Car la Ligue ne saurait, à mes yeux, sans choir lamentablement de son haut idéal, trahir son programme, faillir à toutes ses raisons d'exister, se solidariser, fût-ce tacitement, avec des procédés qui me semblent jurer avec son œuvre de lumière et de justice et qui ont porté gravement atteinte aux plus sacrés des droits, aux droits de l'homme, dans la personne de citoyens français.

Veuillez agréer, etc. A. Alcais

Le président de la section de Nevers est M. Guéneou, auteur de fiches récemment publiées.

Cette lettre était suivie de la note suivante :

Dans sa réunion d'hier, le Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme a désigné MM. Armand Dayot, vice-président des « Bleus de Bretagne », et Jules Renard, homme de lettres, pour remplacer MM. Paul Guieysse et Émile Bourgeois, démissionnaires, en raison du refus du Comité central de réprouver l'œuvre de délation.

L'Humanité du même jour publiait la communication suivante :

A la Ligue des Droits de l'Homme

LES NOTES SECRÈTES. — FÉLICITATIONS AU PRÉSIDENT DE LA LIGUE. — ÉLECTIONS AU COMITÉ CENTRAL

Le Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, sous la présidence du citoyen Francis de Pressensé, député du Rhône, a adopté à l'unanimité, sur la proposition de M. Paul Painlevé, membre de l'Institut, la résolution suivante :

Le Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, réuni le 16 janvier 1905,

Invariablement fidèle aux opinions qu'il a toujours défendues publiquement sans attendre les sommations d'aucun parti politique ;

Fidèle au vœu solennellement exprimé par la Ligue dans son congrès d'avril 1904, réclamant l'abolition des notes secrètes ;

Félicite la Chambre d'avoir, conformément à ce vœu, manifesté la volonté de supprimer toutes les notes secrètes concernant les fonctionnaires de tous ordres ;

Se refuse d'ailleurs à toute manifestation qui paraîtrait s'associer au chantage monstrueux organisé, à l'occasion de l'affaire dite des « délations », contre les officiers républicains, qui ont souffert tant d'années et souffrent encore de la délation ;

Et affirme énergiquement la nécessité, pour le gouvernement, de prendre la défense de ces officiers.

Sur la proposition de M. Paul Painlevé, il a également voté l'adresse suivante à son président :

Sur la proposition de M. Paul Painlevé, le Comité central de la Ligue des Droits de l'Homme vote ses félicitations et ses remerciements unanimes à son président, le citoyen Francis de Pressensé, pour le dévouement et l'activité infatigables dont il n'a cessé de faire preuve et qui lui ont valu l'honneur d'être particulièrement en butte aux attaques et aux outrages de tous les ennemis de la République, de la Vérité et de la Justice.

On me dit aussi que la *Ligue* aurait fait passer dans *l'Humanité* une note officieuse ou officielle représentant que depuis le commencement de l'affaire des délations la *Ligue* n'aurait perdu qu'un nombre d'abonnés ou d'adhérents égal à *tant*, et qu'elle en aurait au contraire gagné un nombre égal à *tant*, beaucoup plus considérable ; reste à savoir qui étaient et ce que valaient ceux qui sont partis, qui étaient et ce que valaient ceux qui sont venus ; reste à savoir aussi désormais si l'on va compter par la quantité seule : je le demande à Gabriel Trarieux, qui a bien voulu représenter dans ce cahier et devant le public la minorité, non démissionnaire, du Comité central ; devons-nous interpréter la publication de ces statistiques en ce sens que le Comité central aurait l'intention de *majoriser* son opposition ; y aura-t-il un plébiscite, et un coup de majorité ; resterait encore à savoir combien de ceux qui restent pensent comme le Comité central ; mais si la *Ligue* veut incorporer tous les électeurs de France, on en aura dix-huit cent mille ; et puis après ?

Charles Péguy

TABLE DE CE CAHIER

pasteur à Saint-Étienne, secrétaire de la section de Saint-Étienne, *Saint-Étienne, le 8 novembre 1904, cher monsieur;* quelques mots de M. C. Bouglé, professeur à l'Université de Toulouse; une lettre de M. Bouglé, *17 novembre 1904;* commentaires; une lettre inédite de M. Rist et d'autres Montpéliérains au Président du Comité central, *Montpellier, le 3 décembre 1904, monsieur le président,* signée C. Rist, Charmont, M. Bonnet, Meslin, Milhaud; une lettre de M. Bouglé, en réponse à la réponse de M. Francis de Pressensé, *mon cher collègue;* dans *l'Humanité* du samedi 10 décembre 1904, un article de M. Francis de Pressensé, *Impudence;* où inclus deux citations du *Journal officiel,* Sénat, séance du 2 juillet 1901, séance du 7 novembre 1901;

Journal officiel, numéro du vendredi 8 novembre 1903, *Sénat,* session extraordinaire de 1903, compte rendu *in extenso,* quatrième séance, *séance du* jeudi 7 novembre, question de M. Lavertujon à M. le président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes, MM. Lavertujon, Waldeck-Rousseau, président du conseil, ministre de l'intérieur et des cultes;

commentaires; un ancien cahier; quinzième cahier de la deuxième série, *mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant en France;* dans *le Temps* du mardi 20 décembre 1904, *contre la délation,* une lettre de M. Joseph Reinach au président de la *Ligue des droits de l'homme, 19 décembre 1904, mon cher président;* dans *l'Humanité* du mercredi 21 décembre 1904, un article de M. de Pressensé, *la démission de M. J. Reinach, une lettre du citoyen de Pressensé, Paris, le 20 décembre 1904, mon cher collègue, le président, Francis de Pressensé, député du Rhône,* lettre adoptée à l'unanimité par le Comité central; une note de la Ligue, portant élec-

tion de M. Anatole France au Comité central, à l'unanimité, sur la proposition de M. Francis de Pressensé, en remplacement de M. Joseph Reinach, démissionnaire; dans *le Petit Temps* du mercredi 21 décembre, une lettre de M. Francis de Pressensé, député du Rhône, président de la Ligue des Droits de l'Homme, *Paris, le 20 décembre 1904, monsieur le directeur,* et une réponse de M. Joseph Reinach, *Paris, le 20 décembre 1904, monsieur le directeur;* dans *le Temps* du jeudi 22 décembre une lettre de M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure, membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, portant sa démission du Comité, *Versailles, 20 décembre 1904, mon cher président;* dans *l'Humanité* du dimanche 25 décembre, un article de Francis de Pressensé, *l'Obstruction et la Révolution;* dans *l'Humanité* du mardi 27 décembre, *à la Ligue des Droits de l'Homme, démission de M. Guieysse,* une lettre de M. Paul Guieysse, député du Morbihan et membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, au citoyen Francis de Pressensé, président de la Ligue, *Paris, 25 décembre,* portant démission de membre du comité; dans *l'Humanité* du dimanche premier janvier 1905 un article de M. Francis de Pressensé intitulé *la Légion d'Honneur et l'honneur,* dont retenu un paragraphe;

un article de M. Gabriel Trarieux, *pour la Ligue,* non inséré dans *l'Aurore;*

dossier Bouglé; une lettre de Bouglé à Jaurès, en réponse à l'article de Pressensé du 25 décembre, *Toulouse, 26 décembre, mon cher ami,* non inséré dans *l'Humanité;* une lettre de E. Goblot, *Caen, le 20 décembre 1904, mon cher collègue;* une lettre de H. Hauser, *Dijon, 21 décembre 1904, mon cher collègue;* une lettre de

M. Paul Lapie, Bordeaux ; une lettre de Dumény, Brest, 19 décembre 1904, monsieur, professeur à l'École navale, [illegible] rue André-Lebon, Brest, secrétaire de la section ; un projet de protestation formulée à Montpellier ; une lettre de M. Bruneschweig, Paris, lundi 19 décembre, 11, cité Dupont, mon cher ami ; une deuxième lettre de Gobbet, section de Caen, Caen, le 18 décembre 1904, mon cher collègue ; une lettre de Eliot à Bougie, 3 janvier 1905, mon cher ami ; une lettre de [illegible], 27 décembre 1904, cher monsieur ; un billet de M. André Cresson, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, 18, rue Tou-[illegible], Lyon, cher ami ; Henry [illegible], ancien directeur du Patriote d'Angers, directeur-administrateur du Progrès du Nord, Lille, ancien président de la section ouvrière de la Ligue, Lille, 30 décembre 1904 ; Paul Martin, ancien président de la section des Grandes-Carrières, dissolution, Paris, 20 rue Fromentin, 30 décembre 1904, monsieur et cher collègue ; A. [illegible], 18, rue de [illegible], Nancy, [illegible], mon cher Bouglé ; Georges Weill, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, 30 décembre, monsieur ; M. et madame Léonard [illegible] et Marie-Louise, tous les trois membres de la Ligue des Droits de l'Homme, membres de l'Association nationale des Libres-Penseurs, 30 boulevard Port-Royal, Paris, cinquième ; une lettre de M. Georges [illegible], avocat à la Cour de Paris, ancien secrétaire de la section du quartier Latin de la Ligue des Droits de l'Homme, Paris, le 30 décembre 1904, 8, boulevard [illegible], monsieur Bouglé, professeur à l'Université de Toulouse, mon cher collègue ; une lettre de J. [illegible], Montpellier, le [illegible], mon cher ami ; adhésions reçues par M. [illegible] ; extrait d'une lettre reçue, 27 décembre 1904 ; Daniel [illegible], 30 décembre 1904, 16, rue d'[illegible], [illegible]-

M. Pierre Boudet, étudiant en droit de l'Université de Toulouse; signataires de Montauban; une autre lettre de Douady, *Brest, 18 janvier 1905, mon cher Péguy;* une lettre extrêmement violente reçue par Bouglé, *22 décembre 1904, mon cher monsieur;* commentaires; dans *le Temps* du mercredi 18 janvier une lettre de démission de M. A. Alcais, pasteur de l'Église réformée à Nevers, au président de la section de Nevers, *monsieur le président;* et une communication officielle du Comité central, portant désignation de MM. Armand Dayot, vice-président des « Bleus de Bretagne », et Jules Renard, homme de lettres, en remplacement de MM. Paul Guieysse et Émile Bourgeois, démissionnaires; dans *l'Humanité* du même jour, une communication du Comité central, séance du 16 janvier 1905, *à la Ligue des Droits de l'Homme, les notes secrètes, félicitations au président de la Ligue, élection au Comité central,* résolution Painlevé; une statistique; commentaires.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce neuvième cahier le mardi 24 janvier 1905.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 100

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on pouvait encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins

au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1905 la cinquième série complète se vend quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; neuvieme cahier de la sixième série; un cahier jaune de XLIV + 124 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA SIXIÈME SÉRIE

BRENN

Yves Madec

PROFESSEUR DE COLLÈGE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie ; et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande

CHARLES PÉGUY

UN NOUVEAU JEAN COSTE

Je vois qu'il faut que les auteurs pour qui je travaille comme gérant me pardonnent beaucoup ces quinzaines-ci ; je n'ai déjà pas fait le cahier de *la délation aux Droits de l'Homme* ainsi que Bouglé se le représentait ; et voici qu'aujourd'hui je manque de parole à notre nouveau collaborateur Brenn.

Il m'avait demandé de présenter *Yves Madec* au public des cahiers ; je le lui avais promis formellement; je suis hors d'état de tenir ma promesse.

Présenter n'était pas le mot; une telle œuvre se présente toute seule ; en réalité je me proposais, au contraire, et insidieusement, de me présenter moi-même en compagnie de Brenn ; je ne pouvais trouver meilleure compagnie ; je me proposais, m'appuyant sur ce fragment de réalité qu'est *Yves Madec*, de dire un peu de tout ce qu'il y aurait à dire du collège, de l'enseignement au collège, de l'enseignement secondaire, des petites villes, des arrondissements, des chefs-lieux d'arrondissement, de la politique dans les chefs-lieux d'arrondis-

sement, de la vie locale, des U. P. locales, des sections locales de la *Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen,* de la vie universitaire, du primaire et du secondaire, enfin de toutes les questions qui sont traitées dans ce roman.

C'était un commentaire infini; je ne suis pas en mesure de le commencer même; les cahiers précédents, qui étaient considérables, et celui-ci, qui est encore plus considérable, m'ont donné beaucoup de retard; je prévois que la fin de la série ne sera pas moins lourde; je vois venir incontinent six cahiers énormes; je me vois à la tête de quinze ou dix-huit cents pages d'épreuves, comme on les nomme, à corriger ; si donc on me le permet, nous allons profiter de ce que ces quinze ou dix-huit cents pages m'interdisent d'écrire un peu pleinement pendant trois mois pour mettre au pair un certain nombre de travaux qui restaient en souffrance.

Demandant à nos abonnés comme auteur ce congé de trois mois, je pourrai consacrer entièrement ces trois mois aux devoirs de ma gérance; il faut que j'assure la fabrication de cahiers énormes; je vais essayer de mettre au pair mon courrier, qui a un retard énorme, mes correspondants le savent; enfin le temps est venu de procéder à une réinstallation, à l'installation définitive de nos cahiers.

Pendant le commencement de cette sixième série

même, et sans qu'il en soit résulté aucun dommage pour la fabrication nous avons pu procéder à une réinstallation industrielle complète, à une définitive installation industrielle; avant la fin de cette sixième série, et sans que notre institution première en subisse aucun dommage, nous aurons achevé une réinstallation commerciale et statutaire complète, une définitive installation commerciale et statutaire.

Je ne crains pas de le déclarer, le cahier que l'on va lire est un nouveau *Jean Coste;* j'entends qu'il est pour la vie du professeur de collège exactement ce qu'était le *Jean Coste* pour la vie de l'instituteur de village.

Sous une réserve : *Jean Coste,* nous l'avons dit, représentait une histoire vraie d'exception, mais d'exception nombreuse, dans la vie de l'instituteur de village; *Yves Madec* représente une histoire vraie de moyenne dans la vie du professeur de collège.

On n'a pas bien lu, on n'entend pas bien *Jean Coste* si on le considère comme une image romantique, exagérée, factice, fausse, livresque, d'une réalité qu'il trahirait pour nous apitoyer indûment; mais réciproquement on se méprendrait sur le sens même et sur la portée de *Jean Coste* si on le considérait comme une image vraie de toute une réalité, de toute la réalité de l'instituteur de village; il est une image vraie d'une partie de la réalité, d'une réalité partielle en extension,

d'une réalité exceptionnelle ; et il nous ouvre des jours sur tout le reste de cette réalité.

Madec nous fait voir toute la réalité qu'il prétend saisir ; *Madec* aura le même sort que *Jean Coste;* il deviendra comme *Jean Coste* un nom commun; on dira Yves Madec comme on dit Jean Coste ; et c'est pour cela qu'il n'importe aucunement que nous en parlions aujourd'hui ; connaissons-le d'abord ; nous en parlerons plus tard ; nous en reparlerons toujours ; c'est un nom, et un homme, qui ne sont pas près de sortir de notre vocabulaire et de nos préoccupations.

Je demande seulement que l'on veuille bien noter que le roman est de juin 1903 ; j'avais la copie depuis ce temps ; l'auteur n'y a pas changé un mot ; certaines indications que l'on trouvera dans ce cahier, et qui se sont vérifiées depuis, étaient donc bien des prédictions, résultant de prévisions, et ne forment nullement des jeux d'actualité.

Charles Péguy

à Madame Gabriel Séailles

Yves Madec

professeur de collège

Le mieux était certainement, sans frapper la vieille Sorbonne, de lui élever en face une vraie école de science, école *laïque, gratuite,* qui enseignât *pour tous,* librement, en pleine lumière, à portes ouvertes ! et fit déserter peu à peu le nid des chauves-souris.

Rien n'indique que le roi n'ait bien vu ni bien compris un but tellement élevé...

MICHELET
(Histoire de France —
Réforme en France
et en Angleterre —
chapitre XVII)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

En route

Yves Madec était seul dans le wagon de troisième classe du train qui l'emmenait loin de Bretagne, à Villetaupier, où il venait d'être délégué à la chaire d'anglais du collège. Il avait trente ans. Il était de teint hâlé, et très brun, avec d'abondants cheveux noirs et une fine moustache noire. Il avait, avec un front large aux tempes saillantes, un visage long, qu'appointait une barbiche noire, dissimulant et corrigeant la ligne trop menue du menton. Son nez était osseux et léonin; ses yeux petits, mais bleus, d'un bleu très profond, que voilaient souvent des ombres soudaines. Il était court et trapu, et donnait plutôt l'impression d'un gars de Cornouailles ou de Léon accoutumé à vivre parmi les rochers et la mer, ou les champs de « blé noir », que d'un « intellectuel », dont l'existence s'écoule parmi les livres. — Accoudé à la vitre, il voyait fuir, dans l'infernale musique cahoteuse des roues et des rails, la sarabande des arbres, des talus verdoyants, des genêts jaunes, des maisonnettes, tandis que, des lointains, semblaient accourir vers lui, à la ronde, dans un mystérieux glissement, des contrées nouvelles.

Yves songeait à sa vie passée. La nomination minis-

térielle, si longtemps attendue, venait enfin de le délivrer à jamais du dortoir. En ces trois dernières années, il avait été répétiteur dans trois lycées : il avait compté environ trois cents nuits de dortoir par an, et une moyenne, par an, de soixante-dix *promenades.* Il revivait ces trois années par la pensée. Il revisitait les trois « Boîtes ». — Boissy, d'abord, où le censeur lui avait reproché, comme une faute, d'avoir une discipline trop personnelle, toute d'autorité morale :

— Oui, monsieur ! vous faites là de bel ouvrage ! Et vous pouvez vous vanter qu'on ne vous remplacera pas ! avait grasseyé le gros homme, dans sa fureur.

C'est là qu'il avait connu Toiron, bi-licencié de sciences, dix-sept ans de service, dont une douzaine de dortoirs, l'homme à la barbe baveuse, aux yeux et au cerveau noyés d'ivresse. Mais là aussi il avait rencontré ce frère d'âme, Hoiste, l'ardent révolutionnaire, au beau visage blond, aux yeux de divin songe, qui sans cesse donnait tout de lui, si doux envers les petits, si fier devant ses supérieurs hiérarchiques. Là aussi il avait connu l'excellent Devaiges, au bon visage toujours épanoui, à la belle humeur généreuse, qui, aux heures où Madec avait le cœur déchiré encore entre le vieux mysticisme breton et le jeune athéisme, assis à table, devant une chope, claquant sa main sur sa cuisse et l'élevant au soleil, lui clamait :

— Le Bon Dieu ?... Tiens ! le v'là !

Puis c'était Rozoy, la boîte aux cent portes, par où disparaissait le censeur, à jamais introuvable... si ce n'est dans quelque café de la ville, un jeu de manille à la main; par où, dès cinq heures du matin, et dix fois par jour, s'en allait s'alcooliser dans quelque bouge,

derrière la caserne d'infanterie, le surveillant général, un tout jeune à longue barbe et aux beaux yeux noirs; par où il revenait à toute heure, titubant et jurant, puant l'eau-de-vie et l'absinthe, traitant de « faces d'abrutis » et de « têtes de canailles » les élèves qui ricanaient sous les galeries. Il était à Rozoy aux temps de l'Affaire. Non sans regret il se souvenait des bruyantes rencontres de vingt minutes, entre collègues, dans le réfectoire des répétiteurs, autour des assiettes graisseuses, et de la table de marbre gris semée de mie de pain. Tandis qu'on mâchait hâtivement la viande, on commentait les faits du jour. En ce temps-là Yves avait cru que l'aube de la justice allait paraître. et il était prêt à donner sa vie, pour une simple promesse d'en haut qu'on jetterait à bas, ou qu'on nettoierait à fond ces autres casernes que sont les lycées, où il semble qu'on n'ait d'autre objet que de préparer chaque jour les jeunes hommes à accueillir l'iniquité avec bienveillance, en les habituant au mensonge, et à la dissimulation.

A Rozoy il avait connu un autre frère d'âme, si fiévreux, si délicat, celui-là, si seul aussi, si abandonné de tous : le poète Claude, qui se consumait dans cette vie de perpétuelle surveillance, défiance, suspicion, que mène le répétiteur, enfermé partout avec de grands garçons prisonniers qui le regardent comme l'ennemi.

C'était dans ce lycée que le plus âgé de ses élèves, dix-huit ans, fils d'un patron de maison, avait osé le menacer de le « rosser » après le baccalauréat, parce qu'il surveillait étroitement son jeu malsain d'agaceries avec un très jeune, pâle et frêle, de son étude. Trois ou quatre fois il en avait parlé au proviseur. Il

les avait montrés tous deux assis l'un près de l'autre sur une même pierre, dans la cour de récréation, objet de scandale, de rires, de chuchotements pour les camarades. Monsieur le proviseur n'avait jamais osé intervenir, et Madec avait dû tolérer le spectacle de cette ignominie chaque heure de sa vie, durant toute une année.

Mais son plus hideux souvenir était celui qui lui restait de Bourdes. Là c'était l'enfer vraiment et son cœur y avait saigné comme au martyre. Plus d'un millier d'élèves, dans une immense maison, où, à vrai dire, ne manquait ni l'air, ni la lumière. Mais dix-huit études de quarante élèves; mais douze dortoirs; mais vingt-neuf répétiteurs ! Vingt-neuf répétiteurs, tous égaux hiérarchiquement, — et cependant si traîtreusement pourvus de services inégaux, qu'aucun d'eux ne pouvait se mouvoir sans déranger l'harmonie savante et perverse de l'ensemble et mettre tous les autres contre lui. Vingt-neuf répétiteurs, dont les uns jouissaient à ce point des faveurs de l'administration, qu'ils étaient presque constamment exempts de service. Ils ne paraissaient que deux, trois heures au lycée, on eût dit pour simplement *épier* leurs collègues... Et d'autres n'avaient point le nombre réglementaire d'heures de liberté ; ou bien ces heures étaient si menu-hachées, par le service, qu'il n'en restait que des minutes ajoutées à des minutes : le dortoir, de huit heures du soir au matin, et huit heures d'études, surveillance ou cour, dans la journée. Il ne pouvait sans écœurement se rappeler les scènes du réfectoire des maîtres. De onze heures à une heure, dans la salle étroite, à deux tables parallèles, des répétiteurs entraient, par groupes de quatre, cinq, claquant

la porte, hurlant, flanquant les chaises à terre, à coups de pieds. N'ayant qu'une brève demi-heure pour leur repas, on ne les servait cependant qu'après dix, quinze minutes d'attente. Les garçons, en plein hiver, suaient, gémissaient, de l'écrasante corvée. De la cuisine ils avaient à monter vingt-cinq marches de pierre, dans le désordre des autres garçons de service, montant et descendant pour les élèves. Les plats refroidissaient, étaient renversés; des assiettes se brisaient, des verres, des bouteilles. Le vin, les sauces giclaient. En deux mois Yves avait vu cinq garçons se succéder pour le service de leur réfectoire. Les malheureux étaient si brutalement traités par les uns et les autres, et leur tâche était si dure, que la plupart s'en allaient, aimant mieux les hasards de la rue. D'autres étaient mis à la porte, pour quelque fière résistance aux abus dont ils étaient victimes. L'un d'eux reçut vingt-neuf sous de salaire pour son mois : on lui avait retenu le reste pour payer la casse. Et Yves se lamentait surtout que ses collègues fussent si dépourvus d'humanité. Licenciés pour la plupart, quelques-uns préparaient l'agrégation; mais il n'était pas de cureurs d'égouts, de charretiers, plus brutaux, plus cyniques, moins ignorants de tout respect humain. Ces vingt minutes qu'il passait à table avec eux, étaient pour Yves un siècle de vacarme assourdissant, de jurons, de bruits d'assiettes, de pieds, de couverts. On se jetait des boules dures de pain frais à la figure, à travers la salle; on se jetait des verres de vin et d'eau; on empilait les chaises jusqu'au plafond, on flanquait un coup de pied à la pile, et tout dégringolait, brisant assiettes, verres, bouteilles, répandant le vin et l'eau, dans un charivari épouvantable, au milieu

de cris féroces. Parfois le censeur, grand, gros, rouge, le haut de forme sur le front, paraissait, haletant :

— Ignoble ! messieurs. Dégoûtant !... On appelle le quatre !...

Et la porte claquait derrière lui. Après un demi-silence, les hurlements recommençaient :

— Brute ! Va donc, eh ! jésuite !

C'était toute leur rancœur contre l'imbécile métier, tout leur chagrin d'hommes quotidiennement humiliés par les élèves ou les supérieurs, contrariés dans leurs aspirations, leurs besoins les plus naturels, les plus humains, qui se soulageaient ainsi !

Un seul collègue encore, — mais ses élèves surtout, — avaient été sa consolation. Il avait une étude de trente-cinq « grands ». Philosophes, vétérans pour Normale-sup., mathématiciens.

Le proviseur l'avait prévenu que c'était « une collection de mauvaises têtes ! » Yves y était entré anxieux. Plus tard il avait compris ce que M. le Proviseur voulait dire : l'Affaire avait influencé ces jeunes cerveaux. Les deux études d'à côté étaient composées de quelque soixante futurs Saint-Cyriens. Élégants, parfumés, cravattés, bottés, éperonnés, la cravache à la main, la boutonnière fleurie, le monocle à l'œil, on les voyait aller et venir librement dans les couloirs et les cours. Il était clair que le lycée était à eux, pour eux. C'étaient eux d'abord qu'on conduisait au théâtre, et pour eux qu'on donnait des fêtes, aux anniversaires de batailles glorieuses. Ils avaient un répétiteur spécial, particulièrement choyé de l'administration... Quoi d'étonnant à ce que les autres élèves — souvent plus travailleurs et méritants, en tout cas plus modestes, et de droits

égaux, ne vissent pas sans quelque velléité de révolte un tel étalage de privilèges en faveur de ces messieurs? Un beau matin, philosophes, normaliens et mathématiciens se réveillèrent dreyfusards ! Il fallut les « mater ». Des répétiteurs « disciplinaires » en avaient reçu l'ordre, et s'étaient efforcés d'y obéir. Ils avaient été mal accueillis... Yves apportait son esprit de bienveillance. Au lieu de « serrer la vis », il se contenta d'observer, de comprendre. Il s'adressa surtout à la raison de ces grands jeunes gens. En quelques semaines, il fut à son tour compris, et toute leur confiance et leur sympathie afflua vers lui. Dès lors il inquiéta M. Bufflard, grande et épaisse brute de surveillant général, officier d'académie d'ailleurs, dont l'énorme carrure, le front baissé et l'encolure de taureau, les poings en massues, avaient dès l'abord déplu à Yves. M. Bufflard s'étonna, puis se courrouça que Yves pût se passer de son aide, et Yves, quand il le rencontrait en cour, dans les couloirs, sentait le regard de mépris et de rage impuissante de cet homme l'envelopper tout entier.

. . . .

Yves poussa un grand soupir : finies ces misères! Il allait enfin être chez lui, et son propre maître. Il n'aurait plus rien à faire avec les surveillants-généraux, les censeurs, les proviseurs. Le principal le laisserait tranquille, et il ferait sa classe (quatre courtes heures au maximum par jour) comme il l'entendrait! Seize heures et demie, dix-huit heures par semaine ! Il avait autant d'heures de service *par jour*, comme répétiteur!

Yves se considérait, avec raison d'ailleurs, comme un privilégié. Il ne lui échappait point que la plupart de ses nouveaux collègues, — à moins qu'ils ne fussent d'an-

ciens admissibles à l'agrégation, — avaient passé huit, dix, et même quinze ans dans le répétitorat avant d'obtenir la chaire de collège tant désirée. Lui avait débuté comme licencié, dans le répétitorat. Il ne savait donc que par sympathie ce que les rares claires heures de liberté, entre les noires heures de surveillance, recèlent de minutes d'angoisses pour les malheureux qui, éloignés de tous cours, de toutes facultés et bibliothèques, doivent y peiner, se priver d'air et de joie physique, pour préparer un examen qui les sauve enfin de l'esclavage. Ceux-ci, Yves les comparait à des aveugles qui veulent voir, à des sourds qui veulent entendre... Ils vont, tâtonnant, errant, au long des jours. Leurs forces s'appauvrissent, leur visage pâlit, leur cerveau s'anémie, leur caractère s'aigrit. Lentement les années s'écoulent, emportant les heures libres sacrifiées en vain. Ils arrivent aux examens, stupides, et ils s'en retournent, pour recommencer encore.

En outre Yves n'avait jamais été interne. Il avait suivi, comme externe, les cours du lycée. Sa toute jeunesse s'était librement épanouie parmi les siens, dans la maison familiale, et hors des murs de prisons. Il n'avait jamais senti sur lui d'autres regards que ceux de son père loyal et généreux, et de sa mère pleine de tendresse. Grâce à cela, il n'avait point l'âme boueuse ; grâce à cela il avait gardé quelque fraîcheur d'imagination et de sens ; et la vision joyeuse de la vie : il n'avait pas été abêti dès l'enfance.

Sans orgueil, avec pitié, — et non sans indignation contre les contingences dont le mal dérivait, — Yves comparait son sort à celui de la plupart de ses collègues, les autres professeurs de collèges. Ils arrivaient

au professorat épuisés déjà, blasés, amortis, anémiés par la lutte quotidienne de toute une longue vie — enfance, adolescence, jeunesse — contre tous les vices, toutes les hontes de l'humaine nature; — amassés, entassés entre les murs des cours de récréations, de dortoirs, d'études, où ils avaient vécu élèves, puis maîtres, — et qu'étalaient, dans leur naïf cynisme, des générations d'enfants de douze à dix-huit ans. Ils arrivaient au professorat écœurés et las, ne voulant que le repos ; décidés surtout à se faire un chez eux, loin des murailles de bagnes où ils avaient vécu, où ils n'iraient plus qu'aux strictes heures de service...

Il eût fallu de fraîches énergies, de viriles enthousiasmes, pour l'éducation des adolescents aux cœurs simples et ouverts à tout, bien et mal, aux esprits frémissants de toute vie. L'Université ne donnait, — sauf exceptions, — que des âmes aveulies, que des volontés abattues...

Le train fuyait, et Yves, engourdi un peu, se frottait les mains comme un homme de bonne humeur qui va mettre tout son cœur à la besogne...

CHAPITRE II

Installation

Bien qu'il plaisantât et rît très haut avec son ami Camille Devaiges, professeur dans un collège des environs, qui avait tenu à venir l' « installer », le cœur lui battait fort, en passant la rustique barrière de la gare, où il avait rendu à l'employé son billet de chemin de fer. Les deux jeunes gens s'amusaient beaucoup de cette arrivée dans la petite ville perdue — de 4885 âmes — disaient les dictionnaires de géographie. Il pleuvait à torrent, comme ils montaient droit devant eux l'avenue de la gare, plantée de chaque côté d'une rangée d'arbres, et la seule route qui s'offrît à leurs yeux.

C'était un après-midi de dimanche des derniers jours d'octobre, et déjà les choses — arbres s'effeuillant, terrains boueux, maisons closes aux murailles plaquées de pluie, ciel bas, tout avait un aspect d'hiver.

— Mon cher, criait Yves, serrant le bras de Devaiges qui l'abritait de son parapluie : mon cher, on se croirait en Bretagne ! Pourvu qu'il ne fasse pas froid ici ! C'est toute la grâce que je demande à ce pays de la vie nouvelle, de ma vraie vie !

Leurs pas, fermes et rapides, et leurs voix hautes remplissaient de bruit l'avenue déserte. Instinctivement,

comme des gens habitués aux grandes villes, ils avaient pris le trottoir, bien que la chaussée ne fût qu'une surface ruisselante parfaitement libre. Ils allaient, entre les arbres de gauche et les maisons. De temps en temps, ils apercevaient par les vitres brouillées des rez-de-chaussée, sous les rideaux levés, des pâleurs de visages, qui s'avançaient à leur vue. Sans doute leur démarche un peu dansante, leurs grands gestes durent inquiéter plus d'une tranquille bourgeoise, et faire songer à « quelques commis-voyageurs ou touristes, pour le pays ».

Yves, qui effrontément inspectait toutes les maisons d'allure vaguement académique, toujours un peu fiévreux, dans sa hâte de trouver *son* collège, s'arrêta, s'esclaffant soudain :

— Ah! Si c'était le collège! Regarde-moi cette merveille!

Camille pouffa, égouttant le parapluie au-dessus de leurs têtes. Ils se désignaient la gendarmerie, imposante bâtisse, reconnaissable à sa tricolore et grinçante ferraille balancée sur la porte.

Un instant après, ils sortaient de l'avenue de la gare, et se trouvaient au beau milieu d'un carrefour. A droite et à gauche s'ouvraient des boulevards plantés d'arbres, en face d'eux s'entassaient des maisonnettes de pierre pâle et grise, séparées par des ruelles. Ils traversèrent la chaussée.

— Mon vieux, déclara Devaiges, tu rêvais la vraie campagne! Je crois que tu peux te vanter d'en avoir de la veine!

— Pas si vite, reprit Yves; voilà une rue; attention!

Une des trouées qui, de l'autre côté, leur avait semblé

trop étroite pour être autre chose qu'une ruelle, s'élargissait, en effet, en montant, avec une chaussée et des trottoirs. Ils pénétrèrent ainsi dans la ville, ne sachant trop où ils allaient, résolus à découvrir le collège tout seuls. Ils triomphèrent enfin, au tournant de gauche. Une place était là, où trônait une haute et vaste construction de deux étages, et à grandes fenêtres, précédée d'un square entouré de grilles.

Yves éprouva un mouvement d'orgueil :

— Ne blague pas ! Sûrement c'est *mon* collège ! Ce que c'est chic !

Déjà il évoquait, au soleil d'été, les jeux d'ombre et de lumière, des cris d'oiseaux et d'enfants, — la sortie de la classe, et lui, péripatétisant en jeune docteur des jardins d'Academus. Ils gravissaient déjà l'allée sablée menant au perron, quand ils aperçurent un vieillard replet, coiffé d'une casquette de cuir.

Yves déclara : « Voici mon concierge!... »

— N'est-ce pas le collège, je vous prie?

Le « concierge » toucha sa coiffure que la pluie ne lui permit pas d'enlever. Il souriait :

— Non, messieurs! non. Le collège est tout à fait au bas de la ville, sur le boulevard.

Puis, se redressant avec dignité :

— Ceci est le Palais de justice!

Un peu déconfits les jeunes gens rebroussèrent chemin aussitôt. Ils passèrent des ruelles encore, puis des places grandes comme un mouchoir, s'observant à descendre toujours.

Ils traversèrent ainsi la ville par le milieu sans le savoir, et se retrouvèrent sur un point d'un de ces boulevards circulaires qu'ils avaient aperçus à l'issue

de l'avenue de la gare. Là ils délibérèrent un instant. La pluie tombait toujours abondamment ; ils songeaient à entrer dans quelque auberge.

— Eh bien? Que faisons-nous?

Yves, en bon breton, s'obstinait :

— Je m'en moque ! Filons par la gauche ! Il faudra bien que nous dénichions ce collège ! Allons par ici jusqu'à ce que nous retrouvions l'endroit d'où nous sommes partis... Si nous n'avons pas vu ce sacré collège en route, eh bien nous chercherons un abri !

Et ils s'engagèrent sous les marronniers roussis et crépitants. Ils longèrent des haies trempées, sur leur gauche, tandis que des murs enceignaient des jardins, de l'autre côté ; puis des maisonnettes d'aspect pauvre et délabré. Ils arrivèrent à un pont jeté sur une douve, où une mare d'eau croupissait. Ils se lassèrent :

— Pardon, monsieur, veuillez m'indiquer le collège ?

— Tenez, monsieur, cette maison, au coin du boulevard et de la rue, à l'autre pont.

Tous deux levèrent les yeux, remercièrent d'un air embarrassé, et repartirent.

— Ah ! non ! ne put s'empêcher de s'écrier Yves. Quelle mauvaise farce ! ça ne peut tout de même pas être cette boîte ?

Devaiges lui-même, sans doute accoutumé à plus de gloire, n'en revenait pas :

— Le fait est que c'est une vieille turne qui a l'air d'une étable !

Derrière cette douve de boue qui se prolongeait durant une centaine de mètres jusqu'au pont et la rue montante qu'on leur avait désignée, s'élevait une maisonnette de deux étages, en tuffeau gris sale, coiffée

d'ardoises, près d'un long pavillon sans ouverture, d'une hauteur de premier étage, coiffé de tuile; semblable à une grosse ferme flanquée d'une longue étable plutôt qu'à un établissement d'enseignement secondaire.

Plus ils approchaient, et moins ils pouvaient se convaincre. Le cœur d'Yves se serrait, comme s'il pressentait un gros chagrin. Rien à l'extérieur n'annonçait que ce fût là le collège. Une fenêtre au premier étage était entr'ouverte; et ils voyaient une femme en tablier blanc étreignant un linge. Ils s'avancèrent jusqu'au trottoir. La muraille devant eux croulait; la pierre, jaune de vieillesse, s'était crevassée, trouée, fondue en niches, ouvertes comme sous de grands coups de pioches.

Ils arrivèrent devant une porte cochère dont les battants d'épaisse boiserie grossière et fendue, badigeonnés en rouge brique, boulonnés comme ceux d'une prison, étaient soigneusement clos. Ils se reculèrent pour inspecter l'entrée. Sur les pierres molles du linteau roman, des mots étaient peints en noir, à demi effacés : « Collège municipal ».

Il n'y avait plus à douter. Résignés, ils allèrent à une porte étroite et basse, ouverte, celle-là; toute proche du portail, et au-dessus de laquelle une plaque carrée très noire portait des mots qu'ils ne distinguèrent point.

— Il y a tout de même bien un concierge, dit Yves.

Il entra résolument dans une petite pièce ouverte tout de suite devant eux, à jour louche, à pavés de briques, avec une fenêtre donnant sur une cour intérieure.

Cette pièce était meublée d'une table de bois noir,

au-dessus de laquelle s'étageaient des planchettes à petits casiers étroits portant les noms des fonctionnaires, comme il s'en trouve chez les concierges des lycées.

— « Personne? interrogea Devaiges.

Non ! attendons un moment... Pas de sonnette? »

Ils s'impatientèrent vite.

— Non ! ça n'a pas l'air gai, songea Yves dont toute l'excitation fiévreuse de l'arrivée commençait à tomber.

Il appela du pied, puis sortit, s'avança dans le large couloir, où donnait aussi accès le portail fermé. Un banc de jardin était là, et, devant lui, il découvrait une grande cour avec un tilleul à droite, un vieux bâtiment à gauche, au fond un pavillon d'aspect neuf à un étage. Une domestique en tablier blanc, la même sans doute qu'ils avaient aperçue à la fenêtre du dehors, se présenta en s'essuyant les mains, par une petite porte de gauche du couloir :

— Monsieur demande ?

— Ah, pardon! Il n'y a personne chez le concierge, s'il vous plaît?

La domestique rougit légèrement, et, souriante :

— Il n'y a pas de concierge... monsieur veut dire le parloir? Mais si monsieur veut me dire son nom, monsieur est justement dans son cabinet.

— Attends-moi, hein? jeta Yves à Devaiges qui roula une cigarette.

Il s'enfonça dans un couloir sombre, monta un escalier tournant derrière la domestique. Quelques instants après, il entrait dans le cabinet de monsieur le principal. Un gros homme court, à cheveux blancs,

d'épaisse figure poupine, trop grasse, trop blanche, aux yeux d'un bleu de faïence, se leva aussitôt, de derrière un bureau planté au milieu de la vaste chambre toute tapissée de bouquins. Le gros homme marcha à lui avec je ne sais quel air de gaieté sans vie...

— Ah! monsieur Madec? Le professeur d'anglais? Vous êtes le bienvenu, monsieur. Asseyez-vous donc, je vous prie!

— Monsieur le principal, je vous demande pardon de mon retard, mais...

— Oui! Nous vous attendions avec impatience depuis la rentrée, mais je savais que vous ne pouviez venir sans être assuré de votre remplaçant là-bas.

— Ah! vous m'entendez bien (et le bonhomme scandait durement, à la façon méridionale, les deux syllabes en *en* de ce mot)... Vous m'entendez bien, je n'ai pas fait d'anglais depuis des années, et aucun de ces messieurs n'en savait assez non plus... Il m'a bien fallu faire l'affaire moi-même. Ah! sapristi!

Le principal s'étala dans son fauteuil à large dossier bas et demi-circulaire, dodelinant de la tête, dont le poil rare laissait luire le crâne rose. Il maniait une grosse chaîne de montre d'or qui roulait de ses doigts aux plis profonds du vaste gilet, et toute la large face s'épanouissait dans un sourire de brave homme.

Ils parlèrent du pays qu'Yves quittait, du répétitorat, ils parlèrent encore des élèves, du collège, de la ville...

Yves s'était levé :

— Eh bien, monsieur le principal, je ne vous dérangerai pas plus longtemps...

— Ah! mon cher monsieur, vous m'entendez bien!

Familièrement déjà la grasse menotte s'était posée sur l'épaule de Yves :

— Cette ville est une perle ! Vous en demanderez des nouvelles à madame Binelle, je ne vous en dis rien... Vous la connaîtrez peut-être trop vite... Êtes-vous chasseur ?

Chasseur ! lui ? Comment y aurait-il jamais songé ? Paris, la Sorbonne, l'Angleterre, les études, les dortoirs ? les courtes vacances au bord de la mer. Les longues heures de méditation solitaire, une foi cherchée, une foi perdue...

— Non, monsieur le principal !

— Tant pis, tant pis ! Car au moins il y a du gibier... Pour le reste, c'est pas même une mare ; vous m'entendez bien ? pas même une mare... sauf celle de devant chez nous !... Vous l'avez vue ? et si vous aimez la pêche !

Les mains plongées dans les poches de son pantalon noir, sous le ventre, le père Binelle tanguait sur ses courtes jambes, et sa grosse tête rebondissait sur ses épaules trapues. Yves éprouvait déjà quelque peine secrète, à la vue de son supérieur hiérarchique. Il y avait dans cet homme tant d'indices d'épuisement et d'impuissance. Le fonctionnarisme avait dû pétrir cette chair blême, avait gonflé ces paupières exsangues, creusé ces larges plis des joues blanchâtres, donné à ce bonasse lourdaud, né pour la vie rustique, pour le grossier labeur du plein air, pour les mangeailles bien gagnées à la sueur du corps, des prétentions d'intellectuel. Le fonctionnarisme avait usé ce cerveau, détraqué ce système nerveux, fait d'un paysan du midi, un épais neurasthénique.

Pauvre diable, songeait Yves, en dégringolant l'escalier en bigorneau, il me fait mal quand il rit ! Il n'y a que sa peau qui rit ; ses yeux sont morts, son cœur aussi. Il souffre de n'avoir pas une blouse bleue sur le dos et une trogne au nez bourgeonné !

Quand il reprit le bras de Devaiges, impatient dans un pâle soleil sur le pavé brillant et fumant, il l'entraîna tout de suite vers le haut de la rue qui menait au centre.

— Eh bien quoi ? lui demanda son ami. Tu m'as l'air bien décidé. Te plaît-il, ton principal ?

Yves rapidement lui conta ses impressions :

— Pour le moment nous allons vers un certain hôtel des Blés, que me recommande le père Binelle. J'y trouverai, paraît-il, un ancien répétiteur comme toi-z et moi ; un mathématicien bi-licencié, qui me donnera tous les renseignements possibles.

CHAPITRE III

Hôtel des Blés

Ils ne purent flâner longtemps. La pluie recommençait. En outre six heures approchaient, et les deux amis se sentaient de l'appétit. Ils se décidèrent à entrer tout de suite à l'hôtel indiqué, qu'ils trouvèrent sans trop de difficulté.

Il s'élevait au bas d'une petite place carrée, dominée par un sombre porche et une laide flèche rabougrie d'antique église, noire comme suie. Les deux autres côtés de la place étaient bordés de boutiques; une épicerie, un marchand de meubles, une pharmacie, une chaudronnerie, etc. L'hôtel était précédé d'une grille et d'une cour étroite, ornée de fusains. Ils poussèrent une grande porte vitrée, et se trouvèrent dans une médiocre salle de café, aux tables de marbre gris, régulièrement espacées, montées sur de minces pieds de fonte. Deux hommes en blouses jouaient aux cartes. Ils s'assirent à la première table venue.

Yves interpella le garçon :

— Est-ce que monsieur... Ah! ma foi! j'ai oublié le nom... Le professeur de mathématiques du collège?

— Monsieur Arverne! il n'est pas encore arrivé, monsieur, mais il ne tardera pas!

— Merci. Vous me préviendrez, n'est-ce pas?

Yves et Devaiges échangèrent de nouveau leurs impressions.

— Ah! ça n'a pas l'air fameux! pouffait Devaiges, que l'air déconfit d'Yves amusait... Ce que tu vas t'embêter ici!

— Mais non, mais non, mon cher! Tu sais bien, le silence, la solitude, la campagne. Je ne demande que ça. Ah! comme j'y rêvais, dans le hideux métier de pion!...

Ils évoquaient le passé, cette année de début, où Devaiges et lui s'étaient connus, les matins où ils s'amusaient à traduire Heine, *Wilhelm Meister*...

Un homme corpulent, à face pleine et vermeille, si raide dans sa démarche qu'il semblait porter son ventre devant soi avec orgueil, avec ostentation, avec délice, parut tout à coup, et, s'adressant à Yves :

— Pardon, messieurs... Monsieur est le nouveau professeur, sans doute?

— Oui, monsieur, dit Yves, sans dissimuler le plaisir tout frais que lui faisait cette appellation de professeur.

— Monsieur arrive... Monsieur ne connaît pas la ville... Monsieur le Professeur prendra-t-il pension ici? Monsieur le Professeur n'est pas marié, je crois?

— Ah diable! dit Yves, attendez un peu!... Je vous dirai tout cela plus tard... Laissez-moi descendre du train. Vous me donnerez tout de même à dîner pour ce soir?

— Je demande pardon à Monsieur, dit la face ver-

meille, s'illuminant encore, comme le ventre semblait saillir davantage. Mais je crois bien faire de prévenir tout de suite Monsieur le Professeur... Monsieur le Professeur peut s'informer... Monsieur le Professeur ne trouverait pas d'autre pension... Monsieur le Professeur est sans doute habitué aux grandes villes... Mais ici c'est un vrai désert. Il n'y a pas de choix, et... je pensais... ?

Devaiges poussait du pied Yves, sous la table, le nez en l'air.

Yves se sentait agacé de cette prévenance intéressée de l'hôte. Mais le personnage n'avait aucune humilité dans son maintien, il parlait lentement, posément, sur un ton ferme, persuasif, convaincu et amical. Yves dit :

— C'est égal, monsieur l'hôtelier, c'est égal! Souffrez que je respire. Il se ravisa : D'ailleurs, vous savez, je suis très particulier là-dessus. Nous ne nous entendrons peut-être pas facilement. Quel est le prix de votre pension ?

— C'est quatre-vingt-dix francs par mois, Monsieur le Professeur !

Yves se renversa sur sa chaise, les yeux écarquillés :

— Ah ça ! vous perdez la tête ?... Non, merci. Merci. Vraiment je ne puis pas. Tant pis. Que voulez-vous... Je ne m'entendrai jamais pour un prix aussi fabuleux...

— Fabuleux !

Cette fois le digne amphitryon s'enflamma. Il se recula en inclinant la tête sur son bedon, et avec un léger accent de raillerie méprisante :

— Ah ! Monsieur le Professeur peut chercher ailleurs... Il m'en dira des nouvelles..., à un prix inférieur, Mon-

sieur le Professeur ne trouvera à manger qu'avec des maçons et des balayeurs de rues.

Il s'était retiré.

— Il m'embête cet animal! grommela Yves, que le ton ironique de l'hôtelier avait échauffé un peu.

— Qu'est-ce qu'il nous fiche! éclata Devaiges, qui, pendant toute la scène, se mordait les lèvres pour ne pas rire. En v'là un pays! Ce qu'il te saute à la gorge! Il t'en paie, du Monsieur le Professeur! Ça ne lui coûte pas cher!

— Au contraire, conclut Yves. C'est à moi que ça peut coûter, pauvre pion à peine dégrossi, et professeur à 1900!...

Les deux amis continuaient à plaisanter, attendant impatiemment l'heure du dîner. Tout à coup l'hôtelier reparut, marcha droit à leur table :

— Si ces messieurs veulent permettre... Voyons, Monsieur le Professeur, quel prix mettez-vous?

— Décidément vous êtes impatient, Monsieur l'Hôtelier... Eh bien, tenez, soyez satisfait... Tant pis! Je vous ai dit que j'étais très particulier. Voici comme : je ne bois ni vin, ni alcool, ni café. Est-ce clair? Seulement, j'ai la prétention de ne pas payer ce que je ne consomme pas... Si vous m'offrez votre table à soixante francs, c'est fait!

Le patron du restaurant sursauta, aux mots « ni vin, ni alcool, ni café », comme s'il recevait un coup sur le ventre. Instinctivement il glissa un regard oblique vers la table où se consommaient, avec une savante lenteur, deux petits verres de quinquina. Il crut ensuite devoir sourire, comme frappé d'une heureuse pensée :

— Oh, mais, Monsieur le Professeur, c'est bien diffé-

rent! Si Monsieur le Professeur ne prend ni vin, ni alcool, ni café, (il clignait de l'œil, avec incrédulité ou mépris? Yves ne sut distinguer), on pourra aisément s'entendre... Soixante francs pour les repas nets, alors? Eh bien, Monsieur le Professeur peut considérer l'affaire comme faite... Monsieur le Professeur aura ici des amis... son collègue. Nous avons l'Université depuis vingt ans!... Ces messieurs de la Magistrature, des Ponts et Chaussées, des Contributions, des Postes... Monsieur sera chez lui, chez nous... Il s'inclina, comme une tonne se penche, avec grâce... Une minute. Je vais prévenir Madame, n'est-ce pas?

Et comme Yves déclarait, tout surpris encore de l'aplomb de son marchand de soupe :

— Soit.

Celui-ci tourna le dos, et fila vers la cuisine.

— Épatant! cria Devaiges. Épatant! un toupet! Ficelé, mon vieux!

— Oui, ficelé! répéta Yves, décontenancé de voir qu'il s'était déjà laissé faire par le premier gargotier venu...

— C'est pas long? hein?

— Oh! mais, il ne me tient pas le bonhomme! Après tout, pour le premier mois, je ne connais pas la ville, pas un chat... Je ne saurais pas comment m'y retourner tout seul...

— Ici, tu vas faire tout de suite connaissance avec un collègue... et puis les notabilités officielles, les fonctionnaires de la Cité!...

— Oh! quant à ça, animal! Tu sais qu'ils me dégoûtent d'avance... Mon collègue m'intéresse, parce qu'en fait, c'est le début pour moi, il faut qu'il me mette

au courant de bien des choses. Pourvu que ce soit un type chic!

Quelques instants, et ils passèrent à la table d'hôte. C'était une haute salle rectangulaire, à panneaux de bois blanc, enguirlandés de fruits et de feuilles de bois sculpté. Deux lampes de gaz éclairaient la longue table à nappe, serviettes et service bien blancs.

— Ces messieurs dîneront seuls ce soir, leur dit le garçon en habit et tablier blanc... les pensionnaires...

— Combien en avez-vous?

— Cinq, monsieur. Ils dînent en ville généralement, le dimanche soir.

Tous deux étaient las. Il fallait se presser d'ailleurs, le train qui devait ramener Devaiges partant à huit heures et demie. Yves reconduisit son ami à la gare, et rentra à l'hôtel, dans une chambre au second, qu'il avait retenue pour la nuit.

Il se recueillit un instant avant de se mettre au lit... Son voyage, les émotions de la journée l'avaient fatigué. Mais de nombreuses appréhensions le tenaient éveillé.

Allait-il enfin pouvoir « vivre sa vraie vie », comme il avait dit plaisamment à Devaiges. Était-ce enfin l'heure tant appelée? Autour de cette chambre, au-delà de ce court rayon pâle de sa chandelle, que voilait l'ombre de la ville? Qu'apportaient à sa destinée toutes les vagues formes qui se pressaient sous son regard méditatif? Serait-il libre de faire un peu du bien qu'il rêvait? Allait-il pouvoir agir selon sa conscience? Les conditions de l'action lui seraient-elles favorables, saurait-il les fléchir, si elles lui étaient contraires?

Quelque angoisse lointaine, — pressentiment de dé-

faite, — ou émotion de l'action, — tourmentait son cœur. Tristement il sourit en songeant que déjà, s'il n'y prenait garde, il s'était laissé violenter par ce vulgaire hôtelier... Renonçait-il donc du premier coup à l'un des premiers articles de la Loi lentement élaborée de sa vie nouvelle : « Prendre mes repas seul, — les confectionner moi-même, — ou avec des ouvriers ? »

Il s'endormit, résolu à être frais et plein de force, pour les classes qu'il commençait le lendemain.

CHAPITRE IV

Premières Classes

Le lendemain matin, à sa grande stupéfaction, le Principal, — dont la grosse tête blanche s'agitait dans le soleil d'octobre de la cour, parmi les feutres de ces messieurs, et tandis que les écoliers allaient et venaient en grande bruyance, — lui dit :

— Ah! Monsieur Madec! Voici vos élèves; vous commencez justement par une classe d'allemand.

— D'allemand? interrogea Yves, croyant à une méprise.

Le bonhomme eut un sourire d'enfant :

— Mais oui, d'allemand! Comment? Est-ce que vous ne savez pas?... Mais vous avez l'allemand, avec l'anglais, huit heures pour chaque langue.

Yves était bouleversé : de l'allemand? Ainsi on le bombardait professeur d'allemand, lui? Mais il ne savait pas l'allemand? Il n'avait d'ailleurs aucune qualité, aucun titre pour le faire.

— Mais, monsieur le Principal, je ne suis pas licencié d'allemand. Mes deux licences sont d'*anglais* et de philosophie!... Il y a une erreur! Il se voyait déjà, le pauvre, renvoyé au dortoir... pour combien de siècles!

Cependant les autres professeurs, au bruit infernal de la cloche, menaient chacun son troupeau, et disparaissaient dans les couloirs. Le Principal, sans s'émouvoir autrement, très jovial, prenait câlinement Yves par le bras, lui faisant signe de baisser la voix, à cause des élèves, une quinzaine, qui, groupés à quelque distance, attendaient.

— Allons donc! Bah! Qu'est-ce que ça fait! Vous en savez toujours assez, allez! On ne vous a donc pas averti? Ah, fichtre! Ça ne m'étonne pas, allez! J'en ai vu bien d'autres! Déjà il contait des histoires : « Tenez! Je me rappelle Un Tel. Il était licencié de philosophie, vous m'entendez bien? Savez-vous ce qu'on lui donna, comme poste?... Une chaire de dessin! mon cher monsieur!... Il s'en est tiré tout de même... Une chaire de dessin, à un licencié de philosophie, vous m'entendez bien! Hein? Qu'est-ce que vous diriez, vous?...

Par exemple ! de l'allemand ! Voilà qui était trop fort ! Yves avait érigé en principe inviolable le respect de la science. Il se faisait scrupule de n'enseigner exactement aux autres que ce dont il était sûr, et il posait à la base de tout enseignement et de toute éducation, ce culte de la vérité. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit que ses maîtres pussent, de propos délibéré, l'engager à accepter un poste qu'il était consciemment incapable de remplir. De l'allemand! Sans doute il en savait quelques mots. Il lui avait bien fallu pouvoir traduire une page de *Wilhelm Meister* pour l'examen oral de licence d'anglais. Il n'y avait réussi que péniblement. Il y avait deux ans de cela, et bien qu'il se fût sans doute perfectionné depuis, grâce au bon Devaiges, il n'aurait jamais osé même accepter de donner des leçons d'al-

lemand à un débutant. Or, voici que, de but en blanc, et sans qu'il pût se défendre, on lui confiait huit heures de classes, une cinquantaine d'élèves peut-être, dont combien ? dix, douze, à préparer pour le baccalauréat que lui-même n'aurait pu affronter ? C'était trop fort !

— Monsieur le Principal, il doit y avoir erreur... Il n'est pas possible...

— Mais non, hurla le Principal, effrayé soudain, à la pensée que Yves, à peine nommé, allait peut-être demander son changement.

Le recrutement des professeurs n'était pas chose facile, pour cette petite ville médiocre, à la campagne nulle, éloignée de tout grand centre. Quand il pouvait mettre la main sur l'un d'eux, il ne voulait pas, le pauvre diable, le lâcher de sitôt.

— Mais non, vous m'entendez bien ! Il n'y a pas que les Principaux qui soient marchands de soupe, hein ?

Et il riait, le naïf Principal, de plus en plus fort, à voir l'air de déconfiture de Madec.

— Enfin, écoutez ! Vous réfléchirez. Il est l'heure d'entrer en classe... Si par hasard le Recteur ou l'Inspecteur d'Académie arrivait... Il est le quart... Allez! fit-il aux élèves... Tenez, je vais vous accompagner, vous allez voir que vous en savez plus long que vous ne croyez... Ouf ! ce que j'en ai appris de choses, moi ! simple bachelier ès-sciences, depuis que je suis dans l'enseignement ! Ah ! mon cher, vous m'entendez bien ! On est bon à tout... Votre prédécesseur, d'ailleurs, était comme vous. Il ne savait que l'anglais, — il était licencié d'anglais. Eh bien, au bout de cinq ans qu'il est resté ici, il savait l'allemand ! Il sait l'allemand, maintenant. — Dites-vous donc, vous m'entendez bien, que

l'Université vous offre d'apprendre l'allemand à ses frais. Elle vous paie pour cela ! Allez donc !...

Il fallut entrer en classe. Yves se sentait honteux maintenant, devant les quinze gamins de treize à quatorze ans, élèves de quatrième et de troisième classiques réunies, qu'il avait devant lui. Il se souvenait du temps où, élève lui-même, il lui arrivait de comparaître devant le professeur sans savoir un mot de la leçon qu'on lui demandait. Il renfonça tout un chagrin qui lui montait aux yeux, à la pensée qu'il lui faudrait mentir constamment devant les enfants, affecter de savoir... La tâche lui apparut d'une amertume intolérable.

— Quels livres aviez-vous l'an dernier ?

C'étaient heureusement Halbwachs et Weber, puis *Jeanne d'Arc*, de Schiller. — Qu'allait-il faire, dire, durant deux mortelles heures ? Si seulement il avait eu le temps de refeuilleter cette grammaire. S'il avait su seulement la veille au soir ! Il y aurait passé la nuit, il se serait présenté avec quelque décence devant ses élèves. Mais comment aurait-il pu songer ?...

Les deux heures cependant s'écoulèrent sans trop de peine pour Yves... Il passa une partie du temps à bavarder avec chacun d'eux. Il estimait en effet qu'avant toutes choses ni il ne devait rester étranger pour eux, ni eux ne devaient lui être étrangers. S'aidant tant bien que mal de la deuxième année de Halbwachs qu'il avait étudiée avec Devaiges, il parvint à leur corriger un thème oral. Il reprit quelque confiance, non sans dépit, à voir comme ses élèves étaient peu expérimentés. Un seul d'entre eux répondait vraiment assez bien, et déjà Yves n'osait trop s'avancer, de crainte de commettre quelque gaffe irréparable. L'important était pour

lui de faire cette première classe sans rien laisser échapper qui pût manifester son incompétence. Mais l'enfant, avant qu'on l'ait trompé, attribue spontanément à son maître une grande supériorité. Il suffit qu'un homme, avec quelque aspect de gravité, s'asseye dans une chaire en face de leurs pupitres; leur confiance et leur respect lui sont soudainement acquis, pour un temps, du moins. Désormais, pour ce temps, ils ne verront, n'entendront que par lui. Cependant il y a toujours parmi ces âmes naïves, et naturellement humbles, quelque esprit plus indépendant, plus critique. Outre les stupides et les doux, il y a toujours un « fumiste ». Yves redoutait maintenant sa présence, et c'était contre lui qu'il se mettait en garde. Le sentiment de son autorité admise, reçue, reconnue du premier coup, l'effraya, en même temps qu'il le rassurait. Il se désolait de leur crédulité qui faisait sa force. Enfin il rougissait d'employer par nécessité, dans l'enseignement de l'allemand, cette imbécile méthode, bonne seulement pour les langues mortes, et qu'il avait bannie fièrement de son enseignement de l'anglais. Mais le moyen de « parler », de faire parler — de *vivre* avec ses élèves, une langue qu'il ignorait ?

Enfin la cloche fit son joyeux tintamarre, et en moins d'une minute tout le monde fut dehors.

Yves se précipita vers le Principal :

— Ouf !... Mais je n'y tiendrai pas, vous savez ! Jamais je ne pourrai ! Encore deux heures ce soir avec les rhétoriciens ?... Dites-moi au moins quels livres, que je prépare quelque chose...

Il fut reçu au milieu de ses collègues, riant très fort de son histoire, levant les bras, les cannes en l'air. Et

tous citaient des aventures pires. Eux-mêmes n'étaient-ils pas logés à la même enseigne ? Licencié d'histoire ? — et professeur de latin ! Certifié de Cluny ? et professeur de géographie ! Licencié de mathématiques ? et professeur de botanique ! Bachelier es-sciences ? et professeur universel !... Tout ce capharnaüm faisait cependant un collège ! Bah ! la belle affaire ! avec tout cela il y avait des élèves qui devenaient bacheliers ! Produire des bacheliers, encore et encore... en *rendre*, tant par an ! But unique. Noble but !...

Yves s'en fut à la hâte déjeuner avec l'unique collègue célibataire, dont on lui avait parlé, Arverne. C'était un grand et osseux célibataire, à moustache rousse, bi-licencié es-sciences mathématiques et physiques, ancien boursier d'agrégation de mathématiques, qui avait été cinq ou six ans répétiteur. Ils s'entendirent tout de suite. Arverne bavardait, bavardait, l'air enchanté de son nouveau compagnon. Au café, après le déjeuner, Yves était déjà renseigné sur toutes les boîtes qu'avait faites Arverne, et sur vingt petites histoires de la petite ville...

— Vous n'avez pas encore de logement ? Hé ! venez chez moi, mon cher ! Ma propriétaire est une excellente femme... Elle a justement une petite chambre...

Yves promit de voir, et s'enfuit au second étage de l'hôtel, pour hâtivement revoir une troisième année de Halbwachs, qu'il avait empruntée à un élève le matin.

Il trouva les rhétoriciens à deux heures, dans une petite classe du pavillon neuf, au fond de la cour. Ils étaient trois, avec deux élèves de seconde, et un élève de seconde moderne. Il éprouva quelque terreur devant leur taille. Les trois rhétoriciens surtout étaient plus

grands que lui, forts garçons, dont l'un, plus fluet cependant, l'air gamin et malin, semblait déjà le sonder. Yves lisait dans les yeux moqueurs cette question :

— Es-tu calé en allemand ? Vas-tu faire de moi un bachelier ?

Il retrouva dans la troisième année de Halbwachs le petit poème de Goethe, *Mignon,* qu'il savait par cœur, et qu'heureusement ses élèves ignoraient. Il eut la bonne fortune de pouvoir les occuper pendant la plus grande partie de la classe avec ce poème qu'il leur récita sans consulter le livre. Il produisit ainsi le meilleur effet. La classe achevée, il poussa un long soupir. Il n'avait plus à les revoir jusqu'au lundi suivant. Il aurait le temps de se préparer aux thèmes supérieurs. Le lendemain il avait toute une journée d'anglais; le mercredi et le samedi après-midi, trois heures et demie d'allemand en tout, mais avec des débutants, cela irait bien.

Il sortit de sa classe un peu honteux de son bonheur, qu'il ne devait, pensait-il, qu'à une supercherie.

— Eh bien ? lui dit le père Binelle, toujours tête nue, et roulant de droite à gauche.

— Ça a marché à peu près ! J'ai eu la veine de savoir par cœur...

Binelle tapa sur ses cuisses :

— Quand je vous le disais ! C'est pas plus malin que ça ! Vous m'entendez bien !

Puis, se rapprochant de Yves, qu'il heurta du coude, les yeux de gamine gaîté levés vers les yeux graves de Yves :

— Sont pas forts ! hein ?

CHAPITRE V

En garni

Yves passa le reste de l'après-midi, jusqu'au dîner, avec Arverne, à la recherche d'un logement. Il avait rêvé d'une maisonnette vide, en rase campagne, devant le ciel et les champs. Il la meublerait à la diable; il en ferait un logis où il accueillerait un tas de gens...

Arverne l'emmena dans sa chambre, vaste salle à deux fenêtres, s'ouvrant sur la place principale de Villetaupier. Plancher ciré, long canapé, grand lit à baldaquin... Le cœur de Yves se serra :

— Trop chic pour moi, mon cher, déclara-t-il.

— Té ! qu'est-ce que vous voulez donc, exclama Arverne, interloqué. Je ne paie que vingt-cinq francs ! Rien de plus simple, pourtant ! — Venez voir l'autre petite chambre, que la mère Guiraud veut louer... Brave femme. Elle est veuve, soixante-quatorze ans... C'étaient les appartements de son fils aîné. Il est mort de paralysie l'an dernier. Son mari était un vieux républicain. Il s'est fait enterrer civilement. Aussi, la pauvre vieille, maintenant qu'elle n'a plus grand monde ni grand argent, commence à être regardée de travers... Il n'y a qu'elle dans la maison et la petite servante qui

n'en fiche pas lourd, vous verrez... Mais c'est une bonne fille, une de ces filles de la campagne, honnête, vous savez... Ça ne danse pas encore le rigodon. Mais ça commence à aller au bal... Petite rosse ! Ah ! voici !...

Tout en bavardant ainsi, il ramenait Yves par un couloir, une chambre de débarras, un palier, qu'ils avaient déjà traversés, devant une porte près de la rampe de l'escalier. Arverne l'y poussa :

— Entrez donc. C'est simple et familial; je crois que vous avez ces goûts-là !...

— La fenêtre ! dit Yves, qui y courut et l'ouvrit.

C'était pour lui la grande chose : la fenêtre, où donnait-elle ? Sur un jardinet, que le soleil penchant emplissait de clartés rousses, et d'ombres longues, à travers le vaste et délicat feuillage d'un antique sophora, plein d'oiseaux, — non loin d'un autre arbre, mince et élancé, qu'Yves ne connaissait point. Par delà le jardinet, obstruant la vue, un pavillon d'allure neuve, qui paraissait être un entrepôt, et, dans l'angle renversé formé par deux toitures voisines, un coin de lointaine campagne.

— Ça me va, cria Yves. Si seulement on pouvait faire sauter cet entrepôt !

Il se retourna vers la chambre où le soleil entrait à plein : elle était familiale, — comme avait dit Arverne : étroite, peu profonde, avec un grand lit à baldaquin aux rideaux de cretonne ramagée, une tapisserie de teinte claire, une table carrée trop petite, une vieille commode bourrée entre le lit et la fenêtre.

— Pas mal ! dit-il à Arverne qui, appuyé à la cheminée, attendait patiemment : Pas mal !... mais... on

n'est pas chez soi,... et... c'est tout de même un peu bourgeois !

Arverne, atrabilaire, ouvrit de grands yeux :

— Eh ! bon Dieu ! mon cher ! Je ne vous comprends pas...

— Je suis stupide, pensa Yves. Je sais bien qu'il ne peut pas comprendre...

Des pas lourds résonnèrent dans la spirale étroite de l'escalier :

— Tiens, réfléchit Arverne, c'est monsieur Louis !... le second fils de la propriétaire... Entrez donc, voilà monsieur qui cherche une chambre, et comme je sais que...

Monsieur Louis, petit, trapu, rouge, congestionné, de gros yeux vides de bouledogue, vêtu de drap grossier, la cravate mal nouée, botté en propriétaire de campagne, faisait déjà l'article :

— Bien exposée, gentille petite chambre.

Yves aurait voulu être au diable ; il se sentait pris. Il fit effort pour se dégager :

— Eh bien, je reviendrai... Je ne crois pas trouver mieux en effet, cependant...

Arverne et Yves firent le tour de Villetaupier par les boulevards. Yves ne voulait pas entendre parler d'une chambre à l'intérieur de la ville. Ils s'entretinrent inépuisablement de leurs souvenirs du répétitorat, et, chemin faisant, il était hanté de l'impression de modeste intimité que lui avait donnée la petite chambre entrevue avec son jardinet tranquille, le soleil... Mais il résistait à la tentation. Serait-il libre de recevoir chez ces gens, — de braves gens sans doute, — des ouvriers mal vêtus, en habit de travail ? de leur donner un lit, le

sien en cas de besoin ?... Cependant, comment faire ? Rien de ce qu'il visita ne lui plut. Cette compagnie d'Arverne d'ailleurs le gênait. Il aurait voulu être seul... mais il ne connaissait rien, ni personne. Alors il conclut tout à coup, à part lui, pour la chambrette de madame Guiraud, comme il avait fait pour la pension :

— Je verrai toujours, d'ici un mois... j'aurai le temps de chercher, de trouver autre chose...

Il revint donc avec son compagnon, retenir la chambre pour un mois : vingt francs. Dès le lendemain il y fit porter sa malle, et il fut reçu dans le salon de la bonne dame Guiraud. C'était une alerte petite vieille qui portait à peine soixante ans, mais dont la face violacée lui rappela la figure de monsieur Louis, et la paralysie du fils aîné. Madame Guiraud le mit à l'aise aussitôt. Elle lui fit l'effet d'une bonne grand mère avec qui il n'y avait point à songer à faire des manières. Elle n'avait jamais loué encore qu'à M. Arverne ; elle était toute intimidée et comme un peu honteuse de son nouveau rôle de loueuse de garnis.

— Elle a tenu autrefois une boutique de nouveautés, lui avait dit Arverne ; je crois qu'elle est un peu dans la dèche. Louis est marié à une grande et forte femme qui a l'air un peu paysan, vous verrez ça... braves gens ! et puis, vous savez, on vous laissera tranquille !

En peu de temps, Yves, rassuré par ce qu'Arverne lui avait dit des opinions de la veuve Guiraud et de celles qu'avaient eues son mari et son fils aîné (car pour Louis, il lisait *l'Intransigeant)* s'accoutuma. Il chérit tout de suite l'absolue tranquillité de la maison, le silence profond des soirs de la petite ville, quand, à sa table, fenêtre ouverte aux crépuscules doux de l'automne, il

feuilletait ses livres, sans percevoir d'autre bruit que les « hou-hou » flûtés des crapauds ; — ou le frou-frou des feuillages.

Tout ce premier mois s'écoula vite, sans qu'il eût le temps de songer à autre chose qu'à se perfectionner dans les éléments de la langue allemande. Il travailla dur, se fit une grammaire manuscrite, retraduisit tous les thèmes et toutes les versions des trois années de Halbwachs, expliqua, pour lui, *Jeanne d'Arc* et *Guillaume Tell,* corrigea ses quatre-vingts copies hebdomadaires. On le « laissa tranquille ». Arverne lui-même ne le dérangeait jamais. Le professeur de mathématiques avait ses habitudes au dehors, ses classes, et le cercle. Il y avait un cercle à Villetaupier ; il y avait deux cercles : l'un à peu près désert, selon Arverne, le cercle réactionnaire ; l'autre, auquel il appartenait, au premier étage du « grand café » au coin de la place, en face la maison Guiraud, le cercle républicain dont faisaient partie tous les fonctionnaires.. Arverne y emmena Yves, une fois : salle de billards, jolie bibliothèque, salle de lecture derrière, donnant sur les tertres du café : trente francs par an de cotisation. Yves déclara ne vouloir point faire partie du cercle... d'aucune association fermée. En outre, il fit remarquer que, pour le moment, il avait trop de travail. Jusqu'à la Toussaint, il vit peu de monde et entrevit à peine la campagne et la ville elle-même.

CHAPITRE VI

Répétiteurs de collège

Cependant il fit connaissance avec les répétiteurs. Ils étaient trois, dont l'un recevait et portait fièrement le titre de « Surveillant général ». C'était un jeune et beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, ancien instituteur, que l'éclat de l'enseignement secondaire avait sans doute ébloui. Il se trouvait un peu dépaysé dans cette situation glorieuse, et comme il lui fallait être à la fois économe, surveillant, professeur élémentaire, le tout pour la maigre rétribution de 1100 francs ; comme en outre son temps était pris à raison de quarante-cinq heures de service par semaine ; il ne pouvait frayer avec les professeurs qui le négligeaient un peu, et dont il n'approchait qu'avec une certaine méfiance. D'autre part, ses deux collègues — purs et simples répétiteurs, — ne pouvaient se familiariser avec un homme de fonctions si hautes, qui ne couchait pas au dortoir ; d'autant que le principal le traitait à la fois d'un air familier et bourru, comme son factoton, et le secrétaire intime de sa gargote. Le pauvre faisait peine à Yves, à qui il s'ouvrit presque aussitôt, pressentant quelqu'un qui le comprenait. Yves lui proposa ses services, en copain — le louant de ses beaux cheveux, bien lisses et

luisants, que le surveillant général, en pleine cour de récréation, par n'importe quelle température, ne couvrait jamais d'aucun chapeau, crainte d'en déranger l'harmonieuse ordonnance.

Filon, — ainsi se nommait l'important et désolé fonctionnaire, — prit tout de suite Yves pour confident, et Yves ne tarda pas à constater comme déjà cet adolescent — blond et dodu — était aigri et déçu, méprisant et vaniteux — rancunier et médisant. Il avait conscience que le principal l'exploitait, que l'Université l'exploitait, que les élèves le détestaient, que les professeurs l'oubliaient, que ses collègues l'enviaient. Il ne trouvait qu'à se plaindre, qu'à grincer des dents, qu'à « z'yeuter la glace — et les p'tites femmes ! »

— N'auriez-vous pas été plus heureux dans l'enseignement primaire? interrogeait Yves. Ou bien pourquoi n'essayez-vous pas le certificat de professeur élémentaire ?

Filon mouillait ses belles lèvres du bout de la langue, et de ses beaux yeux clairs et purs, regardait Yves en déclarant :

— On n'arrive à rien dans l'enseignement primaire. C'est un métier à crever de faim ; et pour le certificat, je n'ai pas le temps de travailler !

Les deux autres répétiteurs étaient aussi deux jeunes gens. L'un, déjà vieux dans le métier, avait près de trente ans. Il s'appelait Corard : petit, brun, très barbu, très rieur, très fumeur de pipes, très buveur de bière ou de simple bleu, très amateur de blanchisseuses ou repasseuses, de beau sexe, en général, dont ses fonctions monacales ne devaient pas lui permettre l'abus. Il vivait sa vie sans bougonner, en ricanant, et sans espé-

rance. Il pensait bien que — nom de Dieu ! ça finirait un jour ou l'autre — et qu'il coucherait alors ailleurs qu'entre vingt-cinq ou trente bipèdes sans plumes ; — mais il ne semblait pas en faire dépendre le bonheur de sa vie.

L'autre, Piray, était à peine sorti du collège où il avait fait ses études. Il n'avait pas vingt ans ; et, bachelier, il préparait des examens pour entrer aux Ponts-et-Chaussées. Grand, blond, robuste, sans un poil de barbe, sans ombre de moustaches, il avait l'air d'un bel écolier, et Yves le prit en effet pendant quelques jours pour un « grand » de « Philo » ou de « Mat-élém. ».

Yves causa beaucoup avec eux du *métier*, de ce qu'il était, de ce qu'il pourrait être. Ils lui montrèrent leur chambre. Au premier, dans un coin de la grande ferme, deux cases, l'une à la suite de l'autre, communiquant ; une fenêtre à l'une, donnant sur la rue, et une fenêtre à l'autre, sur les rameaux des tilleuls de la cour des élèves : les deux fenêtres et la porte de communication en enfilade. La chambre de l'arrivée était plus vaste, elle était pourvue d'une cheminée : elle était commune aux deux répétiteurs. L'autre, plus petite, était assez nue, mais proprement rangée, avec une couchette de fer, dans un rideau d'indienne, une table carrée et quelques planches avec des livres. Celle-ci appartenait à Monsieur le surveillant général. Elle offrait un contraste parfait avec la « turne » des deux répétiteurs, pavée de briques, alors que l'autre était planchéiée, et sans lit, ni rideau, tapissée de journaux illustrés, de gravures jaunâtres, sur une tapisserie loqueteuse. La table était un tas de bouquins de tous formats, surtout

brochés et sales, — de pipes, d'accessoires de bicyclettes, de pommes, de croûtons de pain et de chandelle, et le parquet s'encombrait de bottes, de chaussons, de chiffons, de pain, et d'une vieille bécane rouillée. Les vitres étaient noires et vertes, et le plafond pendeloqué d'araignées. La cheminée, plâtrée et croulante, en face la porte d'entrée donnant sur un corridor, était bouchée d'un vilain petit poêle de fonte, baveux et tricolore, boitillant parmi des noix de coke. Ils expliquèrent à Yves, sans doute en manière d'excuse, que n'ayant que leurs quatre heures de liberté par vingt-quatre heures, ils ne pouvaient guère s'occuper d'eux ni de la turne, que le garçon s'en fichait pas mal, et que les potaches avaient tant de fois enfoncé leur porte, forcé la serrure, qu'ils y venaient librement fumer leurs cigarettes, pendant leurs heures de service, qu'eux-mêmes étaient contraints de chiper de l'essence pour leur lampe de cuivre, quand ils étaient libres le soir, en vacances, ou les dimanches et jeudis d'études réunies; — que le patron refusait de refaire encore une fois leur serrure; qu'enfin il leur fallait se payer du fromage, du jambon, de la confiture, pour suppléer à l'ordinaire qu'on leur servait, sur leur traitement de quarante-cinq francs pour le plus jeune, de soixante-et-onze francs pour l'ancien.

Ils disaient tout cela presque en riant, sans arrière-pensée, sans indignation, comme des bohêmes amusés de leur misère. Yves était stupéfait. Il se demandait ce qu'il serait devenu, lui, s'il s'était trouvé dans une telle situation; la vie du répétiteur de lycée, celle qu'il avait vécue, et dont il avait pourtant si amèrement souffert, lui apparut comme une existence de bourgeois aisé,

comparée à celle-ci. Il regardait ces misérables réduits, ces deux jeunes gens pleins de force et de gaieté, et ne savait s'ils n'étaient pas d'admirables stoïques.

Non. Leur bonne humeur, si loyale qu'elle fût, n'était pas admirable. Il les en blâmait intérieurement. Ils n'auraient pas dû *tolérer* un tel état de choses; ils se devaient à leur caractère d'êtres humains, d'individus éduqués et libres, de s'indigner, de se révolter, de faire respecter leurs droits — connaissaient-ils seulement les décrets de 91? n'étaient-ils donc pas applicables aux répétiteurs de collège autant qu'à leurs collègues des lycées? Pourquoi ne protestaient-ils pas? Pourquoi ne signalaient-ils pas aux inspecteurs, aux recteurs, les abus dont ils étaient victimes? Pourquoi ne les criaient-ils pas sur les toits? Il était bon de rire sans doute, mais le rire est *lâche* qui console des iniquités; le rire est égoïste et stupide qui fait oublier le droit, la justice. Si vous avez l'âme haute, insouciante et sereine, au moins que ce soit au risque de votre pain, en vous révoltant, non parce que vous le mangez dans la honte!

Et puis Yves, revenant chez lui, se disait qu'après tout inspecteurs et recteurs étaient instruits de tout cela, et que les droits de l'homme et du citoyen n'étaient que de beau bois dont les politiciens font des flûtes pour faire danser les ânes! Il s'était promis d'agir de son côté, pour mettre un peu de noble souci, de fécond mécontentement peut-être, dans la vie de ces deux malheureux insouciants collègues, et d'alléger leurs tâches, pour sa part, autant qu'il pourrait.

Il les convia à venir prendre le thé chez lui, entre quatre et cinq heures, quand l'un d'eux serait libre. Il se

mit à songer à ce que l'Université perd, gaspille, gâche de force précieuse dans la personne de ses répétiteurs, en les traitant en parias comme elle fait. Répétiteurs de lycées, malgré leur confort relatif, répétiteurs de collèges, tous pions encore, logés à la même enseigne, tous domestiques, dédaignés et bêtes de somme, larbins pour les gros ouvrages, bêtes à corvées. Tout ce qui est sale, ennuyeux, pénible, tout leur est gardé : et on leur donne un logis ignoble, un salaire dérisoire, pour récompense de tels services.

— Je veux, murmurait Yves, presque à haute voix, en remontant « le Château », que l'internat soit un mal nécessaire, qu'il *faille* faire des dortoirs, qu'il *faille* des gens pour surveiller les bains de pieds, pour conduire ces marches militaires qu'on appelle « Promenades », et pour demeurer muets trois heures durant dans des études ; mais *pourquoi* ces tâches sont-elles réservées *aux mêmes!* pourquoi ne sont-elles pas équitablement partagées entre tous les membres de l'Enseignement ; et pourquoi ne demande-t-on pas à *tous*, à *tous*, répétiteurs aussi bien que professeurs, de donner de leur cœur, de leur pensée, de leur âme, autant que de tout ce qu'ils estiment le moins en eux, à la haute œuvre de l'éducation des hommes !

Car enfin tout cela participe de l'éducation des hommes.

Tout cela n'est pas *corvées*, choses sales ou pénibles, pourvu que tout cela ne soit pas mal compris, mal traité, traité en tas, par quintaux, par tonnes imposées aux épaules de pauvres hères. Un dortoir, deux dortoirs par mois, pour un professeur, quatre, cinq récréations par mois, une, deux promenades

par mois, avec ou sans supplément de salaire, ne seraient pas des corvées, mais même peut-être des fonctions intéressantes... En tous cas, si *tous* les partageaient, tous auraient conscience de l'équité de cette solution, de la nécessité et de la valeur de l'œuvre, et ils s'y donneraient en toute fierté...

Mais non! au lieu de cela, du plâtrage. On allait replâtrer encore, paraît-il! Toujours le vieux, l'antique, l'éternel système de drogues mirifiques, de panacées mitigées au clair de lune — langues de serpent, œufs de vipère... Moribonde, pauvre moribonde! Tu mourras quand même, vieille Université! Ce ne sont pas tes pédants décorés, tes praticiens à déductions fleuries, ni tes doctes volumineuses enquêtes qui te sauveront. Bien plutôt tout ce tas de faquins et de bouquins te tueront-ils! On va replâtrer! Logique éblouissante, solution merveilleuse du noir problème : on garderait les dortoirs, promenades, bains de pieds, récréations — toutes les *corvées* — oui, on les garderait et cependant les répétiteurs en seraient libérés? Oui! Entendons bien! les répétiteurs ne jouiraient plus du doux « repos en commun ». Ils allaient avoir une chambre *à eux*, avec, dedans, un lit, *où ils coucheraient!* Et ils n'allaient plus être les honteux garde-bipèdes, chiens de bergers, chiens loups : « Mords-le, Pion! » Les répétiteurs n'allaient plus être des Pions, Alma mater! mais peut-être enfin les emploierait-on à des répétitions! de classes, de leçons, etc. Les répétiteurs allaient être des répétiteurs!...

— Parfait! Bravo! mais comment? Les dortoirs, les marches militaires, qui les ferait? Et parbleu! des commis de magasins, des garçons d'écuries, des sous-

officiers, de jeunes ou vieux bureaucrates, ronds-de-cuir en purée! des larbins ou des gens chics. — Quoi donc? Tous ces gens-là de bonne volonté, par enthousiasme? Que non! Pour de la galette. On paierait tant la nuit, de huit heures du soir à six heures du matin; et tant pour une promenade, tant pour une récréation, etc. En un mot tant et tant pouvait atteindre, bon an, mal an, à treize cents francs (c'est beau, messieurs! un instituteur ne gagne que neuf cent francs par an! N'est-ce pas à déserter l'enseignement primaire en effet?).

Alma mater. Bonne âme, âme généreuse! Tu ouvres enfin tes bras longtemps croisés méditativement pour y recevoir tous les petits. Tous universitaires! Tu penses à ceux d'en dehors, aux profanes, qui peinent pour joindre les deux bouts, et tu leur offres ce dont tes fils orgueilleux, enrichis, luxueux sans doute, ne veulent plus. Tu exonères ceux-ci, et tu honores ceux-là.

Et le système est à l'essai, se disait Yves outré. Ce n'est pas un rêve, un cauchemar de cervelle hébétée, une hantise de pédagogue ivre. C'est fait, ça s'essaie dans des grands lycées, à deux pas d'ici! Voilà donc l'éducation des consciences, des esprits, des cœurs. L'Université de France enseignait aux jeunes Français; les graves et doctes messieurs du conseil de l'instruction publique décrétaient, que, pour faire des dortoirs, des récréations, des promenades, n'importe qui était bon, venu de n'importe où. Elle déclarait : *corvées*, plus haut et plus fort que quiconque, toutes ces fonctions accomplies jusqu'ici par des jeunes gens qu'elle avait prétendu avoir *choisis* et elle payait ces *corvées*, elle les vendait à l'encan, comme un tas de saletés dont

pour sa part, elle était heureuse et fière de se laver les mains.

Pions? Ah! qu'on eut donc raison de vous blaguer, de vous mépriser, de vous honnir! Il y en a parmi vous qui crurent à un sacerdoce! Pions! oui. Bien bêtes de somme puisque vous ne faisiez que cela, que n'importe qui — venu de n'importe où — pour un peu plus de beurre sur son pain — ou tout simplement pour un peu plus d'absinthe — est jugé digne de faire! Honte, honte, trois fois honte!

Les graves et doctes messieurs, d'âme si haute et si éclairée, ignorent donc que ces *corvées* sont la *moitié* de la vie des élèves, la moitié de la vie de tous enfants de dix à dix-huit ans, dans tous lycées et collèges? Que reste-t-il, en dehors des *corvées?* des classes, des études; dans les classes, leçons de grammaire, de littérature, de mathématiques, de physique, de géographie, d'histoire, etc. Dans les études, les *devoirs* de toutes ces leçons. Et cela comporte assurément quelque part d'éducation spirituelle. Mais tout le reste du temps? Plus de la moitié du temps? Les récréations, les promenades, les réfectoires, les dortoirs, — les matins, midis — soirs — hors du travail, — où l'enfant, le jeune homme rêve, songe, se repose, se distrait, s'amuse?... Tout cela est *corvées*. Et c'est là, qu'au foyer familial, à la chère maison du pays, le père, la mère, les sœurs, les frères donnent précisément le meilleur d'eux-mêmes! — Mais l'Université, grande dame, donne cela, le jette, à n'importe qui, venu de n'importe où, ayant besoin d'arrondir son budget! — Oui, honte, vraiment honte!

Ces heures sont sacrées, — heures de sommeil, heures de loisir, heures des repas; heures où le cœur

se joue, où l'esprit se détend et s'éveille pour d'autres horizons que les horizons marqués ; où le corps s'étire aussi, se refait, se fait, se fortifie, parle, car le corps a sa voix; une voix de bête, dans les *corvées,* de brute, pour plus tard, après des années de corvées, dans les internats.

— Ces heures sont sacrées; pour ces heures-là, il faut des hommes, non des pions, non des crève-la-faim; des hommes qui savent être à l'interne maussade et prisonnier, ce que le père est à l'externe heureux et libre : des hommes au cœur délicat comme celui d'une mère; à l'imagination riche, comme celle d'une sœur aimante; des hommes au front loyal, et à la main ferme.

Mais où les trouver ces hommes? Les professeurs s'estiment trop grands messieurs, pour partager ces heures-là avec les répétiteurs; les répétiteurs répugnent à être regardés comme des pions, pour ne vivre que ces heures-là; et l'Université les déclare heures de corvées, et y convie tout ce qui se gratte les poches; et l'Université s'étonne de dégringoler pierre à pierre? Tout le mal est là! La question du répétitorat de l'internat, est la question de vie et de mort de l'Université..., et ce mal ne fait qu'empirer, à de tels replâtrages!

CHAPITRE VII

Scènes d'Intérieur

Une fin d'après-midi du commencement de novembre, Yves corrigeait des devoirs d'allemand près de sa fenêtre encore ouverte aux pâles rayons d'un crépuscule déjà froid de l'hiver.

Il entendit en l'air un bruit singulier; quelque chose comme un claquement de mâchoires. Levant les yeux vers le nord, il aperçut dans le ciel assombri une longue file d'oiseaux qui fuyaient, en une mince guirlande. Il quitta sa table et se pencha à la fenêtre pour les voir. Tout à coup une voix lui cria d'en bas :

— Les oies sauvages, monsieur Madec! Si vous aimez le froid, c'est signe de froid!

C'était Lina, la servante, blonde, très pâle, avec son tablier blanc, qui l'interpellait ainsi, de sa voix fraîche, toujours joyeuse. Elle venait de puiser de l'eau à la fontaine de ciment, au rebord de la petite pelouse du jardinet. Elle posa son broc de zinc en émail bleu, et les mains aux hanches, le menton levé, elle regardait flotter la banderolle des oiseaux.

— Tiens! curieux! dit Yves. Et ils annoncent le froid? Brrr! Je ne l'aime guère!

— Ah! ah! tant pis! faudra bientôt que vous songiez au bois. Je l'disais justement c'matin, à mame Guiraud!

— C'est vrai; mais je compte sur vous pour cela? Vous savez, je ne m'y connais pas?

— Faudra t'y m'en occuper dès demain, monsieur Madec?

— Oui, bien sûr, le plus tôt possible!

— Bon! Entendu!

La jeune fille reprit son broc, et rentra avec un petit salut amical de la tête.

D'une timidité sauvage, comme tout bon Breton, Yves avait à peine encore osé adresser la parole à la servante. La servante! Il jeta sa plume d'encre rouge sur sa table, passa sa main sur son front, et soudain se laissa aller à quelque rêverie. « Après tout, songea-t-il, je n'ai plus besoin de me tant presser. Je puis bien souffler un peu. D'ailleurs, je n'y vois plus, les jours diminuent... Je commence à être à peu près à la hauteur de la grosse besogne. Il est temps que je me recueille et regarde autour de moi. »

Depuis son arrivée, il était encore comme étourdi de son voyage; de son changement de vie, de la hâte qu'il avait mise à se faire à ses nouvelles fonctions, pour quoi il ne se trouvait pas compétent; et voici qu'à l'approche frileuse de cette nuit de novembre, il s'arrêtait pour se reconnaître un peu, voir où il en était.

. — Ah oui! Une servante. Monsieur avait une servante! Monsieur le Professeur se faisait servir! Monsieur le Professeur prenait pension au plus grand hôtel de la ville! Comment! Je ne vais pas encore au café! Je ne fais pas encore ma « partie »? Il est vraiment extraordinaire que je ne sois pas membre du « Cercle »!

Patience! Cela viendra. Ouais! je devais faire des tas de choses, « quand je serais *libre* ». Quand je n'aurais plus été ce vil esclave qu'est le répétiteur! Il ne s'agirait plus seulement d'*écrire* ma grande machine : *Révolution immédiate dans la Conscience et les actes de la vie privée,* mais de la *faire,* cette fameuse révolution; de la *vivre!* J'aurais donné l'exemple, moi, l'exemple du vrai acte révolutionnaire. Chacun de mes gestes accompli dans la vérité, aurait dénoncé la vanité monstrueuse, le mensonge flagrant, le cynisme hypocrite de ces *gens-là,* les fameux socialistes, révolutionnaires de tintamarre, décrocheteurs de mandats parlementaires, et saltimbanques politiques, qui vont changer le monde, le recréer de leur souffle puissant, empesté d'alcool et de relents de truffes! Je serais venu, moi, un privilégié, un intellectuel, un professeur de l'Université; j'aurais pris une maisonnette nue, dans un quartier pauvre et populaire; j'aurais fait mon ménage moi-même; j'aurais lavé mon plancher, vidé mes eaux sales! J'aurais mangé avec les ouvriers; j'aurais donné toutes mes heures de loisir aux ouvriers. Je les aurais aidés à s'éduquer en liberté, en beauté, en sagesse, en énergie sociale. J'aurais reçu chez moi leurs enfants, gamins, fillettes, en haillons, sales, mal nourris, picorant toutes les ordures des ruisseaux; je les aurais décrassés; je leur aurais appris à lire, à écrire, à penser, à vouloir, à s'indigner, à revendiquer la justice sur la terre!... Oui, oui! Ah! ah! comme c'était beau tout cela! Même dans ses classes, avec ses élèves, il devait parler, il devait dire ceci, cela... Et au dehors, l'Université Populaire... Il s'entendait encore dire, à la nouvelle de sa nomination : « Dans quinze jours, il y aura une U. P. à Villetaupier!! »

Il ricana... « Je vis tout bonnement en bourgeois... Je suis un menteur et un lâche. » Il haussa les épaules et se coucha sur la table, la tête entre les bras. Un chagrin immense l'avait tout à coup envahi. Il se sentait vaincu déjà, emprisonné, asservi par toutes les circonstances, écrasé par le poids formidable de la tradition; et si seul, si infime, si faible contre tout!

« Le second mois est déjà à demi écoulé. J'aurais dû, j'aurais pu, il y a quinze jours, briser encore tous ces liens, ces lacs que l'habitude bourgeoise m'a tendus de toutes parts, et où je me suis laissé prendre. Je n'ai pas osé m'affranchir alors qu'ils me tenaient à peine; que sera-ce maintenant que chaque heure les resserre plus fortement encore et les multiplie! Quel traquenard! Que puis-je dire dans mes classes? Ces enfants, des petits aux grands, sont plus nuls, plus ignorants les uns que les autres. Je ne puis rien faire d'autre que leur enseigner les éléments de grammaire anglaise et allemande. Depuis un mois et demi je n'ai pu moi-même penser à rien de plus qu'à me mettre en état d'accomplir comme il faut cette tâche insipide et nécessaire! Si encore je pouvais leur enseigner quelque littérature? Oui, un peu. Cinq, dix minutes d'histoire anglaise et allemande chaque classe! Je leur lirais des traductions de Shakespeare, de Heine, etc. Par là un instant au moins de temps à autre je pourrais approcher de leur être intérieur, — les forcer à voir que, par delà la Manche, par delà le Rhin, des hommes comme nous ont vécu, vivent, pour de la Beauté, de la Justice, de la Vérité! — les grammaires, syntaxes, thèmes, versions, perpétuellement me sont autant de barrières hérissées et meurtrières entre eux et moi!...

« Et à l'extérieur? Comment n'ai-je donc encore rien tenté? Mes collègues! Tous bourgeois, tous mariés, tous indifférents à ce qui n'est pas leur bien-être personnel!... Il n'y a que mon voisin... et il me blague! et il est conscient que sa vie est inique, et il continue à la vivre en s'en moquant! Mais les instituteurs! les ouvriers! Connais pas! je ne sais rien d'eux! C'est honteux! *Il faut* que je les voie au plus tôt. Et ici? Eh bien j'oserai! Ce soir, quand « la petite » va venir faire ma couverture, elle la trouvera faite... Je ferai mon lit dès le lever; je viderai mon vase; j'épousseterai; ... nous verrons! Il faut que je commence, que je devienne un homme! je me le suis juré. Je crois que la vérité et la justice sont là, dans l'accomplissement quotidien incessant de la révolution personnelle. Je ferai ma révolution, coûte que coûte! »

Il leva la tête, raffermi un peu par l'espérance d'un plus grand effort. La nuit était tout à fait tombée, il frissonna.

Soudain la porte s'ouvrit. Quelque chose de blanc se montra. Un petit cri d'émoi, puis un franc rire :

— Oh! je vous demande pardon, monsieur Madec! Je vous croyais sorti. Je ne voyais plus de lumière dans votre chambre... Mais vous devez geler d'être là sans bouger à la fenêtre!

C'était Lina. Il s'était levé, s'étirait :

— Pardon aussi, mademoiselle! Je crois que j'ai dormi.

— Mais ce n'est pas prudent! voyons! Je venais chercher votre broc. Vous n'avez pas eu d'eau ce matin, la pompe était fermée. Ils ont un tuyau de crevé, je ne sais quoi...

— Laissez donc, mademoiselle, je prendrai de l'eau moi-même !

— Ah mais non, par exemple !

Elle courut, gamine, vers le petit cabinet, au fond de la chambre, où il y avait juste place à une petite table à toilette. Yves se précipita, l'arrêtant par le bras :

— Non ! vous dis-je, laissez !

Un peu interdite, riant toujours, la jeune fille s'écria :

— Bon ! comme vous voudrez ! mais quelle idée !

— Vous me croyez donc trop grand seigneur pour aller prendre de l'eau moi-même ? Hein ? Ce que vous devez me trouver bête, tout de même, de me laisser servir comme cela, grand dadais ! par une demoiselle !

Tout ceci était si nouveau pour mademoiselle Lina, qu'elle se laissa tomber sur une chaise au pied du lit, en éclatant de rire. Cependant Madec, craquant une allumette, allumait sa lampe. Il ferma la fenêtre et la porte, et, se frottant les mains, voyant que mademoiselle Lina se levait :

— Mais non ! restez assise ! Vous n'êtes pas pressée ?

La servante se leva :

— Si, monsieur Madec ! Il faut que je fasse mon dîner... Alors vous irez prendre votre eau ?

Elle marchait vers la porte.

— Oui, après ce tas-là !

Il montrait une poignée de copies. Elle se rapprocha, se pencha sous la lampe :

— C'est-y ça des devoirs ?

— Oui, mon enfant ! c'est ça des devoirs ! répéta-t-il, imitant plaisamment le ton de la jeune fille... — Et de sacrés sales devoirs !

— C'est-y ça des fautes, toutes ces marques rouges ?

— Oui, c'est des fautes, vous voyez que ça ne manque pas !

— C'est-y ça de l'anglais ?

— Non, c'est de l'allemand !

— Vous savez donc l'allemand aussi ?

— Non ! rugit Yves. Mais il paraît qu'on peut apprendre aux autres ce qu'on ne sait pas soi-même !

Lina ne comprit pas ; elle soupira :

— J'aurais tant voulu savoir l'anglais !

Yves tressaillit...

— Vous voudriez savoir l'anglais ! Fichtre ! Rien de plus simple ! Asseyez-vous là, je vais vous donner une première leçon !

Lina se sauva jusqu'à la porte :

— Ah ben ! Est-ce que j'ai le temps ! Et mon dîner !

— Votre dîner ?... Non, mais sérieusement, parlez-moi deux minutes... Avez-vous été à l'école ? Qu'est-ce que vous avez appris ? Qu'est-ce que vous savez ?

— Bien sûr, j'ai été à l'école ! Jusqu'à quatorze ans !

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai eu vingt ans à la saint Jean passée !

— Il y a donc six ans que vous avez quitté l'école ; et vous ne faites rien depuis ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, monsieur Madec ? Je ne m'appartiens pas, je n'ai pas une minute à moi. C'est toute la journée : « Lina par ci, Lina par là ! »

— Quoi ? pas un moment pour lire ?

Yves écoutait, songeur.

— Lire ?... Ah ben oui !

— Écoutez, mademoiselle Lina. Demain nous en reparlerons. Il faut, *si vous le voulez,* — et vous devez

le vouloir, — que vous trouviez ne serait-ce qu'une demi-heure par jour... je vous aiderai à travailler, à rapprendre peut-être ce que vous ne savez plus... Je...

Dans l'escalier la voix affectueuse de madame Guiraud appelait :

— Lina ! Où êtes-vous donc ?...

Yves tendit la main :

— Sauvez-vous, à demain, nous recauserons : J'ai une idée... camarades, n'est-ce pas ?

Lina, bravement, prit la main du jeune homme :

— C'est ça ! à bientôt, monsieur Madec ! Mais vous savez... Je ne peux pas compter...

La voix du dehors montait encore :

— Lina !

— Oui ! cria celle-ci.

Et elle se sauva...

— Entendu ! se dit Madec ; voilà de la *bonne* ouvrage toute prête !... C'est le commencement ! Ce sera bien le diable si je ne trouve pas le moyen de faire quelque chose pour cette petite ! Elle a l'air bien gentille, pas idiote du tout !... C'est inouï de penser qu'elle ne lit rien, jamais ! que ça n'a pas le temps de penser, de devenir une personne ! Ça reste une chose ; une chose ! la chose des maîtres ! Et il y en a, il y en a comme cela, de par le monde ! Qu'est-ce qu'elle va devenir ? quelle est sa destinée ?... La tâche quotidienne, l'éternel balayage, cuisinage, échaudage, époussetage ! Et comme distractions : les commérages aux portes ; les échappées rares au bal du mastroquet ; quelque ouvrier ou commis lui pince la taille... et allez donc ! on n'est pas de bois ! Elle se laisse faire, ou pas. Dans tous les cas, épouse un jour ou l'autre une pauvre « chose »

mâle — s'abêtissent ensemble, ont des gosses, filles ou garçons, qui *serviront* aussi ; les garçons un jour ou l'autre se feront casser la tête pour un patron, ou les patrons — à la mine, ou au fameux « champ d'honneur » ! — Les filles... Dieu sait ! Et puis voilà encore des « choses » !... — Ou bien... elle n'épouse pas... Alors c'est peut-être pis !... Et puis c'est ça le monde ! Pouah ! l'immonde saleté !...

En rentrant du restaurant, ce même soir, il fit sa couverture, et se remit au travail, résolu à interroger plus longuement la jeune fille sur son passé dès qu'elle viendrait.

Vers neuf heures et demie, il reçut la petite visite attendue. Sans embarras, mademoiselle Lina lui dit sa vie. Elle était fille de paysans des environs. Elle avait servi d'abord chez un horloger en qualité de bonne et de factrice à la fois. Elle gardait souvent la boutique. Il y avait peu d'ouvrage. Elle s'était plu là. Elle avait quinze ans. Madame était très bonne, mais jalouse... et monsieur plaisantait trop.

— Un soir, pris de vin sans doute... C'est pas rare dans c'pays-ci, monsieur Madec... Tout le monde ne boit pas de l'eau, comme vous... Il voulut m'embrasser... Justement madame arrive comme je courais en criant !

Elle avait dû quitter la maison, après avoir exigé et obtenu des excuses de madame et de monsieur.

Ensuite elle avait été à la Poste... enfin chez madame Guiraud depuis un an. C'était sa meilleure place.

Yves dit :

— C'est bien ! Demain je parlerai à madame Guiraud. Nous vous trouverons bien deux ou trois demi-

heures par semaine pour faire quelques dictées, lettres, narrations, lectures critiques, etc..., puisque, d'autre part, je vous ferai toute cette partie de votre ouvrage que vous devez faire chez moi — cela vous dégagera d'autant... Madame Guiraud est très bonne, elle ne refusera pas cela. Vous ne devez pas vous laisser aller à la stupidité. Vous avez reçu une instruction élémentaire, vous devez la compléter — ou au moins ne pas perdre ce que vous savez. Il faut que vous ne vous rendiez pas inférieure à ceux que vous servez... Il ne faut pas laisser l'infériorité — l'esclavage, se justifier.

Leur conversation se prolongea jusqu'à près de onze heures. Yves se coucha radieux. Il lui semblait avoir vraiment fait un premier pas dans le bon chemin, et tout l'avenir, muet et fermé jusque-là, se rouvrit à lui avec une gloire d'aube.

Dès le lendemain en effet, il obtint de la bonne dame Guiraud trois demi-heures par semaine du temps de mademoiselle Lina, qu'il choisit parmi ses heures libres des matins, et il commença cette même semaine à interroger sa nouvelle élève.

CHAPITRE VIII

Chez Têtu

Ce fut aussi vers ce temps qu'il rencontra un ouvrier chez un de ses collègues : Têtu. Têtu était un ancien instituteur : un brave garçon, rien qu'à le voir, pensait Madec ; petit, trapu, avec une grosse tête blonde, ronde, au large front dur, poli comme une roche de marbre, et de gros yeux bleus sans profondeur; des gestes courts et étroits, — et monotones ; — un brave garçon, rien qu'à entendre sa voix nette, cependant roulante en la gorge, comme des « ra » de tambour. Têtu était radical-socialiste ; il avait combattu le maire actuel aux élections; il était mal vu en haut lieu pour des crimes politiques dont assurément il était incapable, mais dont il pouvait se rendre complice, à cause de sa sincérité à penser, et de son obstination à dire ce qu'il pensait. Bavardant un jour avec Madec, il lui avait appris qu'une section de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen allait se fonder à Villetaupier, entre bourgeois et ouvriers :

— Venez donc me voir, ajouta-t-il, je vous présenterai Périer, un des ouvriers les plus sérieux sur qui nous comptons.

Un soir, Madec s'en fut chez Têtu. Têtu était marié. Sa femme, grande, mince, d'apparence un peu roide, mais toute pleine de bons efforts pour de la grâce, lui poussa Jean-Pierre dans les bras. Jean-Pierre était un gamin de sept ans, fort et grave, de visage obstiné comme celui de son père. Périer était déjà là quand Yves arriva. L'ouvrier, ajusteur aux chemins de fer de l'État, se leva du coin de la cheminée où il était assis fumant la pipe. Il toucha son béret béarnais, qu'il avait sur la tête, et se rassit, après avoir serré la main que lui offrait Madec. Périer plut tout de suite à Yves : il avait l'air joyeux et grave tout à la fois; son visage brun, aux traits fins, nez droit, grands yeux noirs, longs sourcils, petite moustache noire, avait quelque chose d'aristocratique. Il portait une courte blouse de toile bleue d'atelier, ouverte sur une chemise de couleur sans cravate.

Déjà on causait des chemins de fer, du travail aux ateliers, — tandis que madame Têtu, après avoir mis en train le café, montait coucher Jean-Pierre. Yves écoutait avec émotion. Périer tendait au feu ses pieds chaussés de sabots, et, une jambe croisée sur la main gauche à plat sur le genou de l'autre jambe, de la main droite tenant sa pipe, il décrivait quelques rares gestes en parlant. Il causait avec des heurts, tantôt les longs sourcils se fronçaient, et de l'ombre venait dans ses yeux ; tantôt le front se détendait, et un beau sourire éclairait le visage sous la lumière de la lampe. — A l'atelier Périer était regardé de travers : il avait fait des jaloux de ses camarades et de ses supérieurs. Il passait pour un « poseur ».

— Parce que d'abord je ne mets pas les pieds au

café... Jamais je n'accepte un verre de vin blanc : ça me fait mal, et puis je n'en ai pas envie.

Ensuite il travaillait beaucoup, et sa tâche l'intéressait :

— J'ai apporté deux ou trois modifications aux cylindres et à la chaudière; — et c'est en essai — toujours; mais vous comprenez, je ne sais pas dessiner ! Alors il m'a fallu l'aide du chef de dépôt. Alors il a voulu dire que c'est son système, parce qu'il l'a dessiné, lui. J'ai réclamé. On m'a donné raison. Mais il m'en veut. Et les camarades se foutent de moi parce que mes inventions ne m'ont rien rapporté encore, et qu'elles me passeront sous le nez, parce qu'elles portent maintenant le nom de l'ingénieur ! Ils disent : « T'es bien muff ! de t'esquinter le tempérament ! »

Périer ricana. Il n'était la dupe de personne : il ne travaillait pas pour de l'avancement, ni même pour des récompenses quelconques, ou de la gloire. Il travaillait parce qu'il aimait travailler, voilà tout ; et bien sûr que personne ne pouvait l'empêcher.

Têtu, le torse cambré sur la chaise, la cigarette entre deux doigts, approuvait plaisamment :

— Ah ! sacré Périer ! Il n'a pas peur, lui !

Et il se pencha en avant, se frottant les mains en riant. — Madec s'abstenait de tout commentaire, surpris d'une muette admiration pour ce très simple ouvrier sans ambition, sans vanité, qui disait sa vie pénible et joyeuse, toute absorbée en la mâle énergie du quotidien labeur. La causerie s'élargissait maintenant. Madec revint sur la phrase de Périer :

— Je ne mets pas les pieds au café.

Il s'exclamait, soucieux :

— Ah! bon Dieu! Si tous étaient comme vous! C'est

bien cela, c'est beau! savez-vous? Je ne parle pas seulement des ouvriers; moins que les autres ils sont coupables quand ils boivent jusqu'à la soûlerie. — J'aime beaucoup ces bons bourgeois, ceux de mon genre, par exemple, qui passent leurs journées le derrière sur une chaise, sans sueur, avec des entours confortables, prêchant aux ouvriers de ne pas boire; aux ouvriers comme vous, comme les mécaniciens, les mineurs qui respirent un air vicié de charbon, et dépensent dans leurs efforts musculaires, toutes les sécrétions nécessaires à la vie; dont le sang se brûle, et la gorge se dessèche du matin au soir! S'ils donnaient l'exemple seulement, ces doux prêcheurs! Mais non! au dernier de ces petits freluquets de bureaucrates comme au premier gros rentier, dont les jouissances pourraient être si variées et si hautes, il faut quoi!... L'apéritif, le digestif, le jeu de manille interminable, devant les bouteilles! — Ignoble en vérité! Ignoble! c'est pourtant là, l'exemple que reçoivent les ouvriers, (à qui d'ailleurs on n'a jamais parlé d'éducation morale), de ceux qui ont passé dix, quinze ans sur les bancs des collèges et des lycées, dans leurs familles aisées et comme il faut, avec du loisir et tant de soin au milieu des plus beaux principes, des plus grandes maximes!

— Oui, affirma Têtu, c'est bien vrai ce que vous dites là; c'est les bourgeois qui, pouvant plus, devraient plus!

— Et bien sûr, parbleu! Tu dois ce que tu peux!

— Voyez-vous, je ne fais partie d'aucun groupe, d'aucune société. Cependant j'approuverais hautement la propagande antialcoolique, si elle ne s'était pas si mesquinement entichée de l'unique but qu'elle poursuit —

avec les armes déloyales de la Foi — aveuglément, stupidement quelquefois. Oui, assurément, il faut tuer l'alcoolisme. Mais je dis que la voie qu'on prend, — bien qu'on ait l'air d'attaquer la bête en face, — est la plus longue et la plus détournée pour marcher à l'ennemi. L'alcoolisme est un mal dérivé. Le vrai mal est plus haut, plus secret, plus adhérent à l'individu social. Les ouvriers boivent, et boivent de l'alcool, parce qu'ils ne connaissent pas d'autres joies, parce que les bourgeois ne leur en enseignent pas d'autres, parce que les bourgeois n'en connaissent pas d'autres ! Et si les bourgeois n'en connaissent pas d'autres, c'est que le bourgeois est pourri par le milieu qu'il s'est créé. — Il s'est bâti cette société pour son propre bien-être, égoïstement, voracement. Or, tout égoïsme est bestial et condamné à ne se nourrir que de grossières, que de crapulardes jouissances. L'égoïsme repose sur la force brute. Tout individu qui ne s'efforce pas de faire entrer dans chacun des actes de sa vie la préoccupation d'autrui, qui n'érige pas la maxime de son action en maxime universelle, est fatalement amené à rouler, sans délai, au plus bas degré de l'échelle humaine. Si je convoite quelque bien matériel pour moi seul, je ne le fais qu'à mes dépens. Ce que je possède en propre, je le vole ! — Preuve ? ... Il me faut des gendarmes, des soldats et des canons pour défendre mon bien contre autrui, qui, à son tour, encouragé par la loi de mon action, veut aussi posséder pour soi. — Mais du jour où j'arrive à considérer que tout bien matériel, nécessaire à la vie d'autrui, m'est *commun* avec autrui, de ce jour, j'ai d'autres préoccupations que de garder jalousement, férocement mon bien ! J'ai libéré ma personne de chaînes

impitoyables; je sens naître en moi le dégoût, le mépris, l'horreur de toutes jouissances basses et violentes auxquelles j'étais contraint de m'abandonner, quand la pensée n'était pour moi que la geôlière des soucis d'augmenter et de garder mon bien-être matériel! Le bourgeois souffre à penser; son rêve est de ne plus penser; d'où nécessité de quelque passion qui lui ôte un moment le souci de soi-même, qui l'aliène à soi-même; d'où les jeux stupides, prétextes à boire, à s'enivrer; d'où l'alcool!... Et d'autre part l'ouvrier misérable, anxieux de son pain, perpétuellement, ignorant de tout, n'ayant pas le temps de penser à autre chose, voyant la folie hilare et bruyante du bourgeois, n'imagine pas d'autre jouissance!

Madec conclut :

— Abolissez la propriété privée, et vous vous libérerez de toutes folies, de l'alcoolisme entre autres!

Têtu tapa sur ses genoux :

— Eh! l'ami Madec! C'est un communard! Tiens, tiens!

Périer, secouant la cendre de sa pipe sur le chenet ne disait rien.

Madec reprit :

— Communard, collectiviste, anarchiste — appelez-moi comme vous voudrez! Je m'en fiche! Ce sont des mots! Les mots ne sont rien — les actes sont tout : Or retenez ceci : la Révolution ne se fera que par l'individu non plus par la foule; et elle se fera quotidiennement, heure par heure, par chacun de nous. La Révolution se fait à toute minute, depuis le commencement. Il faut que chacun de nous s'affranchisse personnellement de toute bestialité d'abord, et aide à la même

œuvre, de tout son pouvoir ceux qui l'entourent : chacun de nous, bourgeois ou ouvriers. La tâche est d'autant plus ardue que l'individu est plus étroitement asservi aux forces ennemies dont l'enserre l'esprit inique de la société actuelle; mais, coûte que coûte, il faut qu'il s'affranchisse! C'est l'heure des Héros obscurs. Fais-toi toi-même ce que tu voudrais que les autres soient! Tu veux que la justice règne? Fais de toi un juste, envers et contre tous et tout! Que la justice règne en toi, par toi! Exige ton droit imprescriptible à la lumière, à l'air, au bien-être, à la liberté. — Accomplis ta tâche avec justice, avec amour, et dénonces-en les iniquités, si tu ne peux les arracher seul. — Refuse obstinément de te soumettre à toute besogne que tu juges en conscience inutile ou nuisible. Unis-toi à ceux qui souffrent les mêmes maux que toi! Agissez sur l'opinion publique contre vos chefs hiérarchiques, contre vos maîtres; soutenez-vous les uns les autres, par les syndicats, les secours mutuels! — Abolis dans ta vie privée tout ce qui n'est pas propre, tout ce qui est antisocial. La société humaine doit reposer sur la raison : vis une vie toute de raison. Interdis-toi tout geste, toute parole, toute action contraires à la raison. Maîtrise-toi toi-même : Il est lamentable, il est honteux, il est odieux, il est *inhumain*, que tu supportes un autre maître que toi-même! — Quand l'individu s'exerce à un pareil jeu, il s'y prend d'amour lui-même, et cette joie lui suffit. Il n'a bientôt plus besoin que de satisfaire aux nécessités essentielles de son existence : il ne songe plus à amasser; il donne aisément de soi à ceux qui manquent, à ceux qu'il faut élever à d'analogues conditions matérielles de luttes :

comme on l'a dit : « la révolution sociale sera *morale* ou elle ne sera pas! »

— Eh bien? Qu'est-ce que vous pensez de la politique? — questionna Têtu.

— *Rotten!* comme disent les Anglais : Pourrie! à bas toute politique! La politique, voilà vraiment l'ennemi !

Bravo! cria derrière lui madame Têtu, qui, une petite lampe à globe à la main, rentrait après le coucher de Jean-Pierre.

— Bravo, M. Madec! vous faites bien, allez! de dire ça à mon mari. Ah! si vous pouviez le convaincre!...

Le visage de Têtu s'était rembruni. Il eut l'air d'un gros bébé ennuyé qui boude. Il dit, regardant le foyer.

— Tais-toi donc, toi! Tu ne sais pas de quoi il est question !

Agacée tout de suite, madame Têtu, posant la lampe sur la table, ripostait :

— Comment? J'entends bien ce que dit M. Madec! Oui! Pas de politique! Elle trouble la paix des ménages et puis on se met le Gouvernement contre soi... Et qui est-ce qui paie les pots cassés? Hein? Tu le sais bien, toi! avec ta politique! quand on n'est pas le plus fort!...

Têtu, le sourcil froncé, haussa les épaules en mouillant sa cigarette. Madec sentait que quelque rancune conjugale grondait sourdement. Il éprouva un profond malaise, et, d'un air plaisant, essaya de donner le change.

— Parfait, chère madame! vous parlez d'or! Plus de Chambre des Députés, je la supprime!

Périer le regarda avec une douce ironie, non sans

tristesse. Madame Têtu affecta de rire et souffla la lampe. Elle servit le café et la conversation devint banale.

A la fin, comme Madec et Périer se levaient pour se retirer, on conclut :

— Alors, dit Têtu, vous consentez? à la Ligue?

— C'est le docteur Pirault qui prendra la présidence de la section; et on se réunira ici jusqu'à ce qu'on trouve un local?

— Entendu, dit Madec — à bientôt!

Et il sortit avec Périer.

CHAPITRE IX

Un trimestre

Le mois de décembre fut pluvieux et doux comme en Bretagne. Yves, déchargé maintenant du gros travail du début était moins soucieux de la tâche professionnelle. Il s'habituait à ses élèves. Il commençait à les connaître tous, et il osait espérer qu'à force de patience et de soin, il parviendrait à leur apprendre quelques sûrs éléments des deux langues qu'il avait à leur enseigner. D'autre part, il avait un peu apaisé sa conscience. Il était lié maintenant avec quelques ouvriers, et avec deux instituteurs. Enfin il avait parlé aux collègues et à ses nouveaux amis de l'œuvre des Universités Populaires. Le cœur battant, il escomptait déjà les joies de l'avenir.

Il s'accordait maintenant quelques promenades, cela d'ailleurs entrait dans son plan de vie. Il voulait que chacun eût assez de loisir, pour, à défaut d'autre exercice physique, se permettre une marche d'au moins une heure et demie chaque jour, au grand air. Il prolongeait ses promenades à pied les jeudis, vendredis et dimanches, où il avait tout le temps à lui. Il connut bientôt toute la pauvre campagne nue et nulle des envi-

rons. Cependant, au cœur même de la petite ville, il n'avait pas tardé à trouver un lieu familier : le château. C'était un antique donjon carré, de vingt à trente mètres de hauteur, à douze arcs-boutants, fait de tuffe blanche et datant du douzième siècle ; seul reste de l'immense citadelle dont de vagues débris s'effritaient encore par la plaine. Cette tour carrée, visible de dix à vingt kilomètres à la ronde, était plantée sur le sommet du coteau dont les vieilles maisons de Villetaupier tapissaient les flancs, et comblaient le vieux vallon. Le donjon s'élevait dans une solitude orgueilleuse, et les trous carrés de son couronnement lorgnaient tristement la campagne. Vingt fois pris et repris par les catholiques et les protestants, au temps des guerres de religion, il semblait maintenant dormir, dans l'oubli et le dédain des chicanes d'aujourd'hui, un éternel sommeil hanté du fracas des antiques armures, quand les vents du lointain soufflaient en tempête autour de lui. Non loin, des murailles de jardins — jadis de remparts — s'écroulaient ; puis une esplanade s'ouvrait, dressée sur les fondements de l'ancienne grande salle du palais, — entourée de tilleuls. Enfin tout un taillis de lilas poussait à la diable sur la pente qui regardait le sud, et que les habitations avaient laissée déserte, des acacias sauvages et des élanthes, deux ou trois jeunes cèdres ornaient les lignes de l'ancien chemin de ronde.

L'endroit était si peu fréquenté, bien que charmant dans sa sauvagerie, que Madec s'y trouvait toujours seul. Il y passait maintes fois pour se rendre au collège. Il y montait encore pour se choisir d'en haut, un but de promenade. De là il dominait le pays à l'est, au sud, où la plaine s'abaissait, et à l'ouest. La « contrée » était

monotone, faiblement ondulée, presque entièrement sans arbres, et tout à fait sans eau. Du nord au sud Yves aimait à suivre des yeux, à sa droite, la ligne maigre des peupliers, et il évoquait le mystère fuyant d'une source imaginaire qu'ils auraient dérobée. Il se plaisait là surtout aux jours de tempête. Il aimait la tiède humidité du vent d'ouest. Enveloppé de sa pèlerine, il marchait sur le gravier trempé dont on avait semé les allées de l'esplanade. Aux rumeurs du vent qui soufflait par la plaine et frémissait dans les ramures dénudées des vieux tilleuls bossués et tordus comme d'immenses ceps au-dessus de sa tête, il se souvenait du pays de la mer. Il foulait les sables des grèves, il aspirait avec délices la fraîcheur marine des embruns perlant sur ses cils, ses joues, ses moustaches. Puis il ouvrait les yeux et regardait vers le sud.

L'illusion ne s'évanouissait pas. Le ciel n'était qu'une fuite éperdue de nuées sombres, au ventre lourd, traînant jusqu'aux menus sommets des ondulations stériles. Par delà se creusait un long et large vallon peuplé d'arbres, de champs cultivés, de maisons dispersées. Il distinguait comme une haute bouée, dominant les masses noires des flots, la silhouette trapue d'une antique tourelle d'un bourg démantelé. Dans l'atmosphère grisâtre où se noyaient toutes choses, c'était le prolongement indéfini des remous d'une mer de tempête. Par instant, quelque lueur éparse d'un rayon blafard faisait, dans les profondeurs de l'horizon, luire une toiture d'ardoise, une vitre, ou la blanche volute d'une fumée de locomotive. Et Yves croyait voir gerber, dans la pluie, l'écume éclatante d'un brisant. Il restait là, immobile, apaisé, comme si, dans la tourmente des

choses, se perdait, en une goutte d'eau dans la mer, l'angoisse infime de son individualité...

Ses jours de loisir dans la semaine étaient aussi bien remplis. Les matins, c'était l'arrivée de mademoiselle Lina, dans sa chambre, avec, à la main, quelque balai et un livre scolaire. Il écartait aussitôt toutes ses paperasses, et sur l'étroite table lui ménageait un coin. Elle était bonne écolière, docile, travailleuse; et c'était une bonne demi-heure qu'ils passaient ensemble vraiment frère et sœur. Il lui faisait faire des lettres, des dictées, de courtes narrations. Il lui donnait des leçons de littérature, d'art. Elle se plaignait de n'avoir pas assez de temps, d'être contrainte de mâchonner ses leçons en époussetant, en lavant sa vaisselle, en balayant. « Je n'ai vraiment pas une minute, si vous saviez! vous ne vous rendez pas compte, monsieur Madec! »

Et alors il la plaisantait sur son goût du bavardage :

— Allons donc! Tenez! vous avez perdu hier matin trois quarts d'heure, montre en main, avec Louise, dans le jardin. Que diable aviez-vous besoin d'étendre son linge sur le treillage? Est-ce que c'est votre ouvrage? Ne dites pas cela! Vous reveniez de prendre du bois sous le hangar, et madame Guiraud vous appelait!... Je n'ai pas voulu avoir l'air d'intervenir!

Et mademoiselle Lina, avec son balai et sa nouvelle leçon s'en allait bientôt...

Un jeudi par mois Yves faisait la *promenade* à la place du répétiteur de service. Il trouvait maintenant autant de plaisir à errer par la campagne avec les trente ou quarante pauvres diables en uniforme, pendant trois heures, qu'il y avait trouvé de peine autrefois, quand cette tâche lui était régulièrement imposée

deux fois par semaine. Cependant le répétiteur qu'il libérait ainsi, avait une après-midi par mois pour faire de son temps ce qui lui plaisait. A quatre heures il rentrait, et retrouvait là un répétiteur qui, frais et dispos, gardait les élèves en cour de récréation, tandis qu'Yves s'en retournait vivement chez lui pour souffler un peu, en prenant une tasse de thé ; puis il revenait au collège à cinq heures pour la rentrée des élèves en étude. Tous les jeudis, qu'il fît ou non la promenade, il donnait deux heures aux élèves, de cinq à sept. La première, qu'il ne voulait pas que les élèves prissent pour une « retenue », était cependant consacrée aux paresseux qui n'avaient pas eu la moyenne pour leurs leçons ou devoirs de la semaine. Il y faisait venir les externes, et, afin que cette heure ne leur fût pas comme une punition, il les laissait bavarder ensemble, plaisantait même avec eux, tout en exigeant qu'ils réparassent leurs fautes. Il les prenait là chacun à son tour, tâchait d'obtenir leur aveu de ce qu'ils n'avaient pas compris de ses explications, et leur développait tel ou tel point de grammaire qui avait embarrassé les moins intelligents. Durant l'heure suivante, il allait à la grande étude. Le répétiteur qui la surveillait était enchanté de cette liberté d'une heure que lui apportait Madec au milieu de cette horrible surveillance de trois heures, venant souvent après une récréation d'une heure et une promenade de trois heures. Madec lisait à haute voix aux élèves de l'étude ; la plupart du temps c'était quelque œuvre de romantique français ou étranger. Il s'appliquait à simplifier, à commenter, — à *causer*, de façon à ne pas faire durer une heure entière sa lecture. Le choix des ouvrages présentait toujours quelque diffi-

culté, car cette étude réunissait presque tous les élèves internes du collège, de tous âges. Il y avait là quelques philosophes et rhétoriciens, de dix-sept et dix-huit ans ; mais la majorité était faite de moyens et de petits, de seize à douze ans. Il lui fallait rendre intéressantes à tous également sa lecture et sa causerie. Il lut des poèmes de Victor Hugo, de Vigny, un drame de Schiller, des pages de Tolstoï, un conte de Ruskin. Il s'attarda longuement sur « l'Ennemi du Peuple » d'Ibsen, et les petits mêmes écoutèrent attentivement le commentaire qu'il en fit, et les applications qu'il leur suggéra de l'idée maîtresse de cette grande œuvre aux événements de la vie présente les invitèrent à lui poser des questions si embarrassantes, que Madec resta à court de réponses. Un d'eux, fils d'un avocat connu, gamin de treize ans peut-être, s'écria :

— Mais, m'sieur, il y a des métiers où on ne peut pas dire la vérité, puisque papa est obligé quelquefois de plaider pour quelqu'un qu'il sait être coupable !

Et le fils d'un marchand de chevaux :

— M'sieur, comment donc faire alors, puisque papa fait souvent arranger ses vieux chevaux pour les vendre comme s'ils étaient de jeunes étalons !

Madec se tirait d'embarras loyalement :

— Mes amis, je n'ai pas à juger des personnes ! Vous voyez bien, par ce beau drame norvégien, que seule la vérité est sacrée, et doit être dite, au risque de notre bien être et de notre vie. Vous-mêmes vous l'avez reconnu, et que tout le reste, mensonges et menteurs, vous a paru misérable. Le monde où nous vivons est pétri d'iniquités. C'est à vous de les juger, partout où elles sont, — de vous efforcer avec tout votre cœur et

toute votre raison, et toute votre énergie, à les faire disparaître, en y employant les moyens les plus dignes d'hommes généreux et vaillants, et aimants !

Un des grands dit même en riant, à moitié sûr seulement de sa réflexion :

— Mais, m'sieur, l'Ennemi du Peuple est-ce que ça n'est pas un peu l'affaire Dreyfus ?

Un autre jour de la semaine Yves était parvenu à amener chez lui un gamin de quatorze ans, le fils d'un pauvre garde-barrière, qui travaillait à obtenir une bourse. En outre, non sans difficulté, il avait persuadé Têtu de lui laisser deux quarts d'heure par semaine son gros garçonnet, Pierrot, pour le préparer à jaboter quelques mots d'anglais. A ce propos, une scène avait failli éclater dans le ménage Têtu. Madame Têtu entendait qu'Yves acceptât quelques honoraires :

— Tout travail doit être rétribué.

Et Yves dut se rendre chez madame Têtu un soir, pour lui exposer ses principes :

— D'accord, madame, mais ce n'est pas un travail pour moi, d'apprendre le *« how do you do ? »* à votre Pierrot. Si c'est un amusement ? Allez-vous me payer mes plaisirs, hein ? Et puis quand même, qu'est-ce que ça vous fait ? Si je crevais de faim ce serait une autre affaire ! Mais puisque je suis payé au collège d'une façon satisfaisante en somme ; puisque mon travail me laisse du temps de libre et que je n'ai aucune charge par ailleurs ? Dites, est-ce que ça n'est pas un *devoir* pour nous, et une joie, de donner, pour la joie même, et sans salaire, l'activité qui nous reste à dépenser ? — Si vous étiez millionnaire, bien sûr que je ne ferais pas ce que je fais !... Et toutefois, ne prenez pas cela pour une

charité! Non! Vous n'en avez pas besoin, Dieu merci! C'est une affaire de *justice,* de *raison* surtout. Votre gamin aimerait déjà à apprendre l'anglais ; vous ne le trouvez pas encore d'âge à avoir de très sérieuses leçons — qui d'ailleurs le fatigueraient. Tout en s'amusant avec moi, il trouve le moyen d'éviter d'avance les difficultés qui pourraient le décourager ensuite. Pourquoi allez-vous empêcher cela par un faux-orgueil bourgeois? Eh, que diable! habituez-vous donc à penser aux échanges d'*actions,* non aux équivalents en argent. Le service que je vous rends, ou à votre gamin, si tant est qu'il vaille quelque chose, eh bien rendez-le donc, non à moi, bien sûr, puisque je n'en ai pas besoin, maintenant, mais à quelque autre qui en a besoin, sous une forme ou sous une autre. Et sinon vous, laissez-moi par là apprendre à Pierrot que cela *doit* se faire, se fera couramment, dans une société supérieure, un peu plus vraiment humaine que celle-ci. Le salaire que je demande pour ce que je fais gratuitement, le voici : que mon « obligé » s'engage vis-à-vis de soi-même, à « obliger » pareillement tel premier autre qu'il rencontrera de la même façon, en sorte que cet autre, à son tour, en « oblige » un troisième, et ainsi de suite indéfiniment.

Et Madec ajouta en riant :

— Chère madame je vous interdis de croire que vous êtes quitte envers la société et l'homme quand vous m'avez donné en argent ce que vous estimez être la valeur de mon action. Nous ne sommes jamais quittes les uns envers les autres, tant qu'il y a un besoin ou un manque quelque part. Et cela durera longtemps; ne craignez pas que le « salaire » dû ne trouve pas d'emploi, allez !...

La bonne madame Têtu se résigna en apparence; mais, à la grande désolation de Yves, elle s'obstina à le payer lui-même, qui n'en avait cure ni besoin, en mille attentions, prévenances, et quelquefois flatteries. Elle fit si bien que Pierrot, au jour de la *« fête de M. Madec »* (! !) lui apporta un présent de valeur. Yves en eut une grande colère.

— Cette femme, s'écriait-il, contant l'histoire au sarcastique Arverne, réussit à anéantir une de mes actions. Elle la coupe au ras du sol, et en détruit toutes les semences ! Voilà un cadeau qui coûte cher aux inconnus qui seront privés des conséquences que je voulais plus tard pour eux du seul fait de cette « leçon gratuite »! Quand Pierrot sera grand, nul doute que lui aussi ne se figure quitte envers ce que j'ai fait pour lui, et parce qu'il m'a fait ce cadeau, il se détournera sans scrupule ni remords d'une tâche désintéressée qui s'offrira à lui ! Bougre de sacrés bourgeois !

Arverne pouffait :

— Bougre de sacré apôtre ! Vous me faites tordre... Pourquoi diable semez-vous vos « marguerites » devant des porcs !... Et pourquoi diable ne foutez-vous pas la paix aux gens ! Est-ce qu'on vous demande quelque chose ! Vous figurez-vous que vous allez changer le monde, vous? Vous êtes trop petit, mon bon !...

Arverne raillait avec amertume, comme s'il en voulait vraiment à Yves de sa naïveté — et Yves quelquefois trouvait que le ricanement d'Arverne avait quelque chose de diabolique. Il sortait, meurtri.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

Chez Périer

Cependant les vacances du jour de l'An étaient arrivées. Le soir du premier janvier Yves se rendit dans les bas quartiers de la ville :

— Je viendrai à votre rencontre avec une lanterne, avait dit Périer ; sans cela vous ne vous reconnaîtriez pas !

C'était une joie pour Yves d'avoir pu accepter l'invitation de Périer. Celle de Têtu était venue un peu plus tard.

— J'en ai assez des soirées bourgeoises, murmurait-il, en s'acheminant au rendez-vous, avec un *saint-honoré à la crème* sous le bras. — Je ne suis pas fâché d'aller fumer une pipe chez un vrai ouvrier.

Madec avait déjà fait connaissance avec madame Périer, une après-midi de jeudi que Périer, indisposé, avait dû garder la chambre. C'était une grosse, rouge, fraîche petite femme de vingt-sept à trente ans, qui avait de fort beaux yeux, et un grand front intelligent et doux. Elle lui avait plu, dans la simplicité de son grossier caraco usé, et de son long tablier bleu, du cou aux pieds, qui l'enveloppait comme un sarrau. Elle tra-

vaillait tout le jour, à une machine à bas, pour une maison de la ville.

— Halte au falot ! cria Yves, dans la nuit des ruelles, dès qu'il aperçut la lueur trouble de la lanterne.

— Avance au ralliement ! répliqua en riant le bon Périer.

Ils se trouvèrent, et aussitôt, sautant un large ruisseau débordé qui encombrait le milieu de la rue, ils entrèrent. Périer était seul locataire de la maisonnette proprette, pauvrette, blanchie à la chaux, d'une fraîcheur de linge.

— Dommage d'être dans ce trou ! disait Périer. Si c'était seulement la campagne, on aurait de l'air !

Il y avait deux pièces en bas : la salle à manger, où était aussi le métier à bas, devant la fenêtre, — où les deux amis pénétrèrent ; puis la cuisine. En haut était une chambre à coucher, d'où on allait au grenier par une échelle.

Sous la petite lampe vulgaire, à abat-jour, sur la table ronde, un vase de fleurs, deux assiettes de biscuits et de grands verres.

Madame Périer vint à eux de la cuisine, et toute sa pleine face de bonne enfant riait :

— Eh ben ! — elle avait un accent un peu traînant, une sorte de mélopée paysanne (elle était vendéenne) — eh ben ? vous vous êtes donc pas perdu ? Pauv' monsieur Madec ! A-t-on idée aussi de venir dans des maisons comme celle-ci ?

Elle parlait toujours ainsi, avec une ironie sans amertume, qui dilatait légèrement ses narines.

— Non, madame ! Vous me prenez toujours pour un bourgeois !

Périer, le poing sur la hanche où se plissait la blouse bleue, se grattait la tête sous son béret béarnais, en riant simplement, avec une vraie joie dans ses beaux yeux noirs.

— Tu sais bien, Valentine, qu'y dit comme ça qu'il a toujours mal au cœur, ou envie de vomir chez les bourgeois. Tâche donc voir que ton thé soit pas de la mélasse, et ta conversation aut' que d'chiffons !

Périer et Madec s'étaient revus quelquefois, depuis leur rencontre chez Têtu, et ils avaient senti naître entre eux une fraternelle amitié.

— C'est-y qu'y va pas venir, Boulon ? Y s'fait déjà tard !

Périer avait fait asseoir Yves :

— J'sais pas ! Probab' que si ! — Attends un peu !

Et Périer s'assit, tandis que Valentine retournait à sa cuisine :

— Fait-y assez chaud, monsieur Madec ! cria-t-elle de l'autre pièce. J'ai pas fait de feu. C'est si petit ici qu'avec le fourneau de cuisine ça chauffe trop... Mais si vous voulez un'chaufferette !

Elle s'esclaffait, la moqueuse.

— Allez-y ! Ça y est ! Vous ne cesserez jamais de me prendre pour une poule mouillée !

Périer bourrait sa pipe et riait aussi :

— Vous êtes qu'un bourgeois ! qu'voulez-vous y faire ? Ma femme vous traite en p'tit m'sieur !

— Dites donc en p'tite femme !

Et on entendait le gloussement de rire de Valentine.

Yves demanda :

— Boulon doit venir ? Chouette alors !... Et son épouse ?

— Y z'ont dit qui viendraient, toujours, déclara Périer. Je leur z'ai dit que vous veniez !

Périer, à demi levé, allumait sa pipe au verre de lampe.

Boulon était un instituteur dont Yves tentait de se rapprocher. Deux ou trois fois, à la sortie des classes, ils s'étaient rencontrés et avaient fait une promenade ensemble autour du boulevard. Un moment il était entré chez Boulon, et avait aperçu madame Boulon, petite, échevelée un peu, très affairée derrière sa machine à coudre, et aussi frivole et loquace que son mari (un gars de trente ans, petit, trapu) lui avait paru grave et roide.

— J'entends justement des pas su'l'pavé ! dit Périer.

Et il alla vers la porte. Mais Valentine revenait vers la petite table ronde et s'exclamait devant le gâteau à la crème offrant sa neige à la lumière de la lampe :

— C'est-y donc vous qu'apportez ça ? Ah ! m'sieu Madec, par exemple, v'là qu'est *borgeois !*

— Mais non ! erreur ! c'est Périer qui vous fait une surprise. Sacré Périer !

Des voix, des pas s'approchaient dans le couloir, avec un froufroutement d'étoffes mouillées. Yves se leva :

— Il pleut donc ? Bonsoir monsieur, madame !...

— J'vous crois, qu'il pleut !

Et Boulon, le menton encadré d'une barbe noire d'Assyrien symétriquement taillée, la bouche ouverte en un rire, tendait à Yves une large et robuste main blanche. Et la petite dame Boulon papottait déjà étourdiment parmi les lentes paroles grasses de Valentine, tandis que Périer, fermant les portes, criait derrière :

— M'sieur Madec apporte de quoi boulotter, et sauf vot'respect, Boulon apporte de quoi boire pour m'sieur Madec, dans son pépin, puisqu'il ne boit que de l'eau.

Alors on s'assit autour de la table, et tout de suite Valentine apporta une grosse théière de faïence, au milieu des verres et des assiettes de petits beurres. Le thé fumant et d'or brun fut versé dans les grands verres où plongeaient de petites cuillers d'étain.

Boulon dit aussitôt :

— Eh bien ? ça va toujours pour la Ligue ? On se réunit chez Têtu dans huit jours, vous savez ?

Madame Boulon accaparait Valentine qui s'était assise, après avoir ôté son grand tablier, et dans des éclats de voix, on distinguait qu'il était fortement question, « ma chère », de madame Durand, la femme du procureur ; de madame Palier, la femme de l'avocat.

Les trois hommes discutaient de l'avenir de la Ligue. Le docteur Piault acceptait la présidence. Têtu serait secrétaire. Il s'agissait de grouper des ouvriers et des intellectuels, le mot d'ordre du jour. Tout à coup Valentine, échappant au ramage de madame Boulon, leur jeta l'ironie :

— Encore une bonne histoire, allez, c'te ligue ! Est-ce que vous croyez à ça, m'sieur Madec ? C'est ben toujours la même chose, allez ! un'affaire d'élection ! J'ai beau dire ça à Périer !

Cet air de sainte raison ravit Madec.

— Si vous croyez que j'ai aucune illusion, vous vous trompez, chère madame !

— Pourtant, interrompit Boulon convaincu, s'il y a jamais eu une occasion de se grouper contre la calotte,

il me semble que la voilà ! Je pense bien que, malgré tout, vous êtes anticlérical, vous?

— Je ne suis anti-rien du tout, répliqua Yves en souriant. A moins que ce ne soit anti-anti, si je puis dire; non pas même anti-alcoolique ! Hein ? ça vous épate ?

Boulon rit en toussant, dans la fumée de sa pipe :

— Eh bien, alors, cher monsieur, je ne vous comprends pas ! — Antialcoolique encore, je ne dis pas; dans un pays comme celui-ci par exemple, où le petit bourgeois et le paysan ne vivent que de la vigne et de l'alcool, faut pas venir chanter trop fort, ils n'écouteraient personne ! Mais, bon Dieu ! si vous n'êtes pas anticlérical !... Nous sommes pourris de la peste noire ; et il n'est pas trop tôt que le gouvernement s'en aperçoive. Moi je crois au contraire, voyez-vous, que l'Église est le premier mal dont il faut se guérir. Suppression des congrégations d'abord, et puis abrogation de la loi Falloux ! Après ça, on respirera un peu !

— Qu'est-ce que vous pensez, Périer ? demanda tranquillement Madec.

Périer hésita un moment :

— Monsieur Madec, moi...

— Fichez-moi donc la paix avec votre monsieur, voyons ! Est-ce que je vous appelle monsieur Périer, moi ?

Périer eut un rire embarrassé :

— Eh bien, je croirais assez comme Boulon !

Une mélancolie s'empara de Yves. Les deux femmes écoutaient, bien que madame Boulon parût surtout absorbée par la dégustation de son thé, et l'examen d'un écheveau de laine noire qu'elle trouva pendu à sa chaise derrière elle :

— C'est-y que vous avez travaillé encore aujourd'hui, ma chère ?

Mais Valentine suivait ce que disait Madec :

— Allons ! ça va bien ! Vous aussi ? Vous croyez donc que le gouvernement y changera quelque chose ? Jamais, entendez-vous ! jamais aucun gouvernement n'a rien fait de bien qui ne tournât au pire. C'est le châtiment des peuples... qui *doivent* être *libres*.

Boulon s'indigna :

— Il y a tout de même des réformes indéniables ! Vous ne pouvez pas nier que les ouvriers n'aient tiré bien du bénéfice de la loi contre les accidents du travail, par exemple ! et pour les syndicats, les grèves... Tenez, pour le chemin de fer, Périer lui-même vous dira...

— Ah ça, non ! décida brusquement Périer.

— Eh ! reprit Boulon, je sais bien que tout n'est pas parfait; mais m'sieur Madec, lui, c'est la perfection tout de suite. Je m'en doute; il ne veut aucun moyen pratique !...

— Allez-y encore, mon cher, vous m'amusez, répliqua Madec. Appelez-moi donc utopiste ! Ça vous brûle la gorge de me le dire. Il y a longtemps que ça se chante aux oreilles de tous les gens qui voient jusqu'au bout de leur nez !... Ne nous emballons pas. Revenons à nos moutons... je veux dire aux gens de la Ligue. Ayez la bonté de me dire ce qu'elle a fait, votre Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen ! Savez-vous que c'est un beau nom ça, fichtre ! et que ça oblige bougrement? Or, à part l'*Affaire*, où il s'agissait d'un gros tas de galette, d'un officier, et d'une classe sociale puissante, la juiverie ; où la voyez-vous se remuer, cette fameuse

Ligue ?... Ne criez pas à l'infâme ! Vous n'ignorez pas que je suis un des plus vieux, des plus irréductibles dreyfusards !... Moi, naïvement, j'imaginais au début qu'elle allait, par ses milliers d'yeux et d'index, voir et dénoncer toutes les saletés dont gémissent et pâtissent les plus pauvres bougres autour de nous, qui sont hommes et citoyens autant que n'importe quel Dreyfus, hein ?... Ah, ouiche ! Elle dort tranquille la belle Ligue... Ouais ! de temps en temps elle bat la grosse caisse autour d'un petit soldat qu'on veut bousculer trop vite à Biribi... Mais n'est-ce que ça, morbleu ! A s'en reposer sur elle, on dirait que tout est bien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au lieu de cela, est-ce qu'elle devrait jamais chômer, ni jour, ni nuit !...

— Faut pas tout demander à la fois, interrompit Boulon. Si la Ligue empêche de bousculer un petit soldat à Biribi, comme vous dites, c'est déjà pas mal, — ça devrait vous plaire plutôt à vous, pour qui *un* c'est quelquefois *tout !* Et puis, que voulez-vous ? on se groupe, on s'organise !

— Eh, quel diable de temps avez-vous besoin pour vous organiser, vous grouper, quand une ignominie vous crève les yeux ? Criez-la sur les toits ! Mais non, c'est toujours la même histoire ! La manie des enrégimentements, des hiérarchies, des matriculations, des bouts de carton rouges, verts, jaunes.... présidents, vice-présidents... etc., etc. On appelle ça s'organiser !... moi j'appelle ça « se mécaniser » — parce que, voyez-vous, quand un bonhomme quelconque a pris un numéro de ces baraques, et a reçu un bout de carton, il croit qu'il n'a plus rien à faire. C'est

comme l'hostie avalée, le Bon Dieu se charge du reste !

— C'est le principe même sur lequel repose la Ligue, que je trouve *immoral*, inéducatif. — Non seulement elle a le tort pour moi, d'être par son président et son comité central un ménage gouvernemental, mais même par son fonctionnement, elle n'est rien qu'une forme nouvelle d'action autoritaire.

— C'est faux, cria Boulon très animé. Les sections sont toutes absolument libres et indépendantes; et chacun des membres a autant de liberté que le président qui est élu librement par les membres et n'a aucune autorité sur eux.

— Oh ! vous croyez? Eh bien nous verrons, si nous fondons une section ici... Tenez, voulez-vous savoir ce que nous verrons? Je vous le prédis. Notre président sera le docteur Piault? pas ? Il n'y a guère ici que des ouvriers de chemin de fer ; Piault est le médecin de la Compagnie: Piault est le candidat blackboulé des dernières élections... Je vous dis que Piault, président de la Ligue, en fera un instrument d'autorité pour les prochaines élections. Droits de l'Homme et du Citoyen; quelle farce !

— C'est vrai, hasarda Périer, que, au dépôt, on a assez la frousse du docteur Piault, et qu'on ne peut pas ne pas voter pour lui !

— Et d'une ! triompha Yves ! Voilà un aveu touchant; il faut être sourd et aveugle pour ne pas comprendre ça !

Boulon, irrité, demanda :

— Selon vous, qu'est-ce qu'il faudrait donc ?

— Oh ! selon moi, vous verrez ça petit à petit... Mais

en attendant, puisqu'il s'agit de la Ligue, si vous voulez nous en ferons l'expérience ensemble, je vous déclare tout de suite que, en y entrant, je prends vis à vis de moi-même la ferme résolution de l'obliger, dans notre section, à appliquer ses principes. Elle se donne comme une union de tous hommes loyaux et énergiques, faite hors de toutes considérations politiques ou religieuses pour le respect et la dignité, et la liberté des hommes ? Bon! Je vous avertis que j'y dénoncerai toute atteinte faite à n'importe quel citoyen, dans sa dignité et sa liberté, — dont je serai témoin, ou dont j'aurai eu connaissance... Je vous parie que président et membres, en grande majorité, vont me prendre pour un toqué, un être subversif !

— Dame !

Et Boulon riait très fort — pour dissimuler son embarras.

— Si vous ne venez que pour jeter des bombes ! Il ne faut pas y entrer, si votre but est de désorganiser. Vous comprenez il n'y a pas moyen de rien faire dans ces conditions-là. Pour moi, je vois dans la Ligue un bon moyen de se connaître entre Libres-Penseurs, de faire marcher la propagande anticléricale, et d'obliger le gouvernement à agir !

— Parfait, conclut Yves ; c'est bien ce que je constate. Si c'est ça, je n'y resterai pas longtemps. Au fond, j'en suis certain !...

Il rêva...

— Anticléricalisme ! Si seulement tous ces gens-là ne se mariaient pas à l'église !... Enfin !... J'y entre cependant, parce que, pour moi, c'est un moyen en effet de connaître, de rencontrer des ouvriers, et de voir si, avec

eux, par eux, il n'y a pas moyen d'agiter ici des questions d'éducation individuelle, de trouver des éléments pour une U. P. !

Et la discussion dévia sur les U. P., le grand souci de Yves. Périer et Boulon tombaient d'accord en ceci, que ni les ouvriers n'étaient assez libres ou nombreux à Villetaupier, pour une bonne assiette d'auditeurs, — ni les bourgeois assez ouverts et généreux pour comprendre et débourser.

— Peu importe, affirma Yves. Il suffit de nous trouver à une douzaine ; instituteurs, professeurs de collège et ouvriers, pour que ça soit possible et que ça marche. Je suis patient, allez, et pratique, malgré ce que vous en dites. Tenez ! si j'étais sûr d'ouvrir les yeux pour la vérité, et la main pour l'action, à *un seul,* ouvrier pendant un an ou deux que je serai ici, je me déclarerais satisfait !

— Bon Dieu ! Vous êtes modeste, vous ! Et ça ne se fera pas tout de suite, votre société meilleure ! ricana Boulon.

— Mon cher, nous avons l'avenir sans limite !... Mais que disiez-vous donc, ou plutôt qu'alliez-vous dire, pour le chemin de fer, tout à l'heure ? Et Madec se tourna vers Périer.

Les deux femmes causaient à mi-voix, chaleureusement, devant les assiettes et les verres vides.

— Eh bien, répondit Périer, c'est pour les commissionnements. Figurez-vous que v'là plus de huit ans de services que j'ai ; et il y a deux ans que régulièrement, je devrais être commissionné. De plus, j'ai, comme je vous ai expliqué, quelques petites inventions, ou perfectionnements qui sont à l'essai, sous le nom de m'sieur

l'ingénieur bien sûr. (C'est sûr que Périer, simple ajusteur, c'est pas un nom !) et pourtant pas un sou d'augmentation depuis, ni même de commissionnement! Est-ce que c'est pas ignoble ?

Et Périer s'animait; ses bons yeux devenaient rouges et noirs, et ses pommettes pâles de fin artisan se coloraient un peu.

— Eh, Boulon! attention! ça se passe sous un ministre *Socialiste !* interjeta malignement Madec.

— J'attendais quelque chose au premier de l'an, continua Périer, après une lettre, que j'ai écrite y a deux mois au directeur pour lui rappeler mon nom et mes services. Mais v'là que les commissionnements sont faits, et j'ai encore rien pour c't'année... Ce qui m'dégoûte, c'est que je vois Tourbillot, — qu'est un réactionnaire fini, qui rate pas la messe tous les dimanches, qu'envoie ses filles chez les sœurs! Il n'a rien fait c't'animal-là, que pelotter tout le monde ! Il lèche les pieds du patron tout le temps ! Il n'a pas autant de service que moi et le v'là commissionné !... Maintenant, c'est du député que ça vient, tout le monde sait ça, mais ça n'en est que plus dégoûtant.

Périer s'indignait. Boulon déclara avec un hoquet de mépris :

— Et M. Madec dit qu'il faut laisser les curés tranquilles!

Yves sourit en haussant les épaules.

— Savez-vous ce que je vas faire, Madec ? — le front de Périer s'illumina hardiment — j'vas leur-z y dire carrément c'que j' pense, et j'vas voir si ça c'est pas d'la fantaisie ! J'vas torcher un' lettre pour l'directeur, j'vous dis qu'ça ! J'vas lui demander si c'est qu'y

s'fout de moi, que j'dois aller à la messe et p'lotter le député !

— Non, mon cher, pas encore, conseilla doucement Yves. Prenez donc une permission de deux jours, allez voir votre directeur à Paris. Peut-être même n'a-t-il pas lu votre lettre ! Et ne connaît-il pas votre affaire ! C'est indigne, mais ces bureaux sont des traquenards ! Adressez-vous toujours à *celui* à qui vous avez affaire directement, et puis parlez-lui tranquillement, humainement, sincèrement, et attendez. Si ensuite ça ne marche pas, alors on emploiera les grands moyens, sans remords. Nous ferons donc intervenir notre fameuse Ligue ; c'est le cas ou jamais — ou bien vous écrirez une lettre pommée... je me chargerai de la rédiger.

— Et Piriou ?... dit soudain Périer, sans réponse ! Savez-vous c'qui arrive à Piriou ! ça c'est encore pas mal !...

— Qu'est-ce qui arrive donc à Piriou ? demanda Valentine, interrompant les discours de madame Boulon.

— Eh bien, dit Périer, il a été nommé tout à coup pour Châteauneuf !

— Pour Châteauneuf ? interrogea Valentine... Mais y peut pas y aller ? Et qu'est-ce que deviendrait donc sa femme, qu'est blanchisseuse ici depuis dix ans — qu'a toutes ses clientes... et puis les deux gosses ?...

— Justement, dit Périer — Piriou voulait pas accepter ! même il a refusé en demandant poliment des explications. — On lui a répondu qui n'avait qu'à rejoindre son poste tout de suite... alors il est parti, fou de colère... lâchant sa femme et ses gosses ! maintenant qu'est-ce qui va se passer, qu'est-ce qu'on va voir, car vous savez, Piriou, c'est un sacré type !... Dame !

Madec! j'crois qu'il a un peu vos idées... Il ne veut rien savoir d'aucun gouvernement! Avec ça il a une tête près du bonnet! Ça va chauffer... D'autant plus qui faut bien avouer que ce qu'on lui fait est dégoûtant! Y a pas à chercher loin. On lui a fait ce coup-là pour faire plaisir au collègue Montion!

— Non! dit Valentine avec indignation! Non! On n'a pas eu ce toupet-là!

— Qu'est-ce donc réellement? interrogea Boulon...

— Eh bien, v'là l'histoire! Figurez-vous que Montion — qu'est un lèche-derrière, celui-là, si y en a un — et un poltron! Et qui ne rate jamais la messe non plus! Montion avait demandé d'aller à Châteauneuf, y a deux mois. Il a donc déménagé à Châteauneuf avec toute sa clique — à c'qui paraît, il avait là un'sœur religieuse, j'sais pas quoi — ou un oncle curé! Mais v'là qu'il a demandé à revenir ici, tout d'un coup... et il est renommé ici — et c'est à sa place qu'on envoie mon Piriou, sans s'épater!...

— Ça c'est raide! exclama Boulon! mais si je connais mon Piriou, vous avez raison de dire que ça va chauffer... Celui-là n'aime pas les curés... ni même les députés... faut avouer que c'est un sacré bougre. Il va faire tout sauter...

La petite Boulon s'était levée :

— Est-ce que vous n'allez pas bientôt penser à aller s'coucher?... Monsieur Périer doit se lever demain à cinq heures et demie encore pour aller au dépôt!

Valentine, debout aussi, dit :

— On a seulement pas trinqué à la bonne année!

Elle versa un doigt de vin blanc dans chaque verre :

— Bonne année à tous, dit-elle.

Périer, Boulon et Madec s'étaient levés à leur tour, le verre à la main :

— Merci, dit Yves. Et bonne année à la Ligue, à l'U. P. que nous ferons. Bonne année surtout aux gens de bonne volonté.

Les verres se choquèrent.

— Moi j'dis comme vous, monsieur Madec, fit Valentine, avec un sourire très doux et un peu moqueur à la fois : il ne faut plus de politique nulle part, ni penser même aux sales curés. Faut faire chacun tout ce qu'on peut de propre, sans distinction d'opinion, pour tous ceux qui subissent des injustices !

Madec sentit des larmes lui monter aux yeux. Cette seule ouvrière l'avait compris, et il l'aima vraiment comme une sœur. Il rentra sous un torrent de pluie, le cœur tout plein de cette parole dernière qui le consola de tous les germes de dégoût qu'avaient semés en lui la parole autoritaire et froide de l'instituteur, et l'inquiétante faiblesse du bon Périer.

CHAPITRE XI

Maisons de gros

Dès le premier mois du second trimestre, Madec sentit qu'il avait l'esprit plus libre qu'aux mois du premier trimestre, pour étudier gens et choses autour de lui, particulièrement au collège, les conditions de l'enseignement et de l'éducation universitaires.

Antérieurement, en qualité de répétiteur divisionnaire de lycée s'il avait pu connaître l'internat, il considérait que son rôle de policier muet, ou de chien de garde aboyeur, en serre-file autour des élèves ou derrière eux, ne lui avait permis de ne juger que de l'extérieur, et pour ainsi dire, de certains résultats matériels d'un état de choses dont il ignorait le vrai sens intime et l'âme. Mais ici il était au cœur même de la citadelle dont les répétiteurs gardaient les portes au dehors. Il était le professeur, l'éducateur; il vivait parmi des professeurs, des éducateurs. Ils étaient le « canal » des ordres d'en haut, et les esprits et les cœurs des élèves s'ouvraient à eux comme les sillons à l'ondée fécondante et au soleil.

Déjà il avait fait cent menues observations, et des faits, comme impatients d'être formulés, criés sur les toits, s'étaient imposés à son attention. Le moment lui

parut venu de les accueillir enfin, le jour où, ayant reçu la visite du père d'un de ses élèves, il se sentit bouleversé et indigné des reproches qui lui furent faits.

Le père Pigeoire était un vigneron, fermier à la fois, plus paysan que bourgeois, assez cossu, conseiller municipal, dans un bourg des environs. Il avait profité d'un jour de foire pour faire visite à Monsieur le Principal et au professeur d'allemand de son gamin. Le gamin était un des meilleurs élèves de Yves : interne de quinze ans, dans la classe de troisième moderne. Le jeune Pigeoire avait une petite tête de ouistiti farceur, enluminée de deux yeux le plus souvent gouailleurs. Mais durant les heures de classes, il avait des allures sages de petite-fille, et, somme toute, Yves aurait souhaité avoir affaire à une cinquantaine de bipèdes de la même plume.

Or, cette même après-midi de foire, les classes étant vacantes, (cela se produisait une fois par mois toujours au même jour — le mardi — en sorte que d'ailleurs, les élèves de rhétorique eurent autant de classes d'anglais en moins durant l'année qu'il y eut de mardis de foire), et comme Yves bouclait ses jambières pour faire quelques lieues dans l'humide campagne sous un pâle soleil des derniers jours de janvier, Lina frappa à sa porte :

— Monsieur Madec? y a l'père Pigeoire qui vient vous voir... Faut-y qui monte?

— Zut! exclama Madec! Allez-y! Bien sûr!... qu'il monte!

Pour l'instant Madec fut fâché de renoncer forcément à sa promenade; mais il se consola vite. Rien ne pouvait au fond lui faire plus de plaisir qu'une visite de parent d'élève, car rien ne lui semblait plus désirable

pour un éducateur sincère, pour un professeur qui prenait sa tâche au sérieux, celle de faire des hommes, que de lier connaissance avec les éducateurs naturels et familiers de l'enfant. D'eux seuls il pouvait recevoir certaines indications sur le caractère, le tempérament, les dispositions mentales, affectives ou volitives, de l'enfant; et ces indications lui semblaient de toute nécessité, inappréciables, pour conduire intelligemment, avec toute la délicatesse souhaitable, l'œuvre éducative. Enfin il s'agissait non seulement de l'enfant, mais des parents eux-mêmes. Ses souvenirs du répétitorat lui disaient assez que trop souvent les parents, loin d'être des auxiliaires précieux, avaient endommagé, gâté la plupart des facultés de leur enfant, et, soit par leur indifférence, soit par leur défaut absolu d'éducation personnelle, rendu la tâche plus ardue encore. Agir; mieux : agir avec l'aide des parents sur la nature de l'enfant, et par l'enfant même, ou par des rapports directs avec les parents, agir sur les parents eux-mêmes, c'était là un des soucis les plus constants de Madec.

Mais Pigeoire entra, face épaisse, bourgeonnée, teint de brique cuite, coiffé d'un feutre neuf; une blouse de toile bleue ballonnée, flambant neuf, ouverte sur un veston de drap; grosse patte dure, gros yeux malins. Sans détour, le père Pigeoire déclara :

— J'viens voir quand c'est que vous aurez fini d'abrutir mon gosse avec vot'sacré allemand!

A ce coup, Madec, étourdi, eut un éclair de colère et faillit le flanquer à la porte. Mais il se calma à la vue de l'air si bonassement goguenard du vigneron. Sa nature sympathique reprit le dessus...

— V'savez, continuait Pigeoire, s'asseyant, les genoux

écartés et ses pattes à plat sur ses cuisses, faut pas vous éreinter, ni éreinter Julot! Y n'est pas déjà si fort, et faut qu'y soit de taille à mener la barque quand l'papa aura cassé sa pipe. J'sais ben qui voudrait savoir l'allemand, l'petit, et p'tête ben aller à Saiut-Cyr, ou jusqu'au bachot, mais pas d'ça, Lisette! J'veux pas en faire un bourgeois qui voudra pus r'garder sa mère! Pour c'qu'il aura à voir avec les vignes et les champs, n'a pas besoin d'êt' si savant!

— Voyons, monsieur Pigeoire, interrompit Madec, pourquoi l'avez-vous mis au collège?

— Oh! ma foi! J'l'ai mis au collège parce qu' j'avions un peu de sous et que j'voulions pas que l'gosse soye aussi crasse que papa et maman... Maintenant, qu'voulez-vous? Faut de l'instruction partout! Si les gosses ne vont qu'à l'école primaire, y passent pour des bêtes, et personne n'en veut! Faut s'faire mousser, mon cher monsieur, dans c'monde-ci. Faut s'faire accroire. Et j'ai dit à ma bourgeoise : « Vois-tu, c'petit, avec deux ou trois ans de collège par-dessus l'école, ça fera dans le bourg un lapin qui saura dire son mot, et qu'en bouchera un coin à des tas de brailleurs qu'en savent peut'êt' moins qu'moi, mais qu'ont appris dans l'temps au collège quéque chose qui savent blaguer aujourd'hui, comme qui dirait des députés, quoi!... V'là donc qu'j'l'ai mis au collège; et pis v'là qui y travaille, c'gosse-là! à s'éreinter l'tempérament! alors y va arriver qu'y voudra pus rien savoir de la vigne et de la charrue. Y voudra gratter du papier quèque part et faire le bourgeois! N'a pas besoin d'savoir un mot d'allemand! ni même tant d'choses que ça! J'étais venu pour vous dire ça, monsieur Madec, sauf vot'respect!

Madec, désolé, essaya vainement de faire pénétrer dans cette cervelle quelque lueur de ce qu'il jugeait être du bon sens. Eh quoi? c'était donc par vanité grossière de paysan qu'il avait mis son fils au collège? Et que faire avec des élèves qui n'étaient au collège que pour y faire acte de présence, pendant deux et trois ans? Hélas! Madec ne pouvait ignorer que, sur quinze élèves de troisième moderne, dix au moins fondaient leur paresse sur la conviction que leurs père et mère se moquaient bien de ce qu'ils faisaient au collège! Mais si l'enfant travaillait, n'était-ce pas un devoir sacré, puisqu'il pouvait le faire, de compléter autant qu'il était en lui son éducation commencée? Un homme devait *savoir ;* un homme n'avait pas qu'à soigner une vigne, mener une charrue! Un homme, dans une *démocratie* (Madec appuyait sur ce mot) avait à s'occuper de la Cité, du Pays, — à regarder, par delà les limites de son clos, vers les horizons de la justice et de la liberté! Un homme devait enfin savoir au moins jauger l'homme qui lui demandait son vote, sa confiance, sa conscience! etc.

Autant brailler dans un chaudron! se dit Yves!

Le père Pigeoire s'en fut, après avoir effusionnément serré les deux mains d'Yves, un peu blessé qu'Yves refusât d'aller « prendre une verte » avec lui, ou au moins « une p'tite chartreuse... Y a justement des p'tites parisiennes qui chantent à l'apéritif-concert en face! »

Quelques jours après Yves écrivit à un de ses anciens maîtres de la Sorbonne la lettre suivante...

« ... On jurerait que ministres, députés, membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique, se sont ingéniés à trouver les méthodes les plus sûres pour comprimer tous les élans naturels de l'enfance, pour étouffer

toutes les aspirations juvéniles, et pour contrarier toutes les initiatives chez ceux mêmes qui sont chargés d'éduquer, d'instruire ! Comment s'y prendraient des gens qui auraient ce dessein? — Comment s'y prend-on pour obstruer un fleuve, pour combler une source ? On y jette des blocs de pierre, on y entasse de la terre, du sable, des déchets de toutes sortes... Voilà justement comme on procède ici... dans une conscience qui a peine à se faire jour, à traverser toutes les impressions que chaque jour accumule sur elle, on précipite comme autant de tombereaux de cailloux et de terre, toutes sortes de connaissances; les plus compacts matériaux de la science humaine! — Un cerveau d'enfant de douze ans est condamné à subir au moins *dix* espèces de sciences hebdomadairement : Français (grammaire-narration); Arithmétique-géométrie, Histoire, Géographie, Langues vivantes, Physique, Chimie, Dessin (d'imitation et graphique), etc., etc. On ignore, on *veut* ignorer si toutes ces sciences seront comprises, aimées, assimilées par tous ces esprits à peine nés... *Il faut* qu'ils reçoivent, qu'ils acceptent, qu'ils absorbent, qu'ils engloutissent, qu'ils en étouffent! Malheur à qui résiste! Le cas est prévu ! Il y a un code pénal. Le procédé est le même qu'au régiment; en paix ou en guerre : marche! Si tu t'arrêtes, ou fais mine de reculer, il y a une brute galonnée derrière, qui a l'ordre de te casser la tête. C'est la mort probable devant, la mort certaine derrière. Je veux dire : la stupidité, l'abrutissement probable à venir, l'abrutissement certain derrière. La brute galonnée ici c'est le répétiteur, le professeur, ou tel officier d'administration : surveillant général, censeur, proviseur, etc., etc. Sans doute ici, comme là, il y a eu des progrès :

plus de torture physique, plus de mise aux fers; c'est-à-dire, plus de séquestre ou de cellule; plus de coups, plus même de piquets (au moins officiellement). Mais le principe, l'esprit est resté le même : « Punir », priver de récréation (retenue) ou de promenade (consigne); « pensums », appelés aujourd'hui : « devoirs supplémentaires », etc. Naturellement les choses sont ainsi faites que les galonnés sont les premiers à les subir, à en souffrir; mais doivent, sous peine d'être notés comme « mauvais esprits », « mauvaises têtes », servir d'instruments à ces lois draconiennes. D'ailleurs le mécanisme entier les y oblige. L'éducateur qui entre dans de pareilles institutions a vite le sentiment qu'il n'est plus rien qu'une pièce de machine, qui doit docilement s'adapter au jeu des autres, sous peine d'être brisée, en enrayant le mécanisme tout entier. D'avance tout est prévu, toutes heures sont réglées de sa vie, et de la vie des enfants; toutes ses occupations et toutes les leurs ont leurs places l'une avec l'autre, et s'emboîtent solidement. Il n'a rien à déranger, rien à modifier, rien à améliorer. Cela doit marcher ainsi.

« Dès l'âge de dix ans le collégien, été comme hiver, a une moyenne de dix heures de travail par jour; de 6 heures du matin à 8 heures du soir, cinq heures d'études et cinq heures de classes, durant quoi il doit être assez intelligent et laborieux, assez frais et dispos sans cesse, pour absorber *par jour* une moyenne de *trois* espèces de sciences diverses; (je parle des élèves qui peuvent savoir ordonner leurs occupations) : une science le matin, une autre l'après-midi ; une troisième de préparation pour le lendemain. Nul homme fait, de moyenne intelligence, ne subirait sans dommage et sans

dégoût, la nécessité matérielle d'étudier *régulièrement* chaque jour, durant des années, telle espèce de matière deux heures le matin (il n'importe que les classes soient d'une heure, de une heure et demie ou de deux heures; il est clair qu'il n'est ici question que d'une *moyenne*); telle autre deux heures l'après-midi; telle autre deux heures le soir, pour se donner le lendemain, *non aux mêmes matières*, mais à trois nouvelles matières, et à trois autres nouvelles encore le surlendemain. Tel est cependant l'ordre des choses à quoi sont soumis les enfants, et pour quoi nous les torturons de privation d'air, de liberté, de jeu, s'ils ne subissent volontiers. N'importe quel adulte se révolterait...

« Mais cela est plus grave encore en réalité qu'en apparence. J'accepterais volontiers d'étudier trois, six, neuf sortes de sciences dans une semaine, si du moins, j'étais à même de comprendre l'intérêt, la valeur, la portée, la beauté de chacune d'elles et de toutes, en un mot si je comprenais ce que j'étudie. Mais un écolier à l'âge où le sang bondit joyeusement dans les artères, où le cœur et le cerveau vibrent aux moindres mouvements du monde extérieur, est enfermé entre quatre murs durant des heures, avec quinze, vingt, trente autres écoliers de son âge, et un seul et même personnage, de trente, quarante, cinquante ans, rompu aux difficultés de ce qu'il enseigne, et qui n'en a plus conscience, parle, va, vient, menace, écrit au tableau, etc. Et ce qu'il dit, dont la plupart du temps lui-même ne goûte pas l'intérêt, soit parce qu'à vrai dire il ne l'a jamais goûté, soit parce qu'il est convaincu de l'inanité de la matière, doit par soi-même être entendu, compris, aimé par toutes ces jeunes cervelles occupées seulement de jeux

et de rires ; et qui n'ont pas la moindre idée, la moindre impression d'ensemble de la vie, de la science, de l'action humaine! Quel intérêt trouveraient-ils à de tels discours? Il faut donc procéder avec eux comme on procède avec les animaux qu'on engraisse : on les ligote, on les bâillonne, on les torture, pour faire pénétrer dans leur moëlle la moëlle des sciences qui doivent un jour ou l'autre vivifier leurs cerveaux.

« Sous ce régime, il arrive que, par section de vingt ou de trente enfants, trois ou quatre seulement *rendent* à peu près régulièrement ce qu'on leur inculque. Mais les quinze, vingt autres sont à jamais perdus. Que deviennent-ils? la proie de l'ennui, du dégoût, des retenues, des consignes, sans compter les vices. Ils s'aigrissent, s'irritent, s'abêtissent. Leur intelligence, leur énergie s'atrophie pour toujours. Ils ne vivront désormais qu'une vie confuse, somnolente, inconsciente.

« Voilà pour l'instruction. Quant à l'éducation, c'est pis! Il n'y en a pas, ou elle est à l'envers. On veut faire des hommes, sincères, loyaux, libres; mais pour cela on les emprisonne, on les épie, on les menace, on les terrorise,... ou on les allèche de promesses : sorties de faveurs, tableaux d'honneurs, prix, etc., etc. On les entraîne savamment à la concurrence, au mutuel défi, à la lutte pour la vie, à la victoire, au triomphe, à l'orgueil, à la défaite, à l'humilité, au mépris, à l'avachissement, à fonder leurs jugements sur le nombre et l'éclat des décorations. Car jamais on ne s'adresse aux délicatesses de l'esprit et du cœur; bien plutôt on en brise tous les fins ressorts, on les fausse. Car ici on ne fait acception de personne : on n'y connaît pas l'individu, la personne, la conscience. Dès l'entrée on fait

partie du bloc; on est dans le tout; et l'énorme rouleau à vapeur du règlement a bientôt fait de niveler chacun dans la même poussière. — Malheur à l'âme qui a besoin d'une âme!

« Ah oui! le « Bazar »! comme disent les potaches. Bazar, en effet! à quatre sous, à treize sous! tout à treize sous! Éducation, instruction, sciences, lettres, philosophie, histoire; nourriture, logement, distractions de toutes sortes! Allons! Entrez voir! Le tout à quatre sous! En gros, en tas, par masses! on instruit, on éduque, on élève, on nourrit, on loge, on discipline, on amuse, on moralise! De six ans, même de quatre ans, à dix-huit ans, à vingt ans, et au-delà! Grands, petits, moyens; forts, faibles; intelligents, imbéciles; violents, tendres; mélancoliques, joyeux; turbulents, truculents, féroces; doux, dociles, sensitifs; froids, méchants; bons, ardents; fous, idiots; spirituels, naïfs... toutes les catégories de caractères, de cœurs, de corps, d'instincts, d'âmes et de non-âmes; tout cela dans le même tas, empilé dans les mêmes cours, les mêmes classes, les mêmes études, tout cela dans les mêmes murs. Tout cela levé aux mêmes heures, couché aux mêmes heures, lavé, nourri, lâché, coffré, aux mêmes heures. Tout ça sous la même règle, traité comme un Unique, Abstrait, Incolore. Tout ça condamné aux mêmes leçons, aux mêmes devoirs, coulé dans le même moule, meurtri de la même férule, assourdi de la même voix, dressé au même son de cloche, aux mêmes fayots, aux mêmes épices, aux mêmes viandes. Tout ça inondé, noyé, étouffé, asphyxié du même déluge de mots, de mots, de mots, du matin au soir, pendant des années, si bien que tout ça qui a tant vécu, végété, dormi, bu, mangé,

reposé dans une telle atmosphère surchauffée de pensées et d'idées, de lois scientifiques, de problèmes moraux, mathématiques, de lumière spirituelle, — en sort non ébloui, — abruti, stupide, veule, sans y avoir rien compris; dégoûté, écœuré, fuyant le livre, la pensée, la réflexion, l'initiative, et ne rêvant que débauche, soûlerie, noces et festins. Regardez, cher maître, les masses écolières des Universités. Je ne parle pas des *rares* qui veulent et qui pensent! Il y en a, Dieu merci, quelque un sur cent, sur dix si vous voulez. Mais le reste! Fouillez les Écoles de Médecine, Pharmacie, Droit, surtout... Est-ce que tout ça est sensiblement, moralement, intellectuellement supérieur à tel autre tas qu'on peut rêver de pauvres bougres qui savent à peine lire, écrire, compter... et nager? qui n'ont pas usé dix ans, quinze ans de culottes sur les bancs des Bazars? Voyez Paris;... qui braille et qui se soûle le plus : la Villette ou le Quartier? Et quand même ce serait la Villette... Au moins ceux-là ne posent pas pour la classe éduquée et dirigeante!

« Quand on a, dans de telles boutiques d'éducation, traité ainsi une personne humaine, de quoi s'étonner? On a tué la critique, chez l'enfant... Quand se réveillera-t-elle? Désormais il marchera où le hasard le poussera, mécanisé qu'il est par la machine, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel; dans l'ordre social, comme dans l'ordre politique. On lui a pétri une âme d'esclave; tous ses instincts d'indépendance, de réflexion, ont été mortifiés, arrachés, condamnés. Il est élevé dans le respect des lettres mortes, des idées reçues, des opinions toutes faites... des mots.

« Quel remède? Le déblayage! L'enfant étant par

nature *distrait,* c'est-à-dire *curieux de tout,* il faut non pas abolir sa curiosité, la châtier à coups de fouets; il faut l'exciter au contraire, la diriger, la captiver, dans l'ordre de sa nature même.

« Plus l'enfant est jeune, moins il faut le lasser. Pour cela on a bien fait de réduire enfin la durée du temps consacré à chaque étude. Mais cela est bien loin du but ! Il faut encore, de toute nécessité, réduire le nombre des matières sur lesquelles doit s'exercer son attention. Il faut aussi réduire le nombre des élèves mis ensemble dans une même classe : ce nombre doit à peine dépasser cinq. Pour un jeune Français jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, trois heures ou quatre heures de classes d'une heure sont suffisantes par jour, sur trois ou quatre matières au plus, qui sont reprises le lendemain et qui sont séparées par des intervalles de jeux, d'exercices physiques, ou de travaux manuels.

« A partir de treize, quatorze et quinze ans, on peut doubler sans danger le nombre des élèves d'une même classe, et augmenter d'une ou deux unités la quantité de matières à enseigner. Enfin quand l'enfant atteint dix-sept ou dix-huit ans, élevé à ce régime, il pourra aisément embrasser de lui-même toutes les matières d'un programme d'examen, et sans aucun danger, avec vingt-cinq ou trente de ses camarades préparés avec lui dans la même classe...

« Mais le point essentiel est celui-ci : savoir que l'on a affaire dans la personne d'un élève, de quelque âge qu'il soit, à une *personne;* et qu'il faut lui faire comprendre et aimer ce qu'on lui enseigne. On y parviendra par l'intelligence et l'affection. Le professeur et le répétiteur, qui ne devraient faire qu'un seul et même

homme, doivent pouvoir connaître en peu de temps les aptitudes différentes, les facultés très variées, les natures diverses des enfants qui lui sont confiés. Mais pour cela, ils ne doivent pas avoir affaire à plus de quatre ou cinq d'entre eux à la fois. Les enfants, s'ils étaient réunis en moins grand nombre, seraient plus prêts à l'attention que l'éducateur se garderait de fatiguer, par une trop longue durée du même exercice. Il devrait pouvoir revenir souvent au même sujet, ne jamais laisser une leçon quelconque avant d'être assuré que chacun de ses élèves l'a bien comprise, se l'est bien assimilée. Ensuite il devrait aussi pouvoir jouer avec ces mêmes élèves. Dans le jeu, ils deviendraient camarades et même maîtres à leur tour, et cependant, par des réflexions sur tous objets qui tombent sous le sens, le professeur saurait, sans pédantisme, trouver des occasions de faire réfléchir au monde ambiant les jeunes esprits toujours avides d'écouter et d'apprendre...

« Se convaincre de cette vérité, que ce n'est point l'enfant qui est en défaut en ce qu'il manifeste inertie, paresse ou mauvaise volonté, mais l'éducateur, parce que toute science, n'étant en fait que la réponse à des questions de l'esprit humain, doit, de toute nécessité, être désirée, voulue, cherchée naturellement par tous esprits humains, et que la paresse, comme la mauvaise volonté, ne naissent que du fait que l'esprit qui s'élance spontanément à la recherche de cette réponse, ne l'ayant pas rencontrée du premier coup, ou ayant été contrarié dans cette recherche par des accidents insurmontables, revient sur lui-même avec une sorte de désespoir et de tristesse.

« Qui niera que les vérités les plus ardues soient susceptibles des formes les plus attrayantes ? Je sais des enfants qui ont été à tout jamais fermés aux mathématiques parce qu'elles leur avaient été d'abord enseignées par des brutes; j'en sais d'autres qui, y montrant fort peu de dispositions naturelles, les ont ensuite aimées par dessus tout, parce qu'ils y furent instruits par des hommes clairvoyants et délicats, qui surent se faire aimer avant tout. Plus donc un enfant montre de disposition à l'inertie, à la paresse, plus l'éducateur doit s'ingénier à rendre attrayante la vérité qu'il lui faut enseigner. Il est clair que l'homme veut ce qu'il aime, et qu'il aime ce qui lui apparaît comme aimable. Que l'éducateur fasse donc apparaître aimable ce dont un esprit confus ou lourd semble ne point se soucier; c'est-à-dire qu'il cesse de chercher à obtenir par la force ce qui ne déplaît que parce qu'il est impuissant à le rendre aimable. Mais pour cela, encore un coup, qu'il ait *peu* d'élèves !

« — Mais, me direz-vous, à la réflexion, votre « remède » suppose, implique un bouleversement complet du système actuel d'enseignement, et vous ne semblez pas vous en douter ! A la place de la Règle, une, universelle, absolue, vous mettez l'Éducateur. A cet Éducateur, il faut toute liberté. Évidemment vous rejetez l'Internat, qui est comme la griffe d'acier qui tient toutes ces choses ensemble. Enfin vous demandez qu'on augmente indéfiniment le nombre des professeurs, puisqu'il en faut *un* par *cinq* élèves ! etc., etc... Chimère, utopie, rêve ! Car pour cela il faut de l'argent, beaucoup d'argent, des masses d'or !... Où en trouver ?

« Et je réponds : On trouve plus d'un milliard par an

pour apprendre aux hommes à tuer des hommes, de peur d'être tués ; et vous ne savez pas trouver de quoi apprendre aux hommes à se respecter mutuellement? à s'aider, à s'aimer ? — Ne me parlez donc plus d'Éducation ! De tous les mots menteurs, perfides, fourbes, monstrueux, je n'en connais pas de pire ! Car *tout* est dans l'Éducation, tout, absolument tout ! Et vous souillez tout, si vous souillez l'éducation. Tout le reste n'est que singerie, momerie, charlatanisme ignoble !

« Élever des Hommes ! voilà à quoi tout au monde, tout l'or du monde, devrait être consacré ! Car les Hommes venus, que d'économies ils sauraient faire ! »

CHAPITRE XII

Action sociale

La réunion eut lieu chez Têtu pour la fondation d'une section de la Ligue. Il devenait urgent, à trois mois des élections législatives, qu'on eût à Villetaupier un centre d'action décisive contre la horde cléricale et nationaliste, contre la bande réactionnaire.

Depuis quelque temps, le nom du curé, Théodore, était sur toutes les lèvres, à l'hôtel entre commensaux, au collège entre professeurs. Ce nom avait une puissance magique. Visiblement il jetait de la terreur sur quelques visages qui se renfrognaient dès qu'il était prononcé. Il allumait au contraire des sourires égrillards sur les autres. Théodore passait pour le maître occulte des consciences de toute la haute et moyenne aristocratie ou bourgeoisie de Villetaupier. Cet homme, à demi Dieu, vicaire de Dieu, était savant en mixtures psychiques.

Yves s'était interdit d'ajouter grande foi aux bruits qui couraient sur certaines aventures nocturnes dont on le faisait le héros lunaire, aux antiques terrasses, fleuries de roses, des jardinets de ces dames. Mais il avait croisé deux ou trois fois, dans les ruelles à pavés pointus, le grand vieillard sec, à cheveux blancs, au

nez en bec d'épervier, et il n'avait pu s'empêcher d'admirer la blancheur des manchettes et du col qui rehaussaient le deuil riche et fin de la douillette noire, ni de frémir légèrement au heurt de ce regard ardent qui, d'un éclair rapide, l'avait toisé des pieds à la tête.

L'Affaire avait ouvert bien des esprits obstinément clos jusqu'alors. Le docteur Piault, qui avait auparavant combattu le socialisme autant que les partis monarchistes et césariens, avait tout à coup compris qu'il ne devrait qu'à l'aide des révolutionnaires de ressaisir son ancienne puissance. Le docteur Piault avait été maire de Villetaupier au temps du triomphe radical, et sa seule nonchalance naturelle, un doux orgueil, une tranquille confiance en soi-même et en la valeur des principes qu'il défendait, avaient été causes de son échec, imprévu de lui, aux dernières élections. Raffiard, l'indigne Raffiard, l'homme à la fortune suspecte, à la grosse barbe poivre et sel, au bagout de commis-voyageur, Raffiard, le républicain de la dernière heure, avait passé, grâce au mystère de son alliance avec Théodore. Stupéfait, le docteur Piault entr'ouvrit ses yeux rêveurs sous le binocle, et jugea qu'il ferait bien de tenir la main aux membres épars de l'ancien groupe socialiste « l'Aube », maintenant dispersé.

Il s'était fait une opinion (?) politique à la diable, comme la grande masse des électeurs français. Sa famille était « républicaine », de tradition. Personnellement le souci des examens, d'une situation à se faire, au milieu des dissipations de jeunesse, que la bourgeoisie considère d'un œil satisfait (il faut jeter sa gourme) ne lui avait pas laissé le temps de reprendre pour son compte, l'examen des traditions léguées. Il

était d'esprit distingué et sincère, mais, élevé bourgeoisement, il avait gardé les préjugés de sa caste, et, à tout prendre, il restait, en ce coin perdu de province, « une vieille barbe ». Toutefois le Spectre Rouge l'effarait, et il n'avait pas le temps d'en approcher avec toutes les précautions et toute la méthode dignes d'un homme de science. Il s'en tenait donc, pour le juger, aux formules toutes faites des radicaux. Les mots « abolition de la propriété privée,... nationalisation des moyens de production, etc. » lui faisaient faire les gestes brusques d'un homme qui cherche une arme, en voyant quelqu'un lui sauter à la gorge.

Yves, chez Têtu, parmi la quinzaine de bourgeois et d'ouvriers de tout âge réunis là, jugea que Piault était cependant le seul homme de son parti un peu informé des êtres et des choses. Il n'ignorait pas que Arverne, qui se donnait d'habitude pour « radical », jouait surtout au sceptique ; qu'il n'était venu à la Ligue que pour faire nombre et par amitié pour les différents membres de son cercle qu'il trouvait là. Il n'ignorait pas davantage que Mauriet, le notaire « radical » encore, était préoccupé surtout du bon état de ses mollets pour la bicyclette ; que Bizon, un autre « radical », commis des contributions indirectes, était le froussard par excellence, n'entendant d'ailleurs rien à tout ce qui n'était pas croustillant et paillard ; que le père Varot, « radical », gros bonnetier enrichi, était à moitié fou de spiritisme ; qu'enfin Rolland, « radical », le directeur de l'école communale, était trop fonctionnaire pour se permettre trop de radicalisme ; Ricard, l'huissier, bon vivant et brave garçon, franc-maçon du reste, était bien disposé pour le collectivisme, mais il avouait n'y connaître rien.

Yves savait enfin que Têtu lui-même, Périer et Boulon blaguaient le « radicalisme opportunard » de tous ces gens-là, surtout celui du docteur précisément parce qu'il avait des airs informés; mais ils ne le blaguaient que par derrière, ayant l'air de le prendre très au sérieux en face, car le docteur était puissant.

Quant aux ouvriers, ils étaient là sept ou huit, et Yves les considérait, d'après ce que Têtu, Périer et Boulon lui en avaient dit, comme les seuls éléments sérieux, encore qu'ils fussent bien las et ignorants. Parmi eux, hélas! Charbonnard, homme d'équipe, espèce de sauvage barbu, parfait ivrogne, très assidu jadis aux séances du groupe l' « Aube », qui lui étaient des occasions heureuses d'échapper légitimement à la surveillance étroite de sa femme, pour passer la moitié de la nuit dehors.

Ce fut précisément Charbonnard, un peu vacillant, qui entra le dernier. Têtu se leva, déclara qu'on était au complet, et que la séance était ouverte. Ces messieurs étaient assis autour de la grande table ronde, couverte de toile cirée, de la grande salle à manger très modeste, de Têtu, où Yves était déjà venu prendre le café. Madame Têtu était absente, elle vaquait au premier étage à ses affaires domestiques.

Une lampe dont on avait enlevé l'abat-jour, éclairait la table vide.

Un silence se fit quand Têtu se fut assis. Alors le docteur Piault, essuyant son binocle avec son mouchoir, dit simplement d'une voix grave, sans se lever, et promenant sur le cercle des auditeurs attentifs son regard un peu bénin de myope :

« Messieurs, vous savez que nous sommes réunis pour

fonder une section de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen. Il nous faut un président et un secrétaire. Nous allons, si vous le voulez bien, procéder tout de suite à cette double élection. Comme nous sommes peu nombreux, la chose sera facile ; il suffit que nous proposions un nom d'abord pour la présidence, et nous voterons à mains levées. »

Tout de suite Têtu décida, quoique d'une voix un peu hésitante :

« Je crois qu'il est déjà tacitement convenu que c'est à vous, docteur, que mes camarades rassemblés ici ont pensé pour la présidence? N'est-ce pas, messieurs? » Il mit la main en l'air, et tous l'imitèrent sans aucune abstention.

Alors le docteur Piault, le binocle à la main, se leva, et dit :

« Messieurs, je suis très touché de l'honneur que vous me faites en me jugeant digne de présider notre section de la Ligue, je m'efforcerai de mériter cet honneur... Mais, j'y vois plus que de l'honneur, j'y vois un *devoir*, et, dans les circonstances si périlleuses pour le pays, où les césariens et les cléricaux s'arment de plus d'audace et de cupidité, ce devoir s'impose à tout homme de cœur, et je n'y faillirai point... Euh!... Procédons maintenant à l'élection d'un secrétaire. » Têtu fut nommé et unanimement accepté. Il remercia aussi de l'honneur grand, et lui aussi vit dans cette charge un *devoir* surtout, un devoir qu'il ne songeait pas à fuir.

Il y eut dans tous ces préliminaires une certaine solennité qui ne laissait pas d'amuser Arverne. Assis à côté d'Yves, il lui manifestait le genre de ses sentiments par des clignements d'yeux furtifs, mais significatifs.

Yves éprouva une petite fièvre d'anxiété quand Têtu se mit gravement à lire les statuts du comité central, et à inscrire les noms des membres fondateurs de la section parmi lesquels le sien prenait place. Il se disait que, malgré qu'il en eût, c'en était fait d'une grande part de sa liberté. Il se voyait confondu dans ses votes avec des satisfaits de tout un ordre social contre lequel il ne cessait point de s'armer et de combattre. Il se sentait pris comme en un tout où sa volonté propre allait se perdre.

Le docteur parlait de nouveau. Il exprimait nettement le but de la Ligue; il exposait son programme d'action. Il mettait en lumière le terrain d'entente des « différents partis de gauche » :

« Pour agir, et l'action est plus nécessaire que jamais car l'ennemi ne chôme pas, il faut que chacun de nous soit assez désintéressé pour faire abnégation de ses opinions particulières, en politique, en religion. Nous sommes ici non des radicaux, des opportunistes, des collectivistes; nous sommes ici des hommes et des citoyens, tous unis pour reprendre pied à pied la terre de justice et de vérité que le mensonge et l'iniquité ont conquise à la faveur de nos égoïsmes et de nos divisions passionnées. Ne soyons pas des sectaires, que chacun de nous garde en soi sa foi politique, sa croyance religieuse; qu'il se donne à l'œuvre que nous entreprenons, en bon, en vrai républicain, qui se souvient seulement de la devise de ses ancêtres : « Liberté, Égalité, Fraternité! »

— « Gros malin! » murmura Arverne. Et Yves ne dit rien, mais il n'en pensait pas moins. Si ces mots pourtant étaient autre chose que des mots! Si ces hommes

s'unissaient vraiment contre la tyrannie, contre le despotisme, contre la violence, pour la liberté, pour la raison, pour la justice... Mais en fait ne s'unissaient-ils pas en excluant violemment, en dénonçant violemment? Ne s'unissaient-ils pas contre une forme de la violence pour une autre forme de la violence?

Cependant Têtu avait achevé sa liste et reçu quelques cotisations. Le docteur avait fini de parler. On se regardait, on s'ébrouait, quelques pieds s'agitaient. Il fut question du choix d'un lieu de réunion. On ne pouvait songer à se retrouver chaque fois chez Têtu. La Ligue prendrait de plus en plus d'importance. La salle à manger, quoique vaste, ne pourrait bientôt plus suffire. Quelqu'un mentionna le café Fritaire, qui avait une belle salle libre tous les soirs. On l'adopta à l'unanimité. Alors, Charbonnard se leva, salua militairement, et déclara :

« Monsieur le président, je proposerai que pour se mieux connaître, puisque nous sommes entre camarades, on aille tout de suite voir Fritaire, et prendre quelque chose chez lui. On trinquera contre la calotte, toutes les calottes ; faut pas qu'on se lâche comme ça ! »

Un murmure de rires confus et indignés s'éleva dans la salle. Yves fut fouetté d'un coup de colère. Il prévit chez Fritaire les libations innombrables de l'avenir, si on n'y mettait ordre tout de suite. Il se leva instinctivement, et dit, non sans quelque accent d'amertume :

« Monsieur le président, je propose, moi, puisque nous sommes ici avant tout pour une œuvre d'éducation des consciences, et de relèvement des énergies, qu'on adopte dès aujourd'hui la résolution d'interdire qu'il soit fait, pendant nos séances, consommation de vin ou

d'alcool! Nous nous réunissons pour des œuvres graves et hautes. Nous nous réunissons pour un petit nombre d'heures, deux, trois peut-être au maximum. Je prétends que le livre et la parole sont seuls nécessaires, non le verre de vin, ou d'alcool sous aucune forme! »

On adopta avec grand élan, tandis qu'Yves, un peu confus de son ton de violence, se rasseyait déjà en rougissant, et que Charbonnard, encore debout, marmottait :

— Oh! Oh! Ça va bien, camarade!

On parla de fixer des heures et des jours de réunion. Yves demanda qu'on se réunît au moins une fois par semaine. Arverne bondit, et d'un air outragé scanda ces mots outrageants :

— Est-ce que vous devenez fou, vous! Une fois par mois, c'est fichtre bien assez!

L'accord, jusqu'ici, avait été à peu près unanime en tous points parmi ces messieurs. Sur cette question on se divisa, et la salle de Têtu retentit du bruit des voix passionnées. Les ouvriers, et Périer en tête, déclaraient qu'il leur était impossible de compter sur une soirée régulière par mois.

— C'est déjà joli, dit Périer, que nous puissions être huit ensemble ce soir! Ça ne se retrouvera peut-être jamais... Il y a d'autres camarades du chemin de fer qui seraient bien venus, mais qui sont empêchés par le service. On nous prend n'importe comment et n'importe qui, parce que tantôt l'un est malade, ou absent pour une autre raison, et le roulement régulier est impossible.

Il ne fallait pas non plus compter se réunir dans le jour, et, tout de suite, presque d'un commun accord, le

dimanche fut mis hors de question. Boulon proposait deux réunions par mois. En général on trouvait qu'une seule réunion mensuelle suffisait. Têtu, et le docteur, qui devait faire de la propagande dans les campagnes, étaient de ce dernier avis. Yves demeurait seul du sien, bien qu'il sentît que les ouvriers penchaient, s'il n'avait tenu qu'à eux, pour le plus grand nombre possible de réunions par mois.

Yves, triomphant de sa timidité, demanda la parole de nouveau. Tous se turent :

— Messieurs, je demande que nos réunions soient le plus fréquentes possibles et le plus nombreuses, et en voici la raison. Elle est conforme, je crois, au but élevé pour lequel cette section est fondée. Quel est notre but? Est-ce simplement de nous nombrer, de nous compter de temps en temps, de nous voir de loin en loin pour nous serrer la main en vertu d'idées très généreuses, mais très vagues, très abstraites? si nous consentons à les laisser ainsi en dehors et au-dessus de nos existences privées? — Je ne le crois pas! Je crois que nous devons d'abord nous rencontrer pour nous connaître mieux les uns les autres; pour nous instruire de nos défaillances et de nos espérances; pour nous prêter main forte en la lutte quotidienne contre les iniquités qui nous révoltent à chaque instant, et dont nous sommes individuellement les victimes impuissantes. Pour nous connaître ainsi, et pour ainsi nous entr'aider, et faire avancer l'œuvre de justice, ce n'est pas assez de nous trouver aux hasards d'une séance mensuelle pour laquelle d'ailleurs les chances d'abstentions sont aussi probables que pour une séance hebdomadaire. A mon avis, plus fréquentes seront nos réunions fixées, et moins nombreuses seront

au contraire les chances d'abstentions, pourvu que nous puissions compter sur la volonté sincère des membres de la section. Vous dites : « Mais les trois quarts d'entre nous sont empêchés d'assister à toutes les séances si elles sont hebdomadaires ! » Je réponds : « Il n'importe pas que, une fois la semaine, et régulièrement par toute l'année, *tous*, nous nous retrouvions toujours ensemble. Ce serait là l'idéal, évidemment, mais puisqu'il ne peut être atteint, songeons à en réaliser tout ce qu'il contient de réalisable. Ce qui importe, c'est que six ou huit, ou seulement trois ou quatre d'entre nous, les mêmes, nous nous trouvions régulièrement, avec un ou deux autres membres moins empêchés que la généralité, aussi fréquemment que possible. Ce qui importe, c'est que nous ayons fondé, que nous fondions un foyer de discussion libre, d'études, de réflexions, où nos esprits s'excitent à penser, où nos volontés s'excitent à agir, où nos consciences soient sûres de reprendre flamme et vie. Pour cela, le nombre n'importe pas. Il suffit que l'étincelle soit entretenue, le feu sacré, où chacun viendra, quand il pourra, alimenter son propre foyer intérieur... Nous n'avons pas la prétention de réformer l'univers; nous voulons faire tout ce qui est possible à quelques hommes de bonne volonté, et cela est beaucoup, cela est infiniment, si nous sommes de *bonne volonté*. Et s'il faut que quarante, cinquante se cotisent pour que deux, trois, quatre d'entre nous puissent s'entretenir des principes de vie et d'action sociales régulièrement une fois par semaine; s'il faut qu'une section nombreuse se fonde pour qu'*un seul* puisse avoir les moyens matériels de s'instruire, de se fortifier pour la lutte, je dis que cette nécessité vaut qu'on la considère. Je dis que si tous nos

efforts, tous nos sacrifices se bornent en fait à rendre *un seul* d'entre nous plus conscient des maux sociaux, plus informé des moyens de les combattre, plus fort, en un mot, pour la victoire du juste et du vrai, nos efforts, nos sacrifices n'auront pas été dépensés en vain. Car toutes les grandes choses sont prêtes; nous n'avons besoin que d'individus pour les accomplir. Le but de toute éducation est de faire des individus. — Nous, professeurs, nous sommes sûrs d'une heure ou deux de liberté par semaine, d'une où deux heures de loisir, que nous pouvons, que nous devons consacrer à l'étude des questions sociales. Quand même nous ne pourrions nous réunir qu'à deux régulièrement chaque semaine, la porte serait ouverte à tel autre membre de la Section qui serait libre. Il trouverait avec nous une question de vie qui l'intéresse... Et cela ne nous empêcherait pas de nous préoccuper d'une grande séance générale par mois. Mais cette séance ne suffira pas à elle seule. Il faut préférer au nombre des adhérents qu'elle pourra offrir, au bruit que ce nombre ne manquera pas de faire, le modeste et laborieux groupement hebdomadaire, où chacun pourra parler à des amis comme en une conversation intime, et n'hésitera pas à dire ses manques et la naïveté de ses aspirations. — En un mot, messieurs, je demande que l'on fixe au moins une séance par semaine, parce que je crois que chaque membre aura ainsi plus de chance, une chance plus souvent offerte, d'agir dans le sens de notre œuvre commune. »

Il y eut un silence de surprise quand Madec se fut assis. Il était évident que la plupart n'avaient jamais conçu sous cet aspect l'œuvre d'une Section de la Ligue.

Un grand brouhaha s'éleva bientôt des discussions qui éclatèrent à propos de la question en litige... On causait par groupes. Boulon vint à Madec et lui dit :

— Mais, mon cher, vous ne voulez pas seulement pêcher une U. P. dans la Section, vous voulez transformer la Section en U. P. !

— Précisément, fit Yves, non seulement en U. P. d'études, mais en U. P. d'action!... Je ne comprends pas la Ligue autrement!

Périer était venu s'asseoir à côté de Boulon et de Madec.

— Je crois, argua-t-il, presque à voix basse, en s'adressant à Madec, que vous avez eu tort de lancer ça tout de suite. Vous auriez dû attendre. Faut pas essayer deux choses à la fois ici, surtout dans c'genre-là. Si on pouvait faire une section de la Ligue d'abord, ça serait pas mal!

— Mais, répliqua Madec, cette ligue n'est qu'une bonne farce si elle se contente de faire comme les paysans de Saint-Jacut qui trempaient leurs doigts dans le sable pour se compter!

— C'est vrai, convint Périer. Mais on ne vous suivra pas, si vous voulez aller trop vite. J'connais les camarades du chemin de fer. C'est d'bons types, assez intelligents. Mais ils sont éreintés, et, sauf peut-être ceux qui sont ici, ils s'en fichent ou ils ont la frousse, et ne marchent pas, malgré leurs idées. Beaucoup aussi sont trop rosses, et s'ront jamais sérieux. Ils gueulent, mais ils ne bronchent pas dans la peur de s'compromettre...

— Curieux, interrompit Madec, on dirait que vous me racontez l'histoire des universitaires! Tous les mêmes, les citoyens de la République Française!

— Ah ! reprit Périer. Si vous saviez comme j'ai à lutter, et comme ils se fichent de moi, au dépôt! Vous parlez de causeries amicales, scientifiques, etc...! Mais ils aiment mieux licher un verre, voyons ! C'qu'ils lisent?... Les feuilletons du *Petit Journal*, du *Petit Parisien*, le *Supplément* de la *Lanterne*... Et ils se paient ma tête parce que de temps en temps j'veux les faire s'cotiser pour une grève... ou une brochure... — Non, vaudrait mieux commencer lentement avec eux, sans avoir l'air; les laisser venir. On donnerait quelquefois une grande réunion avec un député qui viendrait, ou un conférencier; ou bien, moi j'crois qu'ça vaudrait mieux, on f'rait un peu de réclame avec une petite fête... Alors ils viendraient, attirés, l'un après l'autre !

— Mais, interrompit de nouveau Madec, je ne demande pas à les avoir tous tout de suite... Je demande seulement... Tenez, est-ce qu'il y a une *Coopérative* ici?

Au mot de coopérative, Boulon, qui, la tête penchée, écoutait cette conversation qui avait lieu à voix basse, rejeta aussitôt la tête en arrière, et cria :

— Ah bien, oui!... N'en parlons plus!!!

Périer avait souri mélancoliquement.

Boulon se rapprocha de nouveau et s'expliqua :

— Parlez donc de coopératives à tous les types qui sont ici, et puis vous verrez ! Mais mon cher, rien qu'à ce mot-là, tout le monde fichera le camp et ne voudra plus rien savoir !... Il y en a eu une ici, pendant deux ans, et puis ils ont fait faillite, parce que le gérant a filé avec la caisse... Depuis ce temps-là, j'vous dis, n'essayez plus d'en parler !...

— Mais enfin, protesta Madec, il y a coopératives et coopératives... les principes communistes...

— On r'parlera de ça, dit Boulon... v'là le président qui va parler.

Le docteur Piault, en effet, avait résolu de faire finir ce brouhaha, ces discussions qui ne menaient à rien. Il frappa deux fois du poing sur la table, et dit :

— Messieurs, je mets aux voix la question du nombre de nos réunions... D'abord celle qui me semble en devoir réunir le plus... Deux réunions mensuelles ?...

Il leva la main en même temps qu'une dizaine des membres présents.

— Messieurs, la majorité est acquise pour deux réunions mensuelles. L'ordre du jour étant épuisé, je déclare la séance levée.

— Avec deux réunions par mois, gémit Yves, en sortant avec Périer, il n'y a pas grand chose à espérer d'ici longtemps pour une U. P.

CHAPITRE XIII

Comment on se marie

Un jeudi qu'il venait de reconduire les élèves au collège après la promenade, madame la principale apporta à Yves quelque divertissement. Elle le surprit tout à coup et le fit entrer au salon. C'était une bonne grosse dame de quarante-cinq ans, rouge et vive, toute pleine de cœur.

— Vous aimez donc ces promenades avec trente élèves, et par ces temps-là, monsieur Madec ?

On était en février, il pleuvait, il crottait, etc.

— Je les hais, madame, par tous les temps !

— Comment, et... ?

— Je trouve inique précisément...

Madec développait sa thèse favorite.

— Ah ! voilà qui est généreux et dévoué !

— Mais non madame ! Je vous en prie, ne me prenez pas pour un apôtre de miséricorde. Les sentiments et actes de justice sont-ils devenus si étranges qu'on ne les reconnaît plus ? Je n'ai pas pitié, je m'indigne, c'est différent !... J'ai assez fait ce métier-là ; je sais ce que c'est.

Madame Binelle eut l'air distraite tout à coup ; puis :

— Cher monsieur Madec, je voulais vous dire... Je ne sais trop comment m'y prendre... j'ai tant d'ennui d'avoir l'air d'une intermédiaire... Voyons... connaissez-vous mademoiselle V... ?

Madec fut interloqué.

— Mademoiselle V... ? Non, madame. C'est pour des leçons ?

Madame la principale rougit encore.

— Non ! Je vais vous expliquer... Elle n'est pas d'ici... C'est une jeune fille de vingt-deux, ou vingt-trois ans... Voyons... Connaissez-vous madame T... ?

— Madame T... ? Ah ! oui ! Une petite dame qui a de la soie bruissante, et qui sent l'héliotrope ? Humph !

— Humph ? Pourquoi ? Est-ce qu'elle ne vous plaît pas ?

— Me plaire, me plaire ? Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

— Ah ! voilà ! C'est que vous lui plaisez beaucoup !

— Moi ? Mais que voulez-vous dire ?

— Ah ! ah ! je savais bien vous intriguer... Voyons... Elle est abonnée, ou plutôt un de ses amis est abonné à *l'Idée Nouvelle*. Et elle sait que vous y écrivez sous un pseudonyme !

Madec eut l'air un peu effaré.

— Par exemple ! Voilà qui est fort ! Comment a-t-elle su... ?

— Oui, pardonnez-moi; il y a déjà quelques personnes ici qui savent cela, et... et elle *aime* ce que vous écrivez... Or mademoiselle V... est sa nièce. Et sa nièce aussi *aime* ce que vous écrivez ; de sorte que, vous pensez bien !...

— Ouais ! exclama assez grossièrement Madec. Je la vois venir avec ses gros sabots.

Et son cœur lui battait à se rompre.

— Donc madame T... rêve de marier sa nièce... Halte-là, Seigneur !

Et Yves se levait comme vacillant légèrement...

— Où diable voulez-vous m'amener, chère madame ?

— Mais voyons ! Asseyez-vous donc ! Est-ce que... ? Vous voyez bien que je suis assez vieille pour que vous ayez confiance... Êtes-vous *promis ?*

— Pas le moins du monde, Dieu m'en garde !...

— Asseyez-vous donc, vous avez bien une minute !

Yves se rassit, résigné et peureux.

— Comptez-vous rester vieux garçon ? Vous voilà maintenant avec une situation, une...

— Ah oui ! Parlons-en ! J'ai dix-neuf cents francs d'appointements. Madame ! Pourquoi me faites-vous penser à cela ! Pensez que l'Université a été assez malpropre pour me proposer le honteux marché que j'ai dû accepter ! J'avais deux mille cinq cents francs comme répétiteur licencié, avec une promotion, — pour coucher au dortoir tous les soirs... Il m'a fallu payer six cents francs par an le droit d'être à peu près un homme libre...

— Dix-neuf cents francs, oui ! Mais vous allez être à deux mille cinq cents dans quelques mois... à la rentrée prochaine. Mon mari dit qu'on ne vous laissera pas longtemps de deuxième classe.

— Je ne serai pas le premier, madame... j'en connais quelques-uns qui ont payé pendant cinq, six, sept ans les six cents francs que je vous dis, le droit de coucher chez eux, de manger où il leur plairait, et d'enseigner,

comme moi l'allemand, des choses qu'ils ignoraient absolument...

— Enfin, ça, on verra, monsieur Madec ! Je ne dis pas que ce soit bien... Mais la question est : êtes-vous disposé à vous marier ?

— Madame, puisqu'il en est ainsi, écoutez...

Yves s'installa, les coudes aux genoux, les mains jointes, la tête penchée, comme un homme qui fait d'importants calculs.

— Je ne suis pas ennemi du mariage, certes. Au contraire, c'est pour moi un des grands devoirs sociaux, s'il en est, pour un homme ou une femme, de se marier. Mais actuellement, la société est ainsi faite que... Eh ! parbleu ! c'est la femme qui manque le plus !

Madame Binelle éclata de rire, comme Yves avait l'air furieux.

— Je m'explique... oui, c'est la femme qui manque le plus... ah ! si vous saviez ce que je rêve !

Il s'arrêta, soupira, et, se penchant en arrière sur le sofa :

— Voyez-vous, je voudrais une femme... une femme... enfin une Femme ! là ! Je n'en cherche pas, remarquez. Je sais que c'est du rêve, et que je suis idiot... D'ailleurs j'ai cherché... j'ai cru trouver... et j'en ai encore les os meurtris. Je ne suis pas près de recommencer.

Yves avait frémi, et son front s'était douloureusement contracté...

— Et comme elle eut raison, celle-là, de m'obliger à tout lâcher ! Voyez-vous c'est déjà dur pour un homme, la vie comme je la veux... C'est tout à fait au-dessus des forces de la femme... Et cependant je *sais* qu'il y a

quelques femmes ainsi... Mais il faut croire que je ne les mérite pas. Tant pis! je resterai seul.

Il parlait comme un homme qui converse avec soi-même.

— Mais je ne vous comprends pas du tout, monsieur Madec!

Il tressaillit, secoua cette ombre de rêve, et, reprenant la posture accoudée de tout à l'heure :

— Eh bien voilà... Je rêve une femme qui veuille n'être heureuse que d'actes de justice et de vérité... qui ait la religion, le culte de la simplicité ; la religion, le culte de sa conscience, et qui jette précisément par-dessus bord tout préjugé bourgeois, tout ce qu'on a coutume d'appeler « les convenances ». Je veux une femme qui d'abord ne croie à aucune religion positive, qui ait l'audace de se passer du prêtre à notre mariage, — et qui soit en même temps assez noble pour ne point vouloir asservir personne, — pour ne point vouloir chez nous de domestique, — pour être une vraie femme de ménage, — et qui cependant veuille et aime toute beauté autour de soi... qui ait horreur des salons et du « monde », qui ouvre sa maison à qui en aura besoin, surtout à de sales pauvres bougres qui n'en auraient point ; une femme dont le cœur et la bourse soient toujours ouverts, et enfin dont la présence ne soit surtout pas un affaiblissement, pour moi, un alourdissement, mais comme un souffle d'audace et de vie, au contraire, — et qui soit joyeuse, si jamais l'Université me flanque à la porte, de la parole de liberté qui sera mon crime, et nous mettra sur la paille pour un temps !

Yves avait dit tout cela avec une telle ardeur, que,

malgré la vulgarité des mots et l'obscurité de certaines expressions inaccessibles à la bonne dame, celle-ci écoutait avec une profonde sympathie. Elle reprit, après un moment de silence :

— Monsieur Madec, vous rêvez des choses impossibles... Et cependant il y a des choses raisonnables dans votre rêve... Il est certain qu'avec deux mille cinq cents francs d'appointements, vous ne pouvez avoir de domestique, la vie est si cher !... Cependant vous ne vous figurez pas...

— Bon ! interrompit Madec. Je sais que vous me persuaderez qu'une femme de professeur n'est pas une femme d'ouvrier, etc... dommage ! Ça n'est pas mon idée... et vous ne m'ôterez pas de la tête...

— Mais vous le voyez bien vous-même ! vous voulez une femme qui soit une femme de ménage et une artiste en même temps... Est-ce que vous avez vu des femmes d'ouvriers comme ça ?... Mais le pire c'est que vous ne voulez pas de prêtre ! Ça, voyez-vous ! à moins d'épouser une rien du tout, une fille qui vous voudra pour se faire une situation, jamais vous ne trouverez !

Yves qui savait d'avance toutes les objections bourgeoises, s'était levé de nouveau, le chapeau à la main.

Madame Binelle restait assise, les bras croisés :

— Ne vous en allez pas, voyons ! J'ai à vous parler de mademoiselle V... Vous réfléchirez... Elle a peut-être en somme vos idées puisqu'elle aime ce que vous écrivez. Est-ce que vous écrivez ces choses-là ?... Elle est très intelligente ; elle n'est pas coquette ;... même sa tante lui reproche de ne pas s'attifer assez, d'être trop simple. Elle n'aime pas les manières... Elle s'occupe

beaucoup de questions sociales... et, je crois qu'elle n'est pas très dévote. Enfin, chez elle, elle aide beaucoup au ménage. D'ailleurs ils ne sont pas riches : elle n'a que son père avec qui elle vit à la campagne, à quelques lieues d'ici. Je sais qu'elle a une toute petite dot... 15.000 francs peut-être...

— C'est juste quinze mille francs de trop, madame. Je ne veux pas épouser une dot, si petite soit-elle. Je veux une femme qui n'ait pas le sou, et qui soit capable de se tirer d'affaire toute seule dans la vie. Car je ne veux pas l'acheter, ni je ne veux qu'elle m'achète. Si jamais j'aimais mademoiselle V... et qu'elle m'aimât, il faudrait qu'elle commençât par verser ses quinze mille francs à une caisse d'œuvre sociale, ou qu'elle commençât par contribuer avec eux à une fondation d'œuvre sociale. Nous ne devons avoir que le nécessaire quand tant de gens crèvent de faim ou d'ignorance, et nous n'avons pas à faire la charité. Nous devons, dans une vie très humble, avec nos seules forces, donner l'exemple de notre liberté intérieure à ceux que nous voulons éduquer en liberté. Or comment espérer rien des actes de notre vie si elle est d'avance en toute sauvegarde ; et comment oser prêcher l'audace aux pauvres bougres? — Pour vivre fraternellement avec les malheureux qui supportent toute l'iniquité sociale, et pour hausser leur conscience dolente et lourde jusqu'aux sommets de lumière et de joie, il faut que matériellement j'éprouve les mêmes iniquités et les mêmes angoisses qu'eux; que leur sphère soit ma patrie. C'est bien pourquoi je m'attends à rester seul : aucune femme ne voudra me suivre dans mon taudis !

— Il est certain, monsieur Madec...

Et madame Binelle s'était levée à son tour :

... que si vous êtes aussi exigeant, vous ne trouverez jamais le bonheur !

— Le bonheur est un mot, madame. Il ne devient une réalité que dans l'accomplissement journalier d'un peu de justice. Je ne veux pas d'autre bonheur que de vivre librement la vie que je rêve ; et ce serait la pire catastrophe pour moi, que d'épouser une femme qui ne voudrait pas avec joie la même vie que moi.

— Alors vous m'autorisez à dire à madame T... ce que vous venez de me dire.

— Absolument et strictement, chère madame. Mais je vous en prie — et Madec, qui avait déjà touché la porte, revint vers madame Binelle : si cette jeune fille est sincère, veut vraiment quelque chose d'autre que la vie qu'elle mène, tâchez de nous mettre en relation. Il se peut que j'aie quelque influence sur son esprit. Les jeunes filles sont si abandonnées, — sans direction, — avec une éducation inepte ! Peut-être celle-là veut-elle de tout son cœur quelque vie plus vraie et est-elle lasse des jours bourgeois ? — Voyez ce que vous pouvez faire. Puisqu'elle a lu les deux ou trois pages que j'ai envoyées à *l'Idée Nouvelle*, vous pouvez lui affirmer que ce n'est pas là de la littérature, mais bien de la vie ; que si elle trouve cette vie désirable, je suis tout prêt, sans l'avoir vue, à l'appeler pour la vivre avec moi...

CHAPITRE XIV

Chefs de rayons

Résolument Yves attaqua avec Pillard, le collègue de philosophie, la question d'une U. P. à fonder à Villetaupier. Il jugeait que Périer, Boulon et Têtu ne suffisaient point à la tâche. Il y fallait encore deux ou trois ouvriers, si possible de la ville même, non plus des fonctionnaires. Il y fallait encore un professeur au moins, en outre d'Arverne, sur qui il n'y avait guère moyen de compter. Pillard lui paraissait précieux, précisément à cause qu'il passait pour clérical. Il était avéré que le professeur de philosophie, à peine âgé de trente ans, marié à une jeune femme très pâle, et qu'on voyait rarement dans les promenades publiques, — si tant est qu'il y eût des « promenades publiques » à Villetaupier! — père d'un bébé d'un an, — fréquentait assidûment le service divin du dimanche. Yves n'avait encore qu'échangé avec son collègue des propos insignifiants, où il avait surtout été question de leurs élèves communs. Pillard était un grand garçon mince, très barbu, à l'œil noir et vif, au teint brun, qui marchait toujours d'un pas rapide et élastique, maniant de la main droite une canne noire, à la façon d'une épée. Il avait en effet quelque chose de militaire, de martial, de très décidé dans l'allure, qui attirait les sympathies de Yves.

Dans l'esprit de ce dernier la tentative de Deherme, au faubourg Antoine, offrait l'unique solution possible du problème social : rapprocher les hommes de toutes classes, de toutes opinions. Ce rapprochement devait se faire spontanément de la part d'individus qui, sans renoncer en aucune façon à leurs croyances ou non-croyances respectives, aux bénéfices ou aux manques des situations acquises, consentaient à se rencontrer, et à s'instruire mutuellement de leurs connaissances abstraites ou de leurs expériences matérielles. En tentant de réaliser cette haute idée dans son U. P., Deherme espérait faire naître dans les âmes un mouvement de fraternité qui hâterait une révolution pacifique dans les mœurs et dans les lois. L'œuvre des U. P. devait avoir ses racines dans celles des coopératives de consommation. Celles-ci commençaient l'émancipation économique des individus qui s'achèverait dans les coopératives de production, tandis que les U. P. entreprenaient l'émancipation intellectuelle et morale.

C'est à peu près en ces termes qu'il parla à Pillard, en l'accompagnant jusque chez lui. Cordialement Pillard le fit entrer dans une maisonnette isolée, entre la Poste et l'église, tout en haut de la ville, dans une ruelle déserte où l'herbe poussait entre les pavés. Yves admira l'air de propreté de la maisonnette dès le corridor ciré. Pillard lui ouvrit la porte de son cabinet de travail à gauche, au rez-de-chaussée. Le parquet y était également ciré. Il y avait une table ronde au milieu, avec des livres bien rangés posés à plat dessus, par petits tas; au long des murs, une bibliothèque vitrée; quelques chaises rembourrées. Yves y trouva quelque chose de trop froid, de trop rangé, pour une

chambre où un professeur de philosophie était censé travailler. Ils continuèrent à causer devant la table. Yves avait parlé en philosophe à un philosophe. Insistant sur le fait que l'U. P. ouvrait ses portes aux catholiques, aux prêtres mêmes, s'ils consentaient à y venir parler, à y venir vivre parmi les travailleurs, il avait essayé de donner à son exposition la forme la plus objective possible.

Avec une volubilité méridionale, trop contenue sans doute pendant le discours qu'Yves lui avait tenu en remontant du collège, Pillard se mit tout à coup, et sans répondre directement, à parler de ses lectures, de ses études, de ses propres idées. Yves aurait donné beaucoup pour sentir un ami en Pillard. Mais Pillard parlait vite, il avait des gestes très vifs, des regards trop changeants.

— Mon cher, comme vous voyez, je m'intéresse à toutes les questions, et je lis tout ce qui peut me tomber sous la main... Tenez, voilà le *Jésus* du père Didon à côté du bouquin de Jean Grave: *La Société Mourante et l'Anarchie.* — Et vous pouvez les ouvrir; vous les trouverez, l'un ou l'autre, annotés de ma main. Je bouquine et j'écoute ce que chacun me dit, en vrai philosophe ; mon cher, c'est mon métier, c'est mon devoir ! Mais je laisse les gens bien tranquilles ! je ne me mêle de personne ! jamais je ne me suis mêlé de personne. Que chacun ait les opinions qu'il veut, ça le regarde. J'ai aussi les miennes et ça me regarde. Il n'est pas prudent d'ailleurs de les dire au dehors; surtout dans une petite ville comme celle-ci. *Pas d'histoire!* Je n'en veux pas ! Je ne dérange personne, qu'on me laisse tranquille ! Vous n'avez pas idée, mon cher, de ce qu'on

est espionné ici. Les murs ont des oreilles, et la ville est pleine de cancans. Je ne sors jamais que dans mon jardin, et je ne parle à personne. Si je sors ou si je dis quelque chose, je suis sûr de m'entendre retourner tout cela d'une façon ou d'une autre le lendemain. Au collège même... Avez-vous remarqué comme je suis circonspect avec les collègues? Vous êtes trop nouveau ici encore, mon cher. Vous ne savez pas ! Mais défiez-vous des collègues, c'est moi qui vous le dis! Oui, je trouve votre idée intéressante, très intéressante. Mais je crois qu'on ne vous comprendra pas. Ici les ouvriers boivent et font la noce, et braillent comme partout! D'ailleurs, si vous faites quelque chose, on vous en voudra en haut lieu, vous pouvez en être sûr. Pour moi, je ne suis ni clérical ni anticlérical. Je ne sais pas ce qu'on vous a dit de moi. Je ne veux pas le savoir. Je fais mon métier, rien que mon métier; et j'en ai assez d'ouvrage, allez! Si vous saviez ce que ces bougres-là me prennent de temps! Car je n'ai pas que de la philo, à faire! j'ai aussi de l'histoire. Ah! l'histoire mon cher! — J'ai des copies à corriger et des classes à préparer. Et à la maison il y a toujours quelque chose à faire. Nous n'avons pas de bonne, rien qu'une femme de ménage, et vous ne savez pas ce que c'est, vous êtes garçon, vous ! Quand vous aurez une femme et un enfant, foutre mon bon!... Mais il est certain que si une action est tentante, c'est celle que vous dites là... et je crois qu'on peut faire beaucoup de bien. Je ne suis pas socialiste ni réactionnaire, et d'ailleurs que chacun garde ses idées, je ne dérange personne...

Il recommençait sa ritournelle. Il parlait si vite qu'Yves ne pouvait l'interrompre. Il finit par déses-

pérer et le laisser débiter son répertoire. Il lui posa cependant nettement la question :

— Eh bien, en définitive, le cas échéant, et si je trouvais les éléments matériels nécessaires pour fonder au moins une bibliothèque populaire, pour ouvrir au moins un lieu de réunion, si modeste soit-il, consentiriez-vous à nous aider?

— Mon cher, je ne demanderai pas mieux, il me semble, pourvu que toutes les questions de politique ou de religion soient formellement exclues. Cependant, permettez, je ne peux pas m'engager encore. Je veux réfléchir, étudier la question. On ne peut pas se lancer ainsi étourdiment dans une œuvre d'action sociale sans examiner où elle peut vous entraîner. Je vais voir ; je lirai les brochures que vous me promettez...

Quand il sortit de chez Pillard, Yves était un peu étourdi, et mal à l'aise. Il avait trouvé peu de substance dans ce ruissellement de mots, presque sans suite, dont l'avait accablé son collègue. Il s'inquiétait qu'un professeur de philosophie qui depuis quatre ans se présentait à l'agrégation pût bourdonner avec une telle opiniâtreté, et fit mine de se dérober aux nécessités évidentes d'une éducation populaire. Le bon Madec s'avoua tout haut cette réflexion :

« Je ne vois pas de différence entre ce philosophe et le plus raseur des commis-voyageurs. Mais je n'ai rien voulu croire de ce qu'on m'a conté de lui. Je tiendrai, jusqu'à nouvel ordre, qu'il est un sage, que l'étude et la méditation lui ont appris, avec l'expérience, à ne point agir en vain, à se retirer du vulgaire, maudit de Spinoza, et à faire sa tâche d'homme libre dans le silence. »

Madec maintenant poursuivit la tâche commencée, afin que la question des U. P. se présentât d'elle-même pour ainsi dire, soit en ville, soit aux réunions de la Ligue, afin qu'on l'eût étudiée, et qu'elle eût déjà des partisans. Il entra donc à ce propos en relations plus étroites avec ses collègues, chez la plupart desquels il ne s'était point présenté encore, son état de célibataire ne l'obligeant point à des visites. « Cette tournée apostolique », comme il l'appela, lui fut d'un enseignement cruel.

Il y apprit que non seulement la plupart d'entre eux avaient sur les grandes questions qui lui étaient tout l'intérêt de la vie, des informations trop vagues, des renseignements très lâches, des idées absurdes ; mais encore qu'ils s'en souciaient peu, ou volontiers les haïssaient comme autant de trouble-fêtes dont quelques-uns avaient peur.

Tel, qui n'avait point d'enfant, et qui avait quelque fortune, s'entourait de chiens de chasse, et passait avec eux toutes heures de liberté que le collège et les soins de sa classe lui laissaient. Tel autre, père de deux enfants, faisait ses délices de la pêche à la ligne. Il avait une petite propriété à quelques kilomètres, où passait un ruisseau, et sa vie s'écoulait sur le bord de ce ruisseau, ou dans la préparation d'engins de pêche. Un autre, déjà âgé, père d'un grand gaillard de rhétorique, s'était donné, sur le conseil de Faust sans doute, qu'il semblait ignorer d'ailleurs, à l'exclusive culture d'un bout de jardin, où l'on était sûr de le trouver en gros sabots entre les heures des classes.

Le professeur de seconde était un vieillard, veuf, d'aspect sombre et taciturne, qui vivait seul, dans une

vague chambrette, quelque part. Il sembla fort étonné de ce qu'essayait de lui faire comprendre Yves, à qui il fut sympathique cependant, à cause du culte qu'il avait pour les Grecs et les Romains, et pour son amour de ses enfants qui étaient mariés, et qu'il allait voir chaque jeudi et chaque dimanche, dans la grande ville, à trois heures de chemin de fer.

Les professeurs de gymnastique, de septième, et un des professeurs de mathématiques (Arverne étant l'autre), s'offrirent à lui en bons paillards, qui se souciaient surtout de grands « gueuletons » et qu'un amour commun du bon vin faisait grands amis. Ils s'entendaient d'ailleurs merveilleusement à pousser des pointes médisantes sur le compte l'un de l'autre, par derrière. La femme du professeur de mathématiques surtout, grande, élégante, un peu tapageuse, faisait, disait-on, des dettes criardes, qui assuraient à son mari un long séjour au poste qu'il occupait. Quand on parlait de déplacements probables, pour l'une ou l'autre raison, on tombait d'accord que celui-là seul ne craignait rien. Toute la municipalité, tout le commerce de Villetaupier se lèverait pour l'empêcher de partir.

Le professeur de dessin, « le père Fusain », était un doux petit vieillard à barbe blanche, aux grands yeux bleus très naïfs, et que tout étonnait comme un enfant. Son salaire de seize cents francs annuels depuis dix-huit ans qu'il enseignait au collège, venait d'être menacé d'une diminution de deux cents francs annuels par les nouveaux traités en projet. Il en tremblait d'effarement, et il en parlait sur un ton de plainte à qui voulait l'entendre, comme un gamin innocent qu'on menace d'un grand fouet. Sa femme, plus jeune que

lui d'une quinzaine d'années, était toute charmante, d'une constante activité nerveuse qu'excitait sa passion pour la musique. Elle donnait dans la ville des leçons de piano qui complétaient à peu près les nécessités de la vie du ménage sans enfant.

Le professeur de physique, chimie, histoire naturelle, etc., Chamain, gros, flasque, charnu, imberbe, à la peau blanche comme une femme, à la démarche molle et à la voix flûtée, vivait seul avec sa vieille mère, dans une grande maison à une extrémité de la ville.

Innombrables et invraisemblables étaient les histoires que l'on contait sur Chamain, qui passait pour fou. Le dos courbé légèrement, bien qu'il eût à peine quarante ans, vêtu d'un pardessus bleu-gris, crasseux, de linge maculé, fumant la cigarette, son gras visage à peine lavé, Chamain lui-même ajoutait volontiers à sa renommée. Ce patraque prétendait avoir inventé les allumettes chimiques dont d'autres avaient fait leur fortune. Il disait avoir été officier de cavalerie en Espagne et nul pays de la terre ne lui était inconnu. « Le petit père Chamain, disait-il, toujours parlant de soi, est un garçon trop modeste, trop bête! S'il avait soin de ses intérêts, s'il avait de l'ambition, il serait archi-millionnaire depuis longtemps, et ministre de l'instruction publique. » En attendant, « le petit père Chamain » poursuivait l'édification d'une thèse monstrueuse dont il ne confiait l'objet à personne, mais dont il narrait qu'elle avait déjà dix-neuf cents pages de préface. Il occupait ses loisirs à fabriquer de ses mains quantité d'instruments scientifiques, ou d'engins photographiques, ou d'outils de jardinage, fort ingénieux, sur

chacun desquels il collait ou imprimait soigneusement, avec une date, la rubrique « système Chamain ». Dès la porte d'entrée, ornée d'une large plaque de cuivre à arabesques qu'il vous dénonçait comme une œuvre de jeunesse, la maison du petit père Chamain était étrange. Le corridor rappelait ces ouvertures de cavernes de voleurs des contes fantastiques, où l'on voyait des chevelures de sauvages, des chauve-souris, des squelettes de tous animaux, des masques japonais ou iroquois, etc., etc. Les chambres étaient encombrées de boussoles, d'hygromètres, de thermomètres, de baromètres, de piles électriques, d'épreuves et de plaques photographiques. Mille fois les yeux de Yves s'étaient arrêtés sur les « systèmes Chamain », — il en avait le vertige. La bonne vieille madame Chamain reprisait des bas; et tous deux, la mère et le fils semblaient s'adorer. Il lui parlait comme un enfant à sa grand maman, et elle lui parlait comme une grand maman au bébé. Yves méditait le mystère de ces existences qu'on disait avoir été troublées par le scandale d'une jeune femme, qui, au bout de quelques jours de mariage, se serait enfuie pour jamais, sans raison connue. La maison de Chamain était un château fort, et les collègues disaient qu'on n'y pouvait jamais pénétrer. Le fait est que deux ou trois fois dans la suite Yves sonna en vain à la porte.

En quelques jours Yves avait achevé sa « tournée apostolique » et il en avait eu le cœur navré. Il avait presque dû « forcer » des portes; celle de Chamain; celle du vieux professeur de seconde ; et celle de l'émule inconscient de Faust. Tous ces gens vivaient

retirés du monde, et comme à l'abri de leurs propres collègues. Évidemment ils se fuyaient les uns les autres; ils se défiaient les uns des autres, sauf ceux qu'associaient le goût et la durée de quelque agape. Quelques-uns se détestaient ouvertement : Pillard et Têtu, par exemple; puis Têtu encore, décidément trop franc sans doute, et le second professeur de mathématiques.

Parfois, sous l'influence occulte de leurs femmes, leurs dissensions croissaient. Les uns se jalousaient pour une palme académique, une admissibilité à l'agrégation; un licencié méprisait la fréquentation d'un ex-instituteur. D'autres gardaient rancune pour une invitation chez le principal, pour une simple poignée de mains, un salut du recteur ou de l'inspecteur d'Académie. Toutefois Yves, ayant pris contact avec chacun en particulier, se plaisait à reconnaître leur foncière honnêteté, leur réelle bonne volonté. Pillard et Têtu, chacun de son côté, promettaient de se tendre la main pour une œuvre d'U. P. — Pris à part, aucun n'était méchant, ni lâche; chacun était sincère, et songeait à remplir loyalement sa tâche de professeur.

Il y avait en eux une ignorance naturelle des grands problèmes philosophiques, moraux et sociaux, plutôt qu'une mauvaise volonté de s'en occuper, et ils n'avaient pas le moindre sens de l'ampleur de leurs fonctions. Ils étaient professeurs comme d'autres sont clercs de notaire, employés de banque, ou savetiers.

Ils étaient professeurs comme sont prêtres la plupart des prêtres, comme sont officiers le plus grand nombre des officiers. Ils croyaient naïvement, innocemment,

avoir accompli leur devoir quand ils avaient préparé leurs différentes classes, débité leurs cours, interrogé leurs élèves, distribué bonnes ou mauvaises notes, corrigé leurs copies ; quand ils avaient « aboyé » pendant quatre ou cinq heures de leur journée au collège, et déchiffré chez eux une ou deux heures en sus quelques pages d'un livre pour leurs classes, ou quelques tâches d'élèves. Mais nulle préoccupation du caractère moral de l'enseignement.

Ils ne s'avisaient point qu'ils avaient à former des générations humaines ; que l'État ou les familles leur avaient confié des « âmes », où ils devaient éveiller du sommeil naturel une humanité libre. Ils se contentaient de fabriquer des clercs de notaire, des employés de banque, ou des savetiers qui leur ressemblassent, afin que, dans l'avenir, l'inconscience se perpétuât qu'ils avaient reçue de leurs maîtres dans le passé, et dont leur vie présente était faite.

Ces éducateurs n'avaient aucun souci de leur éducation personnelle. S'ils se savaient des vices, des défauts, des manques, l'idée ne leur venait pas de leur livrer bataille en eux-mêmes. Tout comme des gens qu'aucune éducation ne toucha jamais, ils les avouaient cyniquement pour en rire, ou bien ils les voilaient de pudeurs. Naturellement la pensée leur demeurait étrangère que les lettres ou sciences qu'ils enseignaient n'étaient sans doute que des *moyens* d'émancipation de l'esprit et de la volonté humaine. Lettres ou sciences avaient été pour les plus intelligents des *fins*, dont ils chérissaient surtout qu'elles avaient pu être en même temps des *moyens* de gagner de l'argent pour subsister. Quant aux médiocres, ils vendaient lettres et

sciences, comme d'autres font n'importe quel autre commerce.

L'état des choses au collège et parmi les professeurs témoignait trop clairement en faveur de ces observations. Dans quel milieu ouvrier, dans quel autre milieu petit-bourgeois de commerçants ou d'employés, où Madec aurait-il trouvé plus de divisions intimes, plus de mesquineries, plus de défiance, plus d'étroitesse, plus d'incompréhension totale de la grande tâche humaine ? Qui, dans une société irréligieuse, qui ne croit plus à la divinité de l'être, exaltera les grandes vertus qu'exige la vie en société, sinon ceux qui ont tout le loisir de la réflexion, ceux qui possèdent tout le trésor de la science, ceux qui prétendent, par le choix même de leurs fonctions, à l'éducation, c'est-à-dire à l'élévation des caractères, des consciences ? C'est aux professeurs à être aujourd'hui ce que furent les prêtres, les héros, les poètes !

Qu'après cela Yves constatât que si peu de ses collègues eussent cure de l'éducation hors de l'école, de l'éducation de ceux qui n'avaient pas eu les moyens de s'instruire, de l'éducation ouvrière et populaire, quoi d'étonnant pour lui ?

Parlant à eux, à des professeurs de l'enseignement secondaire, de l'œuvre des U. P., souvent il avait conscience d'avoir parlé de sons à des sourds, de couleurs à des aveugles. Ceux qui avaient entendu ou vu quelque chose dans ses beaux discours lui avaient répondu que des « cours d'adultes » existaient déjà dans la ville ; que les instituteurs étaient payés pour les faire, et que si les professeurs du collège avaient l'air de s'en mêler, les instituteurs ne manqueraient pas de dire que les

professeurs leur enlevaient le pain de la bouche. D'autres lui avaient simplement ri au nez, déclarant qu'ils s'en foutaient bien, que les ouvriers étaient une bande de rosses, qui préféraient le vin et l'alcool, et qu'une U. P. ne prendrait pas à Villetaupier... — Ces arguments étaient ceux d'Arverne, et Yves préférait encore ce cynisme, qui dissimulait à peine un aveu d'égoïste paresse, ou de misanthropie féroce. Seul donc Têtu lui restait, peut-être Pillard. Mais il s'avouait que Têtu agirait plus par haine du cléricalisme que par véritable amour de la liberté. Rude déesse ! qui demande aux intelligences tant de désintéressement et d'énergie, aux cœurs tant de raison et d'audace. Yves voulait la liberté; au moins son âme s'y offrait-elle pleinement. Mais saurait-il l'aimer encore, la comprendrait-il, dans le contact avec les hommes, là seulement où elle est ? Peut-être le rêve d'elle flattait-il seul son imagination ?

Éducation ! En vérité les professeurs y prétendent-ils plus que les autres ? De quel droit exigerait-on qu'ils la donnent ? Un homme s'éduque-t-il parce qu'il vit parmi les livres ? On dira : « Les livres sont cependant autre chose que des objets bruts ; ce ne sont pas seulement des feuilles couvertes d'encre d'imprimerie ! Un professeur parmi des livres n'est point comparable à un bottier parmi des bottes ! Il y a des idées, dans les livres ; un professeur est un homme qui vit parmi les idées. Elles sortent des pages cousues ensemble, et viennent habiter son esprit, où elles vivent, et, étant des âmes, elles se mêlent à l'âme ; étant des âmes endormies, elles reprennent vie au contact de l'âme vivante, et une vie nouvelle est créée, où l'ancienne vie est sortie de l'inconscient obscur, et

monte vers la lumière. L'homme en qui rayonne cette lumière la répand au dehors; elle éclaire ses sentiments et ses actions. » Ainsi raisonne *On*, belle âme. *On* se trompe.

Dans la plupart des esprits les idées des livres ne vivent point; elles s'y impriment parfois comme sur les pages du livre; elles s'y amalgament étrangement les unes avec les autres, et elles les remplissent de leur encre noire. En sorte qu'un professeur, en général, ne sait pas plus le sens, la valeur, la portée de telle idée qu'il porte en sa mémoire et qu'il enseigne à ses élèves, qu'un bottier, par exemple, ne connaît la structure interne, la qualité des tissus des pieds que chausseront ses bottes, ou la direction des chemins que prendront ces pieds chaussés en sortant de chez lui. Neuf sur dix des professeurs sont professeurs par hasard. Ils auraient aussi bien pu être n'importe quoi autre, et ils ont vécu parmi les idées comme ils auraient vécu parmi n'importe quoi autre : ils ont traité les idées comme ils auraient traité n'importe quoi autre. Comment les idées ne leur auraient-elles point rendu la pareille ? Elles se sont conduites vis-à-vis d'eux comme des *choses*, non comme des âmes. Autrement comment expliquer que tant de lettrés aient connu tant d'œuvres de science et de sagesse et les aient enseignées, sans que pour cela, non seulement les générations instruites soient moralement et intellectuellement supérieures aux autres, mais que les maîtres eux-mêmes montrent communément une mentalité ou une moralité plus élevées ?

A qui la faute ? Non pas toujours aux intéressés. Sauf exceptions, ils éduquent dans la mesure où ils ont été eux-mêmes éduqués; c'est-à-dire pas du tout. Car

qui a éduqué ces éducateurs ? Si aucune des grandes idées dont leurs beaux livres d'études sont remplis ne les a frappés, ne les a éveillés, les nécessités de la vie ont ouvert les yeux des plus obstinés dormeurs. Internes ou externes dans les lycées ou collèges, ils ont eu des camarades, et dans leurs familles, leurs papas et mamans les ont contraints à songer à gagner leur croûte. Mais est-il rien là qu'ils n'aient eu en commun avec tous les gens de leur classe sociale ? Ni chez eux, ni au dehors, ils n'ont été choisis, élus, pour la noble tâche. Du moins s'y sont-ils sentis appelés ? Est-ce par *vocation* qu'ils sont devenus professeurs, éducateurs ? Oui, à peu près autant qu'en Bretagne la plupart des fils de paysans deviennent prêtres par vocation religieuse, à peu près autant que partout les fils de petits et de gros bourgeois vont à Saint-Cyr par vocation militaire... A peu près autant que, par vocation quelconque, les adolescents se destinent à toutes carrières libérales en cette société. Faire de son fils un professeur est une noble ambition. On lui dit : « Tu seras professeur ! » et le gamin « travaille pour être professeur ». Le plus grand nombre n'a pas les moyens matériels ou intellectuels d'arriver à « Normale », le Saint-Cyr, ou Grand Séminaire de ces Élus; et ce ne sont point pour cela les pires éducateurs. Ils végètent alors des années dans les marécages du répétitorat, ou des villes de Facultés; et, au hasard des temps, des examens, des coups de piston, de leur valeur propre, ils trouvent, avec une licence ou une agrégation, une chaire d'enseignement dans un lycée ou un collège.

Cependant ils se sont *éduqués*, en effet, hors des livres

en même temps qu'avec eux. Mais l'aide des livres, et les maximes qu'ils y peuvent méditer, ne sont d'usage que pour satisfaire aux insidieuses questions des examinateurs. Les ouvrages des penseurs ne valent qu'autant et dans la mesure où ils sont inscrits aux « programmes ». Toutes les idées des maîtres, pleines d'âme et de vie, n'ont qu'une valeur littéraire, philologique, formelle, abstraite. Il ne s'agit point de les vivre, vraiment, mais plutôt d'en vivre : c'est-à-dire d'en faire commerce; d'être assez habile pour se les approprier un instant, pour les entasser dans les entrepôts de la mémoire, et pour les débiter à l'estampille en honneur ou à la mode.

Hors des livres, c'est la vie. Qu'elle soit médiocrement éducatrice hors des maisons d'éducation, cela va de soi. Mais au moins dans ces retraites de la pensée, de la critique, de la science?... Là, du haut en bas, en tant qu'élève, déjà, externe ou interne, en tant que répétiteur ensuite, nulle part, rien n'avertit, — si déjà le futur professeur n'est doué de l'intuition sacrée, — que la carrière de l'enseignement exige de celui qui y entre un plus haut caractère moral que le commun des autres métiers. Nulle part, rien n'avertit qu'il y faut une *vocation* spéciale. Au contraire, partout et de toutes parts, — *sauf exceptions aussi rares que possible,* — des supérieurs et des égaux s'offrent d'innombrables témoignages que dans cette fonction comme dans les autres, les mots ne sont que des mots, les principes des phrases, — et que les affaires sont les affaires. Nulle part le jeune aspirant à ces dignités, ne voit en elles autre chose qu'une forme de commerce, la marchandise étant ici de la matière intellectuelle dépecée en mots, vocables

plus ou moins ingénieusement organisés en toutes espèces de mécanismes syllogistiques, qu'on vend à tant l'heure. Nulle part ces maisons d'éducation ne lui offrent d'exemples supérieurs à ceux de la plus vulgaire honnêteté, réalisée en l'observance ponctuelle, minutieuse, scrupuleuse de la lettre. En effet, proviseurs, censeurs, principaux, professeurs, répétiteurs *font leur devoir*, strictement, et ceux pour qui un rappel à l'ordre est nécessaire sont évidemment la très grande exception. La machine administrative fonctionne quotidiennement sans heurt, et tout y est bien, dans le meilleur des mondes. Mais le proviseur, le principal ne sont point ces patriarches doux et fermes qu'espérerait un naïf, à la tête de ces grandes familles, où croît et s'annonce, et se préfigure la grande famille sociale. Proviseurs et Principaux sont des policiers au service du Pouvoir, qui veillent à ce que parmi les professeurs, répétiteurs ou écoliers ne s'élève aucune « mauvaise tête ». Proviseurs et principaux sont des officiers du Gouvernement, chargés par lui de la garde du complexe instrument de domination qui leur est confié, et qui est l'École qu'ils dirigent.

Qui jamais vit un proviseur, un principal, — barricadés avec leur famille dans une aile du grand bâtiment, — convier à quelque repas amical ses répétiteurs ? Qui jamais les vit *fraterniser* avec eux? Qui jamais les vit offrir à ces exilés du monde vivant, à ces prisonniers des lycées et collèges, des distractions familiales, intérieures? Proviseurs et principaux ont des jardins attenants aux lycées et collèges, dont ils s'attribuent l'exclusive jouissance. Qui jamais les vit offrir seulement une allée, une charmille, un carré, à leurs répétiteurs,

pour que ces dépossédés y aient un endroit où se promener ?

Loin de là ! Tous se fuient les uns les autres, et n'ont d'autres rapports que les rapports inévitables du service. Il semble même qu'on ait veillé, qu'on veille incessamment à ce que les fonctionnaires aient le moins d'occasions possible de se rencontrer, de conférer, de se connaître. Le nombre est très minime, en province du moins, des lycées et collèges où l'on puisse trouver une salle de réunion, même une bibliothèque, ou une salle de lecture, un lieu enfin où, entre deux classes, pendant les récréations, puissent se voir les professeurs et les répétiteurs ; et il est aisé de vérifier que, dans les lycées ou collèges où l'on a enfin établi cette « chambre commune », tant demandée, celle-ci n'est due qu'à une dure victoire des professeurs ou répétiteurs qui ont eu la constance de lutter jusqu'au bout contre la mauvaise volonté de l'Administration Supérieure.

Il s'ensuit fatalement qu'aucun lien de sympathie ne se crée en général entre les fonctionnaires. Dans les collèges comme dans les lycées, les répétiteurs saluent les professeurs qui leur répondent presque toujours. Ils alternent dans le service, et c'est tout. Au sortir de leurs classes, les professeurs se hâtent de fuir une maison où rien d'agréable ne les retient, et où ils ne trouvent souci d'aucun intérêt supérieur. Ils rentrent chez eux pour vaquer aux soins de leurs affaires personnelles. Au sortir de leurs études, dortoirs, surveillance, les répétiteurs se hâtent de perdre de vue l'établissement d'éducation qui ne leur est qu'une geôle. Entre les uns et les autres qui n'ont affaire ensemble qu'en prenant ou en quittant le service, et qui ne savent où se retrouver hors

du service, de mesquins malentendus naissent bientôt, qui ne font que croître et s'aggraver. Une atmosphère d'indifférence générale, et de scepticisme, de « j'menfichisme », de mutuelle défiance et de suspicion mutuelle se forme vite, où les sentiments, les volontés, les caractères ne tardent point à se pervertir.

Qui en pâtit? L'écolier à coup sûr, bien qu'il soit le dernier à s'en douter. Il respire cet air, il y grandit. Les plus délicats peut-être éprouvent vaguement qu'ils sont traités comme un tas de petites bêtes sauvages et méchantes, agitées et sournoises, qu'on emmure et qu'on dompte, en tout cas qu'on n'affronte que d'un air ennuyé et menaçant. Tous savent que leurs maîtres sont payés pour ce qu'ils font, pour venir tant d'heures par jour dans leurs classes et leurs études leur débiter toutes espèces de drogues dont ils se gardent d'user eux-mêmes contre les maux qui les affligent, et qu'ils ont hâte, autant qu'eux, que la cloche sonne et les délivre. Tous savent la froideur administrative des rapports hiérarchiques de leurs maîtres; cela s'étale à tous les yeux. Ils savent que tout se fait à coup de règlements, de circulaires, à coup de police, d'après un mécanisme une fois établi. Ils ne voient nulle part poindre le rôle de la spontanéité, — de l'initiative, de la bonne volonté toute seule, de l'amour du devoir pour lui-même, de l'action pour elle-même. Dans cette vie en commun où ils prennent leurs premières leçons de vie sociale, nulle part ils ne sentent passer le souffle de sympathie, d'affection et de joie qui est, et qui doit seul être l'âme qui anime tous ces éléments épars, que sont hommes et choses, et sans quoi la Société n'est qu'une poussière irrespirable. Ainsi apprennent-ils à ne point prendre au

sérieux les belles pensées des plus beaux livres, qu'ils ne voient marcher et respirer nulle part; ainsi s'accoutument-ils à ne leur attribuer qu'une valeur d'examens, qu'une existence livresque ; ainsi s'en désintéressent-ils peu à peu, bâillent-ils à leur fréquentation, et ne les entassent-ils en leur mémoire frivole ou utilitaire, qu'autant qu'elles leur serviront à « se faire une position », à « gagner de l'argent ». Ainsi la vie recommence-t-elle perpétuellement, ou plutôt continue-t-elle d'une génération à l'autre, dans la même monotonie, et avec la même félonie, quels que soient d'ailleurs les progrès des méthodes d'enseignement, des lumières, de la science, et de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation.

CHAPITRE XV

Visite officielle

Un matin de mars Yves eut à signer une circulaire au collège. Messieurs les Professeurs étaient invités à se rendre individuellement pour dix heures du matin le lendemain jeudi à la Sous-Préfecture, où ils souhaiteraient en corps la bienvenue à Monsieur le Sous-Préfet Chapiaud, arrivé depuis peu.

Le lendemain à dix heures, en redingote, chapeau de soie et pantalon clair, Yves entrait dans le vestibule de la Sous-Préfecture bourré de redingotes, de chapeaux de soie, d'habits aussi, et de casquettes ou képis galonnés. Il se fraya un chemin pesamment parmi quelques poignées de main, saluts de tête. Il rejoignit Arverne qui l'avait précédé de quelques instants, et qui, en homme du monde, déjà bien connu du Tout Villetaupier, causait et riait au milieu de messieurs très chics, à qui il présenta le nouveau professeur. Ces messieurs étaient le petit père André, président du tribunal, Guillot, le procureur, et enfin cet exquis de Passagne, le jeune juge-suppléant, commensal de Arverne et de Madec à l'Hôtel des Blés, ou plus proprement à l' « Hôtel ». De Passagne était très sympathique à Yves, malgré ses façons aristocratiques, à cause de sa simplicité de cœur, de sa déli-

catesse d'esprit. De Passagne connaissait les idées de Yves. Il les partageait en homme que toutes sincères aspirations intéressent, car de Passagne était artiste; mais il était trop timide de caractère, surtout trop bien élevé dans une famille de vieille noblesse, pour oser vouloir les prendre trop au sérieux et s'en faire l'apôtre. C'est pourquoi, plaisantant à la table d'hôte, Yves le blaguait parfois, tantôt le traitant de « Monseigneur », et tantôt de « froussard ! » A quoi de Passagne ne manquait pas de rire d'avoir, lui, magistrat, un ami qui, au fond, était un émule de Ravachol !

De Passagne s'amusa à désigner à Yves qui, vivant toujours fort peu au dehors, ignorait tout le monde, les différents groupes officiels, et les notabilités de Villetaupier. Il lui indiqua le corps des fonctionnaires des chemins de fer, des contributions indirectes, de l'enregistrement, des ponts et chaussées, où luisait, comme un astre, le conducteur Choute, « marquis de la Gironde », leur commensal. Il y avait là encore un lieutenant de gendarmerie, un officier de police, des instituteurs, des notaires, etc... Tout à coup les deux amis furent interrompus dans leurs rires et leurs railleries par une grosse voix qui, derrière eux, clamait :

« ... le Collège marchera ensuite, puis après le Clergé ! »

Dans la salle d'antichambre où, par les hautes vitres ouvertes, le jeune soleil de mars entrait, il faisait une étouffante chaleur, parmi tout ce monde. Un remous se produisit qui colla de Passagne et Madec contre la boiserie du mur, et soudain, devant eux, quatre ou cinq abbés parurent parmi des professeurs du collège. Yves reconnut Théodore qui souriait bénévolement tout près

de lui, et il l'entendit qui disait, en se retournant et en serrant des mains :

— Ah, ah ! Ces messieurs de l'Université ont le pas sur nous ! Heureusement, je vois parmi eux quelques-uns de mes paroissiens... cela console !...

Et il prit la main de Pillard. Yves leva les yeux au plafond pour ne pas avoir l'air d'épier les quelques autres qui venaient derrière vers Théodore...

Mais déjà Arverne le tirait par la manche. De Passagne avait disparu, et il se trouva à la grande porte à deux battants du fond de l'antichambre, aux côtés du père Binelle, en habit, gras et rond, dont le vaste plastron de chemise était barré d'une grande cassure au-dessus du gilet. Têtu, le père Fusain, Chamain, Pillard etc., etc., tous étaient là. Comme ils avançaient en groupe serré sur un mol tapis, Yves aperçut dans le grand salon carré où ils entraient, dans les longues ombres que répandaient les longues tentures rouges des fenêtres, et parmi des fauteuils cossus, une sorte de grand mannequin noir à larges palmes blanches, à galons et passementeries d'argent, qui se tenait debout, immobile. Puis la tête du mannequin remua, parut dans la lumière, et montra une barbe blanche, un front blanc aux cheveux luisants et plats, deux yeux bleus, un nez aquilin. Sur le brouhaha confus des voix qui venaient de l'antichambre, de grasseyantes paroles se scandèrent soudain tout près d'Yves, tandis que, par un mouvement imprévu, il se trouvait sur le front d'un demi-cercle avec ses collègues, autour du sous-préfet au centre, face à eux, long et mince, et du principal, qui, le dos à eux, faisait saillir ses épaules et sa croupe dans l'habit collant.

Yves ne s'amusait plus. Il lui déplaisait d'avoir été ainsi traîné devant cet habit palmé d'argent et cette poignée d'épée. Personnage muet parmi les autres personnages muets, ses collègues, il comparait leur troupe à une rangée de domestiques silencieux qu'un barnum mène à l'acheteur. Déjà le père Binelle achevait son discours, dont la teneur très officielle, contrastait étrangement avec l'air familier du bonhomme, et ses grands gestes braques. Yves entendit seulement que « les Professeurs du collège », par la bouche de M. le Principal, « protestaient — euh! vous m'entendez bien! — de leur fidélité et de leur dévouement aux institutions républicaines ».

Après quoi le sous-préfet souriant enfin dans son argenture, serra chaleureusement la main du principal, et répondit à son discours par un autre discours. Yves y prêta l'oreille. Monsieur le sous-préfet était d'autant plus heureux et confiant, en entendant les bonnes paroles de M. le Principal, qu'étant lui-même un ancien élève d'un collège de la République, il savait par expérience combien MM. les fonctionnaires de l'Université étaient fidèles et dévoués aux institutions républicaines. En outre, il avait un frère, professeur dans un collège du Nord. Nul n'était plus à même que lui d'apprécier la haute sincérité des paroles, qu'au nom de ces messieurs, monsieur le Principal venait de prononcer. « Bien que nos fonctions soient si différentes en apparence, cependant, monsieur le Principal, nous sentons qu'elles ont un but commun; et je suis, pour les raisons que je viens de vous dire, tout particulièrement intéressé, à vraiment parler comme si j'étais un des vôtres, à votre noble tâche d'instruire des esprits dans

les notions de vérité, et d'élever des citoyens libres et consciénts, dignes de cette grande France, dont nous sommes les fils, et de cette grande République dont nous sommes les fiers soldats, et les serviteurs ardents. »

M. le Sous-Préfet sourit alors avec condescendance et commençant par la gauche, il vint sur le front en demicercle, serrer les mains des professeurs. Yves s'étonna que sa main se tendît, reçût la poignée de main officielle, sans crispation. Il éprouva de l'humeur contre soi, d'avoir ainsi pu faire ce geste d'amitié et de confiance, alors que dans son cœur, il n'avait qu'indifférence ou dégoût d'une telle mascarade... Car, que signifiait tout cela!...

Le groupe des professeurs s'était reformé. La grasse et luisante tête du père Binelle roulait en avant... La face anguleuse, la blanche couronne de cheveux de Théodore parut... L'Université sortait, le Clergé entrait...

CHAPITRE XVI

Pensions et Gargotes

Sa « tournée apostolique », et la visite au sous-préfet, avaient hâté chez Yves la venue d'un de ces accès de pessimisme noir contre quoi il ne savait se défendre, et dont il s'effrayait. Il s'en voulait surtout de n'avoir pas fait l'impossible, de n'avoir pas refusé de prendre part à cette comédie où il lui semblait qu'il avait approuvé de sa présence, figuré avec sa personne le symbole de tout un ordre de choses qui, dans sa pensée, n'était que mensonge et charlatanisme. L'éternelle angoisse lui renaissait à l'âme des moyens de mettre sa vie, ses actions quotidiennes, en accord avec sa pensée.

Il n'avait pas le courage de quitter la chambrette qu'il avait louée chez la mère Guiraud, où il ne pouvait cependant recevoir des gens mal mis, et où il était, malgré qu'il en eût, prisonnier des habitudes et des préjugés de sa vieille brave bonne femme de propriétaire.

Du moins il pouvait quitter l'hôtel où il avait pris pension jusque-là. Il avait dû le faire dès le premier mois, puis il s'était laissé aller, non parce que la table

était bien servie et qu'il tenait à satisfaire les « plaisirs du ventre » (il s'en souciait peu), mais parce que tout de suite il y avait été retenu par la compagnie des jeunes gens de sa condition : Arverne, de Passagne ; puis le receveur des Postes, qui était garçon; le jeune notaire Cassabuat; enfin Choute, le conducteur des Ponts et chaussées, le béat « Marquis de la Gironde ».

Il sympathisait plus ou moins avec eux tous, malgré les différences absolues des opinions, des tempéraments, des caractères. Il n'osait pas s'en aller, bien qu'il aimât à leur faire entendre que le prix de la pension était trop élevé pour ses moyens modestes, et la pension elle-même trop « bourgeoise » pour ses goûts. Alors on le blaguait, on vilipendait les autres « hôtels » de la ville, que ces messieurs prétendaient n'être que des « gargotes », comme avait fait, au premier jour, le patron de l'hôtel. Mais depuis, Yves avait connu l'instituteur Clavaud, un adjoint de l'École communale, collègue de Boulon. Clavaud était un grand et brave garçon, insouciant et bavard, qui l'avait renseigné sur l' « Auberge des Trois Canards », où, pour la somme modique de cinquante-cinq francs, il prenait lui-même ses repas. Yves avait alors décidé, en son for intérieur, que désormais il n'avait plus de raison de demeurer à l'hôtel, et qu'il le quitterait à la première bonne occasion qui s'offrait, au début d'avril, pour le temps des vacances de Pâques.

Une dernière fois il souffrit, à l'hôtel, de voir l'entrée solennelle, à chaque repas répétée, que faisait, dans la haute et spacieuse salle de la table d'hôte, le conducteur Choute. Dans ses heures de misanthropie la présence de celui-ci surtout lui rendait l'hôtel insupportable.

Il lui en voulait moins pour sa personnelle niaiserie, qu'il étalait orgueilleusement, que parce qu'il était l'intime ami, le constant inspirateur, l'« âme damnée » du rédacteur en chef de la *Gazette Libre*, l'organe de Villetaupier qui tirait à huit cents, et qu'emplissaient de copieuses âneries nationalistes, antisémites, etc. La *Gazette Libre* était « Républicaine », naturellement, mais à la Riaffiard, que soutenait Théodore, et que le marquis de la Gironde affectait de railler. Quelle salade ! quelle eau sale ! et comment s'y reconnaître !

Au moins le marquis ne dissimulait pas sa grande passion militariste. Il s'en parait, au contraire, il s'en pavoisait. Ses cartes de visite répandaient au loin qu'il était « lieutenant de réserve ». Trésorier d'un groupe de vétérans de 1870, qui devaient offrir au Tsar une épée d'honneur, il pensait flatter l'orgueil des pensionnaires de l'hôtel en leur lisant, en manuscrit, des odes d'une de ses tantes « au grand ami Nicolas II », que publiait en première page, ornementées d'un liseron, la *Gazette Libre*, et que sa tante faisait signer « Jehanne la Française ». Yves en avait des nausées ; penser que de telles feuilles, de tels journaux tiraient à huit cents exemplaires ! étaient lus par au moins huit cents honnêtes gens ! commentés par eux, et vraiment exprimaient l'âme de leur âme ! et cela plus d'un siècle après la Révolution française.

M. de la Gironde n'entrait jamais qu'en ouvrant brusquement le battant de la grande porte de la salle à manger, un quart d'heure après la cloche du repas, et quand il était sûr de trouver tous les pensionnaires à leur place. Une seconde il balançait, dans l'ouverture de la porte, coiffé de son girondin, cravaté haut,

d'une correction parfaite, dans son pardessus à la mode. Sa main gauche gantée jouait avec un élégant stick, et il portait sa main droite, gantée également, à la hauteur de ses yeux, en s'inclinant légèrement :

— Messieurs !

Il affectait toujours l'air d'un homme qui, avec tant de préoccupations, et d'une telle importance, cependant reste maître de lui, et sourit avec courtoisie. Il entrait alors, suspendait son chapeau à la plus voisine patère, posait sa canne près du piano non loin ; d'un coup d'épaule gracieux dépouillait son pardessus, et enfin, marchait avec élasticité jusqu'à sa chaise en se dégantant, le visage épanoui maintenant et souriant à chacun en particulier.

— Le menu pour le capitaine ! clamait-il au garçon d'un ton d'aimable commandement.

Il essuyait son assiette et son verre avec sa serviette, plongeait un coin du linge dans son gilet, et, les poignets à la table :

— Eh bien, monsieur le juge, quoi de neuf aujourd'hui ? Des gens bien informés m'assurent que vous avez franchi la route des Piliers à bicyclette ce matin... J'en augure que cette croisade vous a donné de l'appétit, et j'en induis que ma route est lisse comme une table de billard.

Yves admirait le galantin, parfait chevalier d'Auteuil : trente-six ans, face replète, blanchâtre, profil romain, « napoléonien », aimait-il à dire ; nez légèrement busqué, menton de galoche, cheveux plats, noir luisant, clairsemés ; « cou court », veston éternellement orné d'une fleur à la boutonnière, sans un pli, tendu par les épaules américaines et le plastron de la che-

mise ; col ouvert, empesage irréprochable, cravate chaque jour renouvelée où se nichait un brillant, comme une luciole dans une fleur; taille bien moulée dans un gilet qui le prenait comme un corset, l'annulaire de la main, blanche et grassouillette comme celle d'un chanoine, portait une bague étincelante dont les éclats jouaient avec les petits éclairs d'or des boutons de manchettes. Ancien élève de l'École (Arts et Métiers), il avait fait un an de service militaire *avant 89,* comme engagé volontaire. Il se regardait comme un prêtre de l'Honneur de la Patrie Française, et ses yeux ne s'injectaient de sang, son visage ne pâlissait qu'en quelque discussion de dreyfusisme, qu'il regardait comme le pire mal, le pire fléau de la France. Il traitait d'ailleurs ses cantonniers en domestiques, ou plutôt en « ordonnances ». Il les obligeait à le suivre avec des bagages, des parapluies, quand il allait en voyage, il exigeait d'eux qu'ils lui parlassent le chapeau à la main (alors qu'il gardait le sien sur la tête), à une distance respectueuse.

En quittant l'hôtel, au regret d'Arverne et de de Passagne, qui déploraient la « lubie » de leur ami, Madec se détourna de telles scènes, pour d'autres qui ne le réjouirent pas davantage. Tables de restaurants, ou tables de réfectoires, étudiants, clercs d'huissiers, commis-voyageurs, conducteurs de ponts et chaussées, notaires, ou bien professeurs, instituteurs, répétiteurs, comme convives, c'était, pensait Madec, éternellement la même veulerie de l'intelligence, les mêmes stupides plaisanteries, les mêmes cochonneries idiotes. Au milieu des mets, sur les assiettes, au potage, au rôti, au

dessert, ils étalaient leurs ragoûtantes réflexions, leurs cyniques allusions, leurs grossières joies favorites. Ils vidaient sur la table tout le fruit de leurs expériences personnelles, tout ce qui hante les cerveaux misérables et malsains, hallucinés, hypnotisés par les désirs sales, l'exaspération morbide des naturels appétits tournés en objets de dérision ou d'idolâtrie. A l'hôtel, un garçon servait, d'où un peu plus de calme dans le service, sauf quand par hasard il manquait, et était remplacé par une servante, Rachel. Alors le beau Choute, marquis de la Gironde, se redressait, faisait la roue, risquant de la faire tomber à lui barrer la jambe, à lui pincer le gras du bras, à lui saisir brusquement la poitrine, quand elle avait les bras chargés. La fille riait jaune quelquefois, mais le plus souvent éclatait de bon cœur quand même, trouvait des mots câlins, des sourires charmés, de petits cris voluptueux.

Ici, à l'« auberge », c'était mam'zelle Nicole qui servait ; une grande fille brune, qui avait passé la trentaine. Elle était pâle, lasse de deux accouchements clandestins, d'amours malheureuses, et son corsage de coton rose ou mauve, si bien chiffonné qu'il fût autour du corset, ne réussissait pas à rajeunir, à raffermir les contours. Gustave, le clerc de notaire, derrière qui elle devait passer pour servir, entre sa chaise et le mur, — car la salle à manger était fort humble et étroite, — ne la manquait pas. Un bon garçon, assurément, ce Gustave, et pas mal, de physionomie et de tournure : brun, visage plein, fortes moustaches noires, menton rasé, l'air d'un homme de trente-cinq ans, quoiqu'il n'en eût que vingt-cinq. Il plaisantait la fille, entre ses heures d'absurdes besognes à l'étude, qui emplissaient mono-

tonément ses jours. Il lui faisait de doux yeux, lui parlait à mi-voix, l'accablait de doux noms : « Ma petite chatte », ou « ma grande chérie », et tendrement il effleurait ses poignets, sa ceinture. Tandis que, de l'autre côté de la table, le gamin à grande blouse, le commis quincaillier, à la lèvre pure, aux yeux de fillette joueuse, lui criait :

— Hé ! pince-lui donc le haut de la cuisse, hé ! sale juif !

On l'appelait juif, ce bon Gustave, on ne savait trop pourquoi ; peut-être à cause de son teint basané et de son nez busqué.

Bernard, le commis aux écritures de la Société Générale, grand beau jeune homme à la belle barbe noire, à la longue et droite moustache noire, le « béguin de Nicole », à en croire les pensionnaires, affectait de traiter la pauvre fille en esclave. Il la rudoyait, sacrait comme un charretier, à chaque fois qu'elle passait derrière lui :

— Tonnerre de Dieu, Nicole ! vous m'essuyez vot' plat sur le dos, encore !

Il ne lui donnait pas un moment de répit, quand elle sortait de la salle, hurlant à tue-tête :

— Nicole, nom de Dieu, la salade !

Si bien que sur la petite place tranquille, derrière lui, par la fenêtre ouverte, on voyait les chiens endormis lever brusquement la tête en grognant. Cependant Bernard frappait son verre en cadence avec sa pipe ou son couteau, ou tapait la table d'un grand coup de poing :

— Quelle rosse, elle ne peut pas me servir à l'heure !

Le plus terrible était peut-être le jeune commis quin-

caillier, assis auprès de Yves, éternellement riant, pouffant dans son assiette, pour la moindre mouche posée sur quelque nez, et sans cesse en quête d'allusions obscènes dans tout ce qui se disait autour de lui. On savait qu'un amant de la pauvre Nicole s'appelait « Michel ». Quand il n'avait rien d'autre à dire, le gamin lançait tout à coup au milieu du silence, d'un air grave :

— Tiens, dis donc, Gustave, à ce qui paraît que Michel est parti !

Une œillade aiguë suivait, sur le visage de Nicole, soudain défiante, pour y rencontrer son regard à elle, de bête qu'on blesse.

— Oh ! le sale gamin, disait-elle, les dents serrées. Tirez-lui donc les oreilles, monsieur Madec !

— Ben quoi ! disait-il en se tordant... On peut-y pas parler des amis ? J'ai donc pas le droit de connaître un Michel ? Y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Michel !

Et tout le monde de rire. Parfois la bonne Nicole rougissait, pâlissait, et finissait par sortir avec de grosses larmes sur les joues :

— V'là qu'elle pisse de l'œil encore ! disait quelqu'un.

Des ouvriers maçons, plâtriers, mangeaient là aussi, qui prenaient part à ces agapes spirituelles. Il y vint aussi des acteurs d'une troupe foraine. Un matin, quand la salle était encore vide, Nicole, qui avait eu un billet de parterre pour le « théâtre », la veille, lui conta ses impressions :

— C'est-y joli, les *Deux Gosses*, monsieur Madec ! C'est-y beau ! Faut-y avoir un'tête, pour faire des choses comme ça !

Nicole, la serviette sur l'épaule, les mains jointes sur le ventre, avait de gros yeux humides...

— Y a quèque chose de moi là-dedans, vous savez ! J'peux ben vous le dire à vous... oh ! j'étais émue ! J'ai pleuré, allez ! mais j'étais pas à mon aise, y avait trop de monde, voyez-vous ; alors on était trop pressé, on étouffait. J'pouvais pas pleurer tout mon content !

Mais le quincaillier entrait :

— Qué qu't'as encore, Nicole ?... C'est-y encore c'salaud d'Michel ?...

— Quel sale gosse ! J'vous d'mande un peu si c'est ça un homme !...

Yves compatissait de tout son cœur. Certes ils n'étaient pas méchants. Mais par manque de réflexion, à force d'insouciance, du besoin de frivolité qui les tourmentait, ils devenaient féroces quelquefois. Le peuple, dont l'esprit critique est peu développé, est ainsi capable d'actions impitoyables, non par manque de cœur, non par instinctive cruauté, mais simplement faute de clairvoyance. Yves admirait comme partout se trahissait ainsi parmi les hommes jusqu'à l'insouciance même du mal qu'ils se faisaient. Il regardait vivre ces jeunes gens autour de lui, dont il voulait faire ses compagnons et ses frères mêmes. Ils lui échappaient tout naturellement. Autrefois il avait gémi de voir comme les plus hautes questions, les plus vivantes idées qui, selon lui, auraient dû, familièrement exposées, leur prendre le cœur, les laissaient indifférents. Ou si, par aventure, quelqu'un d'eux s'éprenait un moment, il avait tôt fait d'oublier et d'être las. Ici comme ailleurs, on lisait d'imbéciles romans, d'immondes journaux.

Madec avait passé à tant de tables d'étudiants, de

répétiteurs, que maintenant il se résignait. Il connaissait d'avance l'expérience prochaine. C'était en effet la même histoire partout. Durant les premiers repas, aux premiers jours, quand il jetait tout à coup quelque réflexion hardie sur tel état des choses qui l'avait frappé, et qui était un mal commun, un silence l'accueillait, une sorte d'étonnement, dont on avait quelque temps à se remettre ; puis arrivaient des réponses le plus souvent favorables. Parfois une discussion s'engageait. Il s'y jetait tout entier avec passion, osant se flatter de l'espoir qu'il arracherait quelqu'un de ses interlocuteurs à l'ineptie où allait rouler sa vie. Et cela durait quelques repas encore, une quinzaine, un mois, durant quoi s'interrompait enfin le feu fourni des obscénités écœurantes, des calembredaines malpropres. Et puis bientôt par la force d'inertie qu'il sentait universelle contre lui, dans la discussion même se glissait d'ici, de là, quelque joviale insinuation. Petit à petit tout se défaisait. Alors pris de découragement, il cessait de lutter, essayait de sourire, pour se faire tolérer. La souplesse de sa nature le servait, servait aux idées qu'il exprimait. On ne lui en voulait qu'à demi de gêner, de tyranniser par de grandes préoccupations, puisqu'il riait des grosses farces. Il riait en effet, et parfois, aussi rarement qu'il pouvait, il plaisantait lui-même, grivoisement. Alors on recherchait sa compagnie.

Ensuite, quand il sortait, c'était souvent pour se dire à soi tout son dégoût que les hommes fussent si faibles devant la raison, si honteux devant la vérité, si lâches devant la justice, et si veules qu'ils se contentaient de leurs rires cyniques contre toutes les iniquités, tous les maux de la vie. « Du pain et les jeux du cirque ! »

Alors il prenait en horreur son destin d'apôtre. Il fuyait par les champs, dans la campagne libre, claire, joyeuse des transparences des lumières, et des cris d'oiseaux.

Pourquoi, puisqu'il en était ainsi, n'avait-il pas le cerveau fait comme les autres? Pourquoi n'était-il pas satisfait de la folie vulgaire? Misérable, il s'amuserait de sa misère même, l'oublierait par frivolité. Ou alors pourquoi n'avait-il pas assez d'orgueil, de présomption pour jouir de sa supériorité? Pourquoi avait-il le cœur sensible d'un enfant qui se désole pour un jouet cassé? Enfin pourquoi pas du moins assez de génie, assez de puissance, pour soulever, d'un grand élan, l'esprit abêti dans cette épaisse matière, pour le dresser violemment, en maître, et l'emporter à quelque action géante, qui eût l'éclat de l'éclair, illuminant sa vie, même au prix d'elle, d'une grande joie; même encore si, en définitive, l'œuvre devait être aussi brève, et vaine, et oubliée pour jamais dans le monde... Au lieu de cela, il irait pâtissant toujours, ayant en outre de la médiocrité ambiante, sa propre médiocrité à traîner, sans rien trouver qui pût réjouir sa vie, que les joies amères qu'il avait eues jusqu'alors, et qui s'affadiraient petit à petit sans doute; celles de la solitude farouche, où les maîtres l'entretenaient du récit de leurs actions, où les grands hommes chantaient pour lui leurs plus beaux poèmes, où son âme s'emplissait de reflets des flambeaux de gloire dont la lumière n'éclairait point une humanité de cendre...

CHAPITRE XVII

Saint-Antoine

Yves demeura à Villetaupier pendant les vacances de Pâques. La Bretagne était trop loin pour songer à y aller saluer la mer. Il continua donc à travailler, à méditer, à faire de longues marches. Une des semaines s'écoula presque sans qu'il s'en aperçût. Avril était pluvieux. Il garda la chambre, traduisant pour une revue sociale une brochure anglaise qu'il voulait vulgariser. La semaine suivante fut claire, gaie, toute palpitante de pétales roses, blancs, de tous les vergers en fleurs. La température, qui avait baissé pendant les journées de pluie, se relevait enfin. Yves emportait ses livres au « château » pour y continuer sa traduction en plein air. Il s'était choisi, au pied d'un acacia, dans un coin abrité du nord par la pente herbue d'un tertre, une place pittoresque, en arrière d'arbustes de lilas, maintenant près d'éclater. Les arbustes écartés se rangeaient à quelque distance, et s'ouvraient autour d'un éventail de lumière et de ciel, par où Yves, assis au pied de l'arbre, découvrait les menues ondulations du pays. Sur les flancs de ces coteaux en miniatures, des poiriers, des pommiers se dressaient en leurs robes blanches printanières, tandis que

sur leurs fronts, en rudes silhouettes, des charrues, des paysans passaient dans le ciel bleu.

Pour se rendre là, Yves longeait souvent la vaste maison d'école des Frères de la doctrine chrétienne, Saint-Antoine. Souvent il s'arrêtait devant la porte ouverte de la grande cour de récréation, qu'un murtin limitait, de l'autre côté, dominant d'admirables lointains bleus de campagne.

Vraiment agréable, cette longue bâtisse, avec toutes ses grandes fenêtres recevant à plein l'air et la lumière du couchant et du sud. Au plus haut du coteau, à deux cents mètres de la vieille église, elle commandait avec elle à tout ce tas de bicoques dégringolantes qu'était la ville, où s'enfouissaient, malgré l'orgueil des ardoises neuves et des blanches corniches, le palais de justice, la mairie, l'hôtel des postes, et où se cachait honteux, dans sa misère de loque, l'étable du collège universitaire et municipal.

Plein air ici, plein ciel. Grande cour où braillaient et se bousculaient, riaient et sautaient cent vingt gamins de tous âges; jeunes rustres aux airs endimanchés, et bourgeois en herbe aux allures aristocrates. Parmi eux, criant et gesticulant, les soutanes relevées aux hanches, des prêtres aux faces pleines et rouges, aux encolures viriles.

Un coup de cloche, et en quelques secondes tout se taisait, tout se rangeait. Trois longues files se formaient de grands, moyens, petits; les prêtres s'étaient groupés, et la grande cour s'étalait nette, immense, recueillie, tandis que le soleil par delà, vers la plaine lointaine, empourprait les frondaisons nouvelles. Encore quelques instants et des sons d'orgue émouvaient le silence des

vieux tilleuls où pépiaient des oiseaux. Puis des cantiques, et les voix des enfants vibraient harmonieuses par les vasistas étincelants des vitraux glorieux de la chapelle.

Yves était surpris du charme mélancolique, doux, presque pieux qui s'épanouissait en lui. Ces hymnes religieux qui, de ces jeunes poitrines, s'en allaient mourir dans l'air, essaimaient-ils en leur vol des émotions mystiques en son cœur ? N'éveillaient-ils point plutôt des souvenances endormies depuis l'enfance ? Les liens qui le rattachaient au passé frémissaient en lui. Quelle force ils avaient, pour qu'ils pussent troubler encore son âme où tant de fortes assises d'une foi critique, d'une science rationaliste, d'une volonté libre, étaient posées, et couronnées déjà d'œuvres de pensée et d'action. Comment ceux qui furent élevés dans ces chants, dans ces liturgies où les âmes communient en l'extase sensuelle, peuvent-ils jamais, de leurs propres forces, briser de tels magiques enchantements ! Comme il faut que la raison soit puissante !

Pourquoi ne chante-t-on point dans les collèges, dans les lycées ? Pourquoi, aux heures matinales où l'âme est assainie, mais engourdie par le repos de la nuit, avant la tâche du jour, ne fait-on point chanter les enfants ? Le chant, sa mélodie, sont de pures, de puissantes prières naturelles, qui éveillent toutes les forces, toutes les activités du corps et de l'esprit, qui les appellent au jour, à l'action, qui les répandent généreusement au dehors. Le chant est créateur d'énergies joyeuses, et d'audace. Les hommes qui chantent ensemble ne se peuvent haïr, et l'harmonie de leurs voix suscite et fonde l'harmonie de leurs esprits et de leurs volontés.

Le chant enseignerait aux enfants la sublime volonté d'être et d'agir. Il n'est point que des chants de divine douleur ou d'humaine angoisse, comme ceux des cultes religieux. Il en est d'allégresse et de victoire, il en est de liberté et d'audace, où les enfants aspireraient l'amour de la vie, du combat contre les puissances des ténèbres et de la mort. Pourquoi les enfants ne chanteraient-ils point le matin, à midi, au soir !

Oui, on chante dans les Écoles primaires ; mais quels chants, souvent plus faits pour préparer des soldats et des esclaves, que des héros et des hommes ! Du moins l'on chante, et les hommes de quarante ans ont appris par les chants qu'ils y chantèrent jadis, à aimer la maison d'école où ils apprirent à lire et à compter. On ne chante pas au collège? Du dortoir, lourdement, stupidement, on descend à l'étude, où ronflent les becs de gaz. Du morne silence du dortoir on passe au morne silence de l'étude. Point d'éveil du cœur, de l'esprit, de l'âme entière ! Quels souvenirs de joie commune, ou intime, auraient donc les hommes de quarante ans qui furent élevés aux collèges, aux lycées?

On ne joue pas au collège ! combien de fois, dans ses longues excursions solitaires à travers champs, autour des grandes villes, Yves n'avait-il pas rencontré « les élèves des Jésuites », avec leurs répétiteurs ou professeurs-abbés, armés d'instruments de jeux de toutes espèces, pour le plein air. Combien de fois ne s'était-il pas arrêté à les voir courir tous, maîtres et élèves, en tel grand pré à eux réservé. Ils revenaient le teint animé, bruyamment causeurs, chargés de feuillages et de fleurs. Les élèves des Jésuites avaient foot-balls, canots, croquets !...

Il n'était point de « pré réservé » aux collégiens, aux lycéens de province, ou bien rarement; on n'avait point de foot-ball, point de canot, point de croquet, — ou si rarement! On se *promenait*... le long des routes, et le répétiteur ne pouvait pas jouer...

Quels souvenirs? Sombres, maussades : discipline plus lâche et brutale que sévère; retenues, (pensums), chahuts, les pions, les professeurs. Associations d'*anciens élèves?* que manifestent-elles? que *quelques-uns*, qui « ont réussi », paient une cotisation pour, de temps en temps, se réunir autour d'une table, et y manger et y boire, plus que de coutume.

Les hommes de quarante ans, devenus graves, se souviennent trop. Ce qu'ils avaient de délicat, de pur en eux, à l'arrivée au collège, au lycée, ils savent qu'ils l'ont perdu là. « Mon fils n'ira pas dans ces boîtes! » — Il leur paraît que les Écoles congréganistes ne sauraient être pires, qu'elles sont peut-être supérieures au point de vue de l'éducation morale. Ici du moins on sait où l'on va : la mystique sacrée n'est point dangereuse à notre époque, et il y a des chances pour qu'elle enveloppe des semences morales qui prendront racine et préserveront les caractères de l'ignominie ambiante...

Yves haussait les épaules à la pensée de la prétendue *neutralité* des Écoles de l'État. Un prêtre est attaché au lycée, qui s'assied à la droite du proviseur; et la tradition veut qu'aux dimanches, les élèves soient conduits à la confession, à la communion. Un lycée, un collège ont souvent une chapelle tout comme les écoles des Frères ou des Pères. Les « maigres » des vendredis, des quatre temps y sont pieusement observés. Quel élève de famille protestante, libre-penseuse en fut

jamais dispensé? Bien plus, Yves se rappelait l'effroyable caserne de Bourdes, où ses grands élèves se blottissaient autour de lui, le suppliant de leur trouver une besogne, une course à faire, par quoi ils pussent échapper au proviseur, au censeur, à Bufflard, qui, nouveaux pourvoyeurs de Notre Seigneur, voulaient les traîner au pied des autels. Les lycées, collèges, — sauf exceptions si rares qu'il est permis de croire qu'elles sont des omissions étranges, sont des établissements qui relèvent du culte catholique... et s'il est en eux quelque vague apparence d'unité de direction morale, c'est de lui qu'ils la tiennent.

Enseigne-t-on quelque morale « neutre » aux lycéens, aux collégiens? La morale religieuse, catholique, leur est enseignée par les aumôniers. Ceux-ci n'ont point une chaire, ils ont toutes les chaires. A eux sont ouvertes les études, toutes les études. Ils y viennent, et les répétiteurs doivent leur céder la place, et les répétiteurs en profitent pour aller se promener une demi-heure, une heure de plus, ou, quand M. l'aumônier n'est pas capable d'autorité évangélique et divine, les répétiteurs doivent demeurer, et suppléer à ses défaillances par l'appui des sanctions policières et temporelles. L'Église ici encore a recours au bras séculier.

Mais depuis quelque cinq ou six ans des professeurs de grammaire, de lettres, d'histoire se sont vus à leur grand étonnement, et à leur embarras plus grand encore, chargés du soin délicat de faire, aux élèves de quatrième, troisième, seconde, quelques vagues discours hebdomadaires de « morale laïque et pratique », dont ils se tirent à coups de manuels avalés goulûment.

Jusqu'alors l'enseignement de la morale commençait et finissait en classe de philosophie. En étaient à jamais dépourvus tous autres élèves n'abordant point cette classe. Mathématiciens, cyrards, bordachiens, etc. En étaient dépourvus huit élèves sur dix, quatre-vingts sur cent. L'enseignement de la morale était le privilège du professeur de philosophie qui, enseignant toutes choses spéculatives, n'ignorait pas que l'éthique fait partie de son cours.

Que cet enseignement de la morale, tel qu'il est encore dispensé en classe de philosophie, n'enveloppât point la critique des morales religieuses, sous prétexte de neutralité, c'était le reproche le plus douloureux qu'Yves faisait à l'éducation soi-disant laïque qu'il avait reçue au lycée. Il lui paraissait inouï, presque criminel, que l'œuvre la plus importante du siècle, dans le domaine des faits psychologiques et historiques, l'exégèse religieuse, ne fût même pas mentionnée dans cette classe. « Si mon professeur de philosophie, disait-il en s'attristant, avait seulement pu oser aborder devant moi une étude critique, scientifique des textes sacrés! mais sans doute le programme du bachot ne le voulait point, et s'il l'avait essayé de sa propre initiative, il eût été rejeté de l'Université... que d'années de tortures morales, de déchirements intérieurs m'eussent été épargnés! Que de forces j'aurais eues contre l'attirant et décevant mystère dont les prêtres restent maîtres et par où ils dominent encore beaucoup des plus graves et des plus sincères parmi les hommes! »

En classe il avait ardemment vécu toutes les métaphysiques anciennes, assisté à leur gloire, à leur ruine, haletant à la pensée que la métaphysique chrétienne,

celle où il avait été élevé, celle où naissaient, vivaient, mouraient ses plus chers autour de lui, viendrait à son tour subir l'examen sévère du loyal esprit qui, devant lui, avait évoqué ces grandes aventures de l'âme humaine. Qu'est-ce que Jésus? Qu'est-ce que la Bible? Qu'est-ce que l'Évangile? Qu'est-ce que l'Église? A toutes ces questions, pas même d'échos!... Après comme avant, plus douloureusement qu'avant ses études philosophiques, le jeune étudiant demeure anxieux, ignorant. Il reste une proie promise au doute, au hasard, à toutes les folies de la passion. Neutralité traîtresse, puisque, pouvant prévenir contre le mensonge et l'erreur, l'enseignement laïque ne fait rien!

Pourquoi ne fait-on point tout au moins en classe de philosophie, l'histoire *humaine* du christianisme, l'histoire *humaine* des textes évangéliques, l'histoire *humaine* des églises, des conciles?... Il ne peut être question là de violation de la conscience religieuse, de prendre parti pour ou contre telle ou telle forme de religion positive; il ne s'agit que d'exposer, en toute impartialité scientifique, l'histoire de ces formes, et ces formes elles-mêmes. Abandonne-t-on les jeunes esprits aux aberrations et aux hallucinations de l'alchimie? Souffre-t-on qu'ils croient encore aux vertus du phlogistique? Non; on leur enseigne les vérités indubitables reconnues des sciences physiques et chimiques. Et sur la science qui importe le plus à la vie des individus et des sociétés, sous prétexte d'on ne sait quelle imbécile neutralité, puisqu'on ne leur enseigne point les vérités que l'on sait, on les sacrifie d'avance à toutes les folies...

En fait donc l'enseignement secondaire, loin d'être

neutre, restait la chose de l'Église catholique; il était secrètement, profondément, essentiellement à sa merci. Mais quelle vérité morale, en cette neutralité apparente, brillait au-dessus des sentiments, des pensées, des actions de chaque jour, qui pourrait guider les volontés dans l'avenir? Non point la volonté religieuse, enseignée officiellement, et qui ne travaillait l'âme que dans ses profondeurs inconscientes, mais qu'aucun, élève, maître, ne prenait jamais au sérieux, que le dernier gamin venu plaisantait cyniquement. Non point une vérité irréligieuse, une vérité d'audace, de raison libre, de conscience affranchie. Assurément la plupart en vivaient, car qui n'est point athée et anarchiste, en son for intérieur, dans nos sociétés modernes et révolutionnaires, ou qui ne vit point, sans s'en rendre compte, comme s'il l'était? Surtout quel gamin de quinze ans ne l'est pas? Cependant ç'eût été un crime horrible d'agir au nom d'une telle morale. Il restait l'inique vérité qui ne l'est point, qui est *force*, qui se croit péremptoire, la vérité policière, la vérité de l'autorité, de l'arbitraire. « Voilà bien l'âme de notre éducation universitaire » concluait Yves.

Ah! l'Université laïque, démocratique! La maison d'éducation d'un peuple libre! Quelle utopie! Bien plus facile, électoral, routinier, commode et traditionnel, l'art des anathèmes, des expulsions, des coups de force! Combien plus dramatique que la volonté sincère d'entreprendre la tâche silencieuse et humble, qui veut tant de constance et d'énergie, celle de fonder un enseignement vraiment libre, d'établir un système d'éducation en harmonie avec les exigences de la conscience moderne!

Yves se plaisait à évoquer la beauté, la joie d'une œuvre d'émancipation vraie des intelligences et des énergies. D'abord l'abolition de la distinction inique et traîtresse d'un enseignement primaire et d'un autre secondaire ; l'érection de grands édifices, d'ateliers, de bibliothèques, de musées, de laboratoires, au milieu des champs, des jardins, de la campagne, où l'instruction scientifique, sous toutes ses formes manuelles et intellectuelles, industrielles, agricoles, artistiques, philosophiques, serait donnée à tous les enfants du peuple, *gratuitement*, de dix à vingt ans; l'érection, autour, dans l'espace libre, de cent maisonnettes où les maîtres habiteraient, chacun d'eux logeant avec les siens, cinq, dix élèves, comme cela se fait en Angleterre.

Plus d'internat, plus de dortoirs ! Chaque semaine, à tous, selon les âges, l'enseignement éthique, sous toutes ses formes, des plus concrètes aux plus abstraites; depuis celle du culte des grands hommes et des grandes actions, des héros de l'humanité, jusqu'à celles qui dérivent de l'histoire des religions, de la critique exégétique, et des métaphysiques. L'éducation par l'exemple, par le fait, dans tous les actes de la vie ordinaire, quotidienne ; c'est-à-dire la *Liberté*, à la base de tout, la liberté physique, la liberté morale, la liberté intellectuelle; et par là, la sincérité, la franchise, l'audace, l'initiative. Et puis la sympathie, l'affection, l'amitié, la confiance mutuelle, la solidarité effective entre tous les élèves venus de tout le peuple, entre maîtres et élèves ; et enfin la joie, la joie du travail, de l'étude, du loisir, la joie d'oser penser, d'oser détruire, d'oser fonder, d'oser aimer, d'oser vivre. Chaque semaine à tous, une heure de leçon, sur les carrières sociales, par un maître

spécial, instruit des formes les plus communes de l'activité humaine, afin qu'aucun écolier ne soit plus jamais la victime du Traquenard hideux qu'est la Société, et qui l'attend à sa sortie des écoles d'aujourd'hui.

Voilà assurément ce que saurait réaliser un peuple libre, une démocratie loyale, soucieuse d'élever des hommes. En dix ans, rêvait Yves, en vingt ans au plus, si de tels établissements existaient jamais, si une œuvre d'éducation vraie était entreprise, les « boîtes congréganistes » n'auraient plus personne. Il leur resterait à s'écrouler sur leur vide, et la question du « monopole » paraîtrait ce qu'elle est au fond, une ridicule mesure d'impuissance et de tyrannie...

CHAPITRE XVIII

Élections

Bientôt les murs s'illuminèrent d'affiches aux couleurs crues, cramoisies, vertes, jaunes, bleues, violettes... Yves en fut halluciné. Malgré lui il lisait; jusqu'aux ruines d'enclos dans la campagne, tout luisait de ces teintes. Des mots énormes le poursuivaient à travers champs, et des titans bariolés, hagards, le hantaient dans ses promenades, débusquaient aux angles des routes.

— Pas d'abstention! Tous aux urnes!... Vive le Canton! Vive la République! Vive la France! Mes chers Concitoyens!... Il y a quatre ans par 6810 voix... Mes intérêts sont les vôtres, — je serai au milieu de vous!...

Des insinuations malveillantes :

— Que monsieur Tel veuille bien nous dire ce qui s'est passé dans la soirée du...

Des insultes :

— Il ment! chers concitoyens, c'est une infamie!

Des supplications :

— Mes amis, vous ne le croirez pas; Vous voterez pour moi! vous voterez pour le candidat de la loyauté et de la République! Vous ne vous laisserez pas duper!...

Des affiches calmes, sereines :

— Je me repose sur votre bon sens si éclairé... Je ne vous fais pas l'injure de penser...

— Citoyens, mes actes sont des paroles, et mes paroles sont des actes!

Au paradis terrestre :

— Je veux du pain pour tous, du loisir pour tous, du bien-être, de la liberté pour tous! Je veux garder sauve l'arche sacrée ; je veux le salut de la France et des Français. Je veux la gloire de mon pays : Vive l'armée!

Et des invectives virulentes aux gens du pouvoir :

— Vous les chasserez comme les chiens hideux, ces vendeurs du Temple! Vous les flagellerez de votre haine; vous les écraserez de votre mépris; à bas Dreyfus, à bas les Traîtres! A bas les Sans-Patrie! Vive la liberté de conscience!

Des dénonciations exaspérées :

— Le masque est arraché! Voici l'homme qui a voté pour que vos enfants soient la proie de tous les vices! C'est un franc-maçon! Il a arraché Dieu de l'École! Il veut arracher Dieu des âmes! Cet ami de la liberté est le fils de la Débauche! La liberté, c'est Dieu! Nous voulons la liberté de l'enseignement indistinctement. Voici l'homme qui a vendu sa patrie; il a voté la Revision! Il a dit que Dreyfus était innocent, Dreyfus le traître! Condamné par cinq ministres de la guerre, condamné par ses pairs! Si vous l'élisez, Citoyens, c'en est fait! Il ouvre à l'Étranger le sol sacré de la Patrie! Si vous l'élisez, Citoyens...

Des justifications éloquentes :

— Monsieur Chose ne répond pas! Donc ce que j'ai

dit était vrai. Il insulte, au lieu de discuter! Il me traite de lâche! Ah! Citoyens, j'en appelle à votre clairvoyance! Citoyens, soyez témoins de ces procédés odieux!...

Des propositions générales, universelles, conciliantes :

— Le pays est las de ces écœurantes divisions. L'Étranger regarde par-dessus les frontières. Le pays veut l'apaisement des esprits, l'union de tous dans un élan commun de fraternité, de patriotisme et de respect pour l'armée qui le personnifie et le symbolise glorieusement! Ce que la majorité des électeurs désire, c'est le règne de la paix intérieure, de la concorde entre les citoyens et le triomphe des idées républicaines libérales telles que les ont conçues les fondateurs de la troisième République... La France n'atteindra ce but que si les Électeurs envoient siéger au Parlement des hommes actifs et dévoués à la cause du peuple, des Républicains en conformité d'opinion avec monsieur M..., c'est-à-dire des hommes sérieux et sensés, non des utopistes!

Des cris farouches :

— Citoyens, à bas la calotte! — A bas toutes les calottes!...

— Mes amis, le Sabré et le Goupillon s'unissent et s'embrassent pour engendrer, pour enfanter ...

— Défi!... Manœuvres de la dernière heure... Scélérat!...

Yves s'amusait à noter les nuances des opinions, et se perdait à les discerner dans l'étrange mixture qu'en faisaient les pots de colle!

— Nationaliste — Républicain libéral — Républicain

progressiste — Socialiste-Nationaliste — Réactionnaire — Ministériel — Anti-ministériel — Socialiste révolutionnaire — Radical progressiste — Radical socialiste — Socialiste démocrate — Socialiste chrétien — Démocrate — Républicain démocrate — Républicain patriote — Antinationaliste — Antimilitariste — Candidat libéral anticlérical — Socialiste Guesdiste-Allemaniste.

Mais ce qui l'affligea, ce fut de voir de ses élèves, grands et moyens surtout, s'arrêter devant ces affiches, les lire jusqu'au bout, et s'éloigner en discutant. Dibout, le gandin, fils de l'avocat connu; Timart, le boiteux, fils d'un gros mercier, et même Cimérou, ce bon paysan mal dégrossi... Un jour il n'y put tenir, il vint droit à ce dernier, qui s'extasiait devant une affiche écarlate :

— Que diable faites-vous là, mon pauvre Cimérou? Allez donc faire vos devoirs! Allez! laissez ces saletés!

— Mais, m'sieur! C'est pas des saletés; c'est les élections!

Et Cimérou s'en allait, scandalisé...

Yves était outré de penser que c'était là, dans ces rues, devant ces affiches, bien plus qu'au collège, plus qu'à ses lectures, qu'à ses leçons, que se faisait l'éducation des futurs citoyens. Ils voyaient s'étaler là, flamboyantes et glorieuses, les mêmes paroles qu'ils entendaient crier passionnément dans les querelles politiques de leurs pères, oncles, aînés. Que pouvaient les quelques simples mots de raison abstraite qu'il leur débitait, lui, étranger, pendant quelques heures d'une année, contre toutes les séductions de la voix chaude du père

et de l'oncle, et de leurs vieux amis, mêlés depuis l'enfance à de telles obscures et éternelles questions, à quoi ils attachaient tant de prix? Que pouvait-il, lui, humble professeur de collège, à qui on fermait la bouche, contre ces noms de ministres, de députés, qui étaient ses maîtres, et qui pouvaient le briser comme verre? Quelle importance ses élèves pouvaient-ils attribuer à ses arguments ternes et tranquilles, en face de l'importance affichée, bruyante, brillante, acclamée, des discours de tant de gens qui occupaient, ou tendaient à occuper, les plus hautes charges de l'État?

Il se promena au château, le dimanche des élections, avec Périer, qui lui avait avoué, un peu honteux, qu'il avait « fait son devoir d'électeur ».

— C'est bon, dit Yves! Peuple souverain, tu es admirable! Tu fais toujours ton devoir, toi, pourvu qu'on te pelote! Mon pauvre ami, ce que je suis dégoûté de tout ce que je vois!

— Qu'est-ce que vous voulez, Madec? Y a-t-il un autre moyen pour le moment? J'ai voté pour Miraire... Je sais bien qu'il ne passera pas... C'est un guesdiste... Mais pour qui voulez-vous voter? C'est une bande de rastas, tout ça! Quel pays de moules, nom de Dieu.

Le bon Périer, les mains dans les poches, en costume de dimanche, si joli garçon avec son col blanc, sa cravate noire mal nouée, son chapeau de feutre mou, comme un monsieur, se laissait aller, lui aussi, à son sentiment profond de dégoût.

— Mais, reprenait Yves, et ce Miraire, guesdiste, est-ce que vous le connaissez, vous?

— Non! Mais c'est pour le principe! Il faut voter pour le principe!

— Ah oui ! Je la connais ! Elle est bonne, celle-là ! Le principe ! Ce qu'on s'asseoit dessus ! Je vous demande un peu ce que devient le meilleur, le plus haut principe entre les pattes d'un gredin ! Vous ne connaissez pas ce Miraire ! il suffit qu'il s'intitule socialiste, et ça y est ! vous allez en faire un des cinq cents tyrans dont nous crevons !

— Y a pas de danger, allez ! s'écria Périer en riant ; je vous dis qu'il ne passera pas !

— Allez donc ! c'est pas votre faute, toujours ! C'est la même histoire qu'avec la soutane ! L'étiquette « socialiste » c'est la soutane d'aujourd'hui. Il suffit qu'on se la colle, et vous voilà divin aux yeux du peuple ! — Le principe ! Mais tous ces principes sont magnifiques, merveilleux, mon cher, pourvu qu'ils soient interprétés, voulus, réalisés par des hommes sincères et généreux ! Croyez-vous qu'un seul bon roi, vraiment grand roi, si un tel concept n'est pas aussi ridicule que contradictoire, ne vaudrait pas mieux que cinq cents pantins députés d'une République ? Montrez-moi un Homme véritable, et quels que soient ses principes, — les principes d'un Homme vrai peuvent-ils être faux ? — je voterai pour lui ! Le principe n'est rien ; c'est l'homme qui est tout. Un mauvais homme est un homme qui, même s'il en professe d'excellents, n'a que de mauvais principes ; et un homme probe, même s'il se trompe de formules, est un homme en qui vous pouvez mettre toute confiance... Mais l'homme, où est-il, qui agit selon ses principes ? selon les principes élevés qu'il proclame comme règles de sa conduite ? Un homme qui n'agit qu'avec le souci d'autrui, qu'avec l'amour de la vérité et de la justice pour tous ? Celui-là seul pourrait *représenter* d'autres

hommes incapables d'agir aussi humainement que lui, et qui ont besoin de lui, pour se hausser à plus de moralité. Mais soyez tranquille, mon cher Périer, de tels *Représentants*, car il en existe, ne se font point élire députés !... Car ne voyez-vous pas comme ce système d'*élire* un représentant du Peuple, est odieux, immoral, renversant ? Un homme qui est cent mille ? Un homme que vous ne connaissez ni d'Ève ni d'Adam, et entre les mains de qui vous remettez votre conscience, votre vie, tout ce que vous avez de cher et de sacré ! Car, quoi que vous fassiez, c'est pour vous, en votre nom, que cet homme fera la paix ou la guerre, enverra vos fils, vous-même à la Boucherie ; sera juge et maître de votre personne et de la destinée des vôtres. Il fourrera Dieu dans la cervelle de vos filles, ou le mettra dehors selon ce qui lui plaît, et selon les hasards de la lutte parlementaire. Il vous écrasera d'impôts à propos de bottes, de toutes les bottes. Il décrétera pour vous ce qui est bien, ce qui est mal. Il ouvrira des prisons pour vous ; il jugera pour vous de l'innocence et de la culpabilité ; et vous devrez croire à sa parole comme à l'Évangile, et vous ne devrez pas le regarder de travers, ni dire trop haut ce que vous pensez de trop mal de lui !... Vous ne connaissez pas un homme, et vous lui dites : « Prends-moi tout ce qui est à moi, et fais-en ce que tu voudras ! » — Vous hésiteriez cependant à confier à votre meilleur ami de pleins pouvoirs dans les choses secondaires, mais en toutes ces hautes questions, de vie et de mort, de justice et d'iniquité, c'est à n'importe qui, que vous vous confiez les yeux fermés. Tenez, cela me fait toujours penser à l'histoire des Rois Fainéants. Seulement c'est le Peuple Souverain qui est aujourd'hui le Roi Fainéant,

et les Maires du Palais sont ses Ministres et Cie qui besognent, besognent.

— Mais enfin, interrogea Périer anxieux, comment voudriez-vous donc que ça se passât? Ça vaut tout de même mieux qu'un Empereur ou un Roi?

— Un empereur, un roi, — ou les libres fantaisies de cinq cents, prises les unes avec les autres selon que le vent tourne, le vent de tant de passions, d'intérêts, d'ambitions de toutes sortes?...

— Il y a plus de chances tout de même, avouez?...

— Je n'en sais rien! Il n'y a que l'individu! Rien ne se fera de propre que quand il se prendra soi-même à sa propre charge... Toutes les religions, toutes les métaphysiques, tous les systèmes politiques, tous les évangiles, toutes les lois, toutes les représentations divines et humaines, civiles et religieuses, tout ça n'est né que de l'effort prodigieux, démesuré, constant, extravagant et imbécile, que fait l'individu pour se débarrasser du souci de soi! Il faut vraiment que notre lâcheté soit sans bornes! car l'homme n'a inventé Dieu, les dieux, des tas de dieux, et les papes, et les empereurs, et les rois, et les députés, et les ministres, et les sénateurs, et les gendarmes, et les prêtres, que pour que tous ces gens-là fassent pour lui ce que lui seul peut faire... Car, dites, mon vieux Périer, à quoi tend cette formidable, colossale, éternelle éjaculation de lois divines et humaines, sinon à faire cette simple petite chose : que l'individu vive en paix avec soi-même et avec les autres individus! C'est une histoire du Pavé de l'Ours; mais ici l'individu se laisse aller à l'inconscience du sommeil après avoir chargé lui-même l'Ours du pavé, et du soin de lui casser la tête avec pour chasser les mouches! —

Et avec tout ça, croyez-vous que l'individu puisse dormir en paix, qu'il s'est réellement déchargé du souci de soi? Allons donc! Rien n'y peut rien! ni dieux, ni députés! L'individu reste à sa charge! Il ne peut pas juger, il ne peut pas ne pas agir tout de même, et il faut bien, en définitive, que ce soit lui qui juge les dieux et les députés, qui escalade le ciel et envahisse les Chambres, qui détrône les uns et renverse les autres! Il a eu beau faire pour n'avoir rien à faire, c'est encore lui, toujours lui, qui fait tout. Mais au lieu d'avoir un tranquille, raisonnable, et constant effort à accomplir quotidiennement pour cette paix en lui-même et avec ses voisins, il a trouvé le moyen, sans être dispensé le moins du monde de cet effort essentiel, de le compliquer de cent mille autres, inquiets, fous, pour se garder sain et sauf contre la nuée d'ennemis qu'il s'est créés contre son repos; et il n'y réussit point, il est harcelé, rossé, martyrisé; il en a les reins rompus, la tête brisée, le cœur sanglant!

— Il faut croire aussi, reprit Périer, que c'est dans la nature de l'homme, et qu'il n'y peut rien, puisque ç'a toujours été ainsi?

— Qui sait? Il y a encore des peuplades sauvages qui vivent mieux, qui sont plus vraiment humaines. Et j'accorde d'ailleurs que, dans la bêtise native de l'homme, dans l'ignorance des premiers âges, il ait pu s'épouvanter de sa misère, s'étonner de la douleur de la vie, et de cette guerre incessante en lui et autour de lui, qu'il ait pu croire alors à des puissances supérieures qui lui auraient inspiré l'ardent désir de cette paix et de ce bonheur dont il ne voyait aucune image autour de soi. J'accorde qu'il ait d'abord cru raisonnablement que ces puissances supérieures étaient seules capables de

réaliser pour lui le rêve étrange dont il était tourmenté. En un mot je consens que les premiers hommes, ignorants, aient eu foi en des dieux, et qu'ils leur aient fait des invocations et des sacrifices... Même aujourd'hui, je comprendrais que les individus reconnussent la supériorité morale de quelques-uns d'entre eux, leur dissent : « Vous êtes meilleurs que nous ; vous êtes plus forts contre le mal ; prenez soin de nous qui sommes plus faibles ; gardez-nous des mauvais ; » — et les enragés de parlementarisme et de représentations auraient de quoi se satisfaire ! Mais cela ne se passe pas ainsi ! Et nous voilà revenus à nos moutons ! C'est à des *inconnus,* à des gens bâtis comme vous et moi, de la valeur morale de qui rien ne nous assure, — au contraire même, car le seul fait de prétendre faire les affaires des autres me semble singulièrement outrecuidant et peu digne d'un homme qui a le respect de la liberté d'autrui. — C'est à des n'importe qui, pris au hasard des *cuites* électorales, des boniments de charlatans, des plus honteuses et cyniques compromissions de consciences ; c'est à ceux-là, qui ont toutes chances d'être les pires parmi les pires, que les individus confient en aveugles leurs destinées, leur conscience du juste et de l'injuste, leur inaliénable droit d'être libres, d'agir en hommes ! C'est fantastique ! C'en est sublime à force d'être idiot !...

Périer gravement regardait fuir un frisson de lumière blonde et verdâtre le long des frêles peupliers qui bordaient la ligne de chemin de fer, à droite, dans la plaine au-dessous d'eux.

— Ah bien sûr ! dit-il enfin, si tout le monde s'entendait !...

— Tout le monde, reprit Yves ! Mais qu'est-ce que

tout le monde? à chaque instant on entend parler de tout le monde ou « des autres! »; quand on parle de désarmement, c'est toujours aux autres, à commencer ; et il faut toujours que Tout le monde s'entende! Mais Tout le monde n'est que l'ensemble des gens comme vous et moi. Tout le monde n'est rien, hors des gens comme vous et moi. Et si « vous et moi » commençaient, « Tout le monde » aurait déjà commencé !... Pour moi, je m'en fiche. Advienne que pourra! Je veux agir comme si Tout le monde s'entendait, comme si Tout le monde était moins lâche et moins sale ; et en maintes matières j'ai déjà commencé. Je me soucie du Tout le monde qui est lâche et sale, comme de ma première culotte. A ce métier-là je sais bien ce que je risque : au moins de me faire fourrer au bloc pour n'avoir pas assez fait mon « devoir de citoyen français ». Car il paraît que ça n'est pas faire son devoir de citoyen français, que de s'efforcer de toute l'âme d'être aussi « Homme » que l'on peut!

CHAPITRE XIX

Comment on ne se marie pas

— Eh bien, monsieur Madec ; j'ai vu la jeune personne... Naturellement je ne lui ai rien dit en votre nom. Je ne lui ai pas dit non plus que j'avais causé d'elle avec vous. Mais j'ai pu bavarder un peu de ce que nous avions discuté.

— Ah ! et alors ?

Madec s'assit dans le petit salon où il était venu quelques mois auparavant, à la même place, sur le canapé, près de la cheminée.

Il souriait d'un air d'indifférence qui n'était pas absolument sincère. Chaque fois que la personne d'une femme avait traversé sa vie, de près ou de loin, il s'était inquiété. Il redoutait et il désirait aimer, comme aux temps qui précédèrent son expérience douloureuse, comme à vingt ans. Il redoutait plus qu'alors, parce qu'il avait souffert, et parce qu'il savait que l'amour attenterait encore à sa liberté de penser et d'agir. Il désirait plus qu'alors, car il reconnaissait son impuissance dans la solitude à vivre la vie dans toute sa plénitude et dans toute sa beauté.

— Alors, continua madame Binelle, c'est ce que je vous avais fait pressentir : On a.. un peu... beaucoup peur de vous.

— Vraiment? Je n'en suis pas trop étonné. Mais avez-vous éprouvé que l'*on* souhaitait une autre vie que celle qu'on voit vivre autour de soi?

— Monsieur Madec, je vous l'ai dit! C'est une jeune fille très sérieuse, une bonne petite ménagère, et qui a ses idées à elle : elle n'aime pas le monde... — mais enfin... je crois qu'elle tient à certaines choses... Savez-vous la réflexion qu'elle a faite, et qui pour moi résume bien la situation?... Voici exactement ses paroles : « C'est encore un franc-maçon celui-là! Pour rien au monde je ne veux d'un franc-maçon! »

Madec éclata de rire :

— Bien mauvais signe, madame, cette haine préconçue de la franc-maçonnerie! Il faut être bien « catholique » pour en parler ainsi.

— Vous vous trompez, monsieur Madec! Je vous ai dit qu'elle avait des idées très larges sur ce chapitre-là. Chez elle on lui trouve des airs de « protestante », ainsi vous voyez!

— Mais, madame, ne vous ai-je pas dit que pour moi je détestais toute Église, toute secte, tout cercle fermé? Vous avez donc pu la rassurer aussitôt sur ce point-là?

— Je vous avoue que j'avais mal entendu cela. Moi aussi — j'ai cru tout bonnement que vous étiez franc-maçon ; seulement comme je sais que ça ne se dit pas!...

— Si j'étais franc-maçon, madame, je vous le dirais sans scrupule. Mais je ne le suis pas... et je vois bien

qu'il vous sera difficile de nous faire comprendre l'un à l'autre. Voyons, n'y aurait-il pas un moyen?...

— Rien de plus simple! Cette demoiselle va venir avec sa tante passer quelques jours chez des amis dans cette ville. Ces amis sont liés intimement avec madame Guiraud, votre propriétaire... Parlez-en donc à madame Guiraud. Elle est très bonne, chez elle vous vous rencontreriez facilement... Mais je me demande comment vous ne la connaissez pas! Elle était au bal de la Sous-Préfecture. Elle était au bal des Employés du chemin de fer. Elle était au concert de la Jeunesse de France...

— Dieu, madame! Elle est partout... où je ne saurais être... madame Binelle, vous ignorez donc que je ne mets jamais les pieds dans aucune soirée officielle de ce genre, bal ou concert?...

— Mais enfin, croyez-vous que vous allez pouvoir condamner une femme à une vie pareille? Vous vivez donc comme un ours?

— Mal léché, madame. Non, je ne *condamnerai* personne. Mais une femme qui ne voudrait pas de ma vie d'ours mal léché ne serait pas ma femme, voilà tout, même si j'étais amoureux fou d'elle!...

— Allons, allons! vous êtes un enfant! Si vous étiez amoureux, on vous ferait bien faire ce qu'on voudrait!

— Ouais?... Crois pas! On a déjà essayé... et ça n'a pas mordu... Je n'engage pas votre protégée à essayer.

Une pause.

— C'est vraiment dommage, monsieur Madec! Un bon garçon comme vous, et si sérieux, avoir des idées...

comme ça!... Eh bien, que voulez-vous? Je ne vois pas où vous pourriez la rencontrer... Je peux vous inviter à prendre le thé un soir ici, quand elle y sera?

— Madame, ce serait bien avancer les choses. Et puis, quoi? Comment pourrions-nous causer? D'avance cette jeune fille ne me déplaît pas. Mais elle ne me plaira qu'une fois que j'aurai causé de ces choses très graves avec elle, qu'une fois qu'elle m'aura donné raison ou démontré que j'ai tort. Si nous nous voyons chez vous, c'est une présentation qui n'a pas de sens, à moins d'avoir celui qui est le plus dangereux au cas où nous ne nous entendrions pas. Il faut être prudent. — Je vais, à mon tour, résumer la situation et nous prendrons un parti. Voici les faits : d'une part vous souhaiteriez, en votre âme généreuse, que cette jeune fille et moi nous nous connaissions, parce que, à des titres et à des degrés divers, vous vous intéressez à nous deux, et que nous vous semblons faits l'un pour l'autre. D'autre part, cette jeune fille et moi, chacun de notre côté, nous nous ignorons à peu près complètement. Elle ne veut pas rester fille; je ne suis pas décidé à rester garçon. Vaguement ce qu'elle sait de moi ne lui déplaît pas. Vaguement ce que je sais d'elle ne me déplaît pas. Si j'étais un bon jeune homme, j'aurais vite fait de me rapprocher de la demoiselle. Mais, sans être un misérable, je ne suis pas un bon jeune homme. Ce qui me préoccupe surtout c'est moins de l'épouser que de la *convertir;* pour moi il s'agit du *salut d'une âme,* comme on disait jadis. Quant à la question de savoir si cette âme doive ou non être celle d'une épouse, je vous avoue que c'est tout à fait secondaire pour moi. Mais je me soucie beaucoup du salut d'une âme, de celle de n'importe qui.

J'ai un désir profond d'amener cette jeune fille à réfléchir sur la vie, et à nourrir son esprit d'idées *saines*. La lecture des quelques articles que j'ai écrits dans *l'Idée Nouvelle* peut déjà quelque chose. Mais elle ne me prend pas, je le vois, très au sérieux. Alors je songe à ceci : à quelques nouveaux articles traitant de la question du mariage à mon point de vue. Elle les lira, et vous m'en direz son jugement définitif. Si ces idées lui vont, assurez-la que je suis le plus grave du monde. Je consens à faire certains petits sacrifices de mes goûts pour lui être présenté. Si non, il n'y a rien de fait. Ça va-t-il ?

Madec se leva pour sortir, et madame Binelle se leva aussitôt. Mais d'un air câlin et apitoyé, elle prononça :

— Ah ! monsieur Madec ! Comme vous êtes absolu, exigeant, et comme vous connaissez mal les femmes ! Mariez-vous donc d'abord ; et puis ensuite, vous amènerez votre femme à penser comme vous !

Madec eut un soubresaut et répondit ardemment :

— Ah, mais non ! voilà précisément ce dont je ne veux à aucun prix ! Je vous ai dit que je voulais épouser une femme, non pas quelque petite chiffe dont je ferais ce que je voudrais ! D'ailleurs je me défie de moi ! La chair est faible... Il se pourrait que ce fût elle qui me convertît. Ou bien, si c'est moi qui la convertissais, ce ne serait jamais sans doute qu'une apparence. Elle demeurerait *révoltée* au fond, tout au moins hostilement soumise. Cela éclaterait dans tout. En un mot, à moins qu'elle n'ait point de personnalité propre, — et dans ce cas je n'aurais pas de vraie compagne, — nous ne serions pas *un*, par la volonté. J'entends le mariage

comme la Bible : une *fusion* des âmes... Cependant j'entends bien que l'époux et l'épouse sont deux personnes *égales* et *libres*. Ne sont époux que deux êtres libres et égaux. Pas de soumission de l'un à l'autre. Leurs volontés doivent *se rencontrer* unies, vers le même but!

Tous deux étaient maintenant sur le seuil de la porte de la rue.

— Oui, certes! monsieur Madec, soupira madame Binelle, avec un air un peu ironique. Tout cela est très beau. Mais, tenez! si seulement vous pouviez être une heure en tête à tête avec elle. Je suis convaincue que vous feriez des concessions. Vous vous en feriez l'un à l'autre... La présence matérielle est aussi quelque chose...

Madec eut un léger haut-le-cœur, en entendant ces mots qu'accompagnait un petit rire sensuel. Il regarda la grosse madame Binelle appuyée au chambranle de la porte : ses yeux brillaient. Il la salua très bas et partit.

Il s'épancha dans sa solitude accoutumée. Les lilas étaient défleuris déjà. Il se promenait parmi les allées des vieux tilleuls dont les clochettes d'or carillonnaient leurs parfums sucrés. Il considérait la plaine faiblement ondulée, aux lignes simplistes et monotones, teintée maintenant de verts, de roses, de jaunes clairs.

Il éprouvait une sorte de fièvre. Cet obstiné malentendu, qui séparait à jamais l'homme de la femme dans cette société travaillée de tant de ferments religieux ou politiques, avait failli déjà lui coûter la vie. Il avait aimé ; il se souvenait de l'ancienne amie, dont il avait voulu faire sa femme. Sa piété lui paraissait si pure...

et il l'avait vue tout à coup rongée de passions égoïstes et bourgeoises, comme innocemment.

Il remontait au principe de ce culte traditionnel catholique, dont s'accommodaient tous désirs, toutes cupidités, tous bas soucis. Le salut de l'individu dans l'autre monde était promis ici-bas à l'observance étroite ou lâche des rites et des cérémonies, sans acception de la question du salut matériel en cette vallée de larmes. La femme alors, mentalement asservie par le prêtre, garde pour lui et pour son dieu, toute sa plus pure énergie de pensée et d'action, qui monte au ciel avec l'encens. Elle ne daigne, pour la vie terrestre, que l'effort exaspéré des préoccupations mesquines pour l'assurance du pain quotidien, et la satisfaction des appétits naturels. Cette jeune fille, dont on lui parlait, éprouvait à coup sûr le besoin profond d'une vie plus haute, plus vaste, que celle qu'elle voyait vivre autour d'elle. Mais le prêtre l'assurait que la beauté et la joie ne sont pas de ce monde. Elle était témoin des batailles humaines et de leur cynisme. Elle ne croyait pas qu'on pouvait oser vouloir la vie pour elle-même, avec désintéressement, en toute noblesse d'âme. En elle, comme en les autres, la nature parlait cependant, et elle obéirait à sa voix plus servilement qu'à la voix d'en haut. Déjà sans doute elle veillait à se préparer un avenir où elle sacrifierait le moins possible de ses secrets désirs, tandis qu'elle assoupirait dans la mélopée des prières et des cantiques ses aspirations les plus élevées.

Celle-là aussi ne songera qu'à « tenir son rang » dans le monde ! Et ma vie s'évanouirait à son souffle comme un duvet de pissenlit ! A d'autres ! — Madec haussa les épaules et descendit vers la ville.

CHAPITRE XX

Affaire Piriou

Madec allait, au coup de cloche, entrer en classe, quand il sentit à l'épaule une tape amicale. Il se retourna. C'était Pillard, martial et pressé comme toujours :

— Mon cher, j'ai deux mots à vous dire ?

Madec laissa là ses élèves, et le suivit un instant dans la cour, vers l'ombre du grand tilleul.

— Il y a déjà quelque temps que je voulais vous le dire... mais je n'ai pas trouvé occasion. Voilà : ne comptez pas sur moi pour une U. P. !...

— Ah ! pourquoi ça ? s'écria Yves, comme blessé.

— Mon cher, je n'ai guère le temps de vous expliquer,... mais, écoutez. Je crois que vous êtes de bonne foi... Cependant prenez garde... Je causais dernièrement de ce mouvement des U. P., avec deux personnes très graves, très instruites, et en qui j'ai la plus grande confiance, et... elles m'ont affirmé que, fatalement, les U. P. versent à la politique, et deviennent des instruments de jacobinisme !...

Pillard, sa serviette sous le bras gauche, la canne tournoyante à la main droite, filait déjà, sur le gravier de la cour, d'un pas de plus en plus accéléré, jetant les mots en désordre. Yves, stupéfait, l'avait suivi d'abord,

et peu à peu ralentissait son pas. Pris d'un ressentiment soudain, il s'arrêta net, et cria derrière le collègue :

— Sacré lâcheur ! En voilà d'un philosophe ! Mais, dites ?... Raison de plus pour y entrer, à l'U. P. ! Rien que pour l'empêcher de « verser à la politique ! »

— Je n'ai pas le temps... ne comptez pas sur moi.

Le même soir il y avait réunion chez Fritaire, à la Ligue. Les réunions avaient lieu régulièrement. Elles se tenaient en une immense salle, dont deux forts billards tenaient le milieu, tandis que des tables de marbre à pieds de fonte, remplissaient les encoignures. Aux murs étaient pendues des panoplies d'escrime, fleurets, gants, masques, car c'était chez Fritaire aussi qu'avaient lieu les séances des escrimeurs de la Ville. Les membres de la Ligue se blottissaient dans une des encoignures, autour d'une des tables, où Fritaire, assez mal disposé contre cette bande mêlée de bourgeois et d'ouvriers qui ne consommaient pas, posait une lampe fumeuse devant Têtu. Toute la salle derrière eux restait plongée dans les ténèbres. Régulièrement le docteur Piault était absent, depuis les deux premières réunions, où il avait senti que sous l'influence de cynique audace d'Arverne, qui ne laissait passer aucune phrase mielleuse, et de haute critique d'Yves, qui fortement poussait les esprits hors des questions de politique électorale, la Section « tournait au collectivisme, ou à l'anarchisme », selon ses expressions. C'était la première fois qu'on se réunissait depuis les élections. A cause de l'absence constante du président, le secrétaire suppléait à ses fonctions. Il était rare que le nombre des membres présents dépassât sept ou huit à chaque séance, où assistaient sans défaut Têtu, Périer, Boulon et Madec. Quant aux autres, tantôt

quelques employés du chemin de fer, tantôt quelques bourgeois de la ville, ils formaient une assiette roulante. Mais Charbonnard, l'ivrogne, manquait rarement. C'était à chaque réunion l'occasion pour lui d'une soirée libre et d'une grande soûlerie.

D'habitude la séance s'ouvrait à neuf heures, et s'achevait un peu après dix heures. Têtu y recueillait le montant des cotisations, des noms de nouveaux adhérents, et donnait lecture de quelques circulaires émanées du Comité central. Après quoi Madec apportait le plus souvent un sujet de discussion, ou quelques pages, qu'il lisait à haute voix. Il lut ainsi *Crainquebille,* un chapitre de *Travail,* des articles de Kropotkine. Évidemment, comme l'avait prédit Boulon, Madec tendait à transformer la Section en U. P. Cela déplaisait à plusieurs.

Ce soir-là donc, Têtu ouvrit la séance en enregistrant la défaite dans le département, du parti avancé, et la victoire des « caudataires de Théodore ». — « C'est une veste pour nous », acheva-t-il. Et s'adressant à Madec :

— C'est une veste surtout pour vous; pour l'U. P. que nous voudrions faire avec vous. Il nous faut de l'argent! Jamais la municipalité, couverte d'un député réactionnaire, n'en donnera pour la salle, pour la bibliothèque dont nous avons tant besoin!...

— Je proteste, dit Yves. Peu nous importe la victoire de Théodore... ou plutôt, elle nous enseigne plus clairement que jamais, qu'il est grand temps qu'une cause dans le genre de celle que nous préconisons soit fondée ici, et partout dans le pays. Si le populaire était moins gogo, plus exercé à la critique des idées, il ne se laisserait pas escamoter entre les pattes de la bande de charlatans. Et quant à l'argent, je défends bien qu'on pense

qu'il faille recourir aux municipalités. Ce serait nous vendre! Quelles que soient les couleurs affichées par les municipalités, les U. P. doivent demeurer indépendantes d'elles, et vivre des seules cotisations de leurs membres!

— Eh bien, déclara Boulon, nous avons le temps! Où est-ce que vous trouverez de quoi louer une salle pour nous réunir, de quoi acheter des bouquins ? Il nous faudrait au moins deux cents francs pour commencer. Qui nous les donnera ?

— Moi! s'écria Madec, si je passe à 2.500 l'an prochain !

— Possible... Mais si vous croyez que Théodore importe peu, vous ne connaissez pas le pays. Vous verrez comme nous allons être espionnés, dénoncés... C'qu'il y a d'gens qui n'viendront plus à la Ligue... vous allez voir ça!

Madec aurait répliqué, mais Arverne entra avec Piriou. Les cinq ou six ligueurs qui étaient là se levèrent pour serrer la main aux nouveaux venus. Piriou paraissait à la section pour la première fois. C'était un grand et fort gaillard, très rouge, d'aspect rude et violent. Il dit tout de suite :

— Eh ben, camarades, j'ai deux choses à vous dire. Primo, la femme de Périer est au lit pour le bébé annoncé à l'extérieur. Ça va faire un ligueur de plus un de ces quat' matins. Mais du coup Périer n'peut pas venir ce soir, m'a donc prié de l'excuser près d'vous. Deuxiémo, j'suis pus au chemin de fer : j'leur z'ai fichu ma démission au nez !

Tout le monde s'exclama. Piriou donna des explications simplement, fièrement.

— Vous savez tous qu'on m'a expédié à Châteauneuf

pour faire de la place à Montion, pas! J'avais pas demandé Châteauneuf. J'étais bien à Villetaupier. Ma femme, comme vous savez aussi, est blanchisseuse ici. J'ai mes gosses à l'école communale. On n'avait rien à m'dire! Bon. Mais on m'envoie à Châteauneuf. J'réclame! J'demande poliment une explication. On m'répond tout de suite de r'joindre mon poste. J'vas à Châteauneuf, j'laisse ma femme ici; les gosses, l'ménage, tout, quoi! J' r'demande des explications. C'te fois-ci, dame, j'ai demandé un peu moins poliment, p't être! On m'répond au bout d'quèque temps en m'envoyant d'la galette, quèque cent francs, qu'on intitule « indemnité de déplacement », pour ma famille et pour moi. J'commence à la trouver raide. La moutarde me monte au nez. Comme j'me foutais de leur galette, puisque j'n'acceptais pas le déplacement, et que je n'tenais qu'à une chose, qu'on m'donne l'explication du déplacement, j'leur refuse leur galette. J'la renvoie avec un'nouvelle d'mande d'explication. Et comme c't'histoire commençait à m'dégoûter, qu'on m'traite comme quéqu'un qu'a mérité un blâme, ou qui n'a pas fait son service comme il devait à un poste où il était, j'ajoute qu'étant blessé dans ma dignité, si on m'refusait de m'donner les raisons d'mon déplacement, j'démissionnerai!... Savez-vous c'qui m'fichent en réponse?... Une révocation!

On s'exclama de nouveau.

— Qu'allez-vous faire maintenant? lui cria-t-on de toutes parts.

— Maintenant, j'suis libre. J'm'en vas filer à Paris voir un député. J'vas voir aussi l'Président d'not' Ligue, et j'vas leur demander non pas d'me faire réintégrer, — j'n'en veux plus rien savoir d'leur boîte, — j'vivrai

comme j'pourrai, avec ma femme et les mioches ; mais j'veux qu'ils m'enlèvent cette révocation! On n'a pas le droit d'me révoquer! C'était une malpropreté d'me déplacer sans m'dire les raisons. C'en est une autre d'me révoquer, parce que je demande si on a des raisons! C't'une espèce d'infamie dont ils ont frappé mon nom, et ils n'ont pas c'droit-là. J'veux qu'ils me réhabilitent au chemin de fer! J'suis citoyen aussi bien qu' mes supérieurs hiérarchiques! C'est mon devoir, d'être fier, d'être libre, d'me faire respecter, d'savoir pourquoi on m'ballade ici ou là. C'est mon droit de d'mander des explications quand on joue à la balle avec moi, et je n'me laisserai pas faire!

Piriou s'était levé, très animé. Il était beau. Madec voyait se dresser devant lui une figure de héros. Comme s'il s'était douté des sentiments de Yves, ou comme si, par une mystérieuse télépathie, les sentiments de ce dernier agissaient sur l'esprit du mécanicien, Piriou, maintenant, la main gauche sur le dossier de sa chaise, et la grosse main droite gesticulant dans le rayon de la lampe, parlait avec éloquence.

— Ah! nom de Dieu! Vous parlez d'éducation populaire ; vous parlez de s'réunir, de Ligue des Droits de l'Homme, d'Universités populaires et de tout c'qui s'ensuit? J'vas vous dire : tout ça c'est d'la foutaise! N'y a qu'un' chose de vrai, voyez-vous ; un' seule chose qu'agit sur le populaire, qui peut l'faire sortir d'la masse d'saletés où il croupit ; c'est les actes, les actions d'tous les jours! de ceux qu'ont pas la frousse, — comme moi, j'peux bien n'pas craindre d'l'dire! Si les ouvriers n'se laissaient pas traiter comme si on traitait des chiens, s'ils voulaient oser s'faire respecter quand on les

touche, ça marcherait autrement qu'ça marche, et on f'rait caler les gros bonnets plus vite que ça ! Et je n'dis pas qui faille pour ça tant d'histoire qu'on en fait. N'y a qu'une seule chose à faire, c'est à être *propre,* à vouloir être propre, et à obliger ces messieurs à respecter vot' propreté. — J'faisais mon service à hauteur, jamais j'demandais de permission, jamais j'demandais d'augmentation. J'demandais rien. Pourquoi qui sont venus m'embêter ? S'figuraient comme ça qui z'avaient à faire à une moule comme il en pullule. Y s'sont dit : v'là un zigue qui dira rien. Ils n'disent jamais rien. On va l'ballader ailleurs, bronchera pas ! — Dame ! Ils ont déjà fait ça cent mille fois, et ç'a toujours pris ! — Ouais, mais y a un' fois qu'ça prend pus ! Eh bien supposez qui z'aient toujours à faire à des types qui s'laissent pas faire, à des types propres, en un mot, car y a d'types propres que ceux qui s'laissent pas faire. C'est ça qui changerait les choses ! Je l'ai dit à Périer, dont ils se paient la tête. Je lui ai dit : mon vieux, fiche-leur donc ta démission au nez. Ton invention ils t'la chiperont, va ! ils t'l'ont déjà chipée. Si t'as seulement vingt sous d'augmentation par mois, c'est tout c'que t'en auras. Et c'est pas ça qu'nous voulons ! C'est pas d'l'argent ! C'est qu'on nous traite en hommes et en citoyens ! Mais pour ça faut qu'on s'conduise soi-même en homme ! Faut pas avoir peur d'crever de faim. Faut s'foute de tout, et savoir cracher son mépris à leur gueule. J'vous l'dis, j'aime mieux crever de faim, et qu'ma femme et mes gosses crèvent de faim, mais on n'f'ra pas d'moi un pied plat, ou un' paillasse sur qui tout l'monde danse !

Il y avait une telle sincérité dans ces rudes paroles, tant de force dans cette voix mâle, et de puissance dans

tout cet homme qui parlait sous le coup de la douleur et de la colère, qu'on l'écouta sans broncher, comme si chacun eût reçu une dure leçon, de ce simple ouvrier sans culture. Quand il eut fini, le silence se fit dans la vaste salle d'ombre, et ces quelques visages blancs et roses sous l'abat-jour de la lampe, restaient inquiets et comme humiliés. Têtu parla le premier :

— Vous savez, dit-il à Piriou, que Périer va faire marcher la Ligue aussi pour son affaire ?

— Oui, fit Piriou, resté debout. J'espère que la Ligue marchera. Si elle ne marche pas pour lui, comme pour moi, tant pis pour la Ligue ! Nous verrons. Là-dessus j'vous dis adieu, à cause qu'on m'attend à la maison !

Il regarda sa montre, et tendit la main autour de lui. On se leva et on vint avec émotion prendre cette main loyale.

Quand il fut sorti, la séance reprit avec agitation. On commenta ses paroles et son acte. La plupart furent contre lui. Boulon déclara qu'il avait eu tort : Piriou était un violent, un anarchiste. Ces gens-là cassent tout, il n'y a rien à faire avec eux.

Il était déjà plus de dix heures. Arverne qui, contrairement à son habitude, n'avait rien dit durant toute la séance, se leva pour s'en aller. D'autres se préparèrent aussi à partir. Madec sortit avec Arverne.

Sous son apparent scepticisme, Arverne, quand il était vraiment ému, cachait beaucoup de cœur et de générosité. Seul avec Madec qui attendait son jugement, il dit enfin :

— Je sais bien que vous allez me croire converti à vos sacrées blagues. Mais j'avoue que je trouve votre Piriou très fort. C'est un homme, il n'y a pas à dire, et

voilà des histoires que vous devriez raconter à vos bipèdes pour les éduquer, comme vous dites. Ça les toucherait plus que les affaires de Brutus et Cie.

Puis le sens de l'ironie prévalant tout à coup de nouveau, il poursuivit :

— Seulement chez Piriou, c'est qu'il se figure, lui aussi, que ça peut servir à quelque chose, son affaire ! Ce que le monde s'en fout de vos idées ! Si vous croyez que ça peut empêcher de pareilles histoires de recommencer demain ! — Piriou est un, deux, cent, si vous voulez ! Mais Piriou ne fera pas un million de Piriou, et c'est ce qu'il faudrait pour changer quelque chose — les hommes comme lui seront l'infime minorité, et des gens comme moi, pires que moi, seront toujours l'immense, l'innombrable, l'invincible majorité. Que voulez-vous y faire ?

Eh ! mon cher, les hommes seront toujours les hommes !

Il achevait toujours son sarcasme sur un ton d'amertume telle qu'il était évident pour Yves qu'il en souffrait tout le premier. Ah ! cette éternelle ritournelle, cette impitoyable clameur de désespoir que lui chantait Arverne, comme il la connaissait ! Il en avait été irrité d'abord, lui pour qui tout le prix de la vie était l'effort vers une humanité meilleure. N'était-ce pas le pire des supplices, d'avoir, collé à ses flancs, ce railleur féroce, qui soulignait d'un geste amusé toutes les hontes et toutes les tares humaines. Il avait quitté l'Hôtel des Blés en partie pour échapper à Arverne quelques instants par jour. Peu à peu cependant il avait senti le fond de délicate sensibilité de son compagnon. Il avait connu son bon sens profond, comme Arverne aussi

avait pu apprécier la loyauté du caractère de Madec. Si leurs natures ne pouvaient sympathiser, comme ils se l'avouaient d'ailleurs franchement, du moins avaient-ils l'un pour l'autre la plus grande estime.

— Croyez-vous, reprit enfin Madec, que des hommes comme ces professeurs de la Sorbonne et de l'Institut, qui n'ont pas hésité, depuis l'*Affaire,* à se ranger du parti du Peuple, soient des ambitieux, ou des naïfs ?

— Je ne dis pas cela, protesta Arverne. Vous me parlez là de gens que je respecte infiniment. Je ne crois pas qu'aucun d'eux ait aucun profit personnel à tirer de leurs courageuses aventures, si ce n'est peut-être quelque popularité pour leur nom, et j'accorde que, à ce point de vue, ils sont de taille à s'être contentés de leur popularité déjà acquise dans le monde de la philosophie et de la science... Seulement, remarquez-le, ce sont pour eux jeux de princes. Que risquent-ils ? Nul n'oserait toucher à eux ; et si on leur supprimait leur prébende, ils auraient, je crois, assez de fortune personnelle pour s'en moquer. C'est autre chose quand il s'agit de pauvres bougres comme Piriou... ou vous, par exemple. Je ne vous crois pas ambitieux, mais je vous trouve un peu naïfs. Vous savez que je dis toujours à vous tout ce que je pense.

Et, sautant tout de suite à d'autres idées, comme il lui arrivait fréquemment :

— J'estime beaucoup votre caractère, et, si je me croyais, moi aussi, le devoir de choisir et de suivre un idéal, c'est le vôtre, sans doute, que je voudrais : Sans Dieu et sans maître, envers et contre tout et tous, parler et agir selon sa conscience. Mais je crois que je serais moins absolu, moins exigeant. Je n'aurais pas votre

passion de la croix, en un mot. Vous êtes un religieux, mon cher, un apôtre, vous avez un Dieu, malgré tout, et vous voulez mourir pour lui !

Arverne ricanait dans la nuit tranquille des ruelles sonores. Madec fut humilié aux larmes. Il eut honte et horreur de lui. Comme ici se fourvoyait la coutumière clairvoyance d'Arverne ! Lui un martyr ! Or c'était l'incessant reproche qu'il se faisait, d'être lâche, d'être en tout comme le vulgaire, de dire et de ne point faire ! Serait-il jamais capable d'un acte comme celui de Piriou ?

Il se confessa à Arverne. Il lui étala sa misère intérieure, sa faiblesse d'âme :

— Est-ce que moi, qui suis conscient de tous les mensonges au milieu desquels nous vivons, au collège, dans l'Université, est-ce que je devrais souffrir d'y rester ? Est-ce que je ne devrais pas les crier sur les toits ? Non, je reste, je me tais, et je ne sais pas si ce n'est pas plutôt par peur qu'on me chasse, d'être jeté à la rue, que par illusion que j'y combats quand même pour un peu plus de vérité !

Les deux amis sortaient de la ville, prolongeaient leur promenade autour des boulevards sombres, sans réverbères, avec, au-dessus de leurs têtes, les crinières noires des marronniers, où scintillaient les étoiles.

Arverne sentait une émotion fraternelle le gagner, devant l'angoisse que lui criait Madec. Il cessa ses sarcasmes, et sa voix s'adoucit :

— Non, mon cher ami, ce n'est pas une illusion. Vous voyez comme j'avais raison : vous vous poussez au martyre ; vous vous excitez à la folie de la croix. Vous voyez trop de crimes. Vous voulez trop de vertus. L'Uni-

versité a besoin de gens comme vous, pourvu qu'ils ne fassent point d'eux-mêmes des martyrs. Le temps des supplices est passé, celui aussi des martyrs. C'est l'ère des hommes simplement, qui s'ouvre. Il faut nous ouvrir à la tolérance, faire chacun tout ce que nous pouvons, sans violence pour nous, plus que pour les autres. C'est le temps de la raison, non plus des coups, — de la longue patience, du génie. Il faut être tenacement loyal, et c'est tout, sans trop s'illusionner sur le reste. Nos maîtres de la Sorbonne et de l'Institut ne sont pas plus naïfs que moi. Ils croient peu, je pense, que leurs plus belles paroles, que leurs plus beaux actes changent grand chose dans le monde. Cependant ils préfèrent de belles paroles, de belles actions, à des paroles et à des actes vils. Inutile de se flageller. C'est la grande leçon qu'ils nous donnent. Vous voyez, avec toute ma blague, vous m'avez converti. Je suis entré à la Ligue. Sans doute je n'y fiche pas grand chose; mais encore une fois il nous faut beaucoup de patience et de modestie, à la Ligue, comme au Collège, comme avec nous-mêmes. Non, notre U. P. ne se fondera pas cette année, je ne crois pas. Mais contentez-vous d'avoir semé quelques graines de cette Idée. Elles germeront, dans un an, dans dix ans ; peu importe. Elles reparaîtront ici ou là, sous une forme que vous n'aviez pas prédéterminée... Et si elles ne germent point?... Bah! mon cher ami, soyez joyeux d'avoir semé !

Ils causèrent encore, longuement, Yves écoutait surtout. Il s'apaisait à ces paroles calmes, confiantes, prononcées d'une voix sereine. Il était conscient qu'un ami lui était venu, tout à coup, qu'il n'était plus aussi seul. Il ne voulait pas discuter, pour ce soir-là.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XXI

Au collège

Cependant on était aux plus beaux jours de juin, et Yves n'allait plus au collège qu'avec ennui. Il s'étonnait de sentir une telle torpeur l'envahir au bout de la première demi-heure de classe. Aucune classe ne l'intéressait plus ; ni les petits comme autrefois par leur turbulence perpétuelle, où il avait vu l'impatience de l'être jeune à accueillir toutes impressions et à y répondre ; ni les moyens ou les grands, dont les langueurs ou les gamineries lui montraient l'adolescent déjà affecté secrètement des puissants instincts qu'atrophie ou dénature l'atroce discipline.

Il avait dû cesser de jouer avec les gamins, de plaisanter avec les aînés, car il ne pouvait, dans cette prison, être leur camarade à une heure moins cinq, pour devenir leur ennemi à une heure sonnant. Il traversait donc leurs groupes sans plus répondre à leurs enfantines interpellations. Il entrait en classe en sabreur. A l'anglais il trouvait encore sa vie supportable : quelques-uns commençaient à bavarder pas trop maladroitement,

et puis ses classes d'anglais étaient à peine des « classes ». On y contait des histoires, on y jouait à maints jeux de société : on y représentait de courtes scènes comiques, le tout dans la langue étrangère, naturellement. Mais ces classes demandaient un constant effort d'invention, en même temps qu'une plus grande dépense d'activité nerveuse qui faisaient tôt éprouver à Yves de grandes lassitudes. Quant à ses classes d'allemand, où il ne pouvait appliquer la même méthode, puisqu'il ne pouvait parler allemand, elles lui étaient devenues de bonne heure de lourdes charges. Il les traînait selon la méthode vulgaire : les leçons pendant un quart d'heure, des zéros, des 1, des 2 ; des heures de retenue, des élèves mis à la porte ; des colères ; des coups de poing sur la table, de grands silences où, terrorisée, la classe ne bougeait plus. Et ils ânonnaient platement l'un après l'autre les stupides sentences : « Le jardin — *der Garten :* de mon oncle — *meines Onkels* ». Et cela durait une heure, puis une autre heure... Les mêmes petites inepties revenaient éternellement, et éternellement les mêmes voix se buttaient aux mêmes fautes : « Vous oubliez l's ou le *t*, de la deuxième personne. »... « Le rejet, s'il vous plaît !... » C'était tellement la même chose qu'il entendait et répondait, et parlait presque sans conscience, la tête appesantie d'un invincible sommeil, d'un écœurement de vivre. Le lendemain il fallait recommencer, et puis les autres jours. Car même à l'anglais, la variété n'était qu'apparente, la vie fausse, artificielle, imaginaire, péniblement imaginaire, où le monde entier doit s'évoquer entre quatre murailles. Alors il se voyait jour par jour un peu plus asservi à la routine, dans l'absurde impossibilité de remuer en cette

gangue rigide, dont le système entier l'enveloppait, le serrait de plus en plus.

Il se jurait cependant de lutter jusqu'au bout. L'an prochain, il s'y prendrait autrement. Il s'épuisait à chercher de nouvelles méthodes, rêvant de ne pas faire tant de fois la même chose.

D'abord il ne pactiserait plus avec l'administration paterne et bête. Il imposerait une méthode strictement autoritaire, puisqu'il ne pouvait songer à la liberté désirable. Du moins il l'exercerait avec le plus grand discernement et la plus absolue fermeté. Durant le premier trimestre, il ne punirait point; il laisserait faire tout en intéressant les élèves assez pour voir quelles spontanéités s'affirmeraient. Dès le second trimestre, le départ fait des bons, des médiocres et des nullités, il ne s'occuperait plus du tout de ces derniers. Il les mettrait à part, à des places du fond de la classe. Il ne leur corrigerait plus même de devoirs, ne leur demanderait plus de leçons; non parce qu'il les méprisait, mais parce qu'au fait il aurait jugé que de telles natures étaient essentiellement réfractaires, et que c'était risquer de les ruiner pour jamais que de les obliger à quoi que ce fût.

Il se réservait d'être sévère avec les médiocres surtout. Quand l'un d'eux serait en défaut, il lui marquerait une punition légère d'abord, aussi rationnelle que possible. Il lui donnerait par exemple un supplément de devoir ou de leçon. Si l'élève s'y refusait, il augmenterait la longueur du devoir ou de la leçon supplémentaire. Enfin il en arriverait à la retenue, qu'il viendrait faire faire lui-même, et qui ne serait autre qu'une classe supplémentaire. En cas très grave, il infligerait une

grande retenue de trois heures, qu'il surveillerait lui-même au collège. Surtout il voulait que les élèves s'habituassent à écouter ses paroles, à savoir qu'elles avaient un sens réel, une valeur pratique immédiate, et indiscutable. A ces énergies molles, relâchées, il fallait, songeait-il, ce perpétuel aiguillon d'une volonté résolue, inébranlable, cet exemple d'une constante fermeté, et qui jamais ne manque d'accomplir ce qui a une fois été décidé.

Quant aux bons, il les laisserait agir absolument à leur guise, leur passant même toutes sortes de manquements. Ils pourraient aller et venir, causer en classe, omettre un devoir, une leçon, sans qu'il en tînt compte.

Puis il songeait : rêve, que tout cela! En fait, il y a rarement un seul élève *bon*, un seul *nul*, tout est *médiocre*... Agir comme j'imagine, sans intervention de l'administration, c'est volontairement aller *contre* elle, qui *veut* le relâchement, la lâcheté, la veulerie !

Il souffrit de connaître ces enfants qui étalaient cyniquement devant lui toutes les plaies de l'âme. Il croyait l'enfance meilleure. A les voir de si près, si souvent, en tant de circonstances, ces petits hommes étaient hideux. A travers eux, comme à travers une glace, il voyait toute cette société de leurs pères et mères, des familles qu'il ne connaissait point. Ils reproduisaient fidèlement d'abord leurs tares physiques. Ces pâleurs ou rougeurs morbides du teint, indices de la pauvreté ou de l'impureté du sang; ces traits menus ; ces petites faces émaciées; ces corps maigriots ; ces tics nerveux; ces gestes impudents ; ces brutalités des voix... tout cela lui révélait des passés d'alcoolisme, de folies, de

hontes, de vices de toute espèce. Et puis c'étaient les tares morales. Ces enfants s'épiaient les uns les autres, se jalousaient, se raillaient impitoyablement, se dénonçaient, se trahissaient, se vendaient pour rien, pour le plaisir de médire, de triompher un moment. Tares physiques et morales que l'éducation universitaire n'efface pas, aggrave encore. Et c'étaient les blêmes visages des matins, les figures tiraillées, les attitudes énervées, les sournoiseries des regards, les ricanements étouffés, toute la vermine des âmes qui montait, s'enlaçait, se tordait, se multipliait sous son regard observateur.

Il avait d'abord imaginé, pour les forcer à plus d'attention, de les faire marquer leurs propres fautes sur leurs copies qu'il leur rendait, tandis qu'il corrigeait au tableau. Mais ensuite, quand il revoyait ces copies chez lui, il s'apercevait que la plupart des fautes n'étaient pas soulignées, ou étaient grattées. Il tenta de sévir, promit des récompenses, des punitions... Les élèves ne cessaient point de tricher, il le constatait à la différence des encres. — Il essaya de faire autrement; il distribua les copies de façon que chaque élève eût à marquer non plus ses fautes, mais celles de son camarade. Le résultat fut fantastique. L'esprit de malice les tenait et ils se marquaient un plus grand nombre de fautes qu'une copie n'en pouvait loger... Quand il proclamait les résultats, des disputes éclataient en classe. Il renonça à ce moyen, en adopta un autre, puis un autre, et cela sans fin.

Un jour monsieur le Principal entra dans la classe et s'effaça pour laisser passer monsieur le Sous-Préfet. Yves corrigeait un thème allemand. Les mains dans les poches, au fond de la classe, il resta dans la même position,

tandis que, avec quelque bruyance d'étonnement, ses élèves se levaient.

Le grand personnage était en civil; très correct, redingote, chapeau de soie, col droit, Yves le reconnaissait à peine, maintenant qu'il était sans argenture.

— Faites-les asseoir, je vous prie, monsieur! demanda le sous-préfet à Yves.

Yves s'avança vers sa chaise, et d'un signe de la main fit asseoir les élèves.

Il était devant le sous-préfet, qui « sentait bon », comme s'il venait de chez le coiffeur. Près de lui, le principal tanguait comme une tonne vide dans l'eau. Il se haussait sur ses pieds, le brave homme, comme sous la poussée soulevante de son éloquence, car, d'un air jeunet et rieur, il parlait, scandant ses mots avec force :

— Ils apprennent ici la *langue*, vous entendez bien, la langue des ennemis! Et les Prussiens, monsieur le Préfet, n'ont qu'à bien se tenir, vous entendez bien !

— Vous êtes content d'eux? interrogea monsieur le sous-préfet, en s'adressant à Yves. Celui-ci fit la moue :

— Pas absolument... Mais je ne les rends pas responsables tout à fait. Pour qu'ils apprissent sérieusement une langue vivante, il faudrait qu'ils pussent sortir des quatre murs de la classe.

— Oui!

Et monsieur le sous-préfet regardait en l'air. Il se retourna vers les élèves :

— Eh bien, mes enfants, à l'occasion de ma visite au collège, monsieur le Ministre veut bien que je dispose

en votre faveur d'un jour de congé... et toutes les punitions seront levées.

Il sourit, regarda les élèves, comme s'il attendait quelque chose. Mais eux, maîtrisant leur gaîté, s'étaient levés, faute de mieux.

Déjà le sous-préfet se dirigeait vers la porte. Yves, très grave, l'accompagna avec le Principal qui vainement essayait de combler un vide :

— Je suis sûr que les élèves sont reconnaissants à monsieur le Sous-Préfet, très reconnaissants. Les vacances, vous entendez bien.

Le sous-préfet se retourna avant de toucher la porte et il s'inclina, puis il sortit.

En revenant à sa chaire Yves fut accueilli par vingt questions faites presque à haute voix :

— M'sieur, plus de d'voirs supplémentaires. M'sieur, pas de thème à refaire ?...

Yves frappa sa table d'un livre pour rétablir le silence :

— Non, mes amis, non ! Je n'enlèverai pas mes punitions. Monsieur le sous-préfet peut lever celles qui regardent l'administration, retenues et consignes, si l'administration y consent. Mais, dites-moi, est-ce que monsieur le sous-préfet peut faire qu'une leçon non sue soit sue tout à coup, qu'un devoir non fait se trouve fait, par la vertu de sa visite ici ! Ni lui, ni moi, ni personne au monde, réfléchissez-y, n'a le droit, ni le pouvoir d'effacer une faute, sauf celui qui l'a commise, et en la réparant. Chitaud, vous ne saviez pas le cas possessif ? Je vous l'avais donné à apprendre en plus de votre leçon de la semaine. Est-ce que vous le savez maintenant parce que monsieur le sous-préfet vous a

fait visite ? Est-ce que je puis vous dire : vous n'avez pas appris ce que vous devez apprendre, mais tant pis, ne l'apprenez pas, puisque monsieur le sous-préfet est venu ? Voyons, est-ce que ça a une raison d'être ?

Quelques paresseux eurent l'air déconfit, mais beaucoup manifestèrent un étonnement heureux, malgré tout ; car cet âge, qui est sans pitié, a un sens très sûr de la vérité, et la vérité est toujours bonne à contempler.

La classe finie, Yves s'en donna à cœur joie avec ses collègues.

— Est-ce assez idiot, ce don de joyeux avènement ? Est-ce assez malpropre au fond ? Dès l'enfance ces gens-là veulent qu'on associe à leur présence, à leur personne, quelque souvenir de plaisir ! Ils se gagnent ainsi, malhonnêtement, des sympathies qui outragent la raison et la justice. Dès l'enfance, ils vous habituent à la pensée d'un être qui peut tout ; d'une puissance supérieure, capable de nouer et de dénouer des événements, de racheter des péchés, de pardonner des fautes ! Comme si le mal n'était pas le mal, quand le diable et tous les préfets de la terre y seraient ! comme s'il y avait d'autre moyen de l'anéantir que d'en faire un marchepied pour une action meilleure ! Voilà comme les enfants reçoivent des leçons d'absolutions et d'amnisties des plus hauts personnages ! Pourquoi les laisse-t-on entrer chez nous ?

En rentrant il trouva deux lettres d'amis, professeurs de collèges, qui lui donnaient rendez-vous aux grandes vacances à la mer. Dans ces deux lettres, il trouva l'expression de leurs fatigues et de leurs ennuis. L'une était de Crillon, professeur de mathématiques dans un collège de l'Ouest. Crillon, de l'âge de Yves, nature restée

simple et rude, voyait les choses avec précision, et les notait mathématiquement :

« Mon principal, — disait Crillon, — est avant tout un marchand de soupe. C'est un être souple, sans scrupules, n'ayant qu'un but, garder les élèves qu'il a, augmenter leur nombre. — Flatteur et doucereux avec tout le monde, distribuant des bonbons à tout moment aux plus petits, embrassant les autres, surtout certains d'entre eux ; courbé très bas devant les notables de la ville, et le sous-préfet.

« Mes relations avec lui : une poignée de mains, et quelques mots, à l'entrée de chaque classe. Jamais il ne fait allusion à ma classe et n'a jamais l'air de s'intéresser au travail, à la bonne ou mauvaise volonté des élèves. Licencié en quelque chose que je n'arrive pas à déterminer, peut-être après tout bachelier seulement.

« Les élèves non boursiers sont les maîtres de leur emploi du temps. Ils viennent en classe ou s'en abstiennent selon leur bon plaisir.

« Exemples : en *deuxième-moderne, six* ou *sept* élèves au commencement de l'année ; actuellement *un* prépare les *indirectes,* et ne vient qu'aux cours de physique et chimie ;

« Un autre prépare les *Postes,* et suit la moitié des cours de physique et chimie, et quelques cours de math. ;

« Deux autres viennent d'abandonner la géométrie descriptive et la trigonométrie. C'est trop dur, et ils n'en voient pas l'utilité ;

« Enfin un autre s'est payé un mois et demi de vacances à Pâques et suit les cours en amateur.

« Restent donc dans cette classe deux élèves (bour-

siers), suivant tous mes cours. Ce sont d'ailleurs d'excellents potaches.

« Mais quel plaisir et quel courage peut avoir un professeur dans de pareilles conditions !

« Heureusement les autres classes ne sont pas encore émancipées. Sauf de nombreuses absences (sans sanction je crois), les élèves des autres classes suivent tous les cours, et étudient toutes les matières, et j'ai réellement du plaisir à suivre leurs progrès. Mais, ayant quatre fois par semaine trois et même quatre classes réunies, je suis obligé de scinder ces cours en deux parties, afin que tous en profitent. Je m'occupe des uns pendant une heure, des autres pendant une autre heure : double travail pour moi, car il me faut assurer la surveillance pendant que je fais classe — et j'ai ces jours-là quelque quarante-cinq bipèdes ! Perte de temps pour les élèves qui n'ont que la moitié du temps pour les cours...

« Ici comme ailleurs le répétiteur est le plus exploité. Son service lui permet environ quatre heures de liberté par jour, et il en passe encore deux là-dessus à faire classe (pour quinze francs par mois !) Aussi quelles classes il doit faire dans ces conditions ! Je l'aide un peu en lui surveillant de temps à autre quelques études, cours, etc. Le maître primaire interne partage avec lui le service jeudis et dimanches.

« Je ne te parlerai pas des prof. dont un ou deux, vu leur âge et leur nullité, devraient être mis à la retraite ou employés à tout autre besogne... »

L'autre lettre était de Devaiges, qui, fort occupé de ses fiançailles toute l'année, avait laissé Yves presque sans nouvelles. Il lui annonçait la date de son mariage,

et lui contait l'affaire suivante qui venait de se passer dans son collège.

« ... Il y a déjà une quinzaine de jours les potaches étaient sortis furieux du réfectoire, en braillant dans la cour : « A bouffer ! à bouffer ! » De tout temps j'avais entendu les doléances des miens à propos de la nourriture. Mais tu sais que si on écoutait tout ce que disent les potaches, il n'y aurait qu'à flanquer le feu dans toutes les boîtes. Cependant voilà que vendredi dernier, au dîner du soir, dans le grand réfectoire, où se balladaient le père Poupoule (le principal), et son surveillant général, dans le potin des assiettes, des couverts, des voix, la porte s'ouvre, et... l'inspecteur d'académie paraît ! Il s'amuse à goûter le vin, les plats. Il y avait ce soir-là de la morue et des haricots. L'inspecteur fait une grimace en goûtant les haricots, deux en goûtant la morue, trois en goûtant le vin. Il interroge des potaches ici et l à. Ils déclarent qu'ils avaient tous refusé la morue. L'inspecteur leur demande si on changeait les assiettes... Cette question les ahurit ; jamais ils n'auraient pensé que ça pouvait se faire ! Pendant ce temps, Poupoule avait une tête que j'imagine avec délices. Chaque fois qu'il voulait dire un mot, il paraît que l'inspecteur le faisait taire doucement. Un énorme silence régnait dans le réfectoire, et on l'aurait dit vide. Enfin l'inspecteur a demandé à haute voix aux élèves de désigner trois d'entre eux pour l'accompagner dans le bureau de M. le principal. Ce fut fait sans bruit, en un clin d'œil. Trois potaches, trois grands, un littéraire, un scientifique, un commercial, se levèrent. Dans le cabinet du principal, où l'inspecteur était étalé dans le fauteuil du principal, et le principal debout, en rang avec

les trois potaches, on vit se précipiter la mère Poupoule. Madame la principale arrivait en torrent, en tonnerre, en ouragan :

« — M'sieur l'inspecteur ! Il faut chasser ces élèves ! « ce sont des meneurs ! de grossiers individus ! Il faut « choisir entre eux et nous ! »

« L'inspecteur ne cessait pas de sourire :

« — Madame, madame, calmez-vous, je vous en prie ; « nous n'avons pas affaire à vous ! »

« Et Poupoule fut obligé de prendre la grosse mère Poupoule sous les aisselles, et de la pousser dehors en disant :

« — Allons, va donc, petite, va donc... »

« Naturellement, c'est un potache qui m'a raconté toute l'histoire, mais je le connais assez pour savoir qu'il n'a rien inventé. Il paraît que, sur l'initiative d'un d'eux, tous les grands avaient, il y a quelques jours, signé une pétition, pour prier M. l'inspecteur de venir à l'improviste au collège, goûter ce qu'on leur servait au réfectoire, au repas et au jour qu'il choisirait. Chose extraordinaire, rien n'avait transpiré ! Ils avaient eu soin de ne rien dire aux petits. Je te laisse à juger, mon cher Madec, de ce que des histoires pareilles ont de hautement éducatif ! Vois-tu ce principal, mis en accusation par ses élèves, pris en flagrant délit d'escamotage, et du reste, par eux ? Quelle autorité morale penses-tu qu'il puisse avoir sur son armée de bipèdes ?... »

CHAPITRE XXII

Nouvelles et dernières scènes d'intérieur

Les jours de juillet furent pour Yves extrêmement pénibles. La grande chaleur sans humidité brûlait tout. La campagne n'était qu'une plaine jaunâtre et roussie, les champs étaient embrasés et bourdonnants. Les longues promenades où il avait coutume de se délasser le corps et l'esprit lui étaient interdites. Nulle ombre. Même le château n'était plus qu'une ruine blanche, que des pentes arides et desséchées, dévorées de soleil. Il fallait dès le matin se cloîtrer dans la chambre et clore d'épaisses tentures sur les jalousies fermées, demeurer dans l'obscurité. Une telle température, à quoi n'était point accoutumé ce Breton des rivages brumeux, énervait son courage. Il s'y alanguissait. Son cerveau même était las, surtout aux jours de classes. Il lui semblait alors que tout métier était plus clément que le sien, et il allait jusqu'à envier les cantonniers de Choute, qui ne chômaient point cependant sur les routes blanches de poussière. « Il est moins dur de briser des pierres, que de faire pénétrer quelque chose dans des têtes d'enfants ! » murmurait-il. Il rentrait de classe la poitrine meurtrie d'avoir parlé, le cerveau douloureux, le cœur plein de lassitude. « On a tout contre soi ! La bêtise de l'ad-

ministration, dont la responsabilité est toujours plus haut, on ne sait où. La veulerie des parents, qui se fichent pas mal de leurs rejetons. L'inertie des élèves... Quand je suis pris de colère pour une leçon non sue, un devoir mal fait, je m'arrête devant l'élève, je sens que c'est pitié. Quoi faire ? Qu'est-ce qu'une heure de retenue contre cette écrasante et anonyme masse de culpabilités qui se pressent et s'entassent derrière lui ? »

Une très triste nouvelle l'acheva. Le bon Périer venait de perdre sa femme. Elle était morte quelques jours après la naissance d'une petite fille. Il descendit chez son ami, et ne le quitta point durant deux ou trois jours. Il veilla la nuit qui précéda l'enterrement. Il contempla, au matin, ce calme visage de la morte, sur l'oreiller, entre la porte et la fenêtre grandes ouvertes, pour donner de l'air, dans cette pauvre chambrette d'ouvrier, à l'étage de la vieille maisonnette, dans ce quartier misérable. Le soleil entra dès quatre heures. Une ombre de feuillage de rose grimpante qui rampait autour de la fenêtre, vint palpiter sur le grand front blême. Une autre palpitation de vie attira l'attention de Yves : sur le plancher, à deux pas de lui, une souris grignotait furtivement, hâtivement, quelque ouate de pansement tombée là.

Le silence était déjà lourd, comme en plein après-midi. Il avait toute la nuit médité tant d'actes de bonté, d'héroïsme chez les pauvres gens qu'il avait vu affairés autour du lit de la malheureuse accouchée. Sa petite avait été recueillie aussitôt par des sabotiers qui vivaient dans une hutte prochaine. Des voisins de pauvreté sordide, d'aspect minable : depuis le vieil homme, charretier de son métier, qui, à soixante-dix ans, tra-

vaillait chaque jour, hiver ou été, sur les grands routes et dans les champs; — et sa femme, *femme de peine,* vêtue de méprisables haillons; jusqu'à leur grande fille de seize ans, couturière, qui déjà se parait de rubans et faisait la demoiselle; jusqu'à la petite de sept ans, qui avait tant chéri Valentine! tous avaient été admirables de dévouement; aucun n'avait marchandé ses soins, ses pas, et même ses sous.

Dans cette misère sale des bas quartiers de la petite ville, Madec avait trouvé de purs trésors d'humanité qui l'éblouissaient et plaidaient en son âme pour la beauté, la grandeur de l'amour et de la vie, contre son immense envie de mourir, d'être semblable à cette forme à jamais insensible qui reposait là.

Pourquoi toute cette beauté dans cette hideur? Après tant de siècles de luttes, de foi, de doute, de révolutions, de science, tant d'efforts des plus grands, tant de sacrifices des plus petits; pourquoi encore tant de pauvres gens, de vie si sordide, — et comment chez eux tant de divins joyaux? Valentine était morte, avait dit Périer, parce qu'il n'avait pas eu les moyens de payer un grand médecin spécialiste qui l'eût sauvée. Piault avait avoué son insuffisance. Mais, et l'argent pour consulter l'autre? Valentine était morte. Fallait-il haïr, fallait-il maudire? Le coupable était-il la Nature dans l'homme, non plus l'homme, la volonté? Alors l'immense assaut de l'homme était inutile? Tant de sueurs, tant de sang, pourquoi? Il se rappelait sa conversation avec Arverne. Avait-il raison? Fallait-il absoudre? Ne fallait-il que panser les plaies, comme ces infirmiers sur les champs de bataille, qui ne distinguent pas les blessés de l'ami ou de l'ennemi!

Périer obéit à la volonté que Valentine avait manifestée de tout temps d'être enterrée civilement. Madame Têtu et trois ouvrières tinrent les cordons du poêle. Beaucoup d'ouvriers du chemin de fer étaient présents, et quelques membres de la Ligue, dont Arverne, Boulon, Têtu, Madec... Mais des environs, des Loges de Libre-Pensée avaient envoyé des délégués, et Périer, perdu de douleur, eut à s'indigner de l'obstination de quelques-uns à vouloir fourrer partout des immortelles rouges :

— Nom de Dieu ! dit-il, fichez-moi la paix, avec vos insignes ! Autant aller chercher les curés, alors !

Après l'enterrement, Périer partit chez un de ses frères qui habitait à quelques lieues de Villetaupier. En rentrant chez lui, Madec se laissa choir sur son fauteuil de cuir, devant sa table. Il éprouvait une faiblesse inouïe. La petite bonne entra.

Depuis longtemps il vivait familièrement, fraternellement avec elle, bien qu'elle eût cessé, depuis des mois, de faire dictées ou narrations. Lina était paresseuse, insouciante, bavarde, romanesque. Intelligente pourtant, elle posait sans cesse mille questions à Yves. Elle lui avait conté tous ses doutes de jeune esprit féminin, toutes ses impressions de petite paysanne que séduit le luxe des grandes villes, et qu'amoindrit la domesticité. Yves s'était efforcé de la retenir, sur la pente où il la sentait glisser, de la relever, de l'affermir. Elle n'avait aucun fond de croyance religieuse. Elle allait à la messe pour plaire à madame Guiraud; pour ne pas faire scandale, pour avoir l'air d'une jeune fille de bonne maison. Mais son délice était le bal, ou le bavardage au seuil des portes, au soir tombant, avec quelque jeune commis. A défaut de grammaire ou de style, Yves avait

tenté de mettre à sa portée quelques principes de critique, quelques règles de haute moralité.

— Vous ne croyez pas ? N'allez donc plus à la messe. Vous souffrez de la tyrannie de votre maîtresse ? Révoltez-vous, mais à bon escient. Faites d'abord votre tâche diligemment, joyeusement. Soyez respectueuse, soyez serviable, — mais non servile ; soyez fière. Ne vous accoutumez pas à la servitude. C'est être servile que de bâcler sa tâche, que de la saboter, et de bougonner derrière le dos de votre maîtresse. Faites de votre situation un moyen de vous perfectionner en tant d'œuvres utiles, nécessaires : le ménage, la cuisine. Vous pouvez ici devenir une vraie femme, comme il est donné à peu de bourgeoises de l'être. Affranchissez ainsi votre esprit, vos énergies. Devenez digne d'être la femme d'un ouvrier sérieux. Ils ne manquent pas ; regardez Périer, regardez Piriou !

Mais Madec s'aperçut à la fin que tant de paroles, de conseils n'avaient de prise sur cette nature médiocre qu'autant qu'ils pouvaient servir à développer ses instincts d'indépendance les moins élevés. Lina s'enorgueillissait de l'amitié simple et robuste de Yves. Elle y prenait appui secrètement pour se révolter contre la bonne madame Guiraud. Elle s'en inspirait pour justifier ses négligences, ses paresses, ses vagabondages. Une fille comme elle, qu'un professeur du collège honorait de sa fraternelle confiance, était supérieure à sa condition. Elle était digne d'un autre rang social. Elle rêvait d'amours qui la libéreraient. Cependant elle demeurait effrayée et probe devant les actes qui la tentaient.

Avec crainte Yves se demandait si, au lieu de la sau-

ver. il ne l'avait pas plutôt pervertie. De nouveau une grande défiance naissait en lui de ses plus chères pensées, de ses meilleurs efforts.

Lina le trouva affalé dans son fauteuil.

— Eh bien ? Quoi donc ? Fatigué ?... Et puis c'est si triste, ce pauvre M. Périer !

Yves essaya de sourire. Lina s'était approchée de lui, posant plaisamment la carafe d'eau fraîche qu'elle tenait à la main, sur son front. Ce contact l'émut, lui fit du bien. Il voulut plaisanter :

— Oui, je comprends. Je passerai chez le coiffeur... J'ai une crinière ?...

— Mais non ! je n'ai rien voulu dire !... s'écria la jeune fille.

Elle avait placé la carafe sur la table. Debout devant lui, elle glissa légèrement la main sur les cheveux du jeune homme. Il tressaillit d'une étrange tristesse non sans douceur, à l'insensible caresse. Il prit cette main, dont il souffrit, la lâcha, se leva résolument et rit en disant mille bêtises :

— Lina, je vais me faire curé !... Cependant j'hésite entre le tablier des francs-maçons et la soutane des curés !

Dehors, dans le jardinet, un pas de cheval, et puis la voix de M. Louis, l'homme botté, vêtu de velours, toujours affairé, ne faisant rien :

— Eh dame ! puisqu'il faut installer le gaz ! Faut bien que les ouvriers viennent !

Et le goguenardisme de M. Laviteur, un gros richard des environs, ami intime de Louis, appuyait d'un ton paterne :

— Parfaitement ! Mais que voulez-vous, on ne peut

plus rien obtenir des ouvriers ! Foutent plus rien, ces rosses-là !

Puis un grincement de porte, sous une lourde brise de juillet, apportant une odeur de roses ; puis plus rien. Puis, au-dessous, dans l'escalier, une porte claqua. Et le silence.

Il était assis de nouveau dans le fauteuil, devant la table. Lina s'était penchée vers la persienne close, aux voix de Louis et de Laviteur, pour les suivre dans le jardinet. Elle se redressa, aperçut une carte postale illustrée sur la table de Yves. C'était un joli coin de l'Esterel, d'un dessin menu, avec des nuances fines ; tout un rêve de beauté et de bonheur s'évoquait là.

Lina prit la carte, la regarda longuement, soupira :

— Comme on doit être heureux là !... Je ne connaîtrai jamais ces endroits-là !...

Madec, gêné d'une pitié qui montait en lui, voulut prétendre :

— Moi non plus, allez ! Jamais je n'irai à Nice ! J'ai autre chose à faire !

— Non, possible !... Mais en Bretagne ? Il y a des coins pareils... La mer ! ce doit être si beau ! Est-ce que je la verrai jamais, la mer ?

A ce mot de la mer, tout le cœur d'Yves s'ouvrit. Elle ne la connaissait pas, la mer ! Lui allait la revoir. Il allait s'y délasser, oublier infiniment toutes les blessures, les luttes, les tristesses de l'année. La mer ! ah ! comme il y vivrait avec béatitude ; paysan, dans quelque champ voisin, paissant des chevaux, — ou tassant les goémons, — si seulement l'atroce problème social, humain, n'était là, qui le ramènerait aux villes, à la tâche !

Mais elle? Indéfiniment les journées lui étaient pareilles, et les heures de sa vie s'écoulaient à décrotter des souliers, à marmitonner des plats, entre l'évier et le fourneau, à balayer, épousseter, cirer... jusqu'aux épousailles d'un quelconque du troupeau, pour qui elle recommencerait la tâche jamais finie de cirer, épousseter, balayer...

Pourquoi n'ont-ils pas de vacances, eux aussi, domestiques, ouvriers, tous ceux à qui les autres doivent leur loisir, leur bien-être?

Que pouvait-il, lui, pour elle? Il la regardait. Blanche et rose, toujours elle considérait ce coin de paradis sur ce carton. Il n'oserait plus rien dire; il n'oserait plus la regarder en face. Il avait menti en la traitant en sœur! Entre elle et lui, il ne pouvait rien y avoir. Elle demeurait une domestique, il était un monsieur. Le monde entier, tout le monde, des siècles de vies se dressaient entre elle et lui, qui interdisaient de pareilles fraternités, qui voulaient que rien de lui pour elle ne fût autre que crime, rien d'elle pour lui autre que douleur. Il se leva brusquement, saisit son chapeau et dit :

— Pardon, Lina, je pense que j'ai oublié une course!

CHAPITRE XXIII

Secondaire et Primaire

Dehors, Yves trouva Boulon.

— Accompagnez-moi donc jusqu'au collège, lui dit-il.

L'instituteur Clavaud était souffrant. Il ne venait plus au restaurant depuis quelques jours. Boulon se plaignit que le service à l'École fût surchargé.

— Pensez donc, Clavaud a cinquante-deux gosses! Nous avons chacun nos quarante ou cinquante aussi, et six heures de classes par jour! sans compter l'étude. Et il faut que nous trouvions le moyen de faire marcher les cinquante-deux mômes de Clavaud en plus! Pour peu que ça dure encore huit jours, et ça promet, — je me demande ce que nous allons devenir!

Bonne âme, Yves proposa de les aider. Depuis longtemps d'ailleurs il était curieux de mieux connaître l'enseignement primaire. En outre, il lui paraissait naturel que, le cas échéant, un professeur d'enseignement secondaire et un instituteur se rendissent de mutuels services.

— C'est bien simple. Je suis libre deux après-midi par semaine, et toute la journée du vendredi, en outre

du jeudi et du dimanche. Il m'est facile de prendre la classe de Clavaud à ces moments-là, et je vous déchargerai d'autant. Voulez-vous que je passe à l'école vendredi prochain à huit heures du matin.

Boulon ne put s'empêcher de rire dans sa barbe assyrienne :

— Merci! Vous êtes bien gentil. Mais si vous croyez que ça se passe comme ça!

— Comment? fit Yves. Qu'y a-t-il là de bizarre?

— Il y a de bizarre, mon cher, que vous agissez toujours comme si n'existaient pas un tas de formalités qui barrent la route!... Voyons d'abord. Croyez-vous que le père Rolland, directeur, vous permette de faire la classe de Clavaud? Il est rudement trop froussard pour prendre ça sur lui! Ça ne s'est jamais vu qu'un professeur de collège fasse une classe d'instituteur! Quand il n'y a pas de précédent...

— On en crée! imposa Yves.

— Ouais! C'est pas le père Rolland qui essaiera! Il voudra demander l'autorisation à l'inspecteur primaire. Or l'inspecteur primaire est un chic garçon, pas banal même, et qui ne manque pas d'initiative. Mais tout de même il n'ira pas jusque-là, sans en prévenir le Recteur... qui aura peut-être à en aviser le ministre... et je ne dis pas que ça n'amènerait pas une interpellation à la Chambre! En tout cas, vous voyez que ça demandera du temps. Clavaud aura le temps de mourir et de ressusciter!

— Je comprends, poursuivit Yves, qu'on ne puisse pas, sans tant d'histoire, pour *un temps considérable*, permettre à un professeur de remplacer un instituteur. Chacun a sa compétence, et pas plus qu'un menuisier

ne peut faire le serrurier, de même, un secondaire et un primaire ne se peuvent remplacer dans leurs fonctions respectives. Mais quand il s'agit d'un cas exceptionnel, comme celui qui nous occupe, et d'un remplacement de quelques jours seulement, pour alléger une besogne toute matérielle, pourquoi s'embarrasser de tant de démarches quand on peut si aisément faire les choses?

— Ah! mon cher, dit Boulon, vous êtes curieux, vous! Vous figurez-vous que ce soit une question de compétence, proprement, qui puisse justifier ces démarches? La vérité est qu'il faut s'appeler Madec, et être le sale anarchiste que vous êtes, pour vouloir ainsi tout mêler et tout confondre! La vraie raison, la voici : « Jamais un professeur de l'enseignement secondaire ne daignerait faire, pour un jour même, dans une école communale, le service d'un instituteur. C'est un fait, une vérité psychologique, comme vous l'appelleriez, je crois; ceci est garanti, approuvé, consacré par l'autorité supérieure, qui interdit que l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire aient rien de commun. Qu'un instituteur, à force de travail, parvienne à prendre rang parmi vous, voilà encore une chose qui se voit; mais qu'un de vous descende vers nous, même par occasion, voilà ce qui ne peut se supporter... horreur!... Mais vous n'avez pas l'air de vous douter que ce n'est guère que depuis votre arrivée ici que nous voyons vos collègues un peu, du moins quelques-uns! Du reste, ce n'est guère aussi que depuis votre arrivée, qu'on se voit, qu'on se parle, qu'on se fréquente un peu, entre ouvriers, secondaires et primaires.

— N'est-il pas odieux, s'écria Madec, qu'on nous divise

ainsi? Qu'on nous éloigne les uns des autres! N'est-il pas odieux qu'il y ait deux enseignements, deux éducations, deux justices, deux morales! Quel plus sûr moyen, plus efficace, de faire des frères ennemis, de créer dans la même nation deux peuples, deux races qui ne se comprennent pas, qui se méconnaissent, se haïssent, s'entretuent! N'est-il pas odieux que, cela étant, des gens graves, doctes, faiseurs de systèmes, de bouquins et de discours, parlent de vertus civiques, de solidarité, de justice! parlent d'éduquer les consciences, quand la première leçon que reçoit l'enfant que son père emmène à l'école ou au lycée, en face, à côté l'un de l'autre, est une leçon publique, sociale, dictée par la loi, patentée, d'iniquité, d'immoralité, de division, d'envie et de mépris, de jalousie et d'orgueil! Petit pauvre, entre ici; petit riche, entre là! Par le seul fait que l'enfant est au lycée, ou à l'école communale, il sait d'avance toute la blague, le mensonge de toute l'éducation qu'il va recevoir. Il sait d'avance que ce ne sont que des mots, qu'on lui apprendra, puisque ceux qui sont ses maîtres, qui lui prêchent la justice, l'égalité et la fraternité, sont, à ses yeux, ceux qui maintiennent en fait l'inégalité parmi les enfants du même pays.

Voyez-vous, Boulon, tout l'effort d'une révolution sociale sincère devra porter là, contre l'odieux système de deux enseignements. Tant que la démocratie tolérera qu'un tel mensonge subsiste, elle restera une école de perversion du sens moral, de lâcheté, de veulerie, d'inconscience. Pour que les hommes d'une même nation, d'une République, se sentent vraiment fraternels; pour qu'ils s'unissent dans la même lutte contre tous les maux, pour que d'un même cœur ils aient le

même amour de la vérité et de la justice, il faut d'abord qu'ils aient été élevés aux mêmes écoles, que leur enfance ait été accueillie, réjouie, nourrie, bercée aux mêmes foyers de paix, de science, de beauté, et que sans distinction de religions, de castes sociales, sans égard pour la différence des conditions, les mêmes heures de labeur et de joie aient été dévolues à leur jeunesse. Au moins n'imposons pas nos divisions et nos haines à nos enfants. Qu'ils croissent libres, harmonieux et puissants, brisant toutes les gangues dures qui emprisonnent ; renversant, du seul effort de la vie qui fleurit, toutes ces vieilles murailles impitoyables qui séparent les maîtres des domestiques, le patron des ouvriers, les riches des pauvres, les hommes des hommes !

A la porte du collège, Boulon et Madec se quittèrent. Madec trouva Binelle dans sa cour, tête nue, les yeux levés vers son gros tilleul, admirant un coq d'Inde de sa basse-cour, qui était allé s'y percher. En apercevant Madec, le gros bon homme eut une exclamation de joie enfantine, comme il lui arrivait, par explosion. Il lui tendit les deux mains :

— Je vous demande pardon de vous avoir fait demander, monsieur Madec, mais tenez, venez donc ! J'ai là votre discours qui m'est revenu de chez M. le Recteur, avec quelques observations.

Il y avait deux mois environ que Madec avait été prévenu qu'étant le dernier arrivé au collège, l'honneur grand lui était réservé de faire le discours de distribution des prix. Il l'avait fait presque sans y songer, durant ses longues promenades, ou ses longues heures de solitude dans sa chambre. La corvée pour lui n'était

pas de faire le discours, ni même de le dire, bien qu'il fût un peu angoissé à la pensée de parler devant tout un public officiellement rassemblé pour l'entendre. La corvée insupportable pour lui était de soumettre son discours à l'approbation du recteur. Il trouvait humiliant qu'il lui fût, à son âge, et dans sa situation, interdit d'être le maître de sa pensée, de la forme qu'il lui donnerait, comme un écolier qui ne saurait parler, écrire, penser, sans la permission, les corrections de son maître. Le sens de cette « formalité » qui ne l'était point, n'échappait pas à Madec. C'était une manifestation nouvelle de la grande « âme policière ». Il lui était réellement interdit de penser selon la logique de son esprit, et de parler sa pensée. Il se souvenait des démêlés qu'avaient eus maints collègues de lycées ou de collèges avec leurs recteurs, pour des passages de discours qu'il leur avait bien fallu supprimer, n'étant pas les plus forts. Une fois de plus, à cette occasion, Yves avait vérifié l'exactitude des observations qu'il avait faites à d'autres sujets, que le professeur, qui, en tant qu'éducateur, doit enseigner la liberté de penser, s'il est vrai que l'exercice de la raison et du jugement n'est sain qu'à ce prix, n'est point libre lui-même de penser. Il est un quelconque qui a charge de dire aux enfants ce qu'on lui ordonne de dire, et dans la forme autorisée.

Dans le bureau du principal, où il était souvent entré depuis le premier jour, il reçut son manuscrit. Il avait choisi comme sujet : « Les langues étrangères et les étrangers ». Il avait développé cette pensée de Ruskin : ce n'est pas tant la différence des langues ou des mœurs qui sépare les peuples, que certains vices hu-

mains, tels que l'égoïsme, l'ambition, l'ignorance... Parlant à des enfants, il s'était exprimé avec autant de hardiesse qu'il était possible. Mais, refroidi par le souci d'être lu par un administrateur qui sans doute n'irait point chercher sous ses paroles l'âme qu'il aurait voulu y faire passer, sauf pour la dénaturer, il avait composé son discours sans enthousiasme.

Tandis qu'Yves lisait la lettre du recteur, jointe à son discours, le bonhomme soupirait. Le recteur trouvait que ce discours n'était pas un discours de distribution des prix. Il citait quelques expressions impropres ou même incorrectes. Il terminait en traitant le tout dédaigneusement de « pathos mystique ». Yves fut soulagé de voir que le recteur ne lui demandait pas de le recommencer.

Il parcourait des yeux, rêveusement, les bouquins scolaires étalés sur le bureau du principal, quand celui-ci se tournant vers lui :

— Tenez, monsieur Madec. Voyez donc cette paperasse-là; et dites-moi ce que vous en pensez ?

Il lui tendait une feuille, ornée au coin d'un « imprimé » : « Université de France — Académie de... — Collège municipal. »

— C'est ce rapport officiel que vous voulez dire ?

— Oui, c'est moi qui ai écrit cela. Vous reconnaissez ma main ?

Sympathiquement Binelle s'était approché derrière Madec, tandis que celui-ci lisait. C'était vingt lignes d'une belle écriture « sergent-major », tout à fait administrative, en français correct, incolore.

— Eh bien ? dit Madec.

— Trouvez-vous quelque chose à redire ?

— Moi ? Non ! Je ne vois rien !

Binelle s'en retournait au fond de la chambre, les deux bras levés, gémissant :

— Mon cher monsieur, c'est la troisième fois, vous entendez bien, que M. l'Inspecteur d'Académie me renvoie cette pièce, sans me dire pourquoi ! Je l'ai refaite trois fois déjà, d'un bout à l'autre, soignant l'écriture, l'orthographe, le style ! tout, quoi ! Vous m'entendez bien, je ne comprends pas ! N'est-ce pas honteux de traiter un homme qui a trente ans de service comme un gamin ? Car c'est ainsi neuf fois sur dix, depuis six ans que je suis principal ici ! Ah ! encore quatre ans de ce métier-là, et je m'en vais !...

Pesamment il reconduisait Madec. Il soupirait encore, sa large face plus blanche et plus flasque que jamais :

— Allons ! v'là l'heure du dîner. Faut que j'sonne ma cloche... Tiens ! j'avais quelque chose à vous montrer. Ça vous aurait donné du courage, à vous qui venez leur lire des belles choses le jeudi, à ces chenapans-là... Ah ! je ne sais pas ce que j'en ai fait... Figurez-vous que j'ai confisqué dans la deuxième étude : *Fin de Siècle, le Colonel Ronchonnot*... et *le Dernier des Mohicans*...

Puis le bonhomme rit aux éclats, les yeux humides. Soudain, près de la porte de la rue, il redevint grave, rapprocha de lui, d'une forte pression de main, Yves qui allait le quitter, et, à voix presque basse :

— Ah ! dites donc... Cet enterrement civil, de cette femme d'ouvrier... Vous y avez assisté, avec Têtu, Arverne, etc... Je sais bien que vous connaissiez cet ouvrier... Mais, dites donc, savez-vous que ça fait déjà du bruit ? — Vous m'entendez bien... C'est un enterre-

ment CIVIL ? Si ça arrive aux oreilles du recteur, j'm' demande si il n'va pas voir ça comme une *manifestation* ?... Je suis très embêté, vous entendez bien ? très embêté !... Est-ce que vous êtes parent de cet ouvrier ? Il y a beaucoup de personnes qui vous ont vu par le bras avec lui souvent, et qui m'ont demandé ça... Dans les petites villes, vous m'entendez bien... un ouvrier et un professeur du collège, ça étonne toujours un peu. On a l'esprit étroit, ici... Enfin, j'aimerais mieux que le recteur... Vous entendez bien ?...

CHAPITRE XXIV

Veillée

L'année scolaire était achevée. La veille au soir du jour de la distribution des prix, Arverne et Madec furent invités à dîner chez Têtu. Ils devaient tous deux partir en vacances dès la fin de la cérémonie, et ils ne savaient point s'ils se retrouveraient là l'année suivante. C'était le dîner des adieux. Yves aurait voulu refuser ; il se sentait triste et malade. Mais il craignait de contrarier madame Têtu et ses collègues qu'il regrettait de quitter. En leur compagnie, près d'eux, il avait combattu et souffert, durant toute cette année riche d'expériences et de déceptions. Il se rendit donc chez Têtu avec Arverne.

Le commencement du dîner fut bruyant et gai, à cause de la présence de Jean-Pierre qu'Yves cherchait à faire bavarder en anglais, et de celle de madame Têtu, qui allait, venait, plaisantait.

— A quand le mariage ? fit-elle soudain.

— Hé ? exclama Yves. Est-ce à moi, s'il vous plaît?...

Cette madame Têtu savait donc tout? Qui diable avait pu lui conter l'histoire qu'il avait eue avec madame Binelle. Madame Binelle peut-être, parbleu !

— Et mademoiselle V... ? Et madame T... ?

Madame Têtu riait ; Têtu riait ; Arverne souriait, étonné :

— Té, té, mon bon ! Qu'est-ce que cette histoire ?

— Comment, vous ne savez pas, monsieur Arverne ? C'est donc des histoires entre femmes ?...

— Si tu crois, dit Têtu avec importance, qu'on parle de ça au cercle !

— Je puis bien le supposer, repartit vivement madame Têtu, puisque partout où je vais on me demande : Est-ce vrai que M. Madec se marie avec mademoiselle V... ?

— Allons, répliqua Madec à son tour, je vois qu'il est temps que je fasse mon discours, et que je me sauve, sans ça, on me marierait ici avant que j'aie le temps de me garer !

Il se mit à raconter tout au long ses entrevues avec madame Binelle. La compagnie en fut intéressée. Mais madame Têtu ne put s'empêcher de se moquer de ce « drôle de monsieur Madec, qui était si entier dans ses idées ».

— Madame Binelle n'a pas tout à fait tort. Permettez-moi de vous dire, monsieur Madec ; jamais vous ne ferez rien avec vos idées, si vous n'êtes pas marié ! Vous vivez trop seul ; vous vous exaltez. Vous êtes triste, vous vous découragez. Un intérieur, un peu d'affection chez soi, ça vous retrempe, pas, mon vieux ?

Elle eut un geste caressant pour Têtu, qui dodelina de la tête, en grignotant un os de poulet.

Arverne ajouta, pensif :

— A Madec, plus qu'à aucun autre peut-être, il faudrait un intérieur. C'est là seulement, mon cher, que vous pourrez appliquer vos idées, les essayer librement.

Tenez, moi, je l'avoue, je ne suis plus aussi jeune que vous, et cependant j'y rêve. Si on ne vit pas pour avoir des gosses et les élever mieux que soi, je ne vois fichtre pas à quoi sert cette sacrée existence ! Mais quel but, quelle joie, de faire passer en quelqu'un de nouveau, qui grandit chaque jour, qui chaque jour devient plus fort, plus ardent, alors que chaque jour on s'affaiblit, on baisse, on s'éteint, — les grandes idées qu'on n'a pas pu s'assimiler soi-même, parce qu'on a été mal élevé, parce qu'on n'a pas su nous élever !

— Tiens, tiens ! monsieur Arverne ! Comme vous parlez, dit madame Têtu. Vrai, vous me pardonnerez, mais je ne vous croyais pas ces idées... des idées aussi... sérieuses, sur la vie. Est-ce que vous allez vous marier?

Têtu eut l'air confus de l'indiscrétion de madame Têtu :

— Laisse donc Arverne tranquille ! En voilà des questions ! Comme tu es bête !

Arverne sortit d'un rêve :

— Oh ! madame, je crois avoir passé l'âge. D'ailleurs vous savez mes conditions... j'y tiens toujours. Avec mon traitement et mes petites rentes, j'arrive à cinq mille francs par an. Je n'épouserai qu'une femme qui, de son côté, pourra m'en amener autant. Chacun ses idées. J'apporte cinq mille francs de rente à ma femme, il est naturel que j'en exige autant d'elle; et, si je viens à mourir avant elle, elle aura toujours ce qu'elle aura, et je ne la laisserai pas sur le pavé !

Au café, madame Têtu se leva pour aller coucher Jean-Pierre. Quand elle fut sortie, Têtu dit aussitôt :

— Vous savez que ça y est! Le renouvellement des traités va être signé pendant les vacances. Je n'ai pas

voulu en parler devant ma femme, parce qu'il y a une clause qui va nous gêner.

— Ah ! contez-nous ça ! dirent en même temps Madec et Arverne.

— D'abord, il faut tout vous dire : le Collège va avoir deux chaires supprimées. En outre il y aura une chaire nouvelle, et la vôtre, Madec, passera du second au premier ordre... On retire au père Fusain deux cents francs de son traitement annuel... Il est vrai que ceci ne fait pas absolument partie du Renouvellement, mais il y a un tel embrouillamini là-dedans, que je crois bien que les plus malins n'y voient goutte. Le père Fusain a dix-huit ans de service ; mais il a le malheur de n'avoir pas le brevet. Ça n'empêche pas que depuis dix-huit ans le bonhomme enseigne fort honnêtement le dessin au collège. Il touchait 1.600 jusqu'ici, et on lui prélevait la taxe légale et proportionnelle sur 1.600 pour sa retraite. L'Université, en récompense de ses bons et loyaux services, ne le paiera plus maintenant que 1.400 ; et, pour la retraite, il ne touchera que sur le traitement de 1.400 !

— Eh bien ? dit Arverne. Et ce qu'il a versé sur 1.600, pendant dix-huit ans ; on va le lui restituer ?

— Non pas, cria Têtu, je me suis informé. C'est fichu ! On lui donnera peut-être un petit dédommagement de cent cinquante ou deux cents pour le faire taire, — mais il peut se fouiller pour le reste !

— Mais c'est un vol ! exclama Madec. C'est inouï d'étrangler ainsi tout doucement les petits, parce qu'on sait qu'on n'entendra pas leurs plaintes !...

— Ce qui est aussi inouï, reprit Arverne, c'est de penser qu'en notre République de paix et de fraternité, les officiers soient toujours plus payés, plus considérés, —

quant aux professeurs, c'est sur eux qu'on réalise des économies !

— A mourir de rire ! éclata Yves. Quand on pense qu'on est mieux vu et mieux payé pour enseigner à tuer, que pour enseigner à vivre !

Têtu continua :

— Les deux chaires supprimées sont celle du professeur de seconde qu'on met à la retraite (on joindra une partie de son enseignement à la chaire de philo)... et puis la mienne, probablement, celle d'histoire...

— Allons donc ! interrompirent Arverne et Madec.

— C'est tel que je dis... Alors vous comprenez... je ne sais trop que devenir. Car combien dans mon cas ?... Je suppose qu'on me paiera tout de même ; — mais j'avais quatre cents d'heures supplémentaires !... On prétend qu'en France il y aura ainsi plus de cent professeurs sur le carreau !... En revanche on aura ici un professeur d'agriculture. Puis, j'oubliais... une autre chaire de langues ! Mon cher Madec on vous déchargera de l'allemand, ne pleurez plus. Pour vous dédommager, on vous donnera, en outre de l'anglais, du français, du grec, et du latin. On ne veut plus de bilingues, mais on tient à des quadrilingues !

Ceci finit par amuser Arverne et Madec. Quelle bouillabaisse ! Est-ce qu'on se moquait d'eux ? Qui diable avait manigancé un tel attrape-nigaud ? Têtu était-il sérieux ! Mais Têtu était incapable d'une plaisanterie aussi lugubre.

— Vous n'avez pas l'air de croire ? Vous verrez... Mais de quoi vous étonnez-vous ? Vous ne savez donc pas que tout ça s'est fait entre le Recteur (qui a des ordres, et n'y peut rien), notre conseil municipal, (et

vous savez combien d'intellectuels il compte), avec le maire en tête, l'exquis Raffiard ; le conseil d'administration (dont Binelle, le pharmacien Biron, l'ancien vigneron Château, qui ne sait même pas l'orthographe, le vieux bonnetier Pittal, font partie ; sans omettre Chantal, ex-vidangeur, futur conseiller général ! —) Tout ça s'est fait parmi tout ça. Et où, et comment, et avec qui encore, Dieu sait !

— Mais, demanda Madec, pour quoi comptons-nous là-dedans ? Comment tout cela s'est-il fait sans que, nous autres, professeurs, nous en ayons jamais entendu parler ? Il me semble qu'on aurait pu au moins nous consulter ? Qui peut savoir mieux que nous nos compétences, et les mesures à prendre pour certaines modifications à apporter dans l'ordre de l'enseignement et dans celui de l'éducation ?

— Ah, mon pauvre Madec, s'écria soudain Arverne, d'un ton furieux, rageur, comme quand un sarcasme allait déguiser sa pensée : Que vous êtes idiot, bon Dieu ! Est-ce qu'il s'agit d'enseignement, d'éducation ! Il ne s'agit que de galette, de galette et toujours de galette ; fichez-nous donc la paix avec le reste !

— Qu'y a-t-il ? Est-ce qu'on se bat ? questionna madame Têtu en rentrant.

La soirée s'acheva de bonne heure. Yves voulait s'aller coucher tôt, craignant l'insomnie, à la pensée du discours à lire le lendemain.

En cette veillée dernière, seul, dans sa chambrette, Yves rêvait à cette inouïe affaire du renouvellement des traités, dont il aurait pouffé, s'il n'en avait senti tout le tragique. Il y avait là de quoi convaincre l'âme la plus naïve, de la vénalité du tout. C'était vraiment le coup

de pied de l'âne. Et il se prit à rire de mépris pour son bel enthousiasme des jours d'arrivée à Villetaupier.

Il repassa son année de solitude, de labeurs, d'efforts constants et sincères. Il vit comme de toutes parts il avait été repoussé, rejeté sur lui-même, condamné au rêve pour en être dévoré dans la fièvre de l'action impossible. Dans cette maison, c'était la servante d'abord, pour qui il n'avait rien pu, sauf du mal peut-être ; elle, emmurée dans sa condition de domestique, lui dans celle de bourgeois. Au collège il s'était heurté à toutes les cloisons, à toutes choses établies ; et par quelles fissures rares avait-il pu glisser son action ? — De Périer il avait fait un ami sûr. Mais Périer s'était fait franc-maçon. Ainsi des murs s'étaient dressés entre les esprits, entre les cœurs les plus pareils, et ses efforts n'avaient point prévalu. Il n'avait pas fait d'U. P.

Il avait trouvé des sympathies. Il s'en était créé. Il se savait estimé, aimé de ses élèves, de ses collègues, d'instituteurs, d'ouvriers.

Il se plut à y songer. Il n'avait pas absolument échoué, peut-être, dans toutes ses tentatives, puisqu'on l'aimait, puisqu'il aimait ! Il ne trouva, revoyant en esprit tous ceux qu'il avait connus, rencontrés, aucun à accuser, à blâmer. N'était-ce point assez pour effacer tout souvenir amer ? N'était-ce pas une victoire ?

La grande victoire n'est-elle pas de vaincre en son cœur le dégoût de toutes les laideurs de la vie, d'affronter toutes les grimaces, de faire tomber tous les masques, masques de défiance, d'envie, de mépris, d'égoïsme, d'ambition, de mensonge, et d'aller toujours droit au cœur, à l'âme, à la peine ! de forcer la bonté, la sympathie, l'amour, à sortir du mystère d'épouvante où il se terre !

CHAPITRE XXV

Épilogue

Il y avait huit jours à peine qu'Yves Madec était en vacances, quand il reçut une lettre fort émue de Pillard. Il lui disait :

« Mon cher collègue,

« Je suis effrayé de la stupidité de l'événement. Je ne doute pas un instant, si quelque bruit des racontars dont je suis la victime vous est parvenu là-bas, ou même ici, avant votre départ, que vous n'en ayez fait promptement justice, selon votre loyauté qui m'est bien connue. Mais je veux que vous m'entendiez moi-même, comme il est juste.

« J'ai reçu un blâme du recteur pour avoir, paraît-il, haussé les épaules pendant votre discours. Le recteur n'assistait pas à la distribution, comme vous le savez. Comment aurait-il vu mon geste ! Il faut qu'il ait écouté le rapport de quelques méchantes gens. — Je ne me rappelle pas avoir haussé les épaules. Si je l'ai fait, je vous conjure de croire que je n'avais pas, comme l'a cru le recteur, comme on a voulu le lui faire croire, l'ombre de raison de me moquer de vos paroles. J'ai entendu

votre discours. Il m'a paru être d'un philosophe et d'un poète. Je l'ai aimé, et en le lisant, j'y ai trouvé plus de qualités rares que je n'en avais aperçues à l'entendre. Monsieur le recteur n'avait aucune raison de penser que je me permettais de manifester publiquement mon mépris pour les idées que vous y formuliez, et qui sont miennes, auxquelles il avait donné son approbation. Mais j'avoue que, pendant un court moment, quelqu'un qui se trouvait sur l'estrade derrière moi, et qui sans doute n'écoutait pas, me désigna une personne de l'auditoire dans la salle, et me fit, à son propos, une réflexion qui provoqua chez moi le rire, et sans doute ce haussement d'épaules involontaire, purement réflexe. Je ne vois pas d'autre fondement au blâme du recteur. Je vous demande pardon d'ailleurs de cette distraction dont je n'ai pu me défendre.

« Mais ce n'est pas tout. Mon pauvre ami ! Quand je vous parlais des honteux cancans des petites villes ! Le recteur me blâme encore pour avoir osé assister à la distribution solennelle des prix (où il n'était point ; il a donc encore fallu qu'on le lui racontât), avec *un pantalon gris,* et des *souliers jaunes,* sous ma robe de licencié ! »

Juin 1903.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on pouvait encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins

au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1905 la cinquième série complète se vend quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA DÉLATION AUX DROITS DE L'HOMME

Je publie en vrac et le courrier que nous a valu le dernier cahier, et le courrier complémentaire du dernier cahier, et le courrier annexe ; sans un mot de commentaires ; pour la même raison que j'ai dite au commencement du présent cahier ; je ne puis, dans la même semaine, établir un cahier de plus de deux cent quatre-vingts pages, et répondre, comme je le voudrais, à plusieurs de mes correspondants ; mais je fais les plus expresses réserves sur certaines affirmations contenues dans ce courrier ; et je demande formellement qu'on ne reçoive pas mon silence comme un acquiescement.

Charles Péguy

Paris, le premier février 1905

Monsieur le directeur des *Cahiers*,

Je proteste avec énergie contre la publication faite par les *Cahiers* d'une lettre absolument personnelle adressée par moi à M. Bouglé, publication faite sans mon autorisation et que vous n'aviez pas le droit de faire, comme vous le reconnaissez vous-même. Dans cette lettre intime, écrite à la hâte et dont vous n'avez donné qu'une partie, j'avais eu le tort de critiquer des hommes que j'aime et j'estime entre tous,

dans des termes dont je déplore la vivacité et qui dépassent de beaucoup ma pensée. Vous avez eu raison de penser que je n'en aurais jamais autorisé la reproduction. En les reproduisant, vous m'avez fait commettre, malgré moi, une mauvaise action.

Je compte sur votre loyauté pour publier cette protestation dans votre plus prochain *Cahier*, et je vous prie de croire à mes sentiments dévoués.

Gabriel Monod

Privas, 3 février 1905

Cher monsieur,

Bravo pour le dernier *Cahier* — et pour tous les autres. Je vous envoie ci-inclus, — pour grossir votre dossier inédit sur « la Délation aux Droits de l'Homme », — copie de ma lettre de démission de la Ligue, adressée à M. de Pressensé après l'apparition du *Bulletin* du 15 décembre, c'est-à-dire vers le 20 décembre. Que cette protestation s'ajoute aux autres dans votre dossier, pour y subir le même sort : inédite sans que mon amour-propre en souffre ! — ou publiée avec signature et adresse.

A. 22-9

vers le 20 décembre 1904

à monsieur de Pressensé

Monsieur,

La lecture de votre lettre, au dernier *Bulletin*, apportera à beaucoup d'anciens dreyfusards une profonde tristesse.

Depuis déjà longtemps s'entrevoyait l'opportunisme de politiciens ministériels qui devient l'attitude de la Ligue. Plusieurs parmi nous ne s'étaient pas réjouis de vous voir entrer à la Chambre, — vous et F. Buisson, — convaincus à l'avance que votre action de justice y serait annihilée ou détournée. Aujourd'hui nous le constatons pleinement, et le sentiment de notre clairvoyance n'adoucit pas notre amer regret.

Il y a dans votre lettre des mots *inacceptables* pour « ceux

qui ont gardé au cœur la flamme vivante de l'idéal », (1) et qui placent l'idéal plus haut que le souci des combinaisons ministérielles. Il s'agissait, *quelles que fussent les conditions suspectes* (2) dans lesquelles se présentaient les dénonciations à la Chambre, de proclamer hautement et à l'avance que, si elles étaient prouvées, la réprobation contre la délation jésuitique atteindrait également les jésuites rouges, et avec plus de force encore, car ils sont inexcusables d'emprunter à leurs ennemis de telles armes. Et dire que « *sous prétexte* de demeurer purs entre les purs », des républicains ont fait, « *consciemment* ou non », le jeu des prétoriens, c'est émettre une insinuation infamante que beaucoup, je l'espère, ne toléreront pas. Les seuls qui font le jeu des prétoriens et des cléricaux, ce sont ceux qui font passer au-dessus de tout la raison d'État et qui emploient, pour le *salut public*, des moyens cléricaux; ce sont ceux-là, et leurs défenseurs. Dussions-nous être vaincus, si nous n'avons combattu que la Justice et le Droit, c'est nous qui en fin de compte aurons triomphé.

Membre de la Ligue presque dès les premiers mois d'existence, je lui ai recruté à Crest, aux Ollières, à Privas, à Loches, à Laval, à Montbrison, des membres qui en ont amené d'autres; j'ai distribué abondamment des brochures, des appels, des déclarations, — non sans risques quelquefois, comme à Laval. J'ai contribué directement à la création des sections des Ollières, de Privas, de Montbrison; les deux premières aujourd'hui désorganisées par les politicailleries locales. — Mais depuis déjà quelque temps je n'ose plus parler de la Ligue. Et comme je n'ai pas, pour rester avec vous, les mêmes raisons que mon vénéré ami Louis Comte, dont j'approuve entièrement la lettre sévère, âpre et juste, digne de lui, je vous adresse ma démission de membre de la Ligue. Quand celle-ci redeviendra *en toutes circonstances*, et sans *souci des conséquences politiciennes*, le porte-parole du droit, nous pourrons reprendre la propagande interrompue.

(1) Allusion à la lettre de Pressensé, *Bulletin*, page 1575, ligne 8.
(2) *Ibid.*, page 1570, lignes 27-28.

J'adresse mes salutations respectueuses et mes ardents souhaits de réveil à l'admirable Pressensé de 1897-99.

Élie Reynier,
Professeur d'École normale
à Privas.

**Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée,
Paris, cinquième arrondissement**

Monsieur le Secrétaire général de la Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen, 1, rue Jacob, Paris sixième.

Vendredi 20 janvier 1905

Monsieur

Sauf avis contraire de votre part et pour la bonne administration de nos abonnements, nous vous ferons présenter le lundi 6 février *prochain un mandat de* **vingt** *francs* **soixante** *pour votre abonnement à la sixième série de nos cahiers, — octobre 1904 — juillet 1905, — et pour les frais du recouvrement postal.*

Vous aurez, à cette date, reçu les neuf premiers cahiers de cette sixième série.

Recevez, monsieur, nos meilleures salutations.

L'administrateur
André Bourgeois

**Ligue Française pour la Défense
des Droits de l'Homme et du Citoyen**

---

rue Jacob, 1 (VI[e] Arr[t])
PARIS
—
Téléphone 821-12

Le 24 janvier 1905

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 20 janvier.

Le Comité central a, par mesure d'économie, décidé de

supprimer les abonnements qu'il avait souscrits aux journaux et aux revues.

Je vous prie en conséquence de vouloir bien supprimer désormais l'abonnement des *Cahiers de la Quinzaine.*

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Le Trésorier général

ALFRED WESTPHAL

A Monsieur A. Bourgeois, administrateur des *Cahiers de la Quinzaine,* 8, rue de la Sorbonne, à Paris.

Caen, 13 janvier 1905

Mon cher ami,

Je t'envoie — avec un retard involontaire causé par la grippe — l'adhésion que je t'avais promise oralement. Je regrette et blâme l'attitude prise par le comité directeur de la Ligue et son Président dans l'affaire des Fiches. M. de Pressensé avait mieux à faire qu'à reprendre le langage des généraux, lors du procès Zola, et railler le « byzantinisme » des professeurs de morale. La ligue avait pour devoir de protester hautement contre des actes, dont les auteurs peuvent bien être individuellement excusables pour l'honnêteté de leurs intentions et leur parfait désintéressement, mais dont il importe de condamner le principe et d'empêcher le renouvellement. Et il est lamentable que notre ligue, qui se réclame de principes, se soit laissé devancer et remplacer par une association purement politique, comme l'Alliance républicaine qui a bien su voir qu'ici encore l'intérêt politique était d'accord avec la justice.

Cordialement à toi,

BEAULAVON

Je n'ai pu retrouver la formule exacte de ton adresse : ce pourquoi j'ai cru devoir développer mon sentiment.

A signé la déclaration :

JULES CABOUAT, professeur de l'Université de Caen.

Sections : Petit Montrouge, Montparnasse, Santé :

Paris, le 15 janvier 1905

Mon cher Collègue,

Ayant aperçu dans les journaux la déclaration que vous avez signée avec nos collègues Bonnet, Charmont, Meslin, Michaud, j'ai cru devoir la soumettre au Comité de nos sections dans sa réunion du 12 courant.

Le Comité reconnaissait la justesse de cette déclaration et son bien fondé; peut-être vous eût-il demandé d'en modifier la rédaction si l'ordre du jour pur et simple, ayant la priorité, n'avait été demandé et voté.

Je m'empresse de porter ce que nous avons fait à votre connaissance et vous prie, mon cher Collègue, d'agréer l'assurance de mes très dévoués sentiments.

Le Président,

Jean Mascart

Paris, le 5 février 1905

Monsieur le Directeur,

Je m'adresse à votre loyauté (je n'invoque pas le droit de réponse) pour vous demander l'insertion de la rectification suivante dans votre prochain cahier.

Je lis sous la signature de M. Gabriel Trarieux, dans un article que, dit-il, « M. Clemenceau ne put insérer » et que vous reproduisez : « Je sais bien que c'est lui (M. Joseph Reinach) qui l'a fondée (la *Ligue des Droits de l'Homme).* Du moins puisque, dans son *Histoire,* il l'a écrit, c'est qu'il le croit. (page 73).

Voici en quels termes, *(Histoire de l'Affaire Dreyfus,* tome III, pages 547 à 549), je raconte la fondation de la Ligue :

« Les républicains parlementaires, attentifs à mesure que se rapprochait l'échéance électorale, à ce qui se passait dans leurs circonscriptions, y constataient un mouvement inusité. Toutefois, et pour effrayés qu'ils fussent, ils se taisaient encore de leur peur. Convenir de l'audace croissante

de la contre-Révolution, autant avouer que c'était le contre-coup du crime judiciaire impuni.

« Le lien était si évident entre ce fait divers et la grande guerre qui commençait que les promoteurs de la Revision parlèrent pour la même raison qui commandait le silence aux politiciens. Guyot, imbu des idées anglaises, prônait depuis quelque temps la constitution d'un comité sur le modèle de la *Personal Right's Association.* La pratique formule, traduite en français s'élargit aussitôt. On décida, dans deux réunions qui furent tenues, l'une chez Trarieux, l'autre chez Scheurer, (1) de fonder une ligue, non pour la seule défense de Dreyfus, mais pour rapprendre au peuple les droits « naturels, inaliénables et sacrés » (2) de l'homme et du citoyen, — ses propres droits.

« Le dégoût du peuple eût pu nous venir de tant d'abominations et de sottises qu'il applaudissait ; au contraire, ce fut une profonde pitié, la ferme volonté de l'éclairer, de le sauver de lui-même.

« Le vieux Grimaux n'avait pas relu, depuis le collège, la fameuse déclaration. Une grande émotion le prit quand Trarieux donna lecture de ces lignes du préambule, sorties il y a un siècle, de dix siècles de misères et de servitude, et si terriblement prophétiques, éternellement vraies : « Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des Droits de l'Homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des Gouvernements... »

---

(1) 24 et 25 février 1898. — Les promoteurs de la Ligue furent principalement des « intellectuels », selon la formule du jour : Duclaux, Grimaud, Paul Meyer, Viollet, Gabriel Monod, Raoul Allier, Paul Desjardins, Giry, Ary Renan, Frédéric Passy, Havet, Molinier, Maurice Bouchor, Séailles, Émile Bourgeois, Lucien Herr, Georges Hervé, Héricourt, Richet, Paul Reclus, Psichari, Porto-Riche, Georges Lyon, Stapfer, Réville, Salomon et Théodore Reinach ; quatre sénateurs : Trarieux, Ranc, Ratier, Clamageran ; quelques journalistes : Vaughan, Francis de Pressensé, Morhardt, Thadée Natanson, Georges Moreau ; quelques industriels : Arthur et Henri Fontaine. — La réunion qui eut lieu chez Scheurer comprit seulement Trarieux, Yves Guyot et moi.

(2) Préambule. (Séance du 20 août 1789).

« Viollet fut désigné pour rédiger, avec Trarieux, les statuts de la nouvelle association.

« Ce grand savant, qui avait fouillé si profondément aux ruines du vieux droit français et en avait dégagé les Propylées, les *Établissements de saint Louis*, était, je l'ai dit, profondément catholique. Rien qu'à son maintien, on reconnaissait en lui l'un de ces « Port-Royalistes attardés », pour qui « le nom de janséniste était moins le signe d'une dissidence dogmatique que l'indice d'une profession de gravité et de religion austère ». (1) Ce sérieux du janséniste, triste, mais fortifiant, ne va pas sans une haute moralité, qui est elle-même inséparable du courage. Viollet convenait qu'il avait été conduit, « comme malgré lui », à la conviction que Dreyfus était innocent ; mais, d'autant plus, il se croyait le devoir de ne pas s'en taire, surtout sous les menaces des journalistes de sacristie et de corps de garde. Alors que tant de libres-penseurs n'osaient pas les regarder en face, il fit à l'un d'eux cette cinglante riposte : « Vous aussi, vous êtes des terroristes ! » (2)

Ainsi que quiconque sait lire peut le constater, il n'est question de moi, dans ces pages, qu'une fois, en note, à propos d'une réunion chez Scheurer-Kestner où j'assistai avec Ludovic Trarieux et Yves Guyot. (3)

Je connaissais Ludovic Trarieux de longue date; notre amitié date de l'Affaire; elle ne fit que croître jusqu'à ses derniers jours, ou je pus lui témoigner encore mon douloureux dévouement; il n'eût pas confondu l'histoire avec le panégyrique; et je puis dire que l'amitié et l'histoire ne se sont jamais trouvées en conflit, dans mon livre, à son propos.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Joseph Reinach

(1) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, V, 593 ; Renan, *Essais de morale et de critique*, 15.

(2) *Courrier du Pas-de-Calais* du 29 avril 1898.

(3) Dans cette même note, il faut lire *20* au lieu de *24* février, ainsi qu'il résulte d'une communication que j'ai reçue, il y a quelque temps, de M. Jean Psichari.

Ont signé la déclaration :

L. Gardez;
A. Bourguet;
Clubau;
J. Chapol;
Paul Alibert;
Ducros Armand, père ;
Clarès;
Rafinesque;
Bastide;
Robert;
Fournier Henry;
Bertrand Louis;
Claparède;
David Claude;
Mourgues Lucien;
Auguste Cru;
B. Grawitz;
Denys Louis;
Odiles Mondu;
Jules Soulier;
Clauzel;
Albert Vesson;
Ducros Armand, fils;
G. Raisin;
Nicol;
Gaulerac Adolphe;
Ferriez Baptiste;
Adourier Alphonse;
C. Grawitz;
Mourgues Marius;
Noc Léon;
E. Gaulme;
A. Soutoie;
Ph. Grach.

Tous ces signataires appartiennent à la section Saint-Hippolyte-du-Fort de la Ligue des Droits de l'Homme. (M. le pasteur B. Grawitz, un des signataires, est le président de la section.)

5 février 1905 — 166, boulevard Montparnasse

Cher monsieur Péguy,

Je suis l'auteur de la lettre qui figure à la page 92 du *neuvième cahier de la sixième série*. Je n'ai pas, dites-vous, « demandé qu'on publiât mon nom ». Je n'ai jamais non plus demandé qu'on ne le publiât point. Charles Rist m'écrit à ce sujet qu'en vous communiquant ma lettre, il a cru devoir, par convenance, vous prier de ne pas donner mon nom sans m'avoir consulté. Jamais personne, ni M. Charles Rist ni vous, ne m'a dit que ma lettre avait été communiquée aux *Cahiers* pour être imprimée dans les *Textes formant dossier*. Si l'on m'avait demandé mon avis, j'aurais

répondu, comme je l'ai fait dans toutes les circonstances de ce genre : « Publiez avec la signature. »

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

Albert Métin

J'ai passé tout à l'heure pour vous dire ceci personnellement. Ne vous ayant pas trouvé, je vous l'écris sans tarder.

L'Est républicain, « seul organe du Parti républicain radical et radical socialiste de la Banlieue Est de Paris » :

Dimanche 15 janvier 1905

TRIBUNE LIBRE

Lettre ouverte à M. Cholet, membre de la Ligue des Droits de l'Homme

Lundi 9 janvier 1905

Mon cher Collègue,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article que vous avez envoyé à l'*Est Républicain* et que ce journal a inséré dans son dernier numéro sous la rubrique : Tribune libre. Vous y exprimez très nettement votre sentiment sur l'affaire des fiches secrètes et en particulier sur la décision prise, à cette occasion, par le Comité central de notre Ligue. Cette décision — par laquelle le Comité central déclare ne pas vouloir intervenir dans le débat et surtout ne pas blâmer les procédés que vous savez — vous l'approuvez. Pour ma part, je la regrette et je vais essayer de vous indiquer quelques-unes des raisons qui justifient mon regret.

Grâce à l'autorisation bienveillante du directeur de ce journal, — et pour laquelle je lui renouvelle mes remerciements, — il m'est permis comme à vous, de rendre mes explications publiques. J'y vois cet avantage, pour la vérité que nous cherchons tous deux, que la comparaison et la discussion de vos idées et des miennes amèneront, je l'espère,

quelques-uns de nos amis inquiets et perplexes à se former un jugement personnel, dégagé de tous les parti-pris de groupe et de tous les sophismes du langage politique, qui encombrent cette affaire à plaisir et qui en obscurcissent les données et les conclusions.

Car c'est bien à ce point de vue, et à ce seul point de vue que doit se placer un ligueur. Il ne s'agit pas pour lui de conformer sa conduite aux nécessités passagères d'une action parlementaire, qui l'oblige à une certaine tactique. Il s'agit pour lui de voir et de juger les institutions et les individus en homme de conscience qui fait passer avant toute autre préoccupation son souci passionné des idées éternelles de vérité, de liberté et de justice.

La Ligue, vous le savez bien, n'est pas un Comité politique. Elle est une association morale de bonnes volontés qui se sont unies pour défendre, contre les doctrines hostiles ou les attaques sournoises ou les calomnies intéressées les principes qui sont à la base du régime moderne. Et cela entraîne pour elle le devoir de faire respecter l'inviolabilité de ces principes dans la personne de tous les Français, en assurant son concours aux victimes, quelles qu'elles soient, de l'intolérance et de l'arbitraire.

Pour qui reconnaît à la Ligue cette fonction très noble et très haute, qui la met au-dessus des combinaisons de partis qui passent, et qui la constitue la gardienne d'un idéal immuable, pour celui-là il ne saurait faire de doute que le Comité central aurait dû intervenir dans l'affaire des fiches secrètes.

Car, si je souscris entièrement aux définitions concises et heureuses que vous donnez de l'armée, de son rôle et du respect qu'elle doit aux institutions républicaines; si je reconnais avec vous que tout gouvernement a non seulement le droit mais encore le devoir de se renseigner sur la fidélité de ses fonctionnaires quels qu'ils soient; si je me rappelle comme vous, les appréhensions de ces dernières années et aussi les injustices dont beaucoup d'officiers étaient l'objet, à cause de leurs convictions; si j'admets et si je sais tout cela, devrais-je en conclure que la constitution de dossiers secrets n'est pas une chose blâmable et

que les procédés qui servirent à les former ne sont pas « inadmissibles », ainsi que les a qualifiés à la Chambre le parti républicain tout entier?

La Ligue a toujours protesté, au nom des droits de l'individu, contre l'arbitraire des notes secrètes non communicables à l'intéressé et qui détermine à son insu son avancement comme sa disgrâce. Le Congrès de 1904 en avait voté la suppression à l'unanimité. Pourquoi, fort de cette décision, le Comité central n'a-t-il pas saisi l'occasion qui s'offrait à lui pour renouveler sa protestation par une délibération formelle, et avec une énergie et une autorité qui auraient été de mise? La Ligue, mon cher collègue, ne saurait avoir deux poids et deux mesures. Elle n'a pas deux morales. Et ce qu'elle a condamné chez ses adversaires, elle doit savoir le condamner même, et surtout, chez ses amis.

Je ne trouve pas non plus — je le dis en passant — qu'il soit d'un gouvernement régulier de communiquer directement avec une association philosophique pour la fourniture de renseignements sur les sentiments politiques d'une certaine catégorie de fonctionnaires. C'est donner à cette association un rôle qui ne lui revenait pas d'une manière particulière, que je ne souhaitais pas pour elle, et dont je crois qu'elle se serait fort bien passée.

Je ne considère pas non plus, et ici c'est plus grave, qu'il convienne à la dignité humaine et à la nature des relations qui doivent exister entre frères d'armes, que des officiers soient encouragés à enquêter sur leurs camarades et, à plus forte raison, sur leurs supérieurs hiérarchiques, soit dans leur personne, soit dans celle de leur femme ou de leurs parents. En un mot, j'estime que tous les moyens ne sont pas bons, même lorsqu'ils sont au service d'une idée juste. Voilà pourquoi je regrette que le Comité central n'ait pas cru devoir blâmer ces moyens.

Et, en les condamnant, il n'aurait pas fait, comme vous le dites, « le jeu des adversaires de la République » parce qu'à mon avis on ne fait pas le jeu de la République en recourant, pour la défendre, à des procédés que la conscience réprouve. Si la République n'est pas un idéal, elle n'est rien

pour moi ; et toute atteinte à cet idéal me paraît une diminution de la République.

Pour penser ainsi, je ne crois être atteint ni d'aveuglement, ni de candeur excessive. Il me paraît, au contraire, que c'est à vous, mon cher collègue, et à ceux qui pensent comme vous, qu'il a manqué un peu de perspicacité. Il me semble, en vérité, qu'on n'a pas fait du bon ouvrage en confondant la cause de quelques officiers coupables d'un excès de zèle avec celle de tous les autres officiers républicains. On a fait jouer à ces derniers un rôle ingrat, et qui ne sera pas pour rendre plus faciles leur situation et leur œuvre d'éducation républicaine. Je souhaite seulement qu'ils gardent dans l'adversité assez de courage et de constance pour rester fidèles à un régime qui ne comprend et ne défend pas toujours leurs intérêts comme il le faudrait. Vous me semblez encore vous tromper lorsque vous paraissez croire qu'en gardant le silence, qu'en essayant de faire l'oubli, le Comité central n'a pas voulu faire accroître et prolonger une agitation pénible. J'estime au contraire — je vous le dis en toute sincérité — que prendre une telle décision (où l'on ne retrouve guère l'audace héroïque de la Ligue des premiers jours), c'est contribuer, sans le savoir, à perpétuer ce malaise que sentent beaucoup d'esprits et qui tôt ou tard se résoudra à notre détriment si nous n'y prenons garde, car il ne disparaîtra que le jour où nos sentiments de justice auront reçu satisfaction.

Que voulez-vous, mon cher collègue, je suis resté un ligueur d'autrefois, je crois encore à la puissance très efficace des idées morales sur la conscience de nos contemporains, je crois encore qu'aller à l'encontre de ces idées, c'est folie, et que les servir, c'est en même temps que se contenter soi-même, travailler pour son pays, et par delà nos frontières, pour l'humanité. Et ce qui est en jeu dans la question qui nous préoccupe, ce n'est pas tant des intérêts individuels ou des intérêts de groupe, c'est, avant tout un patrimoine moral, que nous devons sauvegarder à tout prix ; car il n'y a rien de supérieur à lui surtout dans une démocratie, et particulièrement dans la France de 1789.

Non, ne passons jamais l'éponge là où la conscience morale

inscrit une condamnation. C'est là un système détestable et qui n'est bon qu'à faire des satisfaits, des indifférents ou des esclaves, mais non des hommes, ni des citoyens capables de se gouverner et de vivre dans la société d'avenir que nous rêvons et que nous essayons selon nos forces de réaliser pour ceux qui viendront après nous.

C'est sur ces mots que je dois vous quitter. J'aurais encore bien des choses à vous dire mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre attention ni de l'hospitalité très généreuse de ce journal. Dans l'espoir qu'en faisant appel du Comité central mal informé au Comité central mieux informé, telle mesure sera prise par lui qui satisfasse à mes scrupules de conscience, je me dis encore votre collègue, très cordialement dévoué.

Alfred Roth

TABLE DE CE CAHIER

Troisième partie

Commentaires ; une lettre de M. Gabriel Monod, *Paris, le premier février 1905, monsieur le directeur des* Cahiers ; *Privas, 3 février 1905, cher monsieur*, une lettre de M. Élie Reynier, professeur d'École normale à Privas, portant copie d'une lettre du même, adressée, *vers le 20 décembre 1904, à monsieur de Pressensé, monsieur; Cahiers de la Quinzaine, 8, rue de la Sorbonne, Paris, cinquième arrondissement*, une lettre de M. Bourgeois, administrateur, *vendredi 20 janvier 1905*, à *monsieur le Secrétaire général de la Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen, 1, rue Jacob, Paris, sixième, monsieur; Ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen,*

le 24 janvier 1905, monsieur, une réponse de M. Alfred Westphal, trésorier, *à monsieur André Bourgeois, administrateur des* Cahiers de la Quinzaine, *8, rue de la Sorbonne, à Paris;* une lettre de Beaulavon, *Caen, 13 janvier 1905;* Jules Cabouat, professeur de l'Université de Caen; sections Petit Montrouge, Montparnasse, Santé, *Paris, le 15 janvier 1905, mon cher Collègue, le Président,* Jean Mascart; *Paris, le 5 février 1905, monsieur le Directeur,* une lettre de M. Joseph Reinach, portant citation de son livre, *Histoire de l'Affaire Dreyfus,* tome III, pages 547 à 549; une liste de signataires, tous appartenant à la section de Saint-Hippolyte-du-Fort de la Ligue des Droits de l'Homme, M. le pasteur B. Grawitz étant le président de la section; *5 février 1905, 166, boulevard Montparnasse, cher monsieur Péguy,* une lettre de M. Albert Métin; dans *l'Est républicain,* « seul organe du Parti républicain radical et radical socialiste de la Banlieue Est de Paris », *dimanche 15 janvier 1905, tribune libre,* une *lettre ouverte à M. Cholet, membre de la Ligue des Droits de l'Homme, lundi 9 janvier 1905, mon cher Collègue,* de M. Alfred Roth.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce dixième cahier le mardi 7 février 1905.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

---

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 64

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la sixième série; un cahier jaune de XII + 276 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

ONZIÈME CAHIER DE LA SIXIÈME SÉRIE



SUARÈS

la tragédie d'Elektre et Oreste

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

a

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie : et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct : pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement : on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre : il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre, comme premier cahier de la sixième série : toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Amico Meo

EDVARD. LATIL.

PROVENC.

IN. DIEBVS. DOLORIS.

OPTIMO

ET

IN. LVCTV. HAVD. SECVS. AC.

FAVSTIS. TEMPOR.

FIRMO.

HOC. NOSTR. DRAMA. FRATRVM.

FRATER. VNVS.

ET. ALTER.

MŒSTISS.

DED.

ID. MART.

MCMII

Dans sa forme réelle, la Tragédie d'

ELEKTRE et ORESTE

n'est pas divisée en actes; pour

les besoins du Théâtre, toutefois, on peut répartir les

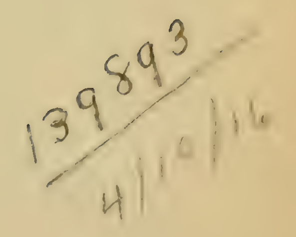
IX scènes

en

3 actes

la tragédie

d'Elektre et Oreste



ROLES

JUPITER, sous la forme de Thésée, roi d'Athènes.

TANTALE, centenaire.

Une ombre.

ORESTE.

ELEKTRE.

KLYTEMNESTRE.

ÆGISTHE.

GLAIA, la nourrice.

ŒNOPS, le chef du chœur.

LE CHŒUR

Vétérans d'Agamemnon, gardiens des tombeaux dans l'enceinte sacrée.

Scène

L'Acropole de Mycènes.

A pic, on domine une vallée. Au fond, la ville, les rocs et la mer.

A droite, un bois sacré, un temple dans le lointain. Source.

A gauche, le portique de la maison sanglante, élevé sur des degrés.

A l'orée du bois : un tombeau.

Temps

L'action a lieu en été, à la fin d'un long soir. Lumière de Septembre. L'action commence une heure avant le coucher du soleil, ouvre tout le long crépuscule, et se termine dans la nuit.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

SCÈNE I

L'Acropole de Mycènes.

Lumière écrasante, chaleur torride, soleil déjà bas.

Au fond, le bois sacré, et la route qui descend dans la ville.

Au loin, le torrent et la plaine brûlée.

Tout le côté droit occupé par un bois de pins. Au second plan, un petit temple dans la clairière. Une source; plus avant, face au palais, le tombeau d'Agamemnon. Derrière le tombeau, un olivier. Au pied de l'arbre, un homme couché : c'est Oreste. Il dort. Près de lui, entre le grand olivier et le tombeau, Œnops, qui le veille.

Sur l'autre bord de la scène, dans l'angle du palais et des rochers à pic, Jupiter paraîtra, invisible pour tous ceux qui ne sont pas dans ce retrait logé sur le précipice.

Le rideau ne s'ouvre, et le Chœur n'entre en scène qu'après les deux premiers cris.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

Le rideau s'ouvre. Le Chœur entre à la suite du Choryphée. Un à un. Ils cherchent.

CHŒUR

Entends... on a crié...

Un cri qui me fait peur...

Un cri funèbre et clair...

De ce côté ! Halte, toi : ne fais pas de bruit.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !

CHŒUR

Je frémis.
— Et moi aussi je frémis...
Je ne sais que penser.
— Il ne faudra pas dire ce que nous venons
D'entendre.
— Tais-toi. Je veux encore écouter.
Où vont-ils ?... Ici donc !
— D'où vient la voix ?
— D'ici.
— De là.
— Non, de partout, des pierres.

VOIX DE TANTALE, de plus en plus proche

Jupiter ! Jupiter !...

CHŒUR

Ha, tu dis vrai.

CHORYPHÉE I

Les pierres du précipice, les pierres ensanglantées
Crient vers le ciel. La tombe du Roi
Appelle. Le sang inexpié
Appelle. La terre ne veut pas de ce sang. La terre
Appelle.
C'est le soleil qui fait parler le sang, mon fils.

CHORYPHÉE II

Mais pourquoi ?

I

Le sang est le père.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

II

Encore, écoute.

I

Ce lieu est maudit. Ce lieu d'outrage, ce lieu du trône,
Ce socle du pouvoir scellé dans l'onction du meurtre.

II

Ici, ils ont tué, ici...

I

Plus bas. Crains d'être entendu; crains d'être surpris.

II

Ils ont tué Agamemnon,
Le Roi !

I

Plus bas, plus bas : ou nous sommes perdus.

II, tout bas

Ici !

I

Ici, toute sorte de forfaits depuis un long siècle
Font la chaîne,
Comme le long des pins, les chenilles d'avril,
Et l'arbre de la puissance est ruiné.
Ha, qu'il nous en souvienne :
C'est le jour anniversaire du parricide.

II

Plus bas ! sois prudent à ton tour.

I

Je sais.
Tout bas : *Et chaque année depuis, quelque page de sang*
S'ajoute au livre.

II

Malheur, malheur à tous,
Amis, si jamais le Destin s'avise de le lire ;

I

Le soleil darde. L'effroyable Apollon courroucé
Crie, — et fait crier la terre;
Il a lâché le chien Sirius sur les voies du char;
Le dogue brûlant mord et hurle.

II

Apollon frappe les pierres de ses flèches aiguës,
Et les pierres se plaignent.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

I

La clameur retentit comme la foudre.
Mieux vaut quitter la place.

II

Œnops pourtant, là-bas,
Que fait-il, loin de nous, immobile et pareil au deuil
Qui médite ?

I

Ne l'appelle pas. Il garde un homme qui dort :
La royale Elektre, tantôt, l'a commis à veiller
Sur ce triste étranger, un pâle fugitif qui tremble
Et qui se cache.

II

De qui ?

I

De tout. Et d'abord garde-toi
D'en rien dire : il ne faut pas que le palais soupçonne
Sa présence. Ne me demande pas pourquoi : j'ignore
La raison et ne veux pas la chercher...

II

Tout, ici,
Désormais est mystère.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

I

Venez. L'épouvante me chasse. Je reconnais la voix.
Sachez-le : c'est Tantale qui hèle;
Déjà cette nuit, l'antique roi a maudit
La terre et le ciel, du haut de sa tour.

II

Souvent pourtant, on a dit qu'il est mort?

I

Il vit, hélas; et il blasphème. Dans les ténèbres
Il a clamé :
« Aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui même ! »
Aux temps d'Agamemnon, il ne quittait jamais la tour.
Mais maintenant, la main du maître n'y est plus : le temps
De la lune orageuse est venu : et, comme la meute
Des vagues court sur la plaine de la mer, la carrière
Est ouverte à tout mal, pourvu seulement qu'il soit fort.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

II

Il vient. Je fuis.

III

Retirons-nous.
Amis, ces jours du cuisant été, le chien Sirius
A la rage : mordu aux oreilles, le meurtre alors
Aboie, errant dans la ville des hommes.

II

Comme le feu
Dans une haie de bruyères sèches passe en rafale,
Le souffle d'Apollon, cinglant ces cœurs durs, les balaie
Du fouet des flammes.
Tout est à craindre.

IV

Je vais chercher l'ombre du bois
Et le frais de nos tombes.
Là nous pourrons dormir.

Exit le Chœur.

VOIX DE TANTALE

Jupiter ! Jupiter !...

Entre Jupiter. — Il est tout entier vêtu de blanc lamé d'or. — Il porte le pétase, et tient à la main un bâton d'olivier.

JUPITER

Je suis ici, Tantale. J'arrive et tu ne le sais pas.
Vous, dans le noir palais, et vous, à l'ombre bleue du bois,
Vous dormez. Au plus fort du jour, pour une nuit terrible
Prenez des forces, malheureux. Je vous ai entendues,
Pierres brûlantes de Mycènes : me voici.

VOIX DE TANTALE, elle s'éloigne

Jupiter !

JUPITER

Je viens pour délivrer ta race, mais non toi.

VOIX DE TANTALE

Jupiter!

JUPITER

N'appelle plus. Tu me retrouveras. Endormez-vous
Pour un moment, voix haletantes. Pas une pierre, ici,
Qui n'ait trempé dans quelque crime dont le remords la hante.
Comme Tantale est las de tout ce qu'il a fait, lassé
De tout ce qu'il a vu le rocher penche sur l'abîme.
Je ne viens ni punir ni absoudre. Je suis venu
Tout achever. Quand la coupe de l'horreur sera pleine
Ce soir, il faudra la faire boire à la terre,
Et que le sang s'écoule. Car tout doit s'écouler.
Ce jour va tous les réunir dans l'atroce demeure,
Face à face, les tombeaux et les lits, les criminels
Et les victimes : tous criminels en vérité, et tous
Victimes.

VOIX DE TANTALE, de très loin

Jupiter!

JUPITER

Ici, comme partout,
L'orgueil de l'homme a tout fait, et l'aveugle passion
De la femme pour le sang et l'amour, — l'amour,
Rire du sang... Il ne faut plus, sur ce pays, que plane
Inapaisablement l'ombre de l'effrayant Tantale,
Celui que j'ai dû condamner à vivre, jusqu'ici,
En châtiment d'une force sans lois, et de l'orgueil
Qu'il a mis dans le crime, cette ivresse de l'énergie.

Battu par le malheur, le cœur des fils s'est attendri;
Pour eux, le fardeau est trop lourd des vengeances fatales:
Ils n'osent plus les accomplir, sans oser s'y soustraire.
La cruauté des ancêtres écrase les enfants.
Comme un père s'amuse à faire céder un fils chéri
En pesant de la main, pas trop fort, sur la jeune tête,
Cette race s'effondre sous la paume du Destin :
L'implacable joueur qui fait la partie de la mort
A tant appesanti ses doigts sur le front des Atrides,
Que le sang en jaillit et du même jet le délivre.

VOIX DE TANTALE, très loin

Jupiter!

JUPITER

Va, je veille. Et j'y vais mettre un terme;
Car le destin le veut aussi. C'est son jeu de changer.
J'accomplirai la loi. Je paraîtrai. J'ai pris la forme
De Thésée, le roi d'Athènes et de la race élue
Qui grandit sous mes yeux, pour donner au monde l'exemple
Dans la plus noble ville, d'hommes très nobles et heureux.
Combien, Athènes, tu m'es chère, et combien loin d'ici!
J'ai monté la colline rouge, et j'ai passé la porte
Que gardent deux lions, deux lions qui s'affrontent,
La violence avec l'abomination.

court silence

Ce meurtre encore sera juste, — comme ils disent!
Moi-même, je le dis : j'ai bien dû leur donner, hélas,
Une justice propre et tout aussi infirme qu'eux.

Le temps n'est pas encore où les hommes pourront
Se passer d'être justes selon d'injustes lois,
Le temps où le cœur pour savoir sa règle et son chemin
N'aura qu'à suivre le regard de la claire raison.
Il ne faut plus pourtant, qu'au fond de ce palais
Nuptial pour elle, la Mort conçoive encor du crime
Pour engendrer la mort, éternellement. Car, telle est
Telle est l'iniquité de l'exacte justice.
Mais moi,
Je suis égal comme le ciel, égal comme moi-même.
Un jour aussi la vie sera égale dans les cœurs.

Exit Jupiter.

SCÈNE II

ELEKTRE sort du palais avec GLAIA, la nourrice. Elles parlent bas. A tout instant, ELEKTRE modère la bonne femme.

GLAIA

Est-il possible? Oreste?

ELEKTRE

Viens, tu vas le voir : là. C'est lui.

GLAIA

Béni soit-il, le jour qui me le rend.

Elle s'élance et appelle :

Oreste !

Elektre la retient avec colère et lui met la main sur la bouche.

ELEKTRE

Folle! Veux-tu le perdre, misérable? et le livrer?
N'est-il pas déjà mort pour ceux qui sont ici?
S'ils savaient, les tyrans, que le fils dort là, au pied
Du tombeau paternel, sous nos yeux ils nous le tueraient.

GLAIA

Ne me maltraite pas. La joie égare mon vieux cœur.

ELEKTRE, ardente, souriante

Pleure donc, si tu veux ; regarde-le en joignant les mains ;
Mais prends garde : n'oublie pas les vautours, maîtres de l'air.

GLAIA

Oreste, mon Oreste !

Elle pleure. Œnops s'approche avec précaution.

ŒNOPS

Le laisserai-je encore dormir ?

ELEKTRE

Oui, nous sommes là. Nous allons le veiller à ta place.
Va, Œnops, va guetter. Va prévenir les nôtres.
Avertis-les ; enchaîne-les par un serment ; et tous,
Soyez tous aux écoutes.

ŒNOPS

Ils voudront tous le voir.

ELEKTRE

Ici, conduis-les tout à l'heure à leur maître : qu'ils viennent
Lui rendre hommage, le défendre, le sauver, s'il le faut.
Mais pas un mot : craignez jusques au son de votre voix.

Exit Œnops.

GLAIA

Ne sois pas irritée... Oreste, mon nourrisson, mon fils...
Pourquoi me serres-tu la main, Elektre, à la briser ?

ELEKTRE

Nourrice, chère nourrice, il est là! Lui! Oreste...

GLAIA

Tu pleures aussi, ma fille...

ELEKTRE, sombre

La joie, ô dieux, la joie...

GLAIA

C'est lui! Je l'aurais reconnu entre mille. C'est lui!

ELEKTRE, avec orgueil

Lui seul pourrait avoir cet air.

GLAIA

Il est beau comme l'or.

ELEKTRE

Beau comme son père, nourrice, — beau comme le Roi
Qu'il est, — elle rit à demi
Beau comme la vengeance. O jour, tu es venu!

GLAIA

Jamais je ne t'ai vue ainsi : Tu ris, Elektre.

ELEKTRE

La joie! et l'orgueil, et l'espoir. Il me semble renaître;
Mon cœur revit. Ha, se venger, — et te venger, mon père!

GLAIA

Ne le réveille pas : il a l'air rendu de fatigue.

ELEKTRE

Il est las de la route; il est las d'avoir attendu ;
Mais le sommeil va lui rendre des forces, pour agir.

GLAIA secoue la tête

Ha, ce n'est qu'un enfant ! Il dort, et il frémit : il rêve;
Un songe douloureux l'oppresse ; et qui sait s'il voudra
Faire ce que tu en attends ? D'abord, laisse-le vivre.

ELEKTRE, avec fureur

Indigne esclave que tu es ! dans la moelle et les os !
S'il le voudra? Mais pourquoi donc crois-tu qu'il soit venu?
Tout sera fait ce soir, — ce soir, ce soir même, entends-tu ?

GLAIA

Comment, ma fille ?

ELEKTRE, impérieuse

Ne secoue pas la tête... Je dis,
Tout sera fait ce soir, ou ne pourra jamais se faire.
L'orage est mûr, mûr à crever. Comment ? Je ne le sais.
Il le faut : l'action portera aide à l'action.

GLAIA, plaintive

Perdu, aussitôt donc que retrouvé ! Mon pauvre enfant !
Hélas, Oreste devra-t-il prendre à son tour...

ELEKTRE

La hache?
Il la prendra, et le couteau de l'autre main; moi-même
Au poing je lui mettrai les armes.

GLAIA

Le malheureux !...

ELEKTRE, avec mépris

Heureux plutôt d'être homme, et de revendiquer son droit.

GLAIA

Qu'allez-vous faire, cependant? Mille morts nous menacent...

ELEKTRE, l'embrasse

Tu mourras avec nous, s'il le faut ?

GLAIA

Avec mon Oreste?
Avec mon fils? Ah! tu n'en doutes pas : j'ai de mon sang
Dans ses veines; il a du mien, il s'est nourri de moi.
Mais où comptes-tu le cacher? Si sa mère le voit,
Il est perdu.

ELEKTRE

Oui, c'est une mère mortelle à ses enfants. Écoute,
Accablés de chaleur, ils dorment tous dans le palais.
Les gardiens des tombeaux, eux aussi, dorment dans le bois;
Mais tous, ils sont à nous. Œnops, tu l'as vu tout à l'heure,

Est prévenu; pour t'aller chercher, je lui ai laissé
Oreste en garde; il a pleuré de joie, comme toi-même;
Et il n'attend que le réveil du maître pour baiser
Ses genoux, pour le servir et le faire reconnaître.

GLAIA

Certes, ils sont tous fidèles, tous des braves, vieux soldats
De la grande guerre... Mais comment vous cacher d'Ægisthe
Et de la Reine? Ils sont soupçonneux, tu le sais; on n'entre
Plus dans ce palais, dès que le jour décline...

ELEKTRE

Et pourtant,
Ce soir tout sera fait. Il ne s'agit pas de les fuir,
Mais de les...

GLAIA, effrayée

Quoi? ce soir?

ELEKTRE

Tous les deux! C'est aux dieux
D'y pourvoir.

GLAIA

Tous les... deux? Tu dis : tous les deux?

ELEKTRE

Oui.
Tous les deux.

GLAIA, *évasive*

Ce soir? Sans doute, il y aura fête
En l'honneur de Thésée, l'hôte d'Agamemnon, le roi
D'Athènes ; il doit venir ; son arrivée est attendue.

ELEKTRE, calme

C'est sur quoi j'ai compté : Oreste inaperçu pourra
Se glisser derrière la porte ; je serai là,
Ou toi, pour le cacher, pour le défendre, pour l'aider.
Puis... C'est à faire au Destin.

GLAIA

Oui... Hélas, ma fille.

ELEKTRE

Cesse de gémir.

Toutes deux vont peu à peu près du tombeau.

GLAIA

Dieux bons, que va-t-il se passer ?

ELEKTRE

Si tu as peur, va-t'en !

GLAIA

Tu me renvoies ?

ELEKTRE

Non ; mais alors
Cesse de gémir.

GLAIA

Ha, pourvu qu'il soit sauvé, qu'importe ?
O puisse-t-il l'être, puissent enfin les dieux le permettre !

ELEKTRE, violente

Parle-moi de mes dieux ! ne parle pas des dieux :
J'en ai trop d'ennemis ; ils nous ont trop trahis.
Mais si Oreste vit, s'il est sauvé, s'il est ici,
C'est le Destin qui l'a voulu : que le Destin achève
Ce qu'il a entrepris.

GLAIA

Prends garde, ô fille violente,
De révolter les puissances célestes.

ELEKTRE, calme

J'adore
Le Destin qui règne sur les dieux ; et j'adore
Les dieux qui l'accomplissent.

GLAIA

Tu en sais plus que moi.
J'obéirai, commande : il faut toujours qu'on t'obéisse.
Ma fille, aie pitié, cependant, aie pitié de ton frère.

Elle s'agenouille près d'Oreste qui dort.

Comme il dort !... Il est si jeune... Son visage est si grave
Pourtant !... Le retrouver ainsi... Je ne l'aurais pas cru...
Il est grand, il est fort, — mais hélas, qu'il est pâle !
Elektre, écoute : il murmure... il rêve étrangement :
Il souffre... Ha ! comme il est défait...

ELEKTRE, le regarde, calme

Tu ne peux pas savoir ;
C'est son devoir qui le travaille, et la sainte colère.

GLAIA, à genoux

Épuisé, épuisé, en vérité. Un front d'enfant,
Et la tristesse d'un vieillard : — Quelle souffrance !...

ELEKTRE

Pense à la mienne aussi, Glaïa : c'est le trésor commun
De la famille. Que les dieux sont méchants ! Quel compte
Ont-ils tenu au grand Agamemnon de sa piété ?
Et de ses droits, à son fils malheureux ? Iniquité
Des immortels ! Les morts ont toujours tort, les tristes morts :
Ils ne peuvent plus rien, — que troubler les vivants,
Les dieux jaloux resplendissants de vie.

Geste de Glaïa.

Je ne me tairai pas ! tu pleures en agitant la main ?...
Je suis vierge : l'amour n'a pas amolli mon sein ferme.
O nourrice, tandis que tu dormais dans la maison,
Honteuse j'ai réfléchi, et j'ai longtemps pesé la honte.

GLAIA, en larmes

Il est tout baigné de sueur ; les cheveux collent
A son front ; vois : certes, il rêve comme un malade.

ELEKTRE, avec souci

Injustes dieux ! Frappé par l'un de vous sans doute, Oreste
Dort sans joie au seuil de son œuvre : il n'accomplira pas

Joyeusement le labour de la vengeance joyeuse ;
Il n'achèvera son sillon que piqué par les taons,
Et sous l'âpre aiguillon de la tristesse amère.
Ainsi, l'acte pour lui n'aura pas le bonheur
Qu'il eût fallu ! Mais soit ! Faisons d'abord ce qu'il faut faire !

Glaïa embrasse Oreste.

GLAIA

J'éponge de baisers la cruelle sueur...
Oreste, Oreste ! Chère tête...

ELEKTRE, calme

Tu l'éveilles.

GLAIA

Ha, comme autrefois.

ELEKTRE, impérieuse

Fais venir Œnops, fais-lui signe.
Là-bas il guette. Qu'il vienne ! Et quand il sera là, va voir
Si personne n'a l'éveil au palais, si nul n'approche.

GLAIA

Quoi, tu veux m'éloigner ?

ELEKTRE

Va, t'ai-je dit. Elle tourne la tête. Et reviens.

GLAIA

Laisse-moi l'embrasser.

Elle l'embrasse et l'appelle tendrement. Oreste !...

Oreste se soulève hagard.

ORESTE

Qui m'appelle? Qui?...

Il regarde à l'entour.

Les chiennes qui rôdent...

GLAIA, l'embrassant

Regarde : dis, ne me reconnais-tu pas, chère tête?

ORESTE sourit

C'est toi, nourrice, chère vieille? Je te reconnais.

ELEKTRE

Frère chéri!... Hâte-toi, Glaïa : Va où je t'ai dit.

GLAIA

Chère vie, Oreste, oh te revoir! Chair de mon lait,
Mon premier nourrisson...

ORESTE, sombre peu à peu

Oui, c'est moi, et c'est toi ici!
Je reconnais, je reconnais : le rêve n'est pas pire.
Ne pleure plus : pourquoi pleurer? il faut ici
Du courage. Baise-moi les mains, bonne vieille,
Si tu veux : car demain, ce soir, tu n'oseras peut-être
Plus le faire.

ELEKTRE

Va.

ORESTE

Où va-t-elle?

ELEKTRE

Guetter dans la maison
Et veiller au péril.

ORESTE, doucement

Veille donc, et reviens.

ELEKTRE

Tu as dormi longtemps, mon frère.

ORESTE

Trop longtemps.

ELEKTRE

Du moins es-tu remis de ta longue fatigue ?

ORESTE

Non.

Court silence.

Ce n'est rien de marcher : le plus dur reste à faire.

ELEKTRE

Tu haletais dans ton sommeil ; et tu tremblais.

ORESTE

Je tremble encore. J'ai vu... ce que je sais.

ELEKTRE

Mais quoi ?

ORESTE, évasivement

Terrible, le soleil sue du feu à Mycènes.

ELEKTRE

La journée est brûlante.

ORESTE

La nuit est loin encore.

ELEKTRE

Que cherches-tu des yeux ?

ORESTE

La chienne noire que j'ai vue.

ELEKTRE, étonnée

Où donc ? en vérité, c'est un rêve.

ORESTE

Oui, un rêve...

Toute la race des vipères dardait.

ELEKTRE

Que dis-tu ?

ORESTE

Notre race, ma sœur, toute la race des serpents,
L'infâme portée d'une mère infâme : écrasez-la.

ELEKTRE lui serre la main

Je t'entends : écrase ! Oui, c'est ce qu'il faut faire.

ORESTE, morne

D'un seul coup.

Oreste se dresse sur ses pieds.

ELEKTRE, enthousiaste

D'un seul coup ! Merci à vous, ô dieux !
Vous me l'avez rendu, celui que j'ai tant appelé,
Après l'avoir perdu.

ORESTE

Est-ce moi ?

ELEKTRE

Qui serait-ce ?
Toi seul, frère divin, présent unique du Destin.

ORESTE

Es-tu seule à m'attendre ?

ELEKTRE

Tous, tous n'espèrent qu'en toi.
Et celui-ci qui vient va te le dire.

Entre Œnops en toute hâte.

ŒNOPS, les mains jointes

Oreste, fils d'Agamemnon, ô présence sacrée,
J'étends le bras vers toi, mon maître : laisse-moi baiser
Ton épaule et ta main. Non, je ne t'espérais plus ;
Dans ton sommeil, je te cherchais encore ; mais maintenant
Tes yeux disent, comme Agamemnon lui-même : « C'est moi ! »

ORESTE

Qui es-tu toi ?

ŒNOPS

Œnops.

ELEKTRE

C'est le brave Œnops, l'écuyer
D'Agamemnon, et depuis... Gardien de son tombeau.

ŒNOPS

Ta sœur royale te l'a dit : J'ai l'âge de ton père.

ORESTE

Il serait jeune encore.

ŒNOPS, plus bas

Oui, les maudits l'ont tué
Dans sa pleine force : Ah depuis, depuis, Mycènes
Est une nef sans mât, sans gouvernail, sans voile,
Dont se joue la tempête sur une mer fangeuse
De forfaits et de maux : plus qu'un écueil et c'est l'abîme.

Un à un entrent les hommes du Chœur : d'abord un vieux, puis tous les autres, hommes d'âge. Elektre les rassemble. Elle s'adresse à tous, puis aux vieillards ; par moments, ils parlent bas comme si tout d'un coup on les rappelait au silence.

ELEKTRE, allant de l'un à l'autre

Vous, hommes de Mycènes, vétérans d'Agamemnon,
Dites, vous souvient-il encore de votre Roi ?

CHŒUR

I

Elektre, en toi, nous honorons, nous chérissons sa fille ;
Et plût aux dieux que notre roi fût notre Roi.

ELEKTRE

Approchez donc. Haïssez-vous l'usurpateur immonde ?

II

Parle plus bas, de grâce : tu m'effraies. Hélas, il règne.

ELEKTRE

Je te parlerai bas. Mais répondez, je vous conjure !
Êtes-vous des hommes ? Êtes-vous revenus de Troie
Pour voir ce que vous avez vu ? Nous restez-vous fidèles ?

I

Elektre, à qui ? A toi ?

ELEKTRE

A moi, à la race, à mon frère.

I

Tu nous es chère à tous. Oreste ? Ah, s'il était vivant !...

Elektre s'efface.

ELEKTRE

Le voici.

II

O dieux !

I

O Jupiter !

IV

O mon maître !

I

O Roi !

Je baise tes deux mains.

III

Laisse-moi te voir,
Laisse-moi te reconnaître.

I

Quel dieu t'a conduit ?

II

J'ai peur de me trahir; je veux crier ton nom : je n'ose.

ŒNOPS

Silence, toi. Craignez les tyrans, mes amis.

III

Mais est-ce lui, vraiment ?

ŒNOPS

En vérité, c'est lui ! n'est-ce pas tout son père ?

I

C'est lui-même, c'est lui ! Que les dieux soient bénis !

IV

Ils se font donc connaître, à la fin.

I

Tôt ou tard,
Leur heure, leur heure vient.

II

O Jupiter, je puis mourir.
Prince, mon royal Oreste que l'on pleurait déjà,
Car le bruit de ta mort a couru, je pleure de te voir.
Je vois mon roi, lui-même : Croyez-moi mes amis ;
Non, jamais deux visages ne furent si pareils.

ŒNOPS

C'est vrai.

I

Ce sont les mêmes yeux, la même taille, le même air.
Regarde-moi : O mon roi!... Voici Agamemnon,
Quand il était soucieux.

ELEKTRE

Calme-toi bon vieillard.

Oreste fait un geste. Court silence.

ORESTE, calme et fort

Toi, Œnops, écoute et réponds : que suis-je venu faire
Ici? le sais-tu? — Pour vous tous, soldats des tombes,
Œnops peut-il répondre?

I

Oui, oui,

II

Baissez la voix.

ŒNOPS

Oreste, ta vue seule est un châtiment pour nos cœurs.
Car tu viens te venger : ne me défends pas de le croire.

ORESTE

Crois-le donc.

ŒNOPS

Tu vas renverser le règne des bandits.
Certes le pouvoir aujourd'hui est aux pires.
Les impudents vautours, becs et serres de proie,
Se sont emparés de la grasse bergerie :
Ils dévorent le saint royaume de Mycènes.

ORESTE

Nomme-moi les vautours.

ŒNOPS plus bas

Dois-je l'oser?... Ægisthe.

ORESTE

C'en fait un.

ELEKTRE, haineuse

C'est le mâle. Dis, à présent, la femelle.

ŒNOPS, au chœur

Est-ce à nous de prononcer le nom de la Reine?

ORESTE, bas

Tu veux dire ma mère?

ŒNOPS, comme malgré soi

Et plus coupable encore
Que l'autre criminel peut-être : ta mère, en effet.

ORESTE, sombre

Que vous a-t-elle fait? Vous n'ètes pas ses enfants...

ŒNOPS, hésitant

Qui te dénombrera leurs torts, à tous les deux?
Que de hontes, ici, depuis la mort du Roi!
Que de hontes, que de faux, que d'injustes coups!
Tant et tant de malheurs.

ELEKTRE

Il ne sait pas le pire.

ŒNOPS

Il faut céder pourtant, car ils sont les plus forts.
La plainte même, est interdite au faible : tout l'écrase;
Jamais le faible n'eut de droits; ha mon fils, sang royal,
Le peuple malheureux perd tout quand il perd un bon maître.

ORESTE, avec mépris

Pourquoi donc n'avez-vous pas secoué le joug?
O hongres, attelés jusqu'à la mort! pas un cheval
De volée entre vous tous, pas un qui sorte du brancard.

ŒNOPS

Ce n'est pas à nous de hennir, ni de ruer,
Nous sommes entravés : ou le fouet ou l'avoine.
Il faut manger; le peuple reçoit le mors avec le pain.
L'usurpateur, — Ægisthe...

ORESTE

Tu oses à peine le nommer?
As-tu si peur?

ŒNOPS

Certes, j'ai peur. Je n'ai que cette vie.

ORESTE

Murmure donc ce que tu redoutes de dire.

ŒNOPS, avec précaution

Ægisthe, — le maudit, — est jeune et insolent.
Il frappe; et il flatte. Il a fait tomber plus d'une tête.

ELEKTRE, avec mépris

Ne regarde pas ainsi de tous les côtés :
Il ne vient pas, et ta tête tient bien sur tes épaules.

ŒNOPS

Mais toi, tu es le fils, tu es le Maître! A toi d'agir.
Oreste, je t'appelle mon roi. Commande.

I

Ta vue nous est plus douce, qu'au retour de l'exil
Celle d'un fils unique, ou d'un père chéri.

ORESTE

C'est un père qui t'a reçu, quand tu revins de Troie?

ŒNOPS, avec énergie

Reprends ton bien, mon Roi. Agis; nous t'aiderons.

II

Je te le dis : Mycènes est lasse de t'attendre.
Reprends l'illustre ville; tu le dois : reprends-la.

ORESTE

Que ferai-je de vous? Que ferez-vous pour moi?

ŒNOPS

Vois-tu, nous haïssons mortellement le couple impur;
Il a fait le malheur de ta maison et de la ville.
Mais ce n'est pas à nous, sache-le, de frapper.
Les puissants sont puissants. Il nous faut respecter
Le sceptre, sinon celui qui le tient : car s'il l'a
Entre les mains, c'est Jupiter qui l'a permis.

ORESTE, à Élektre, puis à soi-même

C'est ce qu'ils m'ont tous dit, partout, c'est ce que dit le rêve,
Ce que je sais moi-même : alors j'ai dû comprendre,
Et m'engager sur le chemin terrible. J'arrive —
Déjà? — Quoi, déjà?— C'est bientôt... Point de délai.
De toute éternité l'atroce loi pesait
Sur ma tête... Il fallait donc que ce fût moi? Ha!

Le fallait-il vraiment, mon père? Tous ces crimes,
Pour un comble de crime; et tout l'arbre effrayant
De cette race infortunée pour que j'en sois le fruit,
Et qu'avec mon poison je l'accomplisse —

Court silence.

ELEKTRE

Est-ce toi, mon frère, que tu accuses? Je m'étonne
De ce que tu murmures; mais peut-être es-tu troublé
Par le voyage et par le rêve.

ORESTE, douloureusement

Et par le rêve.
Toi, Elektre, tu es calme; et tu ne songes pas.

ELEKTRE

De toi, mon Oreste, bien souvent.
(au chœur) Vous, cependant,
Chers amis, notre seul rempart, soyez remerciés.
C'est sur vous que nous comptons pour l'œuvre fatale,
Que le décret des dieux assignait à ce jour
Sur le registre du Destin. Écartez-vous, amis;
Mais sans vous éloigner; veillez; ne quittez pas
Le bois sacré et les tombeaux, veillez sur nous.

ŒNOPS, avec joie

Veille aussi, sois prudent, mon Roi, fils de mon Roi.
Point de faux pas ici: car il faut vaincre, vaincre à tout prix.
Je t'aiderai, je le jure, je ferai tout pour toi;
Mais il faut que tu sois le plus fort. Sois-le.

Tu dois l'être : nous haïssons ce que tu hais,
Et nous aimons ce que tu aimes : notre espoir
Est en toi. Les dieux ont annoncé ton retour.

ORESTE

Les dieux?

ŒNOPS

Sans doute. Et tous te le diront.

I

Oui, tous.
Le peuple est en suspens : il y a eu des présages.

ŒNOPS

Le grand vieillard Tantale appelle Jupiter,
Son inapaisable ennemi, sur la maison.
Dans le silence de la nuit et le jour même,
A l'heure chaude, on entend retentir l'appel;
Et s'il menace ou s'il implore, nul ne le sait;
Mais tous ont peur de cette voix qui plane.

I

Aujourd'hui même, à la lumière de midi, beaucoup
Ont vu passer de grandes ombres.

ŒNOPS

On m'a dit que la Reine,
Réveillée ce matin par d'étranges menaces,
S'est levée, le front lourd de soucis...

ORESTE, tout bas

Et moi, j'ai vu rôder la chienne noire.

ELEKTRE

Retirez-vous, je vous rappellerai, quand il faudra.

Le Chœur s'en va. — Chaque strophe est dite par le chef d'un groupe, comme un adieu.

II

Le soleil brûlant roule dans le ciel,
Poursuivant sa course impassible.
Chaude de cet embrassement
La blonde terre mûrit pour la moisson prochaine :
O puisse-t-il venir le jour
Où les épis nourrissent
Le père et les enfants,
La mère et toute
La maison.

IV

Mais si le jour béni de l'abondance,
La fête du nouveau froment,
S'il ne doit plus venir, le jour
Où coule le sang innocent de la vendange
J'en saurai perdre le bienfait
Comme j'ai su l'attendre :
Car ce qui est — doit être :
A tout, je dis :
Il le fallait.

I

Il fallait que la race de mes rois
Comme elle l'est dans les combats,
Fût la plus forte dans le crime.
Tel le soleil mortel, il fallait que l'amour
Et la haine, sa sœur jumelle,
Desséchant ces cœurs forts,
Brûlât jusqu'à la tige
Où rien ne reste
Qu'Oreste.

III

Oui, j'ai dit : — Il le faut, —
A tout ce qui arrive.
Il n'est pas de puissance,
Il n'est félicité,
Il n'est rien de vivant qui puisse se soustraire
A l'aiguillon perçant du laboureur Destin,
Et tout porte le joug
De la fatalité.

Ainsi donc, soumets-toi.
Suis la loi qui t'est faite.
O roi, fils de mes rois,
Toi qui portes le sceptre de l'acte justicier
Et de la mort, Oreste,
Ha, je te plains! Je plains ton sort et ta jeunesse,
Je plains les heureux jours
Que tu n'as pas vécus.

ŒNOPS

Mais, « IL LE FAUT »
Tu dois agir
Comme tu as dû naître.
Croyais-tu vivre dans la joie ?
Tu ne la connaîtras
Que si le dieu cruel veut que tu la connaisses.
Résigne-toi.

Au soleil rouge
Vois la plaine :
Tout l'espoir de l'hiver
Y dort à la merci d'une heure.
Ainsi que sur la mer riante des blés roux
La grêle est suspendue,
Le secret de la foudre et les faulx d'un orage, —
Ainsi la maladie,
La folie et le mal, la misère et la mort
Pèsent sur chaque tête
Et tôt ou tard éclatent.

Résigne-toi,
Le bonheur n'est pas fait pour le fils de la femme.
Mais seulement pour ceux

Qui vivent dans le ciel,
Et qui ne meurent pas :
Il n'est de joie
Que pour les dieux.

Exit le Chœur.

SCÈNE III

Entre GLAIA. — ORESTE s'assied sur le bord d'une pierre

GLAIA

Elle est encore dans la chambre, avec le roi.

ELEKTRE

Le roi ?

C'est le misérable que tu veux dire ?

GLAIA

Ægisthe,

Oui. Elle le flatte avec des rires et des caresses.

C'est l'heure où chaque jour elle cherche à le retenir.

ELEKTRE

Tu l'entends ? Silence d'Oreste.

Tu l'entends ? — Comme les femmes

A la fontaine rient en battant le linge,

En riant elle a lavé ses vices dans l'impudeur.

GLAIA

Ne ferme pas les yeux ainsi, Oreste; tu m'effraies.

ELEKTRE

Tu ne sais : il découvre le dégoût et l'horreur.
Elle me hait, elle est jalouse, elle me livrera
A son bélier ; elle me mettra dans son lit, peut-être,
Pour y rester !

GLAIA

C'est vrai : la mère envie la vierge,
A présent : car elle est belle encore ; mais elle vieillit :
Voilà le pis.

ELEKTRE secoue la tête

Le pis c'est ce qu on ne sait pas encore.

GLAIA

La vieille qui aime l'homme, meurt et tue pour aimer.

ORESTE

Vous, femmes, sœur, nourrice, assez ! de grâce, assez
Vous me déchirez.

ELEKTRE, impitoyable

Tu dois tout savoir, frère chéri.

ORESTE

Non, cessez.

ELEKTRE

Il le faut : tu es l'homme, tu es l'honneur
Le roi de la maison : le corps sacré du père mort,
C'est toi, toi qui dois être le père, à ton tour.
Sache donc tout.

ORESTE, avec orgueil et abattement

Je suis celui-là, dis-tu ? mais le suis-je ?

Elle le presse de caresses.

ELEKTRE

Tout en toi, tout t'a nommé le prince, le Roi,
Le fils d'Agamemnon assassiné, son image
Vivante : tu as ses yeux ; tu as sa voix : lui, c'est toi.

GLAIA

C'est vrai. Si ta mère t'aperçoit seulement, la louve...

ELEKTRE

Elle te prendra à la gorge, elle te saignera.

ORESTE

Ne parlez plus de ses torts envers moi : qui sait ma sœur,
Qui sait s'il vaut mieux y penser ? — ou que j'oublie ?

ELEKTRE

Oublier ? Si tu le peux, moi, je ne puis pas : jamais,
Je n'oublierai ses crimes, jamais ! J'étais ici, moi !

ORESTE, oppressé

Tu la hais donc ?

ELEKTRE

A mort.

ORESTE

Ha !

ELEKTRE

Pour le père assassiné,
Qu'il t'en souvienne, ô mon frère, — et pour toi.

ORESTE

Laisse.
Pour toi, sa fille, n'a-t-elle pas été bonne mère?

ELEKTRE

Elle? Elle?

demi rire amer, farouche.

Bonne mère? Oui, comme elle fut
Bonne épouse. Oui. Bonne comme le tranchant
Du couteau sur le col de la poule; bonne, bonne
En vérité, comme la pierre que lance la fronde,
Et qui frappe au milieu du front.

Même rire, plus bas.

Bonne ? O, tu ignores
Le démon de l'impudicité dans la femme altière.
Depuis qu'elle a trahi, depuis qu'elle a souillé la couche
Conjugale, elle nous exècre tous; elle n'aime que lui,
Le complice de sa volupté: mais c'est moi,
Qu'entre tous, entends-tu, sa méchanceté traque.
Jour et nuit, nuit et jour, jour et jour, et les ans
Sur les mois, et les mois sur les ans, elle m'a blessée,
Insultée, avilie, elle m'a —

Elle étouffe, et saisit la tête d'Oreste.

O frère, elle m'a tant humiliée... Je n'ai vécu
Que dans l'espoir de ton retour, et lasse de t'attendre,
Plus d'une fois j'ai pensé à mourir, —ou—

ORESTE, oppressé

Ou ?...

ELEKTRE, bas, scandé

J'ai médité de... la... tu...er.

ORESTE, faiblement

Toi ?

ELEKTRE

Moi.

ORESTE

Toi-même ?

ELEKTRE

Moi.

Court silence.

GLAIA, mécontente

Elektre, une fille parler ainsi ? Non, je te blâme.

ELEKTRE, froide colère

Elle m'a mise au bas bout de la table, et m'a jeté
Comme à la chienne Takhys les restes de son mâtin.

GLAIA, à regret

Elle l'a fait, il n'y a pas un mois, devant ces princes
Étrangers.

Elektre rougit violemment.

ELEKTRE, étouffant

Moi, ta sœur ; moi, la fille royale,
Moi!

GLAIA

Ne rougis plus, ma fille.

ELEKTRE

Oui, le temps d'une autre pourpre
Est venu, de la pourpre que donne l'arbre des veines.

GLAIA

Ah, l'on se répétait : En vérité, est-ce bien là
La fille de ce Roi qui commandait aux Rois ?

ELEKTRE

J'étouffe...
Glaïa, je te défends... Ha, j'ai frémi de rage.
Elle m'a...

ORESTE, bas

Qu'a-t-elle fait encore ?

ELEKTRE, lentement

Elle m'a...
Non, rien. O, tu ne sais pas, Oreste, ce que c'est
Qu'une mère haineuse pour une fille qui grandit,
Qui souffre — et qui la hait.

Court silence, puis avec explosion.

Jamais, jamais, je ne pardonnerai, ma mère !

Elle m'a tenue sous le talon, et elle m'a mise
Sous le pied fendu de son bouc ; elle m'a plus salie
Que je ne me gardai pure : elle m'a dénaturée.
J'ai compté les saisons sur les heures de l'esclavage.
Jamais, je ne lui pardonnerai : et même vengée,
Je ne lui pardonnerai pas. Quelle est la mort, quel est
Le coup qui venge tout le cours du passé ? O, la mort
Ne dure qu'un instant, et moi pendant près de dix ans,
Va, j'ai été inexpiablement humiliée.

ORESTE, douloureux, effrayé

Cruelle, comme tu l'es ! Elektre, et atroce.

ELEKTRE, durement

En ce cas je suis la fille de ta mère.

Ils se regardent dans les yeux.

GLAIA

Ma fille !...

ORESTE

Ton âme est comme le couteau tiré.

GLAIA

Mon fils !...

ELEKTRE

Plonge le tien jusqu'à la garde au fourreau qu'il réclame.

ORESTE

Ha, vierge, se peut-il que tu saches haïr ainsi ?

ELEKTRE

La haine croît sous l'offense comme les joncs
Du marais sous la pluie.

GLAIA

La vierge n'a pas allaité.

ELEKTRE, durement

O esclave, la vierge a le tranchant amer
Du roseau vieilli dans l'hiver empesté de la mare.
Soudain émue
Mais qu'as-tu donc, Oreste ? Pourquoi te penches-tu ?
Nourrice !

ORESTE, défaillant

Quoi ?... faudra-t-il que je la tue ? Moi ? Ha
Horreur. Il tombe évanoui.

GLAIA

Hélas, hélas, jamais il ne pourra.

ELEKTRE, irritée, soutenant Oreste

Tu mens, c'est la fatigue ; c'est la douleur. Va, cours
A la source, puise de l'eau, fais vite.

Silence. — Glaïa s'éloigne. — Elektre contemple son frère, elle lui prodigue de silencieuses caresses.

Iniquité des dieux !
Frère, tête chérie, tout mon espoir, toute ma vie,
Mon royaume et mes noces... R'ouvre,
R'ouvre les yeux !... Tu ne faibliras pas ;

Non, ton front me l'assure... O dieux cruels...
Que sommes-nous? des fourmis sous vos pieds méchants, des vers
Que vous vous amusez à écraser, un jeu pour vous...
Me rendez-vous un frère et la vie pour me les ôter?...
Tu ne peux pas faiblir, et me trahir ainsi.
Tu es fier; tu seras fort; tu es né pour cet acte.
Reviens à toi, mon frère, il le faut.

Glaïa rentre. Elle porte de l'eau dans une écuelle.

Donne!

GLAIA

Laisse-moi faire: sur le front,... sur le cou,... sur les tempes.

ELEKTRE, tendre

Ha, il r'ouvre les yeux.

ORESTE

C'est toi, Elektre? C'est donc vous?...

GLAIA

Mon enfant, mon enfant bien aimé, mon fils.

ORESTE

Ha
Ne le dis pas... Un fils? Ne me rappelle pas ma mère.

GLAIA

La chèvre se réjouit de son chevreau.

ORESTE, ferme

J'ai cédé à la chaleur, au soleil.

ELEKTRE

Je l'avais dit !
Mais tu es fort.

ORESTE

Je suis fort. Tu baises mes mains, Glaïa ?

GLAIA

Elles sont si froides !

ELEKTRE, *avec joie*

Il va les plonger dans le feu.

GLAIA, *triste, avec importance*

Laisse-le se faire à l'idée terrible, Elektre.
Vois-tu, il est tendre : c'est un enfant comme il y en a peu...
Tu ne le connais pas comme moi.

ELEKTRE

Ha, finis.

ORESTE

Je ne suis pas changé pour toi, bonne nourrice, dis,
Nourrice douce comme le lait ? Maintenant,
Je suis homme.

GLAIA

Homme, certes, et le plus beau de tous.
C'est moi pourtant qui t'ai fait ce que tu es, mon Oreste.
Plus d'une fois, enfant, tu m'as mordu le sein,

Et comme tu tirais! j'ai senti tes premières dents,
Tes petites dents de chien, pousser sur ma chair.

ELEKTRE

Ne vas-tu pas finir? Veux-tu qu'il ne parle qu'à toi?

GLAIA

Et comme tu riais! je glissais le petit doigt
Entre tes lèvres molles, et tu ne pouvais plus boire.
C'est ainsi, mon enfant. à Elektre

Vois-tu, il ne faut pas
Les laisser mordre.

ELEKTRE

Tais-toi.

GLAIA, froissée

Je dis la vérité.

ELEKTRE

Frère, à quoi songes-tu? peut-être, attends-tu l'heure?

GLAIA

Tout enfant, il était ainsi, lorsque je le lavais.

ELEKTRE

Ne vas-tu pas cesser de bavarder, dis-moi, nourrice?
Ne sais-tu pas qu'ici il y va de la vie?
Aide-nous et tais-toi.

ORESTE, sombre et contraint

Va, chère vieille, obéis.

court silence

Que tout ce que je sais, que tout ce que j'ignore
M'enchaîne à l'action : je suis peut-être libre encore?
Parle, Elektre : raconte-moi l'horreur après l'horreur.
Je n'attends rien de mieux : j'écoute : ne me cache rien.

ELEKTRE

Je te dirai tout; et même si tu ne l'avais pas voulu,
J'aurais tout dit jusqu'à trois fois, et tu devrais m'entendre.

ORESTE

Je suis venu pour tout savoir, et pour conclure, ensuite.

ELEKTRE

Depuis sept ans, le flot de l'amertume monte.
J'étouffe. Que de fois, dans ce torrent de boue
J'ai cru perdre pied : pareille à celle qui se noie,
Alors je criais, — ah toujours vers toi, frère chéri.
Tu ne sais ce qu'elle a fait.

ORESTE, tressaillant

Qui, elle?

ELEKTRE

Elle. Le premier crime
Tu ne l'ignores pas ; pourtant tu ne sais pas la suite.
Quand Agamemnon est tombé, elle n'a pas encore

Été satisfaite : elle s'est acharnée; la hache
En main elle l'a mutilé; elle l'a souillé;
Elle l'a bafoué; elle —

ORESTE

Avec l'autre?

ELEKTRE

Avec lui,
L'imposteur couronné, le plus vil mendiant du sceptre.
Ha, tu n'étais plus là, enfant, pour déplorer la mort
Du père; j'ai dû rendre pour toi, les honneurs au tombeau.
Tu n'étais pas là, toi, le fils; et moi seule ai tout fait
En me cachant, comme autrefois elle-même, la nuit.

ORESTE

Tu rougis?

ELEKTRE

J'ai rougi tant de fois. Désormais
J'ai honte d'être femme pour toute la vie : le soir,
Je portais les offrandes, en pleurant, sur la terre.

GLAIA

Jamais elle n'y a manqué. Sa mère riait d'elle.

ELEKTRE

O, je la hais... geste d'Oreste.
Mais je te dirai tout.
J'ai vécu dans un coin comme une chienne méprisée,

Solitaire, en orpheline de la mort, moi si jeune!
Elle m'a séparée de mes compagnes et tenue
Comme en prison dans le palais : Si jeune, ha —
Je n'ai point ri, et je n'ai pas chanté; jamais
Je n'ai connu la joie des danses avec celles
De mon âge; et jamais les yeux des jeunes hommes,
Jamais je n'en reçus la promesse d'amour,
L'espoir délicieux qui précède les noces.
Mon cœur s'est nourri de sanglots; j'ai dormi dans les larmes;
Et j'ai dû, sur mes lèvres, étouffer jusqu'à mes cris.

GLAIA

Elle a souffert, elle a beaucoup souffert; crois-le, Oreste.

ELEKTRE

O, je la hais!

GLAIA

Ta mère cependant.
Tu ne dois pas le dire, ma fille.

ELEKTRE

Je la hais, je la hais.
Elle m'a fiancée à l'humiliation, moi,
Moi, — elle a voulu me marier à un vassal.
Ignoblement.

ORESTE

Quoi?

ELEKTRE

Oui. Dis-le-lui, nourrice.

GLAIA

Tous deux, elle vous a vendus à sa honte d'amour
Comme deux chevreaux nouveau-nés à un berger galeux.

ELEKTRE

Elle veut anéantir la race, — ou la rendre esclave.

ORESTE, pâle, balbutiant

Dis, dis-moi son nom, dis-le.

ELEKTRE

Son nom?

ORESTE

Le nom du vassal.

ELEKTRE, elle l'embrasse

Plus tard. Ce n'est pas lui qu'il faut tuer, vengeur chéri.

ORESTE

Et qui, tuer?

ELEKTRE, bas, demi-sourire

Tu le sais bien : elle. Elle seule.

GLAIA

Elektre, tu as tort; tu parles mal, ma fille.

ORESTE

O malheureuse... Et moi, malheureux que je suis.

GLAIA

Mon fils, tu n'es donc revenu dans tes demeures,
Que pour pâtir de plus grands maux? Certes, il est bien vrai:
Comme les poussins sortent de l'œuf, le duvet humide,
Vous êtes nés, pauvres enfants, mouillés de larmes,
Et pour souffrir.

ORESTE

Mouillés de sang, trempés.

GLAIA

Hé, s'il le faut,
Saignez-le, le brigand; saignez-le comme un porc.
Punis-le, tu le peux : C'est lui qui t'a volé
Ton père, ta mère, ton palais et tous tes trésors

ORESTE à Elektre

Parle de lui.

ELEKTRE

Il engraisse, le misérable,
Et il s'épanouit : il est au faîte, il ne craint rien.
Il vit dans le faste; notre pouvoir, il l'a.
Il tient tes richesses, Oreste; il a la joie de l'or,
Il la manie; elle lui rit : il est le maître.

ORESTE, entre ses dents

O, le tuer dix fois, et mille fois dix fois,
Et dix mille fois mille. O, je lui arracherai
Goutte à goutte, des entrailles, tout le sang qu'il m'a pris

Et le sang de mon père, et le sang de mon or.
O, je voudrais pièce à pièce lui retirer la chair
De mon pouvoir qu'il a volé, et jour à jour la chair
De ma vie en exil, de mes douleurs, de tes douleurs
Aussi, Elektre!

ELEKTRE, l'embrasse avec passion

Sois béni, toi qui es le vengeur.
Mais pourtant, n'oublie pas; rappelle-toi, mon frère :
Lui d'abord ; mais elle, ensuite. Et elle, plus que lui.

GLAIA, mécontente

Crains ce crime.

ELEKTRE

Non ! Le crime suit le crime, comme une ombre.
Tous les deux, qu'ils meurent.

Elle montre le tombeau.

Celui-là, qui seul a droit sur nous,
Le veut : il le veut, lui, qui nous appelle sous le tertre
Depuis sept ans, — sept ans, ô constellations fidèles !
Quand j'ai prié le mort pour les enfants qui l'aiment,
Il a dit : — Qu'ils meurent tous les deux !
Et : — Qu'ils meurent de votre main. Je suis mort de la leur.
Comme tu pâlis, ô mon frère ?

ORESTE, voix rauque et faible

Ce n'est rien.

GLAIA

La sueur coule de son front. Laisse-le respirer.

ORESTE

Dis tout.

ELEKTRE

Vois ici la sueur rouge des pierres,
Nourrice. Ce sang répandu que rien ne rachète,
Il crie sur le seuil. J'ai imploré : le justicier
Un jour devait paraître.

ORESTE

Il est venu : un assassin.

ELEKTRE

Un assassin ? Le très saint meurtrier, le fer sacré
Que mérite le meurtre : point de crime contre le crime.

GLAIA

Elle dit vrai : tu viens au nom des immortels, c'est sûr.

ORESTE

La mort paie la mort, comptant.

ELEKTRE, *toujours grave*

Le sang lave le sang.
Bénie est la vengeance. L'oubli seul est impie.

ORESTE

Où priais-tu les dieux de faire surgir le vengeur ?

ELEKTRE

Aux autels de cette maison, la honte et la terreur.
Les morts, jour et nuit, gémissent à la porte. Tue-les.

Ou bien tue-moi, et va toi-même te livrer.
Aussi longtemps que l'immuable pôle
Fera tourner le ciel sur le pivot de son doigt, elle
Et lui, tu devras les tuer tous les deux, — lui et elle.

ORESTE

C'en est fait : le vent souffle des cœurs en délire.
La vague de la violence est soulevée.
Le bateau du malheur, avec sa cargaison de crimes,
Peut accoster.

GLAIA, timide

Va, mon fils, épargne ta mère.

ELEKTRE

N'épargne pas la louve impure qui nourrit son loup
Avec la chair de ses petits.

GLAIA, à regret

Tu ne sais pas
Ce que c'est que l'amour dans une femme qui vieillit.

ELEKTRE

Leur vilenie perd la couronne et la perdra,
Sache-le : le saint respect d'autrefois n'est plus ;
On murmure : Mycènes gronde, esclave de deux femmes.

GLAIA

On ne veut plus servir le bouc chargé de graisse.
Égorge-le, reprends ton bien, sauve ta race.
Mais respecte ta mère.

ELEKTRE

Misérable ! Ils ne font qu'un.
Ensemble, ils ont péché ; ils triomphent ensemble ;
Qu'ils meurent accouplés ; ils sont heureux impudemment.
Le sais-tu bien ? Tandis que nous pleurons sur un tombeau,
Ils attendent ta mort et la mienne, les insolents !
Ils l'espèrent. Enfin, — toi, nourrice, dis le contraire,
Si tu l'oses, — l'eût-elle pu, à son infâme
Elle m'aurait livrée.

ORESTE, rauque

Qui ?

ELEKTRE, exaspérée

Elle, elle ! à lui !
A son... Elle s'arrête.

ORESTE

Rougis, ma sœur, rougis. Mais il faut tout me dire.

ELEKTRE

Tu ne l'ignores pas, Glaïa, toi qui secoues la tête,
Le misérable, un soir, a mis la main sur ma poitrine.
Ivre, il a déchiré le lin sur mon épaule, et moi
Je l'ai mordu au pouce.

GLAIA

Il a crié. Elle, non.
Mais selon moi, ta mère n'y a été pour rien.

ORESTE

Il a osé ?

ELEKTRE

Que n'oseraient-ils pas ? Oh, mon Oreste,
Si tu avais tout vu...

ORESTE

Non, ne parle plus. Il crie. Et il vit !

ELEKTRE, avec lenteur pleine de force

Elle aussi, elle vit.
Comme la vénération invincible du peuple,
Qui n'en eût pas cru d'avoir à blâmer les maîtres,
A fini par céder, — ainsi le respect de la mère
Est mort à jamais dans la fille, et tout amour.
J'ai horreur d'elle, mon frère. Je hais sa vue ;
Je hais sa voix ; je ne veux plus qu'elle me touche.
Je hais les aliments qu'elle porte à sa bouche.
Je frémis de dégoût à chacun de ses pas.
Je la hais dans sa vie et même dans sa mort.
Car, je suis pure, moi, que cette impure outrage,
Ce tertre m'est témoin : je la hais sans remords,
Et je la frapperai, si tu ne frappes pas.
Ensuite, que je meure ! Court silence. Et je rirai, alors !

GLAIA, mécontente

Une mère, une mère !... Quoi qu'elle ait fait, pourtant,
Que sa fille l'excuse avec bénignité.

ORESTE

Mon cœur engourdi comme un rocher pèse à ma poitrine.

ELEKTRE

Ensuite, que je meure ! Et je mourrai heureuse,
Faisant offrande de ma vie en dédicace
Au salut de la race, et à l'expiation.

Avec colère.

Oreste, tu la plains, je le vois... Oh, il la plaint !
Il le peut ! Mais enfin, que te faut-il de plus ?
Elle a les mains en sang ; tout est impur en elle, tout.
Elle est l'affront vivant de la piété, un soufflet
Sur la joue de la justice qui frappe et qui absout,
Ici foulée aux pieds. L'ineffaçable vin du meurtre,
Elle l'a dans les yeux, elle l'a sur les lèvres.
Mais moi, je porte la rougeur d'une autre pourpre.
Je suis vêtue d'un incendie, je suis ceinte du feu
De la vengeance qui me brûle : depuis sept ans,
Le soleil de l'affreux jour ne s'est pas couché pour moi.
Et comme eux dans le trésor de leur abomination,
Je vis dans le reflet sanglant qu'il fait à ma misère.

ORESTE, *désespéré*

O passé, passé !... Une heure, une heure inexpiable,
Une heure inexpiée, — une heure ! Et c'en est pour jamais.

Elektre se jette à ses genoux et l'embrasse étroitement.

ELEKTRE

Non, non, c'est moi qui porte le passé, moi malheureuse,
Qui ai vécu pour soustraire les jours à la nuit noire
De l'oubli : mes larmes et mes prières ont figé
Le sang paternel dans la terre paternelle,
Comme les veines du marbre, là, sur l'autel
De la commémoration.

ORESTE, penché sur elle, comme un hurlement bas

L'invincible horreur d'agir, —
Et l'invincible élan à l'action.
Ho, je te retrouve, séculaire épouvante
De ma maison, de la contrée et de toute la race.
Agamemnon, mon père, toi, le chef des armées,
Toi, si fort, toi, vaillant, le soir de ton retour,
Quand tu as reconnu la porte et les lions,
Quand tu as mis le pied sur la première marche
Et fait le premier pas dans l'antre, au lieu terrible,
Tu tremblais, je le sais. Et tu vois si je tremble.

ELEKTRE

Tu es là maintenant, mon Oreste. Je t'ai !
Tout sera réparé. Image sacrée de l'espoir,
Tout, pour moi, tout revit depuis que je te vois : je ris,
Je ris. Tout sera réparé. Réjouis-toi.

ORESTE

Je tremble. Je dis, — je tremble.

ELEKTRE

Arme-toi ! A nous, à toi, la victoire et la vie.
Oreste, le droit est pour toi : tu seras le plus fort.
Tiens, je ris,... ha, laisse-moi rire de joie.
Dans tes yeux terribles, mes yeux découvrent le bonheur.
Sois de fer, seulement ! Ton cœur soit de granit !

ORESTE, la repousse avec violence

Ma sœur ? tu ne l'es pas.

Elektre se relève au désespoir.

ELEKTRE

Ha, il a peur. Malheur à moi.

ORESTE

Non. Je n'ai pas peur de ce que tu crois.

Court silence.

très bas.

Mais ne vois-tu pas comme je souffre ? —
Je me décide.

ELEKTRE

Tu l'as donc résolu ?
Tu y avais pensé ?

ORESTE

Sans quoi serais-je ici ?

ELEKTRE

Je t'ai tant appelé...

ORESTE

Ah, si j'y ai pensé ?
Douceur de vivre, aurore ! Enfant, je n'y songeais pas.
Puis un jour s'est levé, où mon nom a sonné
Dans mon âme, comme une pierre contre un bouclier.
Un cri de fureur a retenti, qui m'a réveillé.
Mon nom, ton nom aussi, Elektre, et celui —

ELEKTRE

Celui ? Je ne t'entends pas.

ORESTE

Celui du père.
Et depuis, tout a été dit.

ELEKTRE

Je t'ai tant appelé...

ORESTE, absorbé

J'étais dans mon lit, et je ne pouvais dormir.
Ce soir-là, il pleuvait ; le rouge vent du nord
Secouait les grands chênes, comme un maître très dur
Secoue les esclaves par le bras. J'étais triste,
Et je songeais, — je songeais au beau royaume d'Argos
Et —

ELEKTRE

Et?

ORESTE

Et à mon père mort.
Alors une voix a murmure dans mon cœur;
Puis, peu à peu, elle a crié, menaçante et si fort
Qu'à jamais je l'entends : — Oreste! Oreste! Oreste!

ELEKTRE

O, tu m'as entendue.

ORESTE, comme s'il écoutait

Oreste! —
Je tremblais ainsi : c'était l'hiver ; j'avais froid au ventre...
Oreste ! — Et cette voix de feu brûlait mes tempes.
Depuis, la tête me fait mal. Et j'écoutais
Hurler le vent du nord; et je suais d'angoisse.
Tout s'est fait, tout s'est décidé cette nuit-là.

ELEKTRE

Et tu hésites, aujourd'hui ?

ORESTE

Destin, destin cruel...
Mais moi, Elektre, moi, je n'étais pas fait pour cette œuvre.

ELEKTRE

Tu voudrais reculer ? Tu ne le pourrais pas : Ou fuis !
Fuis alors, si tu l'oses, et abandonne-moi.

ORESTE

J'aime la vie, j'aime le soleil, j'aime la lumière,
Hélas! et j'amasse les ténèbres sur moi.
O malheureux, l'épouvantable don m'a été fait
De rendre l'amère justice. Puis-je fuir ?

ELEKTRE

Toi ?

ORESTE

Mais comment ? Qui peut se laver de lui-même?
Rejeter sa pensée ? Se dépouiller enfin de soi?

ELEKTRE

Du sang d'Agamemnon tu ne pourras vider tes veines.

ORESTE

Combien j'aimais le jour, le baume du réveil!
Et maintenant, la profonde horreur est mon lit :
Je ne le quitte plus sous les draps des ténèbres.
Là, qui s'est couché une fois, jamais plus ne se lève.

GLAIA, émue aux larmes

Quel soupir déchirant!... Mais —

Elle s'arrête interdite, Oreste s'est baissé. Il gratte la terre, et s'en met dans la bouche.

ORESTE, presque hagard

Terre, qui sues le sang, pain de mort, je te mange.
Empoisonne mon cœur, ô froment de forfaits.

Taris en moi la source de l'humanité; dessèche
Dans mes os la moelle de la pitié; tourne en venin
Jusqu'à mes bonnes larmes, jusqu'à la palpitation
De mes paupières sur mes yeux : car je suis né, hélas,
Pour des crimes sans nom et pour que je les venge.

Œnops entre. Il accourt avec une partie du chœur.

ŒNOPS

Elektre, et toi aussi, prenez garde : le roi Ægisthe
Va sortir du palais. Viens avec nous, Oreste :
Confondu dans nos rangs, on ne pourra te reconnaître.

ORESTE

J'ai compris la terre fatale, et le roc de Mycènes
Semblable à la face des dieux : l'Acropole de sang
Aussi est Destinée, et le meurtre un Destin
Vêtu de pourpre. Pourquoi, dis, luttes-tu? Pourquoi,
Oreste? Tu es l'ablette que l'aveugle impassible
Pêche ici, au jour dit, à l'hameçon de la vengeance,
A l'appât de l'action : ne résiste plus! Va, tombe :
Précipite-toi dans l'horreur qui te tente, l'horreur
Faite pour toi, fait pour elle. L'abîme est sourd, l'abîme
Est muet, l'abîme est taciturne : mais le dernier mot
Est toujours à l'abîme.

ELEKTRE, l'entraînant

Viens.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Le Chœur est rangé dans le fond, derrière le tombeau.
Oreste perdu au dernier rang.
Elektre et la nourrice portent des fleurs sur le tertre.
Ægisthe s'avance, suivi de quelques esclaves chargés d'amphores.

ÆGISTHE

Porte ces dons de vins, de froment et de viandes
Aux prêtres de mes dieux : demain, j'irai moi-même au temple,
Les mains pleines de présents et des plus riches offrandes.
Annonce-les, esclave ; j'y veux être dès l'aube,
Pour recueillir la prime fleur de la reconnaissance.
Pareils à nos amis, les immortels veulent être comblés.
Vous, gardiens des tombeaux, ce soir, si le vieux roi d'Athènes
Dort sous mon toit, hôte de la maison, je ne dois pas
Vous oublier : vous aurez part aussi à ce festin.
Il faut vous réjouir de ce qui réjouit vos maîtres.
Vous savez comme moi ce qu'on dit : dans son exil,
Le maladif Oreste est mort, ou va bientôt mourir.
Les dieux l'ont condamné, puisqu'ils lui refusent de vivre.
Elektre, je m'étonne que tu ne pleures pas.

ELEKTRE

Pas devant toi, tu te plais trop à voir couler mes larmes.
Tu te repais des douleurs que tu causes, je le sais.

ÆGISTHE

Non : mais je suis heureux du bonheur qui m'arrive.
Ton cœur farouche est celui d'une fille qui n'a pas aimé.

ELEKTRE

D'une fille orpheline. Et ton humeur joyeuse est celle
De l'honnête homme à qui tout réussit : pense à la fin.

ÆGISTHE sourit

Je pourrais te punir : je suis le maître ; mais je ris
De ta haine impuissante : j'admire même ta rancune.
Car tu es belle, Elektre.

ELEKTRE

Écoute, Oreste ! Entends le cri
De ta sœur : je t'appelle du fond noir de l'enfer : écoute !

ÆGISTHE

Il n'est plus temps de compter sur ton frère : il est mort,
Sans doute... Mais toi, qui dois ce soir prendre place au banquet,
Quitte ces vêtements de deuil ; car la lyre à la main,
Tu chanteras, — ta voix est belle, — en l'honneur de notre hôte.

ELEKTRE

Je ne le ferai pas : Je maudirais. Si la maison,
Désormais, est à toi, mon âme et mon souffle me restent.

ÆGISTHE

Tu le feras. Ma maison est la tienne. Quant à moi,
Je pense, Œnops, à conjurer jusqu'au souvenir même
D'un passé qui n'est plus : ici, vous avez trop vécu,
Tous et moi aussi peut-être, dans un regret sournois,
Rongeant cette racine amère qui donne l'insomnie,
Et agace les dents. Moi-même, grâce à vous, je vois
Mes nuits hantées d'ombres funestes. J'ai résolu
D'écarter tout souci : pleurent les enfants et les femmes,
Sans oser prendre leur parti d'une action parfaite !
Soit ! C'est à l'homme d'imiter les dieux très calmes,
Et d'en suivre l'imperturbable exemple : Que sommes-nous,
Si nous ne sommes pas capables de la joie ?
Œnops, tu porteras des libations au tombeau
De l'ancien Roi.

ŒNOPS

De qui dis-tu ?

ÆGISTHE

D'Agamemnon.

ŒNOPS

Ægisthe, tu es le souverain, et tu as le pouvoir.
Mais un tel acte est sacrilège.

ÆGISTHE

Il ne l'est pas. Il me sert.
Devant son lit, la reine a vu passer une ombre
Irritée et sanglante : il convient donc de l'apaiser.

ŒNOPS

Tu ne le saurais pas; tu ne peux que la courroucer.

ÆGISTHE

Pourquoi ? — Si l'ancien roi n'est plus, c'est qu'il dut plaire aux dieux
Qu'un autre en prît la place. Demain tu porteras l'offrande,
Œnops; tu feras la libation pour nous.

ŒNOPS, timide.

Maître,
Ne l'attends pas de moi.

ÆGISTHE

Je l'attends, et je te l'ordonne.
Pourquoi me regardes-tu toujours avec tant de haine,
Elektre?

ELEKTRE

Parce que je te hais. N'approche pas.

ÆGISTHE sourit

Haïs-moi donc : si pour regards ils avaient des couteaux,
Tes yeux m'auraient tué.

ELEKTRE, entre ses dents

Ils te tueront.

ÆGISTHE

Mais tu es belle ainsi. Et tu me plais.

ELEKTRE

N'approche pas.

ÆGISTHE rit

Comme elle gronde entre ses dents, la lionne indomptée !
Belle plus qu'une vierge... Et vierge cependant...

ELEKTRE

N'approche pas.

ÆGISTHE

Tôt ou tard, il faudra que tu sentes le joug de l'homme.
Peut-être aimeras-tu la main qui caresse en frappant.

ELEKTRE

La main qui frappe, je l'aimerai. N'approche pas.

ÆGISTHE

Elle recule ! Que crains-tu ?

ELEKTRE

Je ne te crains pas.
Je te hais.

ÆGISTHE

Tu vas tomber sur le tertre. Moi, je t'aime —
Je t'aime comme un père.

ELEKTRE

O toi, entends cet homme,
Entends-le.

ÆGISTHE

Qui invoques-tu ?

ELEKTRE

La main qui frappe.

ÆGISTHE

Tu vis dans ce tombeau !

ELEKTRE

Puisse la vie de ce tombeau
M'exaucer tout à l'heure ! puisse-t-elle en surgir
Tout armée ! Insulteur, prends garde à toi, si tu me touches.

ÆGISTHE

Qu'elle est belle ! Il me semble parfois que tu le voudrais.
Quelque jour, — quelque nuit, — je verrai ta colère à l'épreuve.

ELEKTRE, avec dégoût

Tu es rouge et pris de vin, sans doute. Cet homme, un roi ?

ÆGISTHE

Je le suis. Et je suis jeune, et tu l'oublies, Elektre.
Ne me brave donc pas ainsi : je fais ce qu'il me plaît ;
Je jouis de la vie, que tu ignores. Et toi —
Mais ton épaule, en vérité, sous le voile est si blanche,
Et si blanche ta gorge, sous le torrent des noirs cheveux...
Tu es pâle comme l'aube et sombre comme la nuit.
Souple et prête à bondir !

Il fait un pas vers elle.

ELEKTRE, à voix basse, désespérée

Père, père ! A moi !
Écoute, et vois ta fille, vois la malheureuse. Frappe,
Toi qui fus frappé. J'étreins ta pierre et j'implore.

Klytemnestre parait sur le seuil. Elle ne descend pas les degrés. — A sa vue, Ægisthe s'éloigne et prend un air dur. — Klytemnestre parle à tous d'une voix impérieuse, cruelle avec Elektre, tendre avec Ægisthe. — Aux autres avec mépris.

KLYTEMNESTRE

Ægisthe, ainsi tu étais là ? A mon réveil
Je t'ai cherché des yeux, et de la main. En vain !
Ha — mon cœur battait pour toi, car je t'ai vu souffrir
Au cours d'un triste rêve : O mon cher Seigneur, tu pleurais.

Elektre rit brièvement.

C'est toi, sans doute, Elektre, qui oses rire, misérable ?
Et de moi ?

ELEKTRE

Je ris de colère et de douleur, ma mère.

KLYTEMNESTRE

Que fais-tu ici, fille détestable ?

ELEKTRE

Je déteste,
Et me fais détester.

KLYTEMNESTRE

Que rôdes-tu encore
Autour de ce tombeau où je t'ai cent fois défendu
D'étaler l'insolence de tes larmes ?

ELEKTRE

J'y viens écouter
Une voix nocturne qui me parle de toi.

KLYTEMNESTRE

Qui te l'a permis, qui ? Qui te l'a commandé ?

ELEKTRE, à voix basse

Mon père.

KLYTEMNESTRE

Tu me défies ! Je te... Rentre dans la demeure.

ELEKTRE

Non.
Ici, je suis venue. Ici je resterai.
Je ne suis pas esclave. Je suis la fille de ton Roi.

KLYTEMNESTRE, elle fait un pas

Ne le répète pas.

ELEKTRE

De ton roi et du mien, ma mère.

KLYTEMNESTRE, se domine

Il a senti le poids de cette main, ton roi.

ELEKTRE

C'est toi qui oses maintenant sourire?

KLYTEMNESTRE

Oui, de bonheur.
Sur ta méchanceté, sur ta haine envieuse
Je souffle : elles ne me pèsent pas plus que le fardeau
Que la poitrine chasse d'une haleine, — ainsi !
La haine ni l'amour ne ressuscite pas les morts.

ELEKTRE

Il n'est que la vengeance, je le sais.

KLYTEMNESTRE

O malheureuse,
Consume-toi sur une pierre au haut d'un tertre,
Si tel est ton plaisir. Que m'importe ? ici,
Tu n'es rien qu'une fille funèbre.

ELEKTRE

Funèbre
Comme une ombre, funèbre comme le souvenir, oui.
Funèbre comme le remords, cette mémoire aiguë
Qui perce ses dents sur le cœur, et qui n'oublie jamais.

KLYTEMNESTRE

Lève-toi de mes yeux.

ELEKTRE

Domine-toi, ma mère.
Tu n'oublies pas, non plus. Tu ne me fais pas peur.

KLYTEMNESTRE

Ne me brave pas trop : le jour viendra de te punir.

ELEKTRE

Le jour n'est pas venu. Tu n'oses pas. Pourquoi
N'oses-tu pas, pourtant? — Veux-tu que je le dise?

Klytemnestre en fureur descend quelques degrés. Ægisthe l'arrête

ŒNOPS, au chœur

Éloignons-nous, mes amis, si vous m'en croyez.
Il est temps de quitter ces vivants pour nos morts.

ÆGISTHE

Là, que grommelez-vous? Les fouets sont prêts pour le chenil.

KLYTEMNESTRE

Ægisthe, laisse-les. Ils tirent sur la chaîne, les chiens;
Mais ils sont enchaînés. Vous n'osez plus que murmurer;
La crainte a muselé vos aboiements de meute maigre?
Rongez votre os, mais sans gronder : Je sais que mon amour
Et peut-être ma vie vous font ombrage.

ŒNOPS

Éloignons-nous.

ÆGISTHE

Vous ferez bien, et gardez le respect : sinon, ce soir,
Vous pourriez être exclus du festin : le partage
Des viandes et du vin se fera sans vous, imprudents!

Il rit.

KLYTEMNESTRE, rit, puis d'un ton dur :

Mon Ægisthe! tu sais forcer la fureur même à rire...
La viande et le vin vieux, nous le savons, sont des bâillons
Puissants à votre bouche, ô vétérans des grandes guerres?
Longtemps, il vous a plu d'aller de ces tombeaux
A notre table, et de nos tables vides à ces tombeaux.
Votre fidélité repue parlait un peu moins haut.
Mais, maintenant, cette fille acharnée à sa perte
Vous tente à la vôtre, il me semble? Sa révolte vous gagne;
Mais qu'y gagnerez-vous? Vous jeûnerez; vous aurez faim.
Et quel espoir, pouvez-vous donc garder? Son père est mort
Et ne revivra pas. Quant au frère...

ELEKTRE

Ton fils...

KLYTEMNESTRE

Son frère ne vit plus, si j'en crois un message.

ELEKTRE

Il ne vit plus?

KLYTEMNESTRE

Non, sans doute, pleure-le donc.
Il t'est permis.

ELEKTRE

Oreste ne vit plus?

KLYTEMNESTRE

On t'a dit : Non.

ELEKTRE

Alors, ma mère, crains les dieux.

KLYTEMNESTRE

Je sers les dieux,
Et je ne les crains pas. Tu peux marcher sur moi, l'écume
Aux lèvres : Que me font tes menaces ?

ELEKTRE

Hausse les épaules,
Va, brave-moi : mais écoute.

elle pousse un cri terrible

Ha — vous tous, ô dieux,
O dieux, je vous convoque, ici ! C'est l'heure.

ÆGISTHE

Ne frémis pas pour si peu, Klytemnestre. Elle délire.
Peut-être, elle veut t'effrayer.

KLYTEMNESTRE

Te tairas-tu, maudite ?

ELEKTRE

Je me tais ; mais tu trembles.

KLYTEMNESTRE

Tu mens...

ELEKTRE

Tu trembles, ma mère,
Et tu baisses la voix. Tu as peur même de parler.

KLYTEMNESTRE

Je ne tremble pas...

ELEKTRE

Tu trembles, tous le voient.

KLYTEMNESTRE, avec peine

Rebelle, il faudra que tu plies, à moins que tu n'espères
Que ce soit moi.

ELEKTRE

Je plierai; mais tu trembles.

KLYTEMNESTRE

Ægisthe, chasse-la...

ELEKTRE

Il n'en est pas besoin.
Je vais, je vois pleurer Oreste au tombeau de son père.

KLYTEMNESTRE

Chasse-la. Vous tous, vous finirez bien par obéir.

ELEKTRE

Vous finirez bien par aimer vos maîtres.

ÆGISTHE

Qu'importe?

Pourvu qu'ils soient soumis? Tu dois toi-même te soumettre.

KLYTEMNESTRE

La ville y a été réduite; vous le serez aussi.

elle descend les degrés, à mesure que le Chœur, et Elektre se retirent derrière le tertre. Elle s'appuie sur Ægisthe, avec lassitude.

Viens, viens près de moi. Viens avec moi.

ELEKTRE, derrière le tertre, au tombeau lugubrement

O morts, tristes veilleurs de la nuit étouffante,
Votre grief, ô morts, fait votre éternelle insomnie.
Mais parfois un enfant vous entend et vous veille.
O morts, je veille.

ÆGISTHE

Tu joues à les dompter, ô reine impérieuse?
Ils s'en vont; ils ont peur même de retourner la tête.

KLYTEMNESTRE

Reine impérieuse, ton esclave, esclave de son roi.
Viens, viens près de moi. Toi seul!.. Leur envie, leurs outrages
Je sais tout ce qu'ils pensent et n'osent dire contre nous.
J'en ris. Mais quand à mon réveil, tu n'es pas là, Ægisthe,
Tout m'épouvante alors, tout m'est à charge et tout m'est vide.
Se peut-il que tu m'oublies?

ÆGISTHE

Toujours la même plainte?

KLYTEMNESTRE

Toujours la même crainte. Ah, nomme-moi ta Reine encore,
Ainsi que tu l'as dit tout à l'heure : ta Reine —
Mais l'as-tu dit ?

ÆGISTHE

Sans doute : mon impérieuse Reine.

KLYTEMNESTRE

Tu le répètes avec ennui, et je sens même en toi
De l'impatience. O, si tu devais me rejeter,
Me négliger, ne plus m'aimer, faire avec moi
Ce que j'ai fait à l'autre ! O si jamais tu le devais !...

ÆGISTHE

Tu menaces ?

KLYTEMNESTRE

Non, j'ai peur. Elle a dit vrai, la maudite,
Elle appelle les dieux : moi, c'est toujours toi que j'invoque.

ÆGISTHE

Que veux-tu donc enfin ?

KLYTEMNESTRE

O mon maître... mon amant,
Moitié la plus chère du sceptre, et bonheur de ma couche !
Plus précieux à mesure qu'on nous hait davantage,
Mon seigneur, mon amour, jeunesse de ma vie,
Ne me retire rien de toi si tu veux que je vive ;

Je ne vis qu'en toi seul ; je suis forte pour toi,
Et sans toi je suis faible et vaincue, je suis lâche,
Je tombe comme une morte.

ÆGISTHE

Les imprécations
De ta fille te troublent ?

KLYTEMNESTRE

Non : c'est l'idée de te perdre.
Je dédaigne leur haine comme leurs calomnies.
Mais toi ! Je n'ai que toi, toi seul. O ne me prive pas
De ta présence. Pourquoi, tantôt, pourquoi es-tu sorti ?
Pourquoi t'ai-je trouvé avec Elektre ?

ÆGISTHE

Quoi donc ? Dois-tu compter chaque pas que je fais ?
Jadis tu n'étais pas ainsi.

KLYTEMNESTRE

J'étais plus jeune alors.
O puisses-tu périr, et moi, eux tous, et Mycènes
Et l'univers entier, avant que je te perde !

ÆGISTHE

Est-ce là ton amour ?

KLYTEMNESTRE

C'est lui : Que tu me doives tout,
La vie et le bonheur, que tu me doives chaque souffle,

Chaque goutte de sang que le cœur chasse dans tes veines,
Et qu'il chasse pour moi : c'est mon amour et ce qu'il souhaite.
Que tu sois menacé, et que tu sois haï,
Pourvu qu'aimé de moi, mon Ægisthe, tu m'aimes.
Que tu meures, pourvu que je meure avec toi,
Du même coup : c'est ainsi que je t'aime.
Que tu n'aies que moi seule, à fin que je t'aie seul.
Comme la peau aime la chair interne, je t'aime,
Je t'aime comme la chair aime les os.

ÆGISTHE

Laisse ma main. Tu pleures ?

KLYTEMNESTRE

Ha, Ægisthe, ha — Je...

ÆGISTHE

Tu balbuties, tu murmures, je n'entends pas...

KLYTEMNESTRE, voix défaillante

Ægisthe, je vieillis.

Elle le saisit, lui faisant baisser la tête.

Voilà ce qui me ronge.

ÆGISTHE

Laisse enfin...

KLYTEMNESTRE

Ne t'en es-tu jamais douté ?

ÆGISTHE

Hé, qu'importe ?

KLYTEMNESTRE

Tu ne m'aimes donc plus ?
Je vieillis... O, si tu t'en apercevais.

Elle se cache le visage dans sa poitrine.

Je n'aurais pas dû le dire : tu ne me démens pas...

ÆGISTHE

Hé, pourquoi l'as-tu dit ? — femme, tu m'irrites.

KLYTEMNESTRE

Ah, pourquoi, je ne sais ! Et toi si jeune encore
Si beau, si fort... à moi, pourtant, toujours à moi !
Ou sinon que le roc sanglant de la grande Mycènes,
Que l'os du dos, l'échine de cette ville du sang,
S'ouvre par le milieu, et — s'abîmant nous abîme !

ÆGISTHE

Tu rêves ces dangers. Je n'en vois point ; tout est à nous ;
Et la maison est pleine d'or.

KLYTEMNESTRE

Tu m'es plus précieux
Que le trésor d'Atrée : tu es mon or, l'or de ma chair.
Le danger n'est pas là ; nous avons prospéré
Dans la haine, comme au bord de l'étang un double chêne.
En est-ce fait pourtant des jours heureux ? Sont-ils finis ?
Et m'aimes-tu ? Court silence. M'aimes-tu ?

ÆGISTHE

Certes je t'aime...

KLYTEMNESTRE

Alors, les jours heureux ne commencent qu'à peine !
Que les morts sortent de la tombe, et je leur tiendrai tête ;
Je ferais tête aux dieux.

ÆGISTHE

Voilà bien ma vaillante reine.

KLYTEMNESTRE

Vaillante pour toi, pour toi vivante : mais aime-moi.
Plus guerrière pour toi que l'armée pour Hélène ;
Plus guerrière que la mer à l'assaut des îles,
Quand l'ardente tempête souffle du ciel qui fume ;
Pour te garder, plus brave que vous tous dans vos guerres...
Ægisthe, maintenant, ne rentres-tu pas au palais ?
Le bain est préparé, n'iras-tu pas ? l'eau parfumée,
Charme si frais, délassement de la journée brûlante...

ÆGISTHE, *de mauvaise grâce*

Soit. — Je t'y attends ? Tu détournes les yeux ?

KLYTEMNESTRE, *haletante*

J'ai donné l'ordre à ton esclave préférée,
Phœnissa la Troienne, celle qui réjouit ta vue...

ÆGISTHE

Certes, j'y vais.

Exit Ægisthe.

Klytemnestre le suit des yeux. Elle parle lentement, d'un ton morne, en montant les degrés.

KLYTEMNESTRE

Tu y cours! Silence.
Il court à son esclave, il a ri de plaisir.
Il n'a pas même su me le cacher, — O malheureuse!
Soudain, je suis lasse ; je suis brisée. Je m'abandonne.
Je l'aime, et je lui pèse. Ha, pourvu que je t'aie,
Ægisthe, pourvu que jamais je ne cesse de t'avoir,
J'accepte le combat. Ma main sait manier la hache...
Certes, Oreste est mort. Court silence. Le soleil aujourd'hui,
Mord la terre comme un lion boit le cœur de sa proie...
Ægisthe, Ægisthe, parfois je croirais qu'il me hait.
Quelle hâte, quand il me quitte; qu'il est lent près de moi!
Oui, je te défendrai, Ægisthe, si tu me défends;
Mais défends-moi, ou je cesse de me défendre.
Je vieillis, je vieillis. Ha, — pourquoi lui ai-je dit
Ce que jamais je n'aurais dû lui dire?
Je ne sais. En vérité, je ne sais pas : une voix,
Parle en moi pour moi-même, que je ne puis contraindre.
Accablante journée! Une étrange menace plane,
Un nuage de feu. Court silence. Mais, pourquoi, lui ai-je dit...?
Je ne me connais plus.

Sur le seuil, elle se heurte à Glaïa qui entre.

Je ne suis pas vaincue encore.

Elle parle à Glaïa avec une violence croissante et sur le ton de la plus dure raillerie.

Où vas-tu, nourrice ? Ton nourrisson est mort.
Le sais-tu ?

GLAIA

S'il est vrai, alors aie pitié de ma peine.
On l'a dit... Elektre et moi rendrons les honneurs funèbres
Dûs à cette ombre encore, puisque l'homme n'est plus.

KLYTEMNESTRE

Tu voudrais bien qu'il fût vivant ?

GLAIA

Si sa mort n'est pas sûre,
Est-il possible que tu l'espères ?

KLYTEMNESTRE

Et si je l'espérais ?

GLAIA

O, déchire-moi, si tu veux, mais je te le dirai :
Amante plus que femme, amante plus que mère,
Et de toutes la plus impie.

KLYTEMNESTRE

La brebis va au loup !
Enhardis-toi ! mais la mort s'enhardit aussi.
Je te ferai, peut-être, mettre aux ceps, nourrice,
Et je te renverrai, les bras liés, dans ton village.

GLAIA

Fais-le... Non, non! Pardonne-moi!... Oreste,
J'aimais tant cet enfant, j'en étais fière, grande Reine.
Toi, je le sais, en lui tu haïssais le père.

KLYTEMNESTRE

Tu as compris, enfin : fais-le comprendre à sa sœur,
Si tu peux : un seul amour, en moi, une seule haine.
Sais-tu où je vais maintenant?

GLAIA

Comme moi, tous le savent.

KLYTEMNESTRE

Je vais au bain où Ægisthe, mon cher Seigneur,
Se délassant dans les parfums m'attend, le même bain,
A la même heure où un autre, grâce à mon art,
Tout de son long, jadis, s'est lavé dans la pourpre
Et s'en est revêtu à la mesure de son corps.

GLAIA

O misère, misère! Certes, c'est le sang...

KLYTEMNESTRE

Quoi ?

GLAIA

C'est le jour! C'est le sang qui te travaille.
Quand le vent de la nuit passe sur la chair morte
Et la bouche ouverte du malheureux dans un grand cri,

L'âme du sang reflue, hantant qui l'a versé :
Alors dans la forêt, à l'odeur ancienne du meurtre,
La chouette hôle. C'est ainsi.

KLYTEMNESTRE, troublée

Ne remue plus
Ces lointaines histoires. Le passé est passé.
Laisse à la nuit ce qui ne voit plus la lumière.

GLAIA

Qui le rappelle, ô reine, sinon toi ? d'ailleurs
Tu ne peux oublier.

KLYTEMNESTRE

Il le faut bien.

GLAIA

Non, surtout aujourd'hui. Le sang n'oublie pas.

KLYTEMNESTRE

Vieille femme, tu rêves.

GLAIA

Je me rappelle...

KLYTEMNESTRE

Qui t'a chargée
De me rendre la mémoire ?

GLAIA

Peut-on ne pas penser ?

KLYTEMNESTRE, colère croissante

Je vis, et j'ai à vivre. Et toi, ton Oreste, ton fils,
Le souvenir t'empêche-t-il de respirer?
De manger? de dormir? dis-moi, quand vient l'hiver,
Le souvenir de l'été te réchauffe-t-il?
As-tu froid, s'il neige? Et le soir, as-tu sommeil?

GLAIÀ, naïvement

Oui, mais moi je dors.

KLYTEMNESTRE

Sais-tu bien ce que tu dis?

GLAIA

Moi? Je te plains, bien que tu sois la reine. Va, tu souffres
Je le vois : s'il n'est plus, pleure ton fils.

KLYTEMNESTRE

Jadis,
J'ai trop pleuré.

GLAIA

Ce n'était pas un fils.

KLYTEMNESTRE

Il m'aurait détestée.

GLAIA

Non. Tu n'avais qu'à l'aimer.

KLYTEMNESTRE

N'en parle plus : ce n'était pas mon fils, c'était le sien.

GLAIA

Tu pleurerais, pourtant, si le roi Ægisthe mourait.

KLYTEMNESTRE

Je mourrais, misérable nourrice. O esclave !
Mon amant, ma vie, n'es-tu donc pas une femme ?
Mon amant!... n'as-tu pas de cœur? n'as-tu que du lait?
Es-tu pareille à la vache dans la prairie ?

GLAIA, indignée

Et toi, reine, n'as-tu pas de mamelles ?
Ou n'y a-t-il que du sang dans tes seins, comme dans ton ventre
Au retour de la lune? Es-tu une louve, enfin?

KLYTEMNESTRE

Mon amant, mon amant!... O misérable vieille,
Après un fils, un fils, et un autre. Hé quoi,
N'ai-je pas assez d'une fille? Mais mon amant,
Ma vie, celui qui m'aime, l'homme que j'aime,
Que serais-je sans lui ? Et comment vivre? toi aussi,
Tu médites sa mort?... Cette journée
Finira mal pour vous.

Exit Klytemnestre.

Glaïa descend les degrés. — Oreste et Elektre, avec le chœur, reviennent sur le devant de la scène.

SCÈNE II

Ils font quelques pas en avant. Le jour baisse

ORESTE

Je suis perdu. Silence.
Non, je n'ai pas un cœur de fer. Silence.
Destin, terrible est ta face nocturne.
Court silence comme s'il écoutait.
Tu hurles, hibou ?... tu gémis ?... Oui, je t'entends...
Avec désespoir
Et c'est moi, c'est moi qui suis né pour te répondre !...
C'est moi, c'est moi le dernier et le pire.
Misère de la race, fatalité du temps,
O misère ! Et tu en es, que tu le veuilles ou non !
Le nid du meurtre, la chaude horreur m'y a couvé ;
Elle m'a réchauffé dans le duvet du sang,
Et je porte le signe de la malédiction.
Il appuie sa tête sur l'épaule d'Elektre, et à voix basse :
Je suis perdu.

ELEKTRE, domine son impatience

Quoi, tu désespères ? Attends d'avoir joué.

ORESTE

Je suis perdu.

ELEKTRE

Perdu? Non, frère. Tu gagneras la partie,
Ton royaume, tes trésors, Mycènes. Jette les dés.

ORESTE, absorbé

Il faut donc obéir au sang?

ELEKTRE, comme en chuchotant

Il le faut...

ORESTE

Qui parle? Toi?

ELEKTRE

C'est toi qui te réponds, toi seul.

ORESTE

Il faut tuer...

ELEKTRE

Il le faut. Le fils pour le père.

ORESTE

Nos morts nous poursuivent comme une meute, la nuit,
Ils aboient dans le sommeil.

ELEKTRE

Ils chassent la bête puante.

ORESTE

Ni repos, ni rachat...

ELEKTRE

Ni repos, ni rachat. Non.

ORESTE

Dès que vient le soir, Agamemnon est là, et il dit :
N'oublie pas, n'oublie pas ! et : *pourquoi tardes-tu ?*

ELEKTRE

Pourquoi tardes-tu ?

ORESTE

Ha, si j'obéis, je suis perdu.
Et plus perdu, si je désobéis.

ELEKTRE

Obéis.

ORESTE

Car mon désir, ma pensée, tous mes mouvements
Veulent que je frappe...

ELEKTRE

Frappe !

ORESTE

Je veux régner.
A moi seul, la maison ; à moi le sceptre, à moi Mycènes !

ELEKTRE

A toi, Mycènes.

ORESTE

A moi, mon père !

ELEKTRE

Oui, à toi !

ORESTE

Tuer, enfoncer dans la gorge....

ELEKTRE

Tuer ! pour un père !

ORESTE

Le mal, de tous côtés; la mort et la douleur.
Je suis perdu.

Silence. Il tombe dans une morne rêverie. — Elektre l'embrasse, et lui relève la tête.

ELEKTRE

Éveille-toi. Soulève-toi. Rappelle-toi, écoute.

Elle lève un bras, et de l'autre serre Oreste contre elle.

Sans crier :

J'appelle Jupiter, je le conjure ici, sur nous !
Sur la maison ! Je ferai ce que tu n'oses pas faire.
Jupiter, toi qui venges, Jupiter, ciel profond,
Œil de la nuit, regard du châtiment qui veille,
Jupiter, vois notre misère !

ORESTE, comme malgré lui

Vois ma misère,
Jupiter.

ELEKTRE

L'aigle est mort sous le bec puant des vautours,
L'aigle est mort dépecé. Ils ont chassé les deux aiglons
De l'aire : exilés du foyer, exilés de la vie,
Nous t'appelons ici, race royale, ô roi des dieux !
La vipère est dans le nid, et dans l'œuf elle va mordre
Les petits de l'aigle : Jupiter, sauve la couvée !
Sauve-nous, Jupiter !

ORESTE

Sauve-moi, Jupiter.

CHŒUR, à voix basse

Sauve-les.

ELEKTRE

Jupiter, Dieu, Père de la Justice, toi qui frappes
Avec la foudre, frappe, frappe à la porte du crime !

ORESTE

Viens frapper, Jupiter.

CHŒUR

Frappe ! J'adore la justice,
La justice qui ressuscite, la justice qui tue.

ELEKTRE

Il faut que la justice règne, Jupiter,
Ou tu n'es plus.

ORESTE

Il faut que la justice règne.

ELEKTRE

Parais, vengeur ! éclair soudain, ô visiteur
Inattendu, surgis ! Et surgisse avec toi
Le voyageur nocturne, impatient du gîte,
La mort qui entre au cœur.

ORESTE

La mort, qui frappe au cœur.

ELEKTRE

Surgis du fond des ténèbres, où l'âme se tourmente.

ORESTE

Lève-toi, jour rouge, —

CHŒUR

Le glaive, soleil de la nuit...

ELEKTRE

Et toi, Agamemnon, viens ! Sois fidèle au rendez-vous,
Proclame, souverain, ta volonté irrésistible.

ORESTE

Voix des morts, malédiction à ceux qui vivent,
Je sais ce que tu dis, et je t'entends qui gronde.

I

Oui, c'est la loi.

ŒNOPS

La vengeance, la lente vieille qui met tant d'années
A aiguiser, dans son sommeil, le fer de l'action,
A la fin se réveille.
Nul rachat du sang versé : pour les perles rouges
Nulle monnaie
Que les rubis de l'hécatombe.
Le compte y est :
La justice réclame la dette du Destin :

I

La mort.

On entend la voix de Tantale, avant de le voir.

VOIX DE TANTALE

Me voici, Jupiter! Jupiter, où es-tu ?

I

Pour quoi, pour quel nouveau malheur, le redoutable aïeul
Avec l'ardent soleil descend-il de la tour ?
Et lui qui fait le jour,
Pourquoi n'attend-il pas la nuit qui lui est chère ?

II

Le centenaire aux yeux de loup, au pas tournant de tigre,
A la bouche amère qui brûle et qui ricane,
Nul ne peut l'abuser : Oreste, il va te découvrir.
Terrible par ce qu'il voit, terrible par ce qu'il sait.

ŒNOPS

Enfants, prenez-y garde : s'il brave la lumière, Oreste,
C'est, j'en ai peur, que son démon le presse.
Ne te dérobe pas. Il maudirait, il clamerait
Ton nom : il a d'âpres appels qui te feraient connaître.

ELEKTRE

Mais, par bonheur, la Reine le redoute. Elle le fuit.
Sa présence d'orage l'inquiète. Elle déteste
Les paroles qu'il fait entendre en écho des ténèbres;
Elle a peur de ses yeux; car ses regards saisissent
Ce qu'ils voient, comme un faucon prend la proie entre ses serres.

GLAIA, inquiète

Il faut le cacher dans le palais.

ELEKTRE

Non; n'y pense pas.
Il fait jour : ici, il est mieux en sûreté. S'il entre
Dans la maison, et s'il est reconnu, Oreste est mort.

ORESTE fait un pas

Je ne veux pas, non plus, entrer dans la demeure,
Avant l'heure de l'accomplissement : là-bas,
Que le couteau me précède, soit que ma main le tienne,
Soit que je l'aie dans le cœur, — et que je meure.

On entend des pas.

ŒNOPS

Oreste,

Tantale va paraître. Défends-toi d'abord de ses yeux.

Tantale paraît. Il tient le milieu de la place. On s'éloigne de lui. Il est très grand, très fort, vêtu de pourpre des pieds à la tête. Il a une crinière blanche et la face rouge. Il parle fort et dur, mais d'un ton un peu sourd.

TANTALE

Où est-il, celui qui m'attend — et ne me connaît pas ?

I à voix basse

Il regarde, il sourit, et du même air cruel,
Toujours il tend les bras, les deux mains en avant,
Comme pour saisir un trésor qui lui échappe,
Et que ses doigts se crispent de ne tenir pas.

TANTALE

L'odeur rouge de la curée tombe avec l'or du jour.
Les labours affamés en aspirent la gloire.
L'odeur rouge flotte sous le ciel tiède, je la sens :
Elle est sortie de la maison, comme le chien de chasse
Qui bondit le premier et dépasse les cavaliers.
Où es-tu, lionceau, toi qui tournes autour des tombes ?
J'ai flairé ton odeur. Tes voies croisent mes voies.
Où es-tu ? Parais, si tu ne veux pas que je te cherche.
Où es-tu ? — Viens ! Je te dirai ce qu'il faut faire,
L'arme qui découd, à la main. Je veux t'apprendre
Comme la dent s'aiguise. silence
J'ai faim, et je ne mange plus. — J'ai soif, et ne bois plus.

Je contemple. silence
Je suis repu de vie avec l'envie de me repaître.
Je te connais, toi! Tu as soif et tu as faim.

ELEKTRE

Vieillard, toi qui sais tout, de grâce, garde le silence.
Prends pitié de ton sang, qui te supplie.

II bas

Il n'a point de pitié : il la dédaigne.

TANTALE

Fort, fort je suis! Les dieux m'ont livré la force :
En vain! Ils m'ont ôté le sceptre : En vain! Je vis!
Et la race des fauves se mange sous mes yeux.

ELEKTRE

Que cherches-tu, toi Tantale?

TANTALE

Mon lionceau.
Je veux lui faire voir la vallée et la ville,
Mon royaume et le sien : car à jamais ici je règne,
Condamné au désir par la haine des dieux.
Mais en vain! Près de moi, mon lionceau!

ELEKTRE

Ne le découvre pas. Protège-le plutôt.

ŒNOPS

Il ira près de toi, si tu quittes le promontoire
Dangereux de ce roc, où tu te dresses plus visible
Qu'un pavillon de guerre sur le grand mât. Il se cache.

TANTALE, il tend les bras

Qu'il vienne ! du plus haut, je veux voir avec lui ma terre;
Le vieillard est enchaîné dans l'enfer des vivants...

il crie

En vain! ô dieux, n'y comptez pas! d'ici, tout le pays :
La mer calme et bientôt la nuit, la ville et les esclaves.
Vous étreindre et vous étouffer! et vous garder
A moi, — à moi, — à moi!

I

Divin, tu es le délirant des dieux que tu rejettes.
Tu nous fais peur, puissant : tu parles d'un autre âge!
Le nôtre est trop petit et ce n'est rien qu'une ombre
Dans le sillage inexpliqué de ta grandeur.

TANTALE

Ici, les fleurs rouges : ici, les plus belles de toutes,
Mes filles, les sœurs fatales, jumelles de ma tige,
Nées pour le désir éternel et la perte des hommes,
Hélène, tombeau des armées, Hélène, fleur de l'aube,
Hélène, chant de la mort qui ravit l'âme, sirène!
Et l'autre Klytemnestre, source des attentats.

Vous fîtes bien, mes filles, beautés royalement cruelles;
Et quel dieu, quelle déesse, fit plus de mal que vous?
O beauté, fleur qui tue et y a droit.

II

Il délire,
Le vieux lion, mais toujours il montre les dents.

TANTALE, exultant

La grande race dégénère; les petits-fils de l'aigle
Ne sont plus dans l'aire qu'une nichée de corbeaux gras;
Gros comme les gras esclaves que le fouet courbe
Dans la plaine, sur le sillon, là-bas.

II

Que d'insultes, en toi! Que de mépris! En vérité,
Tu fais craindre la foudre, — à force de l'attirer.

TANTALE

Je survis seul! Ici, les tigres ont eu leur repaire,
En règle avec les dieux : eux chez eux, moi chez moi!
Que l'esclave plie l'échine, qu'il ait peur, qu'il supplie!
Que la race, sous le ciel, lève le front. Elle a osé :
Elle a agi. S'il le faut, qu'elle expie après l'action!

I

Ta bouche est un puits d'imprécations, et tu ramènes
Un seau, plein jusqu'aux bords, de messages funestes.

TANTALE

La pensée du plus fort brave toutes les ruines.
Gardien du gouffre, je veille sur l'infortune :
Que j'y assiste, comme le soleil à un naufrage !
Je ris à chaque crime, à chaque insensé de mon sang.
Je fais l'écho au choc de sa chute à la tombe noire.
Je suis là, veilleur, pour l'y guider : s'il faut, je l'y pousse
Arrive, Oreste, arrive!

ELEKTRE, s'élance avec colère

Ah, ne dis pas son nom!
Ou... —

TANTALE

S'il te faut un élan, je suis là, cher parricide.
Arrive. Je te le donnerai, de cette main,
Entre les deux épaules.

il rit.

I

Je ne veux plus l'entendre : il a le son, il a la voix
De l'enfer souterrain.

II

La maison sur le roc, et Tantale sur la maison,
O blasphème vivant!

III

Jamais l'Olympe n'est si loin, qu'il ne puisse écraser
L'impie sous sa grande ombre.

TANTALE, ricane lentement

Mon Acropole est mon Olympe.
Mon palais voit tourner le ciel.
Les Cyclopes et les Géants, les anciens hommes,
Ont entassé les blocs dont le dos rouge saigne,
L'échine écorchée sous le poids de ma maison.
Ils ont construit ces murs de bauge,
La sueur salée a fait le mortier,
Et les rocs jointoyés sont scellés à la base
Par les crans des vertèbres.
Moi seul ne vous crains pas, ô dieux, et vous ai tenu tête.
Ce n'est pas comme vous, gardiens des tombes, vils esclaves.

ŒNOPS

Les hommes d'armes, soldats de tes fils, Tantale,
Ne sont pas des esclaves : tu les insultes.

TANTALE

Je te connais : je te nomme, je ne t'insulte pas.
Lionceau de ma race, où es-tu ? obéis,
Réponds à ton destin, souffre et fais souffrir. Frappe et tue.
Arrive. Donne la mort, toi qui mourras. Arrive,
Oreste, je t'attends !

Elektre s'élance, Oreste la précède

ORESTE, avec ardeur

Me voici, vieillard, — si c'est moi que tu veux dire.

TANTALE, demi-rire

Bienvenu, malheureux, dans la place où tu dois périr,
Et près de toi, ta sœur comme la louve au flanc du loup.

ELEKTRE, avec rancune

Toi aussi, tu es là, le fauve aïeul des fauves.

TANTALE

Je suis venu pour l'heure où la chasse commence.
Encore un, Jupiter, encore un qui t'est dévolu.
Oreste, je te vois tel que je t'attendais. Approche.

ORESTE

N'est-ce point toi, la nuit, qui as crié à mon oreille?

TANTALE

Moi et tous. Chaque grain de ces pierres. Lève-toi.
Marche, guette, et bondis. N'épargne rien.

ORESTE

Mais toi,
Épargne-moi, vieillard. L'horrible tentation
Ne parle que trop fort : ô désir que je ne puisse,
Désir dénaturé, te rejeter de moi !...

TANTALE

Te séparer de ton désir? Veux-tu te retrancher
De ta vie même ? Ton désir palpite malgré toi,

Comme le cœur de l'agneau, arraché de la poitrine,
Oiseau plumé à vif, saute dans la main du boucher.

Il rit.

ORESTE

De toi, je n'attends rien que du mal : tu es l'ancêtre.

TANTALE

Tu me fais honte : Vieux, bien plus vieux que tes ans,
Plus vieux que ton visage, vieux comme ces dalles,
Tu portes sur ton dos tout le passé ; et tu faiblis
Sous le fardeau.

Il ricane.

ORESTE

Accablante charge d'angoisses.

TANTALE

Je ris de ton grand âge : tu es mûr pour la tombe.

ORESTE

Je le suis.

TANTALE

Ne gémis pas : Meurs ou agis.
Mais je le sais, tu agiras : c'est à ton tour.
Tu es l'héritier de la mort et du mépris
Que la race a voué aux lois de Jupiter.
N'hésite plus : en toi, c'est ma vie qui se poursuit.

ORESTE

Hélas.

TANTALE rit violemment

Ne pleure pas d'avance : il sera toujours temps :
Le destin y veille.

ORESTE, avec douleur

Il dit vrai. Que me resterait-il ?

TANTALE

L'assassinat, te dis-je, l'arme des puissants,
Le libre assassinat, la loi des dieux.

ELEKTRE, indignée

Non, la vengeance.

TANTALE

Les dieux se vengent, ma fille, et l'homme assassine.

II

Impie entre tous les impies : fatal à tous.

TANTALE, avec mépris

Oui, c'est moi qui ai osé mettre les dieux à l'épreuve :
Les dieux outragent l'homme, ils méritent d'être outragés.
Il faut oser.

III

Impie !

TANTALE

Certes, impie : car j'ai osé.

I

Impie et redoutable.

TANTALE

Comptes-tu sur ces gueux, Oreste ?
Plus craintifs que les poules, ils fuiront si tu tombes.
Ne les consulte pas. Agis, si tu veux qu'ils agissent.
Le peuple est toujours lâche.

IV

Impie, qui ne respecte rien.

TANTALE

Esclaves, citoyens, ô hommes de la plèbe,
Soldats d'un maître, à qui prétendez-vous convaincre
Que votre lâcheté n'est pas votre vertu ?
Mais regardez plutôt le ravin, le roc et la terre,
La plaine et la vallée, fumés avec vos os,
Gras de votre sueur et cimentés de meurtres ?

Il rit.

ŒNOPS

La joie de Tantale est un jeu de l'épouvante,
Il rit hélas : comme un éclair, le sinistre présage
Nous touche tous.

Tantale s'éloigne peu à peu.

TANTALE

Pas de pitié, pas de pitié !
Pitié, grandeur des lâches !

ELEKTRE, avec indignation

Tantale, tu nous calomnies.

TANTALE, grave

Ce soir, Oreste, le gibier traînera sur la terre.
Prépare les couteaux pour dépouiller la bête.
J'y serai. Tous vos actes sont justes, ô meurtriers ;
Et pourtant, ce ne sont que des crimes.

Il éclate de rire.

Osez ! Osez !

Exit Tantale. On entend l'écho de son rire.
Silence.

ELEKTRE

Ne frissonne pas ainsi des pieds à la tête.

ORESTE, sourdement

Oser !
Pas un n'est mort sans engendrer la mort pour qui
La lui donna : l'imprécation de la victime
Est éternelle. Sur le dos, il regarde le ciel,
Il parle aux dieux qui se penchent vers lui. Oser !
O misères humaines ! Le mal n'a pas de fin,
Le mal, le jumeau de la vie.

Le crépuscule est venu.

Le Chœur se divise. Les uns (II et IV) conduits par Œnops, entourent Oreste et l'entraînent peu à peu avec eux, sous les arbres.

Les autres (I et III) conduits par Elektre, se groupent près du tombeau.

CHŒUR

ŒNOPS, doucement

A l'œuvre, enfants ! Et tentez la fortune.
L'heure de l'action est là.
C'est la partie suprême.
Il s'agit d'emporter
La victoire et la vie,
Ou d'y rester.

IV

L'heure de l'action est là.
L'ombre tourne au cadran des faits inexorables.
Comme le lion nocturne qui s'étire et qui bâille
Le moment capital s'éveille :
Puis il bondit,
Courage ! — et va se mettre,
Velouté de silence et glissant comme un glaive
Dans le fourreau
A l'affût
De la proie.

I

Le fils a grandi : je vois luire,
Brûlant dans son œil, l'éclair nu,
La flamme de la hache et l'incendie rapide
Qui dévore d'un coup,
Enragé par l'attente,
L'innocence du crime
Et sa paix endormie.

III

La vengeance altérée,
Comme un lion à la fontaine,
Relevant les babines et la griffe acérée
Encore lourde de pourpre
Comme on boit le nectar,
Lappera le sang pur,
Le vin cruel de l'homme.

Ici, les deux groupes du chœur se trouvent réunis. Elektre saisit Oreste avec passion. Ils s'embrassent. Elektre contemple son frère, et lui met les deux mains sur les épaules.

ELEKTRE

Je te contemple. O dieux, si je devais encore te perdre !...
Mais non, ce ne sera jamais sans me perdre moi-même.

ORESTE

O ma sœur, survis-moi plutôt si je péris : revis
Alors, te dis-je ; oublie Oreste, et te réconcilie.

ELEKTRE, sourire ardent

Oublier, moi ? Moi, pardonner ? O frère bien aimé,
Tu veux que je te haïsse ? Ma force dans ton cœur !
Tout mon amour pour toi, et toute ma haine pour eux,
Puise-les dans mes yeux ! Jamais je ne te survivrai.
Jamais ! Toi seul, m'es tout : Je t'appelle mon roi, mon frère,
Mon fils et mon époux : Je te nomme même le père.

ORESTE

Je n'ai peut-être que ta fièvre, et n'ai pas ton courage,
Un cœur à tout oser, une âme à ne rien craindre... Mais soit!
L'espoir de vivre heureux et pur n'est plus qu'un souvenir.
Autour de moi se resserrent les rets inextricables.
Du moins cessons de combattre, l'un contre l'autre armés
Du même mort, ce père qui commande à tous deux. Adieu!

ELEKTRE

J'embrasse en toi toute ma vie.

ORESTE

Adieu.

ŒNOPS

Séparez-vous.

I

Oreste, hâte-toi.
Le doigt ténébreux de la nuit
Marque déjà
La plaine et les remparts
D'une ombre.

II

Hâtez-vous, ô enfants.
De votre vie c'est l'heure lourde
Et sans pareille,
Qui ne bat pour chaque homme
Qu'une fois.

ŒNOPS

Le soir tombe.
La Gorgone du meurtre triomphant
Et son complice infâme
Ne verront plus le jour.
La nuit tombe
Que rien n'arrête et que rien ne retarde,
Et tous les deux, heureux, comme seul l'est le crime,
Imprudents comme lui
Ils ne croient plus avoir à craindre.
Silence : les voici.

SCÈNE III

Ægisthe et Klytemnestre sur le seuil. Ils descendent les degrés. Tandis qu'elle parle, la reine se frotte à Ægisthe. Elle le conduit, va et vient sur les marches, suspendue à son bras. Crépuscule rouge sur toute la scène.

KLYTEMNESTRE

Je suis inquiète, Ægisthe. Ne sors pas. Je crains pour toi.

ÆGISTHE

Est-ce bien toi qui parles ? Toi qui portes la hache ?

KLYTEMNESTRE

Ne le rappelle plus : c'était un jour pareil à celui-ci.

ÆGISTHE

Un beau jour pour tous deux. Depuis je ne redoute rien.

KLYTEMNESTRE

Je n'ai peur que pour toi.

ÆGISTHE

Et de qui ? ses deux bras, la terre
Les retient, la forte terre : ils ne saisiront plus l'épée.

KLYTEMNESTRE

Le fils du tigre n'est pas mort et les griffes lui poussent.

ÆGISTHE

Oreste ? Il rit. Mais il mourra bientôt : le prix est déjà fait
De son manteau d'hiver, en fourrure de sable,
La même étoffe que le père, — pour la même saison.

KLYTEMNESTRE

Non : c'est un jour mauvais que celui-ci. Ne sors pas.

ÆGISTHE, avec impatience

Les morts sont morts ! Les vivants ne sont plus redoutables.
Ils ne reviennent pas : c'est toi, toujours qui y reviens.
N'en parlons plus.

KLYTEMNESTRE

Toi aussi tu y penses, — sans le dire.
Un songe atroce m'a troublée, un noir pressentiment.

ÆGISTHE

Un songe ne troublera pas ma vie, ni mon plaisir;
Il n'en faut pas si peu.

KLYTEMNESTRE

Ha, Ægisthe, c'est que je t'aime.
Tu es haï, et je la suis. Ce peuple est fourbe.

ÆGISTHE

Le peuple est lâche : il nous déteste et il nous craint.

KLYTEMNESTRE

Plus il est lâche, et plus il est à craindre : il ne lui faut
Qu'un moment et l'occasion... Reste au palais,
Ce soir, crois-m'en, crois celle...

ÆGISTHE

Non. Mes amis m'attendent.

KLYTEMNESTRE

J'enverrai les quérir. Ce soir, ne va pas à Mycènes.

ÆGISTHE

Je ne vais qu'aux étables. Il rit.
Jalousie ! Je veux voir les chevaux,
Qui me sont arrivés, hier, du pâturage.

KLYTEMNESTRE

Attends, attends jusqu'à demain. Ne va pas à Mycènes.

ÆGISTHE

Crains-tu que je ne rentre ?

KLYTEMNESTRE

Qui sait?

ÆGISTHE

Je serai de retour
Avant la lune. Ou bien je coucherai dans la maison
D'en bas. J'ai prévenu l'intendant.

KLYTEMNESTRE

Ah ! trompeur !
Tu veux encore m'abuser. N'ai-je pas assez fait
Pour toi ? Je t'aime trop et tu ne m'aimes plus.

ÆGISTHE

Je suis homme et suis roi : je ne vis pas que pour t'aimer.

KLYTEMNESTRE, *menaçante, puis tendre*

Prends garde à toi, pourtant. Tu sais de quoi je suis capable.
Ha ! ne me trahis pas. Je te veux, cette nuit... Sinon...

ÆGISTHE

Déjà, elle montre les dents, ma lionne, ma Reine,
Et j'en ai peur. Allons, ne la désarmerai-je pas ?

Il la caresse.
Elle se colle à lui. Elle lui prend la tête et le regarde ardemment.

KLYTEMNESTRE

Ta lionne ?... Ta Reine ?... O, je voudrais t'emprisonner
En moi... *Baisers*
O, si tu me trompais. Chère tête... Encore... encore...
O, si tu cessais de m'aimer... Tu rentreras, ce soir ?

ÆGISTHE, *froid*

Je rentrerai. Mais laisse-moi aller. Adieu.

KLYTEMNESTRE

Encore ! *Elle le mange d'un baiser*
J'ai faim de toi. Ah ! ne va pas à Mycènes.

ÆGISTHE, s'éloigne

Adieu.

Elle le suit des yeux.
Elle va pour rentrer, et trouve Glaïa sur le seuil.

GLAIA, mystérieuse

La nuit sera brûlante comme le jour, ô Reine.
L'orage s'amasse dans le ciel.

KLYTEMNESTRE, pensive

Le ciel est clair.

GLAIA

Les ténèbres vont vite.

KLYTEMNESTRE

Oui. Que guettes-tu ?

GLAIA

Je ne sais. Je me tiens près de toi, je pense au passé.

KLYTEMNESTRE

Et moi, j'ai peur.

GLAIA

Le ciel est rouge.

KLYTEMNESTRE

Vois-tu nourrice,
Je suis la femme qui perd tout, si elle perd ce qu'elle aime.
Que de sang dans le ciel. J'attendrai le retour d'Ægisthe.

GLAIA

Toi-même? Ici? Tu ne le peux.

KLYTEMNESTRE

Je veux le voir. J'ai peur.

GLAIA

Je veillerai pour toi. Et peut-être une fois encore
Les dieux me feront-ils voir mon Oreste. Tu frémis?

KLYTEMNESTRE

Parleras-tu toujours de ceux qui ne sont plus?

GLAIA

Mais quoi? S'il est mort, je puis rencontrer son ombre.

KLYTEMNESTRE

Folle! Rêves-tu?

GLAIA secoue la tête

Nul ne sait, quand il rêve s'il rêve.

KLYTEMNESTRE

Si tu rencontres ton Oreste et s'il te parle,
Montre-lui le chemin, et dis-lui que sa mère
L'attend; dis-lui qu'Ægisthe, son maître, le recevra
S'il se présente en fils soumis. Demeure sur le seuil,
Jusqu'à ce que je vienne.

Exit Klytemnestre.

GLAIA, gémit

La chouette a hôlé.

Hélas !

Dernières lueurs du crépuscule.
Silence. Puis la nourrice appelle tout bas.

Oreste, Elektre, enfants ! c'est moi qui veille.

ELEKTRE

Les félons ! Tu les as entendus ?

Elle joint ses deux mains sur la gorge d'Oreste.

Es-tu résolu ?

Un seul cri, puis tout bas.

Oui ? Mieux vaut mourir que de vivre lâchement ainsi
Sous des maîtres infâmes. A l'œuvre, Oreste !

Long silence.

ORESTE à Elektre

Mais quoi ? Faudra-t-il que je la tue ? Tout bas. Elle ?

Elektre ne répond pas. Impassible elle le regarde.

Va-t-il falloir que — que moi — je tue —

Tout bas.

La mère ? —

Réponds, réponds-moi.

ELEKTRE

J'ai tout dit.

ORESTE

Tu as parlé, et moi
Je dois agir. C'est moi qui dois frapper, moi. Mais pourquoi
Moi ? — O mon père, quel héritage tu m'as laissé.

Il se tourne vers le tertre, et ne le quitte plus des yeux. Sombre et égaré.

ELEKTRE

Guéris-toi de la pitié, si tu veux être juste.

ORESTE

Oui.

Oui je suis l'héritier : je ne l'ignore pas, ô roi,
J'entends que tu m'appelles. Malheur, malheur, malheur sur moi,
Malheur sur ma tête ! Ma mère, moi du moins,
Dis, que t'avais-je fait pour être condamné à faire
Ce que je vais oser ? — Car, je le sais : je le ferai.

ELEKTRE

Tu le feras, Oreste : c'est l'ordre du destin.

ORESTE

Père, père, éloigne-toi. Ne remonte pas si vite
Des épaisses ténèbres où tu tettes la terre,
O pauvre nourrisson de la nourrice au cœur de roc !
O déjà, il me semble que tu es là, mineur pâle,
Terrassier du sépulcre. O, j'ai peur de te voir.
J'ai peur de toi, depuis que je pense à toi. Et,
Tu viens.
Je t'entends creuser, là ! tu soulèves le dos humide
Du tertre. Tu viens. Les écailles sanglantes de la poussière
Vont tomber sous tes doigts. Oh, j'ai peur de te voir, —
Et je sais que je le dois : — tu es là !

Il étend les bras devant sa face, comme pour se défendre.

Plus qu'un instant, pas encore. Va-t-en ! Va ! tout à l'heure !
Demeure encore un peu dans ta prison, grande ombre.

Reste, chère âme, reste à l'abri sous la terre.
Il fait mauvais, ici, il fait mauvais pour l'homme.
Ne quitte pas ta cage noire, ô aigle courroucé.
Aie pitié. Que vais-je devenir, si tu parais ?

Cri sourd, puis sur un ton de plainte.

Ha, —
Ton œil s'ouvre, il est sur moi : je le sens, il pèse.
La prunelle du père étincelle dans les ténèbres.
Il faudra donc — que je tue ? moi aussi ? — que je la tue ?
Et que je t'enrichisse encore d'une proie, — sépulcre ?

Le crépuscule couvre le palais. — Lueur rouge sur le bois. La lumière traîne à terre. — Le haut du tertre est sombre.

L'ombre d'Agamemnon paraît. Blanche, bleuâtre, très haute. On ne voit bien que les yeux caves, où brille un feu lointain.

OMBRE D'AGAMEMNON

Oreste, mon fils, me voici.
C'est moi, ton père, assassiné.
Je suis venu. Tu savais bien que je viendrais.

ELEKTRE

Parle à ton fils, malheureux père.
Ordonne. Dis ce qu'il faut faire.
Ta fille te supplie aussi, ombre chérie.

OMBRE D'AGAMEMNON

L'heure est venue.
Venge-moi, venge-moi. Il faut que tu me venges.
Prends le couteau contre eux, comme ils l'ont pris.
Frappe. Et tue.

ORESTE

Elle aussi ? Ma ... ?

OMBRE D'AGAMEMNON

Sois un juge sévère, mon fils : tue-la. Tue la femme
Qui a tué ton père. Mais sois un juge intègre :
Aie pitié en tuant, aie pitié de la mère :
N'insulte pas au châtiment, et détourne les yeux.
Frappe ! Venge-moi : ne te venge pas. Sois juste.
Tu es mon fils; tu es son fils, hélas, et tu es homme.
Ici, il faut du sang, et ce soir même : frappe et tue.
Adieu.

L'ombre disparait. — Silence, avant et après la réplique du Chœur.

I

Je n'ose pas parler; je n'ose plus penser.
Je palpite de crainte : pareille au corbeau que les pas
D'un passant chassent du cadavre, la noire peur,
En battant lourdement de l'aile, s'élève dans mon âme.

Elektre, penchée, fouille au pied du tombeau. — Crépuscule rouge. — Elle va droit sur Oreste : elle porte une large hache enroulée dans un linge sanglant.

ŒNOPS

Elektre, princesse cruelle, noble vierge,
Rouge pensée de la maison, voici que tu fais face
A la blessure brûlante du ciel, et tu t'avances,
Ombre virginale, miroir du crépuscule,
Pour quelle œuvre de nuit, fleur du roc noir,
Ardente digitale ?

ORESTE, *résolu*

Qu'as-tu pris dans la tombe ?

GLAIA

Je sais d'où elle vient. Elle a tout préparé,
Dès la veille, comme la mère qui marie sa fille,
Dispose tout pour le repas des épousailles.

ELEKTRE

Oreste, as-tu des armes ?

ORESTE

J'ai ce poignard.

ELEKTRE

Garde-le d'une main, mais dans l'autre laisse-moi mettre
L'éclair tranchant qui divisa jadis la vie d'avec
La vie, et qui, depuis, a si longtemps dormi dans l'ombre :
La hache du bourreau, l'outil sacré du châtiment.
Frère, sept ans je t'ai gardé l'arme des assassins
Pour venger l'assassiné. Prends cette hache, prends-la.
Vois aussi ce couteau, c'est le lâche voleur de souffle,
Le renard qu'ils lancèrent à la gorge d'Agamemnon.
Je le garde pour moi. Il est fait à ma main.

ORESTE

Rouge et d'or. Et le fil coupe l'obscurité qui crie,
Comme un regard d'angoisse : un tranchant pour deux vies.

ELEKTRE

Rouge de sang, et patiemment aiguisé par moi!
Vois, les gouttes sur la garde.

Elle baise l'arme ardemment.

Ainsi, tant de fois,
Je les baisai en t'appelant : mes lèvres ont eu soin
De ne jamais les effacer; la nuit, à mon oreille,
Chaque goutte a parlé : toutes ont dit ton nom.

ORESTE

Oui, tu m'as beaucoup appelé.

ELEKTRE

Et ce linge effrayant, —

ORESTE, il recule

Quelle pourpre est-ce là?

ELEKTRE

Pourpre royale, en vérité :
La tienne, la même qui coule dans tes veines et les miennes.
Ce linge d'or sépulcral est le dernier manteau
Qu'a porté notre père, le drap de la couche traîtresse,
Où la mort l'attendait : Il est teint de sa vie.
Frère, il est fluide encore, ce sang, grâce à mes larmes.

ORESTE

Bien. Donne. Et maintenant, aie le courage de mourir,
Oreste.

ELEKTRE

Non ! de tuer !

ORESTE

Et de mourir. Corps à corps, face à face,
Avec la blême atrocité ! Allons, assez vécu !
Ouvre-toi, nuit du monde, où j'ai ouvert les yeux :
Je l'embrasse ! J'y vais, mon père ! C'en est fait,
Je ne m'arrête plus.

I

La nuit vient.
Sur la ville rouge
Le voile du deuil
Se tend...
En pluie de cendre noire
Le ciel descend
Sur la chaude journée à jamais abolie
Et faisant face au soir,
La vie attend.

II

C'est la nuit.
Telle qu'une louve
Près du bercail rôde
Furtive
La nuit terrible et sourde
La nuit arrive ;
Et dans l'ombre qui s'ouvre
Le fleuve de l'horreur va couler à plein lit,
A pleines rives.

ŒNOPS

La nuit, toutes les nuits,
Ce soir, descend sur Mycènes,
L'Acropole muette et les rochers attendent
L'acte sombre : ils épient
Les faucheurs du destin et le coup de la faulx
A travers la moisson funèbre de la haine,
Lourde d'épis.

I

A fond, l'ombre s'ouvre.
La matrice du crime et des causes de sang
Va bientôt enfanter le faix noir des ténèbres,
Et des rouges vengeances.

II

Le ventre est mûr : le fruit
De tout le mal passé doit tomber de la branche.
Et sous le grave ciel, j'entends dans le silence,
Marcher le fait sanglant.

ŒNOPS

Amis, tenez-vous sur vos gardes.
La dernière lueur du sublime soleil,
Comme le cœur se vide, épanché par les veines,
Fait une route d'or
Entre les arbres.
Le misérable triomphant,
L'usurpateur sans nom de la gloire et du lit,

L'infâme est descendu pour jouir dans la ville
De ses rapines;
Mais, tandis que tu ris entre tes vils complices,
Tu ne te doutes pas, ô roi, ô vil Ægisthe,
Que le Destin lui-même affûte le couteau
Pour ton supplice.

I

C'en est fait : tu peux revenir :
Jamais plus, jamais plus tu ne repasseras
Le seuil que tu osas souiller de ta victoire.

Le rideau se ferme lentement.

II

C'en est fait : à jamais !
Les deux mains en avant, la mort te recevra
Aux portes du grand meurtre et de la longue joie.

Derrière le rideau tiré.

ŒNOPS

C'en est fait. C'en est fait.
Comme la nuit,
La mort —
La mort
Est sur tes pas.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Il est presque nuit. — ELEKTRE et ORESTE se tiennent au bas des degrés, dans l'angle. — GLAIA, en haut, sur le seuil.

CHŒUR

Le seul Choryphée I

L'autel est préparé
Aux temples de la nuit ;
Et la victime est prête,
A son insu.

Le couteau aiguisé
Sur un sépulcre
Luit dans la main
Des fatales ténèbres.

Le vin tiède de la libation,
Comme d'un foudre plein
Va jaillir de la bonde,
Rompant les veines.

La nuit tombe,
Et le ciel baisse la paupière.
En suspens
L'air est lourd sur le bois qui songe.
La ville va dormir.
Dors, ô ville !
Mais tu vas faire un rêve noir.

ŒNOPS

Et maintenant, il nous convient de garder le silence.

ELEKTRE

C'est le moment.

ORESTE

Pas encore; mais il ne tardera guère.
Dans ce moment, toute ma vie.

ELEKTRE

Toute la mienne.

ORESTE

Un grand silence.

ELEKTRE

Il nous sert. Il fait presque nuit.

ŒNOPS

On ne voit plus personne, sur la route...
Enfants royaux, l'œuvre terrible vous attend.
Il faut vous mesurer à l'acte résolu.

ELEKTRE

Mais vous, êtes-vous prêts à nous donner main forte?

I

Nous le sommes.
Pourtant, nous refusons, sache-le, d'agir pour vous.
Nous allons faire le guet ; mais nous ne frapperons pas.

ELEKTRE

C'est bien.

GLAIA, tout bas

Avait-il ses esclaves avec lui ?

ELEKTRE

Non : il n'en a pris que trois ; et le soir
Quand il rentre, il se sépare d'eux, au haut
Du chemin, à l'entrée du rempart.

I

Tu dis vrai.

ORESTE

Quand il en vaudrait trois, et trois autres, il mourra.

ELEKTRE, lui baise la main

Frère! Roi! Divin! dans la main je baise aussi l'arme.

ŒNOPS

Si cependant l'un d'eux le suivait jusqu'ici,
Je saurai lui barrer la route et le réduire

Au silence, jusqu'à ce que vous en ayez fini
Avec son maître.

ELEKTRE, avec une sorte d'ardente joie

C'est bien. J'ai toujours compté sur toi.
Vous, amis, dispersez-vous non loin les uns des autres,
A fin d'y voir pour nous, et de nous avertir.

Les hommes s'égaillent entre les arbres.

ORESTE, résolu, froid et sombre

Elektre, en vérité, tu es la fille de ta mère.

Elektre lui serre violemment la main.

ELEKTRE

Ne le répète plus : parfois, je me le suis dit.
Sa fille, pour la trahir; mais ton sang, pour t'aimer.
Œnops, reste près de nous, s'il nous faut ton aide.
L'heure vient, ô mon âme : je l'entends dans ma poitrine!...

ORESTE

C'est l'heure, maintenant : une heure pour tuer,
Et pour mourir. La montagne a tué le soleil;
Et la clarté est morte : tout est prêt pour la mort.
Ma main s'irrite contre l'arme. Il se fait bien attendre.

ŒNOPS

Oreste, où vas-tu te tenir ? Il faut tomber sur l'homme.

ORESTE

L'attendrai-je couché derrière le tombeau?

ELEKTRE

Non. Jamais il ne passe assez près, le lâche.
Puis, il ne faut pas qu'il puisse fuir. Et toi,
Tu dois surgir debout, devant lui, l'arme haute.

ŒNOPS

Il est fort, le bélier ; il fera tête au fer.

Ils montent peu à peu les degrés

ELEKTRE

Ici, mon frère. Là... derrière le pilier,
Dans le pli d'ombre des colonnes. On ne peut t'y voir.
Tiens-toi, nourrice, devant lui.

GLAIA

Moi ?

ELEKTRE

Veux-tu le trahir ?

GLAIA

Et si la Reine vient ?

ELEKTRE

Cache ton fils, aide-le
A se glisser alors derrière les battants.

ORESTE, *sourire*

Un fils soumis, a-t-elle dit ! Un fils et une fille,
Un couteau tranchant, une hache docile.

ELEKTRE, rire bref

Oui.

Qu'il tombe où le père est tombé, que ce soit sur le seuil.
Comme un voleur, au cours d'un attentat nocturne.

ORESTE

Comme on égorge le porc, à la porte de la ferme.

GLAIA

Et si la Reine vient ?

ORESTE

Que faire alors, Elektre ?

ELEKTRE

Alors commence.

ORESTE

Quoi ?

ELEKTRE

Commence alors par elle. Silence.

Mais, je le sais : elle ne viendra pas.

ORESTE

Pourquoi ?

ELEKTRE

Il faut qu'elle soit la seconde. Écoute : ils parlent.

Trois hommes du chœur vont et viennent lançant la nouvelle à Œnops. D'abord à voix basse ; à la fin ils chuchotent.

CHŒUR

Il vient. Il vient. Bientôt il sera là.
Je l'ai vu, il paraît au creux de la route,...
Il renvoie son esclave, il se hâte,
Il est joyeux. — Plus que cent pas.

ELEKTRE, à Glaïa

Silence, maintenant.

ŒNOPS

Le piège est prêt.

CHŒUR

Comme la Parque passe le fil à la Parque,
Prends la nouvelle de ma bouche, et porte-la :
Il s'avance : plus que quatre-vingts pas,
L'homme approche la tête haute.

ELEKTRE, entre ses dents

C'est ce qu'il faut.

CHŒUR

Il monte le sentier : ainsi l'ombre progresse,
Inévitablement, Ægisthe marche à son Destin.

ELEKTRE

Qui l'attend!

CHŒUR

Cinquante pas encore, et le bord de la fosse.
O roi, celui que tu n'espérais plus,

Va donner de son pied ténébreux
Dans le temple insolent de ta prospérité.

ELEKTRE

Frère?

ORESTE

Que me veux-tu?

ELEKTRE

Frappe à la gorge.
Il porte toujours la tête haute : prépare
Le couteau : Tu es plus haut que lui, mon bien aimé.
Ou bien, au cœur! Un coup, un coup rapide,
Et frappe à fond.

ORESTE

Au cœur et à la gorge.
Non pas un coup, mais deux, — trois, si je peux.
Arrive, misérable.

ELEKTRE, chuchote

Frère dépêche-le, s'il parle.
Jette-lui son manteau sur la bouche, fais vite,
Il ne faut pas qu'on entende ses cris.

CHŒUR

Veillez, plus que vingt pas, enfants!
Je l'aperçois sous les arbres, je distingue sa face,
Elle est grise, dans l'ombre comme la route et la poussière.

ORESTE, grince des dents

Qu'il vienne! maintenant, je le déchirerai,
S'il faut avec mes dents, je l'ouvrirai de mes ongles
S'il faut, au seuil de la maison, au même lieu,
Le bain de sang, le lit nuptial et la pourpre
De la luxure. Là! le couteau nu!
Je le lève et le bras.

court silence.
Elektre s'agenouille et lui baise la main.

ELEKTRE, à genoux

Béni sois-tu. O frère, tu es là, comme la mort :
Terrible : et taciturne, prêt à bondir, comme la vie.
Tu es le gond de l'heure et sur toi la nuit vengeresse
Va s'ouvrir à jamais, roulant sur les coupables.
O je baise tes pieds. Mon cœur frémit de joie.

ORESTE

N'épouse qu'un lion : tu dévorerais l'homme.
Mais plus un mot.

ŒNOPS, chuchotant

Le piège va jouer.
Dix pas, dix pas à peine. Plus que sept.

ELEKTRE, se relève

Moi j'irai au devant de la bête. Silence!...
C'est son pas.

On entend marcher. Elektre descend un degré. Elle souffle à Oreste :

A la gorge! c'est lui!

Ægisthe paraît. Elektre va à sa rencontre.

ÆGISTHE, il s'arrête

Qui parle? Qui es-tu, toi, Elektre?

ELEKTRE, voix caressante

Oui, moi.

ÆGISTHE

Et c'est moi, sans doute, que tu attends?

ELEKTRE

C'est toi.

ÆGISTHE

Ton cœur s'adoucit, à ce que je vois?

ELEKTRE

Peut-être.

ÆGISTHE

Pour le croire, il faudrait m'en donner une preuve.

Il s'arrête encore

Mais avec toi, qui est là, sur le seuil?

ELEKTRE

La nourrice.

ÆGISTHE

C'est toi, Glaïa? Parle.

GLAIA, doucement

O roi, c'est moi.

ÆGISTHE

En vérité, que faites-vous ici, toutes les deux?

GLAIA

La reine m'a prescrit de guetter ton retour.

ELEKTRE, léger rire

As-tu peur de deux femmes?

ÆGISTHE, rassuré

J'ai peur de toi, Elektre.
J'ai peur de t'aimer. Tu ris?

ELEKTRE, léger rire, réprimé

Pourquoi pas?
Crains pourtant d'être entendu de Klytemnestre.

GLAIA, plaintivement

La reine s'inquiète de ton retard, ô roi.
Dans la salle, tout est prêt pour le festin.

ÆGISTHE

Elektre, est-ce toi qui m'y mènes ?

ELEKTRE, grave

Oui, donne-moi la main.

ÆGISTHE

Prends-la.

Elektre l'entraîne. Ils montent les degrés. Glaia s'efface. Oreste s'élance.

ORESTE

Meurs, chien. Meurs, infâme. il frappe

ÆGISTHE

Qui est là? Ha!
O, amis! Ho! Malheur à moi. Ægisthe lutte.

ELEKTRE

Oui, malheur! Frappe encore.

ÆGISTHE

Qui donc...?

ELEKTRE

Agamemnon!
Frappe une autre fois.

ORESTE, la hache levée

Non, attends. Écoute: je suis Oreste.

ÆGISTHE

Ha! Oreste? — toi? Ou l'ombre...?

ORESTE, le frappe des deux mains

Meurs. Et du même couteau. Meurs, infâme.

Ægisthe tombe.

ÆGISTHE, à demi bâillonné

A moi! Klytemnestre... à moi! Ha! ils m'étouffent...

ELEKTRE, le foule aux pieds

Meurs donc, meurs plus vite, lâche, et tais-toi.

ÆGISTHE

Femme ! A moi ! — Ah — Ha —

ELEKTRE

Aide-moi, Glaïa. Ton voile sur sa bouche. Tiens-le.

ORESTE

Ha, il est mort.

ELEKTRE

Nourrice, traînons-le hors de la porte. — Là !
Loin de l'entrée, loin du seuil, misérable !
Loin de la demeure conjugale, souillée par toi.
Bouc impur, adultère pourceau, cuve le vin sanglant
Que tu as bu au flanc de notre père.

ÆGISTHE, cri étouffé

Ah ! Hélas — Ha ! Il meurt.

ORESTE, penché, se redresse

Cette fois, il est mort.

ELEKTRE

Le plus fort reste à faire.

Silence.
Bruit derrière la porte. La voix de Klytemnestre se fait entendre.

KLYTEMNESTRE, du dedans

Glaïa ! Nourrice !

Le chœur est revenu. Il est près du tombeau.

I à voix basse

Comme Gorgone dans son antre,
Dans la nuit
La face de l'épouvante montre les dents.
L'horreur luit
A travers les ténèbres.
Telle une immense chauve-souris sur les ruines
Ici plane le crime immense,
Une atroce justice
Sur d'atroces délits.

KLYTEMNESTRE, plus près

Nourrice ! Plus près encore.
Qui m'appelle ?

ELEKTRE, à demi voix

C'est nous. Viens ! — tes enfants.

KLYTEMNESTRE, sur le seuil

J'entends crier. J'ai entendu des plaintes. Qui est là ?
Qui a poussé des cris ? Ægisthe, Ægisthe ! Est-ce toi ?
Où es-tu, nourrice ?

Elle paraît, une lampe à la main. Elektre, brusquement, passe derrière sa mère, lui arrache la lampe, la donne à Glaïa, et pousse la porte.

Qu'y a-t-il ? Que fais-tu ? Qui est là ?

Grand cri. Elle entrevoit Oreste.

Ha !
Qui est cet homme ? O ! Qui es-tu ?

Elle voit Elektre à sa gauche.

ELEKTRE

Regarde-le bien, ma mère.

KLYTEMNESTRE, les mains en avant, à Elektre

Toi ? Elle recule et crie.

Misérable,

Tu veux donc me tuer ? A moi, Ægisthe ! A l'aide !

Elle descend les degrés. Oreste vient sur elle. Elle court à lui.

Ægisthe, enfin c'est toi ! A moi !

Elle recule pétrifiée. Cri terrible ; puis elle balbutie.

Ha ! — Agamemnon !...

ELEKTRE

Non, tu ne rêves pas.

KLYTEMNESTRE, crie épouvantée

Ægisthe, Ægisthe ! Elle veut fuir. Oreste la retient.

ORESTE, voix atone, terrible

Je suis celui qui t'attends.
C'est moi ; ce n'est pas Agamemnon ; c'est ton fils.
Ton fils, ma mère : ce n'est pas ton amant, — Oreste,
Et non Ægisthe.

KLYTEMNESTRE

Oreste ? Lui ? Je suis perdue,
Si Ægisthe n'arrive. Elle appelle. A moi, Ægisthe !

ORESTE

Ne l'appelle plus. J'en ai fait un mort. Il a son compte.

KLYTEMNESTRE

Au secours ! Une hache ! Oh, une arme...

ORESTE

La hache est dans ma main.

KLYTEMNESTRE

Quoi, personne ? personne
Ne viendra ? Pas un seul de ces lâches ? A moi !

Oreste la saisit. Il lui met la main sur la bouche.

ORESTE

Je ne veux pas que tu cries : depuis longtemps,
Je t'entends crier, chaque nuit : c'est l'heure de te taire.

KLYTEMNESTRE, elle se débat

O misérable.

ORESTE

Misérable, tu l'es ; et je le suis.
Oui, misérables tous les deux.

KLYTEMNESTRE

Abominable !
Le silence... la nuit... Et qu'a-t-il dit : C'est l'heure ?...

ORESTE

Bien dit : C'est l'heure : toi-même tu le sais.

KLYTEMNESTRE

Tigre, mangeur de chair, ton cœur de fauve...

ORESTE

C'est toi qui m'as fait ce cœur carnassier, ma mère.

KLYTEMNESTRE, pleure à demi

Mon fils !...

ORESTE

Ton fils ? Est-ce bien moi que tu appelles ?
Appelle aussi mon père : car, lui aussi, ce soir,
Ici, m'a convoqué.

KLYTEMNESTRE, elle court

Ægisthe, au secours ! Ægisthe !

ORESTE

Il est mort, je t'ai dit.

KLYTEMNESTRE

Tu mens !

ELEKTRE, fort avec joie

Il est mort. Il est là,
Là ! regarde.

KLYTEMNESTRE, elle fait un pas et voit le corps. Grand cri

Ha !

ORESTE

Oui, là. Regarde ton complice.
Je l'ai tué, moi. C'est à ton tour.

KLYTEMNESTRE

Est-il possible... ?
Et tu me veux tuer aussi ?

ORESTE

Il le faut, ce soir.

Elle court sur les degrés.

Elle court comme un rat. *Rire rauque.* Vite, laisse-toi faire.

KLYTEMNESTRE

Au secours !

ELEKTRE

Personne ne viendra. Tous sont avec nous.
Tous vous haïssent.

KLYTEMNESTRE, *faiblement*

Je suis perdue. C'est fini.

ORESTE

Il faut mourir encore.

Il la ramène violemment au bas des degrés. La nuit est tout à fait venue. La faible lueur de la lampe éclaire seule la scène.

KLYTEMNESTRE

Mon fils, je t'ai porté.

ORESTE

Tu as aussi porté mon père sur tes flancs.

KLYTEMNESTRE, *violente*

Tais-toi, je suis ta mère ! Tu n'as pas le droit...

ORESTE

Tu n'avais pas le droit non plus...

ELEKTRE

Prends-le : elle l'a pris.

KLYTEMNESTRE

Je te supplie, moi, ta mère ! Je tremble, moi !

ELEKTRE

Il est temps.

ORESTE

Je tremble aussi, car il faut que tu meures.

KLYTEMNESTRE

Mourir de ta main ?

ORESTE

Mon père est bien mort de la tienne.

KLYTEMNESTRE

Je prends tes genoux, moi qui t'ai pris sur les miens.
Aie pitié, tu m'épouvantes ! Ah, ton père lui-même...

ELEKTRE

Ne parle pas de notre père.

ORESTE

Ne parle pas de lui.

KLYTEMNESTRE, pleure à demi

O mon fils, pardonne. Il n'est pas possible que tu veuilles
Déchirer de tes dents le sein où ta bouche a dormi.
Il n'est crime de mère qui soit sans pardon pour un fils.

ELEKTRE

Le père a condamné : qu'Agamemnon pardonne.

KLYTEMNESTRE

N'entends pas cette louve qui hurle, mais ta mère qui pleure.

ORESTE

Je veux... Pourquoi as-tu commis l'horrible crime?

KLYTEMNESTRE, se relève

Sache, sache, ô mon fils!

ELEKTRE

Oreste, ne l'écoute pas.
Elle pleure? Mais j'ai pleuré plus de dix ans.
Nous avons tous pleuré, ici. Rappelle-toi les morts
Perdus de larmes; rappelle-toi l'ordre d'Agamemnon.

KLYTEMNESTRE

Fille atroce, vas-tu lui mettre le couteau dans la main?

ELEKTRE

Je l'ai fait : Agamemnon l'a voulu.

ORESTE

Lui-même
L'a commandé, ce soir.

KLYTEMNESTRE

Quoi?

ORESTE

Agamemnon a parlé.

ELEKTRE

Oui, tout à l'heure.

KLYTEMNESTRE, *désespérée*

Oreste, la folie de ta sœur t'égare.

ORESTE

Comme toi devant moi, ici, là devant je l'ai vu.

KLYTEMNESTRE

Ha, ah, je suis perdue.

ELEKTRE

Oui, c'est ton tour.

KLYTEMNESTRE, *avec égarement*

Mais, je rêve peut-être?

ELEKTRE

Non, tu t'éveilles.

KLYTEMNESTRE, avec force

Tu seras maudit, mon fils.

ORESTE

Je le suis.

KLYTEMNESTRE

Prends garde,
Je te maudirai, je te vouerai à l'abîme.

ORESTE

Va, je le sais. Toi non plus, tu ne peux échapper.

KLYTEMNESTRE

Je te maudis! Un fils!... Mes entrailles, c'est toi.

ORESTE

Tes entrailles haïssent tes entrailles. Aujourd'hui,
Tu as horreur de toi.

KLYTEMNESTRE

Horreur de toi, ô monstrueux.

ORESTE

C'est ce que je dis.

ELEKTRE

Frappe, ne tarde plus.

KLYTEMNESTRE

Vipère!

ELEKTRE, *rire silencieux*

Ne m'implore pas.

KLYTEMNESTRE

Chienne dénaturée!

ELEKTRE, *grave*

Adultère!

KLYTEMNESTRE

Que les filles nées de ton ventre, un jour, te...

elle se traîne aux pieds d'Oreste

Mon fils!

ELEKTRE

Me déchirent les filles de mon ventre, si jamais
Mes filles ont en moi une mère semblable à toi.

KLYTEMNESTRE

Tous les deux contre moi... Hélas n'y a-t-il plus d'espoir?
O malheureuse que je suis! Malheureux fais-moi grâce!

ORESTE

Ni à moi, ni à toi. Et qui peut faire grâce
Quand le Destin dit : Non!

KLYTEMNESTRE

Malheur!

ELEKTRE, *comme malgré soi*

Oui, malheur.

KLYTEMNESTRE

Bourreau!

ORESTE

Dis si tu ne l'attendais pas?

KLYTEMNESTRE

Se peut-il qu'un tel forfait s'accomplisse?

ORESTE

C'est autrefois qu'il fallait te le demander, ma mère.

KLYTEMNESTRE

Et tu me hais ainsi, mon fils?

ELEKTRE, avec colère

Elle peut en douter!

ORESTE

Je vous en veux étrangement de m'avoir fait
Naître pour ceci.

KLYTEMNESTRE

Assassin, tu n'oses pas dire quoi.

ORESTE

C'est vrai.

KLYTEMNESTRE

Tu es né de ton père aussi.

ORESTE

Hélas,

De tous les deux.

ELEKTRE

Finis-en! Elle veut t'attendrir.

KLYTEMNESTRE

Oses-tu bien, misérable, me tenir de la sorte
Par le cou? moi? elle crie

ORESTE

Je te tiens, tu n'échapperas pas!
Ha, si c'était là, si c'était tout!... Ne fuis pas.

KLYTEMNESTRE, exaspérée

Vipère, plût aux dieux que je t'eusse écrasée,
Quand il était encore temps.

ORESTE, la traînant

Allons, viens, malheureuse.

KLYTEMNESTRE

Malheureuse, je la suis. Malheureuse, je l'ai été,
O malheureuse, malheureuse! Lui seul, lui seul,
Il m'a aimée, celui que vous m'avez tué.

ORESTE

N'en parle pas : je vais te tuer sur lui.

KLYTEMNESTRE

Va, fais-le.
Car tu me tueras, brigand, je le sais. J'ai trop prié.
Assez pleuré ! Et d'ailleurs pourquoi vivre, désormais?

Elle s'arrache à Oreste, et court au cadavre d'Ægisthe.
Elle se jette sur lui et l'embrasse.

O toi, ô mon amant, l'homme de mes jours et l'époux
De mes nuits, ô le seul qui m'ait aimée...

Elle pleure.

ELEKTRE

Oreste, tu la vois ? Connais-la donc. Tue-la.

ORESTE

Laisse-la pleurer. Pleure si tu veux, ma mère. Il tourne la tête.
Comme elle pleure fort !

ELEKTRE le saisit par le bras

Vas-tu nous trahir à ton tour ?

ORESTE

Non. Il la repousse avec violence.
Mais laisse-la pleurer. Elle quitte la vie.
Son seul bien, c'est les larmes !

KLYTEMNESTRE

Je ne pleure que lui,
Et mon seul bonheur. Va, tue-moi sur lui, maudit !
Je l'aime, entends-tu? Et puisqu'il n'est plus!... Je l'aime autant
Que j'ai haï ton détestable père, ton père
Maudit, maudit comme elle, et maudit comme toi.

ELEKTRE s'élance

Tais-toi.

KLYTEMNESTRE

Ha, il fallait les étouffer tous trois ensemble !
O, quel démon l'a ramené ? pourquoi l'ai-je revu ?

ORESTE, toujours immobile

Les épées se croisent comme les routes, et les meurtres
S'engendrent comme la suite des chemins.

KLYTEMNESTRE

Ne va pas jusqu'au bout.

ORESTE soupire

J'irai pourtant, et puis !...

ELEKTRE

Le sang lève du sang. Il est mort, tu mourras.

KLYTEMNESTRE

Loi de sang, loi de brute.

ORESTE

Loi du monde, et la tienne.
Allons, suis-moi. Il l'entraîne. Elle crie.

KLYTEMNESTRE

Que tous les dieux me vengent !
Ne me tords pas le bras, parricide.

ORESTE

Tout est fini; je ne m'appartiens plus, mais à mon père,
A toi, au meurtre, au châtiment. Il faut me suivre.

KLYTEMNESTRE

Race horrible, et vouée au sépulcre.
Maudits !

ORESTE

Sur nous tous, c'est la même malédiction.

KLYTEMNESTRE

Que l'enfer, les supplices et tous les tourments du remords
Que les chiennes et les dents de la nuit sans sommeil
Et toutes les morsures du châtiment s'acharnent
Sur ta vie !

ORESTE

Je sais, je sais ! — C'est déjà fait.

Il lève la hache.

KLYTEMNESTRE

Le crime ! le crime !

Il la frappe, elle pousse un cri terrible.

Oreste ! Ha ! — maudits, tous deux.

Elle s'échappe en sang. Elle court et tombe. Oreste se retourne et regarde brusquement derrière lui.

ORESTE murmure en grondant

Un chien, là, — un chien
Rôde sur mes talons, dans l'ombre... Elektre, chasse-le.

ELEKTRE

Non. C'est du sang tiède. Bas. Achève !

ORESTE, bas

J'ai horreur de le faire... Je ne veux pas.

KLYTEMNESTRE râle

Ha, ha, —
Misérable, tu ne sais pas — ce que c'est qu'une femme —
Et pourquoi.

ORESTE court sur elle

Ce n'est pas moi qui ai frappé.

KLYTEMNESTRE

Ha, maudit ! —

ORESTE

Meurs ! Il s'arrête. Non... Je ne puis.

ELEKTRE, voix altérée

Frappe donc, frappe !

ORESTE

Pas au visage... Je cherche la place... J'ai peur... Ses yeux...

ELEKTRE

Frappe et ne la regarde pas.

Klytemnestre crie, elle cherche à se relever.

KLYTEMNESTRE

Oreste !

ELEKTRE

Hâte-toi : va l'achever là-bas, sur l'autre.

KLYTEMNESTRE

O misérable... enfant! mon sang... est sur ta main...

Oreste la traîne par les cheveux sur les degrés.

ORESTE

Allons, meurs!

KLYTEMNESTRE, avec force

C'est bien, maudits! Cri. Tu me fais mal.

ELEKTRE

Va. Ne regarde pas : j'éteins la lampe.

Elle souffle la lampe.

KLYTEMNESTRE

Que ma mort soit le tombeau de ta vie!
Ces entrailles, qui t'ont conçu dans la douleur,
Tu les a déchirées... La marque du lien,
Elle est inscrite sur ton ventre : ainsi ta mort
S'enchaîne à ma mort! ô misérable — Ho!
Impie... Où me jettes-tu? — prends garde, mon fils —
Prends garde à toi, mon tourment — Oreste,
Tu me devais la vie, — tu — Ha!

Grand cri.
Obscurité sur la scène.
On entend Oreste qui renverse un corps et qui trébuche.

ORESTE, entre ses dents il souffle

Assez. Meurs... Ne me parle plus...

Ha, — Il appelle.

Elektre, viens.

ELEKTRE

Non.

Cependant elle vient près de lui.
Grand silence.
Arrivent sur le premier plan le Chœur, Œnops et Glaïa. Ils chuchotent.

ŒNOPS

Une nuit étouffante. Pourquoi ne dis-tu rien, nourrice ?

GLAIA

Tu n'oses pas parler, non plus.

ŒNOPS

J'attends. J'ai peur.

Silence.
Glaïa soupire.

GLAIA

Ha —

ŒNOPS

Quoi ?

GLAIA

Parle enfin. Non, ne parle pas...

Ils ont éteint la lampe.

ŒNOPS

Une profonde obscurité.

Sais-tu ce qu'ils font ? Silence.

GLAIA

Va voir.

ŒNOPS

Je n'ose pas. J'ai une mère à la maison.

Ce silence est effrayant. Silence.

GLAIA

Ils traînent leur mère. Ils l'ont bâillonnée.

ŒNOPS

Ils vont la tuer.

GLAIA

Tais-toi, il ne faut pas le dire.

ŒNOPS

Ils le feront.

GLAIA

Laisse-les faire.

Soupirs, cris faibles.
Klytemnestre râle.

Je tremble. C'est elle, pourtant, qui les a...

Ho, ho, je me bouche les oreilles...

CHŒUR

Mais qui pourra fermer les yeux à Jupiter ?

Et l'empêcher de voir ? ou l'empêcher d'entendre ?

KLYTEMNESTRE, voix mourante

Maudits, tous deux !... Oreste, sois maudit ! Que...
C'est bien... Ægisthe !... Que tous les dieux ! Maudits !...
Ha... Elle meurt.

Elektre revient frissonnante.

ELEKTRE

Nourrice, va rallumer la lampe.

GLAIA, pleurant

Reine, maîtresse ! Mais vous enfants, qu'avez-vous fait ?

I

Ha, c'est la fin. J'ai peur de ce forfait.
L'œuvre de mort se surpasse elle-même.

II

L'acte maudit est consommé. Où sont-ils ?

ŒNOPS

Par ici.

C'est fait. La chasse est achevée. Oreste vient.

SCÈNE II

ORESTE sort de l'ombre. — Il fait toujours nuit sur la scène

ORESTE

Lourde,... lourde est la mort... Elle me tient.
En tombant, elle m'a fait vaciller. Elle me tire
A elle... la hache ? Il jette la hache au loin.
Pourquoi l'avais-je encore en main ?
Mais moi, comment me rejeter ?

I

Oreste, hommage à toi! Tu t'es vengé, mon maître.

ŒNOPS

O mon maître,
Enfin, enfin Mycènes a secoué le joug;
Enfin, le peuple a recouvré ses princes,
Le bonheur est pour nous, et la gloire est pour toi.

ORESTE

Oui... Je n'ai plus rien à craindre, maintenant.
Je ne sortirai plus d'ici, mes pieds collent au sol.

Le sang coule : que de sang !... Elle voulait vivre.

Rentre Glaïa. Elle pose la lampe sur un pilier. On voit les corps : Klytemnestre morte est tombée sur le côté : sa tête touche à celle d'Ægisthe. Elle est couchée en travers sur les plus hautes marches. — Oreste lui jette un regard et frémit.

Elle est grande, elle est très grande... et d'un poids accablant.
Elle m'entraînait ; je lui ai dit : Lâche-moi !...
Voilà, c'est fait. Elektre prend son voile, et veut aller aux morts. Oreste la retient près de lui.
Elektre, reste près de moi.
Tes pieds sont pleins de sang, tu les y as trempés, là-bas ;
Et tes pas sont pesants. Reste avec moi.

ELEKTRE, voix ferme et douce

Pourquoi, mon frère ?
Le crime est expié ; ils ont soldé la dette.
Et toi, ma mère, maintenant, je veux cacher ton corps
Sous mon voile de vierge. A présent l'ombre te possède.
Demeures-y en paix ; ne nous tourmente plus.
La nuit te soit profonde ! Adieu, tu as payé.

ORESTE

Ne me quitte pas. Reste.

ELEKTRE

Qu'est-ce donc ?

ORESTE

Voilà,
Là,... là... loin d'eux ! le plus loin,... loin des yeux.

Il recule à mesure, en tirant à soi Elektre.

Voilà ce que j'ai fait : c'est moi... Loin d'eux !... Ici !

Est-ce qu'elle me voit, ici ?... Elle se tait,
Elle si impérieuse... C'est moi, pourtant,
Qui ai fait ce silence. Un jour, un soir, et tout est dit.
Un jour,... un seul moment. Le soleil s'est couché,
Et comme s'il ne s'était jamais levé, c'est la nuit.
La lampe illuminait et j'ai éteint la lampe.
J'ai fait ce que je venais faire : mais où irai-je?

ELEKTRE, effrayée

Tu es le roi, frère chéri. Ordonne, et tous ici
T'obéiront. Le palais t'attend.

ORESTE

Quel palais?

ELEKTRE

Le tien.
C'est l'heure d'y rentrer en maître.

ORESTE

Non, plus tard.
Loin, plus loin... Rien ne presse, mais où aller?...
Dis-moi, Elektre : sais-tu ce que j'ai fait ?

ELEKTRE

Ton devoir, par tous les dieux, et justice.

ORESTE

Tu le crois?

ELEKTRE

J'en atteste la mort et le crime,
Et l'outrage: tous les dieux sont témoins: ils t'ont conduit.

ORESTE

Est-ce là ma maison?

ELEKTRE

Oui, ton foyer héréditaire.

ORESTE

Ha, j'ai retrouvé mon bien?

ELEKTRE

Certes.

ORESTE

Mon royaume:
L'abomination, l'infamie séculaire.

ELEKTRE

Que dis-tu? parle mieux du palais de ton père.

ORESTE, recule

A moi? Je n'y entrerai pas! loin d'eux, plus loin!

Il chancelle. Glaïa court à lui.

GLAIA

Malheureux enfant, il défaille. Sur ta vieille nourrice,
Appuie-toi, viens. Immobile et debout, pourquoi

Demeurer ainsi, les yeux toujours là-bas? Sur moi donc!...
Repose-toi, du moins; tu trembles de fatigue. Viens.

Elle monte quelques degrés avec lui.

Ha, que de sang! Je glisse.

Oreste pousse un sanglot sec et tombe assis sur les degrés.

ORESTE

C'est moi...

ŒNOPS

Il pleure comme celui dont le cœur se brise
Quand, tombé sous la roue d'une charrette, elle le broie.

ORESTE

L'un sur l'autre, voilà les deux morts; et c'est moi!

ELEKTRE, au chœur

Entourez les cadavres, pour qu'il ne les voie pas.

ORESTE

Non, restez, vous.

GLAIA

Ah, ma fille, qu'avez-vous fait?

CHŒUR

Race terrible, race trop forte, issue des dieux,
Race cruelle aux hommes, race qui se déchire;
La race de mes maitres,... impitoyable, hélas.

GLAIA

Sans pleurs, qui pourrait voir un tel carnage?
Heureux, le jour, de n'être plus; et la nuit d'être aveugle

ŒNOPS

Horrible, en vérité, horrible et nécessaire!

ELEKTRE

Tu dis bien : nécessaire et voulu par le destin.

ŒNOPS

Elektre, ne faut-il pas enlever ces cadavres?

ELEKTRE

Emportez le renard, et jetez-le dans le ravin.
Mais pour la reine, je ferai moi-même ce qu'il faut.
Sur elle je ramènerai d'abord sa robe ouverte;
Et je lui voilerai le visage.

ELEKTRE, au chœur

Vous, fidèles, annoncez dans la ville
Le retour d'Oreste, votre roi.

Exit une partie du chœur. L'autre se range au fond de la scène.

CHŒUR, en sortant

I

A Mycènes,

II

A Argos,

III

A Thirynthe,

IV

Et jusque sur la mer,

I

J'irai porter la nouvelle sinistre,
Et pourtant bien heureuse.
En les frappant, elle réjouira les hommes,
Tel en juin, l'orage, qui féconde la terre,
Épouvante les cœurs.

Oreste est couché sur le plus bas degré. Elektre et Glaïa viennent s'asseoir à ses côtés.

GLAIA

Il gémit.

ELEKTRE

Ne regarde plus par là.

ORESTE

Ha, nourrice...

GLAIA

Une sueur glacée te coule sur les joues.

ORESTE

Plus glacée dans mon cœur. J'ai froid ; mais où aller ?

ELEKTRE

Tu as la fièvre, mon frère ; viens, rentre avec nous.

ORESTE

Où ?

ELEKTRE

Dans le palais.

ORESTE

Rentrer ? Quand d'abord y entré-je ?

ELEKTRE

N'y pense plus.

ORESTE

J'ai été jusqu'à la porte, d'abord,
Pour frapper l'homme, tout à l'heure ; et il est là.

ELEKTRE

Ne le regarde plus.

ORESTE

Elle, elle me regarde.

GLAIA, en larmes

Voilà, Elektre, ce que tu as fait de lui.

ORESTE, crie

Que me veux-tu ? que mets-tu sur ma tête ?

GLAIA

J'éponge la sueur sur ton front.

ELEKTRE

Rentre.

ORESTE

Non.

GLAIA

Qui le consolera jamais?

ORESTE

Dis-le, te fais-je horreur?

ELEKTRE, se précipite sur lui

A moi?

GLAIA

A moi?

ELEKTRE

Donne tes mains : vois, je les baise,
Je les mets sur mes yeux, je mets ma bouche sur tes doigts,
Je les laverai de mes lèvres, si tu veux.

ORESTE

Arrière!
Ne mens pas, nourrice : je te fais horreur, je le sais.

GLAIA

Tu me fais tant pitié que je pleure sur toi.
Horreur, à moi qui t'ai nourri?

ELEKTRE

Viens, la nuit te fait mal.

ORESTE

Non, ce n'est pas la nuit; ce n'est pas le silence.
Mon tourment vient de ce que je sais et je pense.
Il fait trop clair ici, sous les étoiles qui voient tout.
Tout m'est présent; j'y vois comme en plein jour.

ELEKTRE

Ferme les yeux.

ORESTE

J'y vois encore; j'y vois toujours, et je revois...
Ce que j'ai vu. Je ne vois que trop bien, cette nuit.

ELEKTRE

O douleur! Que faire pour lui?

ORESTE

Rien. Dis, nourrice...

GLAIA

Que montres-tu du doigt?

ORESTE

Là, c'était là, dans la maison,
Là, où l'étoile luit, c'était sa chambre, n'est-ce pas?

GLAIA

Où? quelle chambre?

ORESTE

La chambre où je suis né,
Dans le lit de ma mère, criant et la faisant crier :
Déjà.

ELEKTRE

Infortuné !

ORESTE

La lune a fui dans la demeure.

ELEKTRE

Reviens à toi : la lune encore n'est pas levée.
Rien ne brille, là-bas, que la clarté des lampes.

ORESTE

Nourrice.
Va voir ce que j'ai fait : tu l'aurais cru de moi ?
Mais moi-même... Il se dresse, avec égarement.
Laisse-moi voir, là-dessous.

ELEKTRE

Quoi, que veux-tu ?

ORESTE

Je veux voir le sang.. pourquoi te mets-tu devant le sang ?
Le sang me connaît, va. Nous avons les pieds dans le sang.

ELEKTRE

Nulle souillure n'est sur toi, et c'est à peine
Si le meurtre a taché tes doigts.

ORESTE

Rien que les doigts, crois-tu?

ELEKTRE

O triste, il délire. Il rit, bref et dur.

ORESTE

Non, je vois.

Court silence.

Ha, Elektre tu ne sais rien.

ELEKTRE

Quoi? ne crie pas.

ORESTE

Regarde à tes pieds; mais regarde enfin. Sais-tu
Ce que c'est?

ELEKTRE

C'est... Hé bien, c'est —

ORESTE

C'est le même...

ELEKTRE

Ne crie pas.

ORESTE

C'est lui qui crie.
La vue de ce feu mort me brûle : il fume dans la nuit.
Oh, elle était jeune encore, elle aurait vécu dix ans.

Il regarde fixement devant lui et frémit.

ELEKTRE

C'est une idée.

ORESTE, petit rire sec

Ils disent toujours que c'est une idée.
Une idée! La mort, est-ce une idée? et ces mains,
Une idée? Est-ce une idée que je sois là, ce soir?
Une idée, ce que j'ai fait? Horrible idée, alors.
O, puissé-je ne l'avoir jamais eue! Pourtant,
Pourtant ce matin, je n'avais pas fait ce qui, ce soir,
Est accompli et ne peut se défaire, — fait pour jamais!

Il se frappe la tête.

ELEKTRE

Accepte donc ce que tu ne peux plus changer.

ORESTE

Une idée?... Comment tuer l'idée?

Il se bat la tête sur les marches.

ELEKTRE, en larmes

Les pierres pleureraient : que faire?

ORESTE, morne

Je voudrais être mort. Mort, profondément mort.

ELEKTRE, irritée

Souhaite plutôt de vivre : la vie est douce
Et glorieuse à présent; tu règnes : Sois homme, enfin.

ORESTE

Cesse. Tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre;
Tu ne vois pas ce que je vois, tu n'entends pas la nuit,
Tu es femme.

ELEKTRE

Une vierge, mon frère.

ORESTE

Une femme toujours.
Pourtant, tu étais là, et tu as frappé comme moi.
Ha, ténèbres, n'avoir plus à mourir!

ELEKTRE

Oui, j'ai frappé;
Je suis coupable, si tu l'es, et plus que toi;
Je veux l'être; mais nous sommes sans crime, sache-le.

ORESTE

Elle le dit, elle le croit! Mais moi, Elektre,
J'entends celle qui maudit.

ELEKTRE

Personne ne t'appelle.

ORESTE

Là!

ELEKTRE

Tout est calme et la nuit dort comme un enfant.
Comme un enfant, viens dormir sur mon sein : ne rêve plus.

ORESTE

Un tourbillon glacé m'arrache et m'emporte le cœur;
Et chaque battement dont l'écho retentit par toutes
Les veines, crie : — du sang! — et — épouvante! —

ELEKTRE

N'y pense plus, te dis-je. Ce qui est fait est fait,
Et les dieux l'ont voulu : ils l'ont osé : aie leur courage.
Pardonne-toi, la fatalité jamais ne condamne.

ORESTE, tête baissée. Cris très rares

Je ne me cache pas : c'est moi, furies hargneuses.
Hypocrites, ne rôdez plus en silence; aboyez!
Venez mordre : oui, c'est moi, Oreste, je vous apporte
Ma provende de misère et de crimes.

GLAIA

Hélas, hélas!

ELEKTRE, à genoux devant Oreste

Elektre te supplie. Je suis à tes genoux, mon frère.
Que tes yeux dorment dans mes yeux, et tes mains dans mes mains!
Reviens à toi : nous voici les maitres; tout est à nous,
A toi; la vie est maintenant ce qu'elle devait être.
Viens manger, viens dormir dans ta demeure, mon Oreste.
Viens prendre place dans le trône, au haut bout de la table.
Viens faire honneur à ta fortune. Viens boire aux dieux
Le vin pur de la libation. Viens, Oreste.

ORESTE

Oreste ? Elle m'appelle, entends-tu, dans la nuit?

ELEKTRE

O dieux !... Non, c'est moi qui t'appelle.

ORESTE se flairant

Ha, ha — L'odeur
Du boucher est sur mes mains, et la boucherie
Devant moi sur l'étal.

ELEKTRE

Suis-moi : l'obscurité te trouble.

GLAIA

La clarté va renaître : déjà, sous bois la lune monte.

ELEKTRE

Agis en roi. Tu es roi.

ORESTE

Oui, j'ai la livrée.

ELEKTRE

O nourrice, comment le secourir ? Sois plus fort, frère.
Redresse-toi, allons, je ne te reconnais plus.

ORESTE

Tu ne sais rien, ô femme, tu es comme la nuit,
Tu ne me connais pas ; et tu ne vois pas dans ton cœur.
Ne me quitte pas, j'ai peur.

ELEKTRE, *étouffant un sanglot*

Va, pauvre enfant.
Je suis là, je te bercerai ; essuie-lui les yeux,
Glaïa : il pleure.

ORESTE

Allez-vous-en, toutes deux ; laissez-moi.

ELEKTRE

Pleurer ainsi ! Souffrir ainsi, et se désespérer !
Pourquoi ? Méprise le remords, puisqu'il fallait agir.

ORESTE

Il fallait — il fallait — il fallait ! — O paroles !
Il fallait ? — Sans trembler, comme elle ose le dire !
Il fallait ! — Ces mots éternels tombent sur moi
Comme des pierres, par monceaux et me lapident.

Il se lève.

Arrière, tous ! arrière.

ELEKTRE

Tu me repousses ?
Où vas-tu ? pourquoi te penches-tu en frissonnant ?

ORESTE, *mystérieusement*

Elektre, elle est là ; elle le veut.

ELEKTRE

Qui est là ?

ORESTE

Elle !

Je lui parlerai ; elle me fait signe... Elle veut
Que je lui parle. Bien.

ELEKTRE

Hélas, à qui parlerais-tu ?

ORESTE, *à demi voix*

Va-t'en, ou, j'y consens : ma mère, tiens, tue-moi.

ELEKTRE

Oublie, frère chéri : ce n'est rien, rien qu'une ombre coupable.
Les hôtes des ténèbres aiment à errer sous les arbres,
Par les espaces silencieux de la nuit.

ORESTE

Va-t'en. Écoute, mère : ne me répète pas
Toujours ainsi que tu es ma mère, ma mère ;
Et pourquoi, d'un souffle méchant, murmures-tu toujours :
Parricide ! — fils parricide ! — parricide !
Finis, ma mère. — Tu as tué ta mère. — Oui.
Mais de quoi devais-je donc te haïr, sinon
D'être ma mère ? et pourquoi t'aurais-je tuée
Si tu n'étais ma mère ? Hé bien, tue-moi.

Il retombe épuisé sur les degrés.

ELEKTRE

Visions ! Oreste, c'est moi qui te tiens dans mes bras.
Dors, ferme les yeux dans ma poitrine.

ORESTE, il crie, puis de nouveau, à mi voix

Tu mens ! Mère, je n'ai pas bu ton sang. O dégoût.

ELEKTRE

O triste, triste soir, triste retour, triste victoire.
Les ombres et les morts tourmentent les vivants.
C'est leur plaisir souterrain d'empoisonner la terre.

ORESTE

Ha —
Tu mens !
avec horreur
Ce n'est pas moi qui t'ai fait cette horrible blessure,
O dégoût ! Que de sang ! Ce n'est pas moi.

ELEKTRE

La plaie est de ma main, je l'atteste ! n'y pense plus.

ORESTE

Elektre, comprends-tu ? Je suis nu dans le deuil,
J'ai perdu à jamais le manteau de la joie ;
Je ne suis plus vêtu que des haillons souillés
De la détresse. A quoi bon vivre désormais ?
J'arrive le dernier, et malheureux plus que les autres.
Tout passe, hormis la haine du destin qui n'oublie pas.
Les hommes se succèdent : la mort les mène au pas ;
Tous marchent sous le fouet, dans les traces les uns des autres
Et les crimes des fils chaussent les crimes de leurs pères ;
Le même pied, la même empreinte, la même boue,

La même horreur, jusqu'au genou, — la même fin pour tous ;
Et sous l'âpre aiguillon, la même chute au même tas.

ELEKTRE

Mon frère, ma douleur ! J'apprends une angoisse nouvelle,
C'est toi qui me l'enseignes : te voir dans cette mort, hélas !
O destin, c'en est trop, et je m'y perds enfin.
Ce n'était pas assez de tant de mal, sans doute ;
Ce n'était pas assez des tortures souffertes,
Du crime et des injures, il y avait place encore
Au désespoir suprême et qui survit à tout :
Au mal que l'on nous fit, le mal que tu te fais s'ajoute ;
Et j'y dois assister impuissante, moi, moi !
Qui ai tout mis en toi, moi ! qui pour ton bonheur,
Eusse donné avec joie jusqu'à dix fois ma vie.
Tu brises mon courage : à ton tour, aie pitié de moi,
Oreste ; je ne te comprends pas, aie pitié cependant,
Épargne-moi, épargne mon espoir, je te supplie.
Si cette œuvre terrible, ordonnée par les dieux,
Achevée dans le sang comme elle a dû y naître,
Ne fait que ton malheur, et consomme ta ruine,
Alors qu'Elektre meure : car certes, elle ne veut plus vivre.

Entre Tantale, une torche à la main. Il s'arrête, d'abord, au plus haut de la place. Il a jusqu'à la fin le ton d'une ironie, d'une invective et d'une joie sauvages.

TANTALE, il crie

Ha !
Sur le fait, sur le fait ! Pris sur le fait de mort
Comme l'amante avec l'amant sur l'acte de la vie !

Enfin, les voici tous, les fils et les parents.
Un seul a su les réunir au seuil de l'antre!
Le pâtre au chien cruel qui ne mord qu'une fois, la mort
A fait cette assemblée. La griffe a déchiré la trame,
Et d'un fil rouge aux cœurs haïs a recousu les cœurs.
C'est à ton tour, Oreste : tu te fais à la nuit?
Tu veilles, et tu fuiras le jour? ta sœur elle-même se cache;
Elektre, bond de l'action sous le corps d'une vierge,
Elektre tient la main devant ses yeux. O nuit,
Tous t'écoutent : les deux qui sont couchés, et ces deux là
Qui demeurent : le frère tremble, la sœur se tait :
Les fauves ont rugi, et maintenant ils font silence.

ORESTE

Si c'est toi, tu viens pour l'ensevelissement, Tantale.
Éteins la torche.

TANTALE

Je porte la clarté dans ces ténèbres.

ELEKTRE, triste

Éteins la torche.

TANTALE, il va aux morts

Je veux les voir aussi, de près.
Je me penche vers vous, ainsi! — morts d'une double mort,
Côte à côte, pareils au gibier dans la carnassière.
Toi, l'homme, tu ne ris plus de contentement? tu dresses
Le front, mais ce n'est plus de plaisir au bonheur de vivre.

Et tes lèvres, à toi, ma fille, ne disent plus : — Je t'aime...
Je promène la torche sur vos abîmes d'yeux, —
Quatre gouffres jumeaux, où déjà l'éternel hiver
A tendu sa toile de glace. Ha, ha —

ELEKTRE frissonne

Il rit ?

ORESTE

Grand-père, je savais que tu viendrais aux funérailles.
Mais attends : tout n'est pas fini : un peu de temps encore,
Et je te suis. A côté d'eux, ne m'omets pas troisième.

ELEKTRE

O nourrice, j'ai peur maintenant.

GLAIA secoue la tête

Il est trop tard.

ELEKTRE

Ha,
Que vont-ils faire, ce vieillard sépulcral et cet enfant ?

GLAIA

Il n'y a plus qu'à pleurer, — et à l'aider, s'il est possible.

TANTALE

La mort sur l'amour. La folie sur la mort, —
Toutes les morts. La mort appelait : Lionceau,

Il se penche sur le ravin.

Tu es venu. La mort appelle : entends-la, troupeau d'hommes,
Entends, Mycènes ! Que vous faut-il de plus, misérables ?
Dans le fond, là-dessous, les flambeaux par la ville s'allument.
Ils vont et viennent dans les maisons, les esclaves s'éveillent,
C'est la rumeur du rêve ; elle crie en sursaut : debout !
Mais le songe est esclave en ces songeurs esclaves.
Le bond retombe ; le sommeil reprend ; la rumeur s'apaise.
A l'appel de la mort, tu réponds seul, Oreste.

ORESTE

Pas encore ! n'approche pas le feu de mon visage.

TANTALE

Tu recules ? Le festin est servi dans le palais.
Va près d'eux, ils t'attendent ; et moi, je me suis assis
En d'autres temps, à des banquets plus somptueux
Que celui-ci. — Ici, on mange la vie jusqu'à l'os.

CHŒUR

J'entends un grand soupir qui s'élève du précipice,
L'âme rauque du vent, le fou qui souffle le délire.

ORESTE

Les pierres sur le roc, des crocs au crépuscule
Dans la gueule des tigres : j'attends la meute qui déchire.

CHŒUR

L'âme atroce de cet atroce lieu, c'est toi, Tantale.

TANTALE

O chiens, la profonde harmonie ne se définit pas.

ORESTE

Où vais-je, si je vis, cacher ma honte et mes remords ?

TANTALE

Attends d'avoir blanchi dans les délices : il sera temps,
Alors, de te repentir, lorsque tu seras sans forces.
Peut-être même, à ce moment, suscité par les dieux,
Contre toi, un nouveau crime effacera le tien.

Il rit.

Va, pour être innocent, c'est bien assez d'être victime.

ORESTE

Je suis roi de la peur, désormais.

ELEKTRE

Eh, que craindrais-tu ?

GLAIA

Redoutes-tu le châtiment, mon fils ? — Moi vivante,
Nul ne te touchera, non ! pas un cheveu, chère tête !

ELEKTRE avec décision

Lui, craindre ? Et qui ? tu es folle, nourrice.

ORESTE

Les morts !

En haine à tout le peuple, en haine aux morts et aux vivants,
En haine à tous et à moi-même.

ELEKTRE

Tant de regrets, toujours ?
Il fallait me laisser frapper : je l'aurais dû,
Moi seule ; mais c'était ton office et je n'ai pas voulu
L'usurper : au maître de venger l'injure du maître.

ORESTE

Le cœur des vierges est dur sous la gorge sans lait.

ELEKTRE, profonde tristesse

Le cœur des vierges est tel que leur mère l'a fait.
Certes, cette femme n'a pas permis que je connusse
La joie du jeune amour, ni l'orgueil d'enfanter.
Crois-tu que je n'ai pas pleuré de vieillir solitaire
Et dédaignée ?

ORESTE

C'est pourquoi tu m'as appelé.
Tu embrasses étroitement : à étouffer.

ELEKTRE

Je n'ai pas d'autre enfant que toi : toi seul me restes.

ORESTE

Un tigre à la tigresse : à la vengeance, le vengeur.
J'étais né pour moi-même, peut-être, et non pas
Pour servir un tombeau, non pas pour étancher la soif
D'un sépulcre au désert, ni pour remplir de sang
L'urne de la haine.

TANTALE

Homme, maudis et maudis-toi !
Tu ne saurais trop maudire les dieux, l'homme et la vie.
Les étoiles s'effacent. Le soleil pâle de la nuit,
Qui éclaire sans bruit les loups en chasse dans la forêt,
La lune, qui poursuit les spectres, va paraître.

ORESTE, *de plus en plus amer*

Pourquoi, pourquoi ai-je horreur de moi-même ? où me cacher ?

TANTALE

Malheur à qui tarde d'agir ! Et malheur à qui pleure.

ORESTE

Énigme de la peine, — et mystère du crime,
La faute est effacée, — le justicier, victime.

ELEKTRE

Mais moi, Oreste, jamais, entends-tu, jamais,
Je ne te quitterai : je parlerai pour toi
Jusqu'au fond du Tartare ! Ha, pourquoi te déchires-tu ?
Pourquoi n'est-ce pas moi ? Non, tu n'étais pas fait
Pour cette œuvre de fer, hélas ! mais au surplus,
Tu ne pouvais t'y dérober.

ORESTE

C'est que je suis maudit.
Toi-même, Elektre, voici que tu doutes de ton droit.

Tu n'oses plus tourner la tête du côté lugubre
Où a sévi la terrible fatalité.

ELEKTRE

Si ! Si ! Je l'ose ! Je l'oserai toujours : je regarde
L'œuvre en face : Si elle était encore à faire,
Je la referais ! je la referais dix fois.

ORESTE

Les mains ont consenti, mais en tremblant... Ces mains,
Ont-elles tant tremblé, alors ? Pas assez, il me semble.
Mon cœur seul a frémi, — le cœur source du sang.

Tantale va à Oreste, et étend les deux bras.

TANTALE

De quelle chair sans muscles et sans nerfs es-tu pétri ?
Voici la paume et les cinq doigts ; voici l'autre, complice.
La vengeance et les actes puissants y ont tenu à l'aise.
Dénombre-les un à un, doigt par doigt. Ta plainte
M'irrite, roseau débile. As-tu été conçu
Par des pleureurs sans os, par des esclaves en prison ?
Ou par les héros de ma race, maîtres de la vie
Comme ils sont de la ville ?

ORESTE

Ils ont vécu, eux !
Ils ont joui de leurs crimes, et c'est moi qui les paie.
Moi seul, je ne puis vivre et dois mourir pour eux.

TANTALE

Qui parle de payer ? Nie la dette.

ORESTE

O vieillard,
Force sourde et sinistre, je n'ai pas ton âme d'airain :
Je suis de chair. Je suis celui que les dieux ont choisi,
Celui à qui ils ont pensé, — perdu, depuis !
O justice horrible des dieux !

TANTALE

Lâche, brave-la.
Je vis ! Arrache-leur la vie, si tu veux vivre.

ORESTE

Destin, as-tu même connu les forfaits des ancêtres ?

TANTALE

Lâche,
C'est toi qui les connais. Ils se sont réjouis.
Réjouis-toi, ô lâche.

ORESTE, hagard

Et toi, encore toi, ma mère ?
N'as-tu pas eu ton temps de joie, après le crime ?
Laisse-moi le mien, à présent.

TANTALE

Lâche, prends-le !
Tout est à prendre.

ELEKTRE

Quelle pitié... Où crois-tu être, Oreste ?

ORESTE

Ici, hélas, ici.

ELEKTRE

C'est moi, Elektre...

ORESTE

Hélas, c'est toi.

ELEKTRE

Qui t'embrasse les mains. Reviens à toi, mon frère.

ORESTE

Que dis-tu ? A jamais c'est la chose impossible.
Retiens, si tu peux, le reflet du matin sur la mer.
Adieu, la merveilleuse aurore. Adieu, la jeune joie !
Je suis né pour le soir et pour l'expiation.
Les dieux, jamais, n'ont voulu que je leur résiste.

ELEKTRE

Que faire ? Je ne sais plus... Ce sanglot frappe à mon cœur
Comme à la porte, la nuit, un porteur de nouvelles.

ORESTE

Injustes, injustes dieux : je n'aurai plus la paix.
Tout comme le poulain, entravé dans un champ,
Tourne autour du piquet et à la fin s'étrangle,

Tel, dans l'enclos du crime, au poteau de la mort,
Entre des murs infranchissables, Jupiter
M'a lié, jusqu'à ce que je tombe.

TANTALE

Échappe-toi ! Romps le licol. Il rit.

ELEKTRE

S'il le pouvait !
Mais le peut-il ?

ORESTE

Chacun d'eux a vécu pour lui-même.
Chacun d'eux n'a foulé que ses pas dans l'enclos,
Et chacun d'eux a mesuré sa taille sur le sol
A la lumière. Mais moi, je suis un collecteur d'ombres,
Et le miroir de ces fantômes abolis.
Je suis leur spectre, à tous, et je piétine tous ces morts ;
Tous me poussent, ceux qu'ils firent et ceux qu'ils furent.
Je ne peux plus faire un seul pas, qu'il ne m'enfonce
Dans la boue de leurs traces et le sang de leurs voies.
O maudits soyez-vous, vous tous, par qui je suis maudit!

ELEKTRE, faiblement

Quoi ? même le père ?

ORESTE

Même lui.

ELEKTRE

Non, ne le dis pas.

ORESTE

Non, non, pas lui, l'infortuné, tombé au seuil
De sa demeure et du retour rêvé, — pas lui !
Pourtant que n'étais-tu, mon père, et que ne suis-je
Celui qui pousse la charrue tranquille dans la plaine ?

Sanglot brusque.

CHŒUR

La lune va venir, silencieuse souveraine,
Qui rend même à la nuit la très sainte sérénité.
Bientôt, mon roi, bientôt tu vas aussi goûter
Le mol apaisement de la calme lumière.

ORESTE

Je ne veux plus la voir, la clarté qui révèle
L'horreur, — ni celle qui là-bas est couchée sur les dalles.

Il se lève aussitôt et va aux morts.

O dégoût, dégoût... Il se penche.

Comme elle est immobile et sévère...
Assez, ne me regarde pas, morte ! c'est moi, un mort
Aussi, peut-être... O dégoût. Le palais, l'antre au bétail
De la luxure, la vache chaude et le taureau;
Et moi, le sacrificateur, le prêtre détestable
Qui fait la lessive du sang dans le sang... Mais demain,
Quel autre purificateur m'attend? Demain,

Qui sera mon fils ? dis, Elektre, que sera ta fille ?

Le clair de lune illumine la scène de côté.
Pause.

J'appartiens au dégoût.

Tantale lentement se dirige sur les rocs qui regardent le précipice.

TANTALE

Oreste, suis-moi ! Oreste !

CHŒUR

Pareil à l'oiseleur, quittant son emblavure d'orge,
Après avoir tendu les rets, Tantale sur les rocs
S'éloigne et semble surveiller la toile des ténèbres.
Quel piège as-tu posé, ô vieillard, pour la mort ?

TANTALE, à Oreste

Le couteau d'or traîne à tes pieds, dans ses mailles de pourpre :
Ramasse-le, et puisqu'il te fait peur, remets-le
Au fourreau : cache-le, rentre-le dans sa gaîne
De chair, lâche, dans le manteau doré de ta poitrine.

GLAIA

Fou cruel, impie, de tous le plus dur et le pire,
Crois-tu que j'ai nourri ce fils, pour qu'il meure ?

ŒNOPS

Tu n'es donc pas encore rassasié de désastres ?

ORESTE

J'en finirai, j'en finirai ! De vous tous et de moi.

CHŒUR

Oreste, Oreste que fais-tu ? pourquoi répondre ? fuis
Plutôt : l'oiseleur de la nuit tire sur le filet.

TANTALE

Oreste, ceux qui veillent, t'appellent : Arrive.

ELEKTRE, terrifiée

Quelle sera la fin, ô Jupiter ?

Tantale rit.

TANTALE

Quelle sera la fin ? En doutes-tu ? — La mort.
Seule, la mort achève tout. Il faut l'attendre.
S'il n'est pas assez fort, qu'il aille la chercher.

GLAIA

Roi Tantale, affreux vieillard, va, je t'ai deviné :
Tu voudrais voir mourir aussi cet enfant, ô méchant.

ELEKTRE

Il le veut, tu dis vrai, nourrice, — l'aveugle assassin.

GLAIA

Ha, toi-même, ma fille, cruelle tu l'étais
Tout à l'heure et ne le fus que trop : et voici
La mort de toutes parts, et ce tombeau de deuils.
Va, laisse-moi pleurer.

ELEKTRE

Je n'y tiens plus ; mon cœur se brise.

TANTALE

N'hésite plus, Oreste ; viens prendre possession
De ton domaine : je le contemple d'ici.
Le roc est droit comme le tranchant de la haine,
Viens te dis-je, viens te précipiter.

ORESTE, marche

J'irai.
Laissez-moi. Adieu, Elektre. Allons, laisse-moi.

ELEKTRE, se jette sur lui et le retient

Non, non, tu ne le feras pas. Il n'a pas sa raison,
A l'aide !

GLAIA, se joint à Elektre

Oreste, enfant... Écoute-nous !

ORESTE

J'irai. Ne pleure pas, nourrice. Elektre, adieu.

ELEKTRE, au chœur

A l'aide, vous ! Œnops ! Et vous tous ! Se peut-il
Que vous l'abandonniez à son délire ?

TANTALE

Oreste !

CHŒUR

Je ne puis plus prêter les mains aux catastrophes
De la maison fatale : Elektre, comme moi
Laisse faire au destin : tu n'y peux rien changer.

TANTALE

Oreste, le profond précipice t'appelle.
Noir, il a l'œil sur toi ; large il t'ouvre les bras.
Ils dorment là, tous les ancêtres : écoute, ils sont
Réveillés à ta voix ; ils veulent te répondre ;
Reconnais leur accent et ta misère. Arrive,
Hâte-toi ! Les tombes sont au fond, et le lit
De la nuit séculaire. Un bond, et couche-toi.
Hâte-toi ! hâte-toi ! Tu auras le sommeil ;
C'est l'heure du repos.

ELEKTRE et GLAIA, cris

Ha, il court !
Ha, perdu !
Demeure, écoute-moi, frère chéri ! Oreste !

ORESTE, se débat

J'y vais. J'y suis. Je veux dormir avec vous tous, maudits,
Cette nuit, hôtes noirs, rongeurs du sombre abîme.
Vis, toi, si tu veux, Elektre, sœur de pierre.

ELEKTRE, grand cri

Arrête, arrête, je suis à tes genoux, je pleure !
Aie pitié, ô mon frère chéri, aie pitié de ta sœur,
Qui n'a que toi.

ORESTE

Adieu, Elektre, adieu, très chère!

ELEKTRE

Encore un peu de temps, et ce sera le jour, espère !
Bientôt va paraître l'innocente lumière,
Qui rend la vie au cœur. Bientôt, ô malheureux,
Bientôt l'aurore! Bientôt !

TANTALE

La mort, la mort!

ORESTE

J'irai.

Il s'élance. Entre Jupiter.

SCÈNE III

JUPITER paraît.

Il porte un bâton d'or que termine une main. Il passe entre TANTALE et ORESTE. Il fait reculer ORESTE devant lui.

Clair de lune. La lune visible au-dessus du tombeau.

JUPITER, *d'une voix calme et forte*

Arrête, fils d'Agamemnon. J'ai dit : Arrête !
Je suis Thésée, l'hôte de ton père et le tien
Désormais. Pour toi, j'ai fait un long voyage : Écoute.

ŒNOPS

Noble roi, je te reconnais, tous ces soldats aussi,
Les vétérans d'un temps moins sombre, le temps des grandes guerres.
Tu vois un carnage plus hideux que celui des batailles,
Et la victime, enfin, qui veut encore se frapper.

JUPITER

Viens à moi, fils d'Agamemnon : ton hôte te réclame.

TANTALE, *rire frénétique*

Ha, dupe ! Ah, misérable ! Avant celui-ci, tu te dois
Au ravin : il t'a réclamé le premier, tu le sais :
La race est perdue ; la race ne peut pas être sauvée.
Qu'elle périsse, ô Jupiter, à ta face qu'elle périsse !

JUPITER

Elle vivra, Oreste.

TANTALE

Et puisqu'il faut que je demeure,
Puissé-je vivre pour la voir périr totalement.

ŒNOPS

Roi d'Athènes, faut-il laisser ainsi à ses blasphèmes
L'épouvantable vieillard ?

JUPITER

Il faut l'y laisser.

TANTALE, au Chœur

Je vous défie, esclaves; aboyez, dans la niche.
Noire oreille de la nuit, entends-les : tu les connais
De longue date : ici, en bas, partout et malgré eux,
Ils hurlent à la mort ; tous les chiens de la plèbe
Tournent dans le ravin en reniflant la proie.
Hurlez, dogues de la fosse, donnez de la voix pour elle !
Ne faites pas les délicats, chenil de la vertu.

ORESTE

Thésée, ô roi, — hôte de mon père, — le vieillard me fait signe...

JUPITER

Demeure. Ne fais pas un pas.

TANTALE, rire sombre

Oreste, l'oublies-tu ?
Il faut que tout s'achève, et dans la mort. Descends la pente!
Déjà, tu es à bien plus de la moitié du chemin.
La puissance, l'amour, la gloire et les montagnes d'or,
Au pied de l'Acropole et des remparts, elles s'écroulent
Dans le tunnel lugubre et calme, au giron de la nuit,
Là où la mort a ses relais, là où pour les tuer
L'auberge du forfait reçoit les fils des rois.
Périsse, périsse la ville ! Que tous périssent !
Entre dans la maison, Oreste, ou meurs. Moi, je demeure.

ORESTE, hors de lui

Non, jamais ! Je n'entrerai pas dans la maison sanglante.
Loin de moi, murs farouches, mâchoires de l'assassinat.
Dormir et oublier !...

TANTALE

Que la race périsse !
Cours, lionceau; sus au bien que mes deux bras te montrent!
Bondis ! Ravis ce que je ne puis pas étreindre. Va.

ORESTE

J'irai.

JUPITER

Arrête, t'ai-je dit : Tu n'iras pas.
Obéis-moi. Je viens au nom de Jupiter.

Oreste, j'étais l'allié et l'ami de ton père;
Tu l'as vengé, comme un fils; il voulait l'être : c'est bien.
Le crime est au destin, qui pour lui-même a toute excuse.
La vertu est à toi, et le pardon aux dieux.

ORESTE

S'il était possible !...

JUPITER

Tu dois me croire et t'apaiser,
O malheureux : Je viens délivrer la maison.
Je viens trancher les liens farouches du sang,
Que l'aveugle pensée a noués dans la mort,
Et qu'a scellés la violence. Le mal a une fin,
L'ancienne loi doit faire place à la nouvelle.
Le crime né du crime aura un terme; il est temps.
Non, le sang ne veut plus du sang : le sang veut la pitié
Et l'oubli. Se venger, c'est se mordre en mordant.
Que le châtiment cesse avec le plus puni, mon fils.
Je te porte la loi de Jupiter lui-même,
La loi qu'il m'a donnée et qu'à mon tour, je donne.
Homme, cherche en toi seul le remède au destin.
Pour le destin, il n'est jamais de lassitude :
Rien ne peut le réduire, — sinon la calme volonté
De t'y soumettre, ô homme, et de le regarder en face.

ORESTE

Cependant, j'ai tué. Là-bas, ils sont couchés : le poing
De ma mère est encore levé contre moi...

JUPITER

Voilez ces morts, côte à côte. Ne les séparez pas.
Ils ne trahiront plus personne. Ils ont cessé
De haïr — et désormais de mériter la haine.

Entrent quelques esclaves. Dans le plus grand silence. Ils couvrent les morts et se rangent derrière eux. La porte du palais est ouverte. La lumière de l'intérieur éclaire doucement le seuil.

CHŒUR

L'auguste visiteur dont les regards, — tel l'incendie
Dans un buisson, — brillent sous les puissants sourcils,
A prononcé l'arrêt : le sceau du mal, c'est la clémence.

ELEKTRE

Ha, tu seras sauvé ! L'épouvante, enfin, se dissipe.
N'écoute plus les abois du remords : la meute est loin.
Le lit de ton père t'attend : tu dormiras, mon frère.

TANTALE, farouche

Le rachat ? La justice ? La loi nouvelle et le pardon ?
O dieu menteur, en vérité, le roi des dieux !
Pousse la porte, Oreste, si tu peux : la mort
Est sur le seuil, et te défend d'entrer, — la mort — ton œuvre.
Essaie de vivre.

ORESTE

Voilà ce qui ne peut être effacé.

JUPITER

Mais, mon fils, tout s'achève. Chaque forme, à son heure!
Après le mal, le bien. Aime jusqu'à ton châtiment.
Laisse venir le temps, le père du sommeil : accepte.
Prends ce qui t'est donné : la vie comme un beau jour,
Et comme un soir plus beau encore, — la mort.

Court silence.

ORESTE, retient un sanglot

O Roi.

JUPITER

La vie pardonne : tu seras pardonné.
Oreste, la bonté est l'interprète du Destin;
A sa droite, elle est assise; elle lui tient la main
Et la réchauffe entre les siennes. Quel autre médecin
A la fatalité, que la pitié humaine?
Tu as tué : purifie-toi; tu dois être purifié.

ELEKTRE

Tu le seras, mon bien aimé, tu pourras vivre.
Crois-en le Roi très sage.

TANTALE, rire farouche

Comme la chèvre broute l'herbe,
Tel le lion se repaît de la chèvre et du chevreau;
Ainsi, dévoré par les dieux, l'homme dévore l'homme.
Car le plus fort se nourrit du plus faible : c'est la loi.

Tout le reste est mensonge et vient des dieux, les dieux qui mentent.
C'est la loi : de tout temps! et le premier vivant l'a sue.

JUPITER

Non.
La sereine splendeur illumine le fait,
Et sans y compatir, l'accepte. Accepte aussi.
Tu partiras pour Delphes. Sois fort, marche vers le soleil,
Sans t'arrêter, jusqu'à ce que tu sois dans la lumière.
Sois fort, mon fils : tu seras pur, et ton crime expié,
Garde à l'avenir l'innocence de tes maux.
La mort t'avait choisi pour porter ses armes : prends celles
De la vie. Règne en paix. Punis et ne te venge pas.

ORESTE

Qui es-tu, ô toi qui disperses les serpents,
Et rends au cœur le calme?

JUPITER, sourit

Je te l'ai dit : le roi d'Athènes,
Thésée, ton hôte, qui sait purifier les hommes.

TANTALE

Qui parle de Thésée? Je te connais, ô Jupiter,
Père au front immuable : mais moi, Tantale, je te brave.
Tu es le roi des dieux et non le roi d'Athènes :
C'est Jupiter lui-même qui te joue, mon lionceau.

JUPITER

Si tu me connais, tu dois disparaître : tu ne peux
Pas soutenir ma vue. Oreste, repens-toi d'avoir
Voulu mourir. Accepte-toi toi-même. Expie ta faute
En t'y résignant : Il le fallait. Le Destin règne.

TANTALE, s'en va

Ha,
J'éteins la torche, et je la foule aux pieds. Qu'elle aille au gouffre!
Périssent, périssent tous les dieux! O nuit!

Il lance la torche dans le ravin. Et sort en chancelant.

ORESTE

Purifié? Ho, si je pouvais l'être...

JUPITER

Tu l'es déjà,
Si ton âme y consent. Rends grâce à la fortune,
Ici même, dans le lieu capital du malheur.

ORESTE

O Roi, — il pleure

JUPITER

N'étouffe pas ce grand sanglot, mais parle,
Et relève la tête.

ORESTE

O Roi, tu parles en dieu,
Et non en homme : j'ai tué ma mère...

ELEKTRE

Tu as puni : c'est moi qui l'ai voulu, tu m'as sauvée;
Et tu pourrais ne pas l'être, mon bien aimé?

JUPITER

La vie porte en soi la purification.
Oreste, tu dois souffrir : c'est toi qui dois ainsi
Connaître enfin le prix de la justice : tu sauras
Dans la douleur, ce que tes pères n'ont pas su.
Le savoir est le fils très pur de la souffrance.
Ne cherche pas pourquoi je te pardonne : sache aussi
Que la sérénité est la seule justice.
Ta route est longue encore ; ton jour se lève à peine.
Expie donc en vivant. Mon fils, courage! expie.
Si les remords te déchirent, laisse-t'en déchirer :
C'est à fin que plus tard ta pensée même se rachète,
Plus tard, beaucoup plus tard. Sois patient.

ORESTE

Aurai-je le repos? Aurai-je le sommeil, grand Roi?

JUPITER

C'est à toi de les conquérir. Lutte, tu les auras.
Pour vouloir le pardon, le Destin veut le crime.
Penses-y.
Qui élude la loi? Vois, les astres en sont le texte :
Pour moi-même elle est faite, et non faite sans moi.

Un tribunal divin, qui vient de Jupiter, te dis-je,
Après la longue guerre du mal contre le mal,
Doit te rendre la paix. Il la proclamera
Sur ta tête souffrante lorsque le temps sera venu.
C'est dans ma ville, dans mon Athènes, que ta misère
Aura son terme : là, mon fils, du même trait de foudre
Qui t'a brûlé, ce soir, le cœur, ton cœur sera guéri.
Ne t'absous pas : c'est aux dieux de t'absoudre.
Vis.

FIN

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on pouvait encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins

au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1905 la cinquième série complète se vend quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA DÉLATION AUX DROITS DE L'HOMME

Je continue à publier quelques lettres qui nous ont été envoyées; mais je demande qu'il soit bien entendu que leur petit nombre ne signifie pas qu'elles ont une petite importance; il signifie seulement, et au contraire, je le répète, que nous n'avons pas voulu faire, contre le Comité central, une manifestation concertée; un très grand nombre de nos amis, de nos collaborateurs, de nos abonnés m'ont dit : Si j'avais su que l'on préparait un cahier de *la délation aux Droits de l'Homme,* je vous aurais envoyé mon nom, ma signature, une lettre; notre collaborateur Daniel Halévy me le disait au moment même où le cahier paraissait; M. Charles Garnier me le disait aussi, et avec lui les personnes qui avec lui travaillaient à l'ancien *Jean-Pierre ;* que tous nos amis le sachent bien; il n'a jamais été *préparé* un cahier de *la délation aux Droits de l'Homme;* il est sorti brusquement, sans aucune préparation, — et c'est ce qui fait toute sa valeur morale, — un cahier non prévu de *la délation aux Droits de l'Homme;* et ce cahier non prévu m'a forcé même à remanier tout le plan de cette sixième série.

Charles Péguy

Une lettre du docteur Amieux :

Dimanche. Noisy-le-Grand, le 12 février 1905

Mon cher camarade,

Je suis de ceux pour qui le silence est d'or. J'ai démissionné de la Ligue comme nos amis à propos de la délation. Je ne vous l'ai pas écrit. Mais en lisant Yves Madec, je ne puis plus m'empêcher de vous dire qu'en province comme à Paris la Ligue a été un instrument de politiciens. J'ai conservé précieusement l'amusante lettre que m'écrivait Mathias Morhardt quand étant docteur près de Valence dans la Drôme, j'avais cru de mon devoir de signaler que le Comité central de la Ligue se trompait en patronnant la candidature d'un vague avocat qui était le candidat des loges. Je me plaignais avec une ardeur de néophyte et une sincérité de vieux dreyfusard que la Ligue ait l'apparence de faire de la politique. J'ai été anathématisé.

Mathias Morhardt m'a répondu que des ligueurs comme moi devaient sortir de la Ligue, etc... Mais il n'a pas répondu à mes observations.

Je trouve attristant le spectacle qui nous est offert. Mais c'est avec sang-froid que je l'envisage. Il faut ces rudes leçons pour l'éducation du peuple. Il faut que nous sachions en profiter, pour parvenir à nous débarrasser de la bande toujours vivace des exploiteurs et des meneurs.

Nous y arriverons, soyez-en convaincu.

Contrairement à M. Gabriel Monod, contrairement à ceux qui pensent comme nous et qui croient devoir rester dans la Ligue, je déclare qu'à mon sens c'est un devoir d'en sortir à l'heure actuelle. C'est le seul moyen de ne pas servir de marche-pied à des cyniques politiciens pour lesquels ceux qui les ont vus à l'œuvre ne peuvent avoir que de la pitié. Il a fallu l'affaire Dreyfus pour filtrer la nation. Il a fallu l'affaire des fiches pour filtrer la Ligue. Nous arriverons bien à reconnaître les bons et les purs.

Pour le moment allons-nous-en, avec bonhomie, et laissons patauger nos bons apôtres.

Croyez-moi votre bien cordialement

AMIEUX,
Docteur en médecine.

Une lettre du docteur Oyon, dont nous avons annoncé en son temps le *Précis de l'Affaire Dreyfus,* tiré à trente mille exemplaires par nos voisins de *Pages libres.*

Le docteur Oyon est président de la section de Pont-à-Mousson de la *Ligue des Droits de l'Homme;* il est président honoraire de la section de Paris huitième; la lettre que l'on va lire a été adressée par le docteur Oyon à M. le Président de la *Ligue des Droits de l'Homme;* on verra qu'elle n'est elle-même qu'une réponse.

Paris, 13 février 1905

Monsieur le Président,

Votre circulaire aux présidents des sections appelle quelques réflexions.

Une lecture attentive n'a pu me faire découvrir dans les lettres d'un caractère si élevé qui ont été publiées ni dans celles que j'ai eu l'honneur de vous adresser les accusations contre lesquelles vous vous défendez. Je n'y ai pas vu notamment une provocation à des représailles contre des citoyens qui n'ont fait en somme que répondre, avec un zèle parfois intempérant, à des sollicitations venues de haut.

On avait tout bonnement exprimé le désir que la direction de la Ligue marquât nettement sa désapprobation à l'égard d'un système d'informations incompatible avec les principes et les allures de notre association et en opposition formelle avec la déclaration des droits. Cette manifestation paraissait à quelques-uns d'entre nous nécessaire

pour préciser sans équivoque possible le caractère de la Ligue et aussi, il faut bien le dire, pour éclairer ceux de ses membres dont les principes, un peu flottants, ont besoin d'une direction, et qui oublient par exemple qu'on ne saurait user légitimement à son profit de procédés condamnés chez des adversaires.

Or vous reconnaissez implicitement dans plusieurs passages de votre lettre le parfait accord — dont personne d'ailleurs ne pouvait douter — entre les protestataires et la majorité du Comité sur le fond même et le côté moral de l'affaire. C'est donc une simple question de méthode, de forme et d'opportunité qui a amené de regrettables divisions dans la Ligue.

Vous vous êtes cru obligé de faire à ce propos le rappel et le panégyrique de toute l'œuvre de la Ligue; permettez-moi de vous dire que les présidents des sections la connaissent parfaitement puisque tous y collaborent dans la mesure de leurs moyens.

Vous repoussez, monsieur le Président, le reproche pour la Ligue de faire de la politique, évidemment ce n'est pas dans les cas que vous visez, c'est quand en vertu de l'article 16 de ses statuts elle intervient dans les élections, quand elle émet des vœux d'un caractère politique indéniable; quand elle fait des manifestations, vote des félicitations au gouvernement, non pour le remercier de la réparation de quelque injustice, mais pour approuver sa politique.

Si refuser de formuler un blâme parce qu'il pourrait être déplaisant à tel ministère et qu'un parti pourrait en tirer avantage pour sa campagne « de chantage à la vertu » n'est pas faire de la politique, c'est que les mots ont changé de sens.

N'est-ce pas encore un motif politique, la crainte d'embarrasser le gouvernement, qui a retenu la Ligue de protester dans l'affaire Delsor. L'occasion était belle pourtant : expulsion d'un étranger — au sens strict du mot — pour un discours *non encore prononcé.*

En prenant en mains la cause d'un adversaire, en soi fort peu sympathique, la Ligue eût prouvé sans conteste qu'elle a uniquement en vue la défense des principes et qu'elle pour-

suit l'arbitraire partout où il se manifeste. Je sais bien qu'un vœu, provoqué sans doute par cet incident, a été formulé au congrès de 1904; mais cette protestation tardive sous cette forme générale est peut-être insuffisante pour rappeler aux pouvoirs publics l'existence d'une association destinée à signaler et réprouver tout attentat à la liberté individuelle.

Puisque à propos du cas si spécial qui nous occupe, vous avez cru devoir embrasser l'histoire tout entière de la Ligue, vous me permettrez bien de jeter à mon tour un regard sur la méthode adoptée par la direction de notre association et de vous exprimer quelques regrets.

La Ligue, dites-vous, lutte sans relâche « pour faire passer dans la législation les principes de la Déclaration ». Certes tous nous applaudirions de grand cœur à son ingérence dans une politique de réformes ayant pour objectif plus de justice, plus de liberté. Pouvons-nous vraiment dire que nous avons fait dans cet ordre d'idées tout ce que nous aurions pu et dû faire? Je ne le pense pas. En dehors de trois grandes questions à coup sûr fort importantes, séparation des Églises et de l'État, arbitraire administratif à l'égard des prostituées, pétition contre les conseils de guerre en temps de paix due à une initiative privée, je ne vois guère d'effort sérieux et soutenu. C'est justement cette inaction que déplorent nombre de ligueurs.

Il y avait « des moralités » à tirer de l'affaire Dreyfus, j'entends des réformes d'une urgence évidente; je ne vois pas celles que la Ligue a fait présenter au Parlement. Sans doute il y a eu dans ce sens des initiatives particulières, mais faute de l'appui qu'elles attendaient de l'Administration centrale, elles se sont découragées. Je ne vous citerai qu'un exemple, il est bien topique. Il s'agit de l'usage en justice répressive de pièces non communiquées à la défense. Il semble qu'après l'affaire Dreyfus, celle du professeur Hervé et quelques autres, pour ne parler que de celles qui ont fait scandale, la nécessité d'un acte législatif se faisait suffisamment sentir. L'initiative d'une section provoqua l'étude et la discussion de la question par un comité de juristes. Un remarquable rapport fut rédigé sous forme de

projet de loi tout prêt à être mis en délibération. Qu'en a-t-on fait? Il est allé échouer dans la masse des vœux trop souvent insignifiants qui encombrent le bulletin.

N'est-ce pas nous qui aurions dû depuis longtemps présenter le projet de loi dont l'honorable sénateur Clemenceau a pris l'initiative. C'était d'autant plus facile que le comité juridique auquel je viens de faire allusion, s'était occupé de la question il y a plus de quatre ans, mais devant l'insuccès de ses tentatives précédentes, il s'est dit à quoi bon!

Monsieur le Président, croyez bien que je ne vous rends pas responsable de cette inaction de la Ligue dans les questions d'ordre général. Je rends hommage au zèle et au dévouement de tous, mais il m'est bien permis de regretter qu'une méthode de travail défectueuse les rende stériles pour l'obtention des réformes les plus urgentes. Je n'ignore pas les difficultés et la lenteur de la procédure parlementaire, mais si malgré la présence au parlement de plus de cinquante de ses adhérents, la Ligue se reconnaît impuissante à ébranler cette lourde machine, il lui reste l'opinion publique à saisir; c'est elle qu'il importe avant tout d'émouvoir et de convaincre.

Nous ne serions pas loin de nous entendre, monsieur le Président, si vous vouliez bien remarquer que la méthode que je préconise est précisément celle que vous avez inaugurée avec un si remarquable succès à propos de la séparation des Églises. Il est permis de croire qu'un emploi judicieux et plus fréquent de cette méthode eût permis, sinon de réaliser d'importantes réformes, au moins d'en préparer la réalisation. Remontant aux causes, la Ligue devrait s'efforcer de provoquer des modifications législatives qui rendent plus rares les actes d'arbitraire ou d'injustice dont elle secourt avec tant de dévouement les victimes.

J'espère, monsieur le Président et messieurs du Comité central, que vous reconnaîtrez que mes observations sont inspirées uniquement par le désir très vif de voir grandir la bienfaisante influence de notre association. Nous ne devrions toucher à la politique que pour rappeler les gouvernements, quels qu'ils soient, au respect et à l'observance des principes de la déclaration, et pour nous efforcer

comme vous le dites « à les faire passer dans la législation » et j'ajouterai « dans les mœurs ».

C'est en se tenant constamment bien au-dessus de la politique courante, dans la région sereine de la morale et du droit, que notre Ligue pourra acquérir une autorité incontestée et s'imposera au respect même de ses adversaires.

Dr Oyon

Notre ami Pierre Deloire nous écrit pour nous demander comment il se fait que la Ligue ait besoin de faire des économies, — particulièrement sur le dos des périodiques, — et comme par hasard en se désabonnant des cahiers, — s'il est vrai qu'elle reçoive un aussi grand nombre d'adhésions nouvelles ; car si elle reçoit un aussi grand nombre d'adhésions nouvelles, elle reçoit aussi un très grand nombre de cotisations nouvelles ; il faut, dit-il, ou bien qu'il ne soit pas vrai que la Ligue reçoive un aussi grand nombre d'adhésions, ou bien qu'il ne soit pas vrai qu'elle ait besoin de faire des économies ; et dans cette seconde hypothèse le prétexte avancé par la Ligue pour se désabonner des cahiers ne serait-il pas un de ces bons prétextes politiques officiels ou officieux comme nous sommes habitués d'en trouver dans les manifestations ministérielles gouvernementales ; à la fin de sa lettre, il me demande ce que j'en pense ; ou devons-nous croire, me dit-il, que la Ligue eût sous le précédent ministère des ressources qu'elle n'aurait plus sous le ministère nouveau.

J'en pense que j'admire l'incroyable naïveté de notre collaborateur ; et ma seule réponse est celle-ci : laissons ces misères, et travaillons.

Charles Péguy

TABLE DE CE CAHIER

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce onzième cahier le mardi 21 février 1905.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 129

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; onzième cahier de la sixième série; un cahier blanc de XII + 232 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

DOUZIÈME CAHIER DE LA SIXIÈME SÉRIE

URBAIN GOHIER

Spartacus

CAHIERS DE LA QUINZAINE

paraissant vingt fois par an

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie ; et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Spartacus

Après avoir lu le roman historique de Raphael Giovagnoli, traduit de l'italien par madame J.-W. Bienstock. — Urbain Gohier.

PERSONNAGES

SPARTACUS

OCNOMAO, chef des gladiateurs germains.
ARTORIX, chef des gladiateurs gaulois.
CRISSUS, chef des gladiateurs.
BREXOVIR, chef des gladiateurs.

MARC. LICIN. CRASSUS, consul.
CATILINA.
SYLLA.
TREBONIUS, intendant de Valeria.

UN MENDIANT.
UN FOSSOYEUR.
UN VIEUX GLADIATEUR.
UN VÉTÉRAN LÉGIONNAIRE.
PREMIER CITOYEN.
DEUXIÈME CITOYEN.

ROSCIUS.
LUPERCUS.
GRANIUS.
PONZANIUS.
CRISOGONE, intendant de Sylla.
CALPURNIUS PISON.
LUCIUS BESTIA.

CETEGUS.
GABINIUS.
LENTULUS SURA.

SIMPLICIANE, licteur.
UNE SENTINELLE.
PREMIER SOLDAT.
DEUXIÈME SOLDAT.
TROISIÈME SOLDAT.
UN VIEIL ESCLAVE.
UN CENTURION (romain).
UN DÉCURION (gladiateur).

VALERIA MESSALA.
EUTIBIDE, courtisane grecque.
MIRZA, sœur de Spartacus.
LUTATIA MONOCOLA, cabaretière de la Venus Funèbre.
ATTILIA, affranchie de Sylla.

UNE FILLE.
COURTISANES.
ESCLAVES.
DANSEUSES.

DES GLADIATEURS.
DES MENDIANTS ET ARTISANS.
DES CHEFS GLADIATEURS.
DES SOLDATS ROMAINS.
TROIS LICTEURS (muets).
DES MUSICIENS.

DISTRIBUTION DES ROLES PAR ACTES

I

Taverne de Venus Funèbre

Spartacus.
Catilina.
Trebonius.
Un mendiant.
Un fossoyeur.
Un vieux légionnaire.
Un vieux gladiateur.
Premier citoyen.
Deuxième citoyen.
Artorix.
Ocnomao.
Crissus.
Lutatia Monocola.
Mirza.
Une fille.
Des gladiateurs.
Des artisans.
Des mendiants.
Des filles.
La servante de Lutatía.

II

Le Boudoir d'Eutibide

Spartacus.
Catilina.
Calpurnius Pison.
Lucius Bestia.
Cetegus.
Gabinius.
Lentulus Sura.
Ocnomao.
Eutibide.
Une esclave (muette).

III

Le Triclinium de Sylla

Spartacus.
Sylla.
Roscius.
Lupercus.
Granius.
Ponzanius.
Crisogone.
Un convive muet.
Artorix.
Deux gladiateurs muets.
Trois gladiateurs morts.
Valeria.
Attilia.
Des musiciens.
Des danseuses.
Esclaves pour le service.

IV

Le Camp des Gladiateurs

Spartacus.
Ocnomao.
Artorix.
Crissus.
Brexovir.
Crassus.
Simpliciane.
Un vieil esclave.
Une sentinelle.
Un Décurion.
Premier soldat.
Deuxième soldat.
Troisième soldat.
Trois licteurs (muets).
Des chefs *ad libitum*.
Des soldats *ad libitum*.
Eutibide.
Mirza.

V

Le Vainqueur

Spartacus.
Un centurion romain.
Un vieil esclave.
Valeria.
Mirza.
Soldats romains (muets).
Cadavres.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

La Taverne de Venus Funèbre

Cabaret borgne. A droite (du spectateur), la grande salle commune, avec une porte au fond; et porte à droite sur la cuisine.

A gauche, une cloison qui s'avance du fond sépare une salle plus petite.

Tables et escabeaux grossiers, poteries vulgaires, inscriptions et dessins peu décents sur les murailles nues.

Au cours de l'acte, entrent, sortent et circulent *ad libitum* des artisans, des gueux, des gladiateurs, des filles.

SCÈNE I

UN ANCIEN GLADIATEUR, UN ANCIEN LÉGIONNAIRE, UN FOSSOYEUR, UN MENDIANT, attablés dans la grande salle.

LUTATIA MONOCOLA, la cabaretière, SA SERVANTE, négresse, vaquant à la cuisine et au service.

LE GLADIATEUR

Holà! sorcière maudite, et ton boudin? de quelle carne le fabriques-tu? Les jeux seront finis avant que tu ne le serves?

LE MENDIANT

Cet honorable fossoyeur a sans doute dérobé pour elle, aux corbeaux, un morceau de cadavre qu'elle n'arrive pas à cuire dans sa marmite.

LE FOSSOYEUR

Morceau de cadavre toi-même, imposteur, avec tes fausses blessures... Ce n'est pas plus dans mes caveaux que dans le boudin de Lutatia, que ta carcasse trouvera jamais un asile!

LE MENDIANT

Par Pluton! veux-tu que, pour commencer, je fasse quatre ou cinq morceaux de la tienne?... Si j'applique mon poing sur tes crocs de vieux chacal...

LE FOSSOYEUR

Viens un peu... Allons, viens donc!... Tu n'auras plus besoin de te fabriquer des infirmités, quand je t'aurai cassé les pattes pour de bon.

Ils vont se jeter l'un sur l'autre.

LE GLADIATEUR

Assez! je vous dis. Ou je vous prends tous les deux par la peau du cou, et je casse vos caboches l'une contre l'autre comme deux noix sèches.

LE LÉGIONNAIRE

Paix ! voilà le boudin.

LA SERVANTE

Voilà, voilà !

Ils se servent et mangent gloutonnement.

LUTATIA

Vous n'êtes pas honteux de vous battre comme des chiens, quand toute la ville est en joie, par la générosité du grand Sylla?... Trois jours de ripaille et de spectacles... Du gibier rare, des vins vieux à pleines tables, rien que la peine de vous emplir la panse pour six semaines... Et vous n'êtes pas encore repus?

LE MENDIANT

Tiens! le soleil se lève tous les jours; moi, j'ai faim tous les jours. Le festin d'hier est loin.

LUTATIA

Et le combat d'aujourd'hui? cent gladiateurs — les plus forts, les plus beaux, les plus célèbres de l'Italie — qui vont mourir pour vous amuser, canaille! ça ne vous a pas retenus au Cirque?

LE FOSSOYEUR

Moi pas. De jeter les morts au charnier ou de les réduire en cendres, ça ne me fait rien. Mais de voir tant de vivants changés en morts, ça me tourne les sangs.

LE GLADIATEUR

Moi, j'ai servi pendant vingt ans dans les cirques de Capoue, de Naples et de Rome. J'ai laissé partout des lambeaux de ma chair; je suis blasé là-dessus... Mais j'ai parié cent sesterces avec Trebonius que Spartacus et ses hommes seraient vainqueurs des Samnites... Et quand j'engage mon argent, je ne peux plus regarder le combat. J'ai trop d'émotion.

LE LÉGIONNAIRE

Qui ça, Spartacus? le déserteur Thrace? Il a eu trop de chance, déjà, qu'on ne l'exécutât pas sur le front de sa cohorte, quand on l'a repris. Un déserteur!... C'est là-dessus que tu places tes économies?

LE GLADIATEUR

Pardon! déserteur... Il avait combattu comme un lion en Asie. On l'avait promu décurion; il avait

obtenu la couronne murale; il n'y avait pas un soldat comme lui dans toute l'armée d'Orient... Mais quand on a porté la guerre dans son propre pays, dam! il a passé aux ennemis... qui étaient ses frères. Il ne faut pas trop demander aux gens... On l'a bien compris, puisqu'on l'a seulement obligé à servir comme gladiateur.

LE LÉGIONNAIRE

Un soldat ne connaît que son enseigne, et son tribun. Ton Spartacus méritait d'être crucifié. J'espère bien qu'il aura son compte aujourd'hui.

LE GLADIATEUR

Tu aurais bien dû te charger de le lui régler toi-même, son compte. Tu ne connais pas le gaillard, mon camarade. Il est entré quarante-sept fois dans un cirque, depuis qu'on l'a condamné à tuer pour n'être pas tué. Il en est sorti presque sans égratignure. Tous ceux qu'on lui a opposés sont morts. Donne-lui une bonne épée avec un bouclier, ou mets-lui, sans bouclier, un glaive espagnol dans chaque main et deux, trois, quatre adversaires...

Entre Trebonius.

SCÈNE II

Les mêmes, TREBONIUS

TREBONIUS, au Gladiateur

Eh! Caius, tu ne viens pas? la grande bataille approche.

LE GLADIATEUR

Non. Ça me fait trop d'effet.

LE MENDIANT

Si son pauvre argent allait recevoir un mauvais coup, songe donc!... Il n'a pas un cœur de roc, pour les sesterces.

LE FOSSOYEUR

Le Cirque est plein?

TREBONIUS

Je crois qu'on ne ferait pas entrer mille personnes de plus. Il y a bien, sur les gradins, cent vingt

mille enragés qui ont acclamé Sylla, Sylla l'Heureux, à faire trembler dans l'Olympe Jupiter et toute sa clique.

LE LÉGIONNAIRE

Sylla le mérite. Il fait assez grandement les choses !

TREBONIUS

Rien que pour les cinquante paires de gladiateurs, il a payé 220.000 sesterces à l'entrepreneur Accianus.

LE FOSSOYEUR

Par Hercule ! 220.000 sesterces ?

LE GLADIATEUR

Autrement, Accianus ne se serait pas décidé à laisser combattre Spartacus, qui lui a coûté, lui seul, 20.000 sesterces. Il aimait mieux le garder pour son école, qui n'a jamais eu un maître pareil.

LE LÉGIONNAIRE

Quel génie divin, que le génie de Sylla ! Maintenant qu'il a renoncé à la dictature, il est encore le maître de Rome et du monde. Cent mille citoyens l'acclament d'une seule voix.

TREBONIUS

Oui... Sais-tu ce qu'il a dit, quand il a entendu les applaudissements ?

LE LÉGIONNAIRE

Non. Mais tu ne peux pas le savoir non plus.

TREBONIUS

Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Je prenais les ordres de sa nouvelle femme...

LUTATIA

Valeria? la sœur d'Hortensius ! Il va bien, notre Sylla ; c'est la troisième...

LE FOSSOYEUR

Ah ! la belle femme !

LE GLADIATEUR

Par Venus, elle est admirable.

TREBONIUS

C'est une vraie déesse. Je prenais ses ordres pour la litière, quand Sylla s'est tourné vers le consulaire

Cornelius Dolabella et lui a dit : « Tu crois peut-être que cette plèbe m'applaudit? Non, mon cher, elle applaudit mes cuisiniers, qui l'ont gavée de viandes et de vin... Tourbe servile! a-t-il ajouté, j'ai eu beau refuser la tyrannie, tu sauras bien trouver un tyran! »

LE MENDIANT

Et les autres, qu'est-ce qu'ils ont répondu? les consulaires, les sénateurs, les Pères du Peuple!

TREBONIUS

Les sénateurs, rien. Mais Lucius Sergius Catilina l'a regardé dans les yeux en murmurant : « Un tyran, les lâches le souffriront, les braves le supprimeront. »

LE MENDIANT

Et Sylla?

TREBONIUS

Sylla s'est contenté de hausser les épaules.

LE MENDIANT

Il a peut-être bien fait. Avec un lascar tel que Catilina, on a plus vite attrapé un coup de poignard

qu'un coup d'encensoir. S'il y avait quelques plébéiens comme ce patricien-là, le peuple romain sortirait de son bourbier.

LE LÉGIONNAIRE

Possible. Mais si l'on brave Sylla parce qu'il a renoncé à la dictature, le premier qui s'emparera du pouvoir suprême n'y renoncera jamais. Il vous faut un maître : vous l'aurez ! vous l'aurez !

Plusieurs hommes se précipitent tumultueusement dans le cabaret.

SCÈNE III

LES MÊMES, PREMIER CITOYEN, DEUXIÈME CITOYEN

PREMIER CITOYEN

Hé ! vieille Sibylle ! fille de Cerbère, Lutatia, ma chérie, du vin plein les cruches ! et du vieux ! J'ai gagné ma journée, je régale. Deux cents sesterces sur le Mirmillon : c'était joué, ça !

LE GLADIATEUR

Le Rétiaire a succombé ?

DEUXIÈME CITOYEN

Il a fait une belle défense ; mais il était de l'école de Modène ; et le Mirmillon a travaillé chez Accianus ; il était entraîné par Spartacus. C'était gagné d'avance.

LE FOSSOYEUR

Le Rétiaire a-t-il eu sa grâce ?

DEUXIÈME CITOYEN

Non pas. Nous avons tous baissé le pouce avec ensemble. Croiriez-vous que ce coquin a saisi lui-même l'épée de son adversaire à deux mains, et se l'est enfoncée dans la poitrine en hurlant : « Romains, peuple de bourreaux, soyez maudits ! »

PREMIER CITOYEN

Oui : c'était un Espagnol ; sa voix stridente a percé tous les bruits du Cirque : « Romains ! soyez maudits ! »

LE LÉGIONNAIRE

Depuis quelque temps, les gladiateurs affectent de mourir avec une étrange insolence. On devrait fouetter leurs cadavres sous les yeux des survivants, pour leur rappeler qu'ils sont esclaves.

LE MENDIANT

Quand les citoyens ont des âmes d'esclaves, il est naturel que les gladiateurs montrent des âmes d'hommes libres.

LE LÉGIONNAIRE

C'est égal. On devrait les fouetter. S'ils s'étaient fait tuer sur le champ de bataille où nous les avons

pris, ils ne seraient pas obligés de se faire tuer dans le cirque.

LE GLADIATEUR

Mais la grande bataille? les quarante Thraces contre les quarante Samnites?

PREMIER CITOYEN

Elle est commencée. Seulement, nous n'avons rien parié... Les Samnites sont meilleurs; mais Spartacus est avec les Thraces; alors...

TREBONIUS

Ils sont aux prises?... Oh! je veux voir la fin.

Il se précipite dehors.

LE GLADIATEUR

Et qui l'emporte?

DEUXIÈME CITOYEN

Les Samnites, parbleu!

LE GLADIATEUR

Comment, les Samnites? Mais Spartacus?

LE MENDIANT

Mon pauvre vieux, ton Spartacus te coûte cent sesterces.

LE GLADIATEUR

Tout n'est pas dit... N'est-ce pas ?

DEUXIÈME CITOYEN

Oh ! à peu près. Quand nous sommes partis, l'affaire n'était plus douteuse. Ç'a été un combat magnifique ; Accianus en avait donné à Sylla pour son argent : quarante paires de jeunes hommes superbes, intrépides, charpentés et musclés comme des géants.

PREMIER CITOYEN

Oui. Le Cirque en a rarement vu de pareils. Et chauds à l'attaque ! Les valets n'avaient pas besoin de les y pousser avec les fers rouges.

DEUXIÈME CITOYEN

En moins d'une heure, il y en avait soixante-huit par terre, morts ou mourants.

LE GLADIATEUR

Pas Spartacus ?

DEUXIÈME CITOYEN

Non, Spartacus était debout, sans blessure ; mais il n'avait plus que deux de ses hommes. Et tous les

trois, épaule contre épaule, sur un monceau de cadavres, étaient assiégés par une dizaine de Samnites... Ils sont cuits.

LE GLADIATEUR

Ce n'est pas sûr.

PREMIER CITOYEN

Ça n'a aucun intérêt : je n'ai pas joué le coup. Enfin le programme a paru bien rempli. Le peuple est content de Sylla.

LE MENDIANT

Pour ce que l'argent lui coûte, à cet illustre citoyen !

LE LÉGIONNAIRE

Quoi ? 220.000 sesterces ne te suffisent pas ? qu'est-ce qu'il te faut ?

LE FOSSOYEUR

Le camarade veut dire que Sylla n'a pas usé la paume de ses mains pour gagner les trésors dont il nous *restitue* maintenant une parcelle.

LE GLADIATEUR

Il a pu se fatiguer tout de même; car, sa première fortune, il l'a héritée tout jeune d'une vieille drôlesse insatiable.

DEUXIÈME CITOYEN

Ce n'est rien à côté de ce qu'il a pillé dans la guerre contre Mithridate.

PREMIER CITOYEN

Et ses réquisitions en Grèce, donc !

LE MENDIANT

Et les proscriptions ! 17 hommes consulaires, 300 sénateurs, 1.600 chevaliers, 70.000 citoyens étranglés, saignés, déportés, dont les biens sont allés aux caisses publiques, dans un temps où les caisses publiques se confondaient avec la caisse du Dictateur.

LE FOSSOYEUR

Tout ça ne l'empêche pas de pourrir vivant. Il a des temples comme Jupiter, et des statues en or massif. Mais il a le cuir d'un cochon malade.

LE MENDIANT

Il a la gale.

LE GLADIATEUR

Il a la teigne.

LE FOSSOYEUR

Il a la rogne, ou la morve.

LE MENDIANT

C'est le sang de ses victimes qui suinte par tous les pores de sa peau.

LE GLADIATEUR

Oui, le sang des six mille Samnites qui s'étaient rendus sur sa parole d'honneur, et qu'il a fait tuer en tas, dans le Cirque, à coups de flèches.

PREMIER CITOYEN

Le sang des douze mille hommes, femmes et enfants de Préneste qu'il a égorgés jusqu'au dernier.

DEUXIÈME CITOYEN

Ce n'étaient pas des esclaves, c'étaient des Italiens, comme aussi ceux de Florence, de Salmone, de Ternes, de Spolète.

LUTATIA

La peste ! malheureux que vous êtes ! Avez-vous juré de faire brûler ma maison ?

LE LÉGIONNAIRE

Puisses-tu rôtir sous ses décombres, vieille sorcière ! Me prends-tu pour un délateur ? J'ai servi sous Marius ; j'ai servi sous Sylla ; j'ai tué des Athéniens, des Gaulois, des Cimbres, des Thraces, des Ibères, des Numides ; je porte douze cicatrices. Mais je n'ai dénoncé personne, et ma bourse est vide.

LE MENDIANT

Celle de ton général est pleine, sois tranquille.

Bruits et clameurs au dehors.
Tous les hôtes du cabaret se tournent vers la porte.
Entrée tumultueuse de gladiateurs, filles, gueux.
Puis, Trebonius, criant, gesticulant.
Puis, Spartacus, entouré d'Artorix, Crissus, Ocnomao.

SCÈNE IV

Les mêmes, TREBONIUS, puis SPARTACUS, ARTORIX CRISSUS, OCNOMAO

TREBONIUS

Victoire ! victoire !

LE GLADIATEUR

Spartacus est mort ? tu as gagné ?

TREBONIUS

Non ; j'ai perdu. Victoire ! j'ai perdu : je m'en moque ! Tiens, le voilà, ton argent... Je ne voudrais pas en avoir gagné le double, et n'avoir pas vu cet exploit merveilleux... Spartacus est vainqueur ! Spartacus est affranchi par le Peuple romain !

LE MENDIANT

La liberté à Spartacus ?

LE LÉGIONNAIRE

A un déserteur !

TREBONIUS

A un héros !... Sept ! ils étaient sept contre lui ! Ses derniers compagnons, en mourant, avaient tué chacun leur homme. Sept Samnites restaient contre Spartacus. Une immense clameur s'éleva quand les deux Thraces, en tombant, découvrirent les épaules et les flancs de leur chef... Avant que le cri eût expiré sur nos lèvres, il n'y avait plus debout que cinq Samnites. Mais ils étaient tous blessés ; Spartacus, intact... Alors, évoquant le souvenir et l'âme de notre Horace, il rompt, il s'esquive, il fuit... Les Samnites le poursuivent, se disjoignent, s'écartent... Il se retourne soudain : c'est la foudre qui passe !... Un crâne fendu, un poignet abattu d'un coup de revers... Le troisième assommé d'un coup de bouclier... Le glaive dans la gorge du quatrième jusqu'à la garde... Et le voilà, sans armes, tordant les bras du dernier, le précipitant — brisé — sur le sol, appuyant son pied sur la nuque du vaincu, et jetant un regard de lion sur la tribune du Sénat... Ah ! cent sesterces ! Mais j'en aurais donné deux cents, j'en aurais donné cinq cents, pour un pareil spectacle...

Cent mille Romains, debout, criaient : « Liberté ! liberté ! la liberté à Spartacus ! »... On attendait un signe de Sylla... Quelques milliers de mauvais joueurs, ayant parié pour les Samnites, essayent de protester : « Pas de liberté pour un déserteur !... » Mais cent mille voix reprennent furieusement : « Liberté ! liberté à Spartacus ! » ... On aurait dit que les murailles énormes du Cirque en frémissaient... Le peuple regardait Sylla... Sylla regarde sa Valeria, qui sourit et dit : « Qu'il soit libre ! Il en est digne. » Et Sylla consent... le peuple rugit... Spartacus est libre !

Spartacus, arrivé pendant la fin de ce récit, et d'abord arrêté à la porte, s'avance sur le front de la scène, entouré de ses trois compagnons.

SPARTACUS, à part

Libre !... Moi... *Et les autres ?...*

Tout le cabaret est en émoi. Agitation fiévreuse autour du héros : ses compagnons écartent doucement les gueux et les filles qui se pressent.

UNE FILLE, se jetant à son cou

O Spartacus, je t'aime !... Nous t'aimons toutes ; nous sommes à toi... à toi, le plus fort et le plus brave, à toi l'invincible... Tu es libre et nous sommes tes esclaves...

SPARTACUS l'écarte et la regarde avec tristesse

Je ne veux pas d'esclaves.

TREBONIUS, appelant Spartacus et ses compagnons dans la petite salle

Ici, camarades ! nous serons bien... Et toi, Lutatia, cabaretière du Styx, tâche de te distinguer... Ce n'est pas du chat qu'on sert en gibelotte à des hôtes comme celui-ci.

LUTATIA

Mauvais plaisant ! Je vous ferai souper comme ne soupera point Lucullus lui-même :

« J'ai de petits fromages qui sèchent sur le tamis d'osier; j'ai les fruits de cire de la divine Pomone, des mûres couleur de sang, des châtaignes, et le concombre vert suspendu par un jonc... J'ai des guirlandes dorées mêlées de roses pourpres, et des lys cueillis sur les bords d'Achéloïs... Chez moi logent Cérès et l'Amour et Bacchus; sur mon toit, Priape est en sentinelle... Viens, beau jeune homme, cueillir des grappes à notre cep, et des baisers sur deux lèvres fraîches... Ne réserve point les couronnes de fleurs pour ta pierre funéraire... Malheur

à qui songe au lendemain... Ne sens-tu pas la mort qui te tire l'oreille et te murmure : « J'arrive ! hâte-toi d'user ta vie ! »

LES AUDITEURS

Bravo ! bravo ! Lutatia...

LE MENDIANT

Mais c'est la dixième muse !

LE FOSSOYEUR

Tu ne nous avais pas dit ça !

TREBONIUS

Et ton vin ?

LUTATIA

Du falerne de quinze ans : du consulat de Domitius Œnobarbus !

LE GLADIATEUR

Mes amis, en l'honneur de cet homme, qui a conquis devant cent mille hommes le droit de vivre libre, je bois : à la Liberté !

LE MENDIANT

A la liberté! Spartacus a conquis le droit de vivre libre... et nous. c'est la mort qui nous affranchira.

Trebonius sort de la petite salle pour louer Lutatia ; il circule dans les groupes, choquant son gobelet et buvant à toutes les tables.

Les quatre gladiateurs restent donc seuls.

SPARTACUS

Vite. Quelles nouvelles ? Toi, Crissus, tu viens de Capoue ?

CRISSUS

J'en arrive. A l'École de Lentulle Basiate, sept mille. Plus de la moitié nous sont acquis. Les derniers venus seront initiés au dernier moment. Ils suivront presque tous.

SPARTACUS

Toi, Artorix ?

ARTORIX

Quatre mille ; j'en réponds. Tous nos Gaulois sont prêts.

SPARTACUS

Et les Germains ?

OCNOMAO

Les Germains attendent le signal.

SPARTACUS

Mais Catilina... Catilina !... Marchera-t-il avec nous ?

ARTORIX

Un patricien, contre Rome, avec des esclaves !

SPARTACUS

Il avait juré.

CRISSUS

Les serments ne leur coûtent guère. Il nous trahirait après : mieux vaut qu'il nous abandonne avant.

ARTORIX

Chut ! il vient.

Catilina vient d'entrer dans le cabaret. Un ample manteau noir sur sa toge. Il cherche des yeux.

SCÈNE V

LES MÊMES. — CATILINA — puis MIRZA

Trebonius se précipite à la rencontre de Catilina.

TREBONIUS

Seigneur, le héros glorieux, l'invincible Spartacus est là. C'est lui, je gage, que vous cherchez en ce lieu ?

CATILINA

C'est lui.

TREBONIUS, le conduisant

Seigneur, par ici.

CATILINA, entrant dans la petite salle

Compagnons, salut.

SPARTACUS

Lucius Sergius Catilina, salut.

LE MENDIANT, à sa table

Que vient faire ici cet aristocrate?

La salle commune commence à chuchoter; les regards se tournent vers la petite salle.

Quand le dialogue est dans la petite salle, scènes muettes dans l'autre.

Jeux d'osselets... et jeux de mains.

CATILINA, prenant un escabeau, s'asseoit tranquillement à la table des gladiateurs, le dos tourné vers la salle commune

Spartacus, tu m'as fait gagner aujourd'hui dix mille sesterces contre Cornelius Dolabella. J'ai risqué mon argent, tu as risqué ta vie : partageons.

Il met un sac d'or sur la table.

SPARTACUS

Alors, entreprise commune?

CATILINA

Et butin commun.

ARTORIX

Notre seul butin, c'est la liberté.

CATILINA

D'accord. Vous êtes là quatre patriciens parmi les gladiateurs. Mes amis et moi, nous sommes des

gladiateurs parmi les patriciens... Nous avons les mêmes ennemis que vous : combattons ensemble.

CRISSUS

Après ?

SPARTACUS

Nous verrons.

Lutatia leur apporte du vin.

TREBONIUS, entre les deux salles

Eh ! divine hôtesse, as-tu déterré l'amphore précieuse qui convient à ce grand jour ? car tu ne verras pas souvent, dans ton antre, un demi-dieu comme Spartacus assis en face d'un illustre patricien comme Catilina.

LUTATIA

Quand ce serait Jupiter lui-même assis en face de Pluton, son Ganymède ne lui verserait pas d'ambroisie pareille à celle-ci... Un falerne que mon pauvre mari a mis en cruches l'année même où fut tué Livius Drusus.

CATILINA

Assassiné traîtreusement, devant sa propre maison.

SPARTACUS

Comme Lucius Saturninus.

CRISSUS

Comme Tiberius et Caius Gracchus, comme tous les tribuns dévoués au peuple.

CATILINA

Tous abattus pour la même cause, et par les mêmes mains.

LE MENDIANT

Il a du toupet, le seigneur Catilina. Livius Drusus disait aux sénateurs, dans les Comices : « Vous avez ôté au peuple tout ce qu'on pouvait lui ôter ; vous ne lui avez laissé que l'air et la lumière : et c'est parce que vous n'avez pas encore trouvé le moyen de les lui reprendre. »... Les patriciens l'ont égorgé. Le seigneur Catilina s'en indigne. Le seigneur Catilina est un patricien.

LE FOSSOYEUR

Un patricien richissime.

TREBONIUS

Le fait est qu'il doit 500.000 sesterces rien qu'à l'argentier de la rue Ostilia, qui est mon voisin.

LE GLADIATEUR

Il faut en avoir, une fortune, pour trouver 500.000 sesterces de crédit !

LE MENDIANT

Et quand on a des fortunes pareilles, qu'est-ce qu'on vient faire au cabaret de *Venus funèbre*, chez Lutatia la sorcière, parmi les gladiateurs, les mendiants, les esclaves ?

LE GLADIATEUR

Espionner.

LE FOSSOYEUR

Bafouer notre misère.

LE MENDIANT

Est-ce qu'ils jouiraient pleinement de leur or, s'ils ne jouissaient en même temps de nos souffrances ?

LE FOSSOYEUR

Il faut qu'ils aient compté nos côtes sous notre peau d'affamés pour savourer leurs murènes, leurs cervelles de faisans, leurs langues de paons et leurs salmis de langoustes.

PLUSIEURS VOIX

A la porte, l'aristocrate!

SPARTACUS, à Catilina

C'est à toi qu'ils en ont.

CATILINA

A moi, cette vermine?

ARTORIX

Ta laticlave les offusque.

Entrent Mirza (Rodopea) et une autre fille.
Elles tournent un peu dans la grande salle.
On les appelle dans le coin à droite : « — Hé! là, Rodopea! Syria! » Elles y vont et s'asseyent.
Tandis que sa compagne bavarde et rit, Mirza reste muette et désolée.

TREBONIUS, dans la grande salle

Prenez garde à votre peau. Le patricien a de mauvaises colères, et des bras terriblement musclés.

LE FOSSOYEUR

Les nôtres sont durs.

TREBONIUS

Il aura les gladiateurs pour lui.

LE MENDIANT

Pourquoi? parce que Spartacus est libre depuis une heure, va-t-il déjà passer à l'ennemi?

PLUSIEURS VOIX

Hors d'ici, les espions!

CATILINA, se lève, s'avance vers la salle commune, se tourne vers Spartacus

Demain, chez Eutibide. Mes amis se réuniront à souper. Venez aussi. Nous déciderons si nos voies doivent se séparer ou se confondre.

SPARTACUS

Qui, Eutibide?... L'affranchie grecque de Publius Apronianus?

CATILINA

Sans doute. Elle est assez connue de Rome. Sa beauté fait plus de victimes que ton bras.

PLUSIEURS VOIX

Au Palatin, l'aristocrate!

SPARTACUS

Eutibide... Pourquoi chez cette courtisane?

CATILINA

Chez moi, la rencontre serait suspecte... Ici, vous voyez l'effet... Chez Eutibide, c'est un terrain neutre.

SPARTACUS, consultant les siens du regard

Soit. Nous irons.

RUMEURS

Aux Gémonies, Catilina!

LE MENDIANT

Nous sommes la canaille plébéienne! au Palatin, la canaille patricienne!

CRIS NOMBREUX

Aux Gémonies! à la porte!

CATILINA

J'allais sortir. Mais si vous le prenez ainsi, je veux que vous sortiez d'abord. Entendez-vous, misérables ivrognes! Est-ce ainsi que vous connaissez vos amis? Vous léchez le pied qui vous écrase, et vous mordez la main qui vous relève... On n'aura plus la peine de vous affranchir, s'il faut d'abord vous assommer!

LE GLADIATEUR

Nous assommer, toi, pourri !

Il se jette sur Catilina. Mais il est ivre mort.
Catilina l'abat d'un coup de poing : puis il saisit, de la main gauche, le mendiant à la gorge, et le jette à terre.
De la main droite, il tire un glaive court et large, et se rue, en frappant du pommeau sur les crânes.
Sur un signe de Spartacus, Oenomao et Crissus poussent devant eux, sans violence, la foule des ivrognes.
Sous les rudes coups de Catilina, quelques-uns tombent, les autres s'enfuient.

CATILINA, sur le seuil, remet son glaive au fourreau

Et c'est avec ça que nous voulons faire des citoyens !

Il hausse les épaules, et sort, suivi d'Oenomao et de Crissus.

SCÈNE VI

SPARTACUS — ARTORIX — TREBONIUS — LUTATIA — MIRZA — et ceux qui sont par terre.

Quelques pas en arrière de Catilina, Spartacus et Artorix se sont avancés dans la salle commune.

Des ivrognes assommés, les uns demeurent immobiles; d'autres se relèvent et s'en vont, appuyés le long des murs; d'autres se cramponnent aux escabeaux, aux tables, et s'y endorment.

Artorix est déjà sur le seuil.

Spartacus va le suivre, quand il aperçoit — dans le coin de droite — Trebonius et Lutatia qui raniment une jeune femme (Rodopea-Mirza) renversée par les fuyards.

SPARTACUS, s'approchant

Qu'a cette enfant ?

TREBONIUS

Rien. Ces ivrognes, en se sauvant, l'ont renversée.

SPARTACUS, la regardant de plus près

Oh!...

TREBONIUS

Quoi donc ?

SPARTACUS, anxieux, à Lutatia

La connais-tu ?

LUTATIA

Euh... Quelquefois elle entre ici... Les gens l'appellent Rodopea, parce qu'elle a été achetée dans le dernier convoi de Thraces.

SPARTACUS, écartant Trebonius et Lutatia, prend la jeune fille dans ses bras, l'appuie sur un banc ; il s'agenouille près d'elle

Allez ! laissez-moi... Artorix fait un mouvement pour rentrer. Va ! je t'en prie... Artorix disparaît. Mirza... mon enfant... ma chérie.

MIRZA, ouvre les yeux, passe la main sur son front, sent l'étreinte, se dégage brusquement, puis regarde Spartacus avec stupeur. Elle se jette sur lui avec une joie folle :

Toi !... oh ! frère ! frère ! Elle recule et se couvre le visage de ses mains. Mon frère !

SPARTACUS, la rapproche de lui et lui découvre le visage

Les autres, là-bas... tous morts ?

MIRZA

Tous.

SPARTACUS

Et toi... esclave ?

MIRZA, sourdement, baissant la tête

Oui.

SPARTACUS, avec angoisse

Esclave... seulement?... dans ce bouge...

MIRZA

Ils m'ont vendue à Velenius.

SPARTACUS

Vendue à cet immonde!... Tu es...

MIRZA, tombant à genoux

Frère, ils m'ont battue de verges... ils m'ont déchirée de coups de fouet... ils m'ont brûlée au fer rouge...

SPARTACUS la relève et la caresse

Mon enfant... mon enfant chérie... (Elle pleure sur son épaule. Il éclate et brandit son poing.) O race de bandits! race de bourreaux! Rome, ville de sang, ville de fange... ton heure est venue!

Rideau

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Le boudoir d'Eutibide

Le boudoir d'une grande courtisane romaine. — Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE I

EUTIBIDE seule. Assise près d'une petite table, devant un miroir de métal, elle arrange sa coiffure, polit ses ongles, se farde.

EUTIBIDE

Il va donc venir... Moi à Rome... lui à Rome... Que la vie est étrange et terrible !... Sait-il ma destinée ? Sait-il qu'il va me revoir ?... Ah ! Spartacus, si tu voulais, quelle fortune serait la nôtre !... Lui, plus beau, plus fort, plus intrépide qu'Athènes ne l'avait connu ; libre, maintenant, protégé des grands, idole de la populace... Et moi... moi !... Rome nous appartiendrait... Plus sûrement que par ces conspirations d'esclaves, déjà voués aux trahisons, aux

massacres... Mon Spartacus, grand lion des montagnes, sublime et simple... Si, pourtant, la souffrance l'avait instruit, s'il voulait comprendre la vie, s'il voulait me comprendre !... Oh ! je veux que cela soit... (Elle se lève, et marche nerveusement.) Il le faut. A l'ombre d'un tel bras, je régnerais sur la reine du monde... Sénateurs, consulaires, chevaliers, ces amoureux grotesques ou sinistres m'ont faite riche... Pas assez... Il me faut la richesse infinie, la richesse où l'on ne compte plus... Mais il me faut d'abord la sécurité ; j'ai peur, quelquefois ; ceux que j'ai trop bafoués, ceux que j'ai mordus ou tondus trop fort m'inquiètent... Il me faut Spartacus... Ou je ne suis plus moi-même, ou je le reprendrai.

Entrent par le fond, introduits par une esclave, Calpurnius Pison, vieux débauché brutal, Lucius Bestia, jeune cynique.

SCÈNE II

EUTIBIDE, PISON, BESTIA

PISON

Salut à celle devant qui pâlissent et les Grâces et les Muses ; salut à la divine Eutibide.

BESTIA

Salut à la souveraine de Rome, à celle qui commande au Sénat. Même avant que Sylla ne monte au rang des dieux, notre dictateur, à nous, est la Belle des Belles.

PISON

Ah ! que son empire est cruel !... Sylla frappe d'un seul coup ses offenseurs... Eutibide fait mourir à petit feu ses adorateurs.

EUTIBIDE

Depuis que dure ton adoration, tu n'es pas encore consumé ?

PISON

Méchante !

BESTIA

Nerveuse ?

EUTIBIDE

Un peu... Quelles nouvelles ?

PISON

Quoi ! tu ne sais pas l'événement dont Rome est occupée ?

EUTIBIDE

Non. Quel événement ?

BESTIA

Oh ! prodigieux, en vérité.

PISON

Prodigieux... Auprès d'Arimino, dans la villa d'Ulpianus, un coq s'est mis à parler.

EUTIBIDE

Est-il possible ?

PISON

A parler comme un homme.

EUTIBIDE

Après tout, pourquoi pas? tu pourrais peut-être chanter, toi qui n'es pas précisément un coq.

BESTIA

Ah! ah!

PISON

Pas un coq... Tu n'as jamais voulu t'en assurer.

BESTIA

Elle préfère s'en rapporter au bruit public.

PISON

Jeune présomptueux, je t'en souhaite autant à mon âge... Enfin, vous conviendrez que le fait est grave.

EUTIBIDE

Il est prouvé?

BESTIA

Ulpianus lui-même, sa famille et ses clients l'attestent.

PISON

Le collège des Augures, convoqué d'urgence, s'est réuni tout entier pour en délibérer. On attend l'oracle.

EUTIBIDE

Et l'oracle attend, pour être publié, l'avis des maîtres de la République. Mais qui le dictera, maintenant que Sylla se récuse ? qui dira ce qu'il importe de faire croire au peuple ? les Augures n'ont sans doute pas choisi encore l'intermédiaire entre l'Olympe et leur temple.

BESTIA

Fi ! l'incrédule !

PISON

Impie !... Tu souffres trop les assiduités de ce petit faiseur de vers et rêveur de systèmes qui blasphème les Immortels.

BESTIA

C'est vrai. Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas trouvé près de toi, ce merveilleux Lucrèce ? L'avons-nous mis en fuite ?

EUTIBIDE

Il vous aurait rassurés, trembleurs. Il vous aurait démontré que les coqs, parlants ou chantants, ne sont pas l'œuvre des dieux, pour la simple raison

que les dieux eux-mêmes sont l'œuvre de votre imagination malade. Elle déclame :

Rien n'est sorti de rien. Rien n'est l'œuvre des dieux.
C'est à force de voir, sur terre et dans les cieux,
Des faits dont la raison cherche en vain l'origine,
Que nous plaçons en tout la volonté divine.
De là cette terreur qui nous accable. Eh bien !
Quand nous saurons que rien ne peut sortir de rien,
Nous verrons s'éclairer notre route, et les choses
Sans miracle et sans dieu nous révéler leurs causes.

BESTIA

Pas mal !

PISON

Le Sénat ne devrait pas souffrir ces théories, même en vers. Comment gouverner le peuple, si de pareilles doctrines se répandent ? Après les dieux, on mettra fatalement en question le pouvoir des patriciens.

EUTIBIDE, déclamant

Dès que la Vérité, par ma bouche, vous crie
Que l'immense univers n'est pas l'œuvre des dieux,
Les terreurs de l'esprit se dissipent, les cieux
S'ouvrent et, par delà les murailles du monde,
Dans le vide se meut la matière féconde. (1)

(1) *De Natura rerum*, traduction de Pongerville.

BESTIA

Mais... il va bien, le jeune homme !

PISON

Non; j'en tiens pour ce que j'ai dit. Et toi, ma chère, si tu n'écoutes pas mon amour, tu devrais écouter ma sagesse. Crois-moi. Qu'une matrone, appuyée d'un grand nom, de puissantes parentés, d'une fortune séculaire, se permette de railler l'Olympe, la religion, les oracles, pour obéir à quelque mode extravagante — c'est déjà maladroit. Mais toi, fille exquise, dont le pouvoir est fait de notre pouvoir à nous, tu dois t'interdire une telle imprudence. Respecte les dieux et les prêtres : ils te serviront, ils te protégeront. Si tu les offenses, il n'y aura pas de sénateur ou de consulaire amoureux qui te sauve de leurs coups. Pour prospérer, mon enfant, ne heurte point les opinions vénérables... Et si tu connais le prix d'un bon conseil, tu me prouveras ta gratitude...

EUTIBIDE

Holà ! Calme-toi... Propose-moi plutôt une explication, du prodige.

BESTIA

Ce n'est pas difficile.

PISON

Bah ?

BESTIA

C'est un avertissement de Vesta qui, par la voix de ce coq, se plaint du dévergondage de ses prêtresses...

EUTIBIDE

De ses prêtresses ?

BESTIA

Ah ! ah ! tu devines déjà.

EUTIBIDE

Non, je te jure.

BESTIA

Tu demanderas à Marcus Crassus, ton illustrissime et richissime seigneur et maître, ce qu'il avait à confier, il y a trois nuits, dans sa villa de Tibur, à la vestale Licinia.

Entrent Catilina et trois autres personnages.

EUTIBIDE

Vrai ?

BESTIA

Vrai.

SCÈNE III

Les mêmes, CATILINA, CETEGUS, GABINIUS, LENTULUS SURA

CATILINA

Je crois, mon cher Bestia, qu'il serait plus piquant d'apprendre à la vestale Licinia que son vainqueur est toujours attaché au char de notre Eutibide.

CETEGUS

Peuh ! Les deux cent mille sesterces qu'elle a tirées de lui feraient bien passer la pilule. A ce prix, on peut n'être pas fidèle.

EUTIBIDE, indignée

Il lui a donné deux cent mille sesterces ?

CETEGUS

Dam ! une vierge de Vesta !

EUTIBIDE

Et il ose, à moi...

PISON

Tu vois, mon enfant, que les sacrés mystères ont du bon. Si tu étais vestale, ou si tu respectais seulement les Augures...

GABINIUS

Deux cent mille sesterces ! il n'en faudrait pas plus pour me remettre à flot.

CATILINA

C'est une somme... pour de pauvres diables de patriciens comme nous. Mais c'est une misère pour Crassus, pour un homme de 7.000 talents.

GABINIUS

Un milliard et demi de sesterces !

BESTIA

Oui, à peu près.

CATILINA

Savez-vous qu'il y a, dans Rome, 463.000 citoyens, sur lesquels 433.000 ne possèdent pas une obole d'argent comptant, et pas un pied carré de terrain ? Il faut bien que les trente mille autres possèdent quelque chose...

GABINIUS

Mais un milliard et demi de sesterces...

EUTIBIDE

Il est fâcheux, vraiment, que je n'aie pas connu plus tôt vos statistiques, pour parler affaires avec Crassus.

BESTIA

Son avarice est aussi renommée que sa richesse.

EUTIBIDE

Il me semble pourtant qu'avec les vestales...

PISON

La Religion !... ma chère.

CATILINA

Les biens de Crassus s'étalent au soleil. Avec les capitaux qu'il avait amassés en pratiquant l'usure, il s'est rendu acquéreur, pour un prix dérisoire, des terrains confisqués par Sylla. Il y a construit toute une ville. La moitié des maisons de Rome lui appartiennent.

BESTIA

Il sera demain ce qu'il voudra dans la République.

CATILINA

Tribun, préteur, consul : à son choix. Il achètera la plèbe, ou bien le Sénat... Tandis que nous, qui sommes de vieille souche patricienne, qui avons du tempérament, de la volonté, qui saurions tous remplir quelque haute destinée, nous pouvons solliciter une magistrature ou un commandement !...

CETEGUS

Oui, nous serons bien reçus.

EUTIBIDE

Si vous ne savez pas vous faire écouter, vous ne serez jamais entendus.

CATILINA

Nous tâcherons qu'on nous entende.

BESTIA

Il n'est que temps.

CATILINA

Ce que Tiberius et Caius Gracchus ont essayé, ce que Drusus a tenté pour les plébéiens, il faut l'exécuter pour nous, qui sommes la plèbe du patriciat.

PISON

Je vous demande un peu quel intérêt il y aurait à tirer de sa bourbe une populace de faquins et de brutes, incapables de se conduire, incapables même de sentir le bien-être où les démagogues espéraient l'élever.

CATILINA

Évidemment. Cette racaille ne serait pas plutôt affranchie que la lâcheté de son âme et la bassesse de ses appétits la précipiteraient de nouveau dans la servitude... Pour des hommes tels que les Gracques, il est pitoyable de n'avoir pas compris que l'ossature, le sang, la moelle du Peuple romain, c'est nous... Nous, les patriciens pauvres, la réserve d'énergies et d'intelligences...

BESTIA

Nous, qui dépensons plus de génie politique et de diplomatie pour tenir tête à nos chefs de famille ou à nos créanciers qu'il n'en faudrait pour administrer glorieusement Rome, l'Italie, le monde romain.

GABINIUS

Nous sommes des esclaves en toge brodée.

CETEGUS

Des gueux en laticlave.

EUTIBIDE

Vous gémissez, en effet, comme des esclaves au lieu d'agir comme des patriciens.

PISON

Pour parler au peuple, il nous aurait fallu Cicéron : et ce pleutre se fait embaucher par le parti des plus forts.

CETEGUS

Pour agir, il nous faudrait une armée : où la recruter, dans cette populace avilie?

CATILINA

Cicéron et son verbiage, nous nous en passerons; si nos ennemis n'ont pas d'autre auxiliaire que ce bavard poltron, nous aurons la partie belle. Quant à une armée, nous allons voir.

EUTIBIDE

Celui que tu attends vous la donnera?

CATILINA

Je l'espère.

BESTIA

Qui? Spartacus? les gladiateurs?

CATILINA

Oui.

BESTIA

Cette canaille? allons donc! mieux vaudrait encore la plèbe.

EUTIBIDE

Ils savent pourtant se battre, et mourir.

BESTIA

Se battre dans l'amphithéâtre, oui; mourir pour nous amuser, oui. Se battre et mourir sur l'ordre de leurs maîtres. Mais pour s'affranchir? pour leur propre cause? j'en doute.

CATILINA

Justement. C'est pour nous qu'il s'agit de les faire combattre; pour notre cause à nous, qu'il s'agit de les envoyer à la mort. Nous ne changeons rien à leur destinée. Mais, dans le Cirque, leur massacre ne sert à rien; faisons-le servir à quelque chose : à nous conquérir le pouvoir.

BESTIA

Ils demanderont leur part. Quel salaire leur destines-tu?

Sans interrompre le dialogue, une esclave avertit Eutibide de l'arrivée de Spartacus.

CATILINA

Quand ils nous auront faits les maîtres de la République, nous serons en situation de régler tous les comptes... généreusement. D'ailleurs, après avoir soutenu le premier choc des légions, la plupart des révoltés n'auront plus rien à réclamer. Nous leur élèverons un monument funèbre.

EUTIBIDE

Voici votre homme.

CATILINA

Tu tiens à le voir d'abord?

EUTIBIDE

Oui. Ce que j'ai à lui dire peut le disposer à servir tes desseins.

CATILINA

Comment ?

EUTIBIDE

Que t'importe? je sais ton secret; tu n'as pas besoin de savoir le mien... Venez par ici (à gauche du spectateur)... Les tables vous attendent... Si vous ne trouvez pas mon Falerne supérieur au Samos de Lucullus, Crassus m'en répondra. Car c'est un don de sa munificence... La vestale ne prendra pas tout!

Catilina et ses amis passent, à gauche, dans le triclinium. Eutibide fait un signe à l'esclave restée au fond. L'esclave sort.

EUTIBIDE

Il y a longtemps que je n'avais senti mon cœur... Il bat.

Entre Spartacus.

SCÈNE IV

EUTIBIDE — SPARTACUS

EUTIBIDE, fait un mouvement comme pour se jeter dans ses bras

Toi!

Spartacus s'incline froidement et l'arrête d'un regard. Elle recule.

Quoi ! tu ne me reconnais pas ?

SPARTACUS

Si.

EUTIBIDE

Alors? cinq ans écoulés ont-ils effacé de ta mémoire un bonheur si cher, et suivi de tant d'épreuves ?

SPARTACUS

Non.

EUTIBIDE

Pourquoi cet accueil ?... est-ce uniquement pour ceux-là que tu viens ? quand ils t'ont dit : « Tu nous trouveras chez Eutibide », ton être entier n'a pas

tressailli ? ton âme a-t-elle changé ? ton corps a-t-il oublié mes caresses ? Non, Spartacus... non, c'est impossible !

SPARTACUS

Après la prise d'Athènes, je n'ai pu retrouver tes traces. Je t'ai crue morte. Lorsque j'ai su, à Rome, que tu avais conservé la vie, j'ai su du même coup l'usage que tu en faisais. La femme que j'avais aimée est morte.

EUTIBIDE

J'étais esclave, comme toi-même. Ceux qui t'obligeaient à tuer tes compagnons m'obligeaient à sacrifier ma pudeur. Je suis affranchie et libre, comme tu es affranchi et libre. Nous avons souffert des mêmes fatalités ; le destin féroce nous a broyés dans la même ornière... Et quand il nous remet l'un devant l'autre, alors que tes bras devraient s'ouvrir à ton amie meurtrie par tant de malheurs, tu me repousses ? tu m'outrages ?... Est-ce bien toi de qui le cœur généreux avait ouvert le mien à la confiance, au bonheur ? toi dont l'affection m'avait rendue si forte contre les menaces de l'avenir ? Tu ne reconnais pas ta créature ?... Non ! c'est une épreuve... Tu veux juger de ton pouvoir sur moi. Tu veux mesurer ce que je suis prête à souffrir de dédain et

de cruauté... Tout! je souffrirai tout, si tu m'aimes encore, si tu veux m'aimer encore... Ils m'ont affranchie; mais, pour toi, je serai toujours esclave. Je leur commande à tous; mais, à toi, je t'obéirai... Oh! je sais tes rêves, tes projets... Oui! tes projets... Ils sont sublimes, ils sont naïfs, comme ton noble cœur... Tu veux châtier Rome : moi aussi!... Le glaive de tes compagnons, le crois-tu plus redoutable que ma ruse? leurs muscles de brutes, les crois-tu plus puissants que ma volonté de femme?... Oui, tu es plus beau, plus robuste encore et ton âme est plus ferme qu'au temps où nous fûmes heureux... Mais, moi aussi, je suis plus belle, plus savante, plus hardie. Je connais mieux le sens des choses et les ressorts de la société humaine... Je suis riche, très riche... Eh bien! quoi? c'est la dépouille de l'ennemi, dont il faut nourrir la guerre... Je veux ce que tu veux. Ma force a besoin de la tienne, et la tienne est incomplète, impuissante, sans moi... En me prenant, c'est Rome que tu prendras... Rome est à nous deux, si tu acceptes... que t'importent les moyens?... Espères-tu conquérir plus vite la liberté pour les opprimés, en courant par monts et par vaux comme un chef de bandits, avec des soldats mal armés, mal instruits, sans discipline, prompts à la défiance, découragés au premier échec, voués aux trahisons,

si la première légion qu'on va mettre à leurs trousses leur laisse le temps de trahir?... Ici, ton œuvre s'accomplirait par des voies moins rudes et plus sûres. Ici, c'est le bonheur tout de suite, une victoire nouvelle chaque jour, le triomphe bientôt. Ah! ne crois pas que l'ambition m'inspire, ou la vanité, la soif de luxe et de jouissances... Hier, oui, tout à l'heure encore, c'était vrai... Mais depuis que tu es là, près de moi, c'est mon cœur qui parle... Je ne sens plus que mon amour, je ne sens plus que mon maître, que toi, à qui seul j'ai appartenu... oui seul, je te le jure, et pour toujours... mais qui m'appartiens aussi, qui es à moi tant que j'existe.

SPARTACUS

Je ne m'appartiens plus à moi-même. Et la femme que j'ai aimée n'est plus.

EUTIBIDE

Écoute. Ils viennent. Ne me dis pas de ces paroles qui ne peuvent être oubliées... Tandis qu'ils t'entretiendront du prix de leur alliance, songe à la valeur de la mienne... Tu es surpris, je le conçois, tu as besoin de réfléchir... Crains Catilina, défie-toi de Bestia; ce sont des hommes compliqués. Ton bras est fort et ton cœur généreux; mais tu n'as point

d'armes contre le mensonge, contre la duplicité... Ne sens-tu pas de quel secours je te serais, dans ce monde que tu ignores?... Aime-moi, reprends-moi, sauve-moi de moi-même. Ensemble, nous serions heureux et nous serions invincibles; ensemble...

SPARTACUS

Je suis resté le même homme; tu es devenue une autre femme. Il n'y a plus rien de possible entre nous que la souffrance ou l'oubli. Oublie-moi.

EUTIBIDE

Je ne peux pas... Je ne veux pas... Je t'en conjure...

Entrent Catilina, Cetegus et Bestia.

SPARTACUS

Silence !

SCÈNE V

Les mêmes, CATILINA, BESTIA, CETEGUS

CATILINA

Quoi ! charmante amie, tu fais languir tes hôtes. Sans toi, les mets les plus exquis leur semblent fades et grossiers; ils n'ont plus d'appétit, si leurs yeux ne peuvent se rassasier de ta beauté. De grâce, exauce leur prière.

EUTIBIDE

A Spartacus : Que la mienne soit entendue !... A Catilina : J'y vais.

CATILINA

Salut à Spartacus, vainqueur des vainqueurs. Mes amis, Caius Cetegus et Lucius Bestia, admirent comme moi le héros qui a brisé ses fers, et conquis sa liberté l'épée au poing. Comme moi, ils pensent qu'un tel homme est capable de briser aussi nos

propres chaînes et de conquérir la liberté pour tout un peuple... Où sont tes compagnons ?

SPARTACUS

A l'œuvre... L'un devait me suivre ; je l'attends. Mais je puis parler au nom de tous.

CATILINA

Bien. Le temps presse. Si nous devons agir de concert, agissons vite. Sinon, ton secret va courir les rues, à la merci de cent mille esclaves... Quel est ton vrai but ? quelles sont tes ressources ?

SPARTACUS

Tu veux en savoir beaucoup.

BESTIA

Nous en avons le droit...

CATILINA

Que crains-tu? Si nous associons nos efforts aux tiens, nous devons connaître ton apport. Si nous ne pouvons nous entendre, notre intérêt te garantit notre discrétion. La seule révélation de nos délibérations communes suffirait à nous perdre : car le Sénat serait trop heureux de nous traiter comme tes

complices. Et, même séparé de nous, tu travailles pour nous : puisque tu ébranles d'un premier choc l'édifice que nous voulons abattre.

CETEGUS, à Catilina

A moins que sa défaite ne le consolide, en resserrant la coalition des repus et des lâches autour du Sénat... A Spartacus : Seul, tu seras vaincu ; et l'aristocratie, par cette victoire, sera plus forte qu'auparavant... A Catilina : Je crois, moi, que sa chute préparerait la nôtre... Unis, nous emporterions tout ; divisés, nous serons écrasés à tour de rôle.

CATILINA

Donc, soyons unis.

SPARTACUS

Que demandez-vous ? Que promettez-vous ?

CATILINA

Nous demandons que ton armée soit la nôtre. Nous n'avons pas de légions à dresser devant celles du Sénat ; il nous faut les tiennes.

SPARTACUS

Et qu'apportez-vous ?

BESTIA

Nos personnes, et nos noms.

SPARTACUS

Nous sommes vingt mille aujourd'hui. Nous serons cinquante mille en armes après une escarmouche heureuse, cent mille après une victoire. Et vous ?

BESTIA

Nous sommes mille : et les plus pauvres de Rome, sous nos toges de patriciens. Mais nous portons les plus vieux, les plus beaux noms de la République. Nos pères ont été les vrais fondateurs de la puissance romaine, qui est tombée maintenant aux mains des gens d'affaires, des financiers, des intrigants, des hommes nouveaux. Sans nous, ton entreprise n'est qu'une émeute de gladiateurs. Avec nous, elle est la résurrection de la Rome glorieuse et noble contre la Rome avilie, encanaillée.

SPARTACUS

Mes compagnons ne sont pas Romains ; la vieille et la nouvelle Rome leur importent peu. C'est à Rome, sans épithète, qu'ils ont affaire.

BESTIA

Ne sais-tu pas la valeur des mots ? la puissance des noms ? Tu laisses trop voir que tu étais, hier encore, dans le Cirque.

CATILINA

Il s'y est montré digne des plus grands Romains. Ce n'est pas le nom de Romain qui manque à Spartacus, mais Spartacus qui manque à la gloire de notre race... Ami, comprends bien la pensée de Bestia...

SPARTACUS

Je la comprends bien.

CATILINA

Tu comptes que, derrière tes vingt mille compagnons, il s'en lèvera demain cinquante mille, bientôt cent mille autres. Mais c'est une révolte d'esclaves, contre laquelle se prononcera toute l'Italie aussi bien que Rome... Tandis que, si nous sommes à la tête de vos légions, l'Italie peut se déclarer contre Rome, en haine de l'oppresseur commun. De la Sicile jusqu'aux Alpes, tout frémira. La caste exécrée s'écroulera. La face du monde romain sera changée.

SPARTACUS

Ce sera toujours le monde romain. Nous ne sommes pas des Romains ; nous sommes les victimes de Rome.

CATILINA

Vous serez Romains, puisque vous serez libres dans Rome.

SPARTACUS

Ainsi, vous voulez notre aide pour conquérir le pouvoir ?

CATILINA

Et le premier usage que nous faisons du pouvoir conquis est de vous donner la liberté.

SPARTACUS

La liberté, nous allons la prendre. Et le pouvoir, vous ne sauriez le prendre sans nous.

CATILINA

La liberté que, seuls, vous allez prendre, vous la garderez deux semaines, ou deux mois : jusqu'à ce qu'on vous écrase.

SPARTACUS

Et si vous ne prenez pas le pouvoir avec notre aide, vous périssez à la première délation d'un traître, à la première imprudence d'un ivrogne comme Pison.

CETEGUS

Qu'exiges-tu donc ?

SPARTACUS

De savoir, à mon tour, vos vrais desseins. Vous nous offrez d'être nos chefs ; vous annoncez la naissance d'un monde nouveau, d'une Rome régénérée : quelles en seront les lois ?

CETEGUS

Les débiteurs y seront protégés contre la rigueur des créanciers.

BESTIA

Les fils auront un droit d'hommes et de citoyens, devant la tyrannie du père de famille.

CATILINA

Nous brisons la loi des Douze Tables, nous abattons l'insolence du Sénat, nous faisons rendre gorge

aux financiers, nous abolissons pour jamais la dictature.

SPARTACUS

Mais... les esclaves?

CATILINA

Tous ceux qui te suivront et qui s'armeront pour nous seront libres, comme tu l'es toi-même aujourd'hui.

SPARTACUS

Et les autres?

CETEGUS

Comment, les autres?

SPARTACUS

Ils sont un million, nos frères, en Italie seulement. Vous nous accordez la liberté à nous, qui sommes prêts à la prendre. Mais nous ne combattons pas pour affranchir les seuls révoltés. Nous combattons pour affranchir tous les opprimés, surtout ceux qui ne sont pas en état de combattre. Vous les laissez donc dans la servitude?

CETEGUS

Sans doute.

CATILINA

Nous adoucirons les lois ; nous protégerons la vie de l'esclave contre les violences du maître.

SPARTACUS

Mais vous maintiendrez l'esclavage ?

Les trois Romains se regardent avec stupeur.

CATILINA

Nous voulons atténuer les iniquités d'une société mauvaise ; nous n'entendons pas détruire la société humaine.

BESTIA

Et l'esclavage en est le fondement éternel ; le droit du vainqueur en est la règle imprescriptible.

SPARTACUS

Vous croyez éternel et imprescriptible le prétendu droit qui fait d'un homme la chose d'un autre homme, qui supprime des existences humaines, qui transforme des enfants et des femmes en objets mobiliers, qui livre les pères aux tueries du cirque et les filles à vos débauches ?

CETEGUS

Cela fut toujours ; cela sera toujours.

CATILINA

Nous tentons le possible ; nous ne poursuivons pas des chimères.

BESTIA

Nous faisons œuvre politique ; nous ne sommes pas en proie à la folie de destruction.

SPARTACUS

C'est juste. Votre œuvre est une œuvre politique ; la mienne est une œuvre humaine. Vous êtes des citoyens mécontents ; je suis un homme révolté. Vous travaillez pour une faction, pour demain ; je travaille pour l'humanité, pour les siècles à venir. Nos buts sont si différents que nos voies ne sauraient se confondre.

Rentre Eutibide, qui assiste muette à la fin de l'entretien.

CATILINA

Spartacus, Spartacus, tu te perds, tu perds les tiens, tu perds leur cause.

SPARTACUS

Non ; notre cause est impérissable. Notre mort préparera le triomphe d'une autre génération.

CATILINA

Tu nous perds avec toi. J'avais presque ta parole.

BESTIA

C'est une désertion... La deuxième fois qu'il déserte !

SPARTACUS

Il est vrai, j'ai déserté vos légions victorieuses pour me jeter dans les rangs des vaincus, mes frères. Et si je vous suivais aujourd'hui, je déserterais la cause des opprimés pour servir celle des oppresseurs. Car je vous reconnais, maintenant ! Vous êtes bien Romains. Vous êtes de la race des égorgeurs de peuples. Vous ne voulez pas de maîtres, mais il vous faut des esclaves. Et moi, je veux qu'il n'y ait plus d'esclaves !... Une alliance entre nous serait déloyale et dégradante pour tous. Puisque nos cœurs sont ennemis, notre sang ne doit pas se mêler sur les champs de bataille.

BESTIA

Insensé !

CETEGUS

Rêveur !

SPARTACUS

Mon rêve sera fécond plus que vos calculs, parce qu'il porte en lui l'avenir... Adieu.

CATILINA

Adieu donc. Et que les dieux te sauvent s'ils le peuvent.

BESTIA

Si les dieux ne sont pas un mythe, que leur foudre t'écrase !

Ils sortent à gauche.

SCÈNE VI

SPARTACUS, EUTIBIDE

EUTIBIDE

J'admire ta politique !

SPARTACUS

Je n'ai qu'une politique : garder pure la cause que je sers. Sa pureté fait sa grandeur et sa force. Tant qu'elle sera pure, elle vivra. Elle est perdue, si jamais de basses compromissions la souillent. La défaite ou la victoire d'un jour ne sont rien ; l'honneur sans tache : tout est là.

EUTIBIDE

Du moins, si tu les a repoussés... tu me gardes ?

SPARTACUS

Oublie-moi. J'ai dit.

EUTIBIDE

C'est impossible ; tu es à moi. Puisque le destin m'a replacée sur ta route, c'est qu'il veut unir nos existences. Reste.

SPARTACUS

Adieu.

EUTIBIDE

Prends garde ! On ne rejette point Eutibide quand elle s'offre... J'ai sur toi des droits que je tiens de notre amour passé... Quel obstacle nous sépare, autre que ta volonté ? Les spectres d'amants qui furent les maîtres et les bourreaux de mon corps ne sont pas plus odieux que les spectres de tes compagnons de servitude, abattus sous ton glaive... Qu'y a-t-il donc entre nous ? Ton œuvre ? Allons donc ! tu sais bien comme je la servirais... Alors ? Quelle autre chose ?... *Spartacus se rapproche de la porte du fond, pour sortir.* Une femme !... une autre femme !... Tu aimes une autre femme... Mais on n'en voit pas auprès de toi... C'est donc une Romaine... une patricienne, peut-être ? Une de ces nobles prêtresses de Priape, plus impudentes que des chiennes, plus sinistres que des goules, qui courent après les mâles

éprouvés dans le Cirque... Ah! ah! pour la pureté de ta cause, n'est-ce pas?

SPARTACUS, terrible

Tais-toi, malheureuse!

Il se reprend, hausse les épaules, et sort.

EUTIBIDE

Vaincue... moi ! par lui!... oh! par la flamme des Erinnyes! je serai vengée... moi! dédaignée, refusée comme une fille de carrefour... Oh !

Par la porte de droite, l'esclave introduit Ocnomao, magnifique brute, immédiatement subjuguée par la courtisane élégante.

SCÈNE VII

EUTIBIDE, OCNOMAO

EUTIBIDE

Qui es-tu ? que veux-tu ?

OCNOMAO

Divine, je viens rejoindre ici Spartacus, qui m'attend.

EUTIBIDE

Ah! ah!... Spartacus... t'attend... Tu es son compagnon ?

OCNOMAO

Le plus fidèle et, j'ose dire, le plus solide de ses compagnons, son second, son ami.

Comme il la regarde avec des yeux allumés, elle est prise d'une idée subite.

EUTIBIDE

Son émule en tout, je pense... *Elle le détaille.* Un vaillant comme lui, un homme!

OCNOMAO

Oh! divine!... Dans nos forêts de Germanie, j'ai des frères qui me valent... Mais... Spartacus? il est parti ?

EUTIBIDE

Oui, parti... Seul, il tranche, il décide... Il t'a oublié!... Qu'importe? au festin de mes hôtes, une place t'est réservée... près de moi.

Elle le conduit, charmé, vers le triclinium.

OCNOMAO

Que ne suis-je Mars lui-même, puisque Venus est aujourd'hui mon hôtesse!

Il rit lourdement.

EUTIBIDE

Aussi galant qu'intrépide, ô guerrier !... Il franchit la porte... Cette brute... ma vengeance !

Elle sort.

Rideau

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le Triclinium de Sylla

Fin d'orgie chez Sylla. — Sylla au centre, dominant la scène ; il a les cheveux blancs, le visage marbré de rouge et de blanc ; il est couronné de roses; il se gratte et se frotte continuellement ; il est ivre, et de plus en plus jusqu'à la fin, où l'ivresse le terrasse : mais trop terrible pour paraître grotesque.

A sa gauche, son affranchie Attilia ; en face de lui, Roscius.

Au lever du rideau, un combat de gladiateurs vient de finir ; trois sont étendus à terre, que les trois vainqueurs tiennent sous le pied ou le genou. — Orchestre et danseuses sur l'estrade.

SCÈNE I

SYLLA, ATTILIA, ROSCIUS, PONZANIUS, LUPERCUS, GRANIUS, CRISOGONE, intendant. — UN CONVIVE MUET. — TROIS GLADIATEURS MUETS, dont ARTORIX. — TROIS GLADIATEURS MORTS. — ESCLAVES POUR LE SERVICE, allant et venant.

PONZANIUS

Par Neptune ! il n'y a rien de tel pour activer la digestion. Il me revient de l'appétit... Ces faquins ne manquaient pas d'un certain brio.

ROSCIUS

Un combat de gladiateurs dans un festin : jamais on n'avait eu cette idée avant notre admirable Sylla.

GRANIUS

Parlez-moi de voir un beau combat de près. Au Cirque, on peut à peine juger les coups : les détails sont perdus. Tandis qu'ici, rien n'échappe à l'œil du connaisseur.

LUPERCUS

C'est tout au plus si l'œil du connaisseur échappe à l'épée des combattants... Ce grand pendard, qui dégorge son âme sinistre, a failli m'enlever le nez avec ses stupides moulinets... Le voilà bien avancé !

SYLLA

Peut-être eût-il mieux fait de te raccourcir la langue, Lupercus ; car elle me paraît un peu longue.

LUPERCUS

Elle ne sera jamais assez longue, ô le plus grand des Romains, pour énumérer tes titres à l'immortalité.

SYLLA

Tais-toi, lâche flatteur. Mes titres de gloire, je les ai inscrits moi-même dans les Annales consulaires, et la postérité n'aura pas besoin de ton témoignage.

ATTILIA

C'est étonnant comme les nègres ont le sang rouge... Quand le glaive d'Artorix a tranché l'artère de celui-ci, un jet a traversé la table jusqu'à moi... *Elle regarde au fond de sa coupe.* J'en ai presque deux doigts dans ma coupe.

SYLLA

Bois-le donc.

ATTILIA

Penses-tu, ô Sylla, qu'une affranchie de Sylla craigne l'odeur ou le goût du sang?

SYLLA

Bien répondu. Je t'aime, toi...

Il l'embrasse. Elle verse du vin dans sa coupe et la lève.

ATTILIA

Par ce vin et par ce sang que tu vas partager avec moi, que les dieux puissants te conservent

longtemps la santé ! Qu'ils me conservent longtemps ton amour !

Elle boit.

SYLLA

Ah ! pourquoi nos femmes ne sont-elles jamais ce que savent être nos maîtresses ? Il l'enlace, et achève de vider la coupe. Holà ! qu'on m'ôte ces charognes, et qu'on aille chercher Spartacus.

ROSCIUS

Il est donc chez toi, cet invincible ?

SYLLA

Je l'ai pris pour exercer mes gladiateurs. Il me doit bien ses services... Aux esclaves qui vont emporter les cadavres. Laissez deux épées... Aux trois gladiateurs, montrant la porte de droite. Vous, restez là.

Les esclaves emportent les trois corps, et laissent deux épées dans le coin à gauche.

Les trois gladiateurs se rangent, visière baissée, près de la porte drapée (à droite du spectateur). — Jusqu'à la fin, ils restent immobiles comme des statues.

GRANIUS

Quelque surprise encore ?

SYLLA

Vous allez voir... Je disais donc, Lupercus, que ta langue est trop longue, ou que j'ai l'oreille

trop fine... Qu'est-ce que tu confiais tout à l'heure à Ponzanius ?

LUPERCUS

Moi ? à Ponzanius ?

SYLLA

Oui, toi. Tu voulais lui raconter quelque chose.

LUPERCUS

Par la triple Hécate, je ne sais...

SYLLA

Tu avais commencé ainsi : « Quand on a réclamé à l'édile de Cumes l'amende à laquelle Sylla l'avait condamné, il a haussé les épaules... » Mais tu as senti que je t'écoutais ; tu t'es arrêté net. Veux-tu me faire la grâce d'achever ?

LUPERCUS

Permets, ô Sylla...

SYLLA

Je te permets de parler, de parler vite, de parler franc.

LUPERCUS

Mais... j'en atteste les dieux de l'Olympe...

SYLLA

Et moi, j'atteste les dieux infernaux que, si tu ne parles pas, les hommes que voilà [les gladiateurs] vont te couper en quatre ; et que, pour terminer joyeusement cette petite fête, nous irons jeter les morceaux de ta chair à mes poissons.

LUPERCUS

Puisque tu l'exiges, voici ce que l'édile a répondu : « Je ne paierai pas; Sylla n'a pas huit jours à vivre ; sa mort me donnera quittance. »

SYLLA, étranglé de rage

Ma mort !... ma mort !... le misérable escompte ma mort !... Ah ! ah !... comme si j'allais mourir, moi !... Non, non, soyez tranquilles, mes amis, mes chers amis : vous serez tous morts avant moi. Lui, d'abord !... Appelant. Crisogone !... Il ne verra pas mes funérailles, celui-là... Il n'a pas payé son amende avec de l'argent ; il paiera son insolence avec du sang... Crisogone !... L'esclave est incliné devant lui. Écoute-moi bien. Tu vas prendre les hommes et

les chevaux qu'il te faudra. Tu connais l'édile de Cumes. Je veux sa tête demain matin, à l'heure de mon bain... Si je ne vois pas sa tête sur la table de marbre, en arrivant au balneum, tu seras cloué sur une croix l'heure d'après... Tu entends ?... L'esclave s'éloigne. Crisogone !... Il s'arrête. Ne le tuez pas tout de suite ; donnez-lui d'abord cent coups de fouet, en lui répétant : « C'est pour te dédommager de ce que tu ne verras pas les funérailles de Sylla !... » Ah ! ah ! l'infâme !...

Crisogone se précipite par la porte de gauche.

Il se croise avec Spartacus, qui entre, et qui reste près de la porte, les bras croisés.

Pendant la fureur de Sylla, la musique s'est tue ; musiciens et mimes sont figés par la peur. Sylla se tourne vers eux.

SCÈNE II

LES MÊMES, SPARTACUS

SYLLA

Et vous, canailles, qui vous arrête ? M'avez-vous volé tant de falerne que vous ne puissiez plus trouver le trou de vos flûtes, ou vous tenir sur vos jambes ?... Je veux être gai, moi, quand je suis entouré d'amis ; et la musique soutient ma gaieté...

ATTILIA

Le plaisir donne la santé. Sois toujours en joie, mon maître adoré, pour que nous jouissions éternellement de tes bienfaits.

Du plafond, des feuilles de roses tombent sur les convives. Des esclaves, vêtus de tuniques blanches, placent des vases d'albâtre sur les tables, et portent aux convives des couronnes d'or.

ROSCIUS, levant sa coupe

Rome, souveraine du monde ! le Destin t'a donné plus que la puissance : il t'a comblée du bonheur souverain. Car Sylla pense pour toi, Sylla juge pour toi, Sylla décide pour toi. *Délibérer :* quelle

fatigue! *choisir :* quelle aventure! *vouloir :* quel effort!... Les Immortels, ô Peuple romain, te l'épargnent. Ils ont envoyé l'un d'eux parmi nous pour nous ôter les soucis de la vie et pour nous en dispenser les joies. Vivons donc, aimons, rêvons : un dieu veille pour nous. Tandis que Sylla suffit à la tâche surhumaine de savoir, de comprendre et d'ordonner, jouissons ardemment, jouissons pieusement des loisirs qu'il nous fait!

SYLLA

Bien, très bien.

GRANIUS

Tout à fait juste.

PONZANIUS

Oui ; mais le régal que nous attendons, c'est l'œuvre monumentale du siècle, ce sont tes *Commentaires,* ô Sylla : le récit merveilleux de tes actions, où les générations futures puiseront, comme nous, de si hautes leçons.

SYLLA

Euh !... L'œuvre est faite, et parfaite. Mais elle ne paraîtra qu'après moi.

PONZANIUS

Faut-il que tu nous prives, nous, tes dévoués, de la plus forte jouissance que nous pussions attendre de la vie !

SYLLA

Je le veux ainsi.

GRANIUS

Du moins, as-tu pris des mesures pour assurer la conservation de ce chef-d'œuvre unique ?

SYLLA

Oui ; j'ai fait déposer des copies dans les bibliothèques de plusieurs villes.

PONZANIUS

Grâces te soient rendues... Si tu nous refuses la relation de tes exploits passés, nous continuerons de contempler les exemples et de recevoir les enseignements que tu nous dois encore.

Pendant ces propos, on a posé devant Sylla un aigle empaillé, aux ailes éployées.
Sylla l'éventre ; il en tire des joyaux qu'il leur jette.

SYLLA

A Roscius : Tiens ce saphir... A Granius : Attrape ce rubis, plus rouge que ton nez d'ivrogne... A Attilia : Pour toi, ma belle, ces perles d'un orient moins pur que ton front de nacre.

TOUS, levant leurs coupes

Longue vie à Sylla tout-puissant !

PONZANIUS

Gloire à Sylla l'Heureux, favori d'Apollon.

LUPERCUS

Félicité à Sylla, chéri de Venus.

Attilia jette ses bras autour du cou de Sylla.

SYLLA

J'avais demandé Spartacus.

SPARTACUS

Me voici.

SYLLA

Qu'on lui donne les épées. Un esclave présente les deux épées à Spartacus, qui en prend une de chaque main. Nous t'avons vu faire des merveilles dans le Cirque.

Nous voulons t'admirer ici de plus près. On m'a conté que, sans bouclier, sans casque, avec une épée dans chaque main, tu peux venir à bout d'un combattant tout armé... En voici trois : montre-nous ton adresse... Oh ! ils ne sont pas indignes de toi, quoique tu aies, hier, triomphé d'un plus grand nombre. Tout à l'heure, devant nous, ils ont très proprement dépêché trois rudes adversaires.

SPARTACUS

Quoi !...

SYLLA

Tu hésites ?

SPARTACUS

Je ne suis plus gladiateur. Je suis libre. Je suis l'affranchi du Peuple romain. Je puis instruire tes athlètes, mais je suis libre.

SYLLA, pouffant de rire

Libre !... Vous l'entendez ?... Ce garçon est impayable. Libre où tu voudras ; libre parmi la tourbe qui t'applaudissait hier. Mais quand je commande, tu n'es pas assez stupide pour prendre au sérieux ta liberté. Si j'ai permis à la canaille de t'affran-

chir, je reste ton maître, moi qui suis le maître de tous... Et je te dis que tu vas te battre.

SPARTACUS

Je ne suis plus gladiateur. Je suis libre.

SYLLA

Non ; tu n'es que lâche. Tu te battais hier parce que tu craignais les verges et les lances rougies au feu. Comme tu n'en vois pas ici, tu recules... Eh bien, qu'on en mette chauffer !... Tu marcheras, poltron !... Hein, vous autres, l'eussiez-vous cru, que ce grand fanfaron avait le cœur d'une poule ?

Les convives ricanent.

SPARTACUS, montrant les trois gladiateurs, visière baissée

Qui sont-ils ?

SYLLA

Bon. Voilà qu'il demande le nom de ces espèces... Le sais-je ? Cela peut-il seulement avoir un nom ? Que t'importe, puisque tu vas les tuer ?

SPARTACUS, le fixant

Justement. Je veux savoir *qui* je tuerai.

Les convives cessent de ricaner, et regardent Spartacus avec inquiétude.

Ceux qui sont sur les lits à l'intérieur du fer à cheval passent doucement de l'autre côté.

SYLLA

Si c'est ton goût... Aux gladiateurs : Faites-lui voir vos faces de coquins.

Ils lèvent leurs visières.

SPARTACUS, à part

Artorix !

SYLLA

Eh bien ?

SPARTACUS

L'un d'eux est mon ami.

SYLLA, ricanant

Ton ami!... Un gladiateur ! un esclave !... Mais tu es un homme libre, rappelle-toi. Et ta dignité d'homme libre, qu'en fais-tu ? Un homme libre n'est pas l'ami d'un esclave... Tu vas tuer celui-là comme les autres... Si tu le préfères, tu te laisseras tuer par lui... Mais c'est trop de paroles. Avant que nous ayons vidé cette amphore, vous aurez terminé votre affaire... ou je vous fais couper les mains et les pieds, je vous fais crever les yeux, je vous fais griller à petit feu sur un lit de clous...

SPARTACUS, qui avait pris les deux épées dans sa main gauche, en reprend une dans chaque main. Il plie les jarrets pour bondir.

Eh bien, Sylla, ce n'est pas lui qui va mourir ; ce n'est pas moi...

Il va s'élancer ; les trois gladiateurs vont s'élancer aussi sur les convives...

Derrière eux la draperie s'ouvre ; Valeria les écarte, passe entre eux, s'avance.

Au tiers de la scène, elle regarde Spartacus, puis Sylla.

La surprise, la colère, le vin, achèvent d'abrutir Sylla.

SCÈNE III

LES MÊMES, VALERIA

VALERIA

Quoi! mon auguste époux donne des festins où je ne suis pas conviée?... Les chants et les rires... ou les hoquets... pénètrent jusqu'au fond de ma retraite... Ce n'est pas, cependant, que mon sexe soit banni de vos fêtes. Mais la fille de Valerius Messala, la sœur de Quintus Hortensius, n'est pas digne de paraître à table aux côtés de l'illustre Dictateur... Il est d'autres objets plus dignes de ses soins... Dans ma maison même, on m'outrage, on me brave. Ta verte vieillesse, ô Sylla, ne peut respecter même une troisième union... Mais tu as raison, grand homme! tu fais bien de me tenir à l'écart de tes honteux plaisirs. Ma place n'est pas au milieu des parasites, des histrions et des filles.

SYLLA

Je te trouve bien audacieuse, de troubler mes joies. Sache que je suis le maître dans Rome, et que je serai le maître à mon foyer.

VALERIA

Ton foyer ! ce n'est pas assez de le souiller par tant de débauches ; il faut encore que tu le couvres de sang ! Qu'est-ce que ces morts, qu'on transporte à pas furtifs à travers les appartements, et dont les blessures béantes laissent partout d'horribles traces ? Qu'est-ce que ces combats, ces meurtres ? La tuerie du Cirque ne vous suffit plus ! Il vous faut mêler du sang à vos mets, du sang dans vos coupes, et l'ivresse du sang à l'ivresse du vin ? Ni les viandes savoureuses ni les fruits rares n'excitent votre appétit, si vous ne les mangez à l'odeur du sang ? Quand vous mordez dans une pièce de gibier, il vous faut l'illusion que vous mordez dans un cadavre humain ?...

SYLLA

Va, va, je te répudierai.

VALERIA

Je pense que ta quatrième épouse est déjà choisie. J'offre mes vœux à l'heureuse matrone qui aura l'honneur de garder un foyer si respectable.

SYLLA

Je... te... répudierai. Ce n'est pas toi qui m'ôteras ma puissance.

VALERIA

En attendant, chasse ces baladins, chasse ces parasites, chasse cette prostituée de ma demeure... Songe que tu tiens à la vie, et que tes excès imbéciles avancent l'heure de ta mort.

SYLLA

Non. Je ne veux pas mourir. Je ne mourrai pas. Mais toi...

VALERIA

Allons ! Ne sens-tu pas ton mal? et les flammes obscures qui te dévorent ? Dictateur débile, vieillard insensé, n'oublie pas ton médecin, qui t'attend.

SYLLA, terrifié

Elle a raison. Le médecin... C'est l'heure du médecin.

VALERIA

Et ton apothicaire, et tes masseuses, et toutes les drogues qui doivent conserver, quelques jours encore, ta divine personne à l'adoration du grand peuple romain... Sylla, mon auguste époux, hâte-toi, je t'en prie; va cuver tout ce vin et tout ce sang; une goutte de plus te noierait.

SYLLA

Elle a raison. Je la répudierai. Mais elle a raison. Le médecin… soutiens-moi, Roscius… Va devant, Lupercus…

Ils sortent.

Les musiciens et les danseuses se sont éclipsés.

En parlant, Valeria s'est avancée vers la gauche : elle a passé Spartacus, qui se trouve donc à droite, près du groupe des gladiateurs.

Les gladiateurs font un mouvement pour suivre les convives.

VALERIA, leur montrant les portes de droite, de gauche, et le fond de l'estrade

Veillez là… et là… Les trois hommes sortent par les endroits indiqués. Spartacus attend. Toi, reste.

SCÈNE IV

VALERIA, SPARTACUS

Silence.
Ils se regardent.

VALERIA

J'étais hier au Cirque.

SPARTACUS

Je t'ai vue.

VALERIA

Dans cette immensité ? tu te vantes.

SPARTACUS

Je t'ai vue. A la minute effrayante où le peuple demandait ma liberté, Sylla s'est tourné vers toi. J'ai vu tes yeux briller, j'ai vu tes lèvres s'ouvrir, et Sylla ratifier la volonté de cent mille hommes.

VALERIA

Sais-tu ce que j'ai dit ?

SPARTACUS

Non.

VALERIA

J'ai dit : qu'il soit libre! il en est digne.

SPARTACUS

Parce que je suis fort?

VALERIA

Parce que tu es brave... parce que...

SPARTACUS

?...

VALERIA

Par Pollux! tu sais contenir les transports de ta reconnaissance. Ne sens-tu pas le prix de la liberté? me suis-je trompée? N'as-tu pas maudit la honte de l'esclavage?

SPARTACUS

La liberté, je l'aurais prise. L'esclavage, des millions de mes frères l'endurent toujours. Je ne suis pas libre, tant qu'ils sont esclaves.

VALERIA

Que ne savent-ils s'affranchir, si les chaînes leur pèsent?

SPARTACUS, étonné

Que dis-tu?

VALERIA

Quel est ton pays? ta famille?

SPARTACUS

Sur les flancs du mont Rhodope, mes bergers menaient deux cents bœufs, mille chèvres et brebis. Mes ancêtres avaient été pasteurs; je l'étais, quand les Romains ont apporté chez nous la guerre, la ruine, la mort.

VALERIA

Les femmes de ton pays sont belles?

SPARTACUS

Elles sont bonnes, elles sont fières; mais leur beauté s'efface dans la mémoire de qui te contemple.

VALERIA

Tu m'as donc regardée?

SPARTACUS

J'ai regardé tes yeux et tes lèvres, quand tu as décidé de mon sort. J'ai regardé ta démarche de déesse et, sur tes épaules d'ivoire, les flots de ta chevelure sombre. Je les vois mieux aujourd'hui.

VALERIA, ironique

Et tu me trouves?...

SPARTACUS, très froid

Admirable.

VALERIA

Comme ta reconnaissance, ton admiration reste maîtresse d'elle-même.

SPARTACUS

Je ne connais pas ton âme.

VALERIA

J'ai brisé tes fers.

SPARTACUS

Tu es la femme de Sylla.

VALERIA

Euh...

SPARTACUS

Renierais-tu le monstre?

VALERIA

Je viens de lui parler devant toi.

SPARTACUS

La jalousie... le dépit... ta dignité de femme offensée.

VALERIA

Non. Tes compagnons, ton ami, toi-même à sauver.

SPARTACUS

Valeria!

VALERIA

Allons donc!... Ton orgueil, je t'en avertis, va fondre sous mes paroles comme la neige aux rayons du soleil. Je sais par quel défaut de ta cuirasse pénétrer jusqu'à ton cœur... Avant de sauver ton ami, j'ai délivré ta sœur.

SPARTACUS

Mirza! mon enfant!... Qui t'a dit...

VALERIA

Tu l'as retrouvée mourante, esclave d'un infâme. Tu l'as cachée dans la maison de Trebonius... As-tu supposé que Trebonius, par intérêt pour toi seul, s'exposerait à la rigueur des lois, comme receleur d'une esclave fugitive? Non. Trebonius est à mon service; il a ma confiance; il m'a raconté l'événement. Ce matin même, il était chez le maître de ta sœur, avec le prix de sa rançon... Mirza m'appartient; elle est ici, dans ma maison. Quand mes soins auront effacé de son souvenir l'horrible cauchemar, quand elle aura repris goût à la vie, je l'affranchirai... Libre, elle me quittera, si tu le souhaites... Mais quel asile sera plus sûr que mon foyer? où sera-t-elle plus respectée, plus chérie?...

SPARTACUS, s'agenouille à ses pieds

O divine, divine Valeria! puisque ta beauté souveraine est le rayonnement d'une telle âme, il faut bien que mon triste orgueil s'anéantisse à tes pieds... Que veux-tu donc de moi?

VALERIA

Toi-même.

SPARTACUS, il se relève

Je ne m'appartiens pas.

VALERIA

Tu te trahis!

SPARTACUS

Comment? qu'as-tu compris?

VALERIA

Je connais ton œuvre, et tes desseins.

SPARTACUS

Toi!

VALERIA

D'autres aussi. Parmi tant de milliers d'initiés, comment n'y aurait-il pas des imprudents et des traîtres? Sylla n'ignore rien. Tout à l'heure, il se jouait de toi, comme le tigre joue avec sa proie avant de la déchirer. Il compte ajouter un dernier exploit à ses forfaits. Mais ses instants sont mesurés. La maladie implacable, les haines furieuses, l'insomnie, la débauche, l'ont usé. Demain, cette nuit peut-être, il aura vécu... Catilina et ses gens se taisent, parce qu'ils espèrent encore vous avoir pour dupes, et que vos cadavres leur serviront de degrés pour monter au pouvoir... Dolabella et Crassus, informés en même temps que

Sylla, retardent leurs révélations pour les vendre plus cher au Sénat quand le péril sera plus grand... Mais il faut agir sur le champ. Si le Sénat, averti, vous devance, tes hommes seront égorgés dans toutes les villes d'Italie avant d'avoir saisi une arme... Tandis que, vous levant demain vingt mille, vous serez cent mille dans trois mois : et chaque victoire augmentera ton armée d'une armée nouvelle...

SPARTACUS

Et c'est toi, Romaine...

VALERIA

Moi, Romaine, j'appelle sur Rome le châtiment. Trop de crimes et trop de hontes la souillent. Il faut qu'elle souffre, et qu'elle expie. Certes, dans mes veines coule le sang des vieux Romains. Je hais cette tourbe de mendiants et de bouffons, aussi féroces que lâches, impitoyables aux faibles, agenouillés devant les forts, jamais rassasiés de débauches ni d'atrocités, cherchant partout de nouvelles victimes, cherchant toujours un maître... Rome ! ce n'est pas la Rome de mes ancêtres ! Que le feu de la Révolte la purifie ! Lève-toi, Spartacus, frappe, frappe fort, et que tes coups fassent jaillir du sol un monde nouveau !

SPARTACUS

Tu m'aimes donc, debout contre les tiens ?

VALERIA

Mais c'est pour ta Révolte, que je t'aime ! Pourrais-tu croire que tu m'as conquise par tes muscles d'acier, par ton adresse à tuer des hommes, par ta carrure d'athlète, par ta gloire de gladiateur ?... Je serais vraiment, alors, la femelle de ce tigre, au lieu d'être la femme que je suis, que je me glorifie d'être... Oui, tu as soupçonné d'abord en moi l'une de ces Romaines perverses, qui rêvent de se sentir broyées aux bras d'un lutteur, et dont les sens émoussés ne se réveillent plus qu'à l'odeur âcre de la sueur, à l'odeur fade du sang. Mais c'est mon âme, qui t'aime ; c'est ton âme, que j'aime... Je t'aime parce que tu oses te dresser contre la force gigantesque de Rome, parce que ni le Sénat ni ses légions ni ses trésors, ses délateurs et ses bourreaux ne t'épouvantent... Va ! mon amour ne t'amollira pas. Je n'ôterai pas de ta main le glaive au matin du combat. Je te crierai : Courage ! toujours plus fort ! toujours plus avant !... Quand tu auras rendu tes frères à leurs patries délivrées, lorsqu'un torrent de sang aura lavé le sol de l'Italie entière — alors, dans tes montagnes, nous irons jouir de nous-mêmes et

de la reconnaissance du monde... Mais si la mauvaise fortune, les défections et les trahisons t'accablent, mon amour te criera encore : en avant!... Tes vengeances seront justes; ton exemple sera fécond... Il faut que des hommes comme toi combattent et meurent, pour qu'il reste et pour qu'il renaisse *des hommes* sur la terre. Je t'aimerai implacable. Je t'aimerai indomptable. Je t'aimerai vaincu... Avec toi, je mourrai... Aimons-nous dans l'effort, aimons-nous devant la gloire éternelle qui t'attend — libérateur des terres et des corps — ou libérateur des âmes!... Aimons-nous dans la mort.

SPARTACUS

Je le jure, ô femme sacrée! âme divine ajoutée par un prodige à mon âme humaine. Tu seras la lumière de ma volonté, la flamme de mon courage. L'œuvre que la haine seule avait inspirée, voici que ton amour l'ennoblit. Aimons-nous donc dans l'amour des victimes qu'il faut venger, des esclaves qu'il faut délivrer, de l'humanité qu'il faut instruire. Que la victoire nous couronne ou que la défaite nous écrase, la bataille aura jeté aux quatre vents de la terre les germes de l'avenir. Arrosés de notre sang, ils donneront leurs fruits... Le Destin nous avait destinés l'un à l'autre, et pour cette œuvre... Oh!

rêves d'infini, rêves fous, qu'étiez-vous auprès d'une telle réalité ?... Valeria, que j'adore ton âme, plus sublime encore que ta beauté !

VALERIA

Je t'aime.

On entend des cris et des lamentations.

ARTORIX, entrant d'un pas, par la porte de gauche

Pardonnez-moi... Ces cris... Sylla, dans un accès, vient d'expirer.

VALERIA

Le tigre est mort ; les chacals veillent.

SPARTACUS

Laissons-les hurler ; aimons-nous.

VALERIA

Je t'aime.

Ils sortent, enlacés, par la porte de droite.

Rideau

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

Le camp des gladiateurs

Des tentes, des huttes, des feux. — A droite (du spectateur), la tente de Spartacus; une sentinelle se promène devant la porte; trois soldats sont assis ou demi-couchés, à gauche, autour d'un feu.

SCÈNE I

UNE SENTINELLE, PREMIER SOLDAT, DEUXIÈME SOLDAT
TROISIÈME SOLDAT

Sonnerie de trompes.

PREMIER SOLDAT, réveillé en sursaut, se dresse

Hein ? Qu'y a-t-il ?

DEUXIÈME SOLDAT

Quoi ?

PREMIER SOLDAT

Cette sonnerie, qu'est-ce que c'est ?

DEUXIÈME SOLDAT

Rien ; Brexovir qui rentre au camp.

PREMIER SOLDAT

Revenant de Nola ?

TROISIÈME SOLDAT

Oui, qu'ils ont mise à sac. L'assaut a duré deux heures, et le pillage deux jours... Spartacus était furieux.

PREMIER SOLDAT

Pourquoi ? parce qu'on avait pillé ?

DEUXIÈME SOLDAT

Oui ; pour venir à bout des Romains, il dit que nous devons nous discipliner à la romaine.

TROISIÈME SOLDAT

Et que, pour n'avoir pas toute l'Italie sur le dos, nous ne devons pas traiter les Italiens comme ils nous ont traités nous-mêmes dans notre pays.

PREMIER SOLDAT

Il a peut-être raison.

TROISIÈME SOLDAT

Il a toujours eu raison, jusqu'ici, dans tout ce qu'il a fait.

LA SENTINELLE

Il a le droit de parler en chef, après trois victoires en bataille rangée.

TROISIÈME SOLDAT

Casiline, Fondi, les Fourches Caudines, trois préteurs tués, deux consuls battus, trois armées détruites.

LA SENTINELLE

Sans compter la sortie de Capoue, et le camp du Vésuve. Nous étions douze cents, pris dans un traquenard; il nous en a tirés par une ruse merveilleuse. Ce fut le premier coup, mais un coup de maître : huit jours après, nous étions dix mille.

TROISIÈME SOLDAT

Et maintenant, malgré nos pertes, nous sommes soixante mille : douze légions !

PREMIER SOLDAT

Oui, des légions comme les Romains; un camp tel que les Romains n'en ont jamais construit; et des soldats...

DEUXIÈME SOLDAT

Les premiers du monde.

PREMIER SOLDAT

Naturellement, puisque c'est nous.

DEUXIÈME SOLDAT

Et que nous avons battu à plate-couture les fameux vainqueurs.

TROISIÈME SOLDAT

Nous avons bien gagné le triomphe.

DEUXIÈME SOLDAT

Nous l'aurons à Rome.

PREMIER SOLDAT

J'aime mieux rentrer en Helvétie.

DEUXIÈME SOLDAT

Pas moi. J'ai envie d'être Père conscrit à mon tour, quand nous aurons pris le Capitole, et que Spartacus sera dictateur comme Sylla.

LA SENTINELLE

Il aura le pouvoir suprême plus tôt que ça. Aujourd'hui même, on va le proclamer *Imperator*.

PREMIER ET DEUXIÈME SOLDATS

Bah !

TROISIÈME SOLDAT

Mais oui, c'est arrangé. Dans chaque légion, les votes ont été recueillis par manipules. Il y a unanimité, sauf que les Germains se sont abstenus. Vous n'étiez donc pas là ?

PREMIER SOLDAT

Non. Nous étions en reconnaissance depuis trois jours sur la route de Tusculanum, avec Artorix.

LA SENTINELLE

Attention ! le voici.

Les soldats se lèvent.
Entre Artorix, conduisant Mirza.

SCÈNE II

LES MÊMES, ARTORIX, MIRZA

ARTORIX

Salut, camarades. On fait l'appel dans les cohortes pour la parade. Allez.

Ils sortent tous.

SCÈNE III

ARTORIX, MIRZA. — SPARTACUS paraît sur le seuil de sa tente.

MIRZA

Frère !

SPARTACUS

Mirza !

Elle vole dans ses bras.

MIRZA

Encore une bataille, encore une victoire !... et je te retrouve... Que de craintes, que de nuits sans sommeil ! que de prières et de sacrifices aux dieux pour ta vie, pour ta noble cause !

ARTORIX

Son bras et ses amis suffisent à protéger sa vie, sans les dieux.

SPARTACUS

S'il y avait des dieux, il n'y aurait pas de révolte contre l'oppression : car il n'y aurait pas d'opprimés.

MIRZA

Il en faut bien, me dit Valeria, pour que tu les délivres... ou que tu les venges.

SPARTACUS

Tu es heureuse auprès *d'elle?*

MIRZA

Autant que je puis l'être loin de toi. Elle t'aime. Nous t'aimons ensemble.

SPARTACUS

Elle me pardonne le mal que je fais à Rome ?

MIRZA

Oh ! frère, Rome, et toute la terre, et l'univers, pour elle, c'est toi.

SPARTACUS, la caressant

Chère, chère enfant...

ARTORIX

Ocnomao s'approche en furieux. Quelle mouche a piqué encore cet aurochs de Germanie?

SPARTACUS. à Mirza

Entre, et repose-toi quelques heures.

Mirza l'embrasse et se retire.
Artorix se place devant la porte de la tente.
Spartacus, un peu en avant.
Ocnomao arrive à pas pressés, suivi d'un officier (Eutibide) enveloppé de son manteau et masqué de sa visière.
L'officier reste au fond, à gauche, comme par discrétion, et se dissimule dans un coin.

SCÈNE IV

SPARTACUS, OCNOMAO, ARTORIX, MIRZA

SPARTACUS

Quelle est la cause de cette hâte, camarade? Quelle nouvelle t'émeut si fort? as-tu quelque information sur la marche du consul? tes éclaireurs ont-ils repris le contact avec sa cavalerie?

OCNOMAO

Ce n'est pas du consul qu'il s'agit, ni de sa cavalerie.

SPARTACUS

De qui donc?

OCNOMAO

De toi, de moi, de nous tous. Tu m'as fait porter cette nuit un ordre pour le châtiment des pillards,

et tu veux m'obliger à diriger moi-même l'instruction des recrues.

SPARTACUS

Eh bien?

OCNOMAO

Je suis las de tes caprices.

SPARTACUS

De mes caprices ?

OCNOMAO

Certes. Esclavage pour esclavage, le nôtre était moins dur à Rome. Nous nous sommes révoltés pour combattre, et non pour subir la tyrannie d'un chef. Je ne veux plus être asservi à tes volontés.

SPARTACUS

Tu t'es révolté pour combattre ? est-ce que tu ne combattais pas dans le Cirque ? Seulement, tu combattais nos frères, au lieu que tu combats maintenant nos ennemis... Veux-tu que nous recommencions à nous égorger les uns les autres ?

OCNOMAO

Non. Mais je ne veux pas que tu commandes en maître.

SPARTACUS

L'autorité que j'exerce, et les responsabilités que je prends, c'est vous-mêmes qui m'en avez chargé. Je suis prêt à les déposer. Dès le premier jour, au sortir de Capoue, vous m'avez élu pour chef ; après chaque victoire que nous avons remportée ensemble, vous m'avez confirmé dans le commandement. Vous en êtes-vous mal trouvés jusqu'ici ?

OCNOMAO

Je ne dis pas cela. Mais nous ne sommes pas des Romains, pour que tu nous condamnes, comme leurs légionnaires, à ces manœuvres, à ces exercices, à ces besognes de terrassiers.

SPARTACUS

Nous ne vaincrons les Romains qu'en égalant leur discipline et leur endurance. Pourrais-tu mener au combat ces troupeaux de fugitifs qui nous arrivent, sans les avoir transformés en soldats ? Non ; tu les conduirais à la boucherie. Sache qu'il n'y a

point de labeur méprisable, quand il est accompli librement et pour la liberté.

OCNOMAO

Je ne dis pas. Mais...

SPARTACUS

Ce que tu ne dis pas, non plus, et ce que je ne puis deviner, c'est la cause de ta conduite à mon égard. Toi, mon compagnon de la première heure; toi, qui as recruté avec moi nos premiers affiliés, et qui as frappé à mes côtés les premiers coups; toi, que je regardais comme un autre moi-même — tu cherches sans relâche des griefs et des prétextes de plaintes; tu m'incrimines, tu me soupçonnes, tu ne m'aimes plus, tu ne crois plus en moi...

OCNOMAO, gêné

Oh !...

SPARTACUS

Pourquoi? Ne sens-tu pas que ta confiance, que votre confiance à tous m'est nécessaire? et que je n'ai pas cessé de la mériter? T'ai-je blessé? t'ai-je manqué? ai-je trahi notre amitié d'autrefois? ai-je entendu seulement tes paroles mauvaises? Si tu

trouves quelque charge contre moi, porte-la devant le conseil qui va se réunir. Mais fais-le bravement, franchement. N'invente pas des raisons puériles pour offenser un homme qui t'aime toujours.

OCNOMAO, *indécis*

Mais non... mon ami.

Il serre la main de Spartacus en baissant la tête.
Spartacus le contemple avec chagrin, en cherchant le mot de l'énigme.

SPARTACUS, *à Artorix*

Viens... L'armée s'assemble tout entière hors du camp.

Ils s'éloignent.
Ocnomao reste pensif, tournant le dos à son officier, qui s'avance alors et le touche du doigt.

SCÈNE V

OCNOMAO. EUTIBIDE

EUTIBIDE, se découvrant

Je te loue de ta fermeté. Tu es un véritable roc.

OCNOMAO

Comment ?

EUTIBIDE

C'est pour le serrer dans tes bras que tu accourais ici, et que tu m'entraînais sur tes pas ?

OCNOMAO

Non.

EUTIBIDE

Mais il te mène comme il mène son cheval. Il n'a qu'à te faire sentir la bride pour t'avoir en main, souple, docile, bien dressé.

OCNOMAO

Que tu es cruelle ! Je l'ai aimé comme un frère ; je ne puis rien contre lui. Tu le vois : il m'aime aussi.

EUTIBIDE

Crois-tu ?... Et moi, est-ce que je ne t'aime pas ?... Moi qui ai quitté Rome et ses délices, les fêtes où je régnais, l'adoration de tous ces patriciens qui n'attendaient qu'un signe, qu'un regard de moi pour prévenir mes désirs les plus extravagants... Moi qui ai renoncé à une vie exquise pour te rejoindre dans un camp d'esclaves barbares... J'endure la fatigue, je brave mille dangers, je reste cachée sous cette ferraille qui meurtrit ma chair, je n'entends que les propos sauvages de tes Germains... Et cela n'est rien, sans doute ?

OCNOMAO

Oh ! toi, je t'adore. Tu sais bien que tu es toute ma vie désormais, et que je suis ta chose. Mais...

EUTIBIDE

Mais tu te défies de moi.

OCNOMAO

Pourquoi m'obliges-tu à lui chercher des querelles qui sont injustes, puisque je ne peux pas les soutenir ? Il n'a pas commencé de parler qu'il m'a déjà convaincu de mes torts.

EUTIBIDE

Il se joue de toi ; il vous trahit.

OCNOMAO, révolté

Oses-tu dire ce mot abominable !

EUTIBIDE

Oui, frappe-moi, guerrier sans peur. Devant ton maître, qui se joue de toi, *qui te trahit,* tu baissais la tête, humblement. Ton courage va se déployer sans risque, et ta brutalité s'exercer sans frein contre une pauvre femme qui a tout sacrifié pour toi...

OCNOMAO

Mais, des preuves ! donne-moi des preuves !

EUTIBIDE

Ne suis-je pas une esclave comme vous ? n'ai-je pas subi les mêmes insultes et les mêmes cruautés que vous ? n'ai-je pas les mêmes haines et la même soif de vengeance ?... Tu m'as conquise d'abord, parce que tu es beau, et fort... Mais je t'aime plus encore parce que tu es le champion de notre cause à tous... Et tu ne me crois pas !... Folle que j'étais ! j'avais mis en lui tout mon bonheur... et voilà ma récompense !...

OCNOMAO

Tu me déchires le cœur. Je te jure...

EUTIBIDE

Oui, tu aimes ma beauté ; tu aimes mes caresses; je suis une maîtresse qui flatte ta vanité... Mais tu ne comprends pas mon âme; tu ne lis pas dans ma pensée ; tu ne sais pas tout ce que je rêve pour toi de gloire et de puissance... Tu méprises mon jugement et mon instinct de femme.

OCNOMAO

Non pas; j'en atteste les dieux immortels! Je te vénère comme une créature céleste, descendue sur la terre pour me combler d'orgueil et de joie. J'admire souvent ta clairvoyance et la sagesse de tes avis. Je ne demande qu'à t'écouter, qu'à te croire... Donne-moi seulement des raisons.

EUTIBIDE

Des raisons !... Et si je parle, si je touche à ton idole, tu vas te jeter sur moi comme un fauve...

OCNOMAO

De grâce, pardonne-moi... Jamais, plus jamais je ne douterai de toi... *Il tire son poignard.* Veux-tu que je

scelle ma parole de mon sang ?... *il va s'ouvrir une veine ; elle l'arrête.* Mais explique-toi. Dis-moi ce que tu sais.

EUTIBIDE

Des raisons !... Elles crèvent les yeux... Pourquoi défend-il à vos hommes de piller les villes prises d'assaut ?

OCNOMAO

Mais... pour sauver la discipline... pour empêcher les troupes de se débander, de se débaucher...

EUTIBIDE

Dans une guerre comme celle-ci ? Dans une lutte implacable, où chacun ne doit avoir en vue que l'extermination de l'adversaire ? Allons donc ! Dis plutôt qu'il se ménage de la reconnaissance et des protections, pour faire à meilleur compte sa paix avec le Sénat.

OCNOMAO

Comment, sa paix ?

EUTIBIDE

Oui, sa paix. Tu vois bien qu'il ne conduit pas la guerre à fond ; après les trois victoires décisives

que vous avez remportées, qu'attend-il pour marcher sur Rome ? C'est à Rome, et seulement à Rome, que vous abattrez la puissance romaine. Pourquoi vous en tient-il éloignés ? Pourquoi ne fonce-t-il pas dessus, quand elle est démoralisée par ses désastres ?

OCNOMAO

C'est vrai.

EUTIBIDE

Ne vous a-t-il pas confessé qu'il avait déjà reçu des propositions du consul Varinus, après la bataille de Fondi ? qu'on lui offrait une préfecture, ou un commandement à l'armée d'Espagne, s'il voulait quitter votre camp ?

OCNOMAO

C'est-à-dire... il ne l'a pas *confessé;* il nous l'a déclaré aussitôt, de lui-même, après avoir rejeté avec indignation ces offres outrageantes.

EUTIBIDE

Parce qu'il ne les trouvait pas assez avantageuses. Un de ces jours, demain peut-être, un ambassadeur viendra de Rome lui apporter de meilleures conditions. Ils s'entretiendront tête à tête, secrètement.

Après, ton héros vous racontera ce qu'il voudra... De surenchère en surenchère. quand il aura son prix, il signera le marché.

OCNOMAO

Oh!... mais encore. quel prix?

EUTIBIDE

Le sais-je? n'est-il pas toujours en commerce avec Rome?... Tiens. cette jeune fille qui arrive au camp de temps en temps et qui repart. toujours sous la garde du fidèle Artorix...

OCNOMAO

C'est sa sœur.

EUTIBIDE

D'où vient-elle? où retourne-t-elle? quand il a quitté Rome, le bruit a couru qu'il y laissait une maîtresse, une grande passion. une patricienne de haute volée... C'est de là, probablement, que vient la sœur... Il trahira quand le Sénat lui accordera le titre de citoyen, un grade militaire, et la main de l'illustre matrone.

OCNOMAO

Oh! oui... par une femme!

EUTIBIDE

Tu commences à voir clair... C'est par une femme qu'ils le prendront... Il y a des hommes qui dominent les femmes, parce qu'ils sont nés réellement pour la domination; ce sont des maîtres. Devant toi, ô mon guerrier aimé, je ne suis rien... rien qu'une esclave qui bénit son esclavage... Mais lui, c'est un homme à grands sentiments, un faible, au fond. Même si son caractère est honnête, ils l'attaqueront au cœur. La femme sera l'appât pour l'attirer dans leurs filets... Si tu ne l'arrêtes pas par un coup d'éclat, il vous perdra, vous et la cause...

Sonneries de trompettes. Clameurs qui se rapprochent.

OCNOMAO

Oui... je vois clair... tu as raison, toujours raison !

EUTIBIDE

En attendant, écoute...

OCNOMAO

Il rentre au camp. Oui. L'armée vient de l'acclamer *Imperator*. C'était arrangé pour la revue d'aujourd'hui.

EUTIBIDE

Imperator!... Et tu te laisseras prendre, comme tout à l'heure, à ses grimaces bienveillantes, à sa condescendance!... Imperator!... Avant de vous livrer, il vous dompte, il met son pied sur vos têtes... Hier encore, vous pouviez vous figurer que vous étiez ses compagnons... Il voulait bien, par instants, vous le laisser croire. Maintenant, vous êtes *ses* officiers, ses subalternes.

OCNOMAO

Ses sujets.

EUTIBIDE

Dis donc le mot : ses esclaves. Gladiateur, tu versais ton sang pour amuser tes anciens maîtres... Aujourd'hui, tu verses ton sang pour satisfaire l'ambition d'un maître nouveau.

OCNOMAO

Non. Cela ne sera pas.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SPARTACUS, ARTORIX, CRISSUS, BREXOVIR
CHEFS, SOLDATS, puis UN OFFICIER

La scène est envahie par la foule des officiers et soldats qui précèdent et accompagnent Spartacus et ses lieutenants.

Spartacus a les épaules couvertes d'un grand manteau pourpre brodé d'or.

Ocnomao reste à l'écart.

Eutibide disparaît.

LES SOLDATS

Vive Spartacus Imperator !

PREMIER SOLDAT

Lui qui nous a faits libres, qu'il ait sur tous le pouvoir suprême !

DES SOLDATS

Dictateur ! qu'il soit dictateur !

AUTRES SOLDATS

Non : Imperator. Vive Spartacus Imperator !

AUTRES SOLDATS

Gloire à Spartacus !... Longue vie à Spartacus !

PREMIER SOLDAT

Les licteurs !... Qu'il ait devant lui des licteurs, comme le dictateur de Rome !

DEUXIÈME SOLDAT

Mais qui sera licteur? nous voulons tous l'être.

CRISSUS

Non. Faites marcher devant lui les licteurs romains qu'il a pris à Fondi, avec les faisceaux de la République.

SOLDATS

Oui ! les licteurs romains ! amenez-les !

Sonnerie de trompe dans la coulisse.

CRISSUS

C'est l'orgueil même de la République abaissé devant vous ; c'est le signe de sa puissance à la tête de nos légions. Ainsi, les haches romaines vont nous frayer la voie jusqu'au cœur de Rome.

LES SOLDATS

Les licteurs ! les licteurs !

Nouvelle sonnerie. — Un officier accourt. — La foule s'écarte.

SPARTACUS

Qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER

Un parlementaire s'est présenté aux avant-postes ; on l'a conduit à la porte du camp. Il se dit préteur, envoyé du Sénat vers toi.

SPARTACUS

Amène-le.

CRISSUS

Il arrivera juste pour voir les licteurs de son consul porter les faisceaux devant notre Imperator.

DES SOLDATS

Les licteurs ! les licteurs !

SCÈNE VII

Les mêmes, SIMPLICIANE, trois licteurs

Les soldats poussent sur la scène, en les bousculant, quatre licteurs romains, vieux soldats, hauts, bronzés. Ils tiennent leurs faisceaux avec la hache au centre.

CRISSUS

Vous entendez, esclaves ! En marche, au camp, au combat, vous porterez les faisceaux devant Spartacus Imperator comme vous les portiez devant votre consul... Ou bien, gare la corde et la première branche.

Trois licteurs baissent la tête.
L'autre, Simpliciane, jette son faisceau par terre aux pieds de Crissus.

SIMPLICIANE

C'est trop de honte... Mieux valait mourir sur le champ de bataille.

CRISSUS

Oui ; mais tu n'es pas mort : tu t'es rendu.

SIMPLICIANE

Il est encore temps.

Il arrache la courte épée d'un soldat et se frappe.
Les soldats le saisissent, avec des imprécations, et lèvent leurs poings sur sa tête.

SPARTACUS

Arrêtez !... Cet homme préfère la mort à l'humiliation : il nous enseigne le devoir... Ses pareils ont donné à Rome l'empire du monde : et pour les vaincre, il faut que nous nous fassions des cœurs de la même trempe...

Les trois licteurs emportent le corps de Simpliciane.
Pendant que la foule les suit du regard, l'officier amène le parlementaire, les yeux bandés.
Sur un signe de Spartacus, on lui ôte le bandeau.

SCÈNE VIII

Les mêmes (moins les licteurs), CRASSUS

SPARTACUS

Qui es-tu?

CRASSUS

Caius Rufus Ralla, chevalier.

SPARTACUS

Que veux-tu?

CRASSUS

T'apporter un message du Sénat romain.

SPARTACUS

Parle.

CRASSUS

Je dois parler à toi seul.

SPARTACUS

Nous délibérons et nous décidons en commun. Parle devant tous.

CRASSUS

Non. A toi seul.

Spartacus consulte du regard les chefs, qui consentent.
Ils s'écartent et disparaissent avec la foule.
Spartacus s'asseoit sur un tronc d'arbre devant sa tente, et montre une autre souche à Crassus, qui regarde autour de lui avec intérêt.

SCÈNE IX

SPARTACUS, CRASSUS

SPARTACUS

Eh bien?

CRASSUS

Par Hercule! moi qui suis un vieux soldat, j'admire tout ici : tes compagnons, ton camp, ton armée...

SPARTACUS

Elle a fait ses preuves.

CRASSUS

Son chef n'était pas né pour être gladiateur.

SPARTACUS

Il y a soixante mille hommes autour de nous, et des millions d'autres sur le sol romain, qui n'étaient pas non plus nés pour l'esclavage. Cependant, vous en avez fait des esclaves.

CRASSUS

Il y aura toujours des esclaves. Si ce n'était pas eux, ce serait nous. Peux-tu nous en vouloir de préférer que ce soit eux ?

SPARTACUS

Est-ce pour développer des sophismes que t'a envoyé le Sénat ?

CRASSUS

Pas précisément. Je dois te proposer… Il hésite.

SPARTACUS

Me proposer ?

CRASSUS

D'abord, de fixer la rançon des quatre mille prisonniers que tu retiens dans ton camp… Quelle somme exiges-tu ?

SPARTACUS

Quelle somme? dix mille armures : boucliers, casques, cuirasses, épées, sortant de vos arsenaux.

CRASSUS

Je t'offre de l'argent, pas des armes.

SPARTACUS

Je veux des armes, pas d'argent.

CRASSUS

Des armes pour nous combattre !

SPARTACUS

Pour vous battre.

CRASSUS

Impossible.

SPARTACUS

Impossible de vous battre ?... Cependant...

CRASSUS

Trêve de raillerie. Je refuse.

SPARTACUS

Tu es bien catégorique, pour un simple chevalier, messager du Sénat ?

CRASSUS

Que veux-tu dire ?

SPARTACUS

Ceci : dans quinze jours, les armes seront ici ; ou les quatre mille Romains, qui nous encombrent, seront pendus.

CRASSUS

Pendus !... La fleur de nos chevaliers !...

SPARTACUS

Quand je dis pendus, ce sera peut-être crucifiés, comme vous crucifiez les nôtres... A moins que nous ne les fassions s'égorger entre eux, sous les piques rougies au feu des *lorarii*, comme vous nous faisiez nous entr'égorger au Cirque. Eh ! c'est bien à votre tour de nous réjouir par votre mort...

CRASSUS

Tu oserais !...

SPARTACUS

Vous osez bien. C'est tout ?

CRASSUS, reprenant son calme

Non. Ce n'est rien. Voici le principal... Il jette un regard autour de lui... Veux-tu cesser la guerre ?

SPARTACUS, défiant

Comment ?

CRASSUS, avec précaution

Il y a, parmi nos patriciennes, une femme que tu aimes et qui t'ai...

SPARTACUS

Malheureux !... Si tu tiens à ta vie...

CRASSUS

Quoi donc ?... Tu es jeune. Devant toi s'ouvrent de longues années de gloire, de bonheur... Tu as bien servi dans nos légions comme soldat et comme décurion... Tu y rentrerais comme questeur de l'armée d'Espagne... Ou si tu préfères une préfecture en Afrique...

SPARTACUS

Et les esclaves de l'Italie ? du monde entier ?

CRASSUS

Ils resteront esclaves, naturellement.

SPARTACUS

Et mes compagnons d'armes ?

CRASSUS

Ils rentreront chez leurs maîtres. Aucun châtiment ne les menace. Le pardon sera complet : le Sénat s'y engage.

SPARTACUS

La clémence du Sénat me touche.

CRASSUS

A bon droit : puisque tes hommes, jusqu'au dernier, devraient être attachés au gibet.

SPARTACUS

Que vous êtes magnanimes !... Je vais dire à mes camarades, à mes amis : « Vous vous êtes affranchis le glaive au poing, vous avez lutté, vous avez souffert, vous avez vu tomber vos frères par milliers, vous avez vaincu trois fois les consuls et les légions de Rome... Et Rome vous fait une grâce, une grâce inouïe : elle vous convie à reprendre vos chaînes de bon gré, vous promettant que vous ne serez pas fouettés le jour même. »... Comment supposes-tu que mes soldats me recevront ?

CRASSUS

Oh ! nous ne prétendons pas que tu leur annonces toi-même les conventions... Disparais seulement de l'armée... après l'avoir conduite, par exemple... dans une position... difficile... où les conseils de la sagesse seraient mieux écoutés...

SPARTACUS

Parce que vos légionnaires tiendraient sous leurs piques mes compagnons trahis, n'est-ce pas ?...

Rends grâces à tes dieux de marbre et de boue qu'un Barbare ait l'âme assez haute pour respecter l'hospitalité, même au profit d'un infâme Romain!

CRASSUS

Tu m'insultes, moi, ambassadeur!

SPARTACUS

Tu ne m'insultes donc pas, avec tes suggestions misérables?... Et tu ne m'as donc pas menti, tout d'abord?

CRASSUS

Menti?

SPARTACUS

Oui; je te connais. Tu n'es pas chevalier; tu n'es pas Rufus Ralla : tu es le consul lui-même; tu es Licinius Crassus... Tu n'as pas eu assez d'impudence pour charger d'une telle démarche le plus vil de tes officiers... Toi seul pouvais assumer cette honte... Ah! vous affectez le mépris des esclaves révoltés! Mais c'est eux qui, vous ayant battus, ont encore le droit de vous mépriser. Il n'y en a pas un, parmi tous mes hommes, qui eût l'âme assez basse pour offrir un pacte de trahison... Et s'ils pouvaient soupçonner ton audace, les morceaux de ta carcasse

orneraient bientôt les pieux de nos palissades... Holà! Décurion!

CRASSUS

Que fais-tu ? prends garde!...

L'officier qui avait amené Crassus reparaît.
Artorix, Crissus, Ocnomao, Brexovir et d'autres chefs surviennent.

SPARTACUS

Ne tremble pas... Tu diras de ma part au Sénat qu'il dépasse en abjection son peuple de bandits... Et tu lui transmettras ma décision pour les prisonniers : avant la fin de la deuxième semaine, dix mille armures ou quatre mille pendus... Reconduisez-le.

L'officier bande les yeux à Crassus et l'emmène.

SCÈNE X

SPARTACUS — OCNOMAO — ARTORIX — CRISSUS — BREXOVIR — autres CHEFS. — Dissimulée dans la foule, EUTIBIDE.

OCNOMAO

Que voulait le Romain, ô Spartacus Imperator? pourquoi ces entretiens secrets?

SPARTACUS

Tu peux te dispenser de me nommer Imperator. Ton absence et celle des légions germaines à la parade ont manifesté suffisamment que tu ne partageais pas l'avis des autres chefs... C'est donc en égal que je te réponds... L'entretien a été secret, parce que le Romain l'a exigé, et que vous y avez consenti. Mais il ne sera plus secret quand je vous en aurai répété les termes...

OCNOMAO

Qui nous prouvera que tu dis la vérité?

LES CHEFS

Oh!

CRISSUS

Où veux-tu en venir?

ARTORIX

En outrageant l'homme que nous avons choisi pour chef et qui a notre confiance, tu nous outrages aussi, nous tous!... fais-y attention.

OCNOMAO

Non, s'il vous trompe... Il m'a bien trompé, moi...

SPARTACUS

Veux-tu t'expliquer? Je te croyais, tantôt, revenu au bon sens... Quel démon de haine et d'envie s'est emparé de toi?

OCNOMAO

Pas de phrases, et pas de comédie. Tu vas nous dire que le Romain a tenté de te corrompre et que tu as repoussé ses offres, héroïquement... Il faut le prouver par tes actes... Par les actes que voici... Nous nous sommes révoltés contre Rome... Nous voulons la perte de Rome : d'abord pour nous venger des maux que nous y avons soufferts; ensuite, pour assurer l'affranchissement des peuples qu'elle opprime... Veux-tu donner tout à l'heure l'ordre à l'armée de marcher sur Rome?

SPARTACUS

Non. C'est impossible. Je te l'ai démontré : tu m'as cru.

OCNOMAO

J'ai eu tort. Tu m'as trompé. Trois défaites des consuls ont réduit à rien les forces romaines qui restaient entre nous et la Ville. Tout ce qu'elle a de troupes solides est retenu en Ibérie par Sertorius, en Asie par Mithridate. Nous avons ici plus de soixante mille hommes aguerris, enhardis par la victoire, enflammés de courage, d'espoir et de haine... Veux-tu foncer sur Rome ?

SPARTACUS

Non.

OCNOMAO

Donc, tu trahis.

ARTORIX ET CRISSUS

Tais-toi, misérable !

OCNOMAO

Je vous dis qu'il est vendu aux Romains. Le Romain qui sort d'ici lui a compté sans doute le

prix de vos cadavres. Et sa catin romaine l'attend à Rome, pour en jouir avec lui dans la débauche...

Pendant qu'il hurle ces paroles, Spartacus tire son épée et se précipite vers lui.

Ocnomao essaie de tirer la sienne; il est retenu par Brexovir et Crissus, tandis qu'Artorix se jette, suppliant, au-devant de Spartacus.

Spartacus se reprend, remet son épée au fourreau, hausse les épaules et regarde Ocnomao avec un mépris mêlé de pitié.

SPARTACUS

Malheureux fou!

ARTORIX, à Ocnomao

C'est toi qui es vendu à Rome, pour semer parmi nous la division, pour exciter la défiance contre un chef irréprochable. Il nous a conduits à la victoire en grand général ; il a toujours combattu au premier rang des soldats...

OCNOMAO

Il a fait son devoir au début, pour se vendre plus cher. Maintenant, marché conclu. Je le sais. Je vous le dis. Si vous êtes assez aveugles pour ne rien voir, votre perte est écrite. Suivez-le donc. Suivez-le dans la honte. Menez, sur ses pas, vos légions à la mort. Pour moi, je vais mettre mes Germains en sûreté. Ce que vous ne voulez pas faire, je le ferai tout seul. Je

marche sur Rome. Et quiconque n'est pas vendu, quiconque n'est pas traître, nous rejoindra...

CRISSUS

Tu vas livrer vingt mille des nôtres à l'ennemi !

SPARTACUS

Ocnomao, mon frère, je t'en supplie, écoute-moi... Tes outrages ne m'irritent point... Je ne connais que le bien de notre cause, et le salut de l'armée... Je te le jure, sur les cendres de ma mère, sur mon honneur, sur...

OCNOMAO

Traître, sois maudit.

Il s'éloigne en furieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins OCNOMAO

SPARTACUS

Malheur sur nous, si les meilleurs donnent l'exemple de la défiance et de la défection !

CRISSUS

Mais quel démon le possède ?

BREXOVIR

Cependant, son avis n'est pas dépourvu de raison ; sous ses insultes, il y a des vérités ; pourquoi ne pas marcher sur Rome ?

SPARTACUS

O mes amis !... douterez-vous à votre tour ?... Le doute est contagieux... Mais il faudrait donc que ma haine contre notre ennemi ne fût pas égale à la vôtre ? Prendre Rome ! l'abattre au ras du sol, puri-

fier par le fer et par le feu ce cloaque d'immondices, anéantir ce foyer de souffrance, de vice et de servitude, rappeler à la vie humaine cinq cent mille de nos frères qui gémissent dans les fers et dans les tortures !... croyez-vous qu'un tel rêve ne hante pas mes jours et mes nuits ? Quelle fin plus triomphante assigner à notre œuvre, à notre justice, à nos ambitions ?... Être plus grands que les plus grands, réaliser ce qu'essayèrent en vain Brennus, Pyrrhus, Annibal : quelle immensité de gloire !... Mais d'insurmontables obstacles se dressent entre la ville monstrueuse et notre haine... Elle nous engloutirait comme un gouffre... Elle nous écraserait de ses quatre cent mille citoyens, dont chacun fait un soldat. Ce n'est pas dans ses propres murs que nous pouvons la vaincre à jamais... Une partie de nos compagnons sont impatients de regagner la patrie d'où la cruauté romaine les arracha... Quant à ceux qui ont juré la guerre implacable, la guerre éternelle au nom romain, c'est hors de l'Italie qu'ils achèveront l'entreprise... Allons ourdir la coalition universelle des peuples que Rome égorge ou qu'elle dépouille... Et que le monde enfin soulevé par nous retombe sur elle pour la broyer.

Sonneries répétées de trompettes. — Tumulte et clameurs au loin.

ARTORIX

Qu'y a-t-il encore ?

CRISSUS

Cette brute d'Oenomao fait des siennes.

L'officier accourt.

L'OFFICIER, à Spartacus

Les Germains achèvent de franchir la Porte de droite... Ils sont presque tous hors du camp. Les légions gauloises, croyant que tu en as donné l'ordre, s'arment pour les suivre... Oenomao les entraine.

CRISSUS

Ah ! le misérable !

SPARTACUS

Il ruinera l'œuvre commune... Vite, allons !

SCÈNE XII

EUTIBIDE, puis le VIEIL ESCLAVE

EUTIBIDE, restée seule, suit des yeux Spartacus et la foule

Enfin!... Elle se dirige vers la tente de Spartacus; le vieil esclave en sort à ce moment et, sur un signe, s'approche d'elle. Tu es prêt à partir ?

LE VIEILLARD

Je suis prêt.

EUTIBIDE, lui remettant un anneau qu'il passe à son doigt

Cet anneau te servira de sauf-conduit pour pénétrer jusqu'au consul.

LE VIEILLARD

Je verrai Marcus Crassus.

EUTIBIDE, lui offrant une bourse pleine

Et voici, pour à-compte...

LE VIEILLARD

Non.

EUTIBIDE

Comme tu voudras; le Romain te récompensera lui-même.

LE VIEILLARD

Non.

EUTIBIDE

Qu'attends-tu donc en retour?

LE VIEILLARD

La vengeance.

EUTIBIDE

Toi aussi!

LE VIEILLARD

Je hais Spartacus.

EUTIBIDE

Pour quelle offense?

LE VIEILLARD

Il m'a pris mes deux fils; et mes deux fils sont morts.

EUTIBIDE

Comment?

LE VIEILLARD

Oui... Nous vivions heureux, tranquilles; notre maître était indulgent... Mais les jeunes gens sont fous. Quand ce maudit Thrace, avec ses complices, a passé près de notre ville, mes enfants l'ont suivi... Deux hommes si beaux, si bons, si forts!... Je ne les verrai plus... L'aîné est tombé à Fondi, sous le glaive des légionnaires. L'autre, enlevé aux avant-postes par les cavaliers d'Aufidius, a été cloué sur le tronc d'un chêne, où j'ai retrouvé son pauvre corps.

EUTIBIDE, ricanant

Ils sont morts pour la liberté.

LE VIEILLARD

Insensés!... Quel besoin avaient-ils de liberté? quel besoin de se perdre pour affranchir d'autres misérables qui ne sauront jamais notre sacrifice? Est-ce qu'il n'y aura pas toujours des maîtres et des esclaves?... Chez le patricien à qui nous appartenions, nous avions le nécessaire. Le maître pourvoyait à tout. Ce n'était pas quelque mot un peu rude ou quelque châtiment vite oublié qui pouvait gâter l'existence... Maintenant, mes fils ont péri. Je

n'ai plus qu'à disparaître à mon tour. Mais je veux d'abord punir le traître qui les a séduits.

EUTIBIDE

Eh bien, si tu m'obéis exactement, il est perdu.

LE VIEILLARD

Parle.

EUTIBIDE

Le consul, avec six légions, campe devant Barletta ; le préteur Aufidius, arrivant de Siponte, le joindra cette nuit même avec quatre légions. Porte à Crassus la nouvelle que l'armée des gladiateurs est coupée en deux. Il faut qu'il accoure sans perdre une heure : car les Germains pourraient comprendre leur faute et rentrer au camp. Hâte-toi. Les vingt mille hommes qui s'éloignent en ce moment sont les plus exercés, les plus braves. Ceux qui restent seront ébranlés, démoralisés par une telle défection. Dix légions réunies les écraseront jusqu'au dernier.

LE VIEILLARD

Je pars.

EUTIBIDE

Le jour qui vient verra tomber ici-même l'invincible Spartacus.

LE VIEILLARD

Fassent les dieux infernaux que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir !

EUTIBIDE

Non pas : le consul m'a promis sa tête.

LE VIEILLARD

C'est donc moi qui traînerai son corps au charnier.

EUTIBIDE

Va, bon vieillard, et sois sans crainte : les esclaves resteront esclaves.

Rideau

ACTE CINQUIÈME

ACTE CINQUIÈME

Le Vainqueur

Le champ de bataille, éclairé par la lune que les nuages tantôt voilent et tantôt découvrent. — Sur la droite, en avant, un arbre abattu, au tronc duquel est appuyé Spartacus, percé de flèches, son épée brisée encore à la main, du sang figé sur le front et sur la poitrine. Des Romains morts sont entassés autour de lui.

SCÈNE I

SPARTACUS — puis VALERIA — MIRZA — puis UN CENTURION — des SOLDATS — LE VIEIL ESCLAVE

SPARTACUS, gémissant

La nuit... la nuit froide... noire... la mort... Jamais la lumière... ô Rome! Rome!... nous étions trop peu... Dix millions d'esclaves... pas cent mille révoltés... Ah! misérables esclaves!... je ne verrai plus la lumière...

Il se tait et s'affaisse un peu, puis se raidit sur un genou.

Valeria et Mirza paraissent, enveloppées de manteaux noirs, inclinées sur les cadavres qu'elles examinent avec horreur, avec angoisse.

Un rayon de lune tombe sur Spartacus. Valeria pousse un cri étouffé; elle accourt en chancelant.

Mirza la rejoint.

MIRZA

Frère ! frère !

VALERIA

Mon aimé !...

Elles le soutiennent doucement et lui essuient le visage.

SPARTACUS

O vous, plus fidèles que la Justice, plus vaillantes que la Liberté !... je vous attendais... je n'attendais plus que vous... pour... oh ! la nuit... plus de lumière...

Il meurt.

MIRZA

Frère ! frère chéri par dessus tout... Toi, ma conscience, ma volonté... sans toi, je ne suis plus !...

Elles sanglotent.

Un centurion et des soldats romains, guidés par le vieil esclave et portant des torches, envahissent la scène.
Le centurion fait un geste pour ordonner aux soldats de saisir les deux femmes.
Valeria se rapproche de Mirza.
Mirza ramasse un poignard ; elle se frappe, chancelle, et tombe sur les genoux.
Arrachant de son sein le poignard, elle le tend à Valeria.

Tiens ! cela ne fait pas de mal...

Valeria prend le poignard.
Mirza meurt.

LE VIEIL ESCLAVE, montrant au centurion le corps de Spartacus

Le voilà, le bandit.

Les soldats marchent vers Valeria, qui recule jusqu'auprès du corps de Spartacus.

VALERIA, au centurion

Sulpicius, porteras-tu la main sur Valeria Messala?...

LE CENTURION, écartant de la main les soldats

La veuve de Sylla!

VALERIA

Non. La femme de Spartacus!... Comme vous-mêmes, *j'ai subi* le tyran. *Je me suis donnée* librement à l'homme libre... Ah! Romains, vous avez honoré comme un dieu le Dictateur qui vous faisait plus esclaves que vos derniers esclaves, et vous avez égorgé le Héros qui vous eût appris la liberté. Son âme, régénérant ton peuple, ô Rome, te rendrait vraiment digne de l'empire du monde... au lieu que l'injustice et la cruauté te perdront... Des piques, des glaives, des cadavres, du sang... toujours des cadavres, toujours du sang... plein les campagnes, plein les cirques... Un immense charnier pour domaine... et sur les millions de morts, des millions d'esclaves qui sont morts aussi à la vie

humaine, morts au bonheur... Mais le châtiment vient... Le souffle de cet homme-ci a passé sur la terre... Et la liberté renaîtra, la douleur sera vengée... Romains, ces Barbares que vous opprimez, que vous torturez, que vous dépouillez, ils ont des frères! Au delà des limites de l'empire, s'agitent des centaines de peuples et des hommes innombrables qui vous demanderont compte, un jour, de tant de forfaits... Alors, par-dessus les camps et les forteresses de vos frontières bondira le torrent dévastateur... Du nord, du midi, de l'orient, vont se ruer les libérateurs et les justiciers... La flamme purificatrice est prête à dévorer vos temples, vos villas, vos lupanars, vos ergastules et vos capitoles... Votre or et votre argent couleront en ruisseaux avec votre sang sous les ruines de vos cités... Au fracas des murailles croulantes, aux crépitements de l'incendie, aux rires sauvages des vainqueurs, entendez-vous se mêler un concert de pleurs et de gémissements? c'est l'expiation qui commence. Quand, sur les débris de vos foyers, vos mères seront écharpées; quand les longues files de vos femmes et de vos enfants se traîneront sous le fouet vers les marchés d'esclaves; quand vos sœurs et vos filles serviront de jouets aux Barbares effrénés : rappelez-vous vos propres crimes, et les

nations détruites, les villes en cendres, les pillages atroces. Rappelez-vous comment vous avez porté chez les plus nobles peuples le fer et la torche de votre civilisation menteuse. Pensez alors aux douces créatures que vous avez souillées dans vos infâmes débauches, aux générations de jeunes hommes que vous avez immolés dans vos fêtes monstrueuses... Parmi tant de divinités stupides ou dégoûtantes à qui votre superstition dresse des autels, vous n'avez pas su reconnaître les déesses souveraines, la Justice, la Bonté... Rome! Rome! tu sombreras dans le sang et dans la fange, sous le poids de tes forfaits... Le corps de Spartacus est là, déchiré, livide... Mais son nom survit à jamais pour enflammer le courage des vengeurs... Spartacus, admirable ami, celle que tu aimas ne saurait voir sans toi le soleil d'un autre jour... Pour que mon âme se fonde avec la tienne, dispersée désormais sur le monde, il faut que mon sang se mêle au tien... C'est parce que tu es mort et parce que je meurs, ô Spartacus, que la victoire est à nous. Vaincu d'une heure, les siècles t'appartiennent.

Elle se tue.

Rideau

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on pouvait encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins

au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1905 la cinquième série complète se vend quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

YVES MADEC

M. Chamain, professeur de physique, chimie, et histoire naturelle au collège de Villetaupier, nous adresse la rectification suivante ; Yves Madec sera aussi heureux que nous de lire cette réponse pleine de philosophie et d'une véritable bonté :

A monsieur Yves Madec, professeur d'Anglais au collège de Villetaupier

Villetaupier, 15 septembre 190.

Mon cher collègue

J'adresse cette lettre à votre éditeur, M. Péguy. Je suppose, en effet, qu'après avoir été en Bretagne embrasser vos parents, vous aurez eu l'idée de consacrer vos vacances à un voyage en Allemagne, afin d'être moins embarrassé, à la rentrée, pour enseigner l'allemand aux élèves de Première!

Vieil abonné des *Cahiers de la Quinzaine*, j'ai lu avec un vif intérêt le récit de vos impressions à Villetaupier pendant votre année de début. Vous ferez comme nous tous. Vous garderez des petits événements qui l'ont remplie un souvenir plus vif que de ceux qui marqueront la suite de votre carrière; et pourtant, si dans dix ans vous relisez

ces mémoires, vous serez surpris de ne pas vous reconnaître, et d'apprécier tout différemment les choses et les gens.

Je vous pardonne bien volontiers, pour ma part, les innocentes plaisanteries que vous a suggérées la vue des instruments et outils « système Chamain ». Certes je crois, sans fausse modestie, que j'étais né pour plus et mieux que l'emploi de professeur de physique au collège de Villetaupier. Au sortir de l'École, quand j'étais attaché à la construction d'un arsenal, au service du gouvernement espagnol, si les circonstances m'avaient mieux servi, si j'avais su vaincre ma timidité et ma gaucherie, si surtout je n'avais pas commis la folie, que j'expie chaque jour, de donner mon nom à une personne indigne de moi, j'aurais pu, tout comme un autre, faire fortune, aspirer aux honneurs, réussir. — La grande maison que j'habite, avec ma mère, dans les faubourgs, presque à la campagne, n'est fermée qu'aux sots et aux indiscrets. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre, mon cher collègue. Si, moins pressé après chaque classe de retourner à vos livres ou de monter à votre observatoire de la place du Château, vous aviez refait, tantôt avec moi, tantôt avec un autre, ce tour des boulevards que le premier jour vous fîtes faire, sous la pluie, à votre ami Devaiges, je suis sûr qu'une bonne camaraderie se serait vite établie entre nous, et que vous auriez de même trouvé une certaine beauté tranquille à la philosophie sereine et comme végétative de notre « collègue au jardin », quelque dignité à l'isolement mélancolique du professeur de seconde, quelque charme enfin aux petites manies d'artiste, aux enthousiasmes et aux désespoirs enfantins de notre vieux « père Fusain ».

Votre goût pour la solitude, qu'amicalement je vous reproche, nous avait d'abord étonnés. Que vous ne paraissiez ni au bal, ni au concert, soit! Que vous ayez même refusé d'aller lire les journaux au cercle, c'était votre droit. Mais

pourquoi tant de misanthropie à l'égard des compagnons de chaque jour? Arverne seul, le brave garçon, avec son bon rire et son franc parler de montagnard, a trouvé grâce devant vous. Tous les autres «vous dégoûtaient d'avance». Je crois qu'en effet il y a un peu de parti pris dans votre cas. Le sous-préfet a un frère professeur de collège. Il vous le dit, pensant se montrer aimable, et votre main, pour serrer la sienne, se crispe avec indifférence et dégoût. — Vous êtes fâché que le père Pigeoire veuille faire de son fils un paysan comme lui, et que pour tailler la vigne il juge inutile de savoir la grammaire allemande. Le père Pigeoire n'est pourtant pas une bête : il a voulu qu'après l'école primaire son fils vienne chercher au collège quelques idées générales, et il n'est pas si éloigné de vous, quand il s'oppose à ce que chaque semaine on lui farcisse l'esprit d'une douzaine de sciences différentes. Il veut surtout qu'on ménage ce petit être délicat et nerveux, et que par trop de travail on ne nuise pas à son développement. Vous a-t-il dit que son fils aîné était mort d'une méningite?

Nous avons cru longtemps que vous étiez d'une mauvaise santé. Ni vin, ni alcool, ni café, pas de goût pour la table bien servie et pour les plaisirs du ventre. Mais nous vous avons vu rechercher le travail supplémentaire, faire seul, ou avec vos élèves, de grandes promenades, et nous avons jugé qu'en effet vous étiez seulement, comme tout bon Breton, d'une timidité sauvage.

Cette sauvagerie, et, laissez-moi vous le dire, la naïveté qui en est la conséquence, auraient pu vous jouer quelque vilain tour. Peut-être ferez-vous bien, l'hiver prochain, de ne pas reprendre logement chez la veuve Guiraud. Certes la bonne femme ne fait point de manières, elle vous laissait bien tranquille, et n'a jamais trouvé à redire aux leçons que, chaque soir, vous donniez à sa servante. Mais Lina, blanche et rose, avec son rire et ses joues fraîches, pourrait vous entraîner dans une assez sotte aventure, et peut-être,

un jour, ne prendriez-vous pas, à temps, votre chapeau et votre manteau.

Du reste, sur ce point, je n'ai pas d'inquiétudes, car à la rentrée prochaine, vous épouserez mademoiselle V... Vous l'épouserez, et vous ferez bien. Une jeune fille qui lit régulièrement *l'Idée Nouvelle*, pensez-vous trouver cela tous les jours? Tant mieux pour vous, si vous la décidez à ne pas passer par l'église : sinon, vous ferez, pour elle et en maugréant, ce sacrifice aux hérédités bourgeoises de ses parents, de ses amis et connaissances. Vous n'aurez pas de bonne en commençant, mais attendez le premier bébé ; vous serez bien aise qu'une femme de ménage vienne aider votre femme à faire marcher la maison. Est-il écrit, dans *l'Idée Nouvelle*, que tout le monde doit faire tout, et ne croyez-vous plus aux vertus de la division du travail?

Je pense, avec vous, qu'une fois marié, votre vie sera plus belle et plus pleine, ou plutôt je pense que le mariage vous fera — et ce sera bien heureux — prendre goût à la vie. Sous des dehors indifférents et calmes, vous êtes perpétuellement en colère, vous enveloppez dans le mépris la société tout entière. Les élections vous apportent une bigarrure d'opinions, bien rare dans une petite ville, où l'on ne compte d'ordinaire que deux partis. Des conservateurs aux socialistes guesdistes, il semble que vous ayez de quoi choisir, et cependant vous ne vous décidez pas à voter. Pourtant vous détestez bien sincèrement les lecteurs et clients de la *Gazette libre*, organe des nationalistes antisémites. Vous avez senti la main puissante du curé Théodore, qui dirige dans l'ombre les fils des politiciens marionnettes. D'autre part, toutes vos sympathies vont aux ouvriers. Non seulement vous êtes prêt à partager avec eux la table et le lit, mais vous éprouvez pour eux une sorte de respect, dont ils seraient peut-être eux-mêmes étonnés. Certes je ne vous blâme point de les fréquenter : je serais enchanté de faire, par vous, la connaissance de Périer, de lui montrer mes

inventions, et de travailler avec lui, s'il le veut, à quelque découverte nouvelle. Un homme en vaut un autre, ou, pour mieux dire, un homme utile en vaut un autre. Mais comme Arverne avait raison de vous le dire : vous voyez trop de crimes, et vous voulez trop de vertus.

L'Université populaire, que vous deviez ouvrir dans le mois de votre arrivée, la fonderez-vous jamais ? C'est un nom bien pompeux, pour un gros bourg comme Villetaupier (4.885 habitants) et je me suis laissé dire qu'en des villes plus importantes il avait fallu fermer, parce que les auditeurs manquaient, encore plus que les professeurs. Il est si difficile de faire un peu de bien !

Voyez la Ligue des Droits de l'Homme. Elle est comme toutes les institutions humaines : il s'y fait beaucoup de bruit pour un peu de besogne. De quoi vous plaignez-vous pourtant, si la besogne reste, lorsque le bruit s'est tu ? Quand le moulin a bien agité ses ailes, c'est quelque chose que le sac de farine qu'il a produit.

Mais êtes-vous bien logique avec vous-même, vous l'anarchiste, l'ennemi de toute société, lorsque, pour faire pénétrer chez un ou deux les idées qui vous sont chères, vous jugez tout d'abord nécessaire d'établir groupement, hiérarchie, organismes ?

Que chacun, en soi, auprès de soi, fasse sa petite tâche journalière. Agir comme si *Tout le Monde* s'entendait, c'est risquer de n'être entendu de personne. Voyez le père Binelle, notre principal. Sous ses dehors lourds et bonasses, c'est un homme d'un gros bon sens. N'avait-il pas raison, quand il vous disait qu'à enseigner l'allemand vous l'auriez vite appris ? C'est aussi un brave homme. Ce n'est pas à lui qu'on pourra reprocher de servir de la morue pourrie ou des haricots mal cuits. Sa femme et lui se prodiguent chaque jour pour donner à leurs élèves un peu de bien-être. Et quel bon cœur a la grosse maman Binelle ! Comme elle vous a bien jugé : absolu, exigeant en théorie,

et prêt à toutes les concessions quand vous aurez passé une heure auprès de votre future.

Savez-vous, mon cher collègue, quelle idée me vient ? Intelligent, bien noté, comme vous l'êtes, tout bouillonnant de projets et de besoins d'agir, vous devriez vous préparer, lorsque le père Binelle se fera trop vieux, à recueillir sa succession. Certes, quand vous serez principal, il vous faudra mettre un peu d'eau dans votre vin, discuter courtoisement, au Conseil d'administration, avec Biron le pharmacien et Pittal le bonnetier, entretenir de bons rapports avec le maire et le sous-préfet, et, pour éviter les ennuis, choisir soigneusement vos termes quand vous écrirez à l'Inspecteur d'Académie. Vous frémissez d'indignation. Patience ! l'âge, la vie, l'influence de votre femme vous feront accepter de bon cœur ces nécessités du métier. Vous sentirez encore, peut-être, les petits ridicules autour de vous, mais vous en rirez, sans plus vous en indigner. Et votre activité trouvera, dans la carrière par vous librement choisie, une application utile, parce que immédiate, quand vous la consacrerez quotidiennement à la transformation d'une centaine de jeunes gens en hommes intelligents et en citoyens honnêtes.

Croyez, cher collègue, à mon vif désir de vous revoir, et de vous garder, à Villetaupier.

Chamain,

Professeur de physique, chimie,
et histoire naturelle.

TABLE DE CE CAHIER

TABLE

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce douzième cahier le mardi 7 mars 1905.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 1
5

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse ; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série ; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître ; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; douzième cahier de la sixième série; un cahier blanc de XII + 192 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

CIRCULATE AS MONOGRAPH

